



HAL
open science

La guerre franco-prussienne dans les écrits du for privé : trajectoires individuelles, destinées collectives : Est de la France, 1870-1914

Timothée Muller

► To cite this version:

Timothée Muller. La guerre franco-prussienne dans les écrits du for privé : trajectoires individuelles, destinées collectives : Est de la France, 1870-1914. Histoire. Université de Strasbourg, 2022. Français. NNT : 2022STRAG028 . tel-04012859

HAL Id: tel-04012859

<https://theses.hal.science/tel-04012859>

Submitted on 3 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ÉCOLE DOCTORALE 519 – SHS-PE
EA 3400 ARCHE**

THESE présentée par : Timothée Muller

soutenue le : **25 novembre 2022**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'Université de Strasbourg**

Discipline / Spécialité : Histoire contemporaine

**La guerre franco-prussienne dans les écrits du for privé :
trajectoires individuelles, destinées collectives.**

Est de la France, 1870-1914.

THESE dirigée par :

M. BOURGUINAT Nicolas

Professeur, Université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. CHANET Jean-François

Professeur, Institut d'études politiques de Paris

Mme SAUGET Stéphanie

Professeure, Université de Tours

AUTRES MEMBRES DU JURY :

M. GARRIGUES Jean

Professeur, Université d'Orléans

Mme GRENOUILLET Corinne

Professeure, Université de Strasbourg

Remerciements

Mener cette thèse à son terme a nécessité de surmonter bien des obstacles. Pour le faire, j'ai pu compter sur des soutiens nombreux et indéfectibles.

Je tiens tout d'abord à remercier pour cela M. le professeur Nicolas Bourguinat, mon directeur de thèse, dont le rôle a été essentiel. Si je porte un tel intérêt à la guerre de 1870 et si j'ai pu formuler un projet de recherche cohérent, c'est avant tout grâce au mémoire que j'ai écrit sous sa direction en 2014. Tout au long de cette aventure aussi passionnante qu'éprouvante, j'ai pu compter sur son expertise, sa réactivité et sa confiance, sans lesquelles il aurait été difficile d'aller au bout.

Je remercie également les différents acteurs du laboratoire EA 3400 ARCHE de l'Université de Strasbourg, tant pour la qualité de nos échanges que pour celle des formations proposées. Elles m'ont aidé à garder un contact permanent avec le milieu de la recherche, si différent de l'enseignement secondaire dans lequel j'exerce depuis plusieurs années. J'en profite pour remercier plus particulièrement sa directrice, Mme Catherine Maurer, ainsi que Mme Corinne Grenouillet, qui ont accepté d'assurer le suivi de mon travail cinq années durant. J'ai aussi une pensée pour Mme Pascale Merlin, secrétaire du Collège doctoral européen, pour les réponses qu'elle a toujours su apporter à mes questions.

Je remercie également le personnel des différents centres d'archives et des bibliothèques dont j'ai pu consulter les catalogues et les collections pour son dévouement et l'efficacité de ses conseils. Un mot en particulier pour l'équipe des Archives départementales du Territoire de Belfort pour son aide à distance.

Il me reste à remercier, avec de nombreuses pensées affectueuses, l'ensemble de mes proches et amis. Tout d'abord, mes anciens collègues du Collège Gustave Nadaud de Watrelos, pour leur bienveillance (et leur patience).

Ensuite, les copines et copains de longue date, qui n'ont cessé de me témoigner leur soutien : Alain, Antoine, Arthur, Axel, Camille, Charline, Élie, Émeline, Odile, Oriane, Pierrot, Robin, Romain et Sonia.

Je tiens aussi à adresser toute ma gratitude à mes relecteurs, pour leur abnégation et la rigueur dont ils ont fait preuve : Antoine, Éliette, Godeleine, Juline, Marie-Jeanne et Odile.

Je termine avec l'ensemble de ma famille. Mes parents d'abord, Christophe et Sonie ; mes frères et sœurs ensuite, Antoine, Bénédicte, Cyprien et Éliette ; mes grands-parents, Ernest, Pierre et Hélène, à l'affût de la moindre actualité en lien avec mon sujet, ainsi que mon grand-oncle Jean-Claude et ma grande-tante Renée. Enfin, avec une attention toute particulière, ma compagne Juline. À vous tous, merci d'avoir été là.

Merci à Bertrand et à Ariès, pour le chemin fait ensemble.

Table des matières

Remerciements	3
Cartes.....	15
Chronologie.....	21
Introduction	25
A) CADRAGE HISTORIOGRAPHIQUE.....	29
1) 1870 : une historiographie riche et renouvelée	30
2) Pratiques d'écriture et « <i>history from below</i> »	31
3) Historiographie du témoignage	36
B) PRESENTATION DE L'ETUDE.....	39
1) Motivations scientifiques du projet.....	39
2) Cadre chronologique et géographique.....	41
3) Axes problématiques et plan de l'étude	42
a) Partie 1.....	43
b) Partie 2.....	43
c) Partie 3.....	45
C) LE CORPUS.....	49
1) Généralités.....	49
2) Présentation des fonds consultés	51
a) Archives municipales de Strasbourg	51

b) Archives départementales du Bas-Rhin.....	52
c) Archives départementales de la Moselle	53
d) Archives départementales de la Haute-Saône	54
e) Archives départementales de la Marne.....	54
f) Archives départementales du Territoire de Belfort	54
3) Inventaire complet.....	55
a) Manuscrits	55
b) Publications anciennes.....	56
c) Publications récentes	58
4) Méthodologie	59
PREMIERE PARTIE : ÉCRIRE EN GUERRE	61
Chapitre 1 : Sources et modalités d'une écriture « immédiate ».....	65
A) SOURCES ET SCRIPTEURS	67
1) L'écriture en guerre : quels résultats pour 1870 ?.....	67
2) Écrire en guerre : une temporalité multiple.....	67
3) Typologie des écrits en guerre	69
a) Prédominance des journaux.....	69
b) Quelques sources épistolaires	70
c) Le cas des « journaux épistolaires »	71
4) Identités	73
a) Tableaux de synthèse.....	73
• Tableau 1 – Vue d'ensemble.....	73
• Tableau 2 – Correspondance 1 (Fonds Zopff)	78
• Tableau 3 – Correspondance 2 (Fonds Kessler-Wollenweber).....	79
b) Une surreprésentation de l'écriture masculine	79
c) Distribution sociale et professionnelle	80
d) Distribution par tranches d'âge.....	81

e) Distribution géographique	82
5) Scripteurs de l'Est français : des liens forts avec l'Allemagne	83
B) PRATIQUES D'ECRITURE ET IRRUPTION DE LA GUERRE.....	89
1) Entrée en guerre, entrée en écriture.....	89
a) La guerre, déclencheur d'une écriture extra-ordinaire	89
b) Événements fondateurs.....	90
• La déclaration de la guerre	90
• Les préparatifs	92
• L'arrivée de l'ennemi	93
• La mobilisation.....	95
2) Déclaration de guerre et écritures ordinaires.....	97
a) Des sources rares	97
b) Rupture du fil ordinaire de l'écriture.....	99
• Une rupture marquée.....	99
• Écriture quotidienne et « tyrannie » de la guerre	101
• Du journal intime au journal de guerre ?.....	102
Chapitre 2 : Genres, situations, rythmes et rituels de l'écriture en guerre.....	109
A) GENRES.....	111
1) Le journal, genre privilégié de l'écriture en guerre.....	111
a) Le journal : un modèle d'écriture dynamique au XIX ^e siècle	111
b) Le temps de crise : un espace pour l'écriture diariste ?.....	112
• Temps « suspendu » et écriture au jour le jour	112
• Le journal, genre de l'événement notable	113
c) Tenir un journal : un geste singularisé.....	115
d) La fabrique d'une écriture singulière.....	116
2) La correspondance, un genre en retrait ?.....	122
a) Ensembles épistolaires.....	123

b) Lettre isolée, journaux épistolaires.....	124
B) SITUATIONS, RYTHMES ET RITUELS	127
1) Écrire en siège	129
a) Le siège, une situation bien représentée dans les écrits de 1870-1871.....	129
b) L'écriture « en vigie » dans Strasbourg bombardé.....	131
c) L'écriture assiégée : un rituel ?.....	135
2) L'invasion, l'occupation.....	139
a) Proximité du feu	140
b) Présence de l'ennemi	142
3) L'engagement dans la guerre	144
a) Des situations variées	144
b) Écrire en chemin.....	146
DEUXIEME PARTIE : VIVRE ET DECRIRE LA GUERRE AU JOUR LE JOUR.....	151
Chapitre 3 : Expériences de campagne.....	157
A) ENTRER EN CAMPAGNE	159
1) Le départ vers la frontière	159
2) Enthousiasme et résolution ?.....	161
a) Un départ en fanfare	161
b) Et du côté des volontaires étrangers ?	162
c) De « sérieux bémols »	164
3) L'attente	166
B) VIVRE SUR LES ROUTES ET EN BIVOUAC	169
1) Des conditions matérielles différenciées.....	170
2) Une vie éprouvante.....	174
a) Des étapes longues et éreintantes ?.....	174
b) L'épreuve du climat.....	178
c) Un moral qui s'érode ?	180

C) L'EXPERIENCE DU FEU ET DE SES CONSEQUENCES.....	185
1) L'appréhension.....	186
2) Sous le feu ennemi	190
3) Les conséquences du feu : écrire les souffrances	195
Chapitre 4 : Expériences de siège	203
A) L'EPREUVE DU BOMBARDEMENT	209
1) L'expérience commune d'une brutalité délibérée	211
2) La violence du siège, une expérience collective	212
3) Le brouillage de la frontière entre civils et combattants	216
B) PRIVATIONS ET MALADIES	221
1) L'isolement.....	221
2) Pénuries limitées à Strasbourg et Belfort	226
3) Famine et épidémies à Metz.....	228
C) RESISTANCE ET TENSIONS : LES ASSIEGES EN ACTION.....	235
1) Une résistance armée variable.....	235
2) Mobilisation des civils	239
3) L'autorité mise en question	246
4) Rancœurs et défiance	251
D) EXPERIENCES DE L'ESPACE ASSIEGE	257
1) Conséquences spatiales de l'état de siège	258
2) Strasbourg, ville assiégée, ville meurtrie	263
3) La vie dans les caves, ou l'espace domestique en crise	266
Chapitre 5 : Expériences de l'arrière.....	273
A) ANGOISSES.....	275
1) Être exposé	275
a) Le choc de l'invasion : stupeur, incrédulité et attente	275
b) (Se) mettre à l'abri.....	279

2) Être isolé.....	281
a) Des nouvelles rares et incertaines.....	281
b) Mainmise de l'Allemagne, défection de la France.....	289
B) ENTRE CONFRONTATION ET COHABITATION.....	295
1) Contributions forcées	296
a) Prélèvements.....	296
b) Loger l'ennemi	301
2) Résister ou cohabiter ?	306
a) Accueillir l'ennemi : un excès de spontanéité ?	306
b) Une résistance multiforme mais limitée	309
c) Répression	314
d) Cohabitation pacifique.....	317
TROISIEME PARTIE : INDIVIDUALITES ET COLLECTIFS	323
Chapitre 6 : Sphère privée et intimités en guerre : « la fin de la récréation » ?	327
A) LA MAISON ET LA FAMILLE SOUS PRESSION	331
1) L'espace domestique sous pression.....	331
a) La sphère domestique et la famille au XIX ^e siècle.....	331
b) La guerre chez soi, une brèche dans le « mur de la vie privée »	333
2) Mobilités contraintes : individus et familles en exil	339
a) Des familles dispersées.....	339
b) Réseaux d'amitié, réseaux familiaux.....	342
B) RESISTANCES ET RECONFIGURATIONS DE LA VIE PRIVEE EN GUERRE	349
1) Le quotidien en guerre.....	350
a) Renouveau du cadre domestique et du quotidien	350
b) Loisirs	354
2) La poursuite de la vie privée par le maintien du rituel épistolaire : le cas de la correspondance Zopff.....	360

a)	Correspondre malgré la guerre	360
•	Le maintien du lien familial	360
•	Rythmes.....	361
b)	Antoine Zopff, un absent omniprésent	366
•	« L’homme politique » et « l’homme de famille »	366
•	Régler ses affaires à distance	367
•	La perspective de son retour.....	369
C)	SOCIABILITES	372
1)	Des liens distendus	373
2)	Le cercles des proches.....	376
a)	Les amis.....	376
b)	La famille.....	378
3)	Solidarités et sociabilités de guerre	379
4)	L’homme public et ses relations.....	382
a)	Les rôles publics, des rôles majoritairement masculins	382
b)	Le cas d’Antoine Zopff.....	384
c)	Le cas d’Albert Sanné.....	386
d)	Le cas d’Édouard Schuré.....	389
	Chapitre 7 : 1870 à la première personne : écritures de soi et témoignages	394
A)	SUBJECTIVITE.....	398
1)	Dévoilements.....	399
a)	Émotions de guerre, émotions intimes	399
b)	Confidences et quête de soi	406
2)	Regards individuels sur la guerre	412
a)	Un événement médiatisé, des sociétés informées.....	412
b)	La guerre et l’Empire : des voix dissonantes.....	415
c)	À bas l’Empire, vive la République ?.....	418

B) TEMOIGNAGES.....	426
1) Entre écritures « à chaud » et Mémoires	428
a) Sélection des sources	428
b) Présentation de l'échantillon	430
• Imprimés.....	430
• Manuscrits	434
• Rareté de l'écriture féminine.....	434
• Une dynamique éditoriale durable	435
2) Apologie.....	437
a) L'auteur malgré lui	437
b) L'argument de la simplicité.....	440
c) Appels à l'indulgence du lecteur	443
3) Légitimité	446
a) « <i>Vidi et scripsi</i> ».....	446
b) Le témoignage et ses garants	448
c) Postérité	452
• Préserver de l'oubli	452
• Documenter	456
Conclusion générale	462
Sources et bibliographie.....	474
A) SOURCES	474
a) Manuscrits	474
b) Publications anciennes.....	475
c) Publications récentes	477
B) BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE	480
1) Ouvrages généraux.....	480
a) Histoire du XIX ^e siècle	480

b) Sur la guerre franco-allemande de 1870.....	480
c) Sur la vie privée et l'intimité	481
2) Guerre de 1870 : ouvrages spécialisés, études régionales.....	481
a) Sur l'invasion, l'occupation et la mobilisation durant le conflit	481
b) Sur les pratiques d'écriture liées au conflit	482
c) Sur l'opinion durant le conflit	482
3) Histoire des pratiques d'écriture	483
a) Sur les « écritures ordinaires » en général	483
b) Sur la correspondance.....	484
c) Sur l'écriture diariste	484
d) Sur l'écriture autobiographique	485
4) Histoire du particulier.....	485
a) Histoire d'en bas et <i>microstoria</i>	485
b) Histoire du quotidien	486
c) Guerre et individus	486
5) Sur le témoignage.....	486
a) Autour du genre testimonial	486
b) Témoignages et mémoires de 1870	487
6) Sources sur 1870 (hors corpus)	487
7) Outils	488
8) Autres	488
Annexes	490
A) ÉCRITS DE CAMPAGNE.....	492
1) Journal d'un jeune officier anonyme (Joseph Malvy).....	492
a) Le départ.....	493
b) Le feu.....	497
c) La vie en captivité.....	502

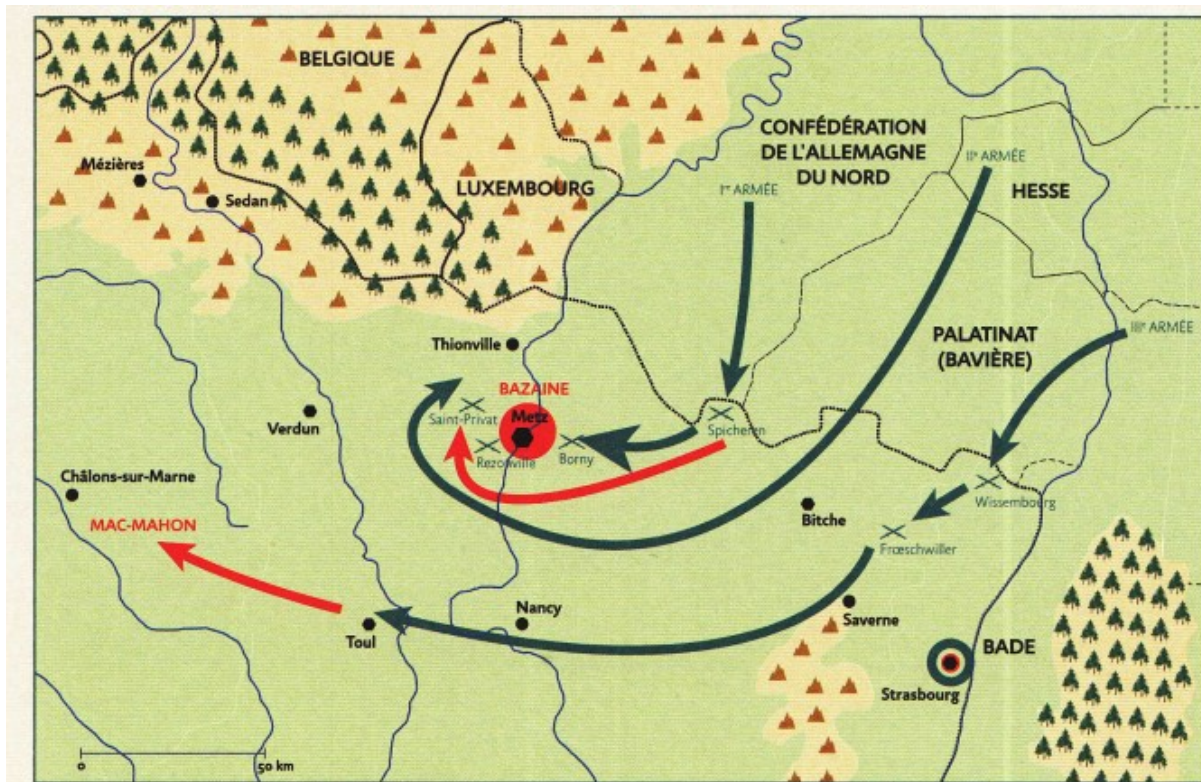
2) Albert Sanné.....	507
B) ÉCRITS D'ASSIEGES	514
1) Strasbourg.....	514
a) Journal anonyme d'un boulanger strasbourgeois	514
b) Feuilleton de l'Industriel Alsacien	527
c) Plan des caves aménagées de l'Hôtel de Saxe (Cécile de Dartein).....	538
d) Journal d'Ernestine Ungerer.....	540
2) Metz.....	552
a) Journal d'Henri Jeandelize	552
b) Journal d'Afranée Maréchal	567
c) Journal de Jean-François Thuillier	574
C) ÉCRITS DE L'ARRIERE	590
1) Journal d'Adrien Monceau.....	590
2) Journal de Renée de Riocour.....	601

Table des figures

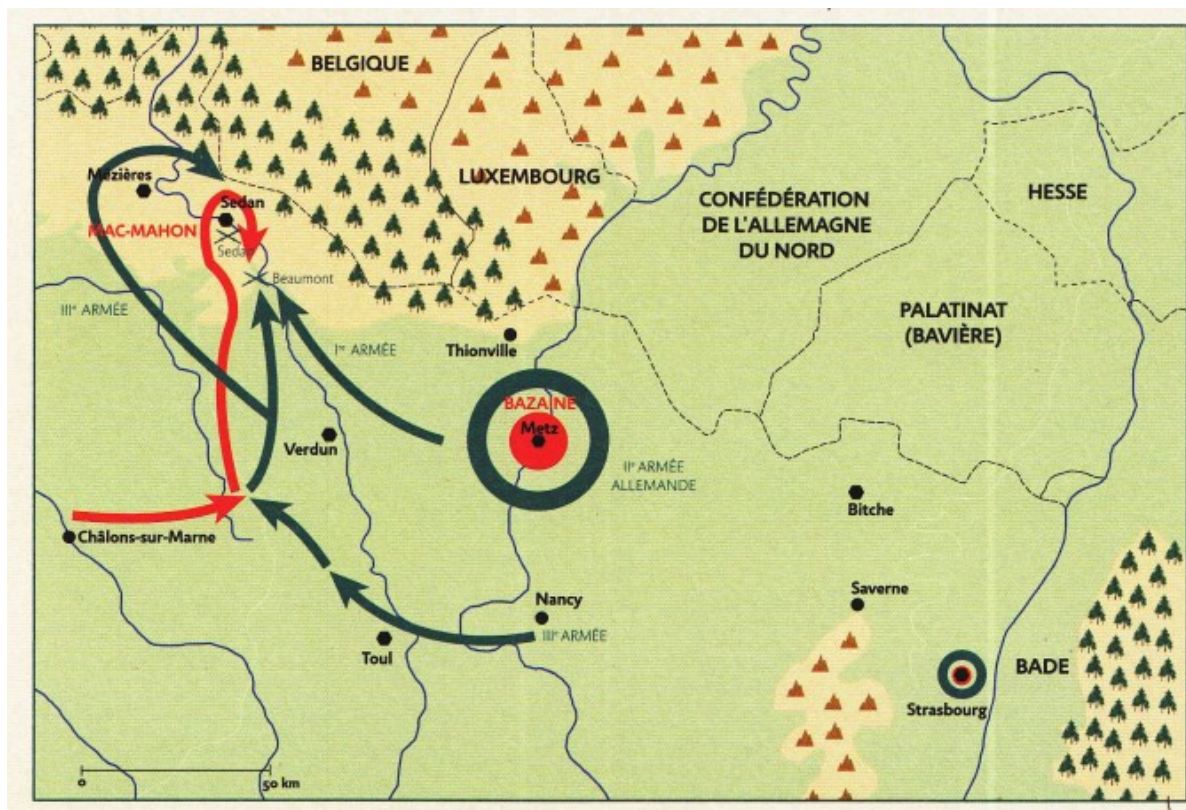
Cartes.....	17
Carte 1 : Les opérations en Alsace et en Lorraine, 4 – 18 août 1870.....	17
Carte 2 : La poursuite de l'Armée de Châlons et la manœuvre de Sedan, 19 août – 2 septembre 1870	18
Carte 3 : La guerre de 1870-1871 : 19 juillet 1870 – 29 janvier 1871	19
Carte 4 : La guerre de 1870-1871 : 19 juillet 1870 – 29 janvier 1871	19
Chronologie.....	21
Tableaux : identité des scripteurs en guerre.....	73
Titres et supports des journaux : tableau de synthèse.....	119
L'écriture assiégée en 1870-1871 : Strasbourg, Metz et Belfort	203
Les trois principaux correspondants du fonds Zopff.....	362
Répartition de la charge épistolaire entre Clémence et Clémentine Zopff (27 novembre – 30 décembre 1870).....	363

Cartes

Carte 1 : Les opérations en Alsace et en Lorraine, 4 – 18 août 1870

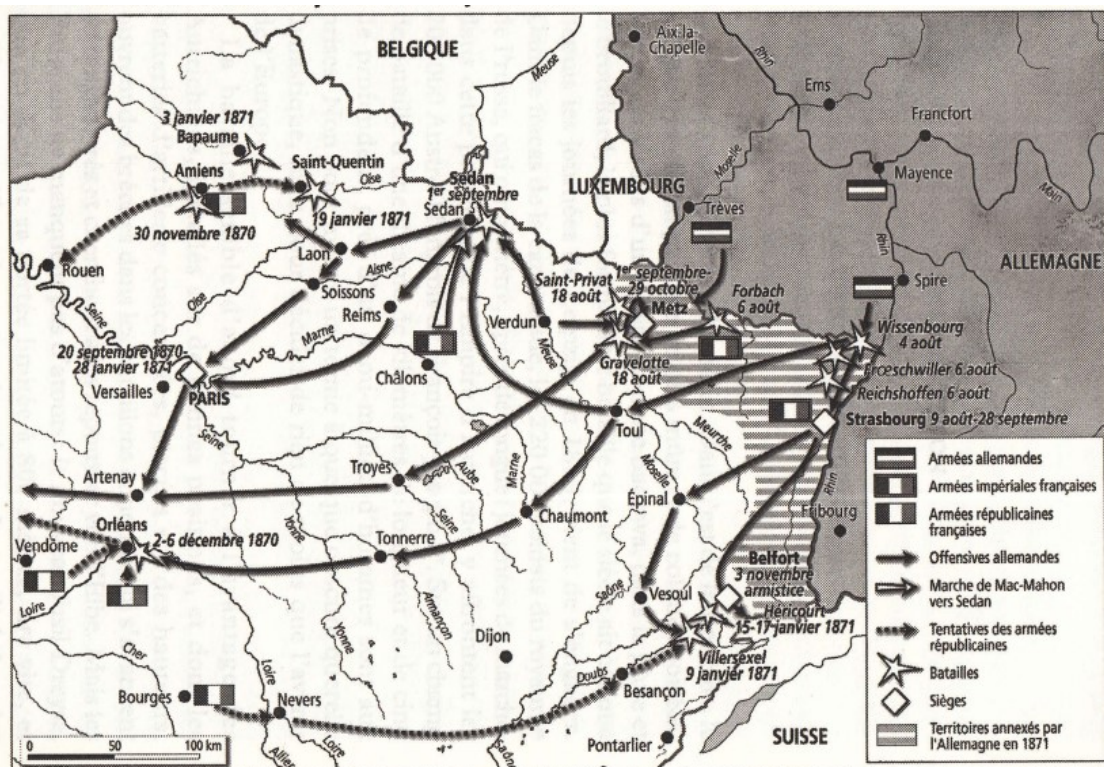


Carte 2 : La poursuite de l'Armée de Châlons et la manœuvre de Sedan, 19 août – 2 septembre 1870



Source : BENOISTEL M., LE RAY-BURIMI S., POMMIER C., *France-Allemagne(s) 1870. La guerre, la Commune, les mémoires*, Paris, Gallimard/Musée de l'Armée, 2017, p. 65.

Carte 3 : La guerre de 1870-1871 : 19 juillet 1870 – 29 janvier 1871



Source : GOUTTMAN A., *La grande défaite, 1870-1871*, Paris, Perrin, 2015, p. 9.

Carte 4 : La guerre de 1870-1871 : 19 juillet 1870 – 29 janvier 1871

1. Frontière de 1849. - 2. Frontière de 1871. - 3. Limites des départements annexés. - 4. Ancien département de la Moselle. - 5. Ancien département de la Meurthe. - 6. Région où l'on apprenait l'allemand à l'école en 1870.

L'arrondissement de Belfort, détaché du Haut-Rhin lors de l'annexion de ce département, a été érigé en Territoire de Belfort et considéré comme un département.

Les cantons de Schirmeck et de Saales appartenant à l'ancien département des Vosges, annexés à l'Allemagne en 1871, seront en 1918 rattachés au département du Bas-Rhin.

Carte établie par G. Dupeux, d'après *Histoire de la Lorraine*, Nancy, Berger-Levrault, 1939.



Source : ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870*, Nancy, PUN, 1986, p. 73.

Chronologie

1870

2 juillet : Annonce d'une nouvelle candidature du prince Léopold de Hohenzollern à la succession du trône d'Espagne.

13 juillet : Dépêche d'Ems.

15 juillet : Vote des crédits de guerre par le Corps législatif français. Mobilisation de l'armée prussienne.

19 juillet : Déclaration de guerre de la France à la Prusse.

28 juillet : Arrivée à Metz de Napoléon III, qui prend le commandement de l'armée du Rhin.

2 août : Escarmouche près de Sarrebruck.

4 août : Attaque allemande de Wissembourg.

6 août : Batailles de Forbach-Spicheren et de Woerth-Froeschwiller.

9 août : Démission du gouvernement Ollivier.

10 août : Formation du gouvernement Palikao.

12 août : Bazaine reçoit le commandement en chef de l'armée du Rhin.

14 août : Bataille de Borny-Notseville.

16 août : Bataille de Rezonville-Mars-la-Tour. Début du siège de Strasbourg.

18 août : Bataille de Saint-Privat. Trochu nommé gouverneur de Paris.

20 août : Début du Blocus de Metz. Marche de la troisième armée allemande vers Paris.

25 août : Moltke ordonne à la troisième armée allemande de se diriger vers le Nord.

30 août : « Surprise de Beaumont. »

31 août : Combat de Noisseville.

1^{er} Septembre : Bataille de Sedan.

2 septembre : Capitulation de Sedan. Napoléon III prisonnier de guerre.

4 septembre : déchéance de l'Empire. Proclamation de la République à Paris et dans certaines villes de province. Mise en place du gouvernement de la Défense nationale.

20 septembre : Début du siège de Paris.

28 septembre : Capitulation de Strasbourg.

5 octobre : Guillaume Ier installe son quartier général à Versailles.

7 octobre : Gambetta quitte Paris en ballon.

11 octobre : Arrivée de Gambetta à Tours.

27 octobre : Capitulation de Metz.

2 novembre : Début du siège de Belfort

20 décembre : La Confédération de l'Allemagne du Nord devient l'Empire allemand.

1871

9 janvier : Attaque de Bourbaki à Villersexel.

18 janvier : Proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces de Versailles.

19 janvier : Défaite de Saint-Quentin. Dernières tentatives de sorties des Parisiens (Buzenval et Montretout).

26 janvier : Signature d'un armistice de 21 jours à Versailles (sauf pour l'Est).

29 janvier : Les Allemands prennent possession des forts entourant Paris.

6 février : Démission de Gambetta.

8 février : Élections de l'Assemblée nationale française.

13 février : Cessez-le-feu dans l'Est.

16 février : Reddition de Belfort.

17 février : Adolphe Thiers élu chef de l'exécutif provisoire.

16 février : Signature des préliminaires de paix.

21 mars : Proclamation de la Commune de Paris.

10 mai : Traité de Francfort.

21-28 mai : Semaine sanglante.

1872-1873

1^{er} octobre 1872 : Expiration du délai d'option accordé aux natifs des territoires annexés.

Septembre 1873 : Évacuation de Verdun. Fin de l'occupation.

Introduction

Après avoir rappelé le rôle déterminant de la guerre de 1870 dans l'histoire contemporaine, Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt concluent en ces termes l'ouvrage qu'ils lui ont récemment consacré :

À l'heure du cent cinquantième anniversaire du conflit, des initiatives publiques et privées font honneur à ses centaines de milliers d'acteurs, qu'ils fussent soldats ou civils, femmes ou hommes, belligérants ou neutres. Le regain d'intérêt du public et de l'historiographie pour la guerre de 1870 est de très bon augure : gageons qu'il permette enfin de ne plus jamais la qualifier de « guerre oubliée¹ ».

En 2020, dans les années qui ont précédé et les mois qui ont suivi, les manifestations ont en effet été variées, à l'intérieur comme à l'extérieur de la sphère universitaire. Dès 2014, année de son inauguration, le Musée de la Guerre de 1870 et de l'Annexion de Gravelotte organisait un colloque intitulé « D'une guerre à l'autre : que reste-t-il de 1870-1871 en 1914 ? Relations internationales, armées et sociétés », introduit par François Roth². Il fut suivi de près en 2016 par la tenue à Orléans d'un important colloque, constitué de deux journées d'études particulièrement riches portant sur les mémoires du conflit, en particulier à l'échelle

¹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870. Une histoire globale*, Paris, Flammarion, 2020, p. 403.

² Le colloque s'est tenu à partir du 27 mars 2014. François Roth ouvrait la réflexion avec la communication suivante : « La guerre de 1870-1871 dans la mémoire de la Première Guerre mondiale Paris / Berlin, regards croisés. »

régionale. Il a abouti sur la publication d'un ouvrage que Pierre Allorant présente en ces termes :

Reprenant une démarche éprouvée comme féconde à plusieurs reprises, particulièrement sur l'étude des mémoires des guerres, l'équipe CEPOC du laboratoire POLEN (Pouvoirs, Lettres, Normes) de l'université d'Orléans a tenté, à partir du colloque organisé les 6 et 7 juin 2016, dont cet ouvrage constitue le prolongement, d'analyser les échelles imbriquées de la guerre de 1870, d'un point de vue spatial – du local à l'international, en passant par le régional et le national – mais aussi temporel – de l'immédiat après-guerre à la longue durée – afin de montrer leurs articulations, la diversité de leurs contenus, de leurs émetteurs, de leurs vecteurs et de leurs usages³.

Un an après avait lieu l'exposition « France – Allemagne(s) 1870-1871. La guerre, la Commune, les mémoires », au Musée de l'Armée. Cette importante synthèse reposait notamment sur une iconographie abondante et divers outils numériques (comme des cartes animées qui présentaient avec une grande clarté des réalités parfois complexes, en particulier les mouvements des troupes lors de différents épisodes militaires qui ont émaillé le conflit ou la Commune). Il s'agissait aussi pour leurs organisateurs de « renouveler la perception par le grand public » d'un événement qui peinait encore à sortir de l'oubli, en portant « une attention égale » à ses « divers acteurs [...], à leurs motivations, leurs représentations [...] », démarche qui a par la suite été largement prolongée. À cet égard, citons le colloque international organisé par Nicolas Bourguinat, Alexandre Dupont et Gilles Vogt qui s'est tenu à Strasbourg les 6 et 7 février 2020, « La guerre de 1870, conflit européen, conflit global », dont le titre anticipait déjà la parution de l'ouvrage cité plus haut, au mois d'août de la même année⁴. Mais cette dynamique ne s'est pas arrêtée à l'année 2020. Certes, la crise sanitaire a eu pour effet de reporter certaines manifestations scientifiques⁵ de même que certains événements commémoratifs, qui ont varié du simple dépôt de gerbe (Fontaine-Lès-Dijon, janvier 2021) à de véritables parcours associant histoire et mémoire (Bitche, été 2020⁶). Elle est en effet appelée à se poursuivre : en mai 2021, se tenait ainsi un nouveau colloque international en

³ ALLORANT P., BADIÉ W., GARRIGUES J., (dir.), *1870, entre mémoires régionales et oubli national*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019.

⁴ Ce colloque a abouti à la publication suivante : BOURGUINAT N., DUPONT A., VOGT G. (dir.), *La guerre de 1870, conflit européen, conflit global*, Montrouge, Éditions du Bourq, 2020.

⁵ À cet égard, on peut mentionner le report à l'automne 2021 du colloque « La guerre de siège en 1870-1871 », initialement programmé au printemps 2020 (Sedan).

⁶ Plusieurs événements ont été organisés à la Citadelle et au jardin pour la Paix de Bitche à partir du 30 août 2020 (journée de commémoration), exposition itinérante de la SHAL (Société d'Histoire et d'Archéologie) et du Musée de la guerre de 1870 et de l'Annexion de Gravelotte (30 août – 20 septembre 2020), émission d'un carnet de timbres commémoratifs...

ligne, à l'initiative de l'École polytechnique, en partenariat avec le musée de l'Armée, consacré « à la manière dont la presse européenne et atlantique a relayé la guerre de 1870-1871⁷ » ; depuis le 1^{er} avril et jusqu'au 30 octobre 2022, se tient également une exposition intitulée « Les services de santé en 1870 » au Musée de la bataille de Woerth.

Notre étude s'inscrit résolument dans ce contexte et dans les questionnements portés par l'ensemble de ces manifestations. Elle se donne d'abord pour objectif d'interroger les liens entre les pratiques personnelles d'écriture et la guerre. Nous y revenons aussi sur l'expérience du conflit par ses différents acteurs ainsi que sur les liens que l'on peut tisser à travers de tels outils et les discours dont ils sont porteurs entre les sphères de l'individuel (le quotidien, l'espace domestique, l'intériorité...) et celles du collectif. Elle prend également place dans une historiographie plurielle – celle de 1870, bien sûr, mais aussi, entre autres, celles des pratiques de l'écrit – en faisant écho aux renouvellements récents dont elles ont fait l'objet.

⁷ « Chroniquer la guerre de 1870 », colloque organisé du 26 au 28 mai 2021.

A) CADRAGE HISTORIOGRAPHIQUE

Prendre les écrits du for privé comme porte d'entrée dans le conflit franco-allemand de 1870 est une démarche qui invite nécessairement à croiser plusieurs historiographies : celle de la guerre elle-même, tout d'abord, sur laquelle nous proposerons un tour d'horizon actualisé. Cette entreprise n'est d'ailleurs pas entièrement originale : de Stéphane Audoin-Rouzeau à Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, en passant par Jean-François Lecaillon¹ notamment, nombreux ont été les travaux menés à partir de tels matériaux pour saisir 1870 « par en bas² ». Cependant, nous entendons dépasser la fonction purement illustrative des écrits de notre corpus, car s'ils donnent accès à un ensemble composite d'expériences de guerre, toutes inscrites dans des situations qui leur sont propres et qu'elles viennent éclairer, nous entendons ne pas négliger le geste d'écriture lui-même, ses modalités, les modèles sur lesquels il prend appui, les fonctions dont il peut être investi ainsi que la matérialité des écrits qui en résultent³.

Par ailleurs, se pencher sur ces pratiques signifie franchir le seuil du privé ; en effet, elles sont à comprendre – ainsi que les documents auxquels elles donnent naissance – comme les objets d'une histoire culturelle, qui dépasse le seul geste d'écriture en s'ouvrant à d'autres dimensions de l'histoire du quotidien : celle des émotions, de la vie de famille, des sociabilités, de la manière, aussi, de se raconter dans un XIX^e siècle tardif où l'affirmation du moi comme sujet légitime de l'écriture, fût-elle privée, n'a encore rien d'une évidence.

En outre – et c'est une dimension cruciale de notre étude – notre corpus interroge, au-delà de l'écriture elle-même, le geste de publier et, par là, la transmission des expériences à une postérité plus ou moins immédiate, plus ou moins large. Ainsi, c'est la fonction testimoniale de certaines de nos sources sur laquelle il conviendra de revenir, en prenant toujours appui sur une historiographie sans cesse renouvelée depuis Jean Norton Cru⁴, à la croisée entre littérature et histoire. Car, précisons-le, notre démarche suit celle qu'avaient adoptée Pierre Allorant et ses collaborateurs dans l'ouvrage mentionné plus haut, résolument « interdisciplinaire [...] associant anthropologie, géographie, histoire, histoire du droit et littérature⁵. » Notre spectre est certes moins large – nous y reviendrons – mais il est certain

¹ LECAILLON J.-F., *Les Français et la guerre de 1870*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2020, 2004.

² Certaines études sur la grande guerre ont pu nourrir cette dynamique, comme celle de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker (*14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 24-25).

³ Voir à ce sujet GREYERZ (von) K., « Ego-document : the last word ? », *German History*, vol. 28, pp. 273-282.

⁴ CRU J. N., *Témoins*, Paris, « Les Étincelles », 1929.

⁵ ALLORANT P., BADIER W., GARRIGUES J., (dir.), *1870, entre mémoires régionales...*, op. cit., p. 8.

que l'étude de telles sources nécessite un dialogue qui transcende les frontières des disciplines historiques.

1) 1870 : une historiographie riche et renouvelée

Dans sa préface à l'ouvrage pionnier de Stéphane Audoin-Rouzeau sur la guerre de 1870, Jean-Jacques Becker rappelait la désaffection dont elle avait été l'objet dans la seconde moitié du XX^e siècle :

La guerre de 1870 est une guerre oubliée de notre histoire, ou tout au moins de notre historiographie. Certes, elle n'a pas été oubliée tout de suite, et immédiatement après on a beaucoup écrit sur elle. [...] Mais depuis la Première Guerre mondiale, on n'en a plus guère parlé⁶.

Ce désintérêt, relativisé toutefois par l'existence d'études plus régionales⁷ se traduisait alors par l'absence de synthèse menée à l'échelle nationale. L'ouvrage de Georges Bourguin, réédité en 1971, était particulièrement daté⁸. Le livre d'Audoin-Rouzeau constituait alors une première étape, bientôt secondée par l'important travail de François Roth⁹. La Commune, « jugée implicitement plus importante », connut quant à elle une trajectoire diamétralement opposée¹⁰. » Malgré ces travaux de référence, Pierre Allorant jugeait encore en 2019 que la guerre franco-prussienne restait « largement oubliée de nos contemporains¹¹. » D'autres avaient pourtant suivi : ceux de Jean-François Lecaillon, qui s'est intéressé successivement aux récits de soldats¹², aux Français dans la guerre (voir plus haut), au siège de Paris¹³ ou encore au souvenir de 1870¹⁴, ceux d'Armel Diroux¹⁵ ou encore d'Alain Gouttman¹⁶, témoignant d'une historiographie qui se penchait enfin sur la question. La publication du catalogue de l'exposition de 2017 a, quant à elle, la particularité de mêler analyses textuelles

⁶ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre*, Paris, Albin Michel, 1989, p.7.

⁷ Citons à cet égard l'ouvrage collectif dirigé par Fernand L'Huillier (L'HUILLIER F. (dir.), *L'Alsace en 1870-1871*, Strasbourg, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1971). On peut également évoquer la thèse de Claude Farenc (*Problèmes de l'occupation allemande en Champagne*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Jacques Droz, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1976) ou encore l'étude de François Roth, consacrée à la Lorraine (*La Lorraine dans la guerre de 1870*, Nancy, PUN, 1984.)

⁸ BOURGUIN G., *La guerre de 1870-1871 et la Commune*, Paris, Flammarion, 1971. Il s'agit toutefois d'une réédition posthume de l'ouvrage, paru initialement en 1939.

⁹ ROTH F., *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990. L'ouvrage a depuis été réédité (Pluriel, 2011). C'est sur cette réédition que nous nous appuyons tout au long de notre étude.

¹⁰ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870, La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p.15.

¹¹ ALLORANT P., BADIER W., GARRIGUES J., (dir.), *1870, entre mémoires régionales...*, *op. cit.*, p. 7.

¹² LECAILLON J.-F., *Été 1870, la guerre racontée par les soldats*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2002.

¹³ LECAILLON J.-F., *Le siège de Paris en 1870, récits de témoins*, Paris Bernard Giovanangeli, 2005.

¹⁴ LECAILLON J.-F., *Le souvenir de 1870, histoire d'une mémoire*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2012.

¹⁵ DIROU A., *La guérilla en 1870. Résistance et terreur*, Paris, L'Artilleur, 2014, 2020.

¹⁶ GOUTTMAN A., *La grande défaite*, Paris, Perrin, 2015.

et documents en tous genres qui *donnent à voir* la guerre de 1870 et aident à la faire connaître au public¹⁷. Le cent cinquantième anniversaire de la guerre s'inscrivait ainsi dans une réelle dynamique, renforcée par la parution des actes du colloque d'Orléans mentionné plus haut : outre l'ouvrage de Nicolas Bourguinat et de Gilles Vogt (qui, par ailleurs, soutenait deux années auparavant sa thèse consacrée aux pays neutres face à la guerre¹⁸), le conflit franco-prussien a été au centre d'une production scientifique considérable. Citons, tout d'abord, des études à l'échelle nationale, comme celle de Fabienne Henryot et de Philippe Martin¹⁹, ainsi que la réédition de l'ouvrage de Jean-François Lecaillon, *Les Français et la guerre de 1870*, ainsi que son ouvrage sur l'engagement « occulté » des femmes, paru en 2021²⁰. S'y ajoutent des travaux à une échelle plus régionale, comme ceux de Fabien Conord²¹. Parmi ces ouvrages, certains font la part belle aux acteurs de la guerre et aux écrits qu'ils ont produits à chaud ou *a posteriori*.

2) Pratiques d'écriture et « *history from below*²² »

La recherche que nous entreprenons s'appuie sur des sources d'une grande diversité : des textes, produits par des particuliers, dans la sphère privée, qui peuvent dans certains cas être destinés à la publication. Elle mobilise une seconde historiographie foisonnante et fortement renouvelée depuis une trentaine d'années, celle des pratiques d'écriture. En la matière, les travaux du Groupement de Recherche sur les écrits du for privé²³ nous ont semblé constituer un bon point de départ, en ce qu'ils ont défini un cadre d'analyse suffisamment large pour englober à la fois des études qui lui sont antérieures, en transcendant largement les frontières génériques :

Ils regroupent les livres de raison, les livres de famille, les diaires, les mémoires, les autobiographies, les journaux de toute nature (personnel ou « intime », de voyage, de

¹⁷ BENOISTEL M., LE RAY-BURIMI S., POMMIER C., *France-Allemagne(s), 1870-1871. La guerre, la Commune, les mémoires*, Paris, Gallimard/Musée de l'Armée, 2017.

¹⁸ VOGT G., *Neutres face à la guerre franco-allemande (1870-1871) ? Diplomatie et dynamiques d'opinions dans les États de Suisse, de Belgique et du Danemark*, doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Nicolas Bourguinat, Université de Strasbourg, 2018.

¹⁹ HENRYOT F., MARTIN P., *La guerre de 1870. Témoignages écrits et imagerie populaire*, Paris, Hémisphères, 2020.

²⁰ LECAILLON J.-F., *Les femmes et la guerre de 1870-1871, histoire d'un engagement occulté*, Villers-sur-Mer, De Taillac, 2021.

²¹ CONORD F., *S'insurger pour la patrie. Dijon-Paris, octobre 1870*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2020.

²² L'expression, utilisée pour la première fois par Lucien Febvre, a été popularisée par E. P. Thompson dans les années 1960 (« *History from below* », in *The Times Literary Supplement*, 7 avril 1966).

²³ Il s'agit du groupement de recherche du CNRS n°2649 « Les écrits du for privé en France du Moyen Âge à 1914. » (2003) qui a donné son nom à l'ouvrage cité précédemment.

campagne, de prison...) et, d'une manière générale tous les textes produits hors institution et témoignant d'une prise de parole individuelle d'un individu, sur lui-même, les siens, sa communauté²⁴.

Autant dire que l'historien du for privé embrasse potentiellement des écrits à la fois très nombreux, multiformes et dont, bien souvent, l'appartenance à un genre ou un autre est brouillée par une absence de délimitation claire, du fait du caractère « hybride » de certains d'entre eux²⁵, remarque qui trouve un écho chez Françoise Simonet-Tenant au sujet du journal, « forme ouverte à toutes les innovations²⁶. » Notre corpus comprend en effet plusieurs documents dont les auteurs, tout en s'inscrivant dans une démarche autobiographique puisqu'il s'agit bien du récit d'une expérience singulière, se défendent d'être l'objet premier. Ils se dissimulent plutôt derrière la volonté affichée de témoigner et, ainsi, de contribuer à une entreprise d'intérêt général.

Bien entendu, la catégorie « écrits du for privé » ne va pas de soi et soulève nombre de problèmes auxquels nous ne pouvons apporter de réponses définitives. Tout d'abord se pose la question de la classification. Si, pour la période qui nous intéresse (nous le verrons en détail), ceux qui écrivent se réfèrent bien à des pratiques codifiées pour lesquelles il existe des modèles, ils n'en sont pas moins adaptables, qu'il s'agisse de choix de la part des scripteurs ou de nécessités imposées par le contexte de guerre. D'autre part, il semble contre-intuitif d'inclure dans ce champ des textes publiés, qui sortent donc du cadre strictement privé. Mais, nous semble-t-il, « privé » ne signifie pas réservé à soi. D'autre part, il n'y a pas de coïncidence stricte de ce qui relève du privé avec ce qui relève du singulier et encore moins de l'intime : les sphères privées, au XIX^e siècle, sont constituées de cercles qui gravitent autour de la cellule familiale, véritable interface entre vie privée et vie publique. L'opposition *a priori* entre ces deux pôles comme deux réalités exclusives l'une de l'autre doit être rejetée. C'est ce qu'affirme Michelle Perrot, dans l'introduction au quatrième volume de l'*Histoire de la vie privée* : « Entre société civile, privé, intime et individuel se dessinent des cercles idéalement concentriques et réellement enchevêtrés²⁷. » D'autre part, si l'on s'en tient à la définition de la catégorie « for privé », c'est bien le critère extra-institutionnel et non le

²⁴ Cette définition se trouve dans la présentation du site Internet consacré aux écrits du for privé : <http://ecritsduforprive.huma-num.fr/>

²⁵ BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé en France, de la fin du Moyen Âge à 1914*, Paris, ECTHS, p. 17.

²⁶ SIMONET-TENANT F., *Le journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, p. 12.

²⁷ PERROT M., in ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Points, 1987, 1999.

caractère confidentiel du texte qui est retenu. Par ailleurs, la production textuelle et le geste d'écriture lui-même peuvent procéder de l'entrelacs constitué par une intériorité en réalité multiple et poreuse. L'écriture d'un journal, en apparence intime, prend bien souvent en compte la possibilité d'un regard extérieur, lorsqu'il ne fait pas partie d'emblée des paramètres qui y président. Rappelons que le journal, comme pratique d'écriture à visée introspective, revêt d'abord une fonction pédagogique et morale. Judith Lyon-Caen emploie à cet égard l'expression évocatrice de « journal surveillé », dans lequel il s'agit de « projeter dans l'écriture une image de soi qui peut être en permanence vue et corrigée par les parents et les pédagogues²⁸. » Les travaux de Philippe Lejeune ont été particulièrement riches à ce sujet, ainsi que ceux, plus récents, de Nicolas Bourguinat²⁹. On peut encore évoquer la thèse de Marilyn Himmesoëte dans le champ des études littéraires, portant sur près d'une centaine de journaux personnels d'adolescents, dont celui de Marie Lenéru³⁰, pour qui la pratique constitue d'abord une contrainte, avant qu'elle ne la reprenne à son compte³¹. Si l'on ne saurait réduire à ce modèle le journal d'une jeune fille de l'aristocratie comme Renée de Riocour, dont la complexité est renforcée à la fois par l'influence de la guerre sur l'écriture et par le processus de réécriture qui intervient trois ans plus tard, il ne constitue pas pour autant un espace véritablement clos, puisqu'il est destiné à être lu par sa mère. On y devine par ailleurs l'influence toujours prégnante du modèle de l'écriture surveillée évoqué plus haut, bien que la diariste, âgée de 18 ans en 1870, jouisse sans doute de plus d'autonomie qu'une enfant. *A contrario*, le journal de Geneviève Bréton, jeune fille de la haute bourgeoisie parisienne à la même époque, est en principe destiné au secret le plus strict, bien que la possibilité d'un regard extérieur, fût-il celui de Dieu, ne semble jamais totalement exclu. La pression des convenances qui codifient l'existence et les relations des élites parisiennes peut ainsi être ressentie dans l'expression du moi, fruit d'un dialogue constant entre l'individuel et le collectif. C'est encore plus net pour la correspondance, ainsi que des travaux comme ceux

²⁸ LYON-CAEN J., « Le « je » et le baromètre de l'âme », in CORBIN A., COURTINE J.-J., VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions. 2. Des Lumières à la fin de l'Antiquité*, Paris, Seuil, 2016, p. 171-172.

²⁹ Pour le premier, voir LEJEUNE P., *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, 1993. Pour le second, voir BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* » *Voyages de et séjours de femmes en Italie, 1770-1880*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017. Ces pratiques d'écriture supervisée peuvent également être illustrées par les lettres de direction de conscience auxquelles Caroline Muller a consacré sa thèse (MULLER C., *La direction de conscience au XIX^e siècle (France, 1850-1914) : contribution à l'histoire du genre et du fait religieux*, sous la direction de Bruno Dumons, Université Lumière Lyon 2, 2017). Elle a récemment fait l'objet d'une publication : MULLER C., *Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 2019.

³⁰ Marie Lenéru, jeune fille issue de la bourgeoisie, commence son journal à l'âge de 11 ans. Ce dernier a fait l'objet de la publication suivante : DAURIAC F., *Journal de Marie Lenéru, précédé du Journal d'enfance*, Paris, Grasset, 1945.

³¹ HIMMESOËTE M., *Juvenilia : journaux personnels d'adolescents du 19^e siècle*, thèse en littérature sous la direction de José-Luis Diaz, Université de Paris 7.

de Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban³² l'ont rappelé. Par conséquent, l'ouverture d'un texte à une certaine publicité, y compris sa diffusion, ne l'exclut pas du champ du for privé.

Nous l'avons souligné, aborder la guerre par le prisme des témoignages laissés par ceux qui l'ont vécue n'est ni une démarche tout à fait novatrice, ni une entreprise isolée. L'étude d'Audoin-Rouzeau a été pionnière en la matière et celle de François Roth l'a prolongée. De la même manière, une thèse signée Corinne Krouck au début des années 2000 proposait une étude de l'écriture de soi, centrée sur les combattants de 1870³³. Plus récemment, Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt en ont fait l'un des axes privilégiés de leur ouvrage :

Quant au second aspect que nous avons voulu privilégier dans ce livre, il relève de l'utilisation des sources du for privé telles que les correspondances, carnets, journaux intimes, morceaux autobiographiques. Elles permettent de mettre au premier plan les acteurs sociaux de ce moment d'histoire : depuis les soldats jusqu'aux volontaires étrangers, depuis les francs-tireurs jusqu'aux assiégés, sans oublier les doutes, les épreuves et les défaillances de ceux qui ne sont ni combattants ni victimes, à savoir les civils éloignés des zones d'affrontement et des régions occupées³⁴.

C'est aussi le cas de la thèse de Sandra Chapelle, préparée sous la direction d'Odile Roynette et soutenue en avril 2022. Sur un sujet proche du nôtre, elle se concentre toutefois sur un corpus fort différent et nos perspectives ne se recoupent pas tout à fait³⁵. Cette focalisation sur l'individu pris au cœur des événements, essentielle à notre démarche, s'inscrit dans des évolutions historiographiques qui ont marqué le dernier tiers du XX^e siècle et qui ont, depuis, été largement prolongés. En effet, nous empruntons la voie que les tenants de la *microstoria* avaient indiquée – citons ici les exemples célèbres que constituent à cet égard les travaux de Giovanni Levi et de Carlo Ginzburg³⁶. La méthode indiciaire qui y est développée consiste à

³² DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.

³³ KROUCK C., *Les combattants français de la guerre de 1870-1871 et l'écriture de soi : contribution à une histoire des sensibilités*, doctorat en histoire sous la direction d'Alain Corbin, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2001.

³⁴ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 14.

³⁵ CHAPELLE S., *Des civils au cœur de la guerre franco-allemande : écriture de soi et expériences sensibles (1870-1914)*, thèse en histoire contemporaine sous la direction d'Odile Roynette, Université de Bourgogne Franche-Comté, 2022.

³⁶ LEVI G., *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989. Voir aussi GINZBURG C., « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. », *Le Débat*, 1980 / 6 n°6, p. 3-44. Il s'agit pour lui de « chercher à élaborer, quand bien même en tâtonnant, un paradigme différent, s'appuyant sur la connaissance scientifique (mais d'une scientificité restant à définir) de l'individuel. »

partir de « traces », de ce qui peut être saisi « au ras du sol » dans les discours, dans les cultures matérielles ou dans l'absence d'informations (les silences), en remontant ainsi du *micro* vers un discours plus global³⁷. Au milieu de la grande histoire, celle de la guerre, les individus qui écrivent disent aussi quelque chose d'eux-mêmes, bien qu'ils ne soient le plus souvent pas l'objet privilégié de leur écriture – ils s'en défendent plutôt, en particulier lorsque se pose la question de les publier. À cette démarche font écho les travaux allemands de l'*Alltagsgeschichte*, qui font des individus « banals », des « perdants de l'histoire³⁸ », des acteurs de l'histoire à part entière, justifiant ainsi qu'on les remette au centre des préoccupations des historiens. Il faut le souligner, l'historiographie du fait guerrier au XIX^e siècle ne s'est pas réellement penchée sur le quotidien des individus en guerre, au-delà même des réalités guerrières, y compris l'*Histoire de la vie privée* qui, pour la période, ne fait qu'effleurer le sujet en jetant toutefois les bases nécessaires à un questionnement fécond : malgré le joug de la guerre, le privé subsiste, le quotidien continue à se jouer avec et en dépit du contexte politique³⁹. Pourtant, il constitue un point aveugle, en particulier pour l'historiographie de la guerre de 1870. Pour l'aborder, toutefois, en plus des travaux d'Alf Lüdtke, un avantage certain peut être tiré de travaux sur le quotidien comme l'ouvrage de Daniel Roche, consacré aux « choses banales⁴⁰ ». Il ne faut pas non plus négliger les apports des travaux anglo-saxons, à commencer par ceux, incontournables, d'Edward Palmer Thompson sur la classe ouvrière britannique⁴¹ et ceux de John Keegan sur le fait guerrier, étudié à travers le prisme du combattant⁴². Dans la présentation du quatrième numéro de la revue *Source(s)* du laboratoire ARCHE (ED 519, Collège doctoral européen de Strasbourg), Jean-Pascal Gay revenait en 2014 sur la démarche de ce dernier, dans laquelle il voit « le point de basculement de l'histoire militaire contemporaine », réactivé par un « faisceau d'études nouvelles⁴³ » :

³⁷ Pour l'historiographie française, nous renvoyons à ce sujet à REVEL J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Seuil, 1996.

³⁸ SCHRADER F. E., in LÜDTKE A. (dir.), *Histoire du quotidien*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme Paris, 1994, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, p. VII.

³⁹ PERROT M., in ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4...*, op. cit., p. 565.

⁴⁰ ROCHE D., *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVII^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1997, p. 99.

⁴¹ THOMPSON E. P., *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Seuil, 1988. Première édition anglaise en 1963.

⁴² KEEGAN J., *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415. Waterloo 1815. La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993. (éd. originale en 1976). L'ouvrage a été réédité en français (Perrin, 2013).

⁴³ Il se réfère aux ouvrages suivants : DREVILLON H., *L'individu et la guerre. Du chevalier Bayard au soldat inconnu*, Paris, Belin, 2013 et LE GAC J., *Vaincre sans gloire. Le corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)*, Paris, Les Belles Lettres, 2013).

Le débat historiographique autour de la Première Guerre mondiale avait aussi engagé un débat épistémologique implicite autour de l'accès à l'expérience combattante, notamment autour de la mobilisation des différentes formes de témoignage. Il a aussi permis de redéployer la question de la place de l'individu dans les conflits au-delà des seules questions du consentement ou de la capacité à tenir, en déplaçant l'attention vers le statut du soldat, à la fois juridique et militaire, les dynamiques d'autonomisation et de perte d'autonomie, les ressources linguistiques à disposition des combattants pour dire et vivre l'ordre militaire et l'expérience combattante, ou encore l'exceptionnalité de cette dernière. Se tourner vers l'individu pour étudier les conflits n'est donc pas simplement se situer méthodologiquement dans le cadre d'une micro-histoire, mais accepter que la perspective micro-historique a dans le cas de l'étude des conflits des enjeux spécifiques, en ce que l'histoire de la guerre engage de manière originale l'histoire de l'individuation⁴⁴.

Ainsi, procéder à une histoire vue d'en bas par les acteurs 1870 revient à s'inscrire dans le champ d'une histoire des individus en guerre (et de l'individuation en général, pour laquelle l'étude des écrits personnels nous semble particulièrement féconde), qui loin de se limiter aux seuls combattants, fait la part belle aux civils, en particulier ceux qui subissent la cohabitation forcée avec l'ennemi dans les zones occupées, souffrant parfois vivement du brouillage de la frontière entre sphère privée et sphère publique qui s'opère alors. En outre, s'intéresser aux prises de paroles d'anonymes sur la guerre conduit à en interroger la portée testimoniale.

3) Historiographie du témoignage

La notion de témoignage est complexe. L'existence d'un genre testimonial qui suivrait une codification précise est sujette à débats, comme le souligne Éléonore Reverzy dans ses récents travaux sur la Commune⁴⁵. Elle n'est pas la seule : on tend généralement à s'accorder, aussi bien dans la recherche en sciences humaines et sociales qu'en littérature, sur son caractère transgénérique⁴⁶. Dans le second champ, la thèse de Charlotte Lacoste apparaît aujourd'hui comme une synthèse incontournable de la question⁴⁷. Bien qu'elle soit centrée sur le XX^e siècle, notre corpus peut assez largement bénéficier des éclairages de son étude. Nous

⁴⁴ GAY J.-P., « Présentation », Source(s) – Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 10 novembre 2021, consulté le 13 avril 2022. URL : <http://www.ouvroir.fr/sources/index.php?id390>.

⁴⁵ REVERZY É., *Témoigner pour Paris. Récits du siège et de la Commune (1870-1871)*. Anthologie, Paris, Kimé, 2020.

⁴⁶ JEANNELLE J.-L., « Témoignage », in SIMONET-TENANT F., *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 762-763.

⁴⁷ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, sous la direction de Tiphaine Samoyault et de François Rastier, Université de Paris 10, 2011.

ne ferons pas, comme elle, un état des lieux complet de la recherche sur le témoignage. Nous nous contenterons d'en rappeler certains jalons.

Comme l'écrit Charlotte Lacoste, les historiens ont longtemps accueilli les témoignages, en particulier ceux de Grande Guerre, avec beaucoup de circonspection. Il y a eu des exceptions, à commencer par Jean Norton Cru : *Témoins*, devait en effet devenir un ouvrage de référence sur la question, tout en occasionnant de vifs débats dès l'entre-deux-guerres dans les milieux de la recherche historique. Ils sont encore vifs à la fin du XX^e siècle, malgré un réel élan historiographique :

En effet, lorsque les chercheurs en histoire se sont interrogés sur les modes d'exploitation des témoignages de la Grande Guerre dans les années quatre-vingt-dix, certains ont très fermement mis en doute l'apport des témoins, à l'instar d'Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau et Christophe Prochasson, quand d'autres, au premier rang desquels Frédéric Rousseau et Rémy Cazals, se sont attelés à prendre leur défense et à accorder l'attention qu'ils méritent aux ouvrages des témoins directs⁴⁸.

Malgré un changement de perception par les historiens des deux Guerres mondiales notamment (en témoignent les études menées par Annette Wieviorka⁴⁹, de Frédéric Rousseau⁵⁰ ou encore de Renaud Dulong⁵¹, qui ont été décisives à cet égard), les résistances vis-à-vis du témoignage demeurent fortes dans une discipline qui donne un « primat absolu » à « l'archive écrite⁵². »

Pour les études littéraires, les dynamiques actuelles des études sur le genre testimonial sont également récentes. On peut, en général, les dater du début des années 1990, dans la foulée de la sortie du film *Shoah* (1985). Hormis le recueil qui y fut consacré cinq ans plus tard, Charlotte Lacoste cite entre autres les travaux de Rachel Ertel et un colloque intitulé « Littérature du témoignage » (Angers, 1992). Nous avons cité la toute récente publication de *Témoigner pour Paris* d'Éléonore Reverzy, ouvrage d'autant plus précieux pour notre étude qu'il prend pour objets des textes qui s'inscrivent largement dans le même contexte historique et éditorial que le nôtre, mais aussi en ce qu'il contribue à légitimer des recherches centrées sur une notion qui reste largement associée au XX^e siècle. Or, la lecture des avant-propos de

⁴⁸ *Ibid.*, p. 7.

⁴⁹ WIEVIORKA A., *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

⁵⁰ ROUSSEAU F., *La guerre censurée*, Paris, Seuil, 1999.

⁵¹ DULONG R., *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éd. De l'École des hautes études en sciences sociales, 1998.

⁵² LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 8.

nombre de textes publiés en aval de la guerre franco-prussienne permet de tracer très clairement les contours d'entreprises testimoniales dont les auteurs adoptent à peu près les mêmes stratégies que ceux du XX^e siècle (protestations d'humilité, recours à des préfaciers ou à d'autres formes de cautionnement) et, sont d'une manière générale, en quête de légitimité et de crédibilité. On notera à cet égard que l'on peut rapprocher la défiance dont beaucoup font preuve à l'égard du témoignage du rejet du genre des Mémoires⁵³ évoqué par Jean-Louis Jeannelle :

Bien qu'ils contribuent massivement à l'engouement mémoriel, les Mémoires contemporains font l'objet d'un désintérêt critique qui frappe par son unanimité. [...] Quelques décennies après avoir connu leur apogée durant la première moitié du XIX^e siècle, les Mémoires n'ont-ils pas été exclus des deux domaines d'exercice auxquels ils appartenaient jusqu'alors de plein droit, l'histoire et la littérature ? Dans la continuité de la révolution historiographique et institutionnelle menée par l'école méthodique, les historiens de l'école des Annales ont, en effet, hâté la spécialisation du savoir sur le passé et, corrélativement, le rejet des facilités narratives qu'autorisaient les formes plus traditionnelles du récit historique⁵⁴.

Il insiste à cet égard sur le rôle « d'outils empruntés aux sciences sociales », qui ont permis de donner des garanties scientifiques au discours historique que l'on refusait alors largement d'attribuer aux Mémoires comme aux témoignages, si tant est qu'il soit pertinent de les distinguer les uns des autres. Dans tous les cas, ils font à peu près l'objet des mêmes critiques. Paru en 2008, l'ouvrage de Jean-Louis Jeannelle propose d'y remédier. Il présente les objectifs de son étude dans les termes suivants :

[...] elle se veut à la fois la redécouverte d'un vaste corpus littéraire jusqu'ici négligé, le réaménagement de nos grilles d'appréhension des récits de soi et la réévaluation du mémorable, que menacent aujourd'hui à la fois l'hypertrophie mémorielle et l'attrait du présentisme⁵⁵.

Tout en prenant les précautions qui nous semblent nécessaires à une appréhension critique de notre objet, nous avons pleinement inscrit notre travail de recherche dans ces dynamiques.

⁵³ Dans un souci de clarté, Jean-Louis Jeannelle écrit « Mémoires » avec une majuscule, lorsqu'il évoque le genre littéraire des Mémoires (JEANNELLE J.-L., *Écrire ses mémoires au XX^e siècle, déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008, p. 8). Nous faisons de même.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 8-9.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 17.

B) PRESENTATION DE L'ETUDE

1) Motivations scientifiques du projet

Ce projet de recherche est né de la réflexion que nous avons menée en 2014 dans le cadre de notre mémoire de Master¹. Il portait sur le journal intime de Geneviève Bréton, une jeune fille de la haute bourgeoisie parisienne, dont la partie publiée couvre les années 1867 à 1871². Particulièrement dense, il constitue un matériau précieux, aussi bien pour l'étude de la guerre franco-prussienne que pour celle des rapports entre sphères privée et publique, entre intériorité et extériorité et, ainsi, entre l'individuel et le collectif. De nombreux travaux s'y étaient référés³, mais ce texte n'avait jamais fait l'objet d'une analyse approfondie. Celle que nous avons menée s'est révélée féconde, en ce qu'elle a permis de saisir la parole singulière d'une jeune fille au sortir de l'adolescence, aussi bien sur elle-même que sur les cercles qu'elle fréquente, ou encore sur la guerre, thème central des années 1870-1871 pour la diariste, témoin du siège de Paris puis de la Commune, dont elle soigne les blessés au sein de l'Ambulance internationale au printemps 1871⁴. Elle en partage aussi les épreuves : le bombardement d'abord, l'impuissance – elle regrette à plusieurs reprises d'être condamnée à l'inactivité parce qu'elle est une femme – le deuil, avec la perte d'Henri Regnault, jeune peintre orientaliste auquel elle vient de se fiancer, tué lors de l'une des dernières sorties des Parisiens assiégés (bataille de Buzenval, 19 janvier 1871). Nous avons pu distinguer plusieurs axes de réflexion : la place de l'individu dans les groupes sociaux et culturels auxquels il appartient, le rapport de la jeune fille au « monde » parisien et à ses convenances, les rituels aussi, qui rythment la vie privée d'une famille qui appartient résolument à l'élite de la capitale : les réceptions, les fréquentations, les conversations, le rapport au travail ou aux loisirs. Nous avons également pu saisir la place que peut encore se faire l'individualité – et, en cela, le rôle fondamental de l'écriture diariste – malgré la pression de la guerre, événement tyrannique qui met le privé et l'intime entre parenthèses et conditionne toute projection d'avenir à ses aléas. Enfin, pris dans ces structures et dans ces événements, nous avons établi que ce journal relevait bien de l'écriture de soi, laissant pénétrer le regard de l'historien « au

¹ *Le journal de Geneviève Bréton, crise du « moi » dans un siècle en crise*, sous la direction de Nicolas Bourguinat, Université de Strasbourg.

² BRETON G., *Journal*, Paris, Ramsay, 1985. Présentation par Flora Groult.

³ Elle est entre autres citée dans ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4...*, op. cit., p. 17, 141 et 161 et dans BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 140.

⁴ Fondée en 1864, la Croix-Rouge œuvre pour la première fois durant la guerre de 1870. Geneviève, quant à elle, y soigne les victimes de la Commune au printemps 1871.

plus près du secret des cœurs⁵ ». Geneviève Bréton s’y donne à voir, à l’abri des regards, dans des carnets fermés à clé. Il faut, bien entendu, rester mesuré : entre réserve et mises en scène, le journal ouvre ici des portes comme il peut ériger des barrières, comme l’a montré Michelle Perrot : « On ne dit pas « tout » à son journal, pas plus qu’à l’être aimé, ce « tout » n’ayant d’ailleurs que peu de sens⁶. » Ses réflexions sur le mariage, auquel elle peine à se résoudre, les relations qu’elle entretient avec ses parents, ses sœurs, ses amis, la place des femmes qu’elle questionne parfois sur le ton de la contestation, le deuil enfin : son journal remplit ainsi pleinement la fonction de miroir où se reflète le moi. Ce sont ces analyses qui ont guidé notre réflexion au moment d’établir le projet de notre thèse.

Conscient du caractère assez exceptionnel du journal de Geneviève Bréton, du fait aussi bien de la qualité de sa plume que du degré d’intimité dont il procède, nous avons toutefois émis l’hypothèse qu’il pouvait s’inscrire dans un corpus plus large, qui restait à établir. Il fallait à la fois définir un terrain de recherche, une aire géographique et, dans la mesure du possible, envisager les contours de l’ensemble auquel nous entendions aboutir : quelles temporalités d’écriture ? Quels genres littéraires privilégier et, plus précisément, comment densifier ce catalogue si, confirmant nos craintes, les journaux intimes éligibles étaient trop rares ? Comment, enfin, proposer un faisceau de sources suffisamment original, évitant d’être centré sur des textes déjà largement connus ? Car, outre les ouvrages généraux sur 1870 dont certains, on l’a vu, réservaient une place de choix aux écrits du for privé, des études plus spécialisées ont été consacrées à la mise en écriture de la guerre. Corinne Krouck a ainsi travaillé sur l’écriture de soi des combattants engagés dans le conflit. La thèse d’Édouard Galby-Marinetti était quant à elle centrée sur les assiégés parisiens⁷. Nous avons ainsi mené un travail d’investigation, privilégiant d’abord les manuscrits, dont certains sont inédits et relèvent d’une écriture immédiate de la guerre. Nous avons également jugé pertinent de croiser ces premiers résultats avec des ouvrages publiés dont nous nous sommes aperçus qu’ils étaient nombreux : mise au net de journaux de guerre, correspondances, mais aussi un nombre important de Mémoires ont pu être rassemblés et sélectionnés, grâce à la base de données en ligne de la Bibliothèque Nationale (Gallica), mais aussi grâce aux catalogues de certaines bibliothèques municipales et universitaires. Au moment de commencer à mettre en

⁵ Nous empruntons l’expression au titre d’un ouvrage dirigé par Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu : *Au plus près du secret des cœurs. Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2005.

⁶ PERROT M., « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l’âme », in *Adolescence*, Vol. 4, 1986, p. 35.

⁷ GALBY-MARINETTI É., *Le livre-journal et la démocratie des consciences : le XIX^e siècle dans le Paris assiégé*, thèse en littérature française sous la direction de Pierre Citti, Université de Montpellier I, 2009.

ordre nos premières observations, nous pouvions ainsi compter sur un ensemble fort de plus de 100 références, que nous avons été amenés à réduire dans un souci de lisibilité. Nous pouvions ainsi envisager de mener une réflexion qui recoupait en partie les axes mis en évidence par le journal de Geneviève Bréton et notre travail promettait de s'inscrire aussi bien dans l'histoire des pratiques de l'écrit que dans celle de la guerre franco-prussienne. L'ajout d'écrits postérieurs à la guerre, parfois rétrospectifs, nous permettait également d'envisager l'écriture de 1870 sous l'angle du témoignage et de la mémoire. Notre corpus était donc à la fois ample et composé d'écrits d'une grande diversité ; il promettait d'alimenter une réflexion scientifique particulièrement riche. Restait encore à définir l'échelle à laquelle il convenait de la mener.

2) Cadre chronologique et géographique

La définition du cadre de notre étude n'a pas été sans soulever un certain nombre de difficultés qui nous ont amenés à faire des choix. Le premier a été de privilégier un corpus constitué de sources inédites ou, à tout le moins, peu connues. À cet égard, il nous a semblé nécessaire d'écarter les écrits parisiens, ce que nous n'avons pu faire sans regrets : le journal de Geneviève Bréton ne pouvait ainsi faire partie de nos sources, alors qu'il avait été à l'origine du projet. Surtout, il fournissait un matériau prêt à l'emploi, particulièrement précieux en ce qui concernait l'écriture de soi. La lecture de certaines sources que nous avons rassemblées s'était révélée fort intéressante, mais leurs auteurs faisaient preuve de davantage de pudeur et limitaient souvent leurs épanchements. Une fois la capitale écartée, les résultats de nos recherches étant significatifs pour les territoires à l'Est de Paris, nous avons pris le parti de faire coïncider notre terrain d'investigation avec le territoire étudié. Nous nous sommes ainsi arrêtés à un ensemble correspondant pour l'essentiel au Grand Est actuel, auquel nous avons ajouté la Franche-Comté. La décision nous semblait d'autant plus pertinente qu'elle permettait de mettre l'accent de manière quasi-exclusive sur des témoignages d'individus qui ont eu une expérience directe du conflit : d'une part, malgré d'autres théâtres d'affrontement, cet espace comprend les principales batailles de la guerre, de Woerth-Froeschwiller à Sedan, en passant par les batailles sous Metz ; d'autre part s'y trouvent les villes de Strasbourg, Metz et Belfort, dont les sièges ont été longs, décisifs pour l'issue du conflit et particulièrement marquants pour leurs habitants et les populations des alentours. Ces territoires ont également été occupés à des degrés variables dans le temps et dans l'espace. En somme, ils constituent des théâtres de guerre et leurs populations ont fait face à une variété d'expériences qui se retrouvent au cœur des récits de ceux qui les ont

vécues (campagne, siège, vie dans les arrières occupés) ; ces trois situations séquentent d'ailleurs certains ouvrages consacrés à la guerre (Stéphane Audoin-Rouzeau⁸, Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt⁹). À la marge, nous incluons les passages de certains écrits qui traitent de la vie en exil ou en captivité, à la condition qu'ils permettent également de mettre en évidence au moins l'une de ces trois expériences.

Le cadrage événementiel nous a semblé s'imposer de lui-même : nous prenons la déclaration de la guerre (dans certains cas les jours qui précèdent) comme point de départ. Il s'étend donc du 19 juillet 1870 à la fin de l'occupation, le 13 septembre 1873¹⁰. Toutefois, nous prenons aussi en compte des témoignages écrits ou publiés *a posteriori*, à condition que les récits qui y sont faits s'ancrent dans cette chronologie. En tout état de cause, nous ne prenons en compte aucun écrit publié après 1914.

3) Axes problématiques et plan de l'étude

Nos sources relèvent, on l'a vu, de l'écriture du for privé, c'est-à-dire qu'il s'agit d'écrits produits par des particuliers et non par des institutions. Même dans les cas où elles sont rendues publiques, l'identité de leurs auteurs et la singularité du point de vue viennent le confirmer. Pourtant, leur objet, la guerre, relève de la sphère politique. L'écrit intervient donc au carrefour de deux pôles entrelacés et met au jour des liens complexes entre eux. Cet entrelacs constitue le fondement de notre questionnement : il s'agit en effet de voir de quelle manière sphère privée et sphère publique dialoguent dans nos sources. L'individu, les cercles de son existence quotidienne, ses pratiques d'écriture, ses représentations ou encore son intériorité se retrouvent parfois brutalement mêlés à la sphère publique, celle du conflit et des sacrifices qu'il impose, celle de l'administration nationale ou ennemie. Pour ceux qui décident de publier, la confrontation au lectorat fait rejouer cette double polarisation de l'écrit qui, de simple récit, devient témoignage.

Ces deux sphères sont vite perçues comme indissociables de nombreux scripteurs, chez qui existe une conscience aigüe des enjeux dont le conflit est porteur. En Alsace comme en Lorraine, nous le verrons, la crainte de l'expansionnisme germanique ne date pas de 1870 et la prise en main du territoire par les troupes et l'administration allemandes suscite souvent

⁸ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 37-57 et 75-93 (sur l'expérience combattante), et l'intégralité du chapitre 11 (« Les civils dans la guerre »), p. 261-293.

⁹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 121-180 (chapitre 3 : « Vivre en guerre et sous l'occupation »).

¹⁰ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 742.

un certain pessimisme quant à leur sort, une fois la guerre achevée. D'une manière générale, toutes les expériences de guerre vécues par les individus, du moins celles sur lesquelles nous concentrons nos analyses, sont à la fois singulières et collectives. Autrement dit, la guerre brouille la frontière entre vie privée et vie publique. Les trois axes que nous avons définis permettent de s'en convaincre. Il convient à présent de s'y arrêter.

a) Partie 1

La première partie est centrée sur l'expérience de l'écriture en guerre. Autrement dit, nous restreignons ici notre analyse aux textes écrits à chaud, dans le vif de l'expérience ou, à tout le moins, durant le conflit. Elle est structurée par deux chapitres. Dans le premier, nous faisons un état des lieux complet des pratiques d'écriture en guerre au révélateur de notre corpus. Il s'agit en quelque sorte d'exposer nos résultats de manière analytique, en questionnant la temporalité de l'écriture et en tentant une ébauche de typologie. Si la prédominance du journal personnel relève de l'évidence, l'écriture diariste est toutefois particulièrement diversifiée, entre journal intime, journal de guerre ou, dans certains cas, journaux épistolaires, terme que nous choisissons pour qualifier des lettres qui, faute d'avoir pu être expédiées, restent auprès de leurs émetteurs et deviennent l'objet d'une écriture au jour le jour. Après avoir procédé à l'identification des scripteurs de notre corpus, notamment grâce à des tableaux de synthèse, nous nous interrogeons également sur les liens que l'on peut mettre en évidence entre l'entrée en guerre et l'entrée en écriture. La déclaration de la guerre, les préparatifs, l'arrivée de l'ennemi ou la mobilisation sont autant d'événements fondateurs qui servent de déclencheurs pour des individus qui, dans d'autres circonstances, n'auraient peut-être pas pris la plume.

Le chapitre 2, quant à lui, interroge nos sources en termes de modèles et de genres littéraires. Il est également l'occasion de revenir sur les situations d'écriture dont elles procèdent (le siège, la proximité du feu dans les zones occupées, l'engagement dans la guerre pour ceux qui prennent part à la campagne), afin de mettre au jour les conditions matérielles, les rythmes et les rituels qui président à leur production.

b) Partie 2

La seconde partie permet d'aborder la guerre en elle-même, au prisme des récits qui en sont faits. Nous proposons ainsi, pour chacune des situations de guerre identifiées (la campagne, le siège, la vie dans les arrières occupés) de faire la synthèse des expériences de

guerre décrites dans nos sources. Nous déclinons la vie en campagne, objet du chapitre 3, en trois temps : la mobilisation et l'incorporation, au prisme desquelles on peut évoquer les représentations que se font les engagés du conflit, en interrogeant notamment l'enthousiasme généralisé largement décrit par les rapports de préfets de l'époque. Nous revenons également sur l'épreuve de la vie en campagne, « monde du dénuement¹¹ », où l'attente, les intempéries, la fatigue et les tergiversations du commandement peuvent éroder le moral des troupes. Nous achevons notre raisonnement avec la mise en écriture de l'épreuve du feu, de l'appréhension aux souffrances – le plus souvent celles des autres – dont sont témoins ceux qui survivent.

Le chapitre 4 traite des expériences de siège, en prenant appui sur les cas de Strasbourg, Metz et Belfort. Le bombardement en constitue une dimension essentielle pour les Strasbourgeois et les Belfortains, en ce qu'ils brouillent la frontière entre civils et combattants et font de la violence du siège une épreuve collective, qui peut frapper tout individu à tout moment. En outre, parmi les conséquences de cette forme de guerre, les privations et les maladies font partie des plus célèbres (absences de nouvelles de l'extérieur, pénuries alimentaires, risques d'indigence pour ceux dont l'habitation a été détruite...) Les sociétés assiégées ne sont toutefois pas condamnées à la passivité : elles s'organisent ainsi pour faire face, entre résistance armée – souvent limitée – et, surtout, mobilisation des civils : organisation de gardes nationales et actes de solidarité en tout genre rythment ainsi leur quotidien. Les sociétés assiégées ne sont toutefois pas exemptes de tensions : cette soumission des civils à l'épreuve du feu peut s'accompagner d'une exigence de transparence vis-à-vis du commandement, dont on fustige parfois l'inaction. L'exemple de Metz, où Bazaine fait l'objet d'une défiance considérable avant même la reddition de la place, en est sans doute l'exemple le plus marquant. Enfin, nous reviendrons sur l'espace assiégé dont les habitants sont momentanément dépossédés : les rues deviennent impraticables dans les villes bombardées et certains lieux, chargés d'affects, en subissent les atteintes ou sont détruits pour les nécessités de la défense. Le cas strasbourgeois est sans doute le plus révélateur à cet égard. Par ailleurs, l'exposition au danger permanent que représentent les projectiles ennemis contraint ceux qui le peuvent à déménager une partie de leurs habitations dans les caves où ils espèrent trouver une certaine sécurité.

Dans le chapitre 5, nous abordons la vie dans les arrières occupés, dont les habitants sont particulièrement exposés. Tout d'abord, la nouvelle des premières défaites et de la

¹¹ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi*, op.cit., p. 180.

marche de l'ennemi jette une partie de ces populations dans l'angoisse. Nombreux sont alors les campagnards qui se dirigent vers les villes, en espérant y trouver refuge, sans savoir que dans certains cas (à Metz en particulier), ils y seront exposés aux épreuves du siège. Pour les populations de ces territoires, l'isolement est, comme pour les villes assiégées, l'une des conséquences les plus douloureuses de la guerre : l'absence de nouvelles sûres de la capitale et l'ignorance complète des opérations du front les rendent particulièrement vulnérables aux nombreux bruits qui circulent, qui contribuent souvent à alimenter leur inquiétude : les rumeurs rassurantes ne sont jamais confirmées et les récits d'exactions particulièrement violentes que l'on attribue à l'ennemi suscitent des craintes largement exagérées. Il est certain que les déprédations et la charge de l'entretien de la troupe qu'il faut loger et nourrir sont en général assez mal vécues, d'autant que certains comportements (arrogance, provocation) semblent indiquer que certains Allemands se considèrent bien en territoire conquis¹². On aurait cependant tort de réduire les cohabitations que l'occupation entraîne à des interactions conflictuelles ou à des tensions : le plus souvent, nos sources en témoignent, elles se font sans trop d'incidents¹³. À cet égard, il est certain que le traitement des résistances par les autorités allemandes, surtout lorsqu'elles sont armées, incite en général à une certaine prudence de la part des occupés, inquiets de représailles dont les exemples ne manquent pas¹⁴. Mais en dépit de cette résignation, les relations entre occupant et occupés sont cordiales dans bien des cas.

c) Partie 3

Après des analyses centrées sur l'expérience de guerre, nous proposons dans un dernier temps de nous concentrer sur la manière dont les écrits de guerre permettent d'aborder les rapports entre individualités et collectifs. Durant le conflit, tout d'abord. En effet, une étude de ce que devient la vie privée, au prisme d'écrits qui, dans bien des cas, contribuent à en rythmer le quotidien nous semble essentielle pour prolonger le questionnement amorcé par Michelle Perrot dans le quatrième volume de l'histoire de la vie privée¹⁵. Notre sixième chapitre revient donc sur la mise sous pression de l'espace domestique et de la vie quotidienne. Parfois, la destruction concrète de l'habitation débouche sur une confusion entre intérieurs et extérieurs, entre sphère privée et sphère publique. La dispersion des familles, dont certains membres peuvent être envoyés outre-Rhin pour échapper aux dangers supposés de l'invasion et à la perspective d'un siège y contribue également. Toutefois, la vie privée

¹² BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 168.

¹³ *Ibid.*, p. 165.

¹⁴ *Ibid.*, p. 169-172. Voir aussi : AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 262-263.

¹⁵ PERROT M., in ARIES P., DUBY G (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4...*, *op. cit.*, p. 565.

peut reprendre ses droits petit à petit, à mesure que la guerre est intégrée à la vie quotidienne. Certes, à la faveur de l'exil, la pression du conflit se faisant moins forte, des individus peuvent retrouver une vie régulière, rythmée par les rituels qui y sont transposés ; toutefois, de tels phénomènes se retrouvent aussi dans les villes assiégées et les territoires occupés. Les loisirs et les sociabilités peuvent en effet contribuer à restaurer, au moins partiellement, le cadre domestique ainsi qu'une forme de vie quotidienne. Par ailleurs, la correspondance familiale sert dans certains cas à maintenir le lien parfois distendu entre des proches qui sont séparés, à conditions que les services postaux soient rétablis.

Notre étude s'achève enfin par un septième et dernier chapitre dans lequel nous envisageons individualité et collectif à travers le prisme de l'écriture à la première personne. Il s'agit, dans un premier temps de souligner que malgré la guerre, une écriture de soi demeure possible. Certes, les épanchements sont rares et les émotions qui sont exprimées par les scripteurs de 1870 sont souvent celles des groupes auxquels ils appartiennent : la famille, les occupés, les sociétés assiégées. La pudeur limite souvent l'utilisation de la première personne à ce qui relève, paradoxalement, d'impressions impersonnelles. La pudeur, encore généralement de mise vis-à-vis de l'écriture introspective à l'amorce du dernier tiers du XIX^e siècle y est pour beaucoup ; toutefois, à l'instar de Geneviève Bréton, même si ce n'est souvent que par séquences, l'écrit de guerre peut revêtir une dimension confidentielle où la quête de soi se mêle aux incertitudes liées à la situation de guerre. Ce chapitre permet par ailleurs d'amorcer un questionnement autour de l'entreprise testimoniale qui apparaît dans nombre de récits de l'expérience de guerre, qu'ils proviennent de militaires ou de civils. Le témoignage de 1870 mêle écriture au jour le jour et écriture *a posteriori*. Il articule l'expérience individuelle et le récit qui en est fait à la sphère publique vers laquelle ils peuvent être tournés : les publications ont été particulièrement nombreuses entre 1870 et 1914, révélant autant la volonté d'expliquer, de justifier et de préserver les mémoires de l'événement, que l'existence de marchés éditoriaux, fussent-ils locaux. C'est moins d'ailleurs la véridicité du propos qui nous intéresse ici que les discours qui accompagnent ces écrits. Les paratextes servent à cet égard à légitimer la démarche, à se prémunir contre toute accusation de narcissisme et à garantir l'authenticité – ou du moins la bonne foi – dont procède le récit. Y apparaissent également un ensemble d'enjeux mémoriels, signes du traumatisme qu'a constitué pour beaucoup la défaite. Certains n'attendent pas l'après-guerre et livrent leurs impressions au public alors que le conflit se poursuit. Mais, d'une manière plus générale, les

mémoires de 1870 sont alimentées par les récits et les souvenirs de nombreux témoins et acteurs jusqu'à la veille de la Grande Guerre.

C) LE CORPUS

1) Généralités

Afin d'orienter nos recherches, nous avons exploité la base de données mise en ligne sur le site consacré aux écrits du for privé¹. Cet outil a été essentiel : bien que certains centres d'archives n'y soient pas répertoriés, du moins pour ce qui concerne la guerre de 1870, nous avons pu établir un premier inventaire et, de cette manière, une liste d'établissements où mener nos recherches. En parallèle, nous avons consulté les catalogues des Archives municipales de Strasbourg – non référencés dans la base citée plus haut – ce qui a abouti à l'identification de plusieurs textes inédits et précieux pour l'étude du siège notamment. Les deux premières années de notre doctorat ont été consacrées à la visite de ces établissements, avec des coupures rendues nécessaires par les contraintes de nos activités professionnelles, ainsi qu'à la transcription d'une grande partie des manuscrits consultés et retenus. Ce travail nous a permis de nous familiariser avec la guerre elle-même, en même temps qu'il nourrissait notre réflexion sur les pratiques d'écriture. Grâce à la lecture d'ouvrages spécialisés sur les deux sujets et forts de la connaissance d'exemples concrets, nous avons élaboré l'ébauche d'un cadre d'analyse. Le cheminement que nous présentons dans la partie précédente en est issu. S'il est le fruit de nombreux ajustements, il reprend les pistes de réflexion que nous avons formulées dès l'entame de notre projet : nos sources ont rapidement confirmé la pertinence de la plupart de nos hypothèses de départ, en les affinant jusqu'à la formulation du plan que nous avons finalement retenu.

En général, les établissements que nous avons consultés se situent dans le cadre géographique que nous avons défini : il s'agit donc pour la grande majorité de sources qui se situent dans des centres d'archives et des bibliothèques du Grand Est et de Franche-Comté². On notera que les Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle étaient en transit au moment où nous établissions notre corpus, ce que nous ne manquons pas de regretter : ce ne sont pas moins de sept documents particulièrement prometteurs que nous avons dû écarter pour cette raison³. Toutefois, les récits et témoignages de la guerre franco-prussienne sont abondants, nous l'avons souligné : nous avons rapidement cessé d'envisager une étude

¹ <http://inv.ecritsduforprive.huma-num.fr/>

² À l'exception du journal de Marie-Anne de Fallois, que nous avons consulté à la BNF.

³ Le déménagement des fonds ayant pris un retard considérable, nous n'avons pas été en mesure de consulter les documents inventoriés. Il s'agissait, entre autres, de quatre journaux de guerre (cotes 52 J 60, 1 J 356, 47 J 6/7 et 1 J 258).

exhaustive, car notre corpus est le fruit d'une sélection nécessaire et toutes les sources qui le composent n'ont pas pu faire l'objet du même traitement. Toutes n'ont pas, en effet, le même intérêt pour notre étude. Ensuite, une exploitation exhaustive risquait à la fois de prendre trop de temps et de rendre notre propos trop dense. Ainsi, tous nos manuscrits n'ont pas été transcrits intégralement. Cependant, le volume total de nos transcriptions, mises bout à bout, excède les 1000 pages de traitement de textes. Nous en proposons de larges extraits en annexes. Elles ont constitué pour nous un outil précieux tout au long de notre travail de rédaction, d'autant plus que nous les avons enrichies d'annotations et de mots-clés qui nous ont permis de gagner un temps précieux. Aux manuscrits se sont ajoutées des publications anciennes, répertoriées ou non dans Gallica, ainsi que des sources inédites qui ont fait l'objet de publications érudites ou scientifiques (1970 pour la plus ancienne, 2011 pour la plus récente).

Nos sources ont été retenues suivant différents critères. De manière évidente, le premier a été le caractère extra-institutionnel de chaque écrit : aucun d'entre eux ne pouvait émaner d'instances politiques ou militaires de premier plan, mais leur rédaction devait procéder d'initiatives privées, qu'ils aient ou non fait l'objet d'une publication et/ou de modifications ultérieures. Ce pré-requis en appelait un second, à savoir d'écarter de manière stricte toute production de décideurs politiques haut placés (ministres, députés, préfets, maires...) ou de membres du commandement militaire. De nombreuses sources émanent par exemple de l'état-major et des militaires les plus hauts gradés. D'une part, il semblait douteux que ces initiatives d'écriture puissent être nettement détachées de la fonction qu'ils ont exercé au moment des faits ; en outre, tout en leur reconnaissant un intérêt propre, la volonté d'établir un corpus neuf a conforté le choix d'écarter ces textes, dont beaucoup sont déjà connus et ont fait l'objet d'usages ou de commentaires abondants⁴. Enfin, il apparaissait comme nécessaire que chaque document, publié ou non, soit de manière manifeste fondé sur une expérience directe de la guerre de 1870, combattante ou non, et qu'elle permette d'en saisir l'impact sur la trajectoire individuelle de son auteur. Autrement dit, les récits à portée trop générale (à savoir les ouvrages qui ne se focalisent que sur les opérations militaires, les essais d'histoire, les textes qui ne font qu'égrainer les faits les uns après les autres, sans que

⁴ La bibliographie de *La guerre de 1870* de François Roth peut, à cet égard, servir de boussole. Des récits comme ceux du général Émile-Auguste Zurlinden côté militaire, les *Lettres intimes et souvenirs publiés* de Gambetta ou encore le Journal des frères de Goncourt, pour ne citer qu'eux, ne figurent pas dans notre inventaire pour les diverses raisons que nous évoquons.

l'on puisse réellement y saisir ce qui relève de l'expérience singulière de celui qui écrit) n'ont pas été retenus.

Dans un souci de lisibilité, nous proposons dans un premier temps une présentation des fonds consultés. Nous distinguerons à cet égard les documents qui font partie d'archives privées, notamment familiales et ceux qui sont plus isolés. Nous insérons à la suite un tableau de synthèse pour les manuscrits, puis deux listes pour les publications anciennes et les publications récentes. Le lecteur remarquera que d'autres tableaux de synthèse sont insérés dans les chapitres 1 et 7 : nous nous excusons d'avance si la répétition de ces outils alourdit la lecture de notre manuscrit. Cela nous semble toutefois nécessaire, dans la mesure où chacun d'entre eux remplit une fonction particulière. En outre, dans le chapitre 1, nous excluons totalement les sources écrites de manière rétrospective. Dans le chapitre 7, le sous-ensemble retenu les inclut, mais il se restreint aux textes retenus pour l'étude de l'entreprise testimoniale. En somme, aucun de ces tableaux ne propose une vue d'ensemble complète de la totalité de notre corpus, au contraire de l'inventaire que nous insérons dans cette introduction.

2) Présentation des fonds consultés

Comme nous l'indiquons plus haut, nos recherches se sont d'abord concentrées sur des fonds d'archives ; elles nous ont permis de réunir un corpus constitué de plusieurs manuscrits inédits. D'autres sont davantage connus. Le journal d'Henri Jeandelize, conservé aux Archives départementales de la Moselle, est mentionné à plusieurs reprises par François Roth⁵. Celui de Jean-François Thuillier a été publié par André Jeanmaire en 1972⁶.

a) Archives municipales de Strasbourg

Les fonds consultés font partie de deux séries. La première, dénommée « MW », regroupe les archives de 1790 aux années 1960. La seconde série est la série « Z », correspondant aux fonds privés.

⁵ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*

⁶ JEANMAIRE A., *Journal de Jean-François Thuillier, instituteur à Pouilly*, Metz, 1972. Le seul exemplaire dont nous ayons trouvé une trace se trouve à la bibliothèque universitaire de Saulcy (Metz), Magasin rouge, GF 353. Aucune indication sur l'éditeur. André Jeanmaire a publié plusieurs ouvrages d'histoire locale.

Les archives de la série « MW » sont des documents isolés et anonymes, à savoir un journal du siège de Strasbourg⁷, deux lettres, et des « Souvenirs » écrits par une mère à ses enfants⁸.

Les documents issus de la série Z sont issus de différents fonds privés :

- Fonds Édouard Schuré (11 Z), qui comprend le journal intime du poète⁹.
- Fonds Kessler-Wollenweber (44 Z), qui comprend une correspondance entre Alfred Kessler, ancien colonel d'artillerie et son épouse, son père et d'autres officiers (généraux Uhrich, Barral, capitaine adjoint major Le Lorrain¹⁰). Cet ensemble épistolaire manque d'unité. Nous le retenons essentiellement pour l'étude des pratiques d'écriture en guerre, sans en faire d'analyse de fond.
- Fonds Ferdinand Dollinger (110 Z), qui comprend le « Journal d'un Assiégé » strasbourgeois, publié par l'*Industriel Alsacien*¹¹ (périodique haut-rhinois), ainsi qu'un important paquet de lettres écrites par les tantes de Ferdinand Dollinger (Louise et Caroline Geissler¹².)
- Fonds Antoine Zopff (131 Z), qui regroupe divers papiers de famille. Ils ont été réunis en volumes (munis d'un index) par sa fille Louise-Marie-Clémentine Zopff, dite Clémence. Nous retenons 76 lettres qui présentent une certaine unité chronologique et thématique¹³.

b) Archives départementales du Bas-Rhin

Le seul document retenu appartient à la série J (archives privées) et fait partie des papiers personnels d'un certain Rémy Peter (100 J 222). Il s'agit du journal de siège d'Ernestine Ungerer¹⁴. Aucun lien de parenté indiqué.

⁷ AM de Strasbourg, cote 272 MW 82.

⁸ AM de Strasbourg, cote 272 MW 84.

⁹ AM de Strasbourg, cote 11 Z 121. Édouard Schuré (1841-1929) : écrivain français né à Barr, auteur de l'ouvrage *Les Grands initiés* (1889).

¹⁰ AM de Strasbourg, cote 44 Z 4.

¹¹ AM de Strasbourg, cote 110 Z 7.

¹² AM de Strasbourg, cote 110 Z 21.

¹³ AM de Strasbourg, cote 131 Z 1 à 3.

¹⁴ AD du Bas-Rhin, cote 100 J 222.

c) Archives départementales de la Moselle

Tous les fonds consultés appartiennent à la série J (archives privées).

- Fonds réunissant les pièces isolées (à partir de J 6836). Nous y avons découvert le journal d'un jeune officier, originaire de Figeac¹⁵. C'est également à cet ensemble qu'appartiennent deux écrits (un carnet de notes sans doute prises au jour le jour et une ébauche de mise au net sous la forme de Mémoires) d'un jeune chirurgien de l'Ambulance internationale durant le siège de Metz, Albert Sanné, ainsi qu'un petit ensemble de lettres et des extraits de la presse messine et genevoise¹⁶.
- Collection Henri Jeandelize (27 J), réunissant tous ses papiers, confiés au départ aux Archives de la Moselle en 1975 par l'épouse de son neveu, Madame Paul Jeandelize et sa fille, Madame Albert Lefas. Ce fonds a été complété par un dernier dépôt en 1982¹⁷. Il regroupe une « chronique autographe » d'un volume important (9 carnets couvrant une période allant de 1870 à 1909) dont nous avons retenu les deux premiers (1870-1871 et 1872-1878¹⁸). Fait notable, la guerre de 1870 fait office de point de départ à cette chronique.
- Chartrier d'Aulnois-sur-Seille (sous-série 9J), « fonds familial, domanial et seigneurial classique », selon la fiche descriptive disponible sur le site des AD de la Moselle. Répertoire en 1973 puis en 1991, il comprend de nombreux éléments, dont des titres de seigneurie et des documents généalogiques, ainsi que des documents qui appartiennent aux écrits du for privé. Nous retenons en particulier le journal de Renée de Riocour¹⁹. À noter également la présence de la correspondance tenue par sa mère, Marie Dampierre, dont le volume et le manque d'indications sur nombre de lettres rend l'exploitation difficile pour notre sujet²⁰.

¹⁵ AD de la Moselle, cote J 7281. Note de l'auteur du répertoire : « Don de M. Marcel Durliat, 12 bis rue Sainte-Thérèse, 31 000 Toulouse, qui l'avait reçu de M^{me} Lescure, propriétaire d'un immeuble de la place Saint-Étienne à Toulouse où avait habité, comme locataire, la famille Malvy. » Selon lui, l'auteur du journal est « probablement Joseph Malvy. »

¹⁶ AD de la Moselle, cotes J 7296-7297.

¹⁷ Ces indications figurent dans l'introduction du répertoire du fonds 27 J, écrit par Gilbert Cahen, conservateur et revu par Marion Duvigneau, conservateur du patrimoine.

¹⁸ AD de la Moselle, cotes 27 J 143-144.

¹⁹ AD de la Moselle, cote 9 J 59.

²⁰ AD de la Moselle, cote 9 J 60.

- Fonds Thuillier (sous-série 148 J), issu d'un don datant de 2008, complété en 2021. Selon la fiche descriptive en ligne, il « constitue avant tout le reflet de la vie quotidienne d'une famille mosellane pendant près de 150 ans. » Il est d'un intérêt tout particulier en ce qui concerne les pratiques d'écriture, puisqu'il rassemble plusieurs collections de journaux intimes, dont celle de Marguerite Thuillier (entre 1937 et 2007). Elle est la petite-fille de Jean-François Thuillier, instituteur et témoin du siège de Metz en 1870, dont elle a recopié le journal de siège, que nous avons retenu pour notre étude²¹.

d) Archives départementales de la Haute-Saône

Nous nous sommes penchés sur les archives de la série 1 J, qui réunit des documents isolés. Nous en avons retenus deux pour notre étude, à savoir les lettres de Justin Merle²², soldat au 32^e régiment de Marche, 1^{er} bataillon, 4^e compagnie à son père, percepteur à Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne) et le diaire de Charles-Joseph Lamboley, regroupant trois cahiers écrits à l'encre²³. On notera également l'existence d'un texte écrit manifestement après la guerre, au sujet de l'occupation de Vesoul par Marie Huguenet²⁴. Nous ne l'avons pas retenu pour la même raison que les souvenirs de Marie-Antoinette Lix.

e) Archives départementales de la Marne

Nous avons retenu un document appartenant à la série « J continu – Archives privées, petits fonds et pièces isolées ». Il s'agit du journal de l'abbé Adrien Monceau, curé de la commune de Barbonne-Fayel (Marne) à partir de 1868. Ce journal comprend plusieurs volumes et a été tenu entre 1869 et 1873²⁵.

f) Archives départementales du Territoire de Belfort

À partir de la base de données de la bibliothèque des AD de Belfort, nous avons établi une liste de livres anciens écrits par des civils et des militaires qui ont pris part à la guerre de 1870. Nous en dressons la liste dans l'inventaire (voir section suivante). Mentionnons

²¹ AD de la Moselle, cote 148 J 26.

²² AD de la Haute-Saône, cote 1 J 171.

²³ AD de la Haute-Saône, cote 1 J 847.

²⁴ AD de la Haute-Saône, cote 1 J 379.

²⁵ AD de la Marne, cote J 1779.

également le témoignage d'Ivan Obrecht, ajouté au dos d'un exemplaire de l'ouvrage publié par Émile Gluck, sergent-fourrier de la Mobile du Haut-Rhin²⁶.

3) Inventaire complet

a) Manuscrits

Archives municipales de Strasbourg	
« Histoire du blocus de Strasbourg » (auteur inconnu) – 1870	272 MW 82
Récit de 65 pages (auteur inconnu, une femme)	272 MW 84
Lettre de J. Gross, fabricant de billards 9 rue des Dentelles	272 MW 84
Lettre adressée à un prénommé Gustave par un Strasbourgeois le 22 août 1870	272 MW 84
Fonds Édouard Schuré – Journal intime	11 Z 121
Fonds Kessler-Wollenweber (Alfred Kessler) – Correspondance après la capitulation et pendant sa captivité à Rastatt – 1870-1872	44 Z 4
Important paquet de lettres des tantes Louise et Caroline Geissler	110 Z 21
Fonds Antoine Zopff - Correspondance	131 Z 1-2
Archives départementales du Bas-Rhin	
Guerre de 1870 : journal en français sur la vie à Strasbourg par Ernestine Ungerer (18 Juillet – 19 octobre 1870)	100 J 222
Archives départementales de la Moselle	
Journal d'un jeune officier français, probablement Joseph Malvy, originaire de Figeac, lieutenant au 13 ^e régiment d'artillerie, prisonnier de guerre à Hambourg, tenu du 13 novembre au 8 décembre 1870 : cahier manuscrit de 98 p.	J 7281
Notes sur le siège de Metz, 1870, 22 f., ms	J 7296
Souvenirs sur le siège de Metz en 1870 par A. Sanné, 168 f. ms	J 7297
Journal de Renée de Riocour	9 J 59
Fonds Henri Jeandelize – <i>Journal d'un messin</i> . Chronique autographe. 1870-1871	27 J 143
Fonds Thuillier – Papiers de Jean-François Thuillier (grand-père paternel de Marie et Marguerite) : journal intime (1870), copie par Marguerite Thuillier du journal de son grand-père Jean-François (s.d.)	148 J 26

²⁶ Bibliothèque des AD du Territoire de Belfort, cote A 2575.

Archives départementales de la Marne	
Journal de l'abbé Adrien Monceau, curé de Barbonne-Fayel	J 1779
Invasion prussienne 1870-1871 – diaire de Charles-Joseph Lamboley	1 J 847
Archives départementales de Haute-Saône	
Lettres de Justin Merle, soldat du 32 ^e régiment de marche, 1 ^{er} bataillon, 4 ^e compagnie à son père, percepteur à Montesquieu-Volvestre (Hte-Garonne)	1 J 171
Archives départementales du Territoire de Belfort	
Notes manuscrites inédites signées Ivan Obrecht à la fin de l'ouvrage, in <i>Le 4^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin – journal d'un sous-officier</i> (Émile Gluck)	A 2575

b) Publications anciennes

- ANONYME, *Journal d'un Assiégé*. Feuilleton de sept. 1870 de l'*Industriel Alsacien* (coupures de journaux), Archives Municipales de Strasbourg, cote 110 Z 7.
- ANONYME, *De Freschwiller à Sedan. Journal d'un officier du 1^{er} corps, avec documents authentiques, lettres inédites, notes et considérations militaires*, Tours, Librairie Hachette et C^{ie}, 1870.
- BELIN Léon, *Le siège de Belfort*, Paris, Berger-Levrault (4^e éd.), 1871.
- BOISSIERE Émile, *Tué à Sedan. Lettres d'un sous-lieutenant recueillies par un ami*, Paris, A. Sauton Librairie, 1875, 3^e éd.
- BONNEFOY Marc, *Strasbourg en 1870. Notes et impressions d'un officier pendant le siège*, Librairie alsacienne-lorraine, Paris, 1911.
- CAPPE Georges, *Souvenirs de 1870. La mobile de Vitry*, Vitry-le-François, V. Tavernier et fils, 1887.
- CHALERT Alexandre, *Impressions d'un soldat. La campagne de 1870 racontée par un lieutenant alsacien pendant sa captivité à Mersebourg*, Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1908.
- CHALLAN DE BELVAL (Dr.), *Carnet de campagne d'un aide-major, du 15 juillet 1870 au 1^{er} mars 1871*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1902.
- DICKHAUT Frédéric, *Souvenirs de la campagne de 1870-1871. Simples récits*, Châlons-sur-Marne, Imprimerie du Libéral de la Marne, 1887.
- DOLL Édouard, *Journal du siège de Belfort*, Mulhouse, Ernest Meininger, 1909.

- DREYFUS Paul, *Journal du siège de Belfort*, Belfort, Imprimerie nouvelle, 1908, 3^e éd.
- DUC Lucien, *Souvenirs du siège de Belfort. Correspondance et journal d'un mobile du Rhône, 16^e régiment de marche, 3^e bataillon, 8^e compagnie*, Aix-en-Provence, A. Makaïre, 1871.
- FALLOIS (DE) Marie-Anne, *Lettres de direction du Père L... de la C^{ie} de Jésus 1869-1890 suivies du journal d'un Lorrain pendant la guerre de 1870*, Paris, Lucien Bodin, 1907.
- FEBVAY Isabelle, *La Défense de Besançon. Journal d'une ambulancière, 1870-1871*, Paris, Augustin Challamel, 1912.
- FLAMARION (Dr.), *Le livret du docteur. Souvenirs de la campagne contre l'Allemagne et contre la Commune de Paris, 1870-1871*, Paris, Librairie A. Le Chevalier, 1872.
- GLUCK Émile, *Guerre de 1870-1871. Le 4^{me} bataillon de la Mobile du Haut-Rhin*, Mulhouse, Imprimerie Veuve Bader et C^{ie}, 1873.
- HABERT DE GINESTET C., *Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne, 1870-71*, Paris, Ernest Flammarion, 1898.
- JOVY E., *Les souvenirs de M. L'Abbé Bour sur la guerre de 1870*, Vitry-le-François, Maurice Tavernier, 1913.
- JUILLARD-WEISS Henri, *Notes journalières concernant l'Ambulance de Mulhouse à l'armée de l'Est*, Ernest Meininger, 1908.
- LACROIX Louis, *Journal d'un habitant de Nancy pendant l'invasion de 1870-1871*, Nancy, Vagner, Paris, Librairie Lecoffre Fils et C^{ie}, 1873.
- MARECHAL (Mme Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *Pays Lorrain*, 1910.
- MATHEY Paul, *Le bombardement de Strasbourg, raconté par un témoin oculaire*, Genève, Imprimerie Charles Lampe, 1870.
- MEININGER Ernest, *Mulhouse pendant la guerre de 1870-71. Notes prises au jour le jour*, Mulhouse, Imprimerie Veuve Bader, 1895.

- MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier militaire en 1870-1871*, Paris, Garnier Frères, 1891, 3^e éd.
- MENY Édouard, *Le siège de Belfort 1870-1871*, Belfort, Morlot Librairie, 1871
- MONOD Gabriel, *Allemands et Français. Souvenirs de campagne, Metz – Sedan – La Loire*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872, 2^e éd.
- MÜLLER N., *Lettres d'un Messin sur le blocus de Metz en 1870*, Metz, Librairie Sidot Frères, 1871.
- PITON Frédéric, *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé*, Paris, Charles Schlaeber, 1900.
- RAY Louis, *Les Prussiens à Montbéliard en 1870-1871. Journal de Louis Ray, Montbéliard*, Société anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise, 1910.
- SCHNEEGANS Auguste, *Strasbourg ! Quarante jours de bombardement par un réfugié strasbourgeois*, Neuchâtel, J. Sandoz, 1871.
- SEE Julien, *Journal d'un habitant de Colmar (Juillet à Novembre 1870), suivi du cahier de M^{lle} H... pendant le mois de janvier 1871 et d'autres annexes*, Paris, Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1884.
- SIEFFERMAN (Dr.), *Souvenirs de l'Année Terrible, 1870-1871*, Paris, Librairie du Messenger d'Alsace-Lorraine, 1910.

c) Publications récentes

- ANDLAU-HOMBOURG (D') Émilie, « La guerre de 1870 vue de Stotzheim », présenté par le Comte Marc d'Andlau, *Société d'Histoire et d'Archéologie de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai*, 1970.
- CASTAN Auguste, journal transcrit par Sandra Chapelle dans le cadre d'un mémoire de Master soutenu à l'Université de Franche-Comté en 2009, *Revue d'Histoire du XIX^e siècle* [En ligne].
- DARTEIN (DE) Cécile, journal transcrit et publié par J. N. D. Escande, Éditions du Château d'Escoussens.
- DUFRENOY Jules-Édouard, *Journal du Siège de Strasbourg, 13 Août-26 Septembre 1870*. Texte inédit présenté par Emmanuel Amougou, Paris, L'Harmattan, 2004.

- FRANTZ Ernest, *Strasbourg 1870. Le récit du siège d'après le journal inédit d'Ernest Frantz, 15 juillet – 28 septembre*. Introduction et commentaires d'Aline Bouche, David Bourgeois et Marie-Claire Vitoux, Colmar, Place Stanislas, 2011.
- LECŒUR Paul (Mgr.), *Écrits inédits. Carnets de la guerre de 1870, publiés et présentés par Pierre Aubé*, Paris, Le Cerf, 1975.
- MENEGOZ Jean-Claude, KAPPLER René, *1870, siège de Strasbourg. Le journal de Miss Jacot*, Barr, Le Verger, 1996²⁷.

4) Méthodologie

Notre travail de transcription, mais également la numérisation de nombreux documents sur Gallica nous ont permis de gagner un temps précieux, en repérant plus rapidement les éléments qui nous semblaient pertinents pour chaque section. Nous avons pu ainsi nous familiariser avec nos sources et définir un sous-ensemble à étudier pour chaque partie. En y ajoutant une lecture attentive de notre bibliographie scientifique, nous avons systématiquement élaboré un cadre théorique qui faisait dialoguer sources et travaux universitaires, sur la guerre, sur les pratiques de l'écrit ou encore sur le témoignage. Il s'agissait pour nous d'éviter autant que possible de nous contenter de juxtaposer des citations sans réel liant et sans démarche critique. Afin de préparer au mieux la rédaction de chaque section, nous avons toujours suivi le même protocole : création de deux documents de prélèvements, un pour les sources, un pour les ouvrages scientifiques, ce qui nous a également amenés à faire évoluer progressivement le plan que nous avons envisagé. Ainsi, nous sommes parvenus à ne pas enfermer notre réflexion dans des idées préconçues et, nous l'espérons, à conserver une certaine originalité. Nous avons préféré être à l'écoute de nos sources, sans les réduire à une fonction d'illustration, tout en gardant le recul nécessaire au moment de les analyser, afin d'articuler au mieux écrits particuliers et histoire. En cela, nous reprenons pleinement le cahier des charges des historiens du for privé : « chercher à replacer le texte étudié dans la masse des documents de toute nature produit par le ou les scripteurs » (bien que nous ayons parfois affaire à des écrits isolés et anonymes), « saisir le texte dans sa dimension matérielle », et, pour terminer « replacer les textes étudiés dans les pratiques sociales et culturelles²⁸. » Sans doute, le volume de l'ensemble, fort d'un peu moins de soixante documents, ne nous a pas permis de pousser nos recherches de manière égale sur toutes les sources qui le composent. Toutefois, nous avons cherché à ne pas réduire nos écrits

²⁷ Le journal de Miss Jacot est précédé de celui de Charles Gerhardt, qui n'apparaît pas dans le titre.

²⁸ BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé en France...*, op. cit. p. 15-16.

à un matériau au service de l'histoire en les considérant, aussi, pour eux-mêmes, notamment par l'étude des conditions concrètes de leur production et des fonctions, explicites ou suggérées, dont leurs auteurs pouvaient les investir.

En outre, nous avons tenté de construire notre ensemble documentaire en lui donnant une certaine cohérence. Il ne prétend toutefois pas à l'exhaustivité. De la même manière, dans un souci de lisibilité, nous n'avons pas procédé à une exploitation complète de chacune de nos sources : il n'est pas certain qu'un surcroît d'exemples eût été de nature à apporter des éléments complémentaires décisifs à nos analyses. Aussi, l'étude que nous proposons doit-elle être considérée comme une contribution, à la fois à l'histoire de la guerre de 1870, à celle des pratiques d'écriture, du particulier ou encore du témoignage, qui, sans épuiser aucune de ces thématiques, offre un nouveau regard au service d'historiographies croisées, dans une perspective résolument transdisciplinaire.

PREMIERE PARTIE : ÉCRIRE EN GUERRE

Nous l'avons indiqué en introduction, nos travaux s'inscrivent dans les dynamiques d'une historiographie abondante, portant sur les pratiques de l'écrit, en particulier en temps de guerre. Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira ont consacré à l'écriture des « malheurs du temps¹ » un ouvrage qui a mis en évidence les corrélations entre des « prises d'écritures » procédant d'initiatives individuelles et les calamités qui pouvaient frapper les sociétés de l'époque moderne (les chapitres 4 et 5, sont, par exemple, respectivement consacrés aux témoignages portant sur la maladie, notamment la peste de Lyon en 1628 et la famine). À ce constat s'ajoutent les études faites, au sein du Groupement de recherche du CNRS n°2649 « Les écrits du for privé en France du Moyen Âge à 1914 » (2003), par Michel Cassan, Scarlett Beauvalet-Boutouyrie et Isabelle Luciani², qui ont respectivement souligné le rôle prépondérant de l'événement et du rapport au corps (affections, sensations) dans les écritures particulières, les expériences qui en résultent constituant selon eux des « ruptures du fil ordinaire du temps³. » Notre hypothèse de départ, concernant la guerre de 1870 a dès lors été la suivante : pour certains des individus qui y ont pris part, comme acteurs ou simplement comme témoins, la guerre constitue un bouleversement majeur susceptible d'influer sur les pratiques d'écriture, en agissant sur les conditions et les modalités de leur mise en œuvre, en créant des situations d'énonciation spécifiques, voire en suscitant des prises de plume à l'initiative de personnes qui ne s'y seraient pas nécessairement essayées de manière spontanée. Écrire serait ainsi une réponse à l'irruption du conflit dans le cours des existences singulières qu'elle vient troubler, qui naîtrait de manière brute, dans le vif de l'événement.

Ces textes ont vocation à enrichir l'histoire de la guerre de 1870, guerre longtemps oubliée par l'historiographie, qui a fait, ces dernières années, l'objet d'un regain très vif d'intérêt, notamment dans le cadre de la préparation de son 150^e anniversaire. La parution des actes du colloque de 2016, consacré aux mémoires régionales de la guerre⁴, à l'initiative du Laboratoire POLEN (équipe CEPOC) de l'Université d'Orléans, tout comme l'ouvrage de

¹ JOUHAUD C., RIBARD D., SCHAPIRA N., *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2009.

² Ce Groupement a abouti à l'élaboration de plusieurs ouvrages communs, parmi lesquels : BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé en France...*, *op. cit.*

³ *Ibid.* voir : BEAUVALET-BOUTOUYRIE S., LUCIANI I., « Le corps dans les écrits du for privé », CASSAN M., « Écrits du for privé et événements », p. 129-162.

⁴ ALLORANT P., BADIER W., GARRIGUES J., (dir.), *1870, entre mémoires régionales et oubli national...*, *op. cit.*

Nicolas Bourguinat et de Gilles Vogt⁵ en sont des exemples saillants. Nos travaux prolongent ce renouveau, en reposant sur un corpus largement inédit dont l'exploitation permet de mettre au jour les dynamiques liées aux pratiques de l'écrit durant le conflit ; en outre, ils contribuent à mieux saisir la guerre telle qu'elle a été vécue par un éventail assez large d'individus, dont les expériences, singulières et collectives, gagnent à faire l'objet d'une étude synthétique. Cette entreprise doit toutefois être menée avec précaution : les historiens du for privé appellent en effet à dépasser une approche des documents qui viserait simplement à en faire un matériau au service de l'histoire :

Les écrits du for privé ne nous permettent pas d'accéder à la « réalité historique, ni même sans doute à l'expérience vécue des individus, mais, au moins ils témoignent du complexe travail par lequel les scripteurs prenaient en charge [les] propositions de comportements sociaux, y adhéraient, se les appropriaient ou les rejetaient⁶.

Le témoin et son écrit ne sauraient ainsi être réduits à des « dépositaires », soit des « témoins passifs de la réalité qu'ils décrivaient », mais ils doivent être considérés respectivement comme un acteur et un lieu de la « construction du réel par l'écriture⁷. » Par conséquent, la première partie de notre étude procède de deux approches : tout d'abord, on s'attachera à l'analyse de la « mise en situation⁸ » de ceux qui écrivent dans leurs espaces politiques, sociaux et culturels, ainsi que des sens dont peuvent être investis leurs pratiques d'écriture à l'intérieur de ces ensembles. Dans un second temps, nous nous détacherons de ces expériences d'écriture (formes, conditions et modalités, en passant par les liens qu'elle entretient avec les événements relatés) pour nous intéresser à la guerre vécue et racontée par leurs auteurs. Rappelons ici que nous entendons, en cela, apporter une contribution inédite à l'histoire du for privé, dont les études ont surtout porté sur l'époque moderne. La thèse d'Édouard Galby-Marinetti⁹ sur le siège de Paris, tout comme celle de Corinne Krouck¹⁰ sur les écritures combattantes de 1870 constituent, il est vrai, des contributions précieuses qui s'en approchent, bien qu'elles s'inscrivent dans des perspectives différentes des nôtres. Il en va de même pour celle de Sandra Chapelle¹¹. Tout aussi féconds, les travaux de Nicolas

⁵ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*

⁶ RUGGIU F.-J., « Les écrits du for privé : pertinence d'une notion historique. », in BARDET J.-P., et RUGGIU F.-J., *Les Écrits du for privé...*, *op. cit.*, p. 25.

⁷ JOUHAUD C., RIBARD D., SCHAPIRA N., *Histoire, littérature, témoignage...*, *op. cit.*, p. 20.

⁸ RUGGIU F.-J., *Les écrits du for privé...*, *op. cit.*, p. 23.

⁹ GALBY-MARINETTI E., *Le livre-journal et la démocratie des consciences...*, *op. cit.*

¹⁰ KROUCK C., *Les combattants français de la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*

¹¹ CHAPELLE S., *Des civils au cœur de la guerre franco-allemande...*, *op. cit.*

Beaupré sur l'écriture de la Première Guerre mondiale¹², envisagent l'écrit de guerre dans une perspective différente, au moins à deux égards : ils portent sur une littérature de guerre exclusivement publiée par des écrivains professionnels et procèdent en outre d'une démarche comparative entre France et Allemagne. Ainsi, en nous appuyant sur un sous-ensemble documentaire fourni, nous consacrons le premier temps de cette réflexion à l'étude du geste d'écriture en guerre. Pour cela, nous nous concentrons sur ses modalités, les formes qu'il revêt, ses fonctions et les représentations qui en découlent. Tels sont les objets du premier chapitre qui le compose. Dans le second, nous abordons l'écriture à travers les situations de guerre dans lesquelles elle s'insère (siège, vie à l'arrière en présence de l'ennemi, campagne pour les « engagés » de la guerre en sens large). Dans l'ensemble de cette première partie, nous travaillons à partir d'un corpus restreint aux écrits produits durant le conflit (1870-1871).

¹² BEAUPRE N., *Écrits de guerre*, Paris, CNRS Editions, 2013.

Chapitre 1 : Sources et modalités d'une écriture

« immédiate »

La guerre franco-prussienne entraîne une réponse massive au sein du large spectre des lettrés qui y sont confrontés : une écriture multiforme, aux bornes variables, comme le sont les formes qu'elle prend. Si nous parlons de spectre large, c'est que le scripteur de 1870 n'a pas d'identité-type : citadin comme campagnard, homme ou femme, adulte ou adolescent(e)... En outre, il est possible d'identifier des événements déclencheurs d'écriture qui agissent sur les scripteurs aussi bien collectivement (c'est particulièrement net dans le cas des sièges) qu'individuellement, bien que le conflit ne soit pas systématiquement à l'origine de la prise de plume et puisse s'insérer dans des textes antérieurs à sa déclaration.

Ainsi, nous verrons comment le conflit franco-prussien mêle formes ordinaires d'écriture et événements extraordinaires qui constituent de réelles ruptures dans l'existence de ceux qui en sont les témoins. Pour cela, il convient tout d'abord de nous arrêter sur le sous-ensemble que nous proposons d'analyser. Nous nous arrêterons sur leur chronologie, sur l'identité des scripteurs ou encore sur les genres littéraires choisis pour écrire la guerre. Autrement dit, notre approche consiste à nous pencher sur ces textes en eux-mêmes, pour eux-mêmes, sans mettre immédiatement l'accent sur leur contenu factuel ou sur leur fonction de témoignage.

A) SOURCES ET SCRIPTEURS

1) L'écriture en guerre : quels résultats pour 1870 ?

Nos premiers défrichements aux Archives municipales de Strasbourg ont été encourageants : ils confirmaient l'hypothèse selon laquelle l'entrée en guerre pouvait avoir un lien avec des initiatives d'écriture spontanée. L'historiographie s'est largement concentrée sur la Grande Guerre, à l'image de Nicolas Beaupré. Il dénombre pour son étude un ensemble particulièrement abondant d'écrits :

[...] 181 « écrivains combattants » allemands, 239 Français, correspondant à la totalité des critères de tri et ayant publié au moins un livre sur la guerre entre 1914 et 1920. L'échantillon des œuvres étudiées comprenait quant à lui environ 600 volumes parmi lesquels 291 ouvrages français et 242 ouvrages allemands dont il a été possible de dater la publication entre 1914 et 1920¹.

Une telle abondance ne surprend pas : Jean Quéniart a bien rappelé que l'alphabétisation et, d'une manière générale, la pénétration de l'écrit dans la société française, connaît une progression constante au XIX^e siècle, en particulier durant le Second Empire, sous l'impulsion de Victor Duruy². À ces efforts se sont ajoutés ceux, plus célèbres encore, de la III^e République³. Il dresse ainsi le constat suivant : en 1906, le passage de la « société de l'oral » à la « société de l'écrit⁴ » est achevé. Pour ce qui est de la guerre de 1870, en revanche, il ne semblait pas aller de soi qu'un ensemble documentaire aussi vaste puisse être identifié. Les résultats de nos recherches ont toutefois confirmé nos impressions initiales.

2) Écrire en guerre : une temporalité multiple

Au sein de l'ensemble documentaire constitué pour notre étude (60 sources⁵), 48 références relèvent d'une écriture « à chaud⁶ », c'est-à-dire pendant la guerre, de manière plus

¹ BEAUPRE N., *Écrits de guerre...*, *op.cit.*, p. 17.

² Victor Duruy, ministre de l'instruction publique sous le Second Empire (1863-1869) a échoué à généraliser l'instruction gratuite et obligatoire, tout l'encourageant. Par ailleurs, la loi Duruy (1867) contraint les communes de plus de 500 habitants à se doter d'une école pour filles. En 1867, l'ouverture à la Sorbonne d'un cours d'enseignement supérieur pour jeunes filles est notamment saluée par Geneviève Bréton, qui le suit assidument.

³ Les lois Ferry rendent successivement l'école publique gratuite (1881), obligatoire et laïque (1882).

⁴ QUENIART J., *Les Français et l'écrit (XIII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Hachette Éducation, 1998, p. 228.

⁵ Nous présentons un corpus de 58 références en introduction. Cependant, deux d'entre elles sont des publications qui regroupent deux écrits. Il s'agit de l'ouvrage de Jean-Claude Ménégoz (journaux de siège de Charles Gerhardt et Miss Jacot) et de celui de Julien Sée (son journal et le fragment de M^{elle} H.) Nous considérons chacun de ces textes comme une référence à part entière.

ou moins immédiate. Précisons cependant que nombre d'entre elles ne sont pas des textes « bruts », c'est-à-dire « tels quels », inaltérés, sur leur support d'origine. Corinne Krouck prévient à ce sujet : les témoignages auxquels elle s'est intéressée s'inspirent, pour beaucoup, de notes prises pendant la guerre et procèdent d'une réécriture qui les transforme nécessairement. Autrement dit, ils sont le fruit de plusieurs moments d'écriture qui se juxtaposent si bien qu'il est difficile de mesurer l'écart existant entre l'original et la version finale, qu'elle fasse ou non l'objet d'une publication. Cependant, si les textes publiés se détachent nécessairement de leur support d'origine, nombreux sont les auteurs qui affirment avoir cherché à les livrer sans les modifier. Corinne Krouck abonde dans le même sens au sujet des sources de son corpus :

[...] leur contenu, la précision des dates et des lieux, attestent bien de l'existence de notes préalables, de brouillons, peut-être même de véritables journaux intimes, donc d'une pratique, au moment même des événements de l'écriture de soi⁷.

En fait, des distinctions s'imposent. Nous disposons tout d'abord de manuscrits (uniques pour les journaux et autres récits, multiples pour les correspondances), qui semblent être des originaux ou des copies d'originaux (comme le journal de Renée de Riocour⁸, fruit d'une mise au net de sa part en 1873 et celui de Jean-François Thuillier, recopié par sa petite-fille⁹). Au nombre de 16, ils représentent le tiers du sous-ensemble des écrits en guerre. Viennent ensuite 22 textes publiés entre 1870 et 1912, parmi lesquels certains sont présentés comme des transcriptions de notes prises sur le vif. La comparaison est toutefois impossible, puisque nous ne disposons pas des originaux. Notons deux cas particuliers : le récit anonyme du siège de Strasbourg publié par l'*Industriel Alsacien* du 22 au 27 septembre 1870 sous la forme d'un feuilleton¹⁰ et le fragment ajouté en annexes du journal de Julien Sée (« Cahier de M^{lle} H¹¹ »). Les huit dernières sources de cet ensemble sont des publications récentes, scientifiques ou non. Parmi elles, on notera le cas du journal d'Ernest Frantz¹², qui procède

⁶ BEAUPRE N., *Écrits de guerre...*, *op. cit.*, p. 162 : « Le carnet ou le récit de guerre seraient, eux, les genres de l'interprétation à chaud de l'événement et de la narration de l'expérience. »

⁷ KROUCK C., « Stratégies d'écriture et représentations de la guerre. L'exemple des combattants de 1870. », *Sociétés & Représentations* 2002/1 n°13, p. 165-178.

⁸ AD de la Moselle, cote 9 J 59.

⁹ AD de la Moselle, cote 148 J 26.

¹⁰ AM de Strasbourg, cote 110 Z 7.

¹¹ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar (Juillet à Novembre 1870), suivi du cahier de M^{lle} H... pendant le mois de janvier 1871 et d'autres annexes*, Paris, Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1884.

¹² BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège, d'après le journal inédit d'Ernest Frantz, 15 juillet-28 septembre*. Introduction et commentaires d'Aline Bouche, David Bourgeois et Marie-Claire Vitoux, Colmar, Place Stanislas, 2011.

d'une « écriture feuilletée¹³ », comme le souligne Marie-Claire Vitoux : « Le *Journal d'un Strasbourgeois* est un document complexe dont il s'agit ici de retracer les différentes strates, tout en datant les deux moments principaux de l'élaboration du texte¹⁴. », à savoir le siège, suivi d'une mise en forme postérieure, fin 1872. Ces distinctions n'empêchent pas ces différents documents de témoigner ensemble d'une abondance de l'écriture pendant la guerre de 1870.

3) Typologie des écrits en guerre

Si l'inscription temporelle de l'écriture en guerre est complexe, résultant parfois de différents moments d'écriture, l'apparente simplicité des genres dresse également une illusion qu'il est important de dépasser. François-Joseph Ruggiu¹⁵ n'a pas manqué de rappeler le caractère très imparfait des écrits du for privé en tant que catégorie, aussi « récente » que « contestable » et en concurrence avec d'autres désignations comme « écrits à la première personne » ou « écrits personnels », dont il souligne par ailleurs qu'elles ne permettent pas d'aboutir à une définition beaucoup plus précise. Malgré un caractère plus restrictif, si l'on s'en tient au sens premier¹⁶, construit autour de la notion de *Selbstzeugnisse* (littéralement « témoignages¹⁷ de soi »), la notion d'ego-document présente l'inconvénient de se restreindre à l'écriture *sur* soi, alors que les prises de position, nombreuses dans le contexte de guerre, ne témoignent pas simplement de dispositions propres à l'individu qui écrit mais semblent bien souvent s'inscrire dans une prise de parole collective, qui véhicule des sentiments et des opinions partagés de manière plus ou moins large. Le « for privé », nous l'avons souligné, ne se concentre pas uniquement sur l'intériorité de celui qui écrit, mais avant tout sur le caractère non-institutionnel du texte qu'il produit.

a) Prédominance des journaux

En ce qui concerne les formes que prend l'écriture en guerre, le constat d'une prédominance de l'écriture diariste, catégorie qu'il convient de considérer dans le sens très large de « texte écrit au jour le jour », s'impose nettement. Les journaux intimes, qui donnent

¹³ Expression de Roger Chartier empruntée pour la circonstance par Marie-Claire Vitoux, in BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, *op. cit.*, p. 14.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ BARDET J.-P., RUGGIU F.-J (dir.), *Les écrits du for privé...*, *op.cit.* p. 16-17.

¹⁶ Sur la notion d'ego-document, on peut se référer par exemple à l'article de Kaspar von Greyerz cité en introduction : « Ego-Documents : the Last Word ? », *op. cit.*

¹⁷ Nous traduisons ici littéralement l'expression allemande qui est au pluriel.

accès aux « mouvement intérieurs de l'âme¹⁸ », à l'instar de celui de Geneviève Bréton¹⁹, sont fort peu nombreux. On en identifiera essentiellement deux, ceux de Renée de Riocour²⁰ et d'Édouard Schuré²¹, avec cependant certaines restrictions pour le premier, qui n'exclut pas le regard extérieur (ce qui est le cas chez Geneviève Bréton qui n'écrit que pour elle-même). On semble en effet loin, lorsque le geste d'écriture se donne à voir, du cahier des charges de l'écriture diariste établi par Michelle Perrot :

Le journal pieux, devenu intime, s'écrit le soir, dans la solitude de la chambre, à la lueur de la lampe. Il ne tolère pas la présence d'autrui. On le cache dans un tiroir, et sa lecture illicite est ressentie comme un viol²².

Par conséquent, si les journaux dominant, c'est essentiellement du fait de ce que l'on peut appeler, de manière très large, les journaux de guerre, catégorie sans contours nets, qui procède de l'écriture des engagés (13) mais surtout de l'écriture civile (28). Essentiellement concentrés sur la guerre et ses conséquences, l'intériorité de leur auteur s'y révèle suivant des gradients variables²³. Les journaux de Jules-Édouard Dufrenoy²⁴ et d'Ernestine Ungerer²⁵, pendant le siège de Strasbourg, ou celui de Jean-François Thuillier²⁶ pendant le blocus de Metz sont des exemples de textes essentiellement descriptifs, dont les auteurs ne s'attardent que fort rarement sur eux-mêmes, au contraire de celui de Cécile de Dartein, qui s'attache à faire pour sa sœur le récit jour après jour des événements qui animent la capitale alsacienne, sans faire l'économie des émotions qu'elle ressent, notamment au plus fort du bombardement.

b) Quelques sources épistolaires

Nous disposons par ailleurs de quelques sources épistolaires (6 lettres de Justin Merle²⁷ à ses parents, 14 lettres émises ou reçues par Alfred Kessler, une lettre isolée, ainsi qu'une correspondance familiale manuscrite et deux petits ensembles de lettres imprimées et publiées). Pourtant, les fonds épistolaires ne manquent pas ! Rappelons entre autres les

¹⁸ Citation de Stendhal, *Vie de Henry Brulard* (1890), Paris, Gallimard, 1973, p. 30, reprise par Judith Lyon-Caen (« Le « je » et le baromètre de l'âme »..., *op.cit.* p. 171).

¹⁹ BRETON G., *Journal...*, *op. cit.*

²⁰ AD de la Moselle, cote 9 J 59.

²¹ AM de Strasbourg, cote 11 Z 121.

²² PERROT M., *Histoire de chambres*, Paris, Seuil, 2009, p. 113.

²³ Tournés vers l'événement, ils ne sont le plus souvent pas intimes, en ce qu'ils ne dévoilent pas « ce qui est au plus profond d'un être, ce qui reste généralement caché et secret, un intérieur de l'intérieur en quelque sorte. » (SIMONET-TENANT F., *Le journal intime...*, *op. cit.*, p. 17).

²⁴ DUFRENOY J.-E., *Journal du Siège de Strasbourg, 13 Août – 26 septembre 1870*, Paris, L'Harmattan, 2004. Édition présentée par Emmanuel Amougou.

²⁵ AD du Bas-Rhin, cote 100 J 122.

²⁶ AD de la Moselle, cote 148 J 26.

²⁷ AD de la Haute-Saône, cote 1 J 171.

correspondances regroupées dans le fond Riocour aux Archives départementales de la Moselle. Seulement, au même titre que François-Joseph Ruggiu²⁸, force a été de constater que ces ensembles sont particulièrement difficiles à aborder : ils se présentent par liasses de plusieurs centaines de lettres, et nombreuses sont celles où ne figurent ni la date, ni le lieu, ni même d'indications claires quant à l'identité des épistoliers. Un travail plus approfondi pourrait peut-être conduire à des résultats intéressants, à l'instar des travaux dirigés par Cécile Dauphin sur le fonds Damas-Froissard²⁹, à condition d'y consacrer une étude spécifique. Nous avons donc choisi d'y renoncer. Parmi les sources épistolaires dont nous disposons toutefois, le fonds Zopff³⁰ retient particulièrement l'attention du côté des civils, fort de 76 lettres conservées pour la période été 1870 – hiver 1871. Antoine Zopff, adjoint au maire de Strasbourg pendant le siège en est l'acteur central. Du côté des combattants, outre Justin Merle et Alfred Kessler, on peut citer les lettres de Camille Boissière³¹ à sa mère. Au contraire des écrits de la Grande Guerre, peu de récits se réclament de la littérature, mais revendiquent plutôt, suivant une convention de modestie sur laquelle nous reviendrons plus amplement, la simplicité d'un témoignage qui serait dépourvu de tout artifice littéraire, ce qui constituerait un gage d'authenticité³².

c) Le cas des « journaux épistolaires³³ »

Enfin, à la croisée entre le journal et la lettre, on trouve quelques exemples d'un genre hybride que l'on pourrait qualifier de journaux épistolaires, c'est-à-dire des textes au départ destinés à s'inscrire dans une correspondance avec un tiers, mais qui, par la force du contexte de guerre et faute de pouvoir être expédiés, deviennent de fait des lieux où les impressions de leurs auteurs se retrouvent consignées jour après jour. Parmi ces documents, on en retiendra essentiellement trois, dont deux sont anonymes, écrits durant le siège de Strasbourg³⁴. Il s'agit pour le premier du manuscrit d'un boulanger de la ville, pour le second d'un ensemble de

²⁸ BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé...*, *op.cit.* p. 19.

²⁹ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D, *Ces bonnes lettres...*, *op.cit.*

³⁰ AM de Strasbourg, cote 131 Z 1-2.

³¹ Ces lettres ont fait l'objet d'une publication en 1875 que nous avons pu consulter à la Médiathèque Grand-rue de Mulhouse.

³² Ainsi, en avant-propos, l'auteur se met parfois en scène, retrouvant par hasard un carnet longtemps oublié qu'il ne se décide à livrer au public qu'en cédant à la demande de ses amis. C'est le cas, entre autres, d'Ernest Meininger.

³³ À notre connaissance, le journal épistolaire ne renvoie à aucune catégorie existante. Nous le proposons afin de décrire des journaux adressés à un destinataire à la manière d'une lettre ou, dans d'autres cas, des lettres dans lesquelles un glissement vers l'écriture diariste s'opère.

³⁴ AM de Strasbourg, cotes 272 MW 84 et 110 Z 7.

coupures provenant de l'*Industriel Alsacien*³⁵, dans lequel il a été publié entre le 22 et le 26 septembre 1870). Le troisième, signé Charles Gerhardt, a fait l'objet d'une publication érudite en 1996³⁶. Ces documents reprennent les codes formels du journal (chaque notice est datée) et donnent accès, dans une certaine mesure, à des réflexions et des émotions personnelles, à la manière d'un journal intime. Ajoutons également que les textes écrits par Cécile de Dartain durant le même siège et par un jeune officier anonyme, en captivité à Hambourg à partir de novembre 1870 s'en rapprochent : la jeune fille qui subit le siège écrit son journal en s'adressant à sa sœur à la deuxième personne, comme dans une lettre, mais son projet initial est de le lui remettre une fois la ville libérée, sans chercher à le lui faire parvenir par un tiers comme cela a pu être le cas de certains correspondants. L'idée est, avant tout, de témoigner en rapportant scrupuleusement les événements et les tribulations de sa famille dans Strasbourg assiégé. Le cas de l'officier captif est similaire : il conçoit le projet d'un journal « pour plus tard », pour soustraire ses émotions aux risques d'égarement de ses lettres :

Je me suis dit, quand j'écris, quand j'écrivais encore aujourd'hui une lettre à ma mère et à ma sœur, ce qui arrête mes épanchements, ce qui m'empêche de tout dire, c'est de penser que ma lettre sera probablement égarée et certainement lue par des yeux étrangers³⁷.

Sans doute dictée par la situation, cette manière de mêler les genres n'a cependant rien d'une innovation : au carrefour des XVIII^e et XIX^e siècles, le comte Clary-Aldringen tient des journaux de ses voyages (entre 1795 et 1829) en adoptant pour certains une forme épistolaire, comme le souligne Matthieu Magne :

Dans les manuscrits du premier voyage de Paris en 1810, les lettres président au découpage journalier, reprenant une forme similaire à celle des romans en lettre qui font fureur à la fin du XVIII^e siècle³⁸.

Il ne s'agit pas d'un cas isolé. Ces exemples confortent ainsi l'idée d'une grande diversité, voire du caractère hybride de certains écrits du for privé, mis en avant par François-Joseph Ruggiu :

³⁵ Journal mulhousien.

³⁶ Le journal de Charles Gerhardt fait partie de la publication suivante : MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., 1870, *siège de Strasbourg. Le Journal de Miss Jacot*, Barr, Le Verger, 1996.

³⁷ AD de la Moselle, cote J 7281.

³⁸ MAGNE M., « "Ce qui est charmant, c'est cette liberté". Le quotidien du voyage dans les journaux du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) », in *Histoire, économie et société*, 2014/1 (33^e année), p. 17 à 36.

La décision d'utiliser une expression qui englobe dans une même étude des textes aux caractéristiques assez différentes a d'ailleurs eu de véritables vertus heuristiques. Le fait de porter un regard global sur une grande variété d'écrits a, par exemple, permis de mettre en évidence l'hybridité des textes³⁹.

L'écriture en guerre prend ainsi des formes multiples et procède de temporalités d'écritures parfois entremêlées. De la même manière, ils procèdent d'acteurs et de témoins très divers.

4) Identités

Les tableaux ci-dessous permettent de répertorier les scripteurs de notre corpus, en précisant si possible leur âge, leur sexe, leur activité professionnelle (qu'elle ait ou non un rapport direct avec la guerre). On notera également qu'il ne représente pas la totalité de notre corpus : nous convoquons un autre sous-ensemble au chapitre 7, qui inclut certains des textes que nous présentons ci-dessous en plus d'une douzaine de Mémoires.

a) Tableaux de synthèse

Tableaux : identité des scripteurs en guerre

- Tableau 1 – Vue d'ensemble

Identité de l'auteur et nature de l'écrit	Âge & (date de naissance⁴⁰)	Sexe	Activité(s) / Grade / Profession avant ou durant la guerre	Publication	Lieu(x) d'écriture
Belin Léon Journal	?	H	Avocat, lieutenant de la garde mobile, « Attaché, pendant le siège de Belfort, à l'état-major du Gouverneur de la place »	1871	Belfort
Boissière Camille	23 ans	H	Sous-lieutenant	Posthume en 1875	Divers

³⁹ BARDET J.-C., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé...*, op. cit. p. 17.

⁴⁰ À la date où commence l'écriture.

Lettres					
Bonnefoy Marc Journal	30 ans	H	Sous-lieutenant	Posthume en 1911	Strasbourg
Castan Auguste Journal	36 ans (20.11.1833)	H	Bibliothécaire à Besançon	Non	Besançon
Chalert Alexandre Journal	45 ans (01.01.1825)	H	Lieutenant	Posthume en 1907	Mersebourg (Allemagne)
Challan de Belval Albert Journal	28 ans (17.10.1841)	H	Aide-major / Médecin au 27 ^e régiment d'infanterie	1902	Divers
Doll Édouard Journal	24 ans (15.04.1846)	H	Garde mobile du 4 ^e bataillon du Haut-Rhin, puis infirmier en chef de l'Ambulance de Campement à Belfort Fondateur d'une maison de commerce avant la guerre	Posthume en 1909	Belfort
Dreyfus Paul Journal	?	H	Garde mobile	1908	Belfort
Duc Lucien Journal	?	H	Instituteur, garde mobile	1871	Sathonay, Belfort
Dufrenoy Jules-Édouard Journal	24 ans (21.01.1846)	H	Dessinateur (ancien de la Maison des Gobelins)	Publication scientifique en 2004	Strasbourg
Flamarion (Dr) Journal	?	H	Médecin	1872	Divers
Frantz Ernest Journal	30 ans (06.03.1840)	H	Chargé des écritures au sein des hospices civils de Strasbourg Musicien à l'orchestre du	Publication scientifique en 2011	Strasbourg

			Théâtre de Strasbourg Sergent fourrier durant le siège de Strasbourg		
Gerhardt Charles Journal	66 ans	H	Marchand de bois / batelier	Publication en 1996	Strasbourg
Gluck Émile Journal	23 ans (18.07.1847)	H	Sergent- fourrier au 4 ^e bataillon de la mobile du Haut-Rhin, puis sergent- major au sein des armées de la Loire et de l'Est Ouvrier (usine Schwartz- Trappe et Cie, Mulhouse, futur établissement Gluck et Cie)	Première publication en 1873	Divers
Gross J. Lettre isolée	?	H	Fabriqueur de billards	Non	Strasbourg
Juillard-Weiss Henri Journal	23 ou 24 ans (1846)	H	Dessinateur Infirmier volontaire	Publication en 1908	Divers
Jeandelize Henri Journal	38 ans (22.05.1832)	H	Clerc de notaire	Non	Metz
Lacroix Louis Journal	52 ou 53 ans (né en 1817)	H	Professeur d'histoire	Publication par l'auteur en 1873	Nancy
Lamboley Charles-Joseph Journal	(peut-être né en 1813)	H	Notaire Conseiller général du canton de Mélisey à partir de 1871	Non	Vesoul
Lecœur Paul	22 ans	H	Séminariste	Non	Divers

Journal	(15.03.1848)		Ambulancier sur le front		
(Malvy Joseph ⁴¹) Journal	?	H	Lieutenant d'artillerie	Non	Divers
Mathey P. Journal	?	H	?	Publication en 1870	Strasbourg
Meininger Ernest Journal	18 ans (12.01.1852)	H	Étudiant	Publication par l'auteur en 1895	Mulhouse
Merle Justin Lettres	?	H	Soldat au 32 ^e régiment de marche	Non	Divers
Monceau Adrien Journal	34 ans (03.03.1836)	H	Curé	Non	Barbonne- Fayel
Müller N. Lettres	?	H	?	Publication en 1871	Metz
Piton Frédéric Journal	70 ans (16.03.1800)	H	Bibliothécaire	Publication en 1900	Strasbourg
Ray Louis Journal	?	H	-	Publication en 1910	Montbéliard
Sanné Albert Journal	31 ans (23.06.1839)	H	Chirurgien	Non	Metz
Schuré Édouard Journal	29 ans (21.01.1841)	H	Écrivain	Non	Divers
Sée Julien Journal	30 ou 31 ans (Né en 1839)	H	?	Publication en 1884	Colmar
Thuillier Jean- François Journal	?	H	Instituteur	Non	Metz
Andlau- Hombourg (d') Émilie	26 ans (30.07.1843)	F	-	Publication en 1970 par la Société	Stotzheim

⁴¹ Voici les précisions qui figurent dans le répertoire des AD de la Moselle au sujet du journal : « Don de M. Marcel Durliat, 12 bis rue Sainte-Thérèse, 31000 Toulouse, qui l'avait reçu de M^{me} Lescure, propriétaire d'un immeuble de la place Saint-Etienne à Toulouse où avait habité, comme locataire, la famille Malvy. » La lecture du manuscrit, du reste révèle que son auteur se prénomme bien Joseph (notice du 14 novembre, reproduite en Annexes A).

Journal				d'histoire et d'archéologie de Dambach-la-ville-Barr-Obernai	
Dartain (de) Cécile Journal	22 ans (22.02.1848)	F	-	Publication entre 1984 et 1986 dans <i>l'Annuaire de la Société des Amis du Vieux Strasbourg</i> Publication en 2010 par Jean N.D. Escande	Strasbourg
Fallois (de) Marie-Anne Journal	22 ou 23 ans (née en 1847)	F	-	Publication en 1907	Divers
Febvay Isabelle Journal	30 ans	F	Ambulancière Épouse du secrétaire général de la Préfecture de Besançon	Publication en 1912	Besançon
Geissler Caroline et Louise Lettres	?	F	?	Non	Wasselonne
H (M ^{elle}) Journal	16 ans (née le 19.01.1854)	F	-	Publication en 1883	Colmar (?)
Maréchal Afranée Journal	68 ou 69 ans (née en 1801)	F	Présidente de l'ambulance où officient les dames de Metz pendant le siège de la ville Épouse de Félix Maréchal (Maire de Metz jusqu'en 1871)	Publication en 1910 (<i>Pays Lorrain</i>)	Metz
Jacot (Miss)	?	F	Préceptrice dans une	Publication scientifique en	Strasbourg et environs

Journal			famille bourgeoise	1996	
Riocour Renée Journal	18 ans (18.04.1852)	F	Divers secours et services auprès de prisonniers et de blessés	Non	Aulnois-sur- Seille et Pont- à-Mousson
Ungerer Ernestine Journal	13 ou 14 ans (1856)	F	-	Non	Strasbourg
Anonyme 1 Journal	?	?	?	Non	Strasbourg
Anonyme 2 Journal	?	H	Boulangier	Non	Strasbourg
Anonyme 3 Journal	?	H	?	Publication par <i>l'Industriel Alsacien</i> en septembre 1870	Strasbourg
Anonyme 4 Journal	?	H	Officier	Publication en 1870	Divers
Correspondance Zopff	Voir tableau 2				
Correspondance Kessler	Voir tableau 3				

- Tableau 2 – Correspondance 1 (Fonds Zopff)

Correspondants	Âge (& date de naissance)	Sexe	Activités / Grade / Profession avant ou durant la guerre	Lieu(x) d'écriture	Nombre de lettres émises	Nombre de lettres reçues
Antoine Zopff	43 ou 44 ans (né en 1826)	H	Négociant	Strasbourg, Zurich	23	38 (+1 probable)
Clémence Zopff (née Friess) – Épouse d'Antoine Zopff	44 ou 45 ans (1825)	F	-	Strasbourg	17	24
Parents Zopff	-	-	-	-	0	1
Famille Zopff	-	-	-	-	0	4

Clémentine (surnommée Clémence) Zopff – Fille d’A. et C. Zopff	19 ou 20 ans (1850)	F	-	Lahr, Strasbourg	19	5
Clémence et Clémentine Zopff	-	F	-	Strasbourg	4	3
Albert Zopff – Fils d’A. et C. Zopff	?	H	Soldat (garde mobile ?)	Rastatt	6	0
Léon Zopff – Fils d’A. et C. Zopff	19 ou 20 ans (1850)	H		Strasbourg	1	0
Mathilde Boeswillwald	?	F	-	Achern	3	0
M. Lereboullet	?	H	?	Busserach	1	0
Alf Hude	?	H	?	Paris	1	0
Céline Cherre	?	F	?	Offenbourg	1	0
Inconnu	?	H	-	-	1	0

- Tableau 3 – Correspondance 2 (Fonds Kessler-Wollenweber)

Correspondants	Âge (& date de naissance)	Sexe	Activité / Grade / Profession avant ou durant la guerre	Nombre de lettres émises	Lieu(x) d’écriture
Alfred Kessler (à son épouse)	35 ou 36 ans (né en 1834)	H	Capitaine d’artillerie	5	Strasbourg, Auxerre
Ernest Kessler (à Albert Kessler, son frère)	?	H	?	4	Strasbourg
Le Lorrain (à Alfred Kessler)	28 ou 29 ans (?) (Né en 1841 ?)	H	Capitaine adjoint major d’artillerie (à Alfred Kessler)	4	Nancy, Pont-à-Mousson, Besançon, Montpellier

b) Une surreprésentation de l’écriture masculine

À la suite des travaux que nous avons menés sur le journal de Geneviève Bréton, nourris d'autres exemples similaires⁴², il nous a semblé probable qu'un élargissement de la recherche mette au jour d'autres cas d'écritures privées provenant d'ensembles socioculturels qui, comme le sien, regroupent des élites économiques, intellectuelles, politiques ou militaires. C'est pour restreindre la surreprésentation de ces élites, mais également pour délimiter notre corpus que le choix d'en exclure les acteurs exerçant une autorité de premier plan dans les sphères civile et militaire nous a paru pertinent. Nous revenons dans le point suivant sur la répartition sociale et professionnelle de l'échantillon que nous avons constitué. En outre, notre démarche nous a permis de donner davantage de visibilité à des individus d'extraction plus « modeste. » Enfin, elle a eu pour effet de féminiser notre corpus, en y réduisant la part d'une écriture masculine largement majoritaire, ces fonctions étant exclusivement occupées par des hommes. Bien que nettement moins nombreux, les écrits en guerre de femmes sont au nombre de 15, soit près du tiers du total (notons également qu'elles représentent quatre des cinq auteurs issus de la noblesse). Les scripteurs que l'on peut identifier avec certitude comme étant des hommes sont au nombre de 44. Il ne subsiste d'incertitude en la matière que pour un scripteur (Anonyme 1, voir tableau ci-dessus).

c) Distribution sociale et professionnelle

L'alphabétisation, la prépondérance des écrits urbains ainsi que les formes de l'écrit (journaux et lettres) suggéraient une forte représentation des milieux bourgeois ; en revanche, la mise à l'écart des écrits émanant des classes dirigeantes et du commandement militaire devait avoir vocation à réduire la part des scripteurs d'extraction noble au sein de notre corpus. La phase d'identification, parfois à partir des notices disponibles aux archives, parfois à partir de données généalogiques partielles disponibles notamment sur internet, a permis de confirmer cette tendance : sur 48 sources⁴³, près de deux tiers (30) proviennent de scripteurs issus de la bourgeoisie. Parmi eux, on distingue des commerçants et/ou artisans, dont Antoine Zopff, Charles Gerhardt, J. Gross, Édouard Doll et le boulanger du quai Finkwiller à Strasbourg, un employé de l'industrie (Émile Gluck), un employé d'administration (Ernest Frantz) auquel on peut ajouter le cas d'Isabelle Febvay dont l'époux est secrétaire général à la Préfecture de Besançon, des militaires de métier (Alexandre Chalert depuis 1844, Marc

⁴² Citons, par exemple, le cas du journal de Caroline Brame, étudié par Michelle Perrot dans *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, Paris, 1998.

⁴³ Nous faisons le choix de considérer les correspondances comme une seule et même source toutes celles qui regroupent plusieurs scripteurs, bien qu'elles regroupent plusieurs scripteurs. À l'inverse, pour les publications qui regroupent plusieurs écrits (comme le journal de Julien Sée ou celui de Miss Jacot), nous prenons chacun d'entre eux comme une source à part entière.

Bonnefoy depuis 1858, Alfred Kessler). Les professions libérales sont également bien représentées : on compte un notaire en la personne de Charles-Joseph Lamboley, un clerc de notaire en celle d'Henri Jeandelize, trois médecins (Albert Sanné, Albert Challan de Belval et le docteur Flamarion). On notera d'ailleurs que si Édouard Schuré (écrivain) et Jules-Édouard Dufrenoy (dessinateur) n'y appartiennent pas directement, ils sont respectivement fils d'un docteur en médecine et d'un notaire. Le père du jeune Paul Lecœur, séminariste et infirmier sur le front est, quant à lui, bâtonnier de l'Ordre des avocats de Rouen. Pour finir, on peut également distinguer des représentants des professions académiques (un professeur d'histoire, Louis Lacroix à Nancy et un instituteur, Jean-François Thuillier à Metz) ainsi que deux bibliothécaires (Auguste Castan à Besançon, Frédéric Piton à Strasbourg). Deux étudiants complètent cet ensemble (Ernest Meininger et Camille Boissière). Médecin, le baron Challan de Belval fait en quelque sorte la jonction entre cette bourgeoisie hétéroclite et l'aristocratie dont il est l'un des cinq représentants et qui fait la part belle à l'écriture féminine : à ses côtés, on trouve Émilie d'Andlau-Hombourg, Cécile de Dartein, Marie-Anne de Fallois et Renée de Riocour.

d) Distribution par tranches d'âge

Nos sources sont écrites par des individus d'âges très variés. La scriptrice la plus jeune de l'échantillon, Ernestine Ungerer, a 13 ou 14 ans au moment où elle commence à écrire son journal du siège Strasbourg. Au même endroit et au même moment, Frédéric Piton est le scripteur le plus âgé de ce sous-ensemble (70 ans). Mais tous deux sont les représentants de classes d'âge très minoritaires au sein du corpus : (trois adolescents, trois hommes de plus de 50 ans). Sans surprise, c'est parmi les 18-25 ans (12 au total, dont quatre femmes) et les 26-50 ans (12 au total, dont neuf hommes et trois femmes) que les producteurs d'écrits en guerre sont les plus nombreux. Le tableau ci-dessous permet de faire la synthèse de cette distribution.

Tranches d'âge	Hommes	Femmes	Inconnu	TOTAL
Moins de 18 ans	1	2	-	3
18-25 ans	8	4	-	12
26-50 ans	9	3	-	12
Plus de 50 ans	3	1	-	4

Âge inconnu ⁴⁴	23	5	1	29
TOTAL	44	15	1	60

e) Distribution géographique

Au sein de l'arc géographique étudié, la rédaction des sources se répartit de manière très inégale au moment de la guerre. Les pratiques d'écriture sont majoritairement sédentaires, ce qui s'explique en partie par le fait que les textes qui en résultent sont souvent (et de manière quasiment exclusive) consacrés aux événements qui ont lieu à un endroit en particulier. C'est par exemple le cas de l'écriture en siège ou en captivité, deux situations similaires en ce qu'elles circonscrivent le lieu d'écriture à un endroit précis par la force des choses. À côté de cette écriture « fixe », on trouve des textes écrits à plusieurs endroits successifs, au gré des déplacements de leurs auteurs. Moins nombreux, peut-être du fait d'une difficulté de conservation accrue, ils regroupent, outre les sources épistolaires, des journaux de militaires (l'expression « journal de marche » comprend explicitement cette référence au mouvement) et civils (Renée de Riocour et Édouard Schuré en sont deux bons exemples).

Par ailleurs, une concentration manifeste des écrits au sein des lieux les plus exposés à la guerre ou dans leur périphérie peut être observée. La seule ville de Strasbourg, qui subit un siège d'un mois et demi, est en effet le lieu de rédaction de 12 récits et journaux consacrés à l'événement, ce que les titres (donnés par l'auteur ou par les archivistes) indiquent souvent sans équivoque : *Blocus de Strasbourg*, *Journal d'un assiégé strasbourgeois*, *Bombardement de Strasbourg 1870*, *Journal d'un Strasbourgeois pendant la Guerre entre la France et la Prusse...* Pour le blocus de Metz, le nombre d'écrits est moins important (cinq), mais s'inscrit dans une logique similaire avec des titres qui font tout aussi explicitement référence à la ville assiégée : *Guerre de Prusse. Séjour à Metz*, *Notes sur le siège de Metz 1870* ou encore *Journal d'un Messin*. Les pratiques d'écritures en guerre sont ainsi surreprésentées là où les manifestations du conflit sont les plus fortes. D'une manière générale, la prise et l'occupation des villes en zones de front a représenté un enjeu stratégique majeur pour les Allemands. À cela s'ajoute sans doute une pénétration des pratiques de l'écrit supérieure dans les villes que dans les campagnes et, sans doute, de meilleures conditions de conservation des textes pour expliquer cette prédominance de l'écriture urbaine durant la guerre. On notera toutefois

⁴⁴ Ce tableau ne prend pas en compte Anonyme 1, dont ni le sexe ni l'âge ne peuvent être déterminés avec certitude.

l'absence de résultats lors de nos recherches sur des récits en guerre à Sedan et aux alentours. L'Alsace et la Lorraine, avec respectivement 21 et neuf sources⁴⁵, sont incontestablement les zones qui ont fourni les volumes d'écrits en guerre les plus importants.

5) Scripteurs de l'Est français : des liens forts avec l'Allemagne

La grande majorité des scripteurs de notre corpus sont alsaciens ou lorrains. Ils font ainsi partie de populations qui entretiennent des liens particulièrement forts avec les territoires allemands, leurs habitants et leur culture.

Il y a, bien sûr, la proximité géographique, en particulier pour ceux qui vivent en Alsace et en Lorraine du Nord. Gilberte Muller a bien montré pour ces derniers qu'il existe « une histoire longtemps commune, une parenté linguistique étroite [...] une frontière dépourvue de bases naturelles », comme facteurs explicatifs de « cette relation particulière. » Cette frontière, d'ailleurs, est loin d'être un obstacle : pour la période 1851-1866, elle souligne en effet que les populations des deux territoires « en ressentent à peine les contraintes⁴⁶. » Le trafic est particulièrement fluide entre les territoires allemands et la Lorraine entre ces deux dates. Au quotidien, il est essentiellement constitué par « des individus isolés ou des familles. » Parmi les Allemands qui se déplacent, on trouve des négociants, des artisans ou des domestiques qui cherchent « un emploi de plus ou moins longue durée » dans la Lorraine voisine. L'article conclut ainsi à ce sujet que « La Lorraine apparaît donc comme ouverte aux travailleurs allemands » dont elle encourage même la venue « dans certains secteurs d'activités en manque de main d'œuvre ». Elle est aussi et surtout particulièrement accueillante pour « tout individu professionnellement qualifié ». La presse locale joue à cet égard un rôle en publiant de petites annonces, révélatrices elles aussi de cette ouverture⁴⁷. Malgré tout, la part d'étrangers de la région reste fort limitée. Pour la Meurthe, des chiffres précis le montrent grâce aux recensements de 1851 et de 1866. Le nombre d'étrangers passe de 3 391 à 3 601 entre ces deux dates pour une progression de 0,65% à 0,84% de la population totale du département. À ces deux dates, les Allemands y sont les

⁴⁵ Ces chiffres tiennent compte de l'origine des scripteurs, indépendamment de leur éventuelle mobilité durant le conflit. Ainsi, le journal d'Édouard Schuré est bien considéré comme une source alsacienne, alors qu'il se trouve en Suisse à partir d'octobre 1870.

⁴⁶ MULLER G., « Les relations entre la Lorraine et l'Allemagne. Relations entre populations voisines (1851-1866) », in POIDEVIN R., SIEBURG H.-O. (dir.), *Aspects des relations franco-allemandes à l'époque du Second Empire 1851-1866*, Actes du Colloque d'Otzenhausen, Metz, Centre de Recherche « Histoire et civilisation de l'Europe occidentale », 1982, p. 161.

⁴⁷ Pour l'ensemble de ces citations : *Ibid.*, p. 163. Parmi les journaux locaux qui publient de telles annonces, Gilberte Muller cite *l'Espérance* et *l'Impérial de l'Est*.

mieux représentés (46,9% et 60,1%). Pour l'ensemble de la Lorraine, avec des chiffres partiels, on estime qu'ils représentent les deux tiers des étrangers sur la période 1850-1870⁴⁸. Les migrations de Lorrains vers des États allemands existent aussi, même si elles semblent moins nombreuses et que leurs activités « sont beaucoup moins variées que celles des Allemands en Lorraine et [que] les ruraux semblent absents du mouvement, au moins de façon officielle », ce qui paraît pouvoir s'expliquer par la situation économique de l'époque :

[...] la Lorraine en plein essor économique a besoin non seulement de la main-d'œuvre régionale mais aussi des surplus des régions voisines, d'où ce mouvement migratoire plus marqué des États allemands vers la Lorraine⁴⁹.

En somme, la frontière apparaît réellement ici davantage comme une interface que comme une barrière. Sans tirer de conclusions définitives quant aux rapports qu'entretiennent les habitants des deux rives du Rhin, Gilberte Muller souligne par exemple l'existence d'unions « entre conjoints issus de villages proches et séparés par la seule frontière » : aux relations économiques s'ajoute alors un ensemble de relations particulières que l'on ne peut saisir que par bribes ; de manière très minoritaire mais significative, elles peuvent aussi être particulièrement fortes dans les cercles privilégiés (« relations intellectuelles, artistiques et mondaines⁵⁰ »).

Sur ce dernier point, l'exemple d'Édouard Schuré est particulièrement intéressant pour l'Alsace : Français de cœur, il affirme pourtant régulièrement dans son journal son attachement à la culture allemande dans laquelle il puise de nombreux modèles artistiques et littéraires. Antoine Zopff, de son côté, semble avoir des amitiés outre-Rhin qu'il peut mobiliser rapidement pour mettre son épouse et ses plus jeunes enfants à l'abri, alors que le siège de Strasbourg semble inéluctable. Rachel Chrastil montre, de manière plus globale, que les rapports entre Alsaciens (les Strasbourgeois en particulier) et certains États allemands (notamment le Grand Duché de Bade) se déclinent en « liens économiques, culturels et familiaux⁵¹. » Elle convoque à cet égard la lettre que Frédéric Piton adresse à l'Empereur le 12 juillet, dans laquelle il cherche sans grand espoir à le convaincre de s'abstenir de déclencher un conflit qui est alors imminent :

⁴⁸ *Ibid.*, p. 165-166.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 169.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 166 et 169.

⁵¹ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg*, Londres, Harvard University Press, 2014, p. 6.

Piton s'inquiétait particulièrement d'un arrêt des relations avec le [Grand Duché de] Bade, l'État allemand situé vis-à-vis de Strasbourg, de l'autre côté du Rhin. Les Badois et les Strasbourgeois vivaient ensemble, travaillaient ensemble, concluaient des mariages ; des cousins vivaient de chaque côté du Rhin et maintenaient des liens solidement ancrés dans une langue et une religion communes. À peine une décennie plus tôt, Napoléon III et les dirigeants du Bade avaient travaillé ensemble pour construire le pont ferroviaire du Rhin, qui devait accroître les échanges commerciaux et la prospérité. Piton craignait que la rhétorique nationaliste ne monte le [Grand Duché de] Bade, mais aussi ses voisins, le Wurtemberg et la Bavière, contre la France au profit de la Prusse. [...] Il ne savait apparemment pas que les trois États avaient déjà dû signer des traités avec la Prusse⁵².

En Lorraine comme en Alsace, l'état des esprits semble très majoritairement favorable à la France à la veille de la guerre franco-allemande de 1870. À cet égard, Félix Ponteil souligne le « loyalisme » global des Alsaciens, au révélateur des tensions franco-prussiennes, autour, notamment, de la question du Luxembourg⁵³. Suivant ses travaux sur l'opposition en Alsace sous la monarchie de Juillet, il n'y a pas de « question d'Alsace » en 1840, constat qui est aussi valable « à la veille de la guerre franco-allemande⁵⁴. » Si 1866 marque un tournant dans la concrétisation d'une politique prussienne expansionniste et dans l'affirmation d'un nationalisme plus agressif, manifesté notamment par un discours aux accents annexionnistes⁵⁵, Lorrains comme Alsaciens apparaissent ainsi dans leur globalité attachés à

⁵² *Ibid.*, p. 17. Nous traduisons de l'anglais.

⁵³ Neutre dans le conflit qui oppose la Prusse et l'Autriche à partir du 14 juin 1866 (lequel aboutit, rappelons-le, à une victoire éclatante des Prussiens à Sadowa dès le 3 juillet), l'Empire demande vainement des « compensations » qui, comme le rappellent Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, « concernaient le Palatinat bavarois, donc la Sarre », qui « furent rejetées fermement par Bismarck. » Ces prétentions contribuèrent à isoler la France sur le plan européen, puisqu'on la suspecta dès lors d'avoir des ambitions expansionnistes. Cette défiance se renforce l'année d'après lorsque Napoléon III et Rouher entendent absorber le grand-duché du Luxembourg « comme un « pourboire » récompensant la non-intervention de la France bonapartiste dans la guerre de 1866 », première « étape vers une extension ambitieuse touchant à la Belgique – et touchant donc par là aux intérêts vitaux des Britanniques. » À nouveau isolée, s'aliénant autant les petits États que l'Angleterre, la France voit une nouvelle fois son projet se solder par un échec suite à « une conférence internationale » qui aboutit à la neutralisation du grand-duché. (BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870*, op. cit., p. 32-33).

⁵⁴ PONTEIL F., « L'esprit public en Alsace de Sadowa à la candidature Hohenzollern (1866-1870) », *La Vie en Alsace*, 12, 1935, p. 49.

⁵⁵ À cet égard, Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt soulignent encore que « dans les départements de la frontière nord-est, un certain malaise était palpable depuis les événements de 1866. En Alsace, on s'était ému des revendications des publicistes allemands qui, comme en 1814, en 1840 et en 1859-1860, se mettaient à expliquer que la province devait retourner à la patrie germanique commune. » (BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870*, op. cit., p. 31). Félix Ponteil faisait d'ailleurs le même constat : « Depuis près d'un demi-siècle, les publicistes allemands faisaient campagne pour prouver que l'Alsace était une terre germanique. » (PONTEIL F., « L'esprit public en Alsace... », art. cit., p. 50). Pour la Lorraine, nous renvoyons à nouveau à l'article de Gilberte Muller : (« L'affirmation : « la Lorraine et l'Alsace sont à nous » est un autre sujet d'inquiétude pour les Lorrains, surtout à partir de 1866. Les arguments germaniques sont historiques, linguistiques : l'emploi persistant du dialecte germanique dans le Nord de la Lorraine serait « l'indice d'une aspiration nationale allemande » et morale : il convient d'arracher à la France, pays de la barbarie, cette terre

la France en général, aux principes révolutionnaires en particulier, accréditant la thèse que soutiendra Fustel de Coulanges durant le conflit, en réponse à Theodor Mommsen⁵⁶. La Prusse suscite ainsi une certaine méfiance, qui se transforme parfois en hostilité :

En effet, à mesure que les semaines passent, la défiance grandit à l'égard de la Prusse. « L'agrandissement de la prépondérance allemande, après avoir impressionné les esprits, note le préfet du Bas-Rhin en mars 1867, commence à produire un réveil plus vif de l'orgueil national, un instant blessé par les apparences d'une diminution d'influence. La question du Luxembourg inquiète vivement les esprits. Aussi nouvelle notation du préfet de Strasbourg : « Le patriotisme, surexcité par les événements politiques de l'an dernier et de cette année, déborde à l'endroit des bravades prussiennes. On veut marcher en avant et châtier l'outrecuidance de nos éternels adversaires⁵⁷. »

En Lorraine, la crise de 1866-1867 a des effets similaires, qui ternissent singulièrement une image de l'Allemand qui était pourtant plutôt positive jusque là. On louait ainsi certaines de ses qualités, notamment en matière militaire. C'est particulièrement vrai des Prussiens et cela se retrouve dans de nombreux témoignages (chez Renée de Riocour, par exemple, au moment de l'invasion). À la veille de la guerre, Gilberte Muller affirme ainsi :

Donc, les Lorrains n'aiment pas, et ce terme est modéré, les Prussiens ; en ce qui concerne les autres populations germaniques, leur attitude est faite d'indifférence, de réalisme surtout : « les dispositions hostiles des populations germaniques en général sont bien connues ». On a conscience, en Lorraine que, quelle que soit l'évolution économique et politique en particulier, un conflit est inévitable, les rapports préfectoraux le répètent souvent, et qu'il mettra face à face la France et l'Allemagne, unifiée ou non.

Toutefois, cette hostilité ne concerne que la toute fin du Second Empire. Pour l'essentiel de la période, Gilberte Muller évoque des « relations quotidiennes entre les Lorrains et les Allemands [qui] semblent sans problème. », mais également une constante, révélatrice d'une inquiétude perpétuelle : « la peur des conflits armés, l'espoir d'une paix durable⁵⁸. » Ainsi,

allemande qu'est la Lorraine. » Il en découle un « regain de la théorie du Rhin, frontière naturelle » née de « l'obligation de se préserver de la menace que représente l'expansion prussienne. » Cf. MULLER G., « Les relations entre la Lorraine et l'Allemagne... », *op. cit.*, p. 172).

⁵⁶ « La patrie, c'est ce qu'on aime. Il se peut que l'Alsace soit allemande par la race et par le langage ; mais par la nationalité et le sentiment de la patrie, elle est française. Et savez-vous ce qui l'a rendue française ? Ce n'est pas Louis XIV, c'est notre Révolution de 1789. Depuis ce moment, l'Alsace a suivi toutes nos destinées ; elle a vécu de notre vie. » (FUSTEL DE COULANGES N., *L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à Theodor Mommsen*, professeur à Berlin, Paris, E. Dentu, 1870, p. 10-11. Le texte fut également publié au mois d'octobre 1870 dans la *Revue des deux Mondes*).

⁵⁷ PONTEIL F., « L'esprit public en Alsace... », *art. cit.*, p. 51.

⁵⁸ MULLER G., « Les relations entre la Lorraine et l'Allemagne... », *op. cit.*, p. 174.

pour nos auteurs alsaciens et lorrains, les rapports directs avec l'ennemi et les représentations dont il fait l'objet (les Prussiens en particulier) sont sans aucun doute plus complexes que pour le reste du territoire. Si l'on déplore l'entrée en guerre, au nom de la proximité entre les territoires situés de part et d'autre du Rhin, la crainte de l'expansionnisme allemand n'est pas sans fondement et représente une menace directe, bientôt concrétisée par l'invasion et l'occupation.

B) PRATIQUES D'ÉCRITURE ET IRRUPTION DE LA GUERRE

1) Entrée en guerre, entrée en écriture

a) La guerre, déclencheur d'une écriture extra-ordinaire

Ainsi que nous l'avons rappelé précédemment, la place de l'événement dans les écrits du for privé a fait l'objet d'une analyse par Michel Cassan, dans le cadre des travaux du groupement de recherche sur les écrits du for privé, dont les résultats ont été publiés en 2014. Il y souligne le rôle prédominant de l'événement, élément qui « rompt le fil ordinaire du temps », comme moteur de l'écriture. Parmi les exemples convoqués, l'hiver de 1709, ou encore la Révolution française qui opère des « mutations dans la prise de plume [...] très marquées » dans les carnets des soldats de la révolution¹. En tant que « grand événement », elle bouleverse le cours de l'histoire nationale et la vie des individus. En cela, elle retient l'attention comme sujet d'une écriture abondante. La guerre de 1870, qui devient rapidement une véritable crise politique une fois passées les premières illusions d'une marche sans obstacle sur Berlin et d'un triomphe rapide, est indéniablement identifiée en France comme potentiellement porteuse d'un bouleversement majeur. La nouvelle des premières défaites, des sièges de Strasbourg puis de Metz et enfin la chute de l'Empire suivie de l'avènement de la République, sont autant d'événements successifs qui font un peu plus basculer le pays dans l'incertitude.

Il convient, dans un premier temps, de mesurer l'impact « immédiat » de ces basculements successifs sur les pratiques d'écritures, en ce qu'ils peuvent être les moteurs de prises de plume exceptionnelles, au sens où elles sortent de l'ordinaire et n'auraient pas eu lieu dans un contexte « classique ». La crise de juillet 1870 entraîne la France dans le conflit de manière accélérée (François Roth n'a pas manqué de rappeler que dix-sept jours à peine s'écoulaient entre l'annonce de la candidature de Léopold Hohenzollern-Sigmaringen au trône d'Espagne le 2 juillet² et la déclaration de guerre le 19). La résolution du Corps législatif,

¹ CASSAN M., « Écrits du for privé et événements », in BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé...*, *op. cit.*, p. 129-162

² Cet épisode correspond à ce que François Roth appelle la « crise de juillet 1870 » : en Espagne, « Les militaires et hommes politiques qui ont mené la « révolution » de septembre 1868 cherchent un successeur constitutionnel à la reine Isabelle exilée. C'est un choix particulièrement délicat en raison du contexte espagnol très troublé et des implications internationales découlant de tout changement de dynastie [...] Aucune solution ne se dégageant, le nom de Léopold Hohenzollern-Sigmaringen est lancé. Le jeune prince appartient à une branche cadette et catholique de la famille des Hohenzollern [...] Le gouvernement français, qui suit avec attention les affaires espagnoles, prend ombrage de cette candidature. Ce serait un avantage donné à la Prusse. La presse s'enflamme et réveille de vieux fantômes évoquant les menaces que ferait peser sur les frontières du Sud et de l'Est l'alliance

suite à la séance du 15 est cependant connue avant l'officialisation de la guerre et pour certains, la nouvelle est indéniablement le point de départ de l'écriture. Pour d'autres, cependant, la rupture se fait plus tard, avec son irruption tangible dans leur quotidien : ainsi la rumeur de l'approche des troupes en zone frontalière, la nouvelle des défaites françaises de Woerth et Spicheren le 6 août, les préparatifs du siège puis le bombardement de Strasbourg, l'encerclement des Messins et de l'armée de Bazaine à partir du 20 août, l'occupation et les réquisitions sont des exemples d'expériences collectives et individuelles qui occasionnent ce basculement. Ainsi, l'événement qui incarne l'irruption de la guerre dans le quotidien des populations peut être à l'origine d'écrits qui lui seront exclusivement consacrés.

b) Événements fondateurs

- La déclaration de la guerre

Il convient tout d'abord d'interroger les liens que la guerre, en tant que somme d'événements multiples, aux répercussions multiscalaires, à la fois collectives et individuelles, entretient avec les phénomènes de « prises de plume ». Précisons que l'on s'intéresse ainsi de prime abord à des textes dont la rédaction n'est pas antérieure aux hostilités, mais commence avec elles. On soulignera en premier lieu l'effet inductif que la nouvelle de la déclaration de guerre joue en ce sens pour un certain nombre des témoins du conflit. Sur les 41 récits en guerre identifiés dans notre ensemble documentaire, près du quart (neuf) commence ainsi entre la séance fatidique du Corps législatif le 15 juillet 1870 et l'officialisation de la déclaration de guerre le 19. Adolescente assiégée dans Strasbourg à partir du 15 août, Ernestine Ungerer n'attend pas le début du siège, auquel son carnet sera prioritairement consacré, pour écrire. Il s'ouvre ainsi sur une notice du 18 juillet :

de la Prusse et de l'Espagne (février 1870) [...] Une négociation s'engage pour obtenir le retrait de Léopold. Cette levée de boucliers est efficace. Le roi de Prusse, Guillaume, chef de la maison de Hohenzollern, déjà réticent, obtient de son parent qu'il se retire [...] Tout s'apaise rapidement. » Toutefois, l'hypothèse de cette candidature est réactivée par Bismarck au début du mois de juillet, avec l'objectif d'inquiéter l'opinion publique et de pousser la France à la guerre. C'est un succès : la nouvelle, connue à Paris le 2 juillet, provoque une vive émotion dans le pays. C'est cet épisode qui aboutit à l'épisode de la fausse dépêche d'Ems le 13, alors que le gouvernement impérial tente d'obtenir des garanties de Guillaume I^{er} par l'intermédiaire de Benedetti, son ambassadeur. Dans ce texte remanié, Bismarck « laisse entendre que l'ambassadeur de France a été renvoyé comme un laquais par « l'adjudant de service. » » Humiliée, la France se résout alors à la guerre. (ROTH F., *La guerre de 1870...*, op. cit., p. 144-149).

La guerre est déclarée entre la France et la Prusse. Les portes de la ville se ferment à 8 heures. Les rues sont pleines de militaires ; chacun court aux campements pour voir les chasseurs à cheval, les zouaves, les turcos ; on fait sauter le pont de Kehl³.

Citadine, elle nourrit cette entrée en matière de l'agitation qui règne dans la ville. La rupture occasionnée par l'entrée en guerre est d'ailleurs marquée de manière prosaïque sous sa plume avec la destruction du pont entre la France et l'Allemagne. La rupture est d'autant plus grande dans la capitale alsacienne que les préoccupations de ses habitants étaient, comme le rappelle Rachel Chrastil, très éloignées d'un possible conflit armé, qui plus est contre un voisin avec lequel les relations étaient multiples et amenaient de nombreux Strasbourgeois à passer régulièrement la frontière, ne serait-ce que pour aller prendre les eaux à Baden-Baden en été⁴. Deux jours plus tôt, Marie-Anne de Fallois⁵ entame son journal dans la campagne lorraine, tout comme Henri Jeandelize⁶ à Metz, lequel exprime son incompréhension face à la précipitation du gouvernement : « Avant-hier toutes les nouvelles de Paris étaient à la paix. Hier nous avons appris que la déclaration de guerre a été annoncée à la Chambre par M. de Gramont ». À Colmar, Julien Sée entame son journal dès le 15 juillet, en faisant part de son inquiétude quant à la position frontalière de l'Alsace : « [...] nous sommes, comme on dit, aux premières loges, et nous pouvons être durement éprouvés. » Cette inquiétude est partagée à trente kilomètres au sud de Strasbourg par Émilie d'Andlau-Hombourg qui entame également un cahier par la notice suivante : « Le 15 juillet, nouvelles de la déclaration de la guerre. Consternation partout⁷. » Si aucun d'entre eux ne mentionne spécifiquement les raisons qui le poussent à écrire, il n'en reste pas moins qu'ils témoignent du fait que la nouvelle de l'entrée dans le conflit donne lieu à des départs d'écriture qui procèdent d'initiatives individuelles. En cela, la prise de plume conforte l'idée selon laquelle la guerre de 1870 provoque une rupture immédiate du cours normal des existences individuelles qui peut donner naissance à l'écrit.

Cette idée est en outre renforcée par l'impact de l'expérience de guerre sur ces pratiques. L'annonce de la guerre, on l'a vu, peut susciter des départs d'écriture. Il en va de

³ AD du Bas-Rhin, 100 J 122.

⁴ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 18-19 et 25.

⁵ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L..., de la Cie de Jésus, suivies du Journal d'une Lorraine pendant la guerre de 1870*, Paris, Lucien Bodin, 1907.

⁶ AD de la Moselle, cote 27 J 143.

⁷ ANDLAU-HOMBOURG (C^{tesse} D') « Notes sur les journées de Stotzheim pendant la guerre en 1870 », *Société d'Histoire et d'Archéologie de Dambach-la-Ville*, Barr, Obernai, 1970, p. 119.

même, à plus forte raison, de l'expérience directe du conflit, du côté des combattants comme des civils.

- Les préparatifs

Si la déclaration de la guerre est un événement national, elle touche les Français, et en particulier ceux qui ont écrit, de manière variable dans le temps et dans l'espace, notamment dans les arrières, où les populations civiles sont dans l'attente, avant de faire éventuellement face. Aussi, lorsqu'Ernestine Ungerer entame son journal, elle évoque bien le fait que la guerre soit déclarée, mais aussitôt passée cette courte mise en contexte, elle se consacre à son expérience personnelle des réalités guerrières : la fermeture des portes à 8 heures, le passage des troupes, etc. Pour elle, c'est cette première manifestation des conséquences de l'entrée en guerre, véritable rupture du cours « normal » de son quotidien, qui constitue le point de départ de l'écriture. Il s'ensuit une période de silence jusqu'au 1^{er} août, date à partir de laquelle les événements s'enchaînent :

1 Août. Le département du Bas-Rhin est en état de siège. 2 Août. Bataille gagnée à Saarbrück (*sic*). 4 Août : Bataille perdue à Wissembourg ; Wissembourg est bombardée. 6 Août. Grande défaite à Froeschwiller [...]

L'ennemi se rapproche, le rythme de l'écriture se resserre, bien que les notices soient très brèves avant le 14 août, date à laquelle « Quelques obus tombent sous (*sic*) le faubourg de Saverne. » Il s'agit des premiers. Frédéric Piton, dans son journal, qui débute le 19 juillet, fait d'emblée part des conséquences de l'entrée en guerre telles qu'il les perçoit : sa salle de lecture est vide :

Quel est ce morne silence qui règne autour de moi ? Pourquoi cette solitude qui contraste tant avec le mouvement des jours précédents ? Ma salle de lecture est délaissée. Beaucoup d'étudiants appelés par le service de la garde mobile, ont dû quitter la ville ; quelques-uns sont entrés dans les rangs de l'armée comme engagés volontaires⁸.

L'ennemi est encore à distance, la ville n'est pas encore assiégée, mais les premiers signes du bouleversement sont palpables et servent la prise de plume. Plus loquace qu'Ernestine Ungerer, il décrit ces préliminaires en s'appuyant manifestement à la fois sur ce qu'il observe et ce qu'il entend : le lendemain, il décrit les préparatifs militaires (en l'occurrence, des batteries de canon placées sur les remparts), rapporte la destruction du pont

⁸ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé*, Paris, Charles Schlaeber, 1900, p. 3.

de bateau sur le Rhin entre Strasbourg et Kehl et évoque l'ivresse des soldats dans les rues de la capitale alsacienne. De son côté, Jean-François Thuillier n'attend pas l'irruption des affrontements pour prendre des mesures pour sa sécurité et celle de sa famille en se réfugiant à Metz. S'il ne donne pas les raisons d'un tel départ, on peut les deviner : comme à Strasbourg quelques semaines auparavant, de nombreux habitants des campagnes viennent s'abriter dans les murs de la ville, par crainte de possibles exactions (pillages, violences physiques, enrôlement de force...)

- L'arrivée de l'ennemi

À mesure que l'ennemi progresse à l'intérieur du territoire français, la pression qu'il exerce sur les populations civiles se renforce et le contact devient inévitable. Ainsi que nous le rappelions, le projet français d'une campagne menée sur le sol allemand n'a été qu'une illusion de courte durée, cristallisée par l'escarmouche de Sarrebruck le 2 août. Mais deux jours plus tard, les Allemands prennent Wissembourg, puis Woerth le 6, à l'issue de la première grande bataille de la guerre face à l'armée d'Alsace de Mac-Mahon. Cette présence étrangère hostile est d'autant plus brutale pour les populations qu'elle est inattendue. En fait, la défaite de Mac-Mahon change tout : dès le lendemain, l'état de siège est décrété dans la capitale alsacienne et l'arrivée des troupes allemandes, auxquelles plus rien ne s'oppose, est inéluctable. L'investissement de la ville le 13 août marque un tournant pour Jules-Édouard Dufrenoy. Âgé de vingt-quatre ans, cet ancien étudiant des Gobelins ouvre son journal depuis son domicile strasbourgeois du centre-ville sur une notice expéditive, mais qui marque l'essentiel, le début de son expérience de la guerre : « Août 1870. Le Premier bombardement. 13 et 14 août. Premier bombardement, frayeur épouvantable parmi les habitants⁹. » Deux jours plus tard commence le récit de Cécile de Dartein. À vingt-deux ans, fille d'un ancien conseiller général du Bas-Rhin, elle entame pour sa sœur Marie qui réside en Thuringe, de l'autre côté de la frontière, le journal du siège afin de compenser l'interruption de la correspondance qu'elles entretenaient : « Je me réjouis d'avance du plaisir que tu auras, dans quelques temps, à nous suivre par la pensée durant ces journées de réclusion forcée. » Avec le siège commence un geste d'écriture chargé ici d'une fonction particulière : le rétablissement d'un lien avec l'absente ou du moins, l'anticipation de retrouvailles proches, alors même qu'avec l'investissement de la ville, un régime d'incertitude s'ouvre. Des « départs d'écritures » s'attachent ainsi aux événements qui émaillent la guerre de 1870. Le siège de

⁹ DUFRENOY J.-É., *Journal du Siège de Strasbourg. 13 Août – 26 septembre 1870*. Texte inédit présenté par Emmanuel Amougou, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 31.

Belfort, qui débute le 3 novembre, n'y fait pas exception. La veille, Édouard Doll, apprenant à Mulhouse où il est en permission, l'arrivée des Prussiens à Dannemarie, entame son journal, sans doute en rentrant à Belfort le soir, en y consignant brièvement les nouvelles qu'il a apprises un peu plus tôt (notice du 2 novembre 1870) :

En arrivant sans encombre à Belfort, j'apprends qu'à 2 heures l'ennemi a fait réquisition à Frais, près Foussemagne (*sic*), de trente-quatre sacs de pomme de terre et de deux bœufs ; j'ai passé dans cette localité, sans me douter de rien, vers 3 heures¹⁰.

Fait notable : dans son récit comme dans ceux d'Ernestine Ungerer à Strasbourg et de Louis Ray¹¹ à Montbéliard, on retrouve à l'entame l'évocation de la destruction d'un pont, qui marque l'entrée en guerre de manière particulièrement frappante pour les populations qui en sont témoins. Pour Louis Ray comme Charles-Joseph Lamboley à Vesoul¹², l'écriture commence avec l'occupation, autre forme de contact, dont on pourrait pourtant penser qu'elle a plutôt vocation à freiner ce genre d'initiatives, eu égard aux restrictions qu'une telle situation peut imposer aux populations civiles et à la pression qu'elle fait peser sur les espaces privés. Chaque soir, Louis Ray, qui a alors quinze ans, consigne ses impressions de la journée dans un carnet entamé le 4 novembre avec la destruction du « vieux pont de Voujaucourt » et du pont de chemin de fer, signal d'une arrivée imminente des troupes allemandes, qu'il va rencontrer de lui-même le 6 :

Après-midi, nous allons, mes camarades et moi, voir les Prussiens à Sévenans [...] Nous causons un instant avec 4 sous-officiers dont 2 parlent assez bien le français ; à ce moment des francs-tireurs embusqués dans un bois à 500 mètres à gauche tirent cinq coups de fusil, et une balle vient traverser la partie supérieure du bonnet d'une vieille femme qui tombe de frayeur près de nous¹³.

De la même manière, Charles-Joseph Lamboley entame le premier des trois cahiers de son récit consacré à l'invasion de Vesoul avec l'entrée dans la ville des dragons badois le 18 octobre 1870. Les premières exigences sont communiquées aux autorités civiles lors d'une entrevue à laquelle l'auteur assiste :

¹⁰ DOLL É., *Journal du siège de Belfort*, Mulhouse, Ernest Meininger, 1909, p. 17.

¹¹ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard en 1870-1871. Journal de Louis Ray*, Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie montbéliardaise, 1910.

¹² AD de la Haute-Saône, cote 1 J 847.

¹³ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, *op. cit.*, p. 6.

L'officier prussien demande que toutes les armes sans exception soient déposées à la Mairie avant 5 heures et que le Maire fasse publier cet avis qui, s'il n'était pas suivi d'effet entraînerait une indemnité de guerre de 100,000 f.

L'arrivée des troupes allemandes dans les arrières constitue ainsi un événement ou une série d'événements qui occasionnent, à l'initiative de témoins de guerre, fort d'une expérience neuve, des prises de plume qui lui sont dédiées. S'il s'agit, en ce qui les concerne, d'une entrée « passive » dans le conflit, il est cependant possible d'observer un phénomène semblable du côté des mobilisés.

- La mobilisation

Dans son article sur les écritures combattantes de la guerre de 1870, Corinne Krouck remarque qu'au sein de son échantillon de textes publiés, nombreux sont les auteurs qui évoquent l'existence d'originaux écrits pendant la guerre¹⁴. Les publications, qui commencent souvent avec l'entrée de ces acteurs de 1870 dans le conflit, permettent de penser que cette première écriture à chaud commence avec leur mobilisation. Elle nuance néanmoins : il s'agit, dans la plupart des cas d'une écriture sous la forme de notes : « Ils ont donc jugé nécessaire, dans « le feu de l'action », de consigner par écrit un certain nombre d'éléments » à la manière d'un journal intime, mais sous la forme de « notes », dont elle suppose qu'elles devaient, dans certains cas, être destinées à servir un but ultérieur, peut-être une rédaction plus élaborée et pourquoi pas, de souvenirs à publier. Dans tous les cas, Corinne Krouck souligne une relation probable entre la pratique d'écriture et l'événement vécu, sans doute perçu comme « quelque chose d'extraordinaire » dont le souvenir doit être conservé. Ces écrits « mobilisés » (plutôt que « combattants », les personnels mobilisés n'étant pas nécessairement amenés à prendre les armes) produits durant la guerre sont pourtant peu nombreux à avoir été conservés dans leur « dimension artisanale¹⁵ », c'est-à-dire en échappant aux altérations souvent nécessaires de l'édition. Les notes d'Albert Sanné, chirurgien volontaire de l'ambulance internationale du docteur Lefort¹⁶, dans Metz assiégé, constituent pour cette raison un cas précieux, d'autant qu'elles lui ont vraisemblablement servi à mettre en forme un récit plus abouti en 1898, bien qu'il ne l'ait pas publié. Le « récit » au jour le jour, intitulé « Notes sur le siège de Metz

¹⁴ KROUCK C., « Stratégies d'écriture... » *art. cit.* p. 170.

¹⁵ BEAUPRE N., *Écrits de guerre...*, *op. cit.*, p. 161. Il emprunte l'expression à la contribution suivante : SMITH L. V., « Le récit du témoin. Formes et pratiques d'écriture dans les témoignages de la Grande Guerre », in PROCHASSON C, RASSMUSSEN A. (dir.), *Vrai et Faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2004, p. 301.

¹⁶ Léon Clément Lefort (1829-1893), célèbre médecin originaire de Lille.

1870 » est constitué de notices souvent sommaires et parfois difficiles à déchiffrer (peut-être en raison des conditions dans lesquelles elles ont été écrites.) Les premières notices sont très brèves et s'en tiennent à l'essentiel, depuis le départ d'Albert Sanné de Paris, sa ville d'origine, à son arrivée en Lorraine :

Départ de Paris – 4 août 1870 – 10h ½ du soir. Arrivée à Nancy – 5 août – 5 h du soir
campement de nuit à la Gare. 6 – Campement à Tomblaine. 7 – Retour à Nancy – Campement
Cours Léopold et académie. 8 – Nuit passée à la gare pour blessés qui vont dans les [mot
illisible] de la ville¹⁷.

Le temps manque sans doute pour en écrire davantage, mais l'écriture suit tout de même un cours régulier, dans un style parfois télégraphique, en rendant bien compte de chaque étape du périple du jeune médecin jusqu'à Metz, à la manière d'un journal de marche. Les exemples d'écrits de campagne « bruts » sont cependant rares et les notes d'Albert Sanné constituent le seul exemple au sein de notre ensemble. À côté de ce carnet, on trouve cependant quatre autres témoignages, dont l'un a été publié pendant la guerre, en novembre 1870 et quatre au début du XXe siècle (entre 1902 et 1912). Pour la plupart d'entre eux, un travail de mise au net semble avoir été effectué, lorsqu'il n'est pas annoncé d'emblée que le texte original n'a servi que de support à leur rédaction. Dans le cas d'Henri Juillard-Weiss¹⁸, la suppression des passages jugés superflus est ainsi indiquée dès l'avant-propos. Quant au récit de Marc Bonnefoy, l'ouvrage imprimé est en réalité la mise au net début 1871 des notes prises durant les semaines précédentes, sur lesquelles il est impossible de se prononcer. Reste un journal anonyme publié en novembre 1870, pour lequel la publication quasi-immédiate peut éventuellement être un indicateur, auquel s'ajoute la consigne de l'auteur à son ami, chargé de le faire paraître : « Je t'engage à ne rien changer, à ne rien modifier, si tu veux conserver à ce simple *factum* son seul mérite, celui de la plus entière franchise. » Le récit à proprement parler commence le 24 juillet 1870 avec l'arrivée de l'officier au quartier général du 1^{er} corps d'armée, placé sous les ordres de Napoléon. Cependant, son organisation en chapitres et son style élaboré contrastent fortement avec les notes sèches d'Albert Sanné, alors que les conditions de rédaction n'ont guère pu être plus avantageuses pour un militaire engagé dans les batailles de Woerth-Froeschwiller et de Sedan. En revanche, l'hypothèse que ces récits sous-tendent d'une écriture en campagne, débutant avec elle et s'y attachant exclusivement n'en paraît pas moins valable, d'autant que des modèles similaires de prises de plume existent

¹⁷ AD de la Moselle, cote J 7292.

¹⁸ JUILLARD-WEISS H., *Notes journalières concernant l'ambulance de Mulhouse, par Henri Juillard, infirmier volontaire*, Mulhouse, Ernest Meininger, 1908.

déjà en 1870. S'ils s'écartent probablement des originaux, ils sont également les traces d'une pratique d'écriture intimement liée à l'engagement de leurs auteurs dans le conflit, une écriture qui naît de la guerre qu'elle s'attache à dire.

2) Déclaration de guerre et écritures ordinaires¹⁹

a) Des sources rares

Lorsque le geste d'écriture est suscité par un contexte politique exceptionnel comme la guerre, le terme d'« écriture ordinaire » semble peu lui convenir, comme nous l'avons déjà souligné. Avec l'éclatement du conflit, un nombre significatif d'initiatives individuelles d'écriture voit le jour – il s'agit d'ailleurs de l'écrasante majorité des textes écrits pendant la guerre. En cela, ils procèdent bien de gestes exceptionnels à la croisée entre la crise politique et la réception « immédiate » qui peut en être faite par un fragment de la population française. Pourtant, l'hypothèse de départ qui a donné naissance à notre étude était qu'à l'instar du journal intime de Geneviève Bréton, il existait un nombre important d'écrits nés en amont de l'éclatement de la guerre et poursuivis en aval, dont la guerre ne serait en définitive qu'un « moment ». C'était peut-être surestimer le nombre de journaux intimes conservés, qui ne préjuge en rien du volume total que représentent ceux qui ont été réellement tenus pendant la guerre franco-prussienne : les défrichements ont rendu un verdict clair à cet égard, puisque seuls quatre exemples d'écriture diariste dont les bornes chronologiques ne sont pas restreintes à la guerre (cinq avec celui d'Henri Jeandelize, qui a la particularité de commencer avec la guerre et de se poursuivre jusqu'en 1909) s'en sont dégagés. Faut-il en conclure que la portée mémorielle des journaux de la guerre de 1870 a joué en faveur de leur conservation ? Probablement. Leur surreprésentation par rapport aux journaux intimes « classiques » peut également s'expliquer par une possible soustraction volontaire ou involontaire d'un certain nombre de ces derniers, qui ont pu être détruits, gardés dans des cercles privés ou tout simplement perdus. L'exemple de celui de Caroline Brame²⁰, étudié par Michelle Perrot²¹ et acheté par hasard dans un marché aux puces n'est peut-être pas représentatif des aléas de leur conservation. Mais il n'est pas impossible qu'il reflète le paradoxe qui s'attache au genre, évoqué en ces termes par l'historienne :

¹⁹ FABRE D., *Les écritures ordinaires*, Paris, P.O.L, 1993

²⁰ Caroline Brame (1847-1892), jeune fille de l'aristocratie vit essentiellement entre Paris et Lille. Le journal retrouvé s'étale de 1864 à 1868.

²¹ PERROT M., *Les femmes ou les silences de l'Histoire...*, *op. cit.*, p. 61-114.

Témoin gênant dont on rougirait, on le cache si bien qu'on l'égare ; et même on le supprime. Sans doute en reste-t-il plus qu'on ne croit dans les archives familiales, précieuses marques d'écriture et de vies, autrement perdues. Mais beaucoup ont été détruits par leurs auteurs qui redoutent le regard insensible d'héritiers indifférents. Que de papiers brûlés au soir d'une vie, pour préserver cette part de secret qui est au cœur de toute existence²² !

Ainsi, malgré une certaine intensité de l'écriture diariste, du moins dans les cercles privilégiés, nombreux sont ceux qui n'ont pu être conservés. Il est par ailleurs possible que les contraintes spécifiques à la guerre n'y aient pas aidé : si Cécile de Dartain a pu conserver son carnet, qu'elle emmène partout avec elle dans Strasbourg assiégé, on peut imaginer que d'autres journaux aient pu être perdus au cœur même des événements.

Au sein de notre ensemble documentaire, quatre textes se singularisent ainsi par leur préexistence au conflit. Ils n'en présentent pas moins une certaine diversité, à la fois du fait de leurs auteurs et du projet d'écriture dont ils procèdent. Deux d'entre eux sont alsaciens. Il s'agit du poète barrois Édouard Schuré et d'Ernest Meininger, jeune étudiant mulhousien – mais seul le journal du premier cité peut réellement être qualifié d'intime²³. Les deux autres présentent également des profils singuliers : d'une part, Renée de Riocour, jeune fille de l'aristocratie lorraine, tient un journal intime particulièrement dense, notamment pendant la guerre. Précisons cependant une nouvelle fois qu'il s'agit d'une copie de l'original, sans doute pour conserver au mieux la mémoire familiale, annotée par elle-même suivant un système de renvoi en bas de page ; d'autre part, Adrien Monceau²⁴, curé de la commune marnaise de Barbonne-Fayel, consigne aussi bien ses états d'âme que des observations sur sa paroisse dans de petits cahiers. Tous ont en commun d'appartenir à des groupes sociaux habituellement familiers des lettres. Nous porterons une attention particulière à la place que prend la guerre dans ces écrits, dont elle ne constitue pas l'objet initial tout en interrogeant un possible glissement, délibéré ou non, de leur fonction.

²² *Ibid.*, p. 63.

²³ Le projet d'Édouard Schuré appelle une certaine introspection et doit lui servir de « guide ». En revanche, le journal d'Ernest Meininger tient plus de la chronique et s'attache davantage à porter un témoignage sur des événements vécus collectivement. C'est d'ailleurs l'argument qu'il retient pour en légitimer la publication.

²⁴ AD de la Marne (Reims), J 1779.

b) Rupture du fil ordinaire de l'écriture

- Une rupture marquée

En mars 1870, Édouard Schuré commence son journal, dans un carnet à la couverture rouge. Tenu à des rythmes variables pendant plus de dix ans, il s'achève en 1881. Jeune homme d'une trentaine d'années issu d'une famille protestante de la commune bas-rhinoise de Barr où son père, Jean-Frédéric Schuré, était médecin, il s'est tourné vers les lettres après avoir obtenu une Licence en Droit. Au cours de ses années d'études, il lie des relations avec de futures personnalités des milieux artistiques et littéraires, notamment Rodolphe Reuss²⁵ et Victor Nessler²⁶, dont il épouse la sœur Mathilde en 1866, avec laquelle il s'installe à Paris. Assidu des cercles littéraires, il fréquente les salons de la comtesse Marie d'Agoult (avec qui il se lie d'amitié), au sein desquels il tisse un réseau dense de relations avec des personnalités de premier plan (Jules Michelet et Ernest Renan entre autres). Il cherche cependant encore à s'y affirmer : en 1870, il a déjà publié une *Histoire du Lied*²⁷ et un article sur Richard Wagner²⁸, pour lequel il clame régulièrement son admiration dans son journal, mais à la veille de la guerre, son œuvre littéraire se résume encore à des projets. L'écriture diariste semble d'ailleurs liée à cette ambition. Ainsi, il écrit le 13 mars (première notice datée précisément) :

Je me propose de noter ici au courant de la plume les impressions importantes de ma vie. Je suis parvenu à l'âge de 29 ans sans avoir jamais écrit mon journal [...] Si je commence aujourd'hui un journal ce n'est pas que je veuille changer de nature, me guider autrement, ce n'est que pour me rendre un compte exact du chemin parcouru et du but à poursuivre.

On comprend rapidement que ce « but » à atteindre est essentiellement la poursuite de son « Idéal²⁹ » poétique et, par conséquent, la concrétisation de ses projets littéraires, évoqués dès l'entame de la première page :

1870 – Cette nuit dans une insomnie j'ai entrevu pour la première fois en traits plus distincts le 1^{er} acte de la tragédie populaire Jeanne Darc (*sic*) telle que je la rêve. La scène des bergers

²⁵ Rodolphe Reuss (1841-1924), historien français et bibliothécaire de Strasbourg. Il a notamment tenu un journal durant le siège de la ville, auquel nous avons pu accéder (photocopies conservées à la Médiathèque André Malraux, Ms 1429), sans toutefois le retenir pour notre étude.

²⁶ Victor Nessler (1841-1890), compositeur franco-allemand.

²⁷ L'ouvrage paraît en 1868 sous le titre *Histoire du Lied ou la chanson populaire en Allemagne* chez A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie.

²⁸ Il lui a, en outre, consacré un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1869.

²⁹ La poésie idéaliste s'attache à l'expression singulière de la sensibilité de chaque poète, d'où l'emploi régulier de pronoms possessifs devant le terme « idéal ». Les poètes qui s'en réclament ont souvent recours aux mythes et aux légendes (en témoigne l'intérêt très vif d'Édouard Schuré pour la mythologie celtiques ou pour Jeanne d'Arc).

avec rond autour du chêne celtique ; l'arrivée de l'ermite, la nuit l'orage. [...] – Je ferai Jeanne Darc, ma Jeanne Darc. Quand ? je l'ignore, mais je la ferai. –

Cette préoccupation fait partie des thèmes qui nourrissent son journal jusqu'au 6 mai. Depuis Barr (commune bas-rhinoise située à une trentaine de kilomètres au sud de Strasbourg), il déplore l'image de « critique » qu'il estime renvoyer, notamment lorsqu'il fait la connaissance de Franz Liszt, au milieu de considérations esthétiques et de l'évocation de ses modèles littéraires, parmi lesquels les noms de Goethe et de Byron reviennent constamment. La notice du 6 mai est suivie d'une page blanche qui la sépare de celle du 6 Août, écrite depuis Barr. La guerre a commencé. En apparence, elle n'interrompt pas le journal dans lequel elle semble s'insérer. Cependant, la séparation qu'Édouard Schuré y marque semble ouvrir une seconde étape dans son écriture. Chez Adrien Monceau, c'est un silence qui fait office de transition : curé de Barbonne-Fayel depuis 1868, âgé de 34 ans, il tient un journal qui s'étale sur une trentaine de petits cahiers à couverture souple entre 1869 et 1873. Le 1^{er} juin s'ouvre le huitième d'entre eux. Bien loin des préoccupations politiques, son auteur regrette la fin du mois de Marie dans une notice qui s'achève avec l'évocation de la guérison miraculeuse de l'une de ses paroissiennes. Le journal ne reprend ensuite que le 8 septembre, alors que les troupes ennemies contrôlent déjà en grande partie le Nord-Est du pays³⁰. Chez Renée de Riocour, un silence de trois mois précède la première entrée « en guerre » dans ses carnets, le 23 juillet 1870 : « Je ne sais vraiment pas pourquoi, depuis le jour de mes 18 ans, je n'ai point ouvert mon Journal, mais voici plusieurs événements, tristes en effet et qui doivent y trouver leur place. » Cependant, elle ne suit le début du conflit que de quelques jours, ce qui laisse à penser que dans son cas, l'événement relance la pratique de l'écriture, à laquelle elle s'adonne avec assiduité à compter de ce jour. L'idée selon laquelle la guerre introduit une rupture, à la fois dans le quotidien de ceux qui la vivent, mais également au sein de leurs écrits (puisqu'ils prennent parfois la peine de la « marquer »), entre en résonance avec l'analyse faite par Éléonore Reverzy, dans la présentation de son récent ouvrage portant sur les témoignages du siège de Paris et de la Commune :

Le témoin prend en effet la plume lorsqu'il a le sentiment d'être confronté à l'inouï : une catastrophe que rien ne laissait présager, un fait ou une situation qu'il ne peut immédiatement rapporter à quelque événement antérieur. C'est lorsque la mémoire est prise en défaut,

³⁰ À cette date, l'essentiel des armées françaises est hors de combat : l'armée d'Alsace de Mac Mahon (environ 70 000 hommes) a été définitivement vaincue à Sedan le 2 septembre et l'Empereur fait prisonnier. L'armée de Lorraine, sous le commandement de Bazaine est, quant à elle, bloquée dans Metz. Le champ est donc libre pour les troupes allemandes entre Sedan et Paris. Les troupes confédérées achèvent l'encerclement de la capitale le 19 septembre.

lorsqu'il n'y a pas de référent nettement identifié que le témoignage paraît. Les grandes catastrophes, Anne Duprat l'a montré, sont perçues comme des événements inexplicables : l'incendie de Londres en 1666 ou les éruptions du Vésuve ont certes des causes mais elles sont exceptionnelles au sens premier du terme, c'est-à-dire qu'elles constituent une rupture dans le cours du temps³¹.

Cette rupture ouvre un nouveau régime d'écriture : celui de l'écriture en guerre, qui marque son inscription dans le quotidien de ceux qui la vivent.

- Écriture quotidienne et « tyrannie » de la guerre

Pourtant, cette reprise marque bien un sentiment de rupture chez la jeune diariste, pour qui le futur devient incertain :

[...] enfin tout projet d'ici à quelques temps du moins est interdit et en présence de cet avenir agité tout-à-coup sans en avoir eu le moindre pressentiment, de ces événements toujours si graves quelqu'en (*sic*) soit l'issue, on éprouve vraiment le besoin de se recueillir en se retournant vers le passé qui va céder pour ainsi dire à tant de préoccupations, d'espoir sans doute, mais en tout cas de grande agitation !

À compter de cette date, comme chez Adrien Monceau et chez Édouard Schuré, la guerre accapare une écriture dont elle n'est pas l'objet initial. Ce dernier ne manque d'ailleurs pas de souligner la véritable tyrannie que l'événement exerce sur sa personne, dans la notice du 21 août :

On ne fait plus rien, on ne pense plus, on ne travaille plus. C'est à peine si on peut lire. – Jamais calamité publique n'a ainsi réduit à néant la vie intérieure et détruit mes plus chers projets de travail.

Certes, la difficulté à écrire et les doutes existentiels ne sont pas rares dans son journal ; l'invasion prussienne marque cependant, sinon une interruption complète, un obstacle de taille à l'élaboration de ses projets littéraires qui sont mis en suspens. En témoigne d'ailleurs l'écriture en décembre 1870 d'un essai intitulé *L'Alsace et les prétentions prussiennes*³² depuis Genève, au sujet duquel il avoue d'ailleurs : « Pour la première fois la politique fait taire en moi tout le reste. » Cette idée se retrouve déjà sous sa plume le 22 septembre, lorsqu'il évoque les deux mois écoulés qui le plongent dans un état de « tristesse, oppression

³¹ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 11.

³² SCHURE É., *L'Alsace et les prétentions prussiennes. Réponse d'un Alsacien aux Allemands*, Genève, F. Richard, 1871.

intérieure, léthargie. » Plus loin, l'analogie entre la guerre et une « chape de plomb » qui sape toute tentative de sursaut va dans le même sens. Chez Adrien Monceau, l'omniprésence du conflit dépasse le cadre abstrait dans lequel elle est circonscrite chez Renée de Riocour (dans un premier temps, du moins) et chez Édouard Schuré, qui n'y est que très peu confronté directement : son journal s'attache en effet à chroniquer le quotidien de sa commune et de sa paroisse soumises à la pression des contributions imposées par un ennemi qui ne se fait pas attendre longtemps après la défaite du 2 septembre. Dès le 10 septembre, les uhlans arrivent à Barbonne-Fayel. À compter de cette date, le village vit au rythme du passage des troupes et des réquisitions, rythme suivi par l'écriture. Un glissement s'opère ainsi chez les trois diaristes, qui vivent chacun la guerre depuis les trois aires géographiques principales de notre étude : les journaux intimes, au carrefour entre deux temporalités, deviennent de véritables journaux de guerre.

- Du journal intime au journal de guerre ?

Le passage d'une temporalité, celle d'un quotidien « normal » à une autre, celle de la guerre, entraîne parallèlement un glissement entre les régimes d'écriture (d'une pratique ordinaire à une pratique exceptionnelle) et, ainsi, entre les genres. Si la guerre ne peut être qu'un moment du journal intime, comme c'est le cas pour Renée de Riocour et pour Édouard Schuré (d'après les documents connus, ils s'y consacrent respectivement au moins jusqu'en 1878 et 1881), elle en modifie profondément l'objet ou même les représentations que s'en font leurs auteurs. Ainsi, le poète alsacien écrit comme un constat le 22 septembre : « Tout journal individuel a cessé pour moi dans cette triste époque. » L'affirmation doit cependant être nuancée. Dès le 1^{er} novembre, il se rend à Genève pour échapper à l'invasion (« On n'était plus tranquille à Barr même. Les passages des troupes s'y succédaient. Enfin on n'était plus en France ni en Alsace, mais en Prusse »). Cet exil tend à desserrer l'emprise de la guerre sur l'écriture de son journal. Elle reste cependant un thème absolument prépondérant : la reddition de Metz est par exemple évoquée le même jour avec stupeur :

[...] avec 180,000 hommes ! 4000 canons et 100 000 chassepots ! Il y a du prusso-bonapartisme là-dessous. Jamais fait pareil ne s'est vu depuis que le monde existe ! Où allons-nous ? Je n'en sais rien. Que deviendra notre pauvre nation ? Je l'ignore.

Pourtant, la guerre se fait par moments moins écrasante : il évoque ainsi ses retrouvailles avec certaines de ses connaissances, comme Charles Ritter, avec lequel il écrit avoir passé des « heures charmantes », ainsi que des promenades, dont l'une à la jonction du Rhône et de

l'Arve. La mise à distance physique de la guerre semble permettre des temps de respiration au sein d'une écriture qui demeure intime – nous reviendrons sur ce point au chapitre 6 – bien qu'elle n'en disparaisse jamais tout à fait : on peut mentionner à cet égard ses différends avec Cosima et Richard Wagner sur la question dans la correspondance qu'ils entretiennent³³.

Le peu de contacts directs qu'il a avec l'ennemi – et d'une manière générale avec les manifestations matérielles de la guerre – et son départ pour la Suisse font d'Édouard Schuré un observateur extérieur des événements de 1870-1871 en Alsace. Son journal n'en est pas moins empreint de ce « régime » de crise. Chez Renée de Riocour et Adrien Monceau, en revanche, il en va tout autrement. Dans son premier cahier, l'abbé de Barbonne-Fayel chronique les événements qui se déroulent dans sa commune : le comportement des habitants, dont il fustige la lâcheté, les anecdotes plus ou moins dramatiques, mais aussi et surtout le passage des troupes ennemies en route vers Paris et les contributions auxquelles les populations sont soumises, qu'il en soit le témoin direct ou qu'il relaie simplement les nouvelles qui circulent. Son cas est révélateur de la fonction que certains religieux peuvent remplir, en particulier durant le conflit : centraliser les informations et les consigner par écrit. Stéphane Audoin-Rouzeau³⁴ cite notamment l'exemple de l'abbé A. E. Perier, du côté de Rouen. Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt³⁵ mentionnent également le curé de Frazé (Eure-et-Loir), qui déplore l'isolement de sa commune du reste du territoire et l'absence de nouvelles de l'extérieur. Comme celui d'Édouard Schuré, le journal d'Adrien Monceau met rapidement en évidence l'entrée dans une nouvelle situation d'écriture avec l'arrivée de la guerre. Ainsi, dès le 8 septembre, première notice en guerre, il s'interroge :

Mon Dieu ! Comment relier le temps où je suis avec celui que retraçaient les dernières lignes qui précèdent ! Trois mois seulement les séparent, et il semble que des siècles auraient pu se loger dans cet intervalle avec leurs événements multiples, leurs bouleversements, leurs ruines amoncelées, leurs hécatombes humaines et leurs révolutions de toutes sortes.

Dès le 10, la réponse semble arriver d'elle-même : le journal s'attache à partir de cette date à relater la guerre à Barbonne-Fayel et aux alentours. À cette date, des uhlans passent par le village : il s'agit du premier contact avec l'ennemi. Le 11 et le 13, nouveaux passages de troupes. Le 14, il écrit avoir été réveillé par le « galop des chevaux ennemis », le 15 c'est « une carriole de militaires prussiens qui passe » sous ses fenêtres. Le récit, construit au jour

³³ Notice du 19 novembre 1870.

³⁴ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 271.

³⁵ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 161.

le jour, se transforme en témoignage. C'est également le cas chez Renée de Riocour, qui fuit l'avancée ennemie dès le 11 août, passant d'Aulnois-sur-Seille à Pont-à-Mousson, une trentaine de kilomètres plus à l'est, accompagnée notamment de sa mère : « Enfin, enfin ! il faut monter en voiture : Maman, Hélène, Adèle, Charles, moi et Belotte, Constant et Bruce sur le siège ; Ah ! si surtout nous n'étions pas obligées de laisser Papa ! » En effet, son père, maire d'Aulnois, ne peut se soustraire à ses obligations. Le 15, jour de l'Assomption, elle revient sur les quatre jours qui se sont écoulés depuis ce départ : le 13, les troupes allemandes se sont emparées « paisiblement » de Pont-à-Mousson. Loin de s'être éloignée de la guerre, la jeune fille se retrouve au cœur de l'action bien malgré elle : « Ah ! qui aurait dit il y a 15 et même 8 jours, que nous ferions une si triste fête !.. que pour l'Assomption, nous serions..... entourés de Prussiens ! » Après cinq jours d'occupation, les blessés des batailles sous Metz affluent vers la ville³⁶, français comme allemands. Le 20 août, elle peint en quelques lignes un tableau éloquent :

[...] il est impossible de se faire une idée de l'état actuel de la Place : quel amas, quel encombrement de charriots de voitures d'ambulance, de Prisonniers, de blessés, de chevaux.... ! les arcades remplies de paille pour le Bivouac etc.....

Le 21 et le 22, elle prend une part active à l'effort de la population, en travaillant pour les blessés, abrités à l'église :

[...] il faut des monceaux de charpie, des bandes en quantité, des compresses, et puis des arrosoirs entiers de riz, de tisane, de café ; nous avons passé la matinée entière au séminaire, à distribuer tout cela !

Dans l'édifice, elle fait pour la première fois l'expérience directe de la violence de guerre, à la vue des blessures :

On n'amène ici que les moins blessés : bras et jambes emportés etc... il y en a beaucoup auxquels il faut encore extraire des balles ou des éclats d'obus... et alors ce doivent être d'horribles souffrances, à en juger par les cris de cet homme que nous entendions ce matin pendant l'opération. Non ! Cela ne s'oublie pas !

³⁶ La bataille de Borny-Notteville a lieu le 14 août, celle de Rezonville-Mars-la-Tour le 16 et celle de Saint-Privat (Gravelotte) le 18. Elles aboutissent sur l'encerclement de l'armée de la Lorraine dans Metz et laissent le champ libre aux troupes allemandes.

Le 24, un laissez-passer leur arrive d'Aulnois, d'où elle écrit à nouveau le soir. Mais l'expérience de guerre – et donc son écriture – ne prend pas fin avec ce retour et continue d'être au cœur des notices qui se succèdent quotidiennement.

On observe ainsi une corrélation forte entre écriture et entrée en guerre ; dans de nombreux cas, la prise de plume est exclusivement dédiée à l'événement exceptionnel qui marque une rupture majeure dans le quotidien de ceux qui le vivent. Dans d'autres cas, le conflit prend une place prédominante dans des écrits ordinaires préexistants, motivés par un projet initial qui y est entièrement étranger ; c'est sans doute la raison première pour laquelle l'écriture diariste figure en si bonne place au sein de notre corpus, puisqu'elle s'adapte parfaitement à la circonstance en médiatisant aussi bien le besoin de prendre en charge au jour le jour une existence suspendue, tout en servant à exprimer l'incertain et le brouillage des projections que l'on peut faire sur l'avenir. Ce n'est pas un hasard si, dans certains cas, des journaux sont amenés à se substituer à la correspondance (c'est-à-dire que des écrits extraordinaires, des écrits de guerre, remplacent pour un temps des écrits ordinaires) : le diariste répond ainsi à l'interruption des communications et à l'isolement en maintenant un lien avec son correspondant. En tenant un journal pour plus tard, il appelle de ses vœux des retrouvailles qu'il espère ardemment, même s'il ignore quand elles pourront avoir lieu. Ainsi, nous disposons d'un ensemble important d'écrits produits durant la guerre qui sont, en fait, de véritables écrits de guerre, dédiés à ses événements, informés par le contexte de leur production et, pour beaucoup, circonscrits à leur espace d'écriture tant que les communications avec l'extérieur sont interrompues.

Il convient à présent d'interroger les modalités de l'écriture en guerre : quels en sont les genres privilégiés ? À quel rythme est-on à même d'écrire dans un contexte où les espaces privés et le temps pour soi nécessaires à cette activité subissent parfois une pression extérieure intense ? Tout en répondant à ces questions, nous mettrons au jour l'existence de situations d'écriture propres à la guerre, qui suivent largement son déroulement. Loin d'être un geste exceptionnel, auquel on ne peut s'adonner que de loin en loin, nous verrons que l'écriture est une activité qui peut s'enraciner profondément dans le quotidien en procédant chez certains de nos auteurs d'une régularité parfois rituelle.

Chapitre 2 : Genres, situations, rythmes et rituels de l'écriture en guerre

Face à l'échantillon constitué pour notre étude, un constat s'impose : la guerre de 1870 a fait l'objet d'une mise en écriture, au moment même où elle se déroulait. Dans les 48 sources dont nous disposons pour cette saisie au jour le jour, elle est au cœur du propos ; de là à penser qu'elle incite des individus à prendre la plume, pour se consacrer à un geste souvent individuel, parfois unilatéral, dont l'existence est strictement subordonnée à la crise que connaît le pays, il n'y a qu'un pas. Le caractère exceptionnel des événements, l'impression de vivre un moment de rupture, le passage d'une époque à une autre peuvent présider à ces initiatives : avant même le début de la guerre, Ernest Meininger, jeune étudiant mulhousien entame son journal le 6 juillet 1870, alors qu'un mouvement ouvrier marque le quotidien de la Ville aux Cent Cheminées, ce qui constitue un réel moment de rupture :

[...] nous allons sans doute assister à Mulhouse à une seconde édition du fameux *Bäckefest*¹ de l'année 1847, dont mes parents m'ont si souvent parlé. Aussi vais-je noter les événements au jour le jour, afin de pouvoir, plus tard, mieux me les rappeler².

Le projet est mené à bien jusqu'au 15, date à laquelle les premières rumeurs de guerre sont évoquées sous sa plume, confirmées le 19 par la nouvelle de la déclaration de guerre. Un glissement s'opère d'une situation de crise à l'autre et le journal se poursuit jusqu'au mois de septembre, sur plus d'une centaine de pages³. Le souci de garder pour soi le souvenir peut aussi s'accompagner, très tôt, d'une intention testimoniale, sur laquelle nous reviendrons.

Quelles que soient les intentions de ceux qui écrivent, si tant est qu'il soit possible de les identifier, mettre en écriture la guerre franco-prussienne est, dans bien des cas, un geste spécifique, qui se concentre sur un objet précis : l'un de ses épisodes (siège, bataille...), une situation précise (occupation, invasion, siège, vie en campagne). Ainsi se pose la question de l'étendue chronologique de ces écrits. Leur rédaction se poursuit-elle au-delà de la guerre, de

¹ En 1847, la crise économique précédant la révolution de février 1848 sévit en Alsace et notamment à Mulhouse, où l'industrie est particulièrement touchée. La hausse des prix du pain engendre une émeute au mois de juin. Le terme « Bäckefest » (en français « Fête des Boulangers ») fait référence aux pillages des boulangeries survenus lors des troubles.

² MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-71, notes prises au jour le jour par ****, Mulhouse, Imprimerie Veuve Bader & Cie, 1895, p. 7.

³ La publication date de 1895 (123 pages). Aucune trace du manuscrit aux AM de Mulhouse.

manière pérenne, ou s'agit-il plutôt d'une écriture de circonstance qui s'achève avec la fin de l'expérience narrée ? Outre la question du temps et de l'inscription dans le temps de ces textes, peuvent également se poser les questions du regard que certains auteurs improvisés portent sur leur production et sur les formes qu'elles prennent, de manière délibérée ou non. Enfin, d'une manière générale, l'ensemble des paramètres qui entourent la production de ces récits (lieux, temps disponible, rythmes, supports...), constitutifs de situations d'énonciation distinctes, doit faire l'objet d'une analyse : on n'écrit pas derrière les murs d'une ville assiégée comme on le fait en campagne ou en captivité et les conditions de la prise de plume varient suivant que l'auteur fait partie des combattants ou non ou selon son sexe. On peut ainsi dégager une palette large des modalités et des formes de l'écriture en guerre.

A) GENRES

1) Le journal, genre privilégié de l'écriture en guerre

a) Le journal : un modèle d'écriture dynamique au XIX^e siècle

Si la pratique du journal intime, au sens où on l'entend le plus généralement, soit une écriture « pour soi, sur soi¹ » constitue un acte « relativement rare » au XIX^e siècle, écrire au jour le jour est un geste plutôt courant chez les jeunes gens de la bourgeoisie lettrée. On est cependant plus proche, du moins au départ, de ce que Philippe Lejeune appelle journal de « résolutions » ou journal « spirituel² », tenu à des fins éducatives, sous la supervision d'une autorité morale (religieuse ou familiale). Judith Lyon-Caen résume bien cet usage du journal surveillé :

Examen de conscience solitaire et quotidien, le journal aide à tenir les émotions sous surveillance. C'est pourquoi, tout au long du XIX^e siècle, il constitue un instrument pédagogique avant d'être une pratique spontanée : conseillé aux enfants, c'est une école d'écriture et de contrôle de soi³.

Comme pour la lettre, qui constitue un exercice régi par des modèles très répandus dans les milieux bourgeois, le journal constitue un exercice stylistique et calligraphique⁴, en plus de ses visées morales, auquel un certain nombre de conventions sont attachées. Pour les premières, l'ouvrage de Cécile Dauphin et de ses collaboratrices mentionné plus haut rappelle que des manuels sont diffusés assez tôt à des fins éducatives, particulièrement à l'usage des jeunes filles et des jeunes épouses « pour les guider dans leurs tâches multiples. » La correspondance en fait souvent partie :

Madame Bourdon⁵, que son succès rend exemplaire [...] donne des modèles pour la correspondance, les cartes de visite, les lettres d'invitation et les billets aux fournisseurs. Elle

¹ PERROT M. « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l'âme », *art. cit.*, n°1, 1986.

² LEJEUNE P., BOGAERT C., *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel 2006, p. 87-91.

³ LYON-CAEN J., « Le « je » et le baromètre de l'âme », *op. cit.*, p. 172. Voir aussi à ce sujet COSNIER C., *Le silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001, p. 180-183, ainsi que les analyses de Philippe Lejeune et de Michelle Perrot (entre autres), sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

⁴ Sur ce point, nous renvoyons également à Marilyn Himmesoëte, dont nous avons mentionné la thèse en introduction : « Grâce à leurs journaux, de jeunes filles et garçons français amélioraient leur écriture et enregistraient leur jeunesse, mais ils rendaient aussi compte de ce qu'ils faisaient durant la journée, ce qui leur permettait de contrôler quelque peu leur temps. » (HIMMESOËTE M., « Writing and measuring time : nineteenth-century French teenagers' diaries », in BAGGERMAN A., DEKKER R., MASCUCH M., *Controlling Time and Shaping the Self. Developments in Autobiographical Writing since the Sixteenth Century*, Leyde, Brill, 2011, p. 149. Nous traduisons).

⁵ BOURDON M., *Aux jeunes personnes. Politesse et savoir-vivre*, Paris, 1864.

insiste sur la présentation et les formules : comment prendre congé de son père, de sa mère, de sa petite sœur, d'une amie⁶.

Du côté du journal, les références qui font autorité et sont érigées en modèles ne manquent pas non plus. Dès la fin de XVIII^e siècle, comme le rappelle Judith Lyon-Caen, une « pédagogie du journal » voit le jour avec Madame de Genlis⁷, auxquels des journaux-types succéderont, comme ceux de Madame Tourte-Cherbuliez et de Victorine Monniot⁸. La pratique est souvent jugée sous un jour positif, en particulier pour les jeunes filles. Si Michelle Perrot a bien rappelé l'importance de cette pratique dans le développement de l'écriture féminine au XIX^e siècle, elle peut également être masculine. Les exemples célèbres n'en sont d'ailleurs pas rares (Benjamin Constant, parmi d'autres). Ainsi, au moins au sein des élites, l'écriture diariste constitue un modèle familial, qui peut être repris et réapproprié à l'âge adulte, sous la forme de journaux intimes ou de journaux à portée plus générale. Il n'est dès lors pas étonnant que parmi les écrits dont nous disposons pour l'écriture en guerre, les deux tiers prennent la forme de journaux.

b) Le temps de crise : un espace pour l'écriture diariste ?

- Temps « suspendu » et écriture au jour le jour

Parmi les exemples de journaux de la guerre de 1870 écrits par des civils, certains exemples sont aujourd'hui célèbres, dont celui de Georges Sand⁹. Écrit entre le 15 septembre 1870 jusqu'à la nuit du 9 au 10 février 1871, loin de l'action guerrière (à Nohant et Boussac) et en-dehors du cadre géographique retenu pour notre étude, il peut cependant éclairer, d'une manière générale, le rapport qu'entretient l'écriture diariste avec la guerre en tant qu'événement qui concentre sur lui toute l'attention de ceux qui écrivent. Dans ce cas précis, pour Michelle Perrot¹⁰, l'écriture naît de la conscience « de vivre un moment crucial », avec le souci « d'en tenir chronique », initiative dont l'origine est d'autant plus claire qu'elle rompt avec ses pratiques habituelles, ainsi qu'elle le rappelle bien. George Sand n'est pas une adepte de journal intime, genre qu'elle tend plutôt à repousser d'ordinaire :

⁶ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, *op. cit.*, p. 178.

⁷ LEJEUNE P., « Le panoptique de Madame de Genlis », Autopacte.org, 2014, pp. 45-68.

⁸ Elles publient respectivement *Le Journal d'Amélie, ou dix-huit mois dans la vie d'une jeune fille* en 1834 et *Le Journal de Marguerite, ou les Deux Années préparatoires à la communion*, 1858.

⁹ SAND G., *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Paris, Michel Lévy Frères, 1871.

¹⁰ Préface à SAND G., *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Bègles, Le Castor Astral, 2004, p. 5.

Faire un journal, c'est renoncer à l'avenir, c'est vivre dans le présent, c'est avouer à l'implacable qu'on n'attend plus rien de lui, qu'on s'accommode de chaque jour, qu'il n'y a plus de relation entre ce jour-là et les autres¹¹.

Dans le journal, cette idée trouve un écho le 8 octobre 1870, lorsqu'elle quitte Boussac après un séjour de trois semaines : « Nous tombons dans l'inconnu, nous entrons dans la phase des jours sans lendemain. » Faut-il pour autant voir dans l'écriture au jour le jour une matérialisation des états d'âme de témoins de la guerre, pour lesquels toute projection sur l'avenir se trouve suspendue ? Impossible de dresser un constat sans appel à cet égard, tant les sources varient – et les discours que leurs producteurs portent sur elles. On pourrait d'ailleurs opposer à Édouard Schuré, qui déplore le joug de la guerre sur ses dispositions intérieures et sa productivité littéraire, le dynamisme de la plume de Cécile de Dartein dont le journal est résolument tourné vers l'avenir et les retrouvailles avec sa sœur. En revanche, il semble que l'écriture diariste trouve un terreau particulièrement fécond dans les situations d'énonciation créées par la guerre : le siège, en suspendant l'activité habituelle des habitants d'une ville, multiplie potentiellement les moments où l'on peut s'y adonner. De la même manière, la prudence qui recommande bien souvent de pas s'aventurer hors de chez soi inscrit souvent le quotidien des assiégés dans la sphère domestique, même lorsqu'elle fait l'objet de réaménagements¹².

- Le journal, genre de l'événement notable

Ainsi, en temps de guerre, le journal remplit une fonction nouvelle : il prend en charge un quotidien troublé, en rupture avec le cours normal de l'existence. Il devient alors « un recours dans les moments de malheur¹³. » Son existence peut, dès lors, être liée exclusivement à l'événement qui introduit cette perturbation. En 1870, un tel usage de l'écriture au jour le jour n'est pas tout-à-fait nouveau : en prenant l'exemple du 14 juillet 1789, Philippe Lejeune et Catherine Bogaert dressent un constat similaire dès la Révolution. Le journal de l'abbé Rudemare met en évidence une écriture diariste éparse, qui s'attache surtout à des moments saillants de sa propre existence ou de l'histoire :

[...] victime de calomnie, [il] avait eu en 1788 des ennuis avec sa hiérarchie, ce qui lui avait donné l'idée de tenir un journal. Il le reprend du 12 au 15 juillet 1789 pour noter les

¹¹ Entretiens journaliers avec le très docte et très habile docteur Piffoël, professeur de botanique et de psychologie, 1837-1841, *Œuvres autobiographiques*, tome II, Paris, Gallimard, 1977, p. 977.

¹² Cécile de Dartein évoque, par exemple, l'aménagement des caves du domicile familial.

¹³ DUFIEF P.-J., *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914. Autobiographies, Mémoires, journaux intimes et correspondances*, Paris, Bréal, 2001, p. 109.

événements inouïs auxquels il est directement mêlé, mais ensuite ne le tiendra plus que loin en loin¹⁴.

Un autre exemple, « côté cour » cette fois, celui du prince de Condé, pour qui l'écriture diariste commence au soir du 14 juillet et se poursuit jusqu'en 1795. On peut penser que de la Révolution française – peut-être même antérieurement – à 1870, il est possible d'établir une certaine continuité de la pratique de l'écriture du journal, sous des formes très diverses (journaux de bord, de chasse, de campagne...), même si les échantillons dont on dispose sont forcément très incomplets. Sans chercher à atteindre une quelconque exhaustivité, qui serait d'ailleurs illusoire, nous avons dressé un inventaire des journaux qui s'attachent à un ou plusieurs événements saillants de la vie collective, à partir de la base de données en ligne des écrits du for privé. Nous avons pour cela distingué deux grandes périodes, de 1789 à 1815 (Révolutions et guerres napoléoniennes) et de 1853 à 1860 (campagnes du Second Empire). Au total, trente références correspondent à nos critères de recherche, avec cependant un écart très important entre la première période, qui en concentre à elle seule vingt-cinq (dont quatre sont même antérieurs à la Révolution¹⁵), contre quatre pour les campagnes de Crimée et d'Italie. Précisons que d'autres ont été écartées de cet ensemble, dans la mesure où elles s'apparentent davantage au genre des Mémoires. Pour d'autres encore, il est difficile de trancher : il en va ainsi d'un journal anonyme du siège de Thionville en 1815, conservé aux Archives départementales de la Moselle¹⁶. L'auteur de la fiche de l'inventaire en ligne note d'ailleurs que certains indices empêchent d'affirmer que le journal ait été écrit au jour le jour. Ces résultats permettent cependant de souligner que dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'expérience de la guerre trouve un écho dans des écrits qui, au moins dans la forme ou dans le titre, sont présentés comme des journaux. On note également que les campagnes du Second Empire (hors guerre de 1870) donnent des résultats beaucoup plus modestes avec quatre sources de première main, auxquelles on peut ajouter la publication du comte de Hérisson¹⁷, présentée en ces termes : « un officier de la garde impériale a écrit, au jour le jour, ses impressions », écrit qui a servi de « squelette » à son ouvrage. Faut-il y voir un intérêt moindre pour des conflits qui n'ont guère touché le territoire national ? On peut en douter, d'autant plus que les guerres révolutionnaires et napoléoniennes sont très loin de s'être

¹⁴ LEJEUNE P., BOGAERT C., *Le journal intime...*, op. cit., p. 76-79.

¹⁵ On trouve notamment des journaux de la campagne américaine, comme ceux de Philippe de Séguier de Terson (AD du Tarn, 1 J 1019/2 ou encore celui d'un marin nommé Remarque (Archives Nationales, 289 AP 1).

¹⁶ L'archive est inventoriée sous le titre suivant : « Journal du blocus de Thionville (1 à 3), 1815, par un témoin oculaire (25 juin 1815-20 août 1815), 19 J 842/9.

¹⁷ HERISSON (comte de), *Journal de la campagne d'Italie*, 1859, Paris, Paul Ollendorff, 1889.

résumées à des campagnes domestiques. Toujours est-il que si les campagnes de Crimée et d'Italie ont fait l'objet d'une mise en écriture à chaud par les combattants qui y étaient engagés, elle n'a laissé que peu de traces. À titre de comparaison, pour la période 1870-1871, l'inventaire analytique a donné des résultats bien plus importants sur le territoire national, avec dix-huit références identifiées comme journaux de campagne. En outre, on trouve des journaux de civils qui font face à la guerre (4 références pour la période 1789-1815), confrontés notamment à l'invasion, au blocus, ou simplement témoins du passage des troupes. À côté de ces journaux de guerre, l'inventaire a mis en évidence de très nombreux journaux de voyage sur l'ensemble du XIX^e siècle, ainsi que quelques journaux de déportation ou encore des carnets de bord. Si constituer une liste exhaustive n'aurait qu'un sens limité, dans la mesure où il est certain que tous n'ont pas été conservés, le nombre de références ne laisse guère de place au doute : l'écriture au jour le jour constitue un modèle d'écriture fort représenté dans les pratiques d'écriture au XIX^e siècle et s'attache souvent à une situation d'écriture (campagne, captivité, voyage), ou à un événement qui rompent avec l'ordinaire et qui ont vocation à être conservés par écrit. La mise en écriture de la guerre de 1870 s'inscrit dans la continuité de ce dynamisme, bien qu'elle se nourrisse des évolutions des pratiques d'écritures (la diffusion du journal dans la sphère domestique que nous évoquions précédemment) et d'une progression, certes très inégale, de l'alphabétisation.

c) **Tenir un journal : un geste singularisé**

Notre corpus d'écrits en guerre se compose de 48 références (41 journaux, 7 sources épistolaires). Pour les premiers, nous avons mis en évidence le lien étroit qui peut exister entre le début de la guerre, ou du moins, de l'expérience de la guerre et le début de l'écriture de ceux qui la vivent, au front comme à l'arrière. Les textes de civils sont largement majoritaires dans ce sous-ensemble (28, pour neuf combattants et quatre engagés dans les services médicaux de l'armée). Il est également manifeste que, dans la majorité des cas, le geste d'écriture est circonscrit à la situation décrite : la guerre vécue a ainsi ses bornes chronologiques propres à chacun de ses témoins, quand bien même la signature de la paix est encore très lointaine au moment où leurs textes s'achèvent. On ne distingue ainsi que trois exemples d'écrits qui précèdent et excèdent les dates du conflit (les journaux intimes d'Édouard Schuré et de Renée de Riocour, ainsi que la chronique d'Adrien Monceau, auxquels on pourrait ajouter le journal d'Henri Jeandelize). L'écrasante majorité se cantonne à relever de l'écriture en guerre : sur les 37 sources restantes, 31 sont consacrées à une situation ou à un épisode précis : les trois principaux sièges sont l'objet exclusif de 20 textes (auxquels

s'ajoute celui d'Henri Jeandelize), tous des journaux (12 pour celui de Strasbourg, quatre pour Metz, quatre pour Belfort). En outre, on trouve 11 récits qui portent sur l'expérience de la campagne et le même nombre pour l'invasion et l'occupation. Ces derniers portent sur un cadre chrono-spatial plus large. Le plus souvent, ils se déroulent à un endroit relativement précis (une commune et ses alentours) : on peut citer par exemple le journal publié de Marie-Anne de Fallois (autour de Verdun) ou les exemples haut-rhinois de Julien Sée à Colmar et d'Ernest Meininger à Mulhouse.

La dernière distinction qui s'impose quant à cet ensemble est qu'il se compose aussi bien de manuscrits (11), que d'imprimés (22) majoritairement publiés (entre 1870 et 1912), auxquels s'ajoutent huit documents publiés plus récemment. Nous disposons ainsi d'un ensemble composite de textes qui témoignent d'expériences de guerre variées et saisies « sur le vif » ou presque. Il se compose de sources de première main, de copies manuscrites d'originaux et d'imprimés plus ou moins fidèles au texte premier. Les avant-propos ne sont pas toujours clairs à ce sujet. Cependant, l'authenticité du témoignage (qui implique l'absence de modifications) peut relever de stratégies éditoriales, puisqu'elle constitue un argument pour le lectorat. Le volume du corpus est en tout cas une indication sur la vivacité des pratiques de l'écrit en guerre durant le conflit, que certains récits aient été altérés ou non ; à cet égard, on peut d'ailleurs nuancer l'importance à accorder à la « pureté » des sources, dans la mesure où le travail de réécriture n'en réduit pas nécessairement l'intérêt. Le journal de Renée de Riocour est mis au net en 1873 et s'il est présenté comme une transcription fidèle du texte écrit trois ans plus tôt, les notes insérées lui donnent une dimension réflexive qui ajoute à sa richesse (conservation du journal, regard critique rétrospectif, enjeux mémoriels...) Il ne perd ainsi rien de sa pertinence du fait qu'il ne soit pas, à proprement parler, un original, bien au contraire.

d) La fabrique d'une écriture singulière

Dès le début de la guerre, les initiatives d'écriture qui se rapportent au conflit sont nombreuses, ainsi que nous l'avons souligné. À ce dynamisme, s'ajoute un intérêt précoce des éditeurs et, vraisemblablement, du public, pour les récits qui en résultent, qu'ils émanent de militaires ou de civils. De cette manière, entre 1870 et 1914, une fabrique des écrits de la guerre franco-prussienne est à l'œuvre, procédant d'acteurs très divers et formant un ensemble hétérogène, à des rythmes différenciés sur la période : la guerre de 1870 devient ainsi un objet d'écriture spécifique, auquel des textes sont entièrement consacrés, souvent dotés de titres qui

y font explicitement référence. Si pour les publications, la présence d'un titre va de soi, elle n'est cependant pas systématique pour les manuscrits (sept récits sur 11, huit sur 19 si on y ajoute les récits publiés après 1914). Dans la plupart des cas, il se rapporte à l'expérience de guerre de l'auteur, même s'il n'est pas toujours d'emblée évident qu'il s'agit de témoignages et non de textes à portée avant tout historique, en particulier pour les manuscrits : des intitulés très sobres, tels que « Bombardement de Strasbourg 1870¹⁸ », « Blocus de Strasbourg¹⁹ » ou même « Notes sur le siège de Metz²⁰ » ne mettent pas réellement l'accent sur l'identité de leur auteur. Certains d'entre eux ont surtout une portée générale et n'en font aucune mention. Dans le cas des textes publiés, en revanche, il n'est pas rare que le nom, la qualité de l'auteur, ou à tout le moins leur caractère particulier soient mentionnés : le journal de Frédéric Piton²¹ est ainsi présenté comme le récit « d'un assiégé », de même que le témoignage d'un strasbourgeois publié dans l'*Industriel Alsacien* en septembre 1870, celui d'Isabelle Febvay²² comme le « journal d'une ambulancière » ; Louis Ray²³, quant à lui, indique ses nom et prénom. Du côté des combattants, sans surprises, le grade ou le rang apparaissent systématiquement : « officier », « sous-officier », « aide-major » ou encore « lieutenant ». Ainsi, ces écrits présentent une certaine unité, à l'inverse des journaux intimes dans lesquels la guerre n'est qu'un moment de l'écriture. Cette unité est par ailleurs renforcée par l'utilisation des supports utilisés. Seuls deux des manuscrits sont directement accessibles physiquement (bien que dans le cas des copies, le support d'origine soit inconnu). Dans le cas des publications, les originaux ne sont évoqués, quand ils le sont, que de manière très générale, en avant-propos. Sans doute dans le but de faire valoir l'authenticité de leur manuscrits, les auteurs des publications mettent souvent en scène, de manière convenue, la redécouverte fortuite de leurs journaux. Ernest Meininger commence ainsi l'introduction de son ouvrage :

En faisant, il y a quelques semaines des recherches dans de vieilles paperasses entassées au fond d'un tiroir, le hasard m'a fait tomber sur un cahier de notes journalières prises par moi pendant la guerre et que je croyais perdu²⁴.

¹⁸ AD du Bas-Rhin, 100 J 122.

¹⁹ AM de Strasbourg, 272 MW 82.

²⁰ AD de la Moselle, J 7296.

²¹ Voir note 66.

²² FEBVAY I., *La Défense de Besançon. Journal d'un ambulancière, 1870-1871*, Paris, Augustin Challamel, 1912.

²³ Voir note 70.

²⁴ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 5.

De son côté, Louis Ray est plus explicite: « Et, chaque soir, sur de petits carnets, je consignais les impressions de la journée, ce que j'avais remarqué dans les rues ou là haut (*sic*), sous les tuiles, dans mon observatoire. » On notera qu'en plus des « petits carnets », il fait référence au cadre dans lequel l'écriture a lieu. Nous reviendrons plus loin sur les « paramètres » concrets qui, ajoutés au contexte, laissent entrevoir une situation d'écriture. Enfin, lorsqu'il s'agit de publications récentes, le support est en général mentionné avec plus ou moins de détails, de même que lorsque le document accessible est manifestement une copie (journaux d'Ernest Frantz et d'Auguste Castan²⁵). C'est par exemple le cas de Jean-Claude Ménégoz pour les journaux de Misse Jacot et de Charles Gerhardt. Pour le premier,

Le manuscrit se compose de 109 feuillets numérotés, sur papier blanc-crème, de format 16,5 x 20,5 cm, aux coins légèrement arrondis. Le coin supérieur gauche est troué comme si, à une certaine époque, les feuillets avaient été tenus ensemble par un fil²⁶.

Pour le second, il s'agit d'une lettre de « six feuillets de 21,5 x 26,7 cm, formés à partir de trois feuilles de format double pliées en deux. » À noter le cas un peu particulier de l'ouvrage d'Emmanuel Amougou consacré au journal du siège de Strasbourg de Jules-Édouard Dufrenoy, dans lequel le support n'est pas indiqué, mais où figurent des reproductions du manuscrit original. Il pourrait s'agir d'un cahier, mais il n'est pas exclu que le journal ait été écrit sur des feuillets volants. Ainsi se distinguent quatre types de supports : les cahiers à couverture souple (souvent en papier), les carnets à couverture rigide cartonnés, les feuillets volants simples, et les feuillets volants multiples. Lorsque le support n'est pas accessible, cependant, un doute subsiste sur les termes « cahier » et « carnet » : il n'est pas à exclure qu'ils soient utilisés indifféremment l'un de l'autre, ce qui nous incite à retenir deux catégories : les écrits reliés (18) et les écrits non reliés (sept), auxquels s'ajoutent les supports inconnus (16). Dans un souci de lisibilité, nous joignons ci-dessous un tableau de synthèse qui permet de faire le point sur les titres et les supports des journaux tenus durant la guerre.

²⁵ On dispose d'une copie de ce journal, conservée à la Bibliothèque d'étude de Besançon (Fonds Auguste Castan, Manuscrit 1838). Il a fait l'objet d'une transcription et d'un travail d'annotation par Sandra Chapelle, dans le cadre d'un mémoire de Master recherche, soutenu en 2009 au sein de l'Université de Franche-Comté. Elle est accessible sur le lien suivant : <https://journals.openedition.org/rh19/4934>.

²⁶ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., *1870, siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 7.

Titres et supports des journaux : tableau de synthèse

Imprimés			
Auteur	Titre	Bornes chronologiques du récit	Support
Belin Léon	<i>Le siège de Belfort</i>	6 août 1870 – 18 février 1871	Inconnu, notes prises pendant la guerre évoquées en avant-propos
Bonnefoy Marc	<i>Strasbourg en 1870. Notes et impressions d'un officier pendant le siège</i>	8 août – 28 septembre 1870	Inconnu, aucune mention de l'original
Chalart Alexandre	<i>Impressions d'un soldat, la campagne de 1870 racontée par un lieutenant alsacien pendant sa captivité à Mersebourg</i>	9 août – 11 septembre 1870	Inconnu, notes prises pendant la guerre évoquées en avant-propos
Challan de Belval Albert	<i>Carnet de campagne d'un aide-major</i>	15 juillet 1870 – 1 ^{er} mars 1871	Carnet évoqué en avant-propos
Doll Édouard	<i>Guerre de 1870-1871. Journal du siège de Belfort</i>	2 novembre 1870 – 18 février 1871	Inconnu, notes prises pendant la guerre évoquées en avant-propos
Dreyfus Paul	<i>Journal du siège de Belfort</i>	19 octobre 1870 – 18 février 1871	Inconnu
Duc Lucien	<i>Souvenirs du siège de Belfort. Correspondance et journal d'un mobile du Rhône</i>	10 novembre 1870 – 27 mars 1871	Notes prises sur des feuilles pendant la guerre (évoquant d'un portefeuille)
Fallois (de) Marie-Anne	<i>Journal d'une Lorraine pendant la guerre de 1870.</i>	16 juillet 1870 – 2 novembre 1871	Inconnu
Febvay Isabelle	<i>La défense de Besançon. Journal d'une ambulancière</i>	4 septembre 1870 – 22 mars 1871	Inconnu
Flamarion (Dr.)	<i>Le livret du docteur. Souvenirs de la campagne contre l'Allemagne et la Commune de Paris, 1870-1871</i>	25 août 1870 – 21 mai 1871	Inconnu. « Notes [...] recueillies au jour le jour » évoquées en préface
Gluck Émile	<i>Guerre de 1870-1871. Le 4^{me} bataillon de la mobile du Haut-Rhin. Journal d'un sous-officier</i>	5 août 1870 – 31 janvier 1871.	Inconnu. Notes prises pendant la guerre évoquées en avant-propos
H (M ^{elle})	<i>Cahier de M^{elle} H... pendant le mois de janvier 1871</i>	1 ^{er} – 28 janvier 1871	Cahier évoqué par le titre

Juillard-Weiss Henri	<i>Notes journalières concernant l'ambulance de Mulhouse à l'armée de l'Est</i>	1 ^{er} décembre 1870 – 23 février 1871	Inconnu, notes prises pendant la guerre évoquées en avant-propos
Lacroix Louis	<i>Journal d'un habitant de Nancy pendant l'invasion de 1870-1871</i>	15 juillet 1870 – 15 mars 1871	Inconnu. Projet de publication, notes prises à cette fin
Maréchal Afranée	27	11 août 1870 – 31 décembre 1870	Inconnu. Notes prises pendant le siège, évoquées par Jean-Julien, auteur de l'avant-propos à son journal (<i>Le Pays Lorrain</i> , 1910, p. 363).
Mathey Paul	<i>Le bombardement de Strasbourg, raconté par un témoin oculaire</i>	14 août – 28 septembre 1870	Inconnu
Meininger Ernest	<i>Mulhouse pendant la guerre de 1870-71 : notes prises au jour le jour</i>	6 juillet 1870 – 2 mars 1871	Cahier évoqué en avant-propos
Piton Frédéric	<i>Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé</i>	19 juillet 1870 – 30 janvier 1871	Carnet évoqué par l'auteur
Ray Louis	<i>Les Prussiens à Montbéliard en 1870-1871. Journal de Louis Ray</i>	4 novembre 1870 – 30 septembre 1871	Petits carnets évoqués en avant-propos
Sée Julien	<i>Journal d'un habitant de Colmar.</i>	15 juillet – 21 novembre 1870	Inconnu
Anonyme 3	<i>Journal d'un assiégé strasbourgeois</i>	12 août – 20 septembre 1870	Support d'origine inconnu (probablement des feuillets).
Anonyme 4	<i>De Froeschwiller à Sedan. Journal d'un officier du 1^{er} corps</i>	24 juillet 1870 – 3 septembre 1870	Inconnu. « impression écrites sous l'impression du moment » évoquées en avant-propos
Manuscrits			
Jeandelize Henri	<i>Journal d'un Messin</i>	16 juillet 1870 – Décembre 1871	Feuillets reliés, 223 p.
Lambole Charles-Joseph	<i>Invasion prussienne de 1870-1871</i>	18 octobre 1870 – 2 mars 1871	Feuillets reliés, trois cahiers, 179 p.
(Malvy Joseph)	Sans titre	13 novembre – 8 décembre 1870	Feuillets volants, 98 p.
Monceau Adrien	<i>Journal</i>	1 ^{er} juin 1870 – 24 février 1873	Feuillets reliés, 20 cahiers, 571 p.
Riocour (de)	Sans titre ²⁸	23 juillet 1870 –	2 carnets à

²⁷ Dans la publication du journal d'Afranée Maréchal (*Le Pays Lorrain*, 1910), il est intitulé : « Notes et impressions de Mme Félix Maréchal ». On ne sait pas, toutefois, s'il s'agit du titre original.

Renée		31 décembre 1873	couverture rigide, 263 p.
Sanné Albert	<i>A. SANNE. NOTES SUR LE SIEGE DE METZ</i>	4 août – 6 novembre 1870	22 feuillets, 87 p. Couverture cartonnée rouge, auteur et titre sur la cote en lettres dorées.
Schuré Édouard	<i>Journal - Impressions</i>	13 mars 1870 – 27 juillet 1873	Carnet à couverture rigide rouge, 183 p.
Thuillier Jean- François	<i>Guerre de Prusse. – Séjour à Metz</i>	11 août 1870 – 14 janvier 1871	Cahier, couverture papier, 25 p.
Ungerer Ernestine	<i>Bombardement de Strasbourg 1870 – Ernestine Ungerer 1856- 1933</i>	18 juillet – 19 octobre 1870	Cahier, couverture papier, 36 p.
Anonyme 1	<i>Blocus de Strasbourg</i>	1 ^{er} août – 25 septembre 1870	Cahier, couverture papier,
Anonyme 2	Sans titre	22 août – 28 septembre 1870	Feuillets non reliés
Publications récentes			
Andlau- Hombourg (d') Émilie	Sans titre	15 juillet – 3 octobre 1870	Cahier
Castan Auguste	Sans titre	17 octobre 1870 – 22 mars 1871	93 feuillets. Copie.
Dartein (de) Cécile	Sans titre	15 août – 29 septembre 1870	Cahier
Dufrenoy Jules- Édouard	Sans titre	13 août – 26 septembre 1870	Feuillets non reliés
Frantz Ernest	<i>Journal d'un Strasbourgeois pendant la Guerre de 1870</i>	15 juillet – 28 septembre 1870	<i>In-folio</i> (demi-dos cuir, plats en percaline), 140 p. ²⁹
Gerhardt Charles	Sans titre	9 août – 20 septembre 1870	6 feuillets.
Lecœur Paul	?	?	Petit carnet relié de cuir noir, 54p. (21 J 13 – 28)
Miss Jacot	Sans titre	10 août – 28 septembre 1870	109 feuillets, vraisemblablement reliés à l'origine

²⁸ Le journal le plus ancien à avoir été conservé date de 1868 et s'intitule *14^e Cahier de Mon Journal. Aulnoy, 1868*. Les deux carnets qui intéressent notre étude ne portent pas de titre.

²⁹ Nous nous fondons ici sur le nombre de pages que représente le journal dans la publication de 2011. Les indications matérielles (indiquée dans le même ouvrage, p. 13) sont reprises telles quelles dans ce tableau.

2) La correspondance, un genre en retrait ?

Nous n'avons pas manqué de le préciser précédemment³⁰ : les correspondances peinent à s'insérer dans les écrits du for privé, au profit de documents qui suivent plutôt le modèle du journal (suivant un éventail qui s'étend, en gros, du livre de raison au journal intime). Beaucoup de fonds sont difficiles à utiliser sans un travail préalable par les archivistes ou les donateurs eux-mêmes. Grâce à ces efforts de mise en ordre et aux sources publiées, notre corpus épistolaire se porte à 139 lettres.

Une autre précision s'impose : bien que l'interruption des communications entraîne parfois le glissement de la lettre au journal, il est certain que la guerre n'arrête pas la production épistolaire. En effet, les incertitudes liées aux services des postes, fortement ralenti lorsqu'il fonctionne encore, l'occupation qui isole les territoires concernés les uns des autres ou même la situation de siège n'empêche nullement les stratégies individuelles ou collectives pour transmettre des nouvelles à ce que l'on pourrait appeler « l'extérieur ». En fait, il est extrêmement difficile de mesurer l'intensité avec laquelle la correspondance se maintient malgré tous les obstacles dressés par la guerre. Les exemples de tentatives pour correspondre sont nombreux et certains sont célèbres : dans les villes assiégées, Paris en particulier – mais à Metz également – ballons chargés de lettres³¹, boules de Moulins³², pigeons voyageurs sont des moyens, certes bien incertains, de rétablir le lien (même s'ils ne sont pas exclusivement consacrés à l'expédition de lettres : depuis Paris, on expédie ainsi des dépêches vers le reste de la France). Individuellement, on recourt à des personnes autorisées à circuler hors les murs par des sauf-conduits. Ainsi, la relative sous-représentation de la correspondance dans notre corpus ne correspond-t-il sans doute pas à la réalité des pratiques de l'écrit du for privé en guerre ; elle n'en permet pas moins de mettre en avant les problématiques qui y sont liées, tout en constituant un ensemble substantiel malgré tout.

³⁰ Voir note 49.

³¹ L'exposition « France Allemagne(s) 1870-1871. La guerre, la Commune, les mémoires » (Musée de l'Armée, 13 avril – 30 juillet 2017) a bien mis l'accent sur ce point : outre la célèbre « Liste des ballons sortis de Paris pendant le siège 1870-1871 » (A. Brionnet (éditeur), E. Pichot (imprimeur), vers 1871), on peut citer un journal du siège de la capitale, nommé « Le Ballon Poste » qui y fait référence. On estime entre deux et trois millions le nombre de lettres qui sont ainsi sorties de Paris durant le siège. À Metz, le 13 septembre, Henri Jeandelize écrit également : « Un ballon est encore parti hier avec des correspondances. » Le 24, il en évoque un autre « tombé près de Bade. » Un troisième, mentionné le 30 renferme selon lui « 32 000 billets. »

³² Il s'agit de sphères en zinc étanches, qui tirent leur nom de la ville où était centralisé ce type de courrier. À noter qu'elles étaient destinées à communiquer avec les Parisiens depuis l'extérieur de la ville assiégée, en remontant le cours de la Seine. Les auteurs du catalogue de l'exposition mentionnée plus haut précisent cependant qu'aucune d'entre elle n'est arrivée à destination durant le siège.

a) Ensembles épistolaires

Citons d'abord l'ensemble le plus important : la correspondance Zopff¹, dont les lettres sont regroupées en livrets et sont plus ou moins classées dans l'ordre chronologique. Il constitue, nous l'avons souligné, l'ensemble épistolaire le plus fourni dont nous disposons, avec 76 lettres écrites entre le 26 août 1870 et le 10 février 1871. Du fonds Kessler-Wollenweber, nous retenons 13 lettres toutes adressées à ou émises par Albert Kessler, celles de Caroline et Louise Geissler (onze lettres écrites entre le 12 août 1870 et le 20 mai 1871), 6 des lettres de Justin Merle² et 3 de celles d'Albert Sanné. À ces manuscrits s'ajoutent des imprimés : les huit lettres de Lucien Duc, défenseur de Belfort, publiée en amont de son journal du siège³ et les lettres expédiées par Camille Boissière et publiées par son père sous le titre suivant : *Tué à Sedan. Lettres d'un sous-lieutenant recueillies par un ami* (1875). La publication comprend 23 lettres écrites entre le 20 juillet et le 3 septembre 1870 (99 pages). Précisons cependant que des réserves peuvent être émises quant à l'authenticité de la dernière lettre, empreinte d'une véritable théâtralisation, qui met en scène le soldat agonisant, en train de dicter sur son lit de mort une ultime lettre (adressée à sa mère) à l'ecclésiastique venu le confesser, qui est d'ailleurs contraint de conclure lui-même :

Hardi, la bataille... Les balles et les obus pleuvent sur nous.... En avant... ! Ils sont cent mille.... Et des braves... En avant ! La voix du canon couvre tout... c'est superbe... tout – excepté le cri de mon pauvre Conrad qu'ils ont tué... En avant ! C'est une course effrénée, furibonde.... À mon tour !... à moi, mère.... Ah ! l'empereur.... Je m'étais battu comme un lion, il m'a vendu comme un chien.... Adieu maman.... Et Vive la France !..... Je t'aime.....
P-S. – Madame, votre fils vient de rendre à Dieu une des âmes les plus pures et les plus belles que j'aie connues. Cette lettre que j'ai fidèlement écrite sous sa dictée, je n'ai pu l'écrire sans pleurer beaucoup...⁴

On commentera plus loin de manière plus approfondie à la fois le ton, l'écriture entrecoupée de points de suspension, le tableau tragique dressé dans ces lignes, ainsi que le patriotisme mêlé d'amour filial pour conclure. Un ouvrage publié s'y ajoute : il s'agit des *Lettres d'un*

¹ Antoine Zopff (1826-1916) a été conseiller municipal et adjoint d'Emile Kuss, Maire de Strasbourg, durant le siège de la ville par les troupes de Werder. Ces lettres sont disséminées dans trois ensembles de papiers reliés (couverture cartonnée) munis d'un index, constitués par sa fille Clémence, qui est également l'une des épistolaires du fonds). Ils sont conservés aux AM de Strasbourg, sous la cote 131 Z 1 à 6.

² Voir note 52.

³ DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort. Correspondance et journal d'un mobile du Rhône*, Lyon, Méra, 1871.

⁴ BOISSIERE É., *Tué à Sedan. Lettres d'un sous-lieutenant recueillies par un ami*, Paris, A. Sauton Librairie, 1875, p. 99.

Messin sur le blocus de Metz (par un certain N. Müller, six lettres écrites entre le 15 octobre et le 10 novembre 1870, 40 pages⁵).

b) Lettre isolée, journaux épistolaires

Une lettre isolée vient compléter cet ensemble : celle de J. Gross⁶, écrite depuis Strasbourg, le 19 janvier 1871, s'étale sur un feuillet couvert sur les deux faces d'une écriture à l'encre fine et régulière (le document conservé est une photocopie). Nous disposons aussi de quatre lettres qui, tout en présentant chacune une unité documentaire, ont été écrites sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines ; la forme, manifestement empruntée au journal, parfois de manière délibérée, rend leur classification difficile, comme nous l'avons souligné précédemment. Leur nombre n'est pas anodin (trois, plus deux lettres conçues dès le départ comme des journaux pour autrui, soit deux manuscrits, une publication dans la presse en septembre 1870 et deux textes connus grâce à des publications récentes). Ces écrits, qui présentent une certaine hybridité, voient le jour dans des conditions diverses : dans certains cas, cette hybridité correspond à un projet d'écriture délibéré. Un jeune officier en captivité à Hambourg choisit de tenir une sorte de journal pour plus tard, à l'intention de sa sœur et de sa mère. Craignant que le récit de son expérience guerrière et de sa vie captive ne soit intercepté ou perdu, il choisit de ne pas l'envoyer, tout en rassurant son entourage sur l'essentiel par des lettres banales :

Résignons-nous alors à ne pas envoyer pour le moment ces épanchements, ces conversations du cœur, contentons-nous de hasarder toujours de nombreuses lettres pour les rassurer seulement sur ma santé et sur ma position, et réservons pour des moments meilleurs, les détails intimes, la véritable correspondance du cœur⁷.

C'est ainsi que s'ouvre un véritable journal, écrit entre le 13 novembre et le 8 décembre 1870. L'écriture est très soignée, autant du point de vue de la graphie que du style, littéraire, qui témoigne d'une très bonne maîtrise de la langue. La lecture en est exceptionnellement aisée. L'ensemble est constitué de 50 feuillets (99 pages, pour 62 pages de transcription) numérotés au crayon (par l'auteur lui-même ?) et reliés en un petit cahier sans couverture. Le cas de Cécile de Dartein est similaire (« captive » dans Strasbourg assiégé) : chaque notice de son journal de siège s'ouvre sur une adresse à sa sœur, pour qui elle entend relater les événements dont elle et sa famille sont témoins. La publication,

⁵ MÜLLER N., *Lettres d'un Messin sur le blocus de Metz*, Metz, Librairie Sidot Frères, 1871.

⁶ AM de Strasbourg, 282 MW 84.

⁷ AD de la Moselle, cote J 7281. Il s'agit de la première notice du journal (13 novembre 1870).

introduite par J. N. D. Escande, n'était accessible qu'au format PDF, sur le site internet des Éditions du Château d'Escoussens⁸ (49 pages, dont une page-titre et deux de préface), mais il a été retiré depuis. Les trois autres textes sont d'abord pensés comme des lettres, toutes trois écrites pendant le siège de Strasbourg. Deux d'entre eux sont anonymes⁹ : le premier voit le jour sous la plume d'un artisan boulanger dont le nom n'apparaît jamais qui vit non loin du quai Finkwiller. A défaut de pouvoir envoyer sa lettre, écrite initialement le 22 septembre 1870, elle fait l'objet d'une écriture au jour le jour jusqu'au 28 (7 grands feuillets, pour 27 pages, couvertes d'une écriture fine à l'encre noire). Une signature difficile à déchiffrer suit les initiales « J. Sz. ». La lettre de Charles Gerhardt, publiée conjointement avec le journal de Miss Jacot, tous deux évoqués précédemment, est d'une nature semblable. Longue d'une dizaine de pages, elle s'ouvre le 9 août 1870 par une adresse classique à son fils « Mon cher Charles » et s'achève le 23 septembre, date à laquelle son auteur peut se rendre à Barr (il n'a donc jamais pu expédier son épître depuis Strasbourg, difficulté qu'il soulignait déjà trois jours auparavant : « du 20. 7^{bre} Aucune occasion ne s'est présentée jusqu'à ce jour pour expédier la présente¹⁰. » Le dernier exemple de journal épistolaire est celui d'un assiégé strasbourgeois qui se distingue des autres à plusieurs titres : d'une part, il ne prend pas d'emblée la forme d'une lettre, mais l'usage de la deuxième personne du singulier y apparaît à plusieurs reprises. Surtout, son auteur donne lui-même une indication claire à cet égard :

J'espère pouvoir t'adresser cette lettre par l'intermédiaire de quelques dames qui ont envoyé un parlementaire au général prussien pour lui demander un sauf-conduit qui leur permette de quitter la ville¹¹.

Ce texte fait, en outre, l'objet d'une publication extrêmement précoce, sans doute par un tiers et à l'insu de son auteur (il est en effet peu probable qu'il ait pu en être informé immédiatement, précisément en raison des entraves à la circulation des lettres) : achevé le 20 septembre, il paraît sous la forme d'un feuilleton dans l'*Industriel Alsacien*¹² à partir du 22, soit deux jours plus tard (si l'on ignore comment le manuscrit a pu circuler, il est possible qu'il ait été confié à un habitant muni d'un laissez-passer).

⁸ <https://www.chateauescoussens.fr/etudes-historiques-acc%C3%A8s-gratuit/>

⁹ Voir note 54.

¹⁰ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., *1870, siège de Strasbourg...*, op. cit. p. 32.

¹¹ AM de Strasbourg, cote 110 Z 7. Notice du 22 août 1870.

¹² L'*Industriel alsacien*, journal de l'Industrie, du Commerce et de l'Agriculture est un hebdomadaire mulhousien créé en 1835 par Pierre Baret (imprimeur) et Alphonse Thinus. Ouvertement pro-français dans ses colonnes, son rédacteur en chef, M. Bernardini est arrêté le 17 septembre, selon Ernest Meininger (*Mulhouse pendant la guerre de 1870-71*, op. cit., p. 115-116 : « Son seul crime, aux yeux des Allemands, était d'avoir été trop Français. À nos yeux, c'est une gloire. M. Bernardini est martyr de son patriotisme. »)

B) SITUATIONS, RYTHMES ET RITUELS

La lecture de certaines de nos sources met en évidence une sorte de paradoxe : alors que la guerre introduit une rupture dans la vie collective des populations qui y sont plongées, mais également dans leur quotidien, on pourrait supposer qu'un certain nombre d'activités quotidiennes, la tenue d'une correspondance ou d'un journal par exemple, soient mises entre parenthèse. Sans chercher à généraliser à partir des exemples présents dans notre corpus, on constate néanmoins que des situations d'écriture quotidienne propres à la guerre émergent, malgré cette pression de l'événement sur la sphère privée.

Par situations d'écriture, nous entendons toutes les conditions matérielles, géographiques, physiques qui encadrent la production de textes, auxquelles s'ajoutent éventuellement les dispositions intérieures des scripteurs (l'impact des événements sur leur moral peut être déterminant sur la fréquence à laquelle ils s'y consacrent). Par ailleurs, certains d'entre eux mettent en évidence des formes de rituels d'écriture, à savoir la répétition de « protocoles » similaires à ceux que l'on observe dans les écrits ordinaires. On peut citer à cet égard les travaux de Cécile Dauphin et de ses collaboratrices sur la correspondance :

[...] la correspondance familiale peut être tenue pour le produit d'une pratique ritualisée où les individus, confrontés à un ensemble de références et de modèles, doivent classer la réalité et réévaluer leurs relations aux autres. Autrement dit, dans les situations les plus banales, chacun est appelé à puiser dans un fonds commun de mots, d'images et de concepts¹.

Le rituel se situe donc au carrefour entre habitudes et conventions d'écriture d'une part et la répétition du geste d'autre part. En guerre, les situations exceptionnelles sont délimitées : front, siège, invasion, occupation, mobilité volontaire ou non, parfois dans l'urgence sont autant de réalités qui bousculent le quotidien. Pourtant, dans ce dérangement perpétuel des corps et des esprits, des écritures se maintiennent ou naissent, inspirées peut-être par un souci de remise en ordre du flot des événements et des émotions qui les accompagnent. Ainsi, les textes écrits en guerre peuvent avoir leurs rituels propres. On y retrouve cependant, et sans doute davantage que dans les correspondances ou dans les journaux d'apprentissage la dimension « artisanale » qu'évoquait Nicolas Beaupré pour parler des écrits de la Grande Guerre : on y joue plus volontiers avec les codes ou les genres, qui parfois font l'objet d'hybridation, volontaires ou non. De cela, le journal épistolaire du boulanger strasbourgeois durant le siège de la ville est un exemple probant. Écrit de guerre, qui en constitue le sujet

¹DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, *op. cit.*, p. 99.

exclusif, il croise les codes du journal et de la lettre et procède d'un rituel d'écriture dans la mesure où, une fois entamé, il donne lieu à une répétition quasi-quotidienne du geste, qui met en lumière aussi bien la situation d'écriture elle-même que certaines réalités du siège, les deux s'imbriquant parfois explicitement. Nous démontrerons plus loin qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé.

Toutes nos sources ont en commun de s'inscrire dans une situation de guerre identifiée par les historiens : le siège, l'occupation, la campagne ou encore, à la marge de notre corpus, la captivité constituent ainsi une palette d'expériences possibles qui se répartissent entre combattants et non-combattants. Dans les récits qui en sont faits, l'écriture se donne parfois à voir au moment où elle a lieu et, de manière plus ou moins détaillée, aux conditions dans lesquelles elle a lieu. Les écrits de civils sont, de loin, les mieux représentés dans notre échantillon : la possibilité d'écrire dans un endroit plus ou moins fixe, ainsi que le fait de disposer d'un temps plus important pour le faire (et ce d'autant plus que les contraintes liées à la guerre sont susceptibles de suspendre temporairement les occupations du quotidien) peuvent être avancés pour l'expliquer. Les écrits combattants sont à l'inverse peu nombreux, en particulier dans leur forme brute (nous ne disposons que de très peu de textes dans leur forme originelle). Ils ont parfois donné lieu à des publications après la guerre, souvent présentées comme la mise au net de notes prises sur le vif. Corinne Krouck n'a toutefois pas manqué de souligner, pour les imprimés comme pour les manuscrits, les écarts observés entre une première écriture que l'on peut supposer hâtive et peu fournie et les récits destinés au public :

Nombre d'auteurs affirment avoir pris des notes, indépendamment de la masse documentaire qu'ils offrent en annexes, et pourtant ce sont des écrits bien plus élaborés qu'ils livrent au lecteur. Il importe alors d'étudier les modalités qui leur ont paru les plus pertinentes pour mettre leurs souvenirs en écriture².

La « mise en écriture » dont il est question ici s'opère en décalage par rapport à l'expérience qu'elle décrit (tantôt de quelques semaines, pour les officiers qui écrivent en captivité, tantôt de plusieurs années) : elle n'en met pas moins en évidence le fait que dès 1870, la campagne ou le front constituent également des situations d'écriture potentielles, malgré les déplacements perpétuels, les conditions difficiles de conservation des supports (intempéries, abris de fortune, risques de perte ou de destruction...) et le peu de temps de loisir. Le geste

² KROUCK C., « Stratégies d'écriture... », *art. cit.*

d'écriture en guerre est ainsi partagé par les civils et les combattants, malgré la diversité des situations et des rythmes d'écriture, qu'ils convient à présent d'analyser

1) Écrire en siège

a) Le siège, une situation bien représentée dans les écrits de 1870-1871

Dans l'éventail des situations occasionnées par la guerre franco-prussienne, le siège est la mieux représentée dans nos sources. Pour l'expliquer, plusieurs hypothèses peuvent être avancées. La première réside dans l'événement que représente un siège pour la population qui se retrouve, dès lors, directement confrontée à la réalité guerrière. L'expérience qui en résulte est inédite pour eux et très vite perçue comme exceptionnelle par sa gravité. La violence qu'elle occasionne et l'indignation qu'elle suscite de la part de la population comme des autorités assiégées, relayées par la presse locale et parfois, par la presse étrangère, mais également l'héroïsme attaché à la défense de la ville l'érigent rapidement en moment historique. Nous reviendrons à l'occasion du second chapitre sur la mise en récit de cette expérience en de véritables témoignages « en temps réel » de la part de certains scripteurs, chez qui le souci d'en laisser une trace peut apparaître de manière précoce. Comme nous le soulignons plus haut, deux autres explications découlent directement des conditions créées par le siège, qui peuvent d'ailleurs également être valables pour l'écriture en captivité : un temps accru pour écrire et une écriture qui s'enracine dans un cadre fixe (malgré le caractère aléatoire de ces deux paramètres pour les assiégés, notamment à Strasbourg, soumis très tôt à un bombardement intensif qui peut provoquer des silences de plusieurs jours, ainsi que des transformations parfois brutales de l'espace domestique). Cécile de Dartain s'y adonne de manière entrecoupée, mais toujours abondante, ce qu'elle constate elle-même :

[...] je suis épouvantée de la quantité de papier que j'ai déjà noircie à ton adresse. Pour peu que les Prus-siens persistent à nous assiéger, je ne pourrai plus porter mes paperasses avec moi³.

Par ailleurs, tenir son journal sous un toit – ou même sous les voûtes d'une cave – peut diminuer les risques de perte ou de destruction accidentelle. Enfin, le siège est une forme de guerre relativement fréquente durant la guerre de 1870 : au sein de notre ensemble documentaire, ceux de Strasbourg (du 16 août au 28 septembre), de Metz (du 20 août au 28

³ ESCANDE J. N. D., *Le siège de Strasbourg de 1870. Journal de Cécile de Dartain, Escoussens*, Château d'Escoussens Éditions, notice du 3 septembre. Absence de pagination sur le document disponible sur le site de l'éditeur (format PDF).

octobre) et de Belfort (3 novembre 1870 – 18 février 1871) sont ainsi particulièrement bien représentés. La tenue à Sedan du colloque « La guerre de siège en 1870-1871 » en septembre 2020, dans le cadre du cent-cinquantième rappelle d'ailleurs l'importance de cette forme d'affrontement qui se développe à l'occasion du conflit franco-prussien. On ne peut dès lors s'étonner du nombre élevé de ces écrits de siège, des journaux pour la plupart. Précisons également que le siège a la particularité de recouper des situations d'écriture diverses. Elle est souvent à mettre à l'actif de civils qui écrivent tantôt chez eux, tantôt dans un abri de fortune, une cave par exemple, alors que le bombardement fait rage à l'extérieur. Mais des combattants ou des personnels médicaux peuvent également s'y adonner, à l'exemple d'Albert Sanné à Metz, dont il est vrai qu'il n'est pas strictement cantonné à la ville assiégée, puisqu'il circule tant bien que mal sur le champ de bataille à la recherche de blessés ; il est néanmoins certain qu'il n'écrit qu'une fois rentré de ces sorties. Pour lui, l'expérience de guerre est cependant double du fait du rôle actif qu'il joue aussi bien à l'intérieur des murs de la ville qu'en-dehors. Il n'est d'ailleurs pas le seul : parmi nos écrits d'assiégés, nous comptons ainsi cinq témoignages de combattants. Leur position peut être problématique dans la mesure où ils ne sont pas cantonnés strictement à une situation de guerre (et donc d'écriture) ou à une autre. Cependant, leur action à l'extérieur des places encerclées ou dans les forts avancés est menée dans le but spécifique de la protéger. Par ailleurs, ils partagent souvent l'expérience des civils assiégés, même s'ils ne se côtoient pas (privations en tous genres, vive émotion suscitée par le bombardement...) Ces récits de soldats assiégés sont au nombre de cinq au sein de notre ensemble documentaire : le journal de Marc Bonnefoy à Strasbourg et ceux de Léon Belin, Édouard Doll, Paul Dreyfus et Lucien Duc à Belfort. S'ils témoignent bien d'une expérience combattante, nous faisons plus loin le choix de l'intégrer à celle des assiégés pour les raisons exposées plus haut.

En ce qui concerne les affrontements, la guerre de 1870 est marquée par des épisodes majeurs, eux-mêmes divisés en combats qui se succèdent, en prenant la forme d'une guerre de mouvement. Il en va ainsi de la bataille de Woerth-Froeschwiller, le 6 août, comme des batailles sous Metz entre le 14 (Borny) et le 18 (Saint-Privat) ou encore les trois journées qui précèdent la capitulation de Sedan le 2 septembre (« surprise » de Beaumont le 30 août, bataille de Sedan le 1^{er} septembre). Les sièges se démarquent de ces batailles qui opposent essentiellement les combattants (bien que des civils puissent y être mêlés, notamment lors de combats de rue comme à Bazeilles, entre le 31 août et le 1^{er} septembre) : ils constituent une guerre d'usure, menée par un assiégeant qui s'appuie souvent sur un bombardement

systématique et un blocus strict pour mettre à mal le moral des assiégés et acculer ainsi les autorités civiles et militaires à la reddition. Les objectifs poursuivis par les assiégeants peuvent varier : dans le cas de Strasbourg, la prise de la ville signifie en réalité pour les Allemands son rattachement à sa patrie d'origine, ainsi que le rappelle François Roth : « Leur objectif est Strasbourg, la « ville admirable », la ville allemande « volée » au Reich par Louis XIV⁴. » L'encerclement de Metz ne fait, en revanche, pas partie des plans initiaux de Moltke. La manœuvre inattendue de Bazaine change la donne : en s'y réfugiant avec 120 000 hommes aptes au combat et 120 batteries, il fait apparaître la prise de Metz et des troupes qui s'y trouvent comme une priorité :

Désormais, l'enjeu militaire et politique que représente l'armée de Bazaine est tel qu'il faut essayer de la détruire. Le siège est une nécessité qui va immobiliser des forces énormes⁵.

La ville de Belfort, enfin, revêt un intérêt stratégique⁶. La reddition de Strasbourg ouvre à Werder la route du sud de l'Alsace où Colmar puis Mulhouse sont successivement occupées. Il pénètre ensuite dans la vallée de la Saône jusqu'à Vesoul, Gray et Dijon. Cependant, les garnisons de Belfort et de Langres bloquent sa progression vers le sud. Le général von Tresckow reçoit l'ordre de s'emparer de la citadelle, dont le siège débute le 3 novembre.

Ainsi, à l'Est, Strasbourg, Metz et Belfort (qui comptent approximativement 85 000, 50 000 et un peu plus de 8 000 habitants) sont soumis à un siège long et éprouvant (respectivement six semaines, deux mois et plus de trois mois et demi). Sans doute motivés par des raisons variables, qui ne sont d'ailleurs pas toujours exprimées, plusieurs assiégés ont écrit le siège au quotidien, voire même pour le raconter, en décrivant à la fois le ou les cadres de cette écriture, et en permettant parfois de saisir certains des paramètres qui y ont présidé : écrire en siège revient parfois à s'adapter à l'urgence de la situation et à prendre la plume là et quand on le peut. Il s'agit pourtant toujours d'une activité régulière et même quotidienne dans certains cas. C'est sans conteste à Strasbourg que ces initiatives ont été les plus nombreuses.

b) L'écriture « en vigie » dans Strasbourg bombardé

Écrire dans une ville assiégée, c'est d'abord écrire dans une ville fermée. L'incidence de cet état de fait sur la nature de certains écrits a été mise en évidence précédemment (le cas

⁴ ROTH F., *La guerre de 1870...*, op. cit., p. 102

⁵ *Ibid.*, p. 99.

⁶ *Ibid.*, p. 287.

des lettres qui deviennent des journaux de siège du fait de l'interruption des postes en atteste). Ainsi, l'évolution de la guerre hors les murs n'est que très peu accessible à l'assiégé, qui se contente la plupart du temps de demi-nouvelles, alarmantes ou faussement réjouissantes et d'informations vieilles de plusieurs jours, recueillies grâce à de rares journaux introduits depuis l'extérieur. Un journal anonyme⁷ du siège de Strasbourg résume la situation, évoquée dans tous les écrits d'assiégés : « Fort peu de nouvelles de l'extérieur et toutes insignifiantes. » Nous évoquerons ultérieurement la composante morale de la violence infligée aux populations encerclées par l'ennemi, privées d'informations et de contacts avec leurs proches restés hors les murs. La ville en siège est, de ce fait – et bien plus encore du fait des violences physiques qui y ont cours (bombardement entraînant des blessures et/ou la mort, faim causée par la rareté des denrées, maladies...) – une sorte de guerre dans la guerre, où le front et l'arrière se rencontrent et cohabitent. La pression qui en résulte pour les habitants se retrouve sous la plume de ceux qui ont écrit : outre les bombes et les privations, la cohabitation parfois difficile avec les soldats est un thème récurrent. À Strasbourg en particulier, le bombardement entraîne un état d'alerte permanent qui se reflète dans l'écriture. C'est ce que l'on observe dans le journal du boulanger du quai Finkwiller qui écrit dès le 22 août, date du début de son journal : « Depuis le 14 Août en effet, jour où les premiers projectiles sont venus s'abattre aux faubourgs de Pierre et de Saverne⁸, nous sommes en vigie permanente. » On ne quitte plus ses habits, on se tient prêt à tout moment à s'abriter au moindre sifflement de bombe. Le 19 août, l'auteur du journal publié par l'*Industriel Alsacien* raconte la nuit précédente, marquée par le bombardement :

Chez nous, toute la maison s'était réfugiée dans la cave. J'y suis resté jusqu'à minuit, montant de temps en temps pour voir si tout était en sûreté : au bout de quelques instants, une formidable détonation me réveille.

Cécile de Dartein décrit également la cave aménagée du domicile familial, rue des Charpentiers et la veille constante de ses occupants (notice du 23 août) :

Bien entendu que nous couchons tout habillés, jupons, robe, bas, manteau ; la coiffe varie beaucoup selon les personnes. Louis a un coquet petit bonnet rond, mais Virginie se contente d'un modeste fichu, tandis que moi j'arbore le turban.

⁷ Anonyme 1 (voir tableau 1, p. 13 à 17).

⁸ Ce sont ces faubourgs situés au nord de l'île qui ont le plus souffert du bombardement à Strasbourg.

De son côté, Frédéric Piton, dont le journal de siège est sans doute l'un des plus connus, observe régulièrement la situation depuis son grenier et passe ses nuits l'œil et l'oreille aux aguets, en se faisant seconder par des veilleurs. Le 29 septembre, il se console de la capitulation, actée deux jours plus tôt :

Ces affreuses nuits de veillées et d'angoisses sont passées, Dieu merci ! Il me reste la satisfaction de penser que par une constante surveillance, j'ai puissamment contribué à la conservation de notre maison⁹.

En faisant de cette tension parfois extrême un thème central de leur récit, les témoins du siège de Strasbourg esquissent les contours du cadre dans lequel ils écrivent.

Dans certains cas, le geste d'écriture se donne à voir et s'ancre explicitement dans l'immédiateté du bombardement, à l'instar de Geneviève Bréton qui écrit sous les bombes dans Paris assiégé, expérience qu'elle consigne aussitôt dans le journal, qu'elle ouvre spécialement dans ce but :

Deux mots seulement : on bombarde Paris, je peux dire on nous bombarde, car un obus est tombé à cinquante mètres d'ici sur le boulevard Saint-Michel, un éclat est venu au pied du balcon [...] Oh ! celui-ci m'a fait tressaillir le cœur, bruit infernal tant que l'obus est en l'air, son bruit a un bon son sinistre et solennel¹⁰.

Ces moments d'écriture qui saisissent de manière immédiate l'action en cours sont rares, mais ils permettent de mieux définir les contours du cadre de l'écriture, en mentionnant par exemple l'heure et/ou l'endroit où elle a lieu. Charles Gerhardt se contente de noter très brièvement le 19 août : « Depuis 9 heures jusqu'à l'heure de 2 h nous entendons continuellement le canon et j'écris ces lignes en entendant le sifflement des obus. » Frédéric Piton signe quant à lui une notice tout aussi sobre le 31 août : « Vers le soir, le feu de l'artillerie diminue un peu ; pourtant, au moment où j'écris ces lignes, un obus passe en sifflant au-dessus de ma maison. » Dans ces deux cas, le bombardement intervient pendant l'écriture et en devient une composante qui permet de la figer à l'instant où elle a lieu. En revanche, le 25 septembre, Frédéric Piton profite d'un moment de loisir pour noter les coups de canon qui ont lieu au même moment, en donnant davantage de détails sur le lieu et sur le moment de la journée :

⁹ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. 217.

¹⁰ BRETON G., *Journal...*, op. cit., p. 200. Il s'agit de la notice du 8 janvier 1871.

Après dîner, je m'installe sur ma terrasse pour jouir un peu du bon soleil dont nous sommes gratifiés et pour humer un air plus pur ; cela remplacera une promenade. Par curiosité, je note sur mon carnet les coups de canon qui se succèdent sans interruption. Dans l'espace d'une demi-heure, j'en marque 287, dont 26 envoient des projectiles dans notre voisinage.

Il ne s'agit cette fois pas d'un instant saisi par l'écriture, mais d'une mise par écrit en temps réel du bombardement sur un temps plus étendu. Le nombre de coups notés suggère une disponibilité et une attention particulière apportée à la mise en écriture de la guerre. Si l'heure n'est pas précisément indiquée, on comprend qu'il s'agit d'un début de soirée (après le dîner, le soleil n'est pas encore couché). Un mois plus tôt, le boulanger du quai Finkwiller et Cécile de Dartein sont plus précis pour évoquer la même nuit : celle du 23 au 24 août. Le premier écrit en pleine nuit, profitant d'un moment d'accalmie, de bien courte durée :

24 Août, 3 hrs du matin. Nous sommes réfugiés dans la cave depuis huit heures et demie du soir. On a commencé à nous bombarder et jusqu'à l'heure actuelle, on a envoyé au moins 150 à 200 projectiles en ville, dont nous avons eu le plaisir d'entendre siffler au moins la bonne moitié au-dessus de nos bâtiments [...] Je me suis un moment retiré de la cave, où ma femme et Jenny restent réfugiées avec les bonnes et quatorze femmes de la maison Héring (à côté de chez nous) que le projectile tombé là a fait fuir et venir nous demander asile ; je profite d'un moment de silence pour mettre ces détails par écrit à ton intention ; mais le brouhaha recommence et je retourne au caveau.

L'écriture a lieu à une heure peu conventionnelle, dictée par la situation : on peut supposer que l'auteur a souhaité s'y adonner à l'écart, échappant quelques instants à la promiscuité qui pouvait régner dans la cave à ce moment. Mais la parenthèse dont profite l'écriture est aussi temporelle, puisqu'elle a lieu dans un bref intervalle entre deux salves du bombardement. De son côté, Cécile de Dartein écrit depuis la cave où elle est réfugiée :

11 heures et demie du soir [...] C'est à la cave que je reprends mon journal : mais ce soir, je ne puis plus dire que ce n'est pas sérieux. Pendant que je t'écris les coups de canon se font entendre de tous les côtés. Quelle vie que la nôtre depuis quelques temps ! Ce n'est certes pas gai ! Pas une minute de sûreté, ces détonations donnent le frisson...

Le 31 août, elle écrit depuis la chambre de son frère, après quatre jours d'un silence qu'elle regrette, en l'imputant à l'agitation qui règne dans la maisonnée, obligée de se réfugier régulièrement à la cave :

En ce moment je t'écris, mon papier sur les genoux, dans la chambre de Jules, au milieu de la conversation générale. Cela me trouble singulièrement les idées, aussi je te prierai d'excuser le décousu de mes phrases.

On retrouve dans ces lignes le même souci de définir davantage le cadre spatio-temporel pour rendre compte en temps réel de l'expérience du bombardement, comme pour la saisir au vol. Chez Frédéric Piton, comme chez Cécile de Dartein et le boulanger (dans une moindre mesure pour Charles Gerhardt), le geste d'écriture ainsi mis en scène confère une grande précision au récit (son immédiateté permet d'écarter des défaillances de la mémoire) tout en le rendant plus réaliste.

c) L'écriture assiégée : un rituel ?

Ainsi, l'écriture accompagne la vie de certains assiégés strasbourgeois entre la mi-août et la capitulation de la ville le 28 septembre. Les écrits qui en résultent procèdent d'incessants allers-retours entre expérience et écriture, qui correspondent souvent à deux temps distincts, mais qui peuvent également se superposer. De manière anticipée ou non, on observe dans de nombreux cas que l'écriture assiégée est régulière, ce qui suggère son insertion dans un ensemble de rituels du quotidien.

Nous disposons de 15 récits d'assiégés sédentaires, c'est-à-dire qu'ils ne quittent pas la ville (et s'ils le font au cours du siège grâce à un sauf-conduit, ils n'y retournent pas avant qu'il ne s'achève). Sur ces 15 récits, quatre sont des manuscrits qui semblent être des originaux. Deux copies manuscrites s'y ajoutent (Jean-François Thuillier par sa petite-fille, Rodolphe Reuss par lui-même, bien qu'il s'agisse dans ce cas d'une copie partielle) ; quatre ont été publiés entre 1870 et 1914 ; enfin, on dénombre cinq publications récentes. Bien entendu, dans le cas des copies et des publications, les rythmes d'écriture sont plus incertains ; cependant, si l'on part du principe qu'il s'agit souvent de notes mises au net, on peut penser qu'elles reprennent le rythme des notices du texte original. Elles mettent en tout cas en évidence la répétition d'un geste d'écriture régulier, voire quotidien. Il arrive d'ailleurs que l'auteur donne lui-même des éclaircissements sur ce point. C'est le cas d'Ernest Frantz, dont le journal est le fruit d'une écriture pendant le siège de Strasbourg et d'une mise en forme à la fin de l'année 1872. Il indique ainsi dans la notice du 20 septembre :

Ce journal auquel je travaille chaque nuit, sur des notes et des observations prises pendant la journée, occupation qui m'a fait trouver relativement courte plus d'une de ces horribles nuits de veilles...¹¹

On note également le dédoublement du geste d'écriture au moment du siège, d'abord objet d'une prise de notes, puis d'une écriture plus élaborée durant la nuit. Si l'on en croit le journal publié, Ernest Frantz fait preuve d'une très grande assiduité dans cette activité, puisque chaque jour du siège fait l'objet d'une notice. Il n'est pas le seul : neuf des 15 scripteurs ont écrit au moins deux jours sur trois durant la durée de leur séjour en siège, qui a duré entre 24 (Miss Jacot à Strasbourg) et 108 jours (Édouard Doll à Belfort), 50 jours en moyenne ; le nombre moyen de jours « écrits » est de 37. Les assiégés de notre corpus écrivent donc en moyenne tous les 1,35 jours. Ainsi, on peut affirmer que dans la plupart des cas, l'écriture en siège n'est pas loin d'être quotidienne. Charles Gerhardt, dont le projet initial est d'écrire une lettre à son fils et non de tenir une chronique du siège de Strasbourg a la fréquence d'écriture la plus faible (14 fois en 46 jours). À l'instar d'Ernest Frantz, Ernestine Ungerer écrit chaque jour entre le 14 août et le 13 septembre, date à laquelle elle quitte Strasbourg. C'est également le cas d'Henri Jeandelize et de Jean-François Thuillier durant le blocus de Metz. À Belfort, Édouard Doll ne néglige son journal que trois jours durant, du 4 au 6 novembre.

La vie dans une ville assiégée est parfois agitée, en particulier lorsqu'elle est sous le feu des obus. Entre les moments de veille angoissée, la reconfiguration des habitations (où, lorsque c'est possible, on transporte un peu de mobilier à la cave pour passer les nuits) et les allers-retours permanents que ces réaménagements occasionnent, écrire tous les jours n'est pas nécessairement chose aisée. La maison du boulanger du Finkwiller est épargnée, celle d'Ernest Frantz également : leur tâche s'en trouve grandement facilitée. En revanche, pour Cécile de Dartin, difficile de remplir son objectif initial : faire une relation quotidienne du siège pour sa sœur, qui vit à Mülhausen, de l'autre côté de la frontière. Dès la seconde notice de son journal, huit jours après la première, elle constate ainsi :

Voilà déjà trois jours que mon pauvre petit journal est abandonné ; mais aussi, nous avons été si bouleversés, si secoués, que je ne sais pas comment il me sera possible de te raconter ces terribles journées...¹²

¹¹ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 198.

¹² Notice du 27 août 1870.

Notons que la « faute » avouée s'accompagne aussitôt d'une justification, à l'instar de ce que Cécile Dauphin et ses collaboratrices notaient pour l'échange épistolaire¹³ : le manque de temps est mis en avant et apparaît comme un motif suffisamment légitime qui semble tout de même devoir être mentionné. Le 27 août, le même regret est exprimé de manière presque identique : « Voilà déjà trois jours que j'ai abandonné mon pauvre journal sans avoir le courage d'y toucher ». C'est également le cas le 31 : « Tu vois par la date, ma chère Marie, que j'ai bien de la peine à continuer régu-lièrement le récit de nos faits et gestes. » Une nouvelle fois, l'explication suit directement :

Il est certain que depuis quelques temps, la chose se trouve un peu compliquée. Nos journées se passant en allées et venues continues de la cave au rez-de-chaussée ; j'ai de grandes difficultés à saisir le bon moment pour te griffonner par ci, par là, quelques lignes.

Ainsi, entre le 15 et le 31 août, le rythme de l'écriture est irrégulier et chaque notice est séparée des autres par un silence de plusieurs jours. À partir du 1^{er} septembre, en revanche, elle devient un peu plus régulière : elle est quotidienne jusqu'au 10, puis du 22 au 26 septembre. À noter que chaque période sans écriture est suivie d'un récit détaillé des péripéties qui précèdent sa reprise, jour après jour. Frédéric Piton n'a pas d'interlocuteur – du moins son journal ne semble s'adresser à personne en particulier. Dans son cas, l'écriture est quotidienne, malgré un silence notable du 24 au 26 août. Dans cet espace de trois jours, ainsi que nous l'avons souligné de concert avec plusieurs témoignages, le bombardement fait rage avec intensité. Tous les Strasbourgeois sont affligés des dommages qu'ils occasionnent: le Temple-Neuf et sa bibliothèque sont incendiés et détruits. Dans celle de Frédéric Piton, un obus éclate sans qu'un incendie s'ensuive : l'urgence lui semble alors de prendre des dispositions pour mettre ses livres à l'abri. C'est ensuite au tour de la cathédrale d'être ciblée. Comme Cécile de Dartain, Frédéric Piton diffère alors l'écriture à plus tard, à un moment d'accalmie, dont il profite pour faire un récit détaillé des événements survenus depuis la dernière notice. Le journal publié par l'*Industriel Alsacien* révèle quant à lui de véritables « temps » d'écriture, distincts les uns des autres. Le premier s'étale du 12 au 22 août. À cette date, son auteur achève d'écrire en exprimant le souhait de faire partir ce qui devait initialement être une lettre :

¹³ DAUPHIN C, LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, op. cit., p. 151-155.

J'espère pouvoir t'adresser cette lettre par l'intermédiaire de quelques dames qui ont envoyé un parlementaire au général prussien pour lui demander un sauf-conduit qui leur permette de quitter la ville.

L'écriture reprend le 14 septembre après une longue interruption : le sauf-conduit n'a pas été accordé, la lettre se poursuit donc, contrairement à ce qui avait été envisagé. Du 14 au 19, l'écriture est quotidienne, puis elle s'interrompt à nouveau jusqu'à une dernière notice, le 29 septembre.

On note ainsi une certaine variabilité dans les rythmes des écrits de siège, dépendamment de plusieurs paramètres : le projet d'écriture, le temps dont disposent les témoins et les aléas auxquels ils sont confrontés. Pourtant, dans tous les cas, la répétition du geste semble être une règle absolue : même dans les cas où sa fréquence est la plus faible, il s'inscrit dans le quotidien des assiégés qui écrivent. L'habitude qui en résulte préside à la naissance de rituels d'écriture. Cette habitude concerne, d'une part, l'écriture elle-même qui peut être accompagnée d'une sorte de « protocole », même réduit. Pour Cécile de Dartain, la pratique de ce journal « pour autrui » constitue un substitut à la correspondance qu'elle entretient habituellement avec sa sœur. Elle y reproduit ainsi une démarche que l'on peut supposer habituelle en temps de paix, dans la mesure où elle est relativement classique : chaque notice commence comme une lettre, en précisant en en-tête la date exacte (jour de la semaine, quantième, mois, année), moins le lieu qui reste évidemment le même. De la même manière, ainsi que nous l'évoquions, s'excuser de son manque d'assiduité dans l'entretien de sa correspondance fait souvent partie du rituel épistolaire. Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat et Danièle Pouban apportent quelques précisions à ce sujet :

[Le fait de tenir une correspondance] s'inscrit dans un temps ritualisé à plusieurs titres : la production de lettres s'insère dans un tissu serré d'activités que l'épistolier prend soin d'énumérer mais qui suppose une scansion où l'écriture semble marquer les temps forts du quotidien. Cette imbrication prend la forme d'interruption, de reprises et de signes reconnaissables par le destinataire¹⁴...

En temps de siège, les obligations du quotidien sont suspendues. On constate cependant, en lisant Cécile de Dartain, que les contraintes de la guerre semblent s'y substituer dans une certaine mesure, puisqu'elle les met en avant pour s'excuser de son manque de régularité dans l'écriture de son journal. Chez Ernest Frantz, le rituel diffère : chaque jour, il observe et prend

¹⁴ *Ibid.*, p. 151.

des notes, chaque nuit il les met au net. Le boulanger du quai Finkwiller, de son côté, fait d'une lettre un journal auquel il revient de manière systématique pour consigner les événements de la journée. À Metz, Jean-François Thuillier procède également presque toujours de la même manière : du siège en lui-même, il n'écrit que l'essentiel et se contente de notices courtes, introduites le plus souvent comme suit : quantième – jour de la semaine. À partir du 26 août, chaque notice comporte également des indications météorologiques, démarche observée dans nombre de livres de raison, ce qui permet de supposer que pour l'auteur, la pratique de l'écrit est antérieure à son séjour à Metz: le 26, il note : « 26 – Lundi Très beau », le 27 « 27 Mardi – Très beau et bon. » Le 1^{er} et le 2 septembre : « 1^{er} Samedi – Magnifique, vent nord, fort ; rien de nouveau. » et « 2 Dimanche – Id. – Combat à Ladonchamps et à l'Ouest de Metz. Repoussé les Prussiens à 8 ou 10 Kilom. 500 prisonniers – S^{te} Ruffine en feu par les Prussiens. » On remarque par ailleurs qu'il a volontiers recours à une écriture quasi télégraphique et qu'il oscille entre prise de notes et rédaction.

2) L'invasion, l'occupation

La nature de la guerre de 1870, en particulier dans le cadre géographique retenu pour notre étude, implique une mise en contact précoce et durable des civils et des troupes ennemies. Nous venons de voir le cas des villes assiégées, mais c'est également le cas pour les territoires envahis et occupés dès l'été 1870. Un nombre important d'écrits s'enracine dans ce contexte où la guerre exerce une pression quotidienne sur les populations. Ainsi, attacher l'écriture combattante au front et l'écriture civile aux arrières n'a que peu de sens, d'autant plus qu'à l'inverse de la Grande Guerre, la guerre de 1870 est essentiellement une guerre de mouvement, avec une succession de fronts mobiles où les engagements sont toujours brefs et ont souvent lieu à proximité des habitants. On peut, bien sûr, retenir l'opposition entre combattant (du moins régulier) et civil : l'identité de nos scripteurs permet alors de dresser une classification relativement satisfaisante, mais il n'en reste pas moins que les échecs de l'armée française à l'Est au début de la guerre font des campagnes alsacienne, lorraine et ardennaise le théâtre durable d'opérations militaires qui brouillent les frontières physiques entre combattants et non-combattants. Pour ces derniers, cela signifie que les manifestations de la guerre tendent à faire partie du quotidien. Leur mise en écriture permet de se faire une idée générale du cadre dans lequel l'écriture des populations civiles a lieu, même s'il est rarement possible d'en définir les contours avec précision, à l'inverse de certains écrits de siège. Il s'agit peut-être d'un hasard, mais au sein de notre corpus, la mise en scène du geste d'écriture ne se retrouve que très peu dans les écrits que l'on pourrait classer dans la catégorie

« invasion et occupation. » Pour l'essentiel, ces textes, essentiellement des journaux, se cantonnent à une fonction très descriptive des faits de guerre observés, ou seulement perçus. Cependant, leur lecture permet de retenir plusieurs axes d'analyse afin de contextualiser les prises d'écriture : le passage des troupes (françaises ou allemandes), la proximité du feu et les réquisitions. La lecture des écrits de civils met ainsi en lumière la récurrence de ces manifestations de la guerre qui, de manière explicite ou implicite, rendent possible la saisie, au moins partielle, du cadre de l'écriture. De manière explicite, lorsque ces manifestations font partie des paramètres de sa production, de même que pour les assiégés qui écrivent au bruit du bombardement. De manière implicite quand ceux qui écrivent sont confrontés quotidiennement aux réalités guerrières (passage de troupes, réquisitions ou toute autre manifestation visuelle et/ou auditive de la guerre) qui déterminent les contours de leur existence et, par la force des choses, de l'écriture.

a) **Proximité du feu**

Affrontements, bombardement, détonations... dans le lointain ou dans l'espace proche, des manifestations plus ou moins nettes de la guerre sont perçues par les populations, fixées chez elles dans l'attente. Ils suivent ou précèdent parfois le passage des troupes, françaises ou ennemies. La guerre devient très vite une réalité quotidienne pour les civils, qui y sont confrontés de multiples façons et plus ou moins directement. Louis Ray parle bien, dès l'avant-propos à son journal, du « spectacle » qu'offrait pour lui et ses camarades « le mouvement des troupes » :

C'était un spectacle nouveau pour nous. Curieusement nous regardions défiler ou s'assembler dans nos rues ou sur nos places les soldats massifs, aux lourdes bottes, qui venaient envahir la France, et parfois nous avions l'audace de questionner les moins rébarbatifs d'entre eux.

Le passage des troupes allemandes dans son espace de vie quotidien (« nos rues », « nos places ») cède bientôt le pas à une autre réalité de la guerre, le feu :

Mais plus tard il fut impossible de sortir de chez soi. On se battait devant Montbéliard, puis dans les rues. Je suivis alors les phases de la bataille depuis les mansardes de la maison paternelle, admirablement située pour cela. Aucune construction voisine ne bornait mon horizon...¹⁵

¹⁵ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, *op. cit.*, p. 3.

Depuis sa résidence du village de Stotzheim, près de Barr, Émilie d'Andlau-Hombourg voit également passer les troupes qui se dirigent vers le sud après les victoires précoces de Wissembourg et de Woerth-Froeschwiller. Le 16 août, elle évoque pour la première fois des patrouilles badoises qui traversent le village à plusieurs reprises, puis à nouveau une semaine plus tard : « Le 23 août des patrouilles de cavalerie et d'infanterie ennemies passent le village toute la journée. » Elle observe des scènes similaires les jours qui suivent. Le lien entre ces observations et l'écriture est en réalité implicite : leurs journaux sont marqués de manière répétée par l'irruption des réalités de la guerre dans leur espace familial. Louis Ray indique dans son introduction avoir reporté ses impressions le soir dans ses petits cahiers. Pour Émilie d'Andlau-Hombourg, le moment d'écriture n'est jamais évoqué, mais il s'agit vraisemblablement d'une activité quotidienne qui résume brièvement les faits notables de la journée. En réalité, parmi ces témoins qui observent tantôt avec curiosité, tantôt avec inquiétude et impuissance la marche de la guerre, seule Renée de Riocour fait référence de manière répétée à l'écriture au moment où elle s'y adonne. Depuis Pont-à-Mousson, où elle est réfugiée avec une partie de sa famille depuis le 11 août, elle écrit ainsi quatre jours plus tard :

Mais comment au milieu de toutes ces douloureuses impressions, n'ai-je point noté celle véritablement impossible à décrire qui nous saisit et nous glace, quand après le déjeuner je crois, levant les yeux par hasard vers le Mousson, que l'on voit de cette fenêtre où j'écris, nous l'apercevons non plus seulement désert et ruiné, mais se meublant en quelque sorte indéfiniment de petits point noirs, les uns grim pant et envahissant tout le plateau, les autres hissés et fixés dans les ruines : en un mot... des Prussiens et surtout... des canons Prussiens braqués sur la ville !!!

Ici, le cadre de l'activité est clair : même si Renée de Riocour n'est pas chez elle, elle écrit à la vue de tous, depuis un espace domestique fermé, ouvert sur l'extérieur par une fenêtre depuis laquelle elle aperçoit l'ennemi. La situation d'écriture cristallise ici la confusion entre sphère domestique et l'extérieur où la guerre fait rage, idée qui se retrouve à plusieurs reprises sous la plume de la jeune fille. À titre d'exemple, on peut citer le début de la notice du 10 septembre. De retour à Aulnois-sur-Seille, elle écrit le 10 septembre au matin : « J'écris tout à fait au bruit du canon, que nous n'avions jamais entendu si fort, si terrible ; sans doute, c'est le bombardement de Toul¹⁶ : qu'en adviendra-t-il ? » Chez Émilie d'Andlau-Hombourg, les références au feu essaient également le journal, même s'il semble que l'écriture soit

¹⁶ La citadelle, assiégée depuis le 16 août, subit ce jour-là un bombardement intense. Après plusieurs épisodes semblables, elle capitule dans la soirée du 23 septembre.

toujours légèrement postérieure aux faits décrits (peut-être le soir? Les notices, souvent courtes, sont souvent rédigées sous la forme de courts bilans de la journée). Le 20 août, elle note de manière très sobre : « on entend le canon de Strasbourg depuis 3 heures du matin jusqu'à 9 heures. » Le 23, elle évoque les « coups de canon de Schletstadt¹⁷ » entendus plusieurs fois par jour. Le 26, elle note encore :

Le soir à 6 heures le canon de Strasbourg est fortement entendu, de même plusieurs coups de canon de Sélestat nous voyons un grand feu vers Strasbourg et nous entendons toujours les canons.

Chez Marie-Anne de Fallois, le bruit des détonations, qu'elle suppose venir de Verdun, s'incarne très concrètement dans l'espace domestique. Le 24 août et le 13 octobre, elle évoque ainsi le bombardement qui fait « trembler les vitres » de la maison¹⁸. Louis Ray mentionne quasi quotidiennement, avec des gradients d'intensité, le bombardement de Belfort qui commence le 3 décembre et fait rage la nuit :

Mardi 3. – Toute la nuit le canon de Belfort a ronflé [...] Mercredi 4. – « Hier soir, à partir de 8 heures 45, le canon de Belfort a grondé pis que jamais : les détonations étaient très fortes et se succédaient avec une rapidité effrayante ; on entendait des bordées de quinze à vingt coups et moins d'une demi minute après, cela recommençait. [...] Jeudi 5 – Toute la nuit le canon de Belfort a ronflé coup sur coup. [...] Vendredi 6. – Toute la nuit le canon de Belfort a tiré, mais les détonations n'étaient pas très fortes...

La proximité du feu est ainsi l'une des composantes essentielles de la vie quotidienne des habitants des frontières puisqu'elle s'invite dans leurs murs et sous leurs toits. Le cadre d'écriture s'en trouve nécessairement affecté. Cette incarnation de la guerre est également très nette au moment où ces territoires passent sous une occupation de fait.

b) Présence de l'ennemi

L'invasion, puis l'occupation qui la suit rapidement dans les zones frontalières rythme le quotidien des populations civiles qui les subissent ; elles peuvent également constituer un paramètre de la mise en récit de la guerre. Nous l'avons montré précédemment, l'entrée en écriture entretient parfois un lien étroit avec son irruption, ce qui peut s'expliquer par son caractère exceptionnel – notable, en somme. Pour Renée de Riocour, l'écriture est bien antérieure à la guerre ; mais la présence des troupes ennemies, auxquelles elle est d'abord

¹⁷ Nom alsacien de la commune de Sélestat.

¹⁸ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, op. cit., p. 188 et 220.

confrontée à Pont-à-Mousson, fait l'objet de commentaires réguliers qui permettent de dresser un état des lieux de la ville, au moment où elle écrit : le 15 août, après avoir souligné l'omniprésence des Prussiens, elle revient sur l'arrivée de l'ennemi, deux jours auparavant :

C'est donc le samedi 13, que les Prussiens ont pris paisiblement possession de Pont-à-Mousson, sûres enfin de n'y plus rencontrer les avant-postes Français ; cela a été encore pour nous la cause d'une véritable panique : pensant toujours que leurs projets devaient nous être des plus hostiles, nous nous établissions tout à fait au fond de la cave, entraînés je ne sais comment par tous ces gens affolés, lorsque plusieurs personnes s'y précipitent en criant : « les Prussiens dans la Ville ! Ils enfoncent les portes, pillent les maisons !... »

À compter de cette date et jusqu'à son retour à Aulnois-sur-Seille, l'écriture multiplie les références à l'occupation de la ville. Le 18 octobre, elle note, amère :

[...] autrefois, on pouvait encore quelquefois se croire en France ! Mais maintenant, c'est à peine si en regardant par la fenêtre, on peut apercevoir quelque chose.... Qui ne soit pas un uniforme prussien !

Certes, la formule tient de l'hyperbole, mais elle n'en marque pas moins une rupture, avec le passage de l'invasion à une occupation de fait, situation dans lequel le geste d'écriture s'insère de manière explicite.

À partir de son retour au domicile familial, ce sont les réquisitions qui dressent un tableau tangible au quotidien des manifestations de la guerre. Entre le 8 septembre et le 24 octobre, onze notices y font référence au moins une fois, de manière plus ou moins précise. La première laisse entendre une certaine habitude :

[...] tantôt ce sont d'immenses files de charriots souvent hélas français, qui défilent sous nos yeux et dont ils s'emparent ainsi que des conducteurs pour leurs approvisionnements, tantôt 5 ou 6 Prussiens par exemple qui sans plus de cérémonie, arrivent du camp d'Atton... pour se faire donner à dîner et puis bien entendu ne point s'en retourner les mains vides : oh non ! C'est 150 œufs qu'il s'agit de rassembler en un clin d'œil, c'est... Mais je n'en finirais pas si je voulais parler de tous les incidents de ce genre qui viennent à toute heure agiter et troubler notre vie...

L'écriture n'est pas seulement empreinte de ces « troubles » quotidiens, elle peut aussi saisir le moment de la réquisition lorsqu'elles sont simultanées. C'est le cas le 14 octobre :

Encore, toujours... des Réquisitions !!! Pendant que j'écris, en voici sous nos fenêtres qui chargent des bottes de foin ! Mais j'ai déjà parlé une fois, je crois, d'une de ces scènes qui hélas sont toujours à peu près les mêmes, sinon que les uns sont plus ou moins exigeants, que par suite l'opération est plus ou moins agitée aussi.

Si l'exemple de Renée de Riocour cristallise bien la constitution d'un cadre de guerre pour l'écriture à l'arrière, il n'est pas isolé. Sous la plume de Louis Ray, on retrouve l'idée d'une répétition quasiment quotidienne des prélèvements que subissent les populations civiles, dont le jeune homme rend compte le soir, après les avoir observés dans la journée. Le 10 novembre, il note ainsi : « Les réquisitions se font comme les jours précédents. Dix bœufs sont tués à l'abattoir pour l'alimentation de la troupe. » Le lendemain, nouvelles réquisitions évoquées, cette fois en céréales. À Barbonne-Fayel, Adrien Monceau est quant à lui témoin de l'arrivée des uhlans et des réquisitions à partir du 10 septembre.

3) L'engagement dans la guerre

Malgré une représentation relativement limitée dans nos sources, qui s'explique notamment par le choix d'en exclure les écrits issus du commandement militaire, l'engagement dans la guerre apparaît comme une troisième situation d'écriture possible. Elle se caractérise par une certaine hétérogénéité, d'autant plus qu'elle n'est jamais fixe, évoluant en gré du mouvement perpétuel des armées. En cela, elle se différencie nettement de l'écriture en siège et, dans une moindre mesure, de l'écriture à l'arrière, la mobilité humaine n'en étant pas exclue (à l'exemple de Renée de Riocour, entre Pont-à-Mousson et Aulnois-sur-Seille).

Les cadres de cette écriture en campagne sont multiples : le bivouac demeure sans doute le plus courant, mais on prend parfois la plume à même le champ de bataille. D'autres écrivent au soir des grandes batailles, depuis une chambre d'hôtel ou durant un bref séjour chez des civils. D'ailleurs, les indications toponymiques données par ces scripteurs en chemin permettent parfois de retracer leur itinéraire, qu'ils tiennent un journal ou qu'ils correspondent avec leurs proches.

a) Des situations variées

Les théâtres de la guerre de 1870 et de ses opérations militaires sont variés. Dans des cas bien précis, le face-à-face entre les troupes françaises et l'envahisseur les met aux prises sur des positions relativement statiques (on pense, bien entendu, aux nombreux sièges qui ont ponctué la guerre), mais il s'agit avant tout d'une guerre de mouvement. Les situations

d'écritures des engagés, militaires ou non, en sont nécessairement impactées. Revenons tout d'abord sur le sous-ensemble représenté par ces écrits au sein de notre corpus. Paradoxalement, alors que notre étude porte sur un événement guerrier, ceux qui ont fait la guerre n'y sont pas majoritaires, tant s'en faut, du moins parmi ceux qui ont écrit au moment des faits. Conséquence de nos choix de recherche et du cadre spatial retenu, l'échantillon n'est, peut-être, pas représentatif et il est possible que l'on observerait des résultats dissemblables si l'on changeait d'échelle ; il est malgré tout à rappeler qu'il n'est pas non plus le fruit d'un hasard : l'hypothèse d'une conservation plus hasardeuse des écrits de combattants, en raison des conditions de vie au front, des déplacements perpétuels, des affrontements et de leurs suites, est fondée. Par ailleurs, il convient de ne pas surévaluer la pénétration de la pratique d'écriture parmi les combattants : « le tiers des soldats était analphabète ou illettré », rappelle Stéphane Audoin-Rouzeau¹⁹. Enfin, à l'instar du journal du docteur Challan de Belval, nombreux sont les textes d'individus lettrés qui ont fait l'objet d'une publication postérieure qui n'a pas (plus ?) grand-chose de la prise de note en temps réel. L'établissement de ces ouvrages, souvent chapitrés, composés de notices, certes datées et écrites au présent (ce qui peut donner l'illusion d'avoir affaire à une écriture spontanée), parfois dans l'intention de donner à voir un témoignage authentique sur 1870, condamnent paradoxalement les originaux à l'oubli. Ainsi, nous avons établi un corpus de 17 références d'écriture de campagne, qui relèvent d'une certaine diversité. Il se compose tout d'abord de quatre sources manuscrites (9 des 14 lettres du fonds Kessler-Wollenweber, à savoir celles qu'adresse Le Lorrain à Alfred Kessler et celles que ce dernier écrit à son épouse, six lettres de Justin Merle ; les notes sur le blocus de Metz d'Albert Sanné²⁰ ; le journal épistolaire attribué à Jean Malvy. En second lieu, on compte 12 publications anciennes (publiées entre 1870 et 1912), parmi lesquelles deux journaux de campagne, vraisemblablement réécrits, mais qui n'en font pas moins mention d'une activité d'écriture « à chaud » (un journal anonyme et celui du Docteur Challan de Belval), 21 des 23 lettres de Camille Boissière, jeune soldat tué à Sedan et deux journaux d'engagés volontaires des ambulances (Henri Juillard, dont le récit se situe en partie à Mulhouse). Un dernier texte vient compléter cet ensemble : le journal de Paul Lecœur²¹, jeune séminariste et ambulancier sur le front, notamment à Sedan, que nous

¹⁹ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870, la France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 88.

²⁰ Le cas d'Albert Sanné mêle en fait deux situations de guerre : le siège de Metz, d'une part. La campagne de l'autre. Bien qu'il appartienne à une ambulance civile, sa présence entre les lignes du front, qu'il lui faut traverser en risquant parfois sa vie, justifie que l'on considère son expérience de guerre sous ces deux aspects.

²¹ Archives de l'Institution Join-Lambert (Institution Jean-Paul II depuis 2009), cote 21 J 13/28.

n'avons pas consulté directement, mais auquel Pierre Aubé a consacré un ouvrage²² qui donne de plus amples renseignements sur le manuscrit. Si d'une source à l'autre, l'engagement varie et si les sources sont rarement de première main, elles n'en sont pas moins des témoignages doubles : d'une part, celui d'une écriture en guerre ; d'autre part, elles s'inscrivent très majoritairement dans un cadre d'écriture mouvant.

b) Écrire en chemin

Le constat est net : les scripteurs engagés comme soldats ou comme infirmiers sont généralement mobiles. On précisera néanmoins que pour les assiégés, l'échelle de mobilité n'est pas tout à fait la même et n'impacte pas nécessairement l'écriture en elle-même : Albert Sanné sillonne le front à la recherche de blessés et négocie avec les autorités ennemies, mais la prise de notes se fait probablement à un endroit fixe. Chez Isabelle Febvay, l'action se concentre exclusivement à Besançon. Les autres suivent des itinéraires souvent longs et le lieu d'écriture change plus ou moins fréquemment. Ce sont les correspondances qui en témoignent le mieux : respectant le plus souvent le modèle de la lettre, elles s'ouvrent généralement par un vocatif (« Chers parents » ou « cher Père » chez Justin Merle, tandis que Camille Boissière s'adresse systématiquement à sa mère par une formule d'en-tête ou une par une accroche qui ouvre directement le corps de la lettre). Bien que cela ne soit pas systématique, la date et le lieu y apparaissent régulièrement. Chez le premier, l'écriture se répartit entre trois villes : Besançon, Épinal et Verdun. Boissière, quant à lui, suit un itinéraire plus tortueux : la première lettre est écrite depuis Vincennes, la dernière depuis Douzy, à une dizaine de kilomètres de Sedan, où il succombe à ses blessures le 3 septembre. Entretemps, il circule en Alsace (sept lettres au total), d'abord depuis Strasbourg (à partir de la fin du mois de Juillet), puis plus au nord après les défaites de Wissembourg et de Woerth (4 et 6 août), auxquelles il prend part. Trois lettres sont également écrites en Lorraine (Lunéville et Nancy) et 4 depuis le camp de Châlons-en-Champagne. Particularité révélatrice, on remarque également que trois lettres sont écrites « en route » (2) ou « en marche ». On ne saurait s'étonner d'observer que la guerre, en particulier sur le front, exerce une pression intense sur les activités d'écriture, dont on devine qu'elles s'insèrent dans des moments de loisir rares et qu'elle a souvent lieu dans des conditions peu favorables. Les indications que donne Pierre Aubé du journal de Paul Lecœur le confirment d'ailleurs : d'une part, le format du carnet (13,2 cm-8,5 cm en font un

²² AUBE P., *Mgr Paul Lecœur, Supérieur de l'Institution Join-Lambert, Évêque de Saint-Flour, Écrits inédits. Carnets de la guerre de 1870*, Rouen, Le Cerf, 1975.

support adapté, puisque peu encombrant) ; surtout, il souligne l'impression de précipitation qu'il tire de sa lecture :

L'écriture est fébrile. Les notes ont été prises au jour le jour, au crayon et sont difficilement déchiffrables, surtout en ce qui concerne les événements de septembre autour de Sedan²³.

On ne s'étonne guère, dès lors, du caractère quasi-télégraphique de la lettre qu'adresse Camille Boissière à sa mère au soir du 4 août :

Schafbusch²⁴, 4 août. – Le soir. Bataille perdue. – Conrad légèrement atteint. – Moi, rien. – Remercie Dieu pour ton fils ; et prie-le pour la France. – Pauvre France ! C. –

Le peu de temps pour écrire, additionné à ces conditions extrêmes, renforce également la conviction que les journaux constitués de longues notices très élaborées et parfois pleines d'emphase n'ont plus grand-chose à voir, au moins d'un point de vue formel, avec les notes prises durant la guerre. Rappelons également l'exemple d'Albert Sanné dont les notes ont été reprises en un récit largement mis en forme. Les sources imprimées mettent en évidence ces changements de localisation des individus au gré des aléas de la campagne avec encore plus de clarté, puisqu'ils sont parfois exprimés dans les titres principaux et ceux des parties des ouvrages publiés. Le journal de campagne anonyme s'intitule ainsi *De Froeschwiller à Sedan*. L'ouvrage de Challan de Belval est, quant à lui, divisé en trois chapitres, eux-mêmes subdivisés en une multitude de sections qui font référence aux pérégrinations de l'Armée du Rhin, puis des deux Armées de la Loire dans lesquelles il a successivement servi entre le 15 juillet 1870 et le 1^{er} mars 1871 (« Lyon. Strasbourg. », « Bitché. », « Le camp de Châlons. ») Ces indications géographiques sont d'autant plus précieuses que les références explicites au geste d'écriture sont pratiquement nulles dans ces écrits de campagne : elles permettent d'ériger l'itinérance en l'un de ses paramètres essentiels. En cela, le témoignage attribué à Joseph Malvy est le plus explicite, alors même que nous ne disposons d'aucune source écrite de sa main pendant son service. Il évoque cependant l'écriture de lettres par lui et ses camarades suite aux batailles sous Metz (notice du 18 novembre) :

Aucun ordre ne vint nous rappeler. Du reste, il était déjà cinq heures du soir. C'est pendant ces quelques moments de tranquillité que nous pûmes apprécier la chance que nous avions de nous retrouver ainsi tous ensemble après une aussi terrible journée (nous n'avions heureusement perdu aucun officier dans nos deux batteries). Nous nous empressâmes d'écrire quelques mots

²³ *Ibid.*, p. 49 (note 12).

²⁴ Commune de Steinseltz (Bas-Rhin).

à nos familles ; nos canons, qui fumaient encore, nous servirent de tables. Quelle joie, quelle expansion dans la lettre que je vous écrivis ! L'avez-vous reçue, cette lettre écrite sur le champ de bataille ? J'en doute, car les communications furent fermées le surlendemain, je crois. Comme je la relirais avec plaisir, si je la retrouvais !

Ce passage met en scène le geste d'écriture à même le champ de bataille, dans l'interstice d'un moment de loisir dont la brièveté supposée appelle à « s'empresser » d'écrire. Il s'agit paradoxalement de la mention la plus riche en la matière, alors même qu'elle est tirée d'un texte écrit en captivité. On peut toutefois supposer que d'autres ont écrit de manière semblablement improvisée.

Conclusion de la première partie

On est ainsi en mesure d'identifier un ensemble de paramètres qui conditionnent l'écriture du conflit franco-prussien par ceux qui le vivent. Pour une large part, le geste s'ancre dans la guerre au jour le jour ; il est à la fois fonction de la nature de l'expérience de ceux qui s'y essaient (siège, occupation, campagne), du lieu d'écriture (le bivouac voire le champ de bataille pour les engagés, la sphère domestique pour assiégés et les occupés), du temps disponible que l'on peut y consacrer (contracté pour les engagés en campagne, largement dilaté pour les assiégés), de l'isolement – problématique qui s'étend à l'ensemble des scripteurs – qui influe fortement sur les formes qu'il prend et de modèles formels largement maîtrisés (journal personnel, lettre).

La guerre se décompose ainsi en un ensemble varié d'expériences d'écriture ; ces dernières sont, il est vrai, porteuses d'informations sur la manière dont on peut vivre le conflit en lui-même, mais elles renseignent avant tout sur le rapport de certains individus à une pratique du quotidien, ordinaire, suivant des codes et des modèles prédéfinis et maîtrisés qui peut être réappropriée et adaptée à la situation exceptionnelle qu'ils vivent. Ainsi, malgré la crise à laquelle ils font face et en dépit de la rupture du fil ordinaire du temps évoquée plus haut, la mise en écriture de la guerre suit elle-même une certaine régularité et peut donner lieu à des rituels semblables à ceux que l'on peut identifier pour les écrits ordinaires. Par ailleurs, si le sous-ensemble que nous étudions ici ne saurait être révélateur de l'ampleur des pratiques d'écriture en guerre, il est suffisant pour supposer que l'écriture peut avoir vocation à prendre en charge les bouleversements qui en résultent : ils sont, au moins partiellement, une réponse individuelle à une épreuve collective et vécue comme telle. Nos recherches et les travaux qui nous ont précédés ont mis en évidence un grand nombre d'autres documents, publiés ou non, qui ne s'inscrivent pas dans notre aire géographique d'étude. Il est par ailleurs probable qu'un grand nombre d'écrits n'ont pas survécu à l'épreuve du temps et ont été perdus. En somme, pour un nombre considérable de ceux qui la subissent, la guerre de 1870 fut une expérience d'écriture.

Dans la seconde partie de notre développement, nous nous proposons de nous détacher du geste d'écriture en lui-même pour nous concentrer davantage sur ce que les témoins de la guerre en donnent à voir. Nous entendons ainsi concentrer ce temps de notre étude à l'expérience de guerre en elle-même, telle que ceux qui ont écrit l'ont vécue, aussi bien individuellement que collectivement, suivant les situations auxquelles ils font face. Nous

restons cependant dans le cadre de l'écriture en guerre : nous reprenons ainsi le sous-ensemble analysé pour l'expérience d'écriture, en postulant que l'expérience n'est pas dite en temps réel de la même manière qu'avec le recul des années. Nous choisissons donc de réserver les écrits qui relèvent davantage du souvenir et de la mémoire pour un dernier temps d'analyse, qui reviendra plus largement sur la mise en écriture postérieure de la guerre. Cela ne signifie pas pour autant que nous écartons tous les écrits qui échappent, au moins partiellement, à la règle du temps réel, d'une part parce qu'il est parfois difficile de déterminer s'il s'agit bien d'une écriture au jour le jour sans altération, d'autre part parce que l'entreprise de réécriture n'entre pas forcément en contradiction avec l'existence d'une première écriture immédiate.

DEUXIEME PARTIE : VIVRE ET DECRIRE LA

GUERRE AU JOUR LE JOUR

Les expériences d'écriture que nous avons identifiées permettent, bien qu'imparfaitement, de saisir les conditions de la production de certains écrits durant la guerre ; c'est bien que ce geste se superpose à un ensemble de situations vécues auxquelles il est corrélé et sur lesquelles il convient de se pencher à présent. Ainsi, cette deuxième partie permettra de dresser un état des lieux de la confrontation concrète des Français à la guerre, aussi bien du côté des combattants que du côté des civils. Ces expériences varient en nature, en intensité, en durée, et selon l'endroit, le moment et la fonction du scripteur considéré. L'exemple d'Édouard Schuré, qui a rapidement la possibilité de s'exiler à Genève et ne fait état dans son journal d'aucune interaction directe avec l'ennemi peut ainsi être opposé aux cas des assiégés, des soldats et à d'une part considérable des habitants de l'arrière qui ont subi la présence de l'ennemi et ses déprédations au quotidien.

Pour autant, les épreuves auxquelles les Français de l'Est sont confrontés sont en général collectives. Pour les combattants de l'armée du Rhin, certes durs au mal et disciplinés comme l'a bien rappelé Stéphane Audoin-Rouzeau¹, ce sont les rigueurs du front : outre le feu ennemi, ils affrontent des marches éreintantes, le manque de sommeil, les intempéries et les failles criantes de l'intendance. Dans les places assiégées, c'est le quotidien dans une ville fermée entre bombardements, privations de toutes sortes et absence de nouvelles de l'extérieur, ce dont souffrent également les habitants de l'arrière, en raison de leur isolement. Pour eux, les défaites militaires d'août entraînent surtout l'occupation avec ce qu'elle implique : entretien de la troupe, prélèvements en nature, impôts, répression en cas de résistance, inquiétude permanente renforcée par l'incertitude et l'isolement.

Le corpus avec lequel nous travaillons ici est varié (31 textes de civils, 14 de combattants, avec de grandes disparités à l'intérieur de chaque sous-ensemble, comme nous l'avons vu précédemment). Tous attestent d'une confrontation rapide avec les réalités guerrières : à partir des premières défaites (qui surviennent dès le 4 août, mais surtout le 6, avec les revers de Woerth et de Forbach), l'enthousiasme des va-t-en-guerre, qu'on ne saurait

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 101.

au demeurant généraliser² est singulièrement refroidi. Les esprits les plus exaltés prévoyaient en effet une campagne rapide, avec une marche sans obstacle de la « meilleure armée du monde » jusqu'à Berlin. Il n'en a rien été et dès le 6 août, un paramètre déterminant de la guerre est défini : elle aura lieu sur le sol français. Pour les Français des territoires frontaliers, cela signifie une exposition directe à ses réalités.

Ainsi, après avoir consacré un développement aux expériences d'écriture dans ses différentes dimensions – le « point aveugle » identifié par Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira, il convient de considérer notre ensemble comme une somme de « témoignages pour l'histoire³ » de la guerre de 1870. Quant à la démarche à suivre, deux possibilités nous paraissaient pertinentes. La première consistait à insister sur la nature du vécu des témoins écrivant la guerre : la souffrance aurait ainsi constitué un premier axe transversal à toutes les situations de guerre ou presque, qu'elle soit physique, morale ou les deux. L'action, dans toutes ses formes, aurait été au cœur du second. Une troisième piste nous semblait être d'explorer les formes de cohabitations auxquelles les Français et l'ennemi sont contraints au sein des territoires occupés. Mais ces différents aspects de la vie en guerre peuvent trop souvent se recouper : au combat, la souffrance et l'action vont de pair ; à l'arrière, on souffre souvent de la présence de l'ennemi. Il nous a donc semblé préférable d'opter pour une seconde solution : insister, comme nous le faisons pour l'écriture, sur les différentes situations identifiables dans les écrits dont nous disposons : le siège, la campagne et le front, la vie à l'arrière. Procéder ainsi permet également de s'inscrire dans la lignée des travaux de référence du 1870, de Stéphane Audoin-Rouzeau à l'ouvrage de Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, en passant par celui de François Roth.

Du journal du siège de Strasbourg d'Ernest Frantz, Marie-Claire Vitoux écrit :

L'intérêt de ce texte n'est [...] pas de raconter le traumatisme individuel subi par Ernest Frantz, mais bien d'être le récit engagé d'une souffrance collective et d'un événement historique⁴.

² Nous renvoyons ici par exemple au témoignage d'Henri Jeandelize (AD de la Moselle, cote 27 J 143) qui fait état d'un accueil « froid » de la majorité des Messins pour la déclaration de la guerre. Du côté de Mulhouse, si l'optimisme domine selon Ernest Meininger, tous ne le partagent pas : « L'opinion générale ici est qu'elle ne sera pas longue. Cependant, ces personnes prétendent qu'elle durera plus longtemps qu'on ne le croit. » (au sujet de la guerre, notice du 16 juillet, MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 13).

³ JOUHAUD C., RIBARD D., SCHAPIRA N., *Histoire, littérature, témoignage...*, *op. cit.*, p. 11.

⁴ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, *op. cit.*, p. 14.

Cette dimension collective des épreuves de la guerre est essentielle ; cependant, elle ne se saisit qu’au prisme de témoignages individuels qui mobilisent directement les individus qui les relatent. L’exemple de certains assiégés le révèle souvent : chez Ernest Frantz ou chez Frédéric Piton pour ne citer qu’eux, l’écriture est un acte délibéré précédé de peu par une observation volontairement attentive, qui se donne d’ailleurs à voir dans l’écriture. Pour le jeune officier qui écrit en captivité⁵, il s’agit d’un retour sur une expérience encore fraîche, qui insiste aussi bien sur la communauté de l’expérience que sur la trajectoire singulière de celui qui écrit. Les sources avec lesquelles nous travaillons sont porteuses de ce double enjeu.

La notion de témoignage se trouve donc au cœur de cette seconde partie. Au-delà des travaux de Jean Norton Cru, les études récentes sur la question ne manquent pas, notamment dans le champ littéraire. On peut citer en exemple la thèse de Charlotte Lacoste (2011)⁶, qui porte essentiellement sur le XX^e siècle, en prenant la Première Guerre mondiale comme point de départ. Ceux d’Éléonore Reverzy sur les écrits du siège de Paris et de la Commune (2020)⁷ se situent au plus près de notre période et des enjeux de notre étude. Elle y revient sur les définitions et les enjeux à la fois historiques, juridiques et religieux du genre testimonial, qui informent sur le sens dont le témoin peut investir son écrit, parfois *a priori*, parfois à travers le regard réflexif qu’il porte sur lui au cours de son élaboration ou *a posteriori* :

On retient que dans sa définition générale et juridique, le témoignage est un acte verbal, qui peut être oral ou écrit, sans que cet élément soit discriminant (une déposition ou une déclaration). Dans le cadre religieux, le témoignage est un acte, ce qui suppose qu’il peut prendre des formes diverses, et ne passant pas nécessairement par la médiation du langage. De ces deux domaines retenons la nécessaire publicité du témoignage, qu’il soit réservé au cadre d’une Cour de Justice ou à une communauté de fidèles : le témoignage suppose un engagement qui doit être pris dans ou face à une collectivité. Il s’agit en effet d’attester et de dire le vrai devant autrui, qu’il s’agisse d’une vérité factuelle et supposée incontestable (produire un faux témoignage est passible d’une condamnation) ou d’une manière de signifier l’authenticité de sa foi. La dimension probatoire du témoignage (il apporte une preuve) est attestée dans les premiers emplois du terme à la fin du XII^e siècle. C’est donc par analogie que le témoignage devient document, c’est-à-dire se voit lesté d’une dimension cognitive : parce

⁵ AD de la Moselle, cote J 7281. Voir note 63. Dans la mesure où l’anonymat ne peut être levé avec certitude sur ce scripteur, on le distinguera dans ce chapitre par sa ville d’origine, Figeac.

⁶ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*

⁷ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*

qu'il prouve en quelque sorte, il est source de connaissance et enseigne le lecteur. On glisse ainsi du probatoire au documentaire (*doceo*⁸).

Les témoins auxquels nous nous intéressons au cours de cette seconde partie ont, pour beaucoup, conscience de l'importance documentaire de leur geste. Du moins, même lorsqu'ils ne témoignent pas pour la postérité, ou que les enjeux mémoriels de leurs récits ne sont pas exprimés, la possibilité d'un destinataire est toujours au moins suggérée, quand elle n'est pas au cœur de l'entreprise testimoniale. L'ajout de documents officiels, glissés ou recopiés scrupuleusement, l'attention portée à certains détails, notamment la notation plus ou moins rigoureuse de la date, voire de l'heure lorsque les événements rapportés sont perçus comme particulièrement importants marquent bien, dans certains cas, la volonté de dépasser la simple description des faits et de constituer l'expérience individuelle en récit « objectif » à destination d'un public plus ou moins large.

L'étude de ces récits singuliers, qui mettent en lumière un éventail relativement vaste d'expériences individuelles (et, plus particulièrement, des discours auxquels elles donnent lieu), s'inscrit dans une historiographie particulière de la guerre comme le souligne Jean-Pascal Gay, dans la présentation du 4^e numéro de la revue *Source(s)*, issue du laboratoire ARCHE de l'École doctorale de Strasbourg :

En consacrant ce numéro à la place de l'individu dans les conflits, notre intention était d'essayer de rapprocher deux historiographies qui ont connu des renouvellements significatifs : l'étude de la conflictuosité comme dynamique sociale et culturelle d'une part et l'histoire de la guerre d'autre part. Pour articuler ces deux régimes de conflictualité (un régime ordinaire, social et local d'un côté, et de l'autre un régime extraordinaire, géopolitique et se jouant à des échelles plus vastes), se placer au niveau de l'individu revient à engager l'étude de plusieurs de leurs dynamiques communes et notamment la manière dont les modalités de l'engagement individuel dans les conflits (ou celle du désengagement) participent à leur intensité.

L'accent est ensuite mis sur les dynamiques historiographiques, bien incarnées par Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, qui « entendaient proposer une « histoire d'en bas » de la guerre⁹ ». C'est bien dans cette perspective que nous envisageons cette réflexion sur l'expérience de guerre. Il s'agit pourtant, pour l'heure, de centrer l'analyse sur la guerre elle-

⁸ *Ibid.*, p. 22.

⁹ GAY J.-P., « Présentation »... *art. cit.*

même, et non sur l'individualité des témoins à proprement parler : ce point fera l'objet d'un développement à part dans une troisième partie.

Chapitre 3 : Expériences de campagne

Notre corpus se compose de récits qui procèdent de trois types d'expériences. À côté de celles du siège et de la vie dans les arrières occupés, celle de la campagne est à n'en pas douter celle qui vient le plus directement à l'esprit : la guerre appelle nécessairement des affrontements, peu importe leurs modalités. Nous travaillons ici à partir d'un corpus relativement restreint, mais qui nous semble néanmoins suffisamment diversifié pour établir une synthèse acceptable, si on la confronte à d'autres travaux menés sur des sources similaires¹. Ce troisième chapitre est en effet consacré à un petit sous-ensemble de neuf textes qui procède aussi bien des combattants (5) que des personnels médicaux (4). Le premier groupe comprend Camille Boissière, Alexandre Chalert, deux anonymes ainsi que Justin Merle, dont certaines lettres concernent le cadre géographique de notre étude ; dans le second, on trouve le docteur Challan de Belval, Henri Juillard-Weiss, Paul Lecœur ainsi qu'Albert Sanné. Bien que ces témoignages d'en bas puissent inspirer une certaine méfiance et doivent, selon le cas, être considérés avec plus ou moins de réserve, leur importance pour l'histoire ne fait aucun doute. Il s'agit, il est vrai, de discours imparfaits. Aucun d'entre eux ne permet de saisir de manière nette et péremptoire une vérité historique figée, comme le rappelle Jean-François Lecaillon dans la nouvelle préface à son ouvrage sur l'expérience combattante de 1870 :

Il y a rarement un témoin qui a raison contre l'autre ; plus souvent il y a des expériences qui se croisent, s'additionnent, fusionnent ou non, pour produire une vérité que nul ne sera jamais en mesure de restituer tout à fait.

Pourtant, poursuit-il :

La connaissance affinée que nous avons aujourd'hui de la fragilité des témoignages ne dévalorise en rien ces derniers. Ils restent un élément clé pour la compréhension de ce qui a eu lieu, du moment et sous réserve que l'historien fasse l'effort de croiser le plus grand nombre d'entre eux².

¹ Les travaux de référence ne manquent pas en la matière : on s'appuiera ici principalement sur ceux de Jean-François Lecaillon, sur l'ouvrage pionnier de Stéphane Audoin-Rouzeau, mais également sur des travaux universitaires plus ou moins récents : la thèse de Corinne Krouck (2000) et celle de Gilles Vogt (2018). Nous les citons au fur et à mesure dans les pages qui suivent.

² LECAILLON J.-F., *Été 1870. La guerre racontée par les soldats...*, *op. cit.*, p. 9-10.

Ainsi, nous nous proposons dans ce troisième chapitre d'aborder l'expérience des engagés de la guerre de 1870, c'est-à-dire de ceux qui prennent une part active à la campagne militaire, qu'ils soient ou non belligérants, ajoutant ainsi un complément à la connaissance de la vie en bivouac et au front de ceux qui vont au devant du feu.

Un premier temps sera consacré à la mobilisation et à l'entrée en guerre : le départ des appelés vers leur lieu de cantonnement est l'occasion pour certains de constater pour la première fois les dysfonctionnements qui seront l'un des facteurs de la défaite, mais aussi d'aller au contact d'une population civile souvent enthousiaste. La guerre commence souvent de cette manière : l'énergie des mobilisés s'use quelque peu dans une période de flottement durant laquelle on commence par attendre le début des opérations en trompant l'ennui comme on le peut dans les villes frontalières avant, on l'espère, on le croit, de marcher sur Berlin. Les premiers revers prolongent cette période d'hésitation et de confusion d'une certaine manière. Avant de faire le coup de feu, on commence dans la plupart des cas par de longs déplacements ponctués par une série de bivouacs dans des conditions matérielles plus ou moins bonnes. La fatigue qui s'accumule, les intempéries et les maladies sont également des composantes de la vie en campagne. Ainsi, nous nous attacherons à la vie itinérante des engagés de 1870, première épreuve qui précède celle que l'on attend autant qu'on la redoute : le feu et ses conséquences, que nous aborderons dans un troisième temps.

A) ENTRER EN CAMPAGNE

Comme nous l'avons souligné précédemment, la vie en campagne est itinérante. Au sein de notre corpus, ses protagonistes, soldats ou membres des ambulances de campagne, auxiliaires de l'armée, présentent une certaine diversité de grades, de fonctions, et d'écriture, du moins dans ce qui nous en est donné à voir : on sait, par exemple, que le journal anonyme du jeune officier de Figeac, écrit en captivité, est fondé – comme d'autres – sur des notes prises à la faveur de moments de répit, parfois à même le front. Le journal est le genre dominant de ce sous-ensemble – de loin : on en compte huit, sur les neuf sources retenues. Nous avons décidé d'y inclure les notes d'Albert Sanné, fortes d'une bivalence : elles traitent aussi bien d'une action hors les murs de Metz que de la vie d'assiégé (à l'inverse d'autres récits, comme celui d'Édouard Doll à Belfort et de Marc Bonnefoy à Strasbourg). Les lettres de Camille Boissière¹ et de Justin Merle² le complètent. Malgré cela, toutes constituent des récits, qui suivent un ordre chronologique en dépit de certaines zones d'ombre. On se penchera ainsi dans un premier temps sur les débuts de la campagne, soit la période relativement brève qui s'étend du départ à l'arrivée sur le lieu de cantonnement, ainsi que la période de latence une fois arrivé sur place, qui s'explique bien souvent par les dysfonctionnements que François Roth³, par exemple, n'a pas manqué de souligner, mais qui n'échappent pas non plus aux acteurs du conflit. Notons cependant que cette entrée en campagne n'est pas évoquée de manière systématique, l'écriture ne débutant parfois qu'après (la première lettre de Justin Merle date du 31 août, le journal d'Henri Juillard-Weiss ne s'ouvre qu'en décembre...) Les autres décrivent le commencement de leur expérience de manière plus ou moins précise : laisser ses proches derrière soi, leur écrire et recevoir des nouvelles d'eux sur le chemin, l'oisiveté, les loisirs, parfois l'impatience, en attendant l'arrivée de son régiment, l'accueil des populations sur leur passage... en somme, tout ce qui précède la vie sur les routes, dans les campements et sur le front.

1) Le départ vers la frontière

Des cinq récits qui évoquent le début de la campagne de leur auteur, le plus explicite en la matière est sans conteste le journal anonyme attribué à Joseph Malvy (l'officier figeacois). Il a en effet la particularité de mêler épanchements intérieurs et description de la

¹ BOISSIERE É., *Tué à Sedan...*, *op. cit.*

² AD de la Haute-Saône, cote 1 J 171.

³ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 167. L'historien évoque la formation des unités qui « s'est accomplie dans la pagaille la plus noire » au mois de juillet 1870.

campagne. Ainsi, il donne accès à des détails qui relèvent de la vie privée, et même de l'intimité ; le départ en guerre y est longuement évoqué. S'adressant à sa sœur, dans son journal épistolaire écrit depuis Hambourg, il revient sur les jours qui ont précédé la séparation.

Enfin nous nous séparâmes ; vous voulûtes cependant m'accompagner jusqu'à la gare ; cela me fit de la peine [...] Je partis cependant au moment où le crépuscule allait faire place à la nuit, et je vous disais encore adieu, que vous ne m'entendiez déjà plus. Je disais adieu à tout ce qui m'entourait. Étais-je sûr de revoir quelque chose ? Tu trouveras peut-être que je traîne beaucoup sur ce triste moment de notre séparation. Mais c'est le moment qui a laissé en moi le plus de souvenirs, et de ces souvenirs qui restent le plus, parce qu'ils sont tristes⁴.

Il est fort probable que les notes qu'il indique avoir prises durant la campagne aient été plus discrètes sur le sujet. Des détails sont ensuite donnés sur le trajet qui s'ensuit, au cours duquel le jeune homme se blesse à la main en voulant fermer la vitre du train, qu'il brise par maladresse. Témoignage rare de par son éloquence, ce journal se distingue des notices très brèves d'Albert Sanné qui commence également à écrire au moment du départ : « Départ de Paris – 4 août 1870 – 10h ½ du soir. Arrivée à Nancy – 5 août – 5 h du soir campement de nuit à la Gare⁵. » On sait de lui qu'il laisse son épouse et sa mère à Paris, sa ville d'origine – nous disposons, comme nous l'indiquons plus haut, de trois lettres qui leur sont adressées depuis Nancy et Metz (une à la première, deux à l'adresse de la seconde) entre le 6 et le 29 août, mais il n'en dit rien dans son journal. Cependant, aucun de ces témoignages ne fait état de difficultés à rejoindre sa destination et de la « confusion indescriptible » causée par le changement de plan de mobilisation décidé brusquement par Napoléon III, évoquée notamment par Stéphane Audoin-Rouzeau :

Ainsi, les opérations de mobilisation et de concentration furent-elles confondues : au lieu d'attendre dans les divisions territoriales le rassemblement au complet des réserves et de leur équipement, puis ensuite seulement de partir à la frontière, les hommes qui avaient rejoint leurs dépôts au prix de longs déplacements furent envoyés par petits paquets rejoindre leurs bataillons sur le lieu de concentration, au prix de trajets inutiles, de risques de dispersion, d'encombrement dans les trains, d'errances sans fin pour retrouver les unités éparpillées le long de la frontière⁶.

⁴ AD de la Moselle, cote J 7281.

⁵ AD de la Moselle, cote J 7296.

⁶ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, op. cit. p. 83.

Toutefois, Albert Sanné ne manque pas de mentionner le « brouhaha » à la gare de l'Est, le jour du départ. Il s'étend plus loin sur la circulation du train, passablement perturbée : « Le voyage fut long, retardé qu'il était par l'encombrement de la voie ; aussi faisons-nous, à chaque instant, des haltes plus ou moins prolongées. » Sans mentionner aucunement les aléas du trajet qu'entraîne cet « immense chassé-croisé d'hommes isolés et de troupes⁷ », Camille Boissière décrit seulement à sa mère le « tohu-bohu général et indescriptible » de la gare. Hormis les journaux, ce sont les lettres envoyées en route qui font entendre la voix de ces soldats en transit : le jeune homme envoie deux à sa mère, adressées depuis Chartrettes et Vincennes. La seconde s'ouvre d'ailleurs sur un projet optimiste : celui de lui écrire tous les jours. Le jeune officier de Figeac indique dans son récit avoir immédiatement écrit chez lui : « Mon premier soin fut de vous écrire », confesse-t-il ainsi à sa sœur. Les quelques jours de ce déplacement marquent ainsi une première transition entre le foyer familial et la vie en campagne, entre lesquels la rupture n'est pas immédiate.

2) Enthousiasme et résolution ?

a) Un départ en fanfare

Le moral des troupes envoyées au combat pose question. À ce sujet, Stéphane Audoin-Rouzeau s'interroge en ces termes :

Enthousiasme général ? On ne compte pas de rapport officiel qui fasse état d'un manque de résolution des soldats au moment de leur départ, mais eux-mêmes étaient-ils vraiment dans les dispositions d'esprit que décrivent les autorités ? La réponse n'est pas facile, car les sources dignes de foi ne sont pas très nombreuses⁸.

Effectivement, sur le sujet, nos sources ne sont pas toujours très évocatrices ; cependant, elles permettent d'apporter quelques éléments de réponse qu'il convient, bien entendu, de mettre en relation avec le nombre total de soldats engagés pour en saisir le caractère tout relatif. Si l'hypothèse d'un enthousiasme global ne peut être démentie, elle peut, du moins, être nuancée. Au moment de partir, l'officier de Figeac exprime, on l'a vu, une certaine tristesse causée par la séparation et l'incertitude du retour. Du côté de Camille Boissière, on notera que la première lettre à sa mère, datée du 20 juillet, est marquée par une certaine réserve :

⁷ LECAILLON J.-F., *Les Français et la guerre de 1870*, op. cit., p. 26.

⁸ *Ibid.*, p. 87.

La vérité est que si toute l'armée me ressemblait, et que tous ceux qui vont se battre fussent obligés d'en déduire les raisons, la guerre serait, je crois, ajournée... indéfiniment ; et j'oserais gager que les Prussiens ne sont pas beaucoup plus avancés que moi à ce sujet⁹.

Cela ne l'empêche pas d'afficher son patriotisme quelques lignes plus loin : « Le drapeau, c'est ma religion, et j'en porte le culte au fond du cœur. » Du côté du jeune Figeacois, la nostalgie se teinte d'un réel optimisme qui ne laisse préjuger d'aucune aversion pour la perspective des combats, ni de sa part, ni de ceux qui l'entourent (notice du 14 novembre 1870) :

On était plein d'espoir. Le commandant pensait bien à sa femme et à ses enfants, ainsi que le Capitaine en 2^d de la 12^e, qui était aussi marié ; les autres capitaines étaient moins soucieux ; moi, je pensais toujours beaucoup à vous, mais tout le monde en prenait assez bien son parti, et on ne parlait que de manger des Prussiens.

Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt font le même constat :

[...] la mobilisation française se fait plus lentement que prévu et présente de nombreux ratés dans la deuxième quinzaine de juillet. L'atmosphère est pourtant très confiante, notamment du côté des soldats¹⁰.

Il faut dire que les foules en liesse qui les acclament sur leur passage ne sont sans doute pas de nature à entamer leur entrain. Stéphane Audoin-Rouzeau souligne ainsi la « profonde reconnaissance de ceux qui partaient pour ceux qui ne partaient pas : signe du sentiment d'appartenance à une même communauté¹¹ ». Le docteur Challan de Belval livre à ce sujet un témoignage sans équivoque :

19 juillet. – Quel accueil sur notre passage ! Partout, les populations attendent les arrêts du train pour distribuer à nos soldats des vivres, du tabac, des cigares. Ah ! les braves gens que mes Comtois, et comme cela réchauffe¹² !

b) Et du côté des volontaires étrangers ?

Il peut également être intéressant, à titre de comparaison, de s'interroger sur les motivations, parfois très fortes, qui poussent certains volontaires étrangers à s'engager aux

⁹ BOISSIERE É., *Tué à Sedan...*, *op. cit.*, p. 2.

¹⁰ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-prussienne de 1870...*, *op. cit.*, p. 63.

¹¹ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 89.

¹² CHALLAN DE BELVAL, *Carnet de campagne d'un aide-major, 15 juillet 1870 au 1^{er} mars 1871*, Paris Plon-Nourrit et C^{ie}, 1902, p. 4. Ce passage porte sur le trajet de Strasbourg à Lyon.

côtés des Français durant la guerre de 1870, malgré la neutralité de leurs États d'origine. Les récents travaux de Gilles Vogt sont particulièrement éclairants en la matière : l'entrée en guerre spontanée d'individus qui choisissent de suivre une trajectoire autre que celle qu'aurait pu dicter la position nationale traduit parfois un certain engouement de leur part. Ces cas, relativement nombreux, permettent d'esquisser un questionnement sur l'état d'esprit de ceux qui s'engagent à une échelle plus européenne. Prenant l'exemple du parcours du Danois Wilhelm Dinesen¹³, qui a servi de point départ aux investigations menées dans sa thèse, il souligne que ce sont, dans ce cas précis, des sentiments revanchards envers la Prusse plus qu'une affection pour la France qui le poussent à prendre les armes :

Dinesen était de ces centaines de combattants anonymes ayant décidé, par opportunisme, de faire le coup de feu dans les rangs des armées françaises. Chez lui, cet opportunisme était celui d'un Danois frustré par sa première rencontre avec l'élément prussien et décidé, de fait, à prêter main forte au nouvel ennemi de Berlin.

La mise en perspective de ce cas précis permet de dégager d'autres enjeux chez ces volontaires étrangers, ne serait-ce que dans l'entourage du jeune homme :

Chez d'autres volontaires croisés sur sa route, les motivations se déclinaient en des accents idéologiques (l'idéal républicain, le facteur religieux), politiques (l'idée de défense nationale) ou même économiques (accès au grade d'officier, possible grâce au décret du 14 octobre 1870, obtention d'un revenu¹⁴).

Il s'agit certes pour notre étude d'un questionnement marginal. Pourtant, il permet de souligner une fois de plus la grande complexité qu'il y a à saisir le rapport des combattants à la guerre dans laquelle ils se retrouvent engagés, malgré les apparences parfois trompeuses et les fausses évidences.

Il ne fait ainsi aucun doute que l'entrée en guerre s'accompagne globalement d'un optimisme assez largement répandu. Cependant, bien que tous les rapports officiels en fassent état, ou du moins, qu'ils restent silencieux quant aux éventuelles réserves que certains pourraient manifester d'une façon ou d'une autre, on peut s'interroger sur les limites parfois évidentes de l'enthousiasme de ceux qui marchent à la guerre, comme d'ailleurs sur celui des civils ; rappelons à cet égard, comme nous l'avons souligné précédemment, que pour beaucoup des scripteurs de 1870, la nouvelle de la guerre est avant tout un choc qui suscite

¹³ Wilhelm Dinesen (1845-1895) est un aristocrate danois qui combat dans les armées de la défense nationale entre décembre 1870 et février 1871.

¹⁴ VOGT G., *Neutres face à la guerre franco-allemande...*, *op. cit.*, p. 21-22.

une certaine inquiétude plutôt qu'un sujet de fanfaronnade. Du côté des combattants, les témoignages que nous étudions, en lien notamment avec les études de Jean-François Lecaillon, permettent de confirmer certains écarts entre l'attitude que l'on affiche, voire les propos que l'on tient publiquement sur la guerre et ce que l'on écrit dans l'intimité, seul face à soi-même, face au papier.

c) De « sérieux bémols¹⁵ »

La confiance évoquée plus haut n'est pas forcément partagée par tous, comme le suggéraient déjà les réserves de Camille Boissière. Malgré un patriotisme affirmé avec ferveur, il prend à plusieurs reprises ses distances avec le triomphalisme ambiant.

Les cigares tombaient à nos pieds ; les fleurs pleuvaient sur nos têtes [...] tant et si bien que l'émotion tournait insensiblement à la fatigue, et l'enthousiasme – pardonne-moi l'expression pour la justesse de la pensée – l'enthousiasme tournait à la... scie. Je n'oserais le dire, mais je l'écris, et je le pense. Qu'on fête un retour glorieux, à la bonne heure ! Mais qu'on s'exalte ainsi au départ ; qu'on se grise à ce point d'ardeur guerrière et de patriotisme avant temps, – cela ne m'a pas plu¹⁶.

Le nombre limité de témoignages ne permet certes pas de tirer de conclusion définitive quant à l'état d'esprit de l'ensemble de l'armée. S'il est difficile de savoir si ces lettres ont été publiées telles quelles ou ont fait l'objet de modifications, rien n'exclut pourtant que ces réserves aient pu être partagées par d'autres. Cela n'empêche guère, du reste, que l'optimisme ait été généralement de rigueur, malgré certaines limites. Dans l'un de ses nombreux ouvrages consacrés à la guerre franco-prussienne, Jean-François Lecaillon souligne le rapport ambigu que les Français en général, les combattants en particulier entretiennent avec l'entrée en guerre. Il confirme dans un premier temps le constat d'un élan fort peu tempéré dans la marche à la guerre :

Pourquoi tant d'enthousiasme alors que les Français ne souhaitaient pas la guerre ? Cet élan patriotique se nourrit de la confiance qu'ils entretiennent envers leurs forces armées. Toutes classes et horizons confondus, les Français marchent d'un même pas vers la victoire annoncée.

¹⁵ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 63-64.

¹⁶ BOISSIERE E., *Tué à Sedan...*, *op. cit.*, p. 10. La lettre n'est pas datée. Le jeune homme diffère probablement l'envoi de sa lettre. La lettre est écrite à Strasbourg, « je ne sais plus quel jour ?? ».

Soldats et officiers veulent en découdre. Plus tôt ils commenceront, plus vite ils en auront fini. Le moral des troupes est excellent et nul ne doute du succès à venir¹⁷.

Lecaillon cite de nombreux témoignages de civils, plus que réservés au moment de la mobilisation (Théophile Gautier, Geneviève Bréton). On peut faire le même constat chez certains combattants. Il prend l'exemple du lieutenant-colonel Meyret et du capitaine Lombard qui soulignent l'un le « faux enthousiasme » de ses troupes, l'autre un réel manque en la matière. De tels témoignages restent minoritaires, sans aucun doute. Pourtant, selon Lecaillon, ils soulignent le caractère souvent « factice » de « l'agitation ». Par ailleurs, les manifestations collectives et publiques des masses ne sont pas nécessairement représentatives des émotions que l'on ressent dans l'intimité. De l'« euphorie ambiante », il affirme qu'elle se fait moins nette « quand l'individu se retrouve seul face à lui-même [...] » :

Aussi frappante qu'elle soit du fait de sa visibilité, elle n'est pas l'expression la plus authentique des émotions du plus grand nombre. Elle n'est qu'une explosion de fierté aussi puérile que brève, l'expression publique d'un sentiment d'appartenance identitaire. Cette manifestation est importante dans la mesure où elle témoigne de la naissance d'un esprit national ; mais les réticences qu'elle masque trahissent aussi toute la fragilité de la Nation en construction. L'enthousiasme est trompeur car il occulte ce qui est vraiment ressenti¹⁸.

En outre, à l'instar des deux officiers mentionnés plus haut, de nombreux mobilisés ne peuvent que constater dès les premiers jours la confusion qui accompagne la concentration de troupes et les manques de l'intendance ; ce constat ressort nettement dans certains carnets de route que Jean-François Lecaillon étudie. Les généraux Desvaux et Gondrecourt s'en plaignent respectivement le 21 juillet et le 1^{er} août, tout comme un officier anonyme, fraîchement arrivé à Strasbourg (notice du 24 août) :

Dès mes premières visites, dès mes premières questions, ma foi robuste dans notre situation, que je croyais si brillante, commence à tomber. Il y a de quoi : qu'on en juge. Au lieu de quatre belles divisions d'infanterie et une de cavalerie à trois brigades, devant former le 1^{er} corps, que je crois organisé et prêt à entrer en campagne avec des *impedimenta*, j'apprends que l'on a des portions de brigades et que les troupes ne sont pas toutes arrivées ; qu'elles n'ont pas leurs ambulances, et que leur artillerie n'est pas au complet. Jolis préparatifs de guerre !¹⁹

¹⁷ LECAILLON J.-F., *Les Français et la guerre de 1870...*, op. cit. Nous renvoyons en particulier au premier chapitre de l'ouvrage, intitulé « Juillet 1870. Stupeur, enthousiasme et limites. », p. 16.

¹⁸ *Ibid.*, p. 22.

¹⁹ Désigné comme « Anonyme 4 » dans le chapitre 1 (Tableau 1). Pour le texte intégral, voir la publication imprimée : *De Freschwiller (sic) à Sedan. Journal d'un officier du 1^{er} corps, avec documents authentiques, lettres*

Qu'en est-il alors du moral des troupes ? La question est difficile à trancher. Bien que l'analyse de Jean-François Lecaillon trouve un écho relativement peu fréquent – sans que cela contrevienne à sa netteté – dans certaines de nos sources ainsi que dans les siennes, on ne saurait mettre en doute la grande confiance que beaucoup partagent. Rien n'exclut cependant que même pour ceux qui l'expriment de la manière la plus vive, l'enthousiasme ne puisse être voilé d'une inquiétude inexprimée. En outre, exprimer des réserves n'est pas sans risques. Bien qu'il ne soit pas combattant, l'écrivain Ernest Prarond en fait l'expérience amère dès le mois de juillet :

Ne serais-je pas un bon citoyen, un bon patriote ? J'ai eu ce matin l'imprudence de dire à un petit groupe du Grand Cercle : Nous sommes bien sûrs de ne pas voir les Prussiens ici. Il est certain même qu'ils ne viendront pas jusqu'à Paris, mais il n'est pas impossible (je ne ménageais pas les précautions), que nous n'allions pas non plus jusqu'à Berlin. Scandale. Je suis descendu depuis dans ma conscience. Serais-je un mauvais citoyen parce que j'ai en défiance, par instinct, dans mon coin, les aventures dans lesquelles je ne vois pas clair ? un mauvais patriote, parce que j'aime mieux la France qu'un homme, parce que je désire la France grande autrement que par la force brutale – qui peut tromper quelquefois ?²⁰

On peut penser que le risque d'être considéré au mieux comme un « mauvais patriote », au pire d'être qualifié de traître a pu inciter plus d'un Français – en particulier parmi les combattants – à ne pas s'écarter trop ouvertement de la *doxa* du parti de la guerre.

3) L'attente

Le désordre des opérations de mobilisation et concentration a eu pour conséquence la paralysie de l'armée française tout au long de la seconde quinzaine de juillet. L'officier anonyme cité plus haut (Anonyme 4) fait état dans son journal d'un départ de Strasbourg le 1^{er} août, après y être arrivé le 24 juillet. Dans les écrits de civils, on retrouve parfois le portrait d'une troupe désœuvrée et indisciplinée. C'est par exemple le cas sous la plume de Frédéric Piton à Strasbourg (notice du 20 juillet) :

Beaucoup de soldats sont pris de vin, incapables de supporter le poids de leurs armes et de leur équipement ; ils s'étendent le long de la route pour dormir. Cette ivresse provoquée par les

inédites, notes et considérations militaire, Tours, Librairie Hachette et Cie, 1870. Il fait également partie du corpus étudié par Jean-François Lecaillon dans *Les Français et la guerre de 1870...*, *op. cit.*, 2004.

²⁰ PRAROND E., *Journal d'un provincial pendant la guerre : Abbeville, 1870-1871*, Paris, E. Thorin, Amiens, Prévost-Allo, 1874, p. 9-10.

boissons de toutes espèces que chacun prend plaisir à leur offrir, relâche terriblement les liens de la discipline²¹.

Camille Boissière évoque quant à lui son capitaine, croisé « sur le Broglie », qui « venait de faire sa onzième brasserie ; il était enchanté de Strasbourg ! Il prétend qu'on doit s'habituer à la bière, quand on va se battre en Allemagne. » Malgré le côté comique de l'anecdote, il poursuit, passablement désabusé : « Je ne sais pas si c'est nous qui ne sommes pas prêts, ou si la Prusse nous a priés d'attendre qu'elle fût prête. » Le 1^{er} août encore, jour de son anniversaire, il note : « on croyait ici à une marche en avant. Et puis, rien ! nous continuons à nous recueillir et à nous exercer à la patience²² ... » L'ennui transparait également dans le récit du soldat anonyme, avec une pointe d'agacement :

Du 25 au 30 juillet. – Vraiment, il était bien inutile de me faire partir de Paris, *dar, dar*²³, comme si le feu était aux poudres, sans même m'accorder le délai de tolérance. Me voilà ici occupé, à quoi ? à visiter Strasbourg, sa cathédrale et sa bibliothèque, et à compléter mon installation personnelle.

Plus loin, il évoque, les difficultés d'organisation du service des ambulances :

Le médecin en chef me disait ce matin qu'il est obligé pour l'instant de renoncer à organiser le service des ambulances par la bonne et simple raison qu'il n'a, en fait de personnel, que quelques médecins-major, chefs d'ambulances divisionnaires, et pas un seul aide ; et, en fait de matériel, que des caissons en petit nombre, sans attelage, pas de mulets pour les cacolets²⁴.

Du côté de l'officier figeacois, arrivé à Nancy le 31 juillet, l'attente est moins longue : il rejoint sa batterie le lendemain ; il indique cependant avoir mis à profit cette journée libre pour s'équiper : « Je me hâtai de commander, sur les renseignements que je pris au camp, un lit en fer portatif, une tente et une bonne couverture. » Une période de flottement précède donc le début de la campagne, ce qui laisse aux engagés le loisir d'une certaine sociabilité. On a beaucoup mis l'accent sur la camaraderie dans les tranchées de la Première Guerre mondiale ; elle peut être mise au jour dès l'été 1870 dans certains récits comme celui de Camille Boissière qui évoque Conrad, son ancien camarade de promotion, avec qui il partage une chambre à l'Hôtel de la Maison-Rouge, et se rend « au café du Broglie, la grande promenade et le rendez-vous des officiers ».

²¹ PITON F., *Siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 20.

²² BOISSIERE É., *Tué à Sedan...*, *op. cit.*, p. 16 et 18.

²³ *Sic.*

²⁴ Anonyme, *De Freschwiller (sic) à Sedan...*, *op. cit.*, p. 10.

Le début du mois d'août, en revanche, marque l'entrée dans la campagne franco-prussienne pour les armées concentrées à l'Est ; à la confusion de la mobilisation succède le choc de premières défaites qui ouvrent la frontière à l'ennemi. La guerre débute ainsi brusquement, entre bivouacs et affrontements.

B) VIVRE SUR LES ROUTES ET EN BIVOUAC

En 2001, Corinne Krouck soutenait sa thèse sur l'écriture combattante de 1870, en incluant les personnels médicaux dans cette catégorie comme elle l'indique dans la présentation de ses sources, en prenant appui sur la définition qu'en donne Jean Norton Cru :

Tout homme qui fait partie des troupes combattantes ou qui vit avec elles, sous le feu, aux tranchées, au cantonnement, à l'ambulance du front, aux petits états-majors : l'aumônier, le médecin, le conducteur d'auto-sanitaire sont des combattants¹.

Il est vrai qu'il n'est pas difficile d'identifier un ensemble d'expériences communes à tous : le médecin de campagne et l'infirmier des ambulances présentes aux côtés de l'armée sont également soumis aux duretés de la vie en campagne ; toutefois, cette acception globalisante souffre à notre sens du défaut de rendre trop floue jusqu'à la différence que l'on peut faire, dans certains cas, entre le combattant et le civil : la guerre de 1870, véritable prélude aux guerres industrielles du XXe siècle, soumet au feu toutes les catégories sociales, qui peuvent, dans les villes assiégées, mais aussi dans les arrières, participer activement à l'effort de guerre, comme on le verra plus avant dans l'étude. La constitution des gardes nationales mobiles, l'importance des francs-tireurs dans le conflit franco-prussien, ou, tout simplement la résistance parfois armée de la population civile, comme ce fut le cas à Bazeilles ou à Châteaudun, pour ne reprendre que ces deux exemples parmi les plus célèbres, complexifient encore la notion de combattant, qui dépasse assez largement les frontières de l'armée régulière. En outre, la neutralisation des principales forces françaises, parachevée avec la défaite de Sedan, renforce encore le rôle de personnes qui, au départ, ne se situent pas du côté des belligérants.

Il y a toutefois une différence entre le soldat, même inexpérimenté, officiellement incorporé, et le civil qui se livre à des actes de résistance. Les autorités allemandes sont particulièrement à cheval sur cette distinction en zone occupée où un civil est strictement considéré comme un civil et n'a pas à prendre les armes (souvent sous peine de mort) ; on peut dire la même chose du médecin ou de l'infirmier, qui, même lorsqu'il est amené à sillonner les champs de bataille à la recherche de blessés comme c'est le cas d'Albert Sanné, ne prend jamais les armes pour servir au sein de l'armée française. C'est pour cette raison que nous envisageons notre réflexion en prenant pour référentiel l'expérience de campagne, qui n'est pas nécessairement combattante. Du reste, on le disait, si l'on excepte la confrontation

¹ CRU J.-N., *Du témoignage*, Paris, Allia, 1989 (1^{ère} éd. 1930), p. 32.

armée, la vie en campagne s'apparente largement à une épreuve commune à tous ceux qui la vivent. Si, dans la seconde partie de sa thèse, Corinne Krouck fait le choix de se focaliser sur les violences subies et infligées et les souffrances qui peuvent en résulter, c'est bien que la vie en campagne se déroule dans ce qu'elle qualifie de « monde du dénuement », où il faut endurer les rudes conditions du bivouac, le manque de sommeil, les intempéries, la faim en plus de l'épreuve physique des longues marches à travers la campagne :

La plupart des ouvrages consacrés à ce conflit soulignent combien les soldats français manquèrent de tout : armement, vêtements, vivres, matériel de campement, services de soins... Situation d'autant plus aggravée pour les armées de Province qui eurent à combattre durant un hiver particulièrement rigoureux, très humide, où les températures descendirent fréquemment en-dessous de $-10^{\circ 2}$.

Nous verrons cependant que plus on se rapproche du commandement, plus ce constat tend à s'atténuer.

1) Des conditions matérielles différenciées

Il ne fait aucun doute que dans l'ensemble, la vie en campagne demande une endurance considérable pour tous les individus qui y sont engagés, indifféremment de leur grade ou de leur fonction. Sans chercher à minimiser les difficultés auxquelles les officiers et les membres des ambulances sont confrontés (rappelons qu'ils sont majoritaires dans ce sous-ensemble : nous ne disposons en fait d'aucun écrit de « simple » troupier à l'exception des lettres de Justin Merle), leur situation peut en général être distinguée de celle des fantassins. On l'a souligné, les hommes de l'armée du Rhin sont globalement aguerris, capables de surmonter l'épreuve physique et morale imposée par la succession des bivouacs et les fatigues liées aux distances parcourues, parfois dans des conditions difficiles ; mais pouvoir se déplacer à cheval n'en est pas moins un avantage considérable. C'est le cas pour trois des cinq combattants dont nous avons des témoignages écrits. Ce privilège n'est ni anodin, ni un fait isolé. Si la qualité d'écriture de l'officier figeacois, associé à son niveau d'étude suffit pour souligner son appartenance à une bourgeoisie provinciale au niveau de vie relativement élevé, les acquisitions qu'il fait au début de son périple en sont des indicateurs supplémentaires : le 31 juillet, il affirme en effet avoir commandé « un lit en fer portatif, une tente, et une bonne couverture. » Plus loin, après les défaites du 6 auxquelles il ne prend pas part, il évoque ses conditions de couchage :

² KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi*, op. cit., p. 180.

Il faut te dire que depuis quelques jours, j'étais considérablement mieux pour la nuit ; j'avais fait l'acquisition d'un vaste sac en peau de chèvre, très large et très long, très fourré, très chaud à l'intérieur. Jusqu'alors, je m'étais couché sur mon petit lit, matelassé avec une petite couche de foin, presque tout habillé, et je me recouvrais avec ma couverture. Grâce à mon sac, je pus désormais me déshabiller comme dans les beaux jours, et me fourrer en chemise là-dedans. Peu à peu je m'y étais habitué, et j'avais fini par oublier mon ancien lit de Figeac. À mon sac, il faut ajouter un petit coussin que j'avais acheté, et que je mettais dans une cavité ménagée exprès en bout de sac, de sorte que j'étais désormais à l'abri de toutes les intempéries. Ma tente était bien petite, j'y pouvais à peine tenir debout ; mais en revanche j'avais un lit merveilleux.

Tout cela, précise-t-il ensuite, présente également un bénéfice pratique : facile à déployer comme à ranger (en cinq minutes d'après ses dires), l'ensemble forme « un paquet très commode à transporter [...] dans une voiture à bagage d'officiers qui faisait partie de chaque Batterie. » D'autres achats faits à Nancy sont ensuite mentionnés :

[...] une foule d'objets de campagne, bougeoirs pour y voir la nuit dans la tente, tabourets pliants pour s'asseoir, petites tables etc... [...] J'achetai aussi deux chemises de flanelle indispensables pour la campagne.

À cela s'ajoute encore tout un outillage pour la cuisine. La liste de ces effets et des équipements dont bénéficient les hauts-gradés (l'officier de Figeac évoque une cantine par lieutenant, deux par capitaine) suggère une expérience de campagne différenciée de celle de la masse des combattants, que vient encore renforcer la possibilité d'en améliorer ponctuellement les conditions. Dans le même récit, le jeune homme raconte ainsi un bref séjour à Pont-à-Mousson, début août :

Nous traversâmes la ville et nous allâmes camper un peu au-delà [...] J'avais bien peur que nous ne fussions obligés d'y rester avec la troupe et avec nos voitures, et j'avais considéré en passant dans les rues, d'un œil d'envie, ces maisons, ces hôtels où on soupait à l'abri et où on couchait dans de vrais lits. Heureusement les grands chefs ne se souciaient pas plus que moi de passer la nuit au bord de l'eau, malgré la poésie du paysage, et on avait décidé d'aller souper et coucher dans la ville.

On remarque qu'il s'identifie davantage aux « grands chefs » qu'à la « troupe », ce qui accentue l'impression d'avoir affaire à deux catégories distinctes, qui ne partagent pas tout à fait la même expérience du même engagement. Les récits des engagés non-belligérants font parfois état de faits similaires, à l'exemple de celui d'Henri Juillard-Weiss, volontaire au sein

de l'ambulance de Mulhouse, qui prend part à la campagne de l'armée de l'Est en janvier. Dans son journal (notice du 17 janvier 1871), il évoque son arrivée à Vellechevreux³, après avoir quitté Villersexel :

On ne mourra pas de faim ! Nous rencontrons les amis du bataillon qui nous conduisent à notre cantonnement ; c'est la résidence d'été d'une famille de Besançon. Elle est sur une éminence, et il a fallu atteler tous nos chevaux à un seul fourgon pour y parvenir. [...] Nous trouvons des écuries et des remises spacieuses. Nous-mêmes sommes logés dans la bibliothèque du château où nous installons plusieurs bottes de paille pour notre couchage. [...] Robert Gros nous informe que nous sommes tous invités à dîner ce soir, par le commandant Dollfus.

De sa situation surplombante, il observe « au loin s'allumer, les uns après les autres, les feux des bivouacs en quantité innombrable. » La scène décrite ensuite offre un contraste très net entre la vie des élites de l'armée et celle de la troupe :

On nous appelle pour le dîner et nous entrons dans la salle à manger. La table est admirablement servie, rien n'y manque, surtout de table, réchauds, vases de fleurs, corbeilles de fruits, etc. C'est splendide. [...] Les vins de Bourgogne, Bordeaux, Champagne sortent de la cave du propriétaire. Au rôti, le commandant Dollfus se lève et prononce un petit discours de circonstance [...] remerciant au nom du bataillon et en son nom, l'ambulance de Mulhouse d'être venue partager leurs périls et les aider de leurs ressources⁴.

On pourrait multiplier les exemples de ce type qui donnent l'impression d'une campagne à géométrie variable suivant la place des uns et des autres dans le corps social et au sein des armées. Ainsi, on est loin du portrait des « soldats-paysans de petite taille, qui portaient leur maison sur le dos » qu'évoque Stéphane Audoin-Rouzeau⁵. On se gardera toutefois de tomber dans une opposition caricaturale : la dureté de la vie en campagne est également souvent partagée par tous. Depuis sa chambre de captif, à Hambourg, l'officier de Figeac décrit la « douceur » des conditions de son installation avant de revenir à la guerre :

C'est qu'il y avait si longtemps, vois-tu, que je n'avais pas eu une chambre à moi, car je ne puis pas donner ce nom à la pauvre hutte, où je me réfugiai (*sic*) la nuit, au milieu d'un champ, et bien souvent dans la boue.

³ Il s'agit de la commune de Vellechevreux-et-Courbenans (Haute-Saône).

⁴ JUILLARD-WEISS H., *Notes journalières...*, *op. cit.*, p. 58 à 60.

⁵ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 101.

Il se remémore ensuite une nuit de pluie et d'orage tels que les tentes sont transpercées : tout le camp se réveille ainsi dans l'eau. Henri Juillard-Weiss relate quant à lui la nuit précédant son départ de Villersexel : « Je n'ai pas dormi cette nuit. Couché devant la porte, sur un peu de paille, à côté de notre ami Émile Gluck⁶, mes jambes sont couvertes de givre, au matin. » Justin Merle, quant à lui, ne se plaint pas trop des marches forcées, pourtant nombreuses d'après sa lettre du 25 octobre, dans laquelle il demande à ses parents de ne pas s'alarmer s'il devait ne pas donner de nouvelles pour quelques jours « car nous ne restons jamais à la même place. » Dans la même lettre, il affirme ne pas trop souffrir d'un manque de matériel :

[...] nous ne craignons que le mauvais temps et encore pas trop, car aujourd'hui nous avons des couvertures et des tentes pour nous pour nous (*sic*) abriter et du feu pour nous chauffer le jour et l'espoir de rentrer bientôt dans nos familles.

Il ne fait certes pas mention d'achats comme l'officier de Figeac, mais il évoque des effets reçus de la part de ses parents, notamment dans la lettre du 31 octobre :

J'ai reçu 2 mouchoirs et une paire de bas ; vous les aviez mis à la poste le 1^{er} 8^{bre} j'ai reçu le paquet le 30. [...] Je n'ai pas reçu le cache-nez ne l'envoyez pas il m'embarrasserait j'ai une petite flanelle qui en remplit parfaitement l'office.

Deux semaines plus tôt (17 octobre), il dresse également un inventaire de ses affaires, suite à la perte de son sac :

J'avais oublié de vous dire que dans la première affaire à Bourgance Bourgance (*sic*) nous fûmes obligés d'abandonner nos sacs ce qui fait que je n'ai qu'une chemise de flanelle, un gilet idem, un mouchoir, un pain bas⁷ et une autre chemise en toile que j'ai reçu (*sic*) le lendemain...

Sans aller jusqu'à illustrer l'idée de dénuement évoquée plus haut, ce passage souligne un peu plus l'écart entre gradés et non-gradés : port du sac sur le dos, effets personnels peu nombreux qui ne permettent qu'un confort très limité dans des conditions parfois extrêmes. C'est également le constat que fait Charles des Cognets⁸ concernant la Légion Bretonne que nous pouvons citer ici à titre de comparaison, bien qu'elle ne soit aucunement représentée dans notre corpus :

⁶ Émile Gluck, Mulhousien d'origine, participe à la campagne de 1870 comme sergent-fourrier, puis comme sergent major, au sein des armées de la Loire et de l'Est. Son récit fait partie de notre corpus, dans la catégorie « mémoires et souvenirs. »

⁷ Ce sont les mots que l'on déchiffre, mais ils ne font pas vraiment sens, en particulier dans cette liste où ne figurent que des effets textiles.

⁸ DES COGNETS C., *Les francs-tireurs de l'Armée oubliée*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 33.

Les plus riches s'habillent sur mesure au Métayer fringant que tient la veuve Paris dans la rue de Nemours à Rennes, dépensant 7 francs pour une vareuse de laine, 8 à 10 francs pour un pantalon de drap, et jusqu'à 38 francs pour un uniforme complet d'officier. Les autres emportent sur leur dos leur unique vêtement habituel, ignorant l'hiver qui les attend dans le Doubs et le Jura, cette région aux neiges abondantes et au froid rigoureux que les météorologues appellent parfois Sibérie française ou Petite Sibérie.

Ainsi, les auteurs de notre corpus se distinguent dans leur globalité de la majorité des combattants de par les conditions matérielles de leur campagne ; le dénuement auquel les soldats de la guerre franco-prussienne font face est indiscutable pour la grande majorité d'entre eux, mais il convient de relativiser dans la mesure où tous n'en souffrent pas de la même manière. Il en va de même pour les épreuves de la vie en campagne.

2) Une vie éprouvante

a) Des étapes longues et éreintantes ?

L'écriture des fatigues et des souffrances de la campagne a fait l'objet de plusieurs analyses historiennes. Parmi celles-ci, on retrouve les travaux de Jean-François Lecaillon, de Stéphane Audoin-Rouzeau ou encore la thèse de Corinne Krouck, qui ont permis de faire un large état des lieux de la vie de campagne vécue par les combattants et les non-belligérants qui les accompagnent au bivouac et à proximité du front. Corinne Krouck revient abondamment sur les « conditions de vie et les multiples agressions » que les engagés subissent et qui constituent des éléments essentiels de leur expérience de guerre. Elle rappelle que les souffrances éprouvées proviennent en grande partie de la contrainte physique et, souvent, psychologique qui leur est imposée au quotidien, à commencer par les longues marches forcées souvent évoquées dans les écrits, que quatre facteurs viennent aggraver d'après elle : la dureté du climat, qui touche en particulier les armées de province, contraintes à combattre durant un hiver célèbre pour avoir été exceptionnellement rigoureux ; la lourdeur du sac, qui avoisine souvent les 30 kilogrammes ; la nature du terrain qui rend parfois la progression lente et pénible ; enfin, les déplacements de nuit. Notre corpus est loin d'être exhaustif. De même, il est peut-être assez peu représentatif de l'expérience combattante de la guerre franco-prussienne. Celui de Corinne Krouck est, par exemple, plus étoffé. Cependant, sans viser une exhaustivité sans doute illusoire, il permet de mettre en avant certains aspects saillants de l'épreuve qu'a pu représenter la vie en campagne pour ceux qui y furent engagés,

en focalisant le propos sur trois aspects qui s'y entremêlent souvent : le trajet, les intempéries et les fatigues qui résultent des efforts consentis sur le champ de bataille et en amont.

Tout d'abord, il convient de se concentrer sur le mouvement perpétuel des armées engagées dans la guerre franco-prussienne, premier déterminant de la dureté de la vie en campagne. Le choix de parler ici de « mouvement », soit un terme très général, répond, rappelons-le, à la spécificité des modalités de déplacements des témoins dont nous étudions les récits, dont peu se déplacent à pied. En effet, alors que la plupart des soldats sont soumis à des longues journées de marche (dans les écrits étudiés par Corinne Krouck, les étapes évoquées sont rarement inférieures à 20 kilomètres et « avoisinent en moyenne la quarantaine de kilomètres⁹. »), beaucoup de nos témoins ont l'avantage de disposer de montures ; ainsi, lorsqu'ils évoquent ces longs trajets à pied, c'est souvent d'un point de vue extérieur. Font exception Justin Merle, dont le grade n'est pas spécifié, ainsi que Paul Lecœur, jeune séminariste et infirmier volontaire au sein de l'ambulance du docteur Chenu. Le premier prévient ses parents, dans une lettre datée du 20 octobre, écrite dans un campement à proximité de Besançon : « les communications avec la ville sont rares, ne vous alarmez donc pas si vous ne recevez pas de mes nouvelles de quelques jours car nous ne restons jamais à la même place. » Dans sa lettre du 17, il est plus évocateur : « je vais très bien si ce n'était les marches forcées que l'on nous fait faire, je ferai (*sic*) le métier admirablement bien. » Deux semaines plus tard, dans une nouvelle lettre, il évoque une autre marche de quatre jours et quatre nuits vers Besançon. Si l'épuisement n'apparaît pas de manière explicite, il est clair que les changements répétés de localisation sont de nature à engendrer une fatigue importante. De même, bien qu'il ne s'étende pas davantage sur le sujet, on ne saurait pour autant minimiser l'effort consenti au quotidien : le manque de temps pour donner plus de détails peut l'expliquer (lors des bivouacs, l'écriture est souvent précipitée, irrégulière, parfois difficile à déchiffrer ; les fautes ou les mots répétés par inadvertance sont également plus nombreux), ou encore le souci de ne pas susciter d'inquiétude chez ses proches ou de faire montre de courage. Le travail statistique mené par Corinne Krouck accrédite d'ailleurs l'idée selon laquelle l'évocation des souffrances en général, des marches en particulier est « plus exhaustive » dans les imprimés que dans les manuscrits¹⁰. En outre, cette fatigue n'est pas réservée aux fantassins, à en croire les récits étudiés par Corinne Krouck, qui relève que les témoignages qui font état de la dureté des marches « proviennent autant des gradés que des

⁹ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi...*, op. cit., p. 207.

¹⁰ *Ibid.*, p. 209.

simples combattants, autant des auteurs de milieu social aisé que des plus modestes¹¹. » Du reste, circuler à cheval représente également une épreuve physique considérable. Sur la première marche de sa colonne (début août, vers Pont-à-Mousson), l'officier de Figeac ne dit pas autre chose : « J'étais harassé ; nous étions restés à cheval 9 heures de suite. » Quelques jours plus tard, le 5 août, soit la veille de la bataille de Woerth-Froeschwiller, le récit de l'officier anonyme¹² va dans le même sens :

La nuit a été fatigante ; nous sommes arrivés à Reichshoffen à une heure du matin. Nous en sommes repartis à trois heures, toujours à cheval, avec le maréchal, pour choisir une position défensive entre la vaste forêt de Haguenau et les Vosges.

Le 7 août au matin, après la défaite, il arrive « éreinté » à Saverne, avec son « pauvre cheval. » La fatigue concerne donc tous les engagés.

Il convient pourtant de nuancer l'intensité de l'épreuve décrite plus haut. Tout d'abord, parce que, comme nous l'avons remarqué, aucun des témoins que nous étudions ne correspond au soldat-type de 1870, soit un soldat-paysan particulièrement dur au mal. Ensuite parce que, justement, les épreuves de la vie en campagne sont réelles, mais elles n'introduisent rien de bien exceptionnel dans la vie de ces hommes rompus à l'effort, comme l'a bien souligné Stéphane Audoin-Rouzeau, bien qu'il fasse une différence nette entre les troupiers de l'armée du Rhin et les armées levées à la hâte par le gouvernement de la Défense nationale :

La spécificité de l'armée du Rhin a trait surtout à la grande habitude de la vie militaire des troupes de l'Empire, composées de soldats jeunes (même les réservistes ont moins de vingt sept ans), formés à une discipline très dure, exercés de longue date. Le tir, l'entraînement à toutes les rigueurs de la vie en campagne, les marches avec une trentaine de kilos d'équipement, voilà ce qui constituait la formation de base de tout fantassin : ces soldats-paysans de petite taille, qui portaient leur maison sur le dos, acquéraient une résistance physique exceptionnelle. Comment expliquer autrement qu'ils aient pu supporter les interminables marches en retraite du mois d'août, puis l'enchaînement des batailles autour de Metz¹³ ?

¹¹ *Ibid.*, p. 207.

¹² Voir note 171.

¹³ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 101.

Il convoque à cet égard le témoignage d'Yves Charles Quentel, dans une lettre datée du 8 août dans laquelle il revient sur la retraite de Forbach ; les marches s'enchaînent, les moments de pause sont courts :

Après avoir fait trente quatre kilomètres, nous avons déjeuné, et en route : à une heure nous étions à Puttrelange, après avoir parcouru quarante six kilomètres. Il est resté beaucoup en détresse¹⁴ ; jusqu'à la nuit close arrivaient les traînards. (...) J'ai pénétré chez un pharmacien pour acheter quelques médicaments pour mes pieds qui commençaient à me faire souffrir. [...] Je sens que j'ai de la résistance, je suis sain et sauf mais fatigué.

L'analyse que fait l'historien de cet exemple permet de souligner d'une part que les épreuves de la vie en campagne sont réelles sans être exceptionnelles pour beaucoup des engagés. Pourtant, ainsi qu'il le fait bien remarquer, même au sein de l'armée du Rhin, il y a une certaine hétérogénéité parmi les troupiers, ce que la présence de « traînards » atteste bien. Par ailleurs, la perception que nos témoins ont des rigueurs de la campagne peut différer de celle du soldat-paysan moyen dans la mesure où leur résistance, qui ne doit toutefois guère être minimisée, est peut-être moindre. D'ailleurs, Stéphane Audoin-Rouzeau comme Jean-François Lecaillon font une distinction entre les troupes régulières et les réservistes. Le premier affirme en effet que « Si les troupes régulières sont d'excellente tenue, le contraste est saisissant au regard des unités à peine formées¹⁵. » En revenant sur l'extrait de la lettre cité plus haut, Audoin-Rouzeau concède quant à lui :

Il est vrai (cette lettre le montre également) que certains ne pouvaient supporter pareilles épreuves. L'armée n'était pas homogène : les réserves n'avaient pas l'entraînement de ceux qui étaient sous les drapeaux au moment de la déclaration de guerre ; les rengagés, nombreux, étaient plus âgés que la moyenne des hommes qui les entouraient ; la plupart des soldats n'avait jamais été au feu quand d'autres, rengagés, sous-officiers et officiers, connaissaient déjà le champ de bataille ; or la campagne dura trop peu de temps pour jouer son rôle de creuset, de fusion de cette grande masse d'hommes¹⁶.

Cela n'empêche guerre qu'il existe un véritable « esprit de corps » au sein de l'armée impériale.

Ainsi, sans chercher à minimiser l'effort que nécessite la vie en campagne (comme le rappelle Stéphane Audoin Rouzeau relativement au récit cité plus haut, son auteur fait état

¹⁴ *Ibid.* Nous reprenons telle quelle la citation reproduite dans l'ouvrage de Stéphane Audoin-Rouzeau.

¹⁵ LECAILLON S., *Les Français dans la guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 53.

¹⁶ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 102.

dans cette notice d'une marche de « quatre vingt kilomètres en deux jours, après une première nuit de quatre heures, une bataille de quinze heures, et une nouvelle nuit écourtée ! ») et tout en réaffirmant l'hétérogénéité des combattants qui n'ont pas tous, loin s'en faut, le même rapport et la même résilience à l'effort et, de fait, produisent à ce sujet des discours variables, il convient d'éviter les conclusions trop doloristes sur la vie en campagne. Par ailleurs, outre les déplacements, les récits mettent régulièrement le climat en avant comme l'une des difficultés majeures à surmonter. Il convient à présent de s'y arrêter.

b) L'épreuve du climat

Le climat est souvent au cœur des récits de campagne et apparaît sans doute comme l'une des difficultés auxquelles les engagés font face, dans la mesure où ses répercussions sont souvent plus globales : qualité du sommeil, progression rendue plus ardue, maladies... D'une manière générale, comme l'a bien souligné Stéphane Audoin-Rouzeau, il accompagne et aggrave la précarité matérielle dont nombre de soldats ont beaucoup souffert durant la campagne. Ce fut particulièrement le cas des armées de province, auquel l'historien consacre un important développement dans l'ouvrage mentionné précédemment :

Les conséquences d'un pareil dénuement furent décuplées par les conditions climatiques : la campagne se déroula au cours d'un automne froid et pluvieux, suivi d'un hiver extrêmement rigoureux. Or, l'habitude du commandement était de ne pas cantonner les soldats chez l'habitant, mais de les maintenir sous la tente par n'importe quel temps : « Il en a été ainsi toute la campagne, écrit un chasseur à pied de l'armée de la Loire¹⁷, car malgré les pluies extraordinaires de fin novembre, l'épaisseur de neige et les froids les plus rigoureux, c'était exceptionnel de coucher à couvert [...] Nous avons passé la nuit du 20 décembre sur un champ (...) par une tempête terrible et une pluie diluvienne. Ma couverture qui me servait d'abri avait triplé de poids par l'eau et la boue¹⁸. »

Parmi nos scripteurs, l'officier de Figeac, pourtant relativement bien équipé, revient également sur les intempéries dont son régiment souffre par une nuit d'août :

Et quel réveil encore ! On sonnait à cheval pour changer de camp ! Et il pleuvait toujours averse (*sic*). Je me rappellerai longtemps cette matinée-là : il était 5 heures du matin ; tu sais ce que c'est qu'un champ, récemment labouré, après ou plutôt pendant une pluie battante ; c'est au milieu de cet amas d'eau et de boue, qu'il fallait se lever, plier bagages, rouler les

¹⁷ Il s'agit du récit d'E. Denizet du 12^e bataillon de marche des chasseurs à pieds, cité à plusieurs reprises dans l'ouvrage, (AD d'Eure-et-Loir).

¹⁸ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 248.

tentes, s'habiller, s'armer, atteler les voitures et les pièces, et monter à cheval ! Et toujours de la pluie ! Pour comble de malheur, les hommes glissaient, tombaient dans la boue, et se relevaient dégoûtants, au milieu des rires des autres. On n'avait pas le temps de se nettoyer ; et avec quoi d'ailleurs ? Enfin, tout le monde fut à cheval, et les chevaux essayèrent de démarrer les pièces de ce champ de malheur. Je crus que nous ne pourrions jamais en sortir. Complètement mouillé, et me mouillant toujours, je commençai à être dégoûté. Parfois je riaais tout de même, presque par force, en voyant le pétrin dans lequel nous étions. Les hommes, les chevaux, les harnais, tout était gris de boue, tout ruisselait...

Une fois sorti du champ, un mouvement vers Metz est amorcé sur « deux ou 3 kilomètres », jusqu'à un autre champ où tout recommence de même : « Je ne connais rien, qui ressemble plus à un champ, qu'un autre champ, même quand il pleut. Nous n'avions pas gagné au change. » Le constat est clair : le mauvais temps est lui-même porteur d'une pénibilité considérable, mais il engendre en outre un surcroît de fatigue écourtant le sommeil, en plus de constituer un obstacle aux mouvements de l'armée ou à l'établissement d'un nouveau bivouac. Quelques jours avant la bataille de Sedan, Alexandre Chalert¹⁹ livre un témoignage qui va dans le même sens : le 23 août, il mentionne une « pluie battante qui dure toute la journée », le 26 devant le village de Saint-Pierremont, l'établissement d'un bivouac « dans un terrain boueux ». Le 27, lors d'une reconnaissance sur Busancy, le brouillard l'empêche de distinguer « à plus de vingt pas » devant lui, alors qu'il a reçu « l'ordre de suivre le 1^{er} bataillon à 500 mètres de distance. » Enfin, le 28, il note : « Le temps est affreux et nous rentrons à la Berlière à quatre heures du soir, trempés jusqu'aux os. » Justin Merle, quant à lui, écrit ceci à ses parents le 25 octobre : « Notre armée est nombreuse et ne craint pas l'ennemi, nous ne craignons tous que le mauvais temps... » Bien sûr, affirmer craindre davantage le mauvais temps que l'armée allemande est exagéré, mais le propos laisse deviner l'épreuve que l'exposition répétée au mauvais temps représente pour le scripteur et ses camarades. D'ailleurs, il poursuit plus loin :

[...] quant aux intempéries on fait comme on peut en attendant mieux le vin est tiré il faut le boire comme dit papa et puis en somme nous ne pouvons pas laisser envahir toute la France par l'ennemi...

Malgré l'abnégation affichée, il exprime son soulagement six jours plus tard, lorsqu'il est enfin « logé dans une maison et par conséquent à l'abri du mauvais temps. »

¹⁹ CHALERT A., *Impressions d'un soldat. La campagne de 1870 racontée par un lieutenant alsacien pendant sa captivité à Mersebourg*, Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1908.

On notera par ailleurs que les engagés étrangers doivent surmonter des épreuves similaires. À ce sujet, Gilles Vogt évoque en ces termes « des dizaines de Danois, de Suisses, de Belges [qui] font le coup de feu sur le théâtre français. » :

En intégrant des unités de francs-tireurs ou des bataillons d'armées régulières, ils deviennent ainsi, physiquement et matériellement, des soldats comme les autres. Les témoignages relatant les épreuves endurées aux côtés des Français sont nombreux et structurent bien des lettres envoyées depuis le front vers les États neutres. [...] D'ailleurs, les conditions météorologiques n'arrangent rien et ne font naturellement aucune différence entre les nationalités au service de la France.

Il prend à cet égard l'exemple d'un franc-tireur autour de Rouen (22 octobre) :

[...] il n'y a plus de chaleur ni de pollen, mais de la pluie et de la boue, qui dérangent ; la température est suffisamment agréable, mais cela fait 14 jours qu'il pleut tous les jours, et les routes sont complètement abimées et les vêtements détrempés en permanence. On est si heureux lorsque se présente la rare possibilité de passer un moment suffisamment long dans un village pour sécher ses vêtements grâce au feu, mais cette joie ne peut être que courte ; deux heures après éclate une bonne vieille averse²⁰.

De cette manière, nos témoins évoquent assez largement le climat comme l'un des éléments qui rend éprouvante l'expérience de leur campagne, aussi bien pour les corps que pour les esprits. Pour nombre de soldats, ces épreuves sont d'autant plus mal supportées que les revers s'enchaînent rapidement pour l'armée française dès le début du mois d'août.

c) Un moral qui s'érode ?

Les déplacements continuels, effectués dans les conditions évoquées plus haut ont nécessairement un impact sur les dispositions physiques et psychologiques des troupes. Partis avec un certain enthousiasme pour beaucoup, les soldats voient parfois leur moral s'éroder à mesure que la fatigue s'accumule ; à cela s'ajoutent les errements du commandement et les mauvaises nouvelles ; la pénibilité de l'expérience de campagne s'en trouve parfois fortement accrue. Tout d'abord, le sommeil leur manque souvent, à la fois quantitativement et qualitativement. Le jeune officier figeacois évoque ainsi des nuits raccourcies par des départs très matinaux, comme celle qu'il passe à Pont-à-Mousson au début du mois d'août :

²⁰ VOGT G., *Neutres face à la guerre franco-allemande (1870-1871) ?...*, op. cit., p. 540 et 542.

Je conserverai longtemps le souvenir du souper que nous y fîmes, et surtout de la nuit que nous y passâmes. Je ne me rappelle que l'instant où je me suis mis au lit et celui où j'en sortis. Car je ne fis qu'un somme de l'un à l'autre, jusqu'à ce que je fus (*sic*) réveillé, à 4 heures du matin, par un de mes camarades qui me tirait sur les jambes. Il fallut se lever et faire atteler nos pièces. Nous trouvâmes les hommes endormis sur les caissons, l'un sur l'autre.

Outre cette fatigue physique, le doute le gagne parfois : depuis quelques jours sur la route de Saint-Avold, il s'interroge ainsi :

[...] je ne savais plus où nous allions ; nous étions déjà loin ; nous marchions depuis 5 heures du matin, il était midi, il n'y avait plus de raison pour s'arrêter. Mon capitaine que j'interrogeai n'en savait pas plus que moi. Comme nous allions toujours de l'avant, et sur une route que je connaissais bien [...] je commençai à réfléchir. Tout ce que je voyais d'ailleurs, depuis quelques heures, faisait une assez forte impression dans mon esprit. Était-ce la fatigue considérable qui m'accablait, était-ce réellement la seule approche d'un danger, que je commençai à sentir plus rapproché que je ne l'aurais cru, – le fait est que l'émotion me gagna.

Outre la perspective de l'affrontement, c'est également le peu de clarté des mouvements de l'armée qui semble user le jeune lieutenant. L'officier anonyme évoque quant à lui l'irritation des soldats qu'il semble à tout le moins partager, suite à une marche forcée vers le camp de Châlons entre le 15 et le 17 août. En cause une dépêche qui annonce que la voie est coupée à Saint-Dizier.

Vous croyez qu'on télégraphie à Saint-Dizier pour savoir si la chose est ou n'est pas. Allons donc ! C'est bien plus simple de s'en retourner à Chaumont. Là, on pense à échanger une dépêche, et l'on apprend que la voie n'a jamais été coupée à Saint-Dizier, dont les Prussiens sont encore fort loin. On se décide alors à un autre mouvement en avant²¹.

Très critique vis-à-vis du commandement (c'est d'ailleurs le cas de manière récurrente), il conclut :

Résumé : une journée perdue parce qu'on s'obstine à ne pas s'éclairer. Un officier envoyé la veille sur la route à parcourir eût évité ces marches, ces contre-marches qui fatiguent la troupe, indisposent les hommes, les font rire et prendre leurs chefs en pitié.

²¹ Anonyme, *De Freschwiller (sic) à Sedan...*, *op. cit.*, p. 42-43.

Ce passage est tout à fait semblable à ce qu'Émile Zola décrit dans *La Débâcle* où il évoque le « véritable désespoir » qui gagne la troupe lors d'opérations particulièrement floues du côté de Vouziers²² :

Beaucoup voulaient s'asseoir sur leurs sacs, dans la boue de ce plateau détrempé et attendre la mort, sous la pluie. Ils ricanait, ils insultaient les chefs : ah ! de fameux chefs sans cervelle, défaisant le soir ce qu'ils avaient fait le matin [...] Une démoralisation dernière achevait de faire de cette armée un troupeau sans foi, sans discipline, qu'on menait à la boucherie, par les hasards de la route²³.

On le verra plus avant, bien que le ton ne soit pas toujours aussi incisif, cette remise en question du commandement n'est pas un cas isolé. De plus, les blessures et les maladies contractées en chemin participent parfois à cet épuisement des corps et des esprits. Dans nos récits, c'est sans doute le cas de l'infirmier Henri Juillard-Weiss qui retient le mieux l'attention. Il fait en effet partie de ces engagés qui eurent à affronter l'hiver particulièrement rigoureux en décembre 1870 et en janvier 1871. Du côté de Saulnot, les symptômes se déclarent : « Je suis réellement malade, je tousse horriblement. Le docteur m'ausculte, me pose des « Vlinsi » et des « Rigolots ». Il me force à rester dans l'omnibus²⁴. » La nuit qui suit, il est trop accablé pour dormir, bien qu'un lit puisse – difficilement – lui être fourni. Durant plusieurs jours, il souffre ainsi d'une dysenterie qui l'affaiblit considérablement.

Nos sources permettent ainsi de dresser un tableau relativement représentatif, bien qu'incomplet, de la dureté de la vie en campagne. Elles confirment que pour beaucoup, la vie en bivouac s'effectue dans le « monde du dénuement » qu'évoque Corinne Krouck, en soulignant toutefois des écarts parfois considérables entre gradés et non-gradés, les premiers bénéficiant souvent de conditions plus favorables que les seconds. Mais le cas d'Henri Juillard-Weiss, qui prend part au dîner de Vellechevreux mentionné plus haut, permet de souligner que l'accès à certains privilèges ponctuels ou le fait d'aller à cheval plutôt qu'à pied ne garantit en rien contre les aléas d'une telle existence, de l'exposition aux intempéries à la maladie, en passant par un épuisement graduel. De manière plus nette encore, tous sont exposés à la violence des affrontements : les soldats et les officiers y prennent également

²² Commune ardennaise située au milieu du triangle formé par Verdun, Charleville-Mézières et Reims.

²³ ZOLA É., *La Débâcle*, Paris, Le Livre de Poche, 1978, p. 101-102.

²⁴ JUILLARD H., *Notes journalières...*, *op. cit.*, p. 66 (notice du 13 janvier 1871).

part²⁵, tandis que les personnels médicaux, également exposés au feu, ont à en gérer les conséquences, expérience parfois tout à fait traumatisante.

²⁵ Citons à cet égard le bilan dressé par Aristide Martinien, in *Guerre de 1870-1871. Etat nominatif, par affaires et par corps, des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la campagne (du 15 septembre 1870 au 12 février 1871)*, 1906. Sur cette seule période, il dénombre 1079 officiers « tués ou morts suite à leurs blessures » (p. 228).

C) L'EXPERIENCE DU FEU ET DE SES CONSEQUENCES

Les deux premiers mois de la guerre sont déterminants : après la défaite de Sedan, le 2 septembre, la France n'a plus d'armée régulière, hormis l'armée du Rhin du Maréchal Bazaine, bloquée dans Metz depuis la mi-août. L'issue est pratiquement scellée, malgré la résolution du gouvernement de la Défense nationale, malgré les protestations de patriotisme et les proclamations pleines d'emphase de Gambetta : le « long et courageux sursaut » évoqué par François Roth¹, ne fera que retarder l'échéance. Tous les engagés de notre corpus ont fait l'expérience directe du feu, bien qu'elle varie dans le temps et dans l'espace. Du côté des combattants, il y a tout d'abord ceux qui ont pris part aux premières défaites dans le nord de l'Alsace et qui ont ensuite suivi Mac-Mahon dans les Ardennes, jusqu'à la défaite du 2 septembre : il s'agit du jeune Camille Boissière et de l'officier anonyme (Anonyme 4). Alexandre Chalert s'y ajoute, sans la partie alsacienne de la campagne ; viennent ensuite le jeune figeacois (batailles sous Metz, même s'il n'est directement impliqué que dans celle de Rezonville-Mars-la-Tour le 16 août) et Justin Merle, dont les lettres font état d'accrochages avec l'ennemi du côté de Besançon à la fin du mois d'octobre et au début du mois de novembre 1870. Du côté des médecins et des infirmiers, Albert Sanné est concerné par les batailles autour de Metz avant et pendant le siège de la ville. Paul Lecœur et Albert Challan de Belval par les combats qui précèdent Sedan (il est blessé devant la ville le 31 et ne quitte le lit qu'après la capitulation). Henri Juillard-Weiss, enfin, livre un témoignage particulièrement riche sur l'action de son ambulance pendant et après la bataille de Villersexel le 9 janvier, au sein de l'armée de l'Est. Nous prenons ici le parti de mêler les deux types d'expérience : soumis parfois aux mêmes dangers, témoins des mêmes atrocités, médecins, infirmiers et soldats font durant les combats une expérience largement commune, celle du feu, de l'angoisse, du chaos et de l'horreur, celle d'une guerre qui a déjà certains traits des guerres industrielles du premier XX^e siècle.

Trois axes d'études se dégagent de la lecture de nos sources de campagne. Le premier, centré sur l'expérience du feu, permet d'insister sur le caractère moderne d'un conflit où le perfectionnement et la puissance des moyens de destruction soumettent les individus engagés à un danger permanent qu'il s'agit de surmonter avec l'émotion qui en découle parfois, pour agir, pour combattre ou pour venir en aide aux blessés. Le second porte sur la souffrance, souvent celle que l'on perçoit chez les autres, et l'horreur : les morts par dizaines voire par

¹ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.* Il s'agit du titre de la seconde partie de l'ouvrage.

centaines, les blessures qui amputent, défigurent, condamnent à une fin certaine des soldats souvent jeunes font partie à plein de cette expérience collective des combats, qu'il faut endurer, surmonter. Pour terminer, on se penchera sur l'issue des affrontements, souvent marquée par la défaite. L'impuissance face à la supériorité de l'ennemi, bien souvent l'incompréhension face aux décisions du commandement trouvent également une place de choix dans l'écriture en campagne. Précisons toutefois que le statut des écrits pose parfois question : s'il est clair que les lettres de Justin Merle ou le journal épistolaire de l'officier figeacois n'ont pas fait l'objet de réécritures, le doute est permis pour d'autres – quand il n'est pas absolument certain. Quand, au lendemain de Froeschwiller, Camille Boissière écrit, toujours grandiloquent, pour raconter à sa mère le déroulement de la bataille, il passe ainsi plus de temps à justifier la défaite qu'à évoquer sa propre action. On pourrait faire le même constat pour l'officier anonyme, bien que le ton soit plus sec. Nous l'avons souligné, de tels cas de figure n'empêchent pas ces textes de relever, au moins en partie, de l'écriture en guerre ; impossible cependant, en l'absence des originaux, de déterminer l'ampleur des modifications opérées dans le texte édité. Sans les écarter, il convient de considérer ces sources avec prudence en tenant compte des possibles incompatibilités entre les conditions de leur production en guerre et leur contenu : à titre d'exemple, il est fort peu probable qu'au lendemain d'une bataille éreintante, Camille Boissière écrive une lettre de plusieurs pages, chargée d'accents tragiques, dans le but évident de justifier une défaite qui ouvrait la frontière à l'ennemi. Corinne Krouck (sur l'écriture du souvenir des combattants de 1870) s'interroge ainsi :

Quelle place ces textes font-ils à ce qu'il est convenu d'appeler les « horreurs de la guerre ? Quels types de violence retiennent plus particulièrement l'attention ? Quelles réactions induisent chez les narrateurs de tels débordements ? De quelle manière ces hommes restituent-ils ainsi l'épouvantable² ?

Dans une perspective différente (écriture en guerre), nous nous attacherons à explorer des pistes de réflexion semblables, en un développement toutefois bien plus synthétique.

1) L'appréhension

Corinne Krouck a bien posé la question des réactions suscitées par la guerre que l'on peut saisir dans sa mise par écrit : elle note un écart important entre la phase d'attente, où les

² KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi...*, op. cit., p. 71.

individus engagés sont généralement peu loquaces et l'imminence de l'action qui entraîne une abondance générale de commentaires. Elle avance l'hypothèse suivante pour l'expliquer :

Depuis 1815 (autrement dit pour la génération des grands-parents de nos auteurs), la France n'a pas connu de conflit sur le sol national ; les guerres dans lesquelles elle est engagée se déroulent généralement fort loin des frontières et ne font pas l'objet d'une couverture médiatique comparable à celle que l'on connaît actuellement ; les modalités de recrutement de l'armée, jusqu'à la loi Niel de 1868 au moins, en ignorant la conscription obligatoire, ne permettent pas, à l'immense majorité de la population, de se représenter la guerre de façon concrète. Sans aucun doute, le combattant de 1870 ne part pas aussi bien « informé » que celui de 1914 ou de 1939, l'adjectif « informé » étant d'ailleurs à prendre dans les deux acceptions du terme : façonné et avisé³.

Si ces analyses portent sur un corpus bien plus étendu que le nôtre en matière d'écriture combattante, elles sont à nuancer : en 1870, l'armée régulière est, pour l'essentiel, constitué de soldats expérimentés. Bien entendu, parmi les combattants qui prennent part aux premiers revers français au mois d'août, on compte de jeunes gens qui font à cette occasion leur baptême du feu, mais, comme nous l'avons souligné précédemment, en nous fondant notamment sur les travaux de Stéphane Audoin-Rouzeau, la réputation de meilleure armée du monde dont jouissent les troupes impériales n'est pas complètement usurpée – ce qui n'empêche pas que l'intensité du feu ennemi, en particulier de l'artillerie, ait pu susciter l'effroi d'un certain nombre d'entre eux, comme nous le verrons plus loin. En outre, bien qu'il puisse s'agir d'une coïncidence, tous nos auteurs ne se taisent pas au sujet des affrontements. On l'a vu avec l'officier figeacois, qui, sans jamais être totalement explicite sur ce qu'il redoute, laisse entrevoir à plusieurs reprises une certaine appréhension à mesure qu'il sent le moment fatidique approcher. Outre le passage évoqué plus haut, il se souvient de la soirée du 10 août, soit quatre jours avant la bataille de Borny :

Au reste je ne me faisais déjà plus illusion, et je comprenais bien que l'ennemi n'était pas loin de nous. Le soir, nous allâmes avec nos lorgnettes, examiner un peu le pays [...] En revenant au camp, je passai avec les sous-officiers, une revue détaillée des coffres à munitions ; je regardai si tout était bien à sa place, pour qu'au moment du danger, on ne fût pas embarrassé ; en maniant les obus, en vérifiant le chargement, je ressentais bien une petite émotion, mais je n'en disais rien. Je me couchai, peu rassuré pour le lendemain : mais je ne tardai pourtant pas à m'endormir.

³ *Ibid.*, p. 78.

Camille Boissière, lui, écrit dès le 20 juillet à sa mère : « Puisque ton fils t'écrit, c'est qu'il n'est pas encore mort ; et puisqu'il t'embrasse de toute la force et de toute la tendresse de son cœur, c'est qu'il n'a pas envie de mourir. » Même s'il repousse l'idée de sa propre mort, elle apparaît bel et bien comme une conséquence possible de la guerre à venir.

L'engagement en lui-même fait, il est vrai, l'objet de plus amples commentaires. Revenant sur les « atmosphères » qui entourent le « baptême du feu », Corinne Krouck note ainsi la dimension cérémonielle⁴ des scènes décrites, dans lesquelles le temps semble comme arrêté, alors que la bataille est imminente. De manière homogène, elle note le sérieux qui gagne les troupes, selon les témoignages à l'étude : les plaisanteries s'interrompent, l'abbé Dalquié⁵ mentionne des soldats qui viennent se confesser en marchant : elle évoque ainsi une « irruption du sacré au moment le plus grave de l'expérience guerrière. » Une telle gravité ne se vérifie pas nécessairement dans notre corpus. Il est vrai qu'au moment où tonne le canon de manière inattendue, après un repas copieux, l'officier figeacois décrit une réaction semblable : « Les canonniers étaient émus, ils ne disaient plus rien, et moi je commençais à penser à vous. » Cependant, juste avant la bataille de Villersexel, le 9 janvier, Henri Juillard-Weiss décrit des scènes d'adieux fort différentes, alors que l'air des pompiers de Mulhouse retentit pour accompagner la marche des soldats au feu :

[...] nous nous précipitons au bord de la route pour voir passer les 1^e et 4^e bataillons du Haut-Rhin, qu'on va poster sur la lisière du bois, vis-à-vis de Villersexel. Nous serrons bien vite les mains de tous ces amis, en leur souhaitant bonne chance. Certains d'entre eux pleurent d'émotion, d'autres, le cœur gros, nous sautent au cou, comme s'ils avaient le pressentiment de la dernière étreinte, de l'éternel adieu. Le moment est angoissant, et nous avons peine à retenir nos larmes. Nous les suivons des yeux et les entendons encore dans le lointain chanter la *Marseillaise*, accompagnée de la musique. Alors, cela a été plus fort que nous, nous pleurons comme des enfants, en pensant que peut-être dans une heure, on nous les rapporterait blessés morts peut-être.

La musique, les derniers encouragements, les adieux, cela contrevient quelque peu à l'idée d'un silence figé précédant l'action et ce d'autant plus que les attitudes sont variables. Jugeons-en plutôt d'après le passage qui suit :

Arrivent les zouaves, ils ne marchent pas, ils courent, c'est un vrai torrent ; ils nous lancent, en passant, des lazzis à mourir de rire, les uns nous engagent, d'un air souriant, à préparer nos

⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁵ DALQUIÉ (Abbé), *Lettres d'un aumônier militaire en 1870 et 1871*, Rodez, E. Carrère, 1891, p. 33.

linges et notre charpie, d'autres vont tout simplement manger deux ou trois Prussiens. Ils crient, à tort et à travers : « Vive la France ! » « Vive l'empereur ! » « Vive la République ! », d'autres encore chantent le refrain : « Vive l'amour et le tabac ! » Tous sont petits, trapus et lestes. Il y en a de tous jeunes, de 16, 17 et 18 ans, des vieux de 50 à 60 ans⁶. »

On sait le caractère bigarré des troupes de l'armée de l'Est, sans doute moins disciplinées que celles engagées au mois d'août et dans une moindre mesure à Sedan ; cela accroît sans doute encore la diversité des représentations de la guerre et des attitudes adoptées à l'approche du danger. Pour les troupes levées dans l'urgence, l'appréhension est d'autant plus forte que l'inexpérience s'accompagne bien souvent d'un équipement de fortune. Dans son journal, Camille Fondet, membre de la garde nationale de Beaune fait ainsi état de sa stupeur lorsqu'à la fin du mois d'octobre, des rumeurs circulent selon lesquelles on serait sur le point de l'envoyer au feu avec ses camarades, sans les avoir équipés convenablement au préalable :

...Bon dieu ! Est-ce vrai ? On se demande, paraît-il, dans le grand conseil, si l'on nous lancera à la face de l'ennemi ou si l'on nous fera revenir en arrière pour nous équiper un peu mieux... Mais est-ce à discuter?... Pas de vêtements, pas de fusils, pas de cartouches, rien que nous-même (*sic*) et notre bonne volonté et l'on veut nous envoyer combattre ! Cré tonnerre ! Qu'on nous arme donc d'abord !! Nous voulons bien nous faire tuer, nous ne marchandons pas notre vie au pays ; mais, au moins, que nous puissions nous défendre et que notre mort soit utile à quelque chose ! Mille bombes ! Il faudrait pourtant savoir, avant tout, si notre général en chambre n'est pas fou⁷ !

L'ordre de repli arrive cependant bientôt pour son plus grand soulagement, mais l'inquiétude exprimée ici n'est pas totalement sans fondement, au regard du sort réservé à certaines recrues des armées républicaines, comme le souligne Stéphane Audoin-Rouzeau :

[...] avant même d'avoir été formées et équipées, les recrues regroupées à l'arrière pouvaient être envoyées devant l'ennemi dans un état d'impréparation totale, ce qui les rendait très vulnérables et très fragiles sous le feu adverse⁸.

Ainsi, comme pour l'enthousiasme de ceux qui partent au début de la guerre, l'état d'esprit des soldats qui s'apprêtent à combattre ne saurait être généralisé. L'inquiétude est cependant largement partagée, quel que soit le combat considéré. Si l'on relève des manifestations de hardiesse chez certains, leur expression collective, publique, n'est sans

⁶ JUILLARD H., *Notes journalières...*, *op. cit.*, p. 39.

⁷ FONDET C., *À côté de la guerre. Mon petit journal de 1870-1871*, Beaune, imprimerie Henri Lambert Fils, 1893, p. 9.

⁸ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, *op. cit.* p. 250-251.

doute pas toujours représentative des états d'âme les plus intimes des combattants, qui n'ont d'ailleurs que rarement fait l'objet de larges épanchements dans les témoignages dont nous disposons. L'expérience du feu figure cependant partout en bonne place dans les récits de ceux qui y ont survécu.

2) Sous le feu ennemi

Depuis Bruyères dans les Vosges, Justin Merle relate dans sa lettre du 7 octobre un accrochage avec les Prussiens survenu la veille:

Nous nous sommes battus hier, depuis 8^h du matin jusqu'à 5 heures du soir, les balles, les obus et les boulets pleuvaient comme la grêle ; l'artillerie prussienne est plus forte que la nôtre, c'est incontestable [...]

Nombreux sont ceux qui devaient faire le même constat et décrire de la sorte l'intensité du feu. Ici, l'engagement est bref et relativement peu meurtrier par comparaison avec les principales batailles de la guerre franco-prussienne (le jeune homme évoque « 400 hommes tués, blessés ou disparus ». À titre de comparaison la bataille de Rezonville, le 16 août, en fait près de 17 000⁹). Ces quelques lignes permettent néanmoins de mettre en avant la « modernité » du conflit. Certes, son « ampleur destructrice » est loin d'atteindre celle des deux guerres mondiales qui ont suivi, comme l'ont bien rappelé Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt¹⁰ ; on ne saurait sous-estimer pour autant, côté allemand comme côté français, l'impact décisif d'armes récentes et performantes, dont les ravages ont parfois été extrêmes. Le canon Krupp, présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1867 a souvent été mis en avant pour expliquer la défaite française : l'artillerie prussienne, plus puissante et plus mobile, dotée d'une cadence de tir bien supérieure aux canons français a certes permis de déterminer l'issue de certains combats comme à Saint-Privat¹¹, mais elle ne peut expliquer de manière systématique les victoires ennemies et rarement à elle seule. Dressant un bilan des batailles de Borny, Rezonville et Saint-Privat, François Roth ne dit pas autre chose : « Dans les batailles sous Metz, les Français n'ont été inférieurs ni en nombre ni en moyens ni en courage. » Les Français bénéficient en effet d'atouts considérables : le Chassepot, fusil mis au point en 1866, permet de tirer jusqu'à 1 700 mètres « jusqu'à quatorze coups par minute. » En outre, il se recharge aisément par la culasse. En y ajoutant les mitrailleuses, qui sèment la terreur dans les

⁹ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op.cit.*, p. 92. L'historien reprend ici la première partie du décompte de Martinien.

¹⁰ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 112.

¹¹ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 91.

rangs allemands, il est clair que ce n'est pas la puissance de feu de l'armée française qui a fait défaut ; pour François Roth, l'issue de ces combats acharnés n'est pas déterminée à l'avance. Les échecs français sous Metz s'expliquent cependant par « la négligence du génie français » qui laisse intacts les ponts sur la Moselle, ce qui permet aux troupes allemandes de « se déployer rapidement sur la rive gauche. » En outre, d'un côté Frédéric-Charles, sans maîtriser réellement les opérations, est plus offensif que Bazaine, qui hésite, « puis se réfugie dans une inertie fatale¹². » qui le conduit à s'enfermer derrière les forts de Metz pour ne plus en sortir qu'après avoir rendu la place.

Les engagements de l'été 1870 sont particulièrement meurtriers et tous les récits dont nous disposons abondent dans ce sens. L'intensité du feu est régulièrement mise en avant, ce que remarquait Corinne Krouck, qui relève le nombre de « précisions auditives » dans les textes qu'elle étudie :

Le roulement du canon, le sifflement des obus, les cris des combattants, le son du clairon annonçant la charge « confèrent du vrai », font « exister les dangers et les risques. » Plus que le spectacle visuel offert par le champ de bataille, ce sont ces innombrables bruits qui impressionnent littéralement nos témoins, impriment une sensation et, à la fois, effraient¹³.

On ne s'en étonne pas d'ailleurs : au cœur de la bataille, le mouvement semble perpétuel, la confusion parfois très forte. Peu sont ceux qui ont l'occasion d'observer l'action avec leur lorgnette, toute une bataille durant, comme le fait l'officier figeacois à Borny. En revanche, en particulier pour les combattants novices, comme Camille Boissière, le vacarme ne peut qu'impressionner, au sens propre comme au sens figuré. Le lendemain de Froeschwiller, épuisé et encore sous le choc, il écrit ainsi à sa mère :

Dès que j'ai voulu t'écrire, j'ai senti que ce serait bien difficile ; j'ai cru que je ne pourrais pas. [...] Le fait brutal, voilà la vérité, les bruits terribles, les cris, la mort, l'odeur du sang, l'odeur de la poudre, et un grouillement d'hommes qui se tuent à la lueur des canons [...] C'est l'heure de la pleine mêlée. Je ne sais plus rien, pendant des heures, sinon que j'ai serré la main de mon pauvre capitaine, que j'ai mené Conrad à l'ambulance, une blessure au bras, presque rien, et que je me suis essayé le front avec des mains pleines de sang. Et cependant, le canon, toujours le canon¹⁴.

¹² *Ibid.*, p. 93.

¹³ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi...*, *op. cit.*, p. 93.

¹⁴ BOISSIERE É., *Tué à Sedan...*, *op. cit.*, p. 32.

Si le tableau dépeint ici procède également d'autres sens (vue, odorat), le bruit du canon et des obus est l'élément le plus récurrent dans les récits. Comme le fait remarquer Corinne Krouck, Henri Juillard-Weiss indique ainsi que durant la bataille de Villersexel, lui et ses camarades distinguent nettement les obus français des obus allemands à leur sifflement. Ce bruit ne cesse d'ailleurs que rarement et toujours brièvement. À 10 heures et demie, il note ainsi, après une courte interruption : « Le canon recommence à tonner dans toutes les directions ; c'est un bruit assourdissant. » Chez l'officier figeacois, c'est également le bruit du canon qui sert de signal pour se mettre en route le 14 août, comme le 16 : « Ce ne fut que sur la fin de notre déjeuner que nous commençâmes à entendre le canon ; peu à peu, il tonna plus fort. » Au cours de la bataille de Rezonville, il décrit la canonnade de manière plus précise encore : « il ne se passait pas un instant sans qu'un obus vînt soulever la poussière autour de nous, et éclatât avec fracas ; on les entendait venir de loin, quel sifflement atroce. » Les images discursives utilisées pour caractériser ces scènes d'épouvante confirment ces impressions. Camille Boissière évoque « un bruit d'enfer à rendre fou », Justin Merle une « grêle » de projectiles. Sans analogie aucune, l'officier anonyme décrit l'action de l'armée prussienne à Froeschwiller d'une manière qui permet tout autant de saisir la brutalité de l'affrontement :

Voici comme les Prussiens ont procédé. Un feu terrible d'obus et de mitraille sur notre centre, de façon à couvrir notre infanterie de projectiles et à faire taire une partie de notre artillerie, puis une attaque d'infanterie.

Sans entrer dans un long développement sur le sujet, la plupart de ces sources tendent par ailleurs à confirmer le constat de Corinne Krouck¹⁵ : la plupart des combattants restent très allusifs quant à leur participation directe et concrète à l'action, qui semble mise à distance la plupart du temps : dans la globalité, selon une analyse fine de son corpus, elle affirme que les narrateurs du champ de bataille « font davantage figure de « reporters », soucieux de témoigner d'une réalité qui paraît leur être en quelque sorte extérieure, que de véritables participants au conflit¹⁶. » Pudeur ? Réticence à se décrire en train de donner la mort ou d'y contribuer ? Exigences éditoriales ? Toujours est-il que seul l'officier de Figeac mentionne son action, quoique collectivement, comme fait de guerre direct à Rezonville :

Aussi tirâmes-nous bien plus longtemps et plus tranquillement. Les Prussiens se retiraient en effet, car nous étions obligés de changer de temps en temps la direction des pièces, pour les

¹⁵ KROUCK C., « Stratégies d'écriture... », *art. cit.*, p. 177.

¹⁶ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi...*, *op. cit.*, p. 113.

atteindre. Je crois que nous leur fimes beaucoup de mal, et comme si ce n'eût pas été assez de nos morts et de nos blessés pour m'affecter, il fallut encore que mon esprit reportât chez les ennemis, que je suivisse de l'œil ces horribles engins de destruction que je leur envoyais, et que je pensasse aux sœurs et aux mères des victimes que je faisais là-bas. » Le passage du « nous » au « je » ne laisse pas de place au doute : l'auteur assume ici une contribution immédiate à l'exercice de la violence. Par ailleurs, cet exemple provient d'un manuscrit, ce qui tend à accréditer l'hypothèse selon laquelle les imprimés mettraient en scène des narrateurs qui « paraissent moins impliqués¹⁷.

Si les sens sont mobilisés, il en va de même pour les corps et les esprits. Tout d'abord, l'émotion gagne parfois les engagés. Le docteur Challan de Belval est ainsi pris de peur dans le feu de l'action le 29 août, quand un obus éclate juste devant lui : « j'ai peur et je décampe », note-t-il dans son journal, avant de revenir, repris par son médecin-major : « Il fallait cet appel de mon chef, de mon ami, pour me dominer, pour me défaire de cet inconscient tremblement qu'occasionne la menace immédiate de la mort. » Si elle n'est pas toujours confessée (ressentie ?), comme dans les lettres de Justin Merle, qui note sèchement ne pas avoir été particulièrement impressionné par le canon et les obus lors de l'accrochage mentionné plus haut, elle n'est pas totalement absente chez les combattants. L'officier figeacois ne s'y trompe pas. Tout d'abord, à Borny, il relate une interaction avec de jeunes subordonnés :

[...] ils avalaient du tabac, roulaient des cigarettes pour faire les crânes ; au fond ils avaient tous peur ; c'étaient de jeunes soldats de la réserve qu'on avait rappelés au moment de la guerre, et formés à la hâte.

Sans doute, également, bien inexpérimentés. Ils ne sont pas les seuls d'ailleurs, à adopter une attitude de défi à laquelle se mêle le tabac. Alors que les obus pleuvent, Henri Juillard-Weiss et l'un de ses camarades ont une attitude similaire (9 janvier 1871, bataille de Villersexel) : « Spoerry et moi, sommes sur le devant de la porte de l'écurie [où l'ambulance est installée], regardant stoïquement cette scène de dévastation, en roulant une cigarette. » Au sujet de son état d'esprit durant la bataille de Rezonville, le jeune artilleur de Figeac est moins bravache : « Je laisse dire ceux qui croient persuader aux autres qu'ils n'ont pas eu peur, le jour de leur première bataille. Pour mon compte, j'avoue que je n'étais pas très rassuré. » Il faut dire que le danger est permanent : les nombreux soldats tués ou souffrant de blessures horribles qu'il

¹⁷ *Ibid.*, p. 117.

voit autour de lui sont là pour en témoigner. Henri Juillard-Weiss livre d'ailleurs à plusieurs reprises un témoignage tout à fait évocateur sur ce point :

À 1 heure, nous nous remettons à l'ouvrage. Tout à coup, le sol tremble, des détonations épouvantables se font entendre. C'est une batterie de 9 qu'on a placée juste au-dessus de la ferme, sur la hauteur. Les Prussiens répondent et vlan ! un obus tombe sur la ferme, fracassant une partie du toit, un deuxième, puis un troisième se suivent coup sur coup, enlevant tout sur leur passage [...] Nous prenons déjà le parti de rester ici quand même, et de nous laisser prendre plutôt que d'abandonner nos blessés.

Plus tard, à l'approche de Villersexel, alors que les troupes allemandes résistent encore, il évoque d'abord les balles que lui et les autres membres de son ambulance entendent « siffler » au-dessus de leurs têtes. Ensuite, il rapporte des récits entendus de la bouche d'autres membres des ambulances :

Le comptable nous a raconté qu'il était entré dans une maison ; un zouave était là, le poignet traversé par une balle et, au moment où il le pensait, le zouave tombe raide mort devant lui, une balle en plein front ; l'aide-major, qui était dans une autre maison, avait couru le même danger et dans des conditions analogues.

En somme, la bataille est un moment où les corps sont pris dans un engagement de tous les instants et constitue une réelle épreuve physique. Si les cas de blessures ne sont pas légion dans nos sources (on relève tout de même celui du docteur Challan de Belval le 31 août près de Sedan, ce qui lui impose un repos qui dure jusqu'à la capitulation du 2 septembre), elles sont nombreuses parmi les soldats, ce qui implique une activité continue pour les personnels médicaux, dont témoigne bien Henri Juillard-Weiss. Ce dernier profite d'un moment de répit au matin du 10 janvier, dans la ferme où l'ambulance est installée :

Je rentre dans une petite chambre de la ferme et là, sur un tas de matelas et de literie, disposés à la hâte, je tâche de dormir un peu. Tant d'émotions m'avaient brisé, mes jambes tremblaient¹⁸.

Repos de courte durée, puisqu'il est réveillé au bout d'une heure pour partir à la recherche de blessés sur le champ de bataille. C'est naturellement encore plus vrai pour les combattants. On a cité précédemment Camille Boissière et l'officier anonyme au lendemain de Froeschwiller ; l'officier de Figeac, le soir de son baptême du feu est encore plus éloquent :

¹⁸ JULLIARD H., *Notes journalières...*, *op. cit.* Les trois citations se trouvent respectivement aux pages 40, 47 et 45.

La nuit qui suivit la bataille, nous couchâmes par terre, sans déplier les tentes, parce qu'on devait s'attendre à partir au premier signal. Quoique la couche ne fût pas bien molle, l'extrême fatigue qui nous accablait, appela bientôt le sommeil.

Par ailleurs, on peut une fois encore convoquer les témoignages des engagés provenant des pays neutres au sein de la légion étrangère, notamment celui d'Hans Svensen, convoqué par Gilles Vogt¹⁹, qui témoigne lui aussi d'une intense fatigue après un accrochage particulièrement violent à proximité d'Orléans (qui coûte la vie à la moitié de son régiment, selon ses dires), auquel s'ajoute un manque prolongé de nourriture :

Durant notre retraite depuis Orléans nous sommes passés par Bourges où j'ai été admis à l'hôpital, pas seulement pour recoudre la petite blessure que je m'étais faite au bas gauche, mais surtout parce que j'étais terriblement épuisé, puisque nous n'avions pas reçu de nourriture depuis 6 jours au sein de notre régiment²⁰ [...].

Outre les fatigues inhérentes à l'action en elle-même, les souffrances dont ils sont témoins tiennent une place déterminante dans certains écrits ; ils médiatisent ainsi l'horreur vécue de l'extérieur par ceux qui en sont témoins.

3) Les conséquences du feu : écrire les souffrances

Effets directs des affrontements, les atteintes au corps font également pleinement partie de l'expérience de la campagne ; elles ont d'ailleurs été largement traitées par l'historiographie du fait guerrier avec des cadres d'étude variés. Bien entendu, la Première Guerre mondiale a fait l'objet de nombreux travaux qui les abordent largement : la violence combattante est ainsi l'une des clés d'analyse de la première partie d'un ouvrage d'Annette Becker et de Stéphane Audoin-Rouzeau²¹. Concentré sur la mise en littérature de la Grande Guerre, Nicolas Beaupré porte également un regard sur la manière dont on écrit la souffrance engendrée par les « coups » reçus au combat. Enfin, pour la guerre de 1870, la thèse de Corinne Krouck sert une nouvelle fois de référence incontournable, puisqu'elle interroge la place de la blessure et de la mort, ainsi que les modalités de leur représentation dans les témoignages de son corpus. Les traces du « grand carnage », comme le souligne Corinne Krouck, sont bien visibles dans les récits qui en sont faits. Pourtant, et c'est également ce que suggère Nicolas Beaupré, leur évocation met aussi en évidence un certain non-dit, voire le

¹⁹ VOGT G., *Neutres face à la guerre franco-allemande (1870-1871) ?...*, op. cit., p. 542.

²⁰ Lettre datée du 17 octobre, publiée le 28 octobre 1870 par le *Dagens Nyheder*.

²¹ AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio Histoire, 2003.

caractère indicible d'une souffrance souvent expérimentée par procuration. C'est ce qu'indique le sous-titre qu'il y consacre dans son *ouvrage Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*: « Le coup, le cri, le silence. » D'une part, celui qui écrit n'est pratiquement jamais celui qui souffre. Hormis Challan de Belval dont la blessure semble d'ailleurs légère, le corps souffrant est toujours l'expérience de l'autre. Nicolas Beaupré résume en identifiant deux postures chez le témoin :

Soit il est lui-même blessé et ne peut évoquer ses souffrances que dans un « après-coup » - le temps des cris étant au point de vue de l'écriture un temps de silence –, soit il est témoin de la blessure et peut l'évoquer de manière immédiate sur le plan temporel mais nécessairement médiata sur le plan de l'expérience puisque ce n'est, à proprement parler, pas lui qui souffre dans sa chair. La douleur en tant qu'objet d'écriture est donc nécessairement mise et dite à distance²².

De là vient, sans doute, le caractère « aseptisé²³ » de la description du corps souffrant, de la blessure voire de la mort. Concrètement, dans nos sources de combattants en particulier, on peut effectivement dresser un constat similaire : le discours est, sur ce point, relativement allusif. Ainsi, lors de la bataille de Sedan, l'évocation des pertes françaises par Alexandre Chalert ne donne lieu qu'à un commentaire dont la sécheresse peut étonner : « C'est alors qu'une grêle de projectiles vomit la mort dans nos rangs. » (Notice du 1^{er} septembre). Il n'en sera pas dit davantage. Plus loin, il évoque la mort de différents membres du commandement. Du premier, il écrit :

[...] c'est après avoir exécuté un demi-tour que le général Tilard a été enlevé par un obus, ainsi que son aide de camp, le capitaine d'état-major, M. Proux, qui ne survécut pas d'une seconde à son malheureux général.

Au moment d'évoquer le célèbre général Margueritte, tué lors d'une charge héroïque mais vaine²⁴, il est légèrement plus éloquent :

²² BEAUPRÉ N., *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 136.

²³ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi...*, *op. cit.*, p. 109.

²⁴ Le 1^{er} septembre, en fin de matinée, les troupes françaises commandées par le général Wimpffen sont en passe d'être encerclées sur le plateau d'Illy. On décide alors d'envoyer les cavaliers d'Afrique du général Margueritte (1^{ère} division de la Réserve de Cavalerie). Les quatre charges effectuées sont vaines et meurtrières, comme à Froeschwiller près d'un mois auparavant. Le général Margueritte est mortellement blessé au cours de l'opération. Il meurt en Belgique le 6 septembre (et non le 2, comme l'affirme Chalert).

Le général Margueritte est blessé grièvement à la tête ; obligé de quitter le champ de bataille, on le transporte à l'ambulance. La balle qui l'a frappé lui a fracassé la mâchoire et coupé la langue²⁵.

Puis, plus loin : « Nous avons appris depuis que le général Margueritte était mort le lendemain, des suites de sa blessure. » Constat similaire chez Camille Boissière, si l'on excepte le tableau un peu pathétique qu'il dépeint de son capitaine mourant dans ses bras. En fait, une nouvelle fois, c'est sans doute le récit de l'officier de Figeac qui est le plus attentif aux détails du côté sur le champ de bataille. Il se souvient ainsi du premier cadavre qu'il voit lors de la bataille de Rezonville :

Je vis un pauvre commandant étendu par terre, son cheval un peu loin de lui, et une de ses cuisses arrachée de son corps ; le sang coulait encore, il y avait une large plaie ; on voyait la trace de l'obus. Il prononçait encore quelques mots entrecoupés.

Certes, la souffrance est bien vécue de l'extérieur. De même, il ne remet pas en cause dans sa globalité l'analyse de Corinne Krouck, qui remarque qu'en général, dans les récits, les « victimes ne sont pas décrites en train de saigner. » Le discours ne procède pas non plus d'une esthétisation qui dénature son objet : ici, le témoin ne dit pas le sang « comme on lit un tableau²⁶. » Mais cet exemple semble bien relever davantage de l'exception que de la règle.

Pour ce qui est du regard des médecins sur les corps souffrants, nous nous fondons sur trois journaux, dont un manuscrit (Albert Sanné) et deux imprimés (Challan de Belval et Juillard-Weiss). Les observations qui en résultent recoupent une nouvelle fois partiellement celles de Corinne Krouck, qui estime que la mise en écriture des blessures et de la souffrance est beaucoup plus précise chez les auteurs des ambulances que ceux du front. Elle avance pour cela plusieurs facteurs d'explication :

[...] l'ambulance est *a priori* le lieu où se concentrent exclusivement des blessés. [...] Par ailleurs, parce que la situation, à l'abri (relatif) des combats, autorise nécessairement les témoins à se pencher plus longuement sur les victimes. Enfin, parce que le lieu, très spécifique, infléchit sans aucun doute la nature du regard porté par nos narrateurs²⁷.

Tous ces éléments semblent pertinents. Le journal d'Henri Juillard-Weiss, qui fait également partie de son corpus correspond parfaitement à cette analyse. Durant la bataille de Villersexel,

²⁵ CHALERT A., *Impressions d'un soldat*, op. cit., p. 25-26.

²⁶ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi...*, op. cit., p. 120.

²⁷ *Ibid.*, p. 124.

il décrit les blessés, parfois les morts, de manière très concrète et sans avoir recours à des périphrases. Les premiers blessés qu'on leur amène donnent lieu aux commentaires suivants :

Le premier est horrible à voir, un pauvre artilleur qui a la moitié de la figure emportée ; il vit encore ; la partie emportée est remplie de caillot de sang noir, dans un amas d'os hachés et de dents, le tout retenu encore par quelques lambeaux de chair. Tous les autres blessés le sont par des éclats d'obus. Nous travaillons dans le sang jusqu'à midi²⁸.

Plus tard, à la recherche de blessés sur le champ de bataille, il décrit un jeune soldat dont la « jambe gauche ne tient plus que par quelques lambeaux de chair [...] Le pauvre diable a la cuisse coupée net, le bras droit broyé et une partie de la tête endommagée. » Et de conclure : « Il n'y a rien à faire, c'est un homme mort. » La dureté de l'expérience est résumée par l'évocation du plancher de la cuisine de la ferme où s'effectue les opérations, « ruisselant de sang », sur lequel il indique avoir glissé avant de tomber sur les mains, sensation décrite comme « horrible » par l'infirmier. En réalité, le carnage est également décrit de manière plus globale à Villersexel où « les mares de sang se succèdent » et où « la neige est remplacée par une boue noire et sanglante. » Ici, les victimes sont absentes, sans qu'on puisse pour autant en déduire un silence délibéré, tant Henri Juillard-Weiss alterne les « plans larges » et les « gros plans ». En revanche, Challan de Belval, qui exerce pourtant dans des conditions analogues (ambulance fermée au château de Belval) passe bien plus rapidement sur les atteintes observées :

Déjà, quand j'arrivai, vers huit heures du soir, les chambres et les superbes galeries du rez-de-chaussée étaient encombrées de blessés, et la rude besogne avait commencé. Puis, tous nos blessés ayant été pansés, nous pûmes à notre tour prendre quelques heures d'un indispensable repos²⁹.

Il n'apporte ainsi aucune précision sur leur identité, la nature des atteintes ou même leur nombre : en quelques lignes, il condense une action beaucoup plus longue qu'il ne le laisse entendre. Constat similaire chez Albert Sanné, mais sans doute la forme de l'écriture y est-elle pour beaucoup, puisqu'il s'agit de notes souvent succinctes. Pourtant, même en peu de mots, on saisit davantage que dans le texte précédent. Prenons par exemples les journées des 24, 26 et 29 août :

²⁸ JUILLARD H., *Notes journalières...*, *op. cit.*, p. 40.

²⁹ CHALLAN DE BELVAL (docteur), *Carnet de campagne...*, *op. cit.*, p. 45. Il s'agit de la notice du 29 août.

24 – Mon service se monte, je fais des pansements de 8h du matin à 5h sur soir. Les blessés viennent de l'Esplanade qui nous expédie ceux dont elle désire se débarrasser. Plusieurs n'ont pas été pansés depuis 7 à 8 jours. Blessures très graves, délabrements considérables. » [...] 26 – Mon service se complète. Je fais une amputat. de la jambe et une désarticulat. du coude. 29 – Je fais une amputat de la cuisse.

Par conséquent, il est difficile d'identifier dans les écrits en guerre des personnels médicaux de notre corpus une manière constante de décrire leur action et les horreurs auxquelles ils sont confrontés. On notera toutefois que le témoignage manuscrit est bien moins précis que celui d'Henri Juillard-Weiss : ainsi l'hypothèse d'exigences éditoriales qui aboutiraient à une édulcoration du discours sur la violence et le corps souffrant peut être discutée. En effet, pourquoi se montrer plus tolérant avec les récits des personnels médicaux qu'avec ceux des combattants ? Stratégies éditoriales différenciées ? Horizons d'attente variables en fonction de l'identité de l'auteur (et tolérance plus grande pour la violence lorsqu'elle est décrite par des médecins ou des infirmiers) ? Notre corpus est trop restreint en la matière pour proposer une réponse ferme et définitive.

Les écrits de campagne font état d'expériences diverses qui dépendent du lieu et de l'intensité de l'action, mais aussi de la fonction (ou du grade) de ceux qui les font. Si notre ensemble est relativement restreint, il s'inscrit dans la continuité de travaux antérieurs que nos analyses confirment souvent, en apportant certaines nuances où en proposant des remarques complémentaires, sur des sources parfois inédites. D'une manière générale, sans surprise, l'aspect éprouvant de cette vie est au cœur des récits, et ce à plusieurs égards : séparation de ses proches, manque de matériel, exposition aux intempéries, fatigue, perte de confiance dans le commandement et, bien entendu, exposition au feu et à ses conséquences.

Le moral des troupes engagées dès le début de l'été tend ainsi à s'éroder ; il convient cependant de se garder de toute conclusion trop réductrice à ce sujet, de même que sur les souffrances réellement éprouvées par les combattants des troupes françaises. On ne saurait en effet mettre au même niveau le troupiier chevronné de l'armée impériale, habitué aux longues marches et au port d'un lourd bagage, à coucher en pleine air ou à endurer une succession rapide de bivouacs dans des conditions parfois très difficile (de nuit, sous la pluie, dans la boue...) et le jeune réserviste qui n'a jamais fait le coup de feu ou, suivant le cas, les soldats de fortune levés à la hâte par le gouvernement de la Défense nationale tant les effectifs neufs des armées de la Loire, du Nord ou de l'Est ont manqué de la préparation et du matériel les plus élémentaires. Stéphane Audoin-Rouzeau ne dit pas autre chose à ce sujet :

Cet acharnement à se battre dans les conditions les moins favorables ne survivra guère à la disparition de l'armée du Rhin. Privée de son encadrement de départ, composée de troupes improvisées et mal entraînées, l'armée perdra beaucoup de sa résolution initiale. L'armée de Châlons, formée à la hâte après les premières défaites, moins homogène que l'armée du Rhin tout en recueillant une partie de ses débris, ne se battra pas de la même manière que les soldats de Woerth, de Forbach ou de Metz. En ce sens, les troupes de Sedan font transition entre ces derniers et la pénible odyssee des futurs soldats de la république : levés en grand nombre, mais mal équipés, mal formés, mal encadrés, parfois mal armés, ces derniers n'auront jamais la cohésion de leurs prédécesseurs de l'armée impériale¹.

Le corpus de sources étudié ici est hétérogène et ne représente, on l'a dit, qu'un échantillon limité de l'écriture des engagés français de 1870. D'autres ont témoigné *a posteriori*, parfois sans mentionner une première écriture en temps réel. Les récits qui le composent suffisent néanmoins à dresser un état des lieux, certes imparfait, de l'expérience de ceux qui ont participé au dernier conflit de la France impériale, fondé sur des textes qui

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 111.

saisissent, au moins partiellement (certains d'entre eux ayant fait l'objet de réécritures) la vie en campagne au jour le jour.

Il convient désormais de se pencher sur une seconde situation de guerre, constitutive d'une expérience majeure de la guerre de 1870 : celle des assiégés, en particulier ceux de Strasbourg, de Metz et de Belfort.

Chapitre 4 : Expériences de siège

Il convient à présent de se pencher sur une expérience intermédiaire – entre le front et l’arrière – du conflit franco-prussien, particulièrement marquante pour certaines populations de l’Est : vivre dans une ville assiégée. Il s’agit en effet d’une situation qui confronte directement une partie de la population civile à une violence de guerre multiforme, qui touche aussi bien les corps, les esprits et les espaces, mais de manière différenciée :

La durée des sièges et les souffrances infligées aux populations furent [...] très variables selon les places investies : Bitche et Phalsbourg avaient été assiégées dès le mois d’août. Mézières, Thionville, Montmédy, Longwy ou la Fère ne furent encerclées qu’en novembre. Pour certaines cités, le « siège » ne dure parfois que quelques heures ou quelques jours. Pour d’autres, il dure des semaines ou des mois. La durée des bombardements varie tout autant : quelques heures seulement à Rocroi, deux jours à Mézières, trois à Thionville, sept à Longwy¹.

La récurrence de cette forme de guerre au cours du conflit franco-prussien doit en effet inciter à s’y arrêter de manière approfondie ; en outre, le nombre très important de textes produits derrière les murs des villes assiégées confirme son statut d’expérience incontournable de la guerre de 1870.

Pour faire en faire une étude synthétique, nous disposons de sources qui concernent les trois sièges les plus célèbres de la guerre de 1870 : Strasbourg, Metz et Belfort. Ils y sont cependant inégalement représentés. De même, des troupes défendent la ville, des ambulances y sont organisées... les assiégés ne font donc pas que subir ce que l’on pourrait qualifier de guerres dans la guerre. Le tableau ci-dessous permet de faire le point sur la répartition géographique des sources de siège et leur distribution entre civils, militaires et personnels médicaux.

L’écriture assiégée en 1870-1871 : Strasbourg, Metz et Belfort

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 272.

Villes assiégées	STRASBOURG	METZ	BELFORT
Civils ²	11	4	0
Militaires	1	0	4
Personnels médicaux	0	1	0
Total	12	5	4

Le constat est net : Strasbourg est largement surreprésenté au sein de ce sous-ensemble, de même que la population civile (essentiellement masculine). Le corpus ne permet pas moins de traiter l'expérience de siège dans sa globalité, selon des thématiques communes à tous les textes qui en font partie, que nous avons déjà abordées dans une contribution au colloque de 2016 sur la mémoire de 1870³. Ainsi, nous mettrons au jour un ensemble d'expériences à la fois individuelles et collectives de la situation de siège, à travers des textes qui procèdent systématiquement d'allers-retours entre ce qui est vécu directement et des informations collectées autour de soi, résultant à une mise en écriture immédiate ou quasi-immédiate.

Le nombre relativement restreint de sources prises en compte ici, mais également la circonscription de notre étude à trois cas, qui pour être majeurs tant par l'importance qu'ils revêtent que par leurs répercussions a pour conséquence assumée de restreindre notre approche de l'écriture en guerre. Cependant, comme pour les écrits de campagne, notre travail n'est pas isolé et s'inscrit dans une riche intertextualité, tant les récits de siège ont retenu – et continuent largement de le faire – l'attention des historiens (mais pas uniquement). Stéphane Audoin-Rouzeau s'y arrêtaient déjà en 1989, tout comme François Roth l'année d'après. La thèse d'Édouard Galby-Marinetti⁴ (2009) et plus récemment, l'anthologie proposée par Éléonore Reverzy⁵ (2020) consacrées aux écrits parisiens témoigne d'ailleurs d'un intérêt

² Nous faisons le choix de regrouper les correspondants du fonds Zopff en une seule et même source.

³ « Le siège de Strasbourg raconté. De la chronique à l'écriture du soi, de la mémoire collective au souvenir. », in ALLORANT P., BADIÉ W., GARRIGUES J. (dir.), *1870, entre mémoires régionales et oubli national*, Rennes, PUR, 2019, p. 183-194.

⁴ Voir note page 7.

⁵ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.* Concernant les visées de l'ouvrage, nous renvoyons à sa présentation par l'autrice, page 11 : « L'objet de cette anthologie n'est pas de refaire l'histoire de ce qu'une tradition a nommé de manière impropre mais commode les deux sièges de Paris [...] C'est là la tâche des historiens et elle a été largement faite. L'entreprise est avant tout littéraire : c'est la forme littéraire du témoignage qui est à l'origine de ce volume et la volonté d'éclairer ce qui est sans doute une étape importante dans la constitution de ce qui n'est pas un genre, on va y revenir, mais plutôt un mode, un type de narration factuelle à la première personne adoptée par un scripteur confronté à une situation extrême. »

constant pour le siège et les récits qui en sont faits comme objets historiques et littéraires, en mettant notamment l'accent sur la notion de témoignage, prépondérante dans notre étude. Le constat dressé par cette dernière s'applique tout à fait aux auteurs des récits dont nous nourrissons nos analyses :

Dans la société du XIX^e siècle, le besoin d'écrire et de prendre la parole en son nom propre est encore plus marqué, non qu'il s'agisse de suppléer au discours officiel des chroniqueurs mais parce qu'il faut rendre compte de ce qu'on observe personnellement à un moment où les voies d'informations coutumières sont abolies ou dysfonctionnent : durant le siège de Paris puis la Commune, les journaux cessent de paraître, ou diffusent de fausses informations, ou sont au service de la propagande versaillaise ; le courrier dont on verra, dans les récits de cette anthologie, l'importance, ne circule quasiment plus sinon par des moyens qui font d'ailleurs l'attraction (les pigeons-voyageurs, les ballons-postaux). Mais alors que la presse ne semble plus véridique (le journal est devenu au XIX^e siècle, on le sait, le grand pourvoyeur de savoir de toutes sortes) et qu'il est de plus en plus difficile de communiquer des informations exactes, la vérité trouve toute sa place dans l'écrit personnel où elle est couchée quotidiennement. En cela, ces écrits de 1870-1871 ne sont pas sans point commun avec ces « journaux d'événements », proches d'une écriture journalistique, dont parle Pascal Bastien à propos des réactions publiques à l'occasion d'un crime ou d'une exécution capitale au XVIII^e siècle⁶. Celui qui dit *je* dans les pages qui suivent est un Parisien ou encore un Français, et cette déclaration, même chez l'aristocrate Goncourt, vaut programme. La posture de véridicité du témoin est en effet déterminée par sa position dans l'espace : il est dans l'événement, à sa hauteur ; il côtoie les autres, il va au-devant d'eux, les interroge, leur parle ; il n'est pas un expert ni un spécialiste mais un simple citoyen et lorsque sa profession lui confère une compétence particulière (il est médecin, militaire, juriste), ce n'est pas en tant que tel qu'il s'exprime⁷.

Il y a bien, pour les témoins de la guerre de 1870 et pour l'assiégé en particulier, une tentative pour prendre en charge l'événement, dans un temps qui, peut-être plus que dans toute autre situation, se retrouve suspendu et coïncide en cela avec un espace fermé à l'extérieur. La minutie de certains journaux de siège (précisions données sur le moment d'écriture, décomposition du texte en notices qui se distinguent bien les unes des autres, où l'heure apparaît souvent lorsque la description des faits s'opère en « temps réel ») est par ailleurs révélatrice du souci de livrer, sans que l'on sache toujours à qui, un récit « vrai ». À la

⁶ Nous reproduisons ici la note de l'auteur : Pascal Bastien, *L'Exécution publique à Paris au XVIII^e siècle*, cité par Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolas Schapira in *Histoire, littérature, témoignage...*, op. cit., p. 315.

⁷ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, op. cit., p. 13.

lecture des observations faites par les assiégés, qui mettent systématiquement en évidence leur posture d'individu au milieu des événements, quatre thématiques se détachent, autour desquelles nous centrons notre analyse.

Tout d'abord, nous consacrerons notre étude à l'action belliqueuse de l'assiégeant et aux résistances qui lui sont opposées : le bombardement en est sans doute l'aspect le plus célèbre par sa brutalité, sans que l'on puisse y réduire pour autant la pression militaire exercée par l'ennemi : réquisitions forcées d'habitants pour mener à bien certains ouvrages nécessaires à l'encerclement, batailles hors les murs... Une résistance armée peut y être opposée (quoique de manière inégale en fonction de la ville considérée), menée principalement par les troupes régulières en présence, mais également par les populations civiles, de manière armée ou non ; en outre, une ville assiégée est également une ville fermée.

Cet état de fait a des conséquences majeures pour les populations qui se situent derrière ses murs : mise à l'épreuve du corps (privations de ressources de première nécessité, maladies, fatigue, déplacement en urgence...) et du moral des assiégés (absence de nouvelles de l'extérieur, sentiment d'abandon, angoisse...), il mêle front et arrière en une situation figée, à chaque fois pour une durée relativement longue (de 43 jours pour les Strasbourgeois à 107 pour les Belfortains).

Par ailleurs, les assiégés ne se contentent pas de subir passivement la situation qui leur est imposée : nombre d'entre eux ont été amenés à jouer un rôle actif durant « leur » siège : levée de gardes nationales pour concourir à la défense de la place, secours porté aux incendiés et aux bombardés, les actes de bravoure ont été nombreux, notamment à Strasbourg. Dans la capitale alsacienne comme à Metz, les femmes ont par ailleurs été nombreuses à suppléer au manque de personnel médical et à venir en aide aux blessés, civils comme militaires. La part active prise par certains dans la vie publique de la ville assiégée, mais aussi la démocratisation croissante de la société du XIX^e siècle conduit également à un regard critique parfois acéré porté par le simple citoyen sur l'action de la puissance publique, qu'il s'agisse des autorités municipales ou militaires. Des tensions peuvent ainsi apparaître, lorsque cette action semble dénuée de cohérence ou, à tout le moins, de transparence. Ces conflictualités, toujours relativement limitées (la contestation ne conduit jamais à la chute des détenteurs de pouvoir), peuvent aussi s'exprimer horizontalement : la rancœur, la jalousie, la défiance conduit certains témoins à tenir des propos acerbes sur l'un de leurs concitoyens, ou à rapporter les

exactions commises par d'autres. La chasse aux espions, qui touche nombre d'individus innocents, s'y inscrit pleinement.

Pour terminer, nous reviendrons également sur les espaces assiégés, reconfigurés et meurtris par la guerre. Hormis les destructions occasionnées par les bombardements à Strasbourg et à Belfort, espaces publics et privés subissent parfois de fortes altérations, dictées par les nécessités de la défense. En temps de bombardement, l'espace privé est aussi fortement mis sous pression et parfois fortement reconfiguré : déplacement d'une partie du mobilier dans les caves ou vers les rez-de-chaussée pour se protéger des obus, cohabitations avec des inconnus que l'on accepte d'abriter suite à la perte de leur habitation, les exemples qui attestent de bouleversements des lieux de la sphère publique comme de la sphère privée durant le siège ne manquent pas – et ce d'autant moins que l'approche de l'ennemi conduit à la concentration à l'intérieur des murs de campagnards venus y trouver refuge.

A) L'ÉPREUVE DU BOMBARDEMENT

Parallèlement aux grandes batailles qui émaillent la campagne de 1870-1871, les sièges revêtent une importance capitale dans le conflit franco-prussien. D'une part, c'est une situation fréquente. D'autre part, ils sont porteurs de forts enjeux stratégiques, parfois symboliques pour les Allemands (on pense notamment au cas de Strasbourg, perçue comme « l'incarnation de l'Alsace¹. », et considérée par l'ennemi comme profondément allemande. Cette idée est confirmée par François Roth : « L'état-major prussien attache à Strasbourg une valeur particulière. Il souhaite prendre la ville assez vite car il voudrait donner à cette opération une signification nationale². »). Enfin, ils constituent l'une des « épreuves collectives les plus pénibles de la guerre auxquelles aient été exposés les civils. », comme l'ont bien souligné Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt. Et pour cause, la guerre inflige une pression parfois extrême aux populations assiégées, constituées non seulement de leurs habitants, mais également de soldats venus la défendre, de médecins, d'infirmiers et autres personnels médicaux, ou encore de campagnards des villages alentours (c'est par exemple le cas de Jean-François Thuillier à Metz) poussés à venir s'y réfugier par l'approche de l'ennemi et la crainte d'exactions, souvent alimentée par des rumeurs alarmantes. En outre, c'est une situation qui s'étend sur une période relativement longue et qui use aussi bien physiquement que psychologiquement les individus qui la subissent. À Strasbourg, nombreux sont les scripteurs qui, à l'instar du boulanger du quai Finkwiller, s'exclament à plusieurs reprises dans leurs journaux : « combien cela durera-t-il encore ? », témoignage clair de leur lassitude et d'un moral qui s'érode. Et pour cause, entre la violence exercée par l'envahisseur et subie parfois quotidiennement par les assiégés (on pense notamment aux bombardements massifs subis par Strasbourg et Belfort), les privations en tout genre, la résistance vaine et les espoirs déçus d'un secours qui n'arrive pas, vivre dans une ville fermée signifie bien vivre en guerre. Tous les textes dont nous disposons rendent ainsi compte d'une expérience directe de la guerre, qui met à contribution les sens de ceux qui la font. C'est le constat de Marie-Claire Vitoux, concernant le journal du siège de Strasbourg d'Ernest Frantz³ : « Tous les sens sont en éveil, la vue d'abord, mais il sait aussi décrire les odeurs, comme celle de la blessure [...] Il sait aussi donner à entendre le bruit de la canonnade. » En cela, il est représentatif de la majorité des témoignages. En outre, cette expérience est, on l'a dit, à la fois individuelle et collective. L'écriture est imprégnée de la dimension publique de l'événement qu'elle relate :

¹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 123.

² ROTH F., *La guerre e 1870...*, op. cit., p. 102.

³ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 15-16.

documents complémentaires, arrêts, ordres et proclamations affichées, informations et bruits plus ou moins fiables, relayés par la presse ou par le bouche à oreille, concourent à l'élaboration de véritables documents où la volonté de porter témoignage apparaît très vite, comme une réponse à la gravité des réalités du siège. L'existence de journaux publiés durant le siège peut l'expliquer en partie. Parmi les plus célèbres, *Le Siège de Belfort*⁴ publié entre le 10 novembre 1870 et le 18 février 1871 (à cette date, il prend fin en raison d'une pénurie de papier) a sans doute servi à centraliser des informations qui ont nourri les chroniques particulières de certains de ses habitants (on remarque des similitudes d'un texte à l'autre que des simples coïncidences ne suffiraient à expliquer). Dans le premier numéro, parmi les objectifs annoncés dans le « Programme » général du journal, on retrouve clairement exprimée l'intention d'en faire une publication d'intérêt général :

Nous désirons tenter pour Belfort ce qui a été fait pour Paris ; écrire le récit de sa résistance et maintenir le souvenir de son concours à la défense de la patrie. [...] Un dernier objet et le plus utile peut-être, s'impose à notre programme : réunir et publier tous les conseils qui seront dictés par l'expérience d'un autre siège et par la nécessité de se prêter un mutuel appui pour résister au danger commun.

On y retrouve ainsi des récits divers et variés sur Belfort et les événements qui la traversent durant le siège, classés par « titres » : « Faits divers », « Chronique locale », « Nouvelles extérieures », « Conseils », mais aussi « L'Investissement » puis « Le Bombardement » à partir du 2 décembre. Autre exemple, *Le Journal de Metz*⁵, publié à l'initiative d'Albert Collignon à partir du 25 août, qui annonce des objectifs similaires dès le premier numéro :

Le Journal de Metz reproduira le plus rapidement possible les événements militaires et les faits accomplis. Il publiera tous les renseignements privés ou officiels qui seront de nature à être communiqués. [...] Le Journal de Metz enregistrera jour par jour, pour notre histoire, pour l'histoire de la France, les actes de dévouement, de courage et d'intelligence accomplis par l'armée, par la garde nationale, la garde mobile, les francs-tireurs, etc., par les dames de Metz, les aumôniers des différents cultes, les sœurs de charité, les médecins civils ou militaires et les habitants. [...] Notre intention est d'être utile à la défense de notre ville, boulevard de la France, de la cité vierge dont les remparts n'ont jamais été violés par l'invasion.

⁴ Au total, ce sont 43 numéros qui sont publiés entre ces deux dates, à l'initiative de Favret, professeur à l'école d'agriculture de Rouffach (Haut-Rhin), réfugié à Belfort. Il a donné lieu à une réédition augmentée, imprimée à Lyon en mai 1871. Durant le siège, il paraît trois fois par semaine (les mardis, jeudis et samedis).

⁵ Le journal paraît quotidiennement entre le 25 août et le 29 octobre 1870, malgré une interruption survenue entre le 18 et le 26 septembre.

L'intertextualité entre cette somme de discours publics et les écrits personnels ne fait aucun doute et permet de mettre en évidence l'articulation entre expérience collective et expériences individuelles de manière d'autant plus efficace qu'il s'agit dans les deux cas d'une écriture « au jour le jour. » Les violences constituent sans doute l'aspect le plus saillant de cet ensemble d'expériences partagées.

1) L'expérience commune d'une brutalité délibérée

Au chapitre des violences subies par les populations assiégées, c'est incontestablement le bombardement qui marque le plus les esprits à Strasbourg et à Belfort. En effet, les villes assiégées sont des théâtres de la guerre où les témoignages donnent à voir les conséquences de pratiques martiales qui seront reprises lors de la Première Guerre mondiale. C'est le cas à Strasbourg par exemple, selon Pierre Milza :

Werder inaugure à partir du 23 août une technique nouvelle, appelée à connaître un immense succès au XX^e siècle : le bombardement « stratégique », destiné à faire plier l'adversaire en soumettant la population civile à un pilonnage systématique. Pendant un mois, les canons prussiens sèment la terreur, embrasant, détruisant tout une partie de la ville⁶.

Rachel Chrastil va dans le même sens à cet égard :

La guerre franco-prussienne n'eut clairement pas toutes les caractéristiques des guerres du XX^e siècle, mais elle forgea les expériences et les attitudes qui rendirent ces catastrophes possibles⁷.

Elle souligne également qu'il s'agit du premier conflit dont les deux belligérants sont signataires de la Convention de Genève de 1864, sans en respecter les termes ni l'un ni l'autre : elle avance à la fois l'exposition des civils aux bombardements, la destruction d'éléments patrimoniaux et culturels de premier plan, dont la bibliothèque du Temple-Neuf fut, sans aucun doute, l'exemple le plus tristement frappant pour les Strasbourgeois. L'intensité du feu est un autre élément qui va dans le même sens. Jean-Claude Ménégoz et René Kappler, dans leur introduction aux journaux de Charles Gerhardt et de Miss Jacot, ont résumé en quelques phrases l'arsenal prussien déployé pour le bombardement :

⁶ MILZA P., « L'année terrible ». 1. *La guerre franco-prussienne septembre 1870-mars 1871*, Paris, Perrin, 2009, p. 182.

⁷ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 11. L'ouvrage n'a pas été traduit en français : nous proposons donc notre propre traduction pour ce passage et ceux qui seront cités plus loin.

L'assiégeant dispose [...] de 300 pièces modernes. Les canons rayés de 9, 12 et 15 centimètres (6, 12 et 24 livres – le poids réel des obus est sans rapport avec cette appellation traditionnelle : c'est ainsi que le canon dit de 24 livres tire des obus de 27,7 kg !) se chargent par la culasse⁸.

Le tout est déployé en quelques jours, et parfaitement manœuvré « alors que l'assiégé ne saura guère se servir des siens. » La brutalité qui en résulte est sans équivoque. Un peu moins d'une semaine avant la capitulation, Ernest Frantz en témoigne en dressant le bilan suivant : 192 000 projectiles tirés, 400 tués, 1 700 blessés et 6 000 habitants sans abri. Au moment de la reddition de la ville le 27 septembre, le bilan humain se chiffre à 3 000 tués et blessés (861 morts du côté des soldats, environ 300 pour les civils), ainsi que 10 000 sans-abri. À Belfort, où le siège fut encore plus long, 336 civils perdent la vie (pour près de 5 000 soldats français). Le bombardement dure 83 jours, pour un total de 400 000 obus. Ces chiffres sont bien connus et mettent bien en évidence de caractère destructeur et meurtrier d'une arme massivement utilisée. Il n'est dès lors pas surprenant que les récits de ces deux sièges lui accordent une place prédominante.

2) La violence du siège, une expérience collective

Comme nous l'avons montré au chapitre précédent, l'écriture des assiégées de Strasbourg se donne parfois à voir sous le bombes. Il apparaît, en confrontant les différents récits du siège, que le bombardement est l'un des paramètres essentiels de la situation d'écriture. Les assiégés en font mention de manière récurrente, sans que l'on puisse s'en étonner : la brutalité à laquelle ils font face est vécue comme un choc, et ce d'autant plus que l'ennemi ne se contente pas de prendre les remparts pour cibles, mais bien le cœur de la ville et ses habitants. Ainsi, chacun prend rapidement conscience d'être directement et sans équivoque visé par la stratégie de Werder. Le 22 août, le boulanger du quai Finkwiller commence sa lettre, bientôt transformée en journal de siège, en revenant sur la semaine écoulée : les premiers obus sont tombés sur la ville le 14 et si le bombardement n'a pas encore l'intensité qu'il aura à partir de la nuit du 23 au 24 août, il s'en émeut tout de même. Le 18, il mentionne « une 50^{ne} de coups » tirés sans doute depuis Koenigshoffen, un village à l'ouest de la ville. Mais il ne s'agit encore que d'un prélude. Cinq jours plus tard, le feu est bien plus acharné :

⁸ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., 1870, *siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 17.

On a commencé à nous bombarder et jusqu'à l'heure actuelle, on envoyé au moins 150 à 200 projectiles en ville, dont nous avons eu le plaisir d'entendre siffler au moins la bonne moitié au-dessus de nos bâtiments [...] Au résumé, nuit affreuse.

La nuit suivante, il ne faiblit pas. Le même témoin évoque ainsi des projectiles « en veux-tu en voilà » qui « se suivent pour ainsi dire de seconde en seconde. » Le 29, à une heure et demie (*sic*), il affirme que les salves se suivent « de dix minutes en dix minutes [...] au moins en moyenne un coup par minute. » Le 30 août encore (à 9 heures du matin), la canonnade est « presque incessante » depuis la veille à 7 heures, soit une dizaine d'heure d'un feu quasiment continu. La situation, on l'a vu, maintient la population sur le qui-vive et dans une inquiétude permanente. Le journal de la jeune Ernestine Ungerer, tout juste âgée de 14 ans, va dans le même sens. Le soir du 23 août, après une journée « entièrement tranquille » est « une nuit d'angoisses et de fatigues. » Toutes les vitres de la maison volent en éclat en raison de l'impact des bombes et, le lendemain, des restes d'obus donnent une idée de leur capacité destructrice avec un poids estimé à 20 kilogrammes pour certains d'entre eux. La nuit du 24 au 25 août apporte un lourd bilan matériel, en raison d'un feu particulièrement soutenu :

Le bombardement commence à 7 heures du soir ; les boulets se suivent rapidement ; le ciel se couvre d'une lueur rougeâtre ; on entend crier au feu, et les tuiles tombent en une pluie ininterrompue.

De la même manière que celui d'Ernest Frantz, ces deux témoignages mettent à contribution les sens de ceux qui les écrivent : le bombardement choque aussi bien par le bruit qui en résulte (sifflement, impact) que par les effets qu'il donne à voir (destructions matérielles, restes d'obus qui permettent d'en constater la masse de manière très concrète, incendies perçus à proximité ou dans le lointain...) Ils ne sont pas les seuls : l'expérience assiégée est à la fois une expérience individuelle et collective, dans la mesure où les mêmes journées et les mêmes nuits font l'objet de mises en écritures singulières, mais qui se recoupent largement. Jules-Édouard Dufrenoy, par exemple, évoque, pour la nuit du 23 au 24 août une « tempête de fer, de feu et de plomb. », puis une « véritable trombe de fer » pour qualifier le feu ennemi. Le 18 septembre, c'est une « grêle continue de projectiles en toutes sortes » qui provoque un « immense feu » au faubourg de Pierre qui se prolonge jusqu'au lendemain. À l'instar d'Ernest Frantz, Charles Gerhardt parcourt la ville pour voir de lui-même les ravages causés par les bombes de l'assiégeant, en prenant des risques pour sa propre personne. Ce souci de voir par soi-même est également très net chez Frédéric Piton, qui se hisse régulièrement sur

des points élevés pour pouvoir observer les opérations directement. C'est le cas le 18 août au matin, alors qu' « une forte canonnade sur le front nord de la ville » se fait entendre :

Je prends ma longue-vue et en compagnie de mon fils, je me mets à la recherche d'une maison assez élevée pour me permettre de découvrir l'endroit où se passe l'action. Ce ne fut pas facile, mais enfin le grenier de la maison Haering, située quai de Paris, nous fournit l'observatoire souhaité. [...] Les fantassins postés en avant des travailleurs sont aux prises avec l'ennemi et de tous côtés crépite la fusillade. C'est une vraie scène de guerre que nous avons sous les yeux. Descendus de notre poste d'observation, nous voyons passer dans la rue de la Nuée-Bleue, les cacolets qui transportent les blessés, des jeunes gens appartenant au 87^e.⁹

Récits similaires du côté des combattants ; à Strasbourg, Marc Bonnefoy observe les premières bombes depuis les remparts et en fait une description à peu près semblable à ce que l'on peut lire dans les textes précédents. Ainsi, le 24 août, il écrit :

Quelle nuit d'épouvante, de rage et de pitié ! Depuis déjà six heures une pluie de fer et de feu s'abat sur la ville. [...] Les soldats, entassés derrière les talus du rempart, contemplant dans une horreur muette ce sinistre spectacle ; le sifflement aigu, strident, de l'obus, rapide comme le regard, vous fige le sang au cœur, car c'est la mort qui passe et la vaillance d'Hercule ne saurait l'arrêter ! [...] Regardez là-bas, vers la Montagne Verte ; l'éclair lui, l'ouragan de fer part, siffle, vole au-dessus de nos têtes en vous courbant comme des roseaux, et se précipite sur un édifice en flammes, qu'il ébranle par ses horribles détonations¹⁰ !

À Belfort, Édouard Doll évoque lui aussi presque quotidiennement le bombardement systématique de la ville qui démarre le 3 décembre. À cette date, il écrit ainsi :

À 4 heures du matin, on est réveillé par une très vive canonnade, qui se continue par au moins 1 ¼ coup par minute, en moyenne (évaluation faite de mon lit, d'où je n'entends pas tout) ; cela dure ainsi environ 1 ½ heure, puis il y a plus de calme jusqu'à 8 heures. Alors la canonnade reprend de plus belle et continue avec une intensité que j'évalue à une moyenne de 5 coups, au moins, par minute, d'après ce qu'il m'est possible d'entendre de l'intérieur du bureau, au milieu du bruit de la rue¹¹...

Les jours suivants, le feu demeure intense : le 6, « c'est une vraie grêle » qui s'abat sur le fort des Barres. Le 7, « Une bombe d'environ 27 cm de diamètre, lancée par l'ennemi est venue

⁹ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. 53.

¹⁰ BONNEFOY M., *Strasbourg en 1870. Notes et impressions...*, op. cit., p. 16.

¹¹ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, op. cit., p. 58.

éclater près la porte de France, en l'air, au-dessus de l'hôtel de l'Ancienne Poste. » À cette date, il évoque, avec une forte réserve, un nombre cumulé de 40 000 obus qui auraient été lancés depuis le 3. Deux jours plus tard, il est semble plus sûr de son fait : « On dit que d'après une moyenne sérieusement établie, les ennemis nous envoient journallement environ 4 300 projectiles. » D'autres défenseurs de la place en font état, comme Lucien Duc, en particulier à partir du 20 janvier. À cette date, il déplore l'explosion d'une poudrière de la citadelle causée par le feu ennemi. Vingt-six artilleurs y perdent la vie. Le lendemain, il évoque la crainte généralisée « à l'idée d'être blessé grièvement » alors que « les médicaments manquent pour soigner les blessés. » La notice suivante couvre une période allant du 22 au 25 janvier. Il y évoque une nouvelle fois le tir nourri de l'ennemi sur Belfort et ses forts :

Ce ne sont plus seulement des obus et des shrapnells que nos ennemis font pleuvoir sur la citadelle et sur la malheureuse cité : ils commencent à nous envoyer des bombes. Depuis longtemps déjà, les Barres et les deux Perches en sont gratifiés. Le terrain de ces deux derniers efforts est complètement labouré par ces projectiles, qui se succèdent avec une rapidité effrayante. On s'attend tous les jours à un assaut de ces deux forts¹².

On retrouve un témoignage similaire sous la plume d'un autre défenseur de Belfort, Paul Dreyfus, qui insiste bien sur l'intensité du bombardement (notice du 5 décembre) :

Toute la nuit, les canons n'ont cessé de tonner. Entre 4 et 6 heures du matin, les projectiles prussiens arrivent toutes les 18 ou 20 secondes. – Depuis le 3, il est déjà tombé sur la ville environ 4.000 obus¹³.

On notera la grande proximité entre cette notice et le récit que l'on peut lire dans les colonnes du *Siège de Belfort* pour la même date :

5 Décembre. – Toute la nuit dernière, comme la précédente, excepté pendant trois ou quatre heures, nous avons reçu une avalanche de projectiles prussiens ; ils arrivaient, de quatre à six heures, toutes les 18 ou 20 secondes. Il est bien tombé sur les murs du château¹⁴, un peu sur la ville, beaucoup sur le faubourg, et encore davantage sur nos forts, plus de 4,000 obus¹⁵.

On constate bien de cette manière que dans les villes assiégées et soumises au bombardement, il constitue l'un des motifs centraux de l'écriture. On s'en étonne d'autant

¹² DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort...*, op. cit. p. 66-67.

¹³ DREYFUS P., *Journal du siège de Belfort...*, Belfort, Imprimerie nouvelle (3^e éd.), 1908, p. 34.

¹⁴ Le terme « château », récurrent dans les témoignages sur Belfort, désigne la citadelle.

¹⁵ Édition du jeudi 8 décembre (n°19).

moins qu'il soumet les corps des assiégés aux horreurs de la guerre. Ainsi, combattants et civils partagent-ils les souffrances qui résultent de l'épreuve du feu.

3) Le brouillage de la frontière entre civils et combattants

À Belfort, dès le 5 novembre, la possibilité d'un siège brutal est évoquée et clairement assumée par le général Udo von Tresckow, qui s'adresse en ces termes à son homologue français, le colonel Denfert-Rochereau :

Je n'ai pas l'intention de vous prier de me rendre la place de Belfort ; mais je vous laisse le soin de juger s'il ne conviendrait pas d'éviter à la ville toutes les horreurs du siège et si votre conscience, votre devoir ne vous permettraient pas de me livrer la forteresse dont vous avez le commandement. Je n'ai d'autre intention, en vous envoyant cet écrit très respectueux, que de préserver autant que possible la population du pays des horreurs de la guerre¹⁶.

Bien entendu, ces « horreurs » ne concernent pas uniquement les Belfortains ; comme pour toutes les villes assiégées, les populations des villages environnants sont exposées. Cependant, l'exemple récent de Strasbourg ne laisse que peu de doutes quant à la nature des « horreurs de la guerre » auxquelles il fait allusion. Sous la plume d'Édouard Doll, les civils sont relativement peu évoqués parmi les victimes du siège. On ne s'en étonnera pas trop : d'une part, habitants et militaires se côtoient assez peu durant le siège. D'autre part, les victimes sont largement moins nombreuses chez les premiers et leur part est bien plus faible qu'à Strasbourg (moins de 7% des tués, contre environ 25%). Mais cela résulte sans doute moins d'une volonté allemande d'épargner les populations civiles, qui comptent tout de même 336 morts au total (soit davantage qu'à Strasbourg), que de la situation de Belfort, bien plus abritée que la capitale alsacienne. En effet, ainsi que le rappelle Rachel Chrastil, la guerre de 1870 fut l'occasion d'un brouillage très marqué entre les civils et les militaires :

En 1870, les armées étaient préparées à utiliser les armes contre des civils ennemis et même contre leur propre population¹⁷ [...] La distinction entre soldats et civils en guerre était presque impossible à maintenir, surtout lorsqu'une armée tentait de prendre une ville entière¹⁸.

C'est d'ailleurs ce qu'observe avec colère Marc Bonnefoy depuis les remparts strasbourgeois le 24 août, en évoquant le bombardement : « La Guerre ne m'était jamais apparue sous un aspect pareil ; l'ennemi n'ayant pas tiré sur les remparts, nous n'avons

¹⁶ Communication retranscrite dans le journal d'Édouard Doll, p. 20-21.

¹⁷ En référence à la Commune.

¹⁸ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 9.

presque pas subi de pertes. » C'est bien la ville elle-même et donc ses habitants qui sont ciblés. Le surlendemain, il rapporte l'échec d'une initiative de l'Évêque de Strasbourg ayant pour mission de faire cesser ces agissements :

Une députation est allée prier le général ennemi de respecter les édifices et les habitants inoffensifs et de faire la guerre comme on la fait d'habitude, c'est-à-dire en attaquant les remparts et les établissements militaires. Refus catégorique du Prussien : la ville doit se rendre ou être brûlée jusqu'à la dernière maison.

Il est certain que soumettre la population au bombardement fait partie de la stratégie de Werder pour pousser plus rapidement la ville à la reddition. Il en résulte un nombre important de victimes. Le 25 août, Marc Bonnefoy mentionne par exemple le cas d'un jeune sous-officier nouvellement promu :

Un obus éclatant à ses pieds l'a littéralement broyé : le chirurgien constate sur son corps dix blessures, graves plus ou moins, et quatorze contusions ; comme on ne peut aller à l'hôpital sans risquer vingt fois la mort, le malheureux officier doit gémir jusqu'à demain dans le poste. – Il n'en mourra peut-être pas, ce serait phénoménal¹⁹ !

Les mentions de soldats (ou de personnels travaillant en lien avec l'armée) victimes des bombes sont récurrentes chez Édouard Doll. Le 8 décembre, c'est un certain M. Delouis, employé du génie qui « meurt frappé à la tête par un petit éclat d'obus, en traversant la place. », Dans la nuit du 8 au 9, un autre homme du génie est tué dans son lit par un obus. Le 9 décembre, il rapporte la blessure d'Oscar Koechlin, qui semble d'abord bénigne, mais dont il meurt le 18, ainsi qu'un factionnaire, décapité « net » par un obus. Le 11 décembre encore, il relate un épisode particulièrement tragique :

[...] une compagnie était logée dans une maison très avancée du faubourg qui recevait beaucoup de projectiles ; un sous-officier de cette compagnie vient demander à son commandant de la loger ailleurs ; le commandant refuse ; le lendemain, une bombe vient éclater en plein dans cette maison, tue net quatre hommes de la compagnie et en blesse dix, dont sept sont morts depuis ; après cet accident terrible, le commandant navré, fait immédiatement loger ailleurs les hommes restants de la compagnie ; ce fait se passait ces tous derniers jours²⁰.

¹⁹ BONNEFOY M., *Strasbourg en 1870. Notes et impressions...*, *op. cit.* Les passages se trouvent respectivement aux pages 21 et 19.

²⁰ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, *op. cit.*, p. 79.

Paul Dreyfus témoigne également du caractère généralisé des atteintes causées par le bombardement, touchant les défenseurs de la ville comme ses habitants. C'est notamment le cas le 4 décembre, bien qu'il n'y ait miraculeusement aucune victime civile :

Le bombardement continue avec acharnement. Jusqu'à présent l'artillerie allemande tirait avec des canons de campagne de 6 et de 12. L'ennemi nous envoie aujourd'hui des obus de 24 rayé, modèle français. Le tir ennemi est uniquement dirigé sur les bâtiments et ouvrages militaires. Néanmoins, plusieurs maisons privées sont atteintes. Les pertes, de notre côté, sont beaucoup plus sérieuses que la veille. Un obus, entré dans l'étude de M. le Maire – M. Mény était notaire – par une fenêtre du rez-de-chaussée, bouleverse toute la pièce sans blesser personne. Un autre obus entre par la cheminée du bureau du génie, près de la Porte de France où se trouvent trois officiers. Ceux-ci sont renversés, mais aucun d'eux n'est blessé²¹.

Derrière les murs des places assiégées, les soldats sont ainsi victimes d'atteintes semblables à ceux qui participent aux batailles en campagne, mais les civils sont également des cibles potentielles du bombardement. Comme le fait remarquer Léon Belin²², toujours à Belfort, « Il n'est pour ainsi dire par d'abri sûr » contre le bombardement. La dimension de certains projectiles y est pour beaucoup. Le 13 janvier, il évoque « des obus oblongs dont la longueur est de 55 centimètres et le diamètre de 22 » et dont le poids atteint 78 kilos. Il affirme ensuite que dans la ville, « L'effet de ce projectile est foudroyant [...] il a percé des voûtes de 2 à 3 mètres d'épaisseur. » L'ouvrage d'Édouard Mény, maire de la ville, semble procéder par moments de l'écriture au jour le jour, bien qu'il ne prenne pas la forme d'un journal. Il n'en constitue pas moins une relation rigoureuse de faits observés ou entendus au quotidien. Dans la section « Bombardement », il évoque à plusieurs reprises des habitants qui en sont victimes (notamment les 24 et 25 décembre) :

Le 24, un obus pénètre dans le corridor de la maison de M^{me} Marie, sur la place d'Armes, habité par M. Munschina, Procureur de la République, et y blesse mortellement ses deux domestiques à l'entrée de leur cave. Le 25, le sieur Pierre Millet et sa femme, demeurant à l'extrémité du faubourg du Fourneau, ont chacun une cuisse coupée dans leur lit et meurent des suites de leur blessure. Un de leurs fils est tué quelques jours après d'un éclat d'obus dans une autre maison du Fourneau. Un autre projectile, tombé dans une maison du faubourg du

²¹ DREYFUS P., *Journal du siège de Belfort...*, op. cit., p. 34.

²² BELIN L., *Le siège de Belfort*, Paris, Berger-Levrault (4^e éd.), 1871.

Magasin pendant la nuit, l'incendie et tue deux enfants du sieur Trochon, employé au chemin de fer, qui est lui-même blessé²³.

On peut également convoquer à cet égard le *Siège de Belfort*. Si, dans le numéro du 8 décembre, ses rédacteurs y soulignent la conformation de l'assiégeant aux « lois de la guerre », puisque « le tir ennemi est dirigé principalement sur les bâtiments et ouvrages militaires, excepté sur les maisons qui sont dans leur ligne de tir. », ils déchantent dès le numéro suivant :

Nous nous sommes trop pressés de louer nos ennemis des procédés loyaux de faire la guerre employés par eux devant Belfort, attendu qu'on rapport à l'instant que depuis quelques heures, ils envoient au faubourg sur des maisons qui ne gênaient nullement leur tir, des projectiles incendiaires. De plus, aujourd'hui, nous avons reçu en ville dans la partie non militaire, si nous pouvons parler ainsi, des obus à balles. Dans un de ces projectiles qui a éclaté, le soir, sur la caisse d'épargne, on a ramassé des douilles de cartouches en cuivre, ayant l'aiguille piquée au centre du culot, dans le sens de la longueur de la cartouche. On a aussi trouvé dans un des obus non éclaté deux cent balles nues et des lingots de métal. Ces projectiles envoyés sur une armée ou dans des casernes, afin de mettre des soldats hors de combat seraient des armes admissibles, mais sur les habitants d'une ville, sur des gens qui vaquent à leurs affaires, on ne peut certainement admettre dans la loyauté dans ce procédé. Enfin [...] comme à Strasbourg, ils lancent de nombreux projectiles sur les maisons où se déclarent les incendies, ces maisons servant exclusivement d'habitation à la population civile²⁴.

Le brouillage entre combattants et non-combattants procède ainsi en grande partie de la stratégie de l'assiégeant. À Strasbourg, en ce qui concerne les victimes civiles, c'est sans doute l'épisode tragique de rue de l'Arc-en-Ciel à Strasbourg qui revient le plus dans les récits du siège (19 août au matin) : évoqué par Frédéric Piton, le boulanger du quai Finkwiller, Ernest Frantz ou encore Charles Gerhardt, il est également repris plus tard par Gustave Fischbach²⁵. D'abord réveillé en pleine nuit pour aider à éteindre un incendie sur le faubourg National, un assiégé anonyme relate ainsi dans son journal la matinée suivante :

²³ MENY É., *Le siège de Belfort 1870-1871*, Belfort, Morlot Librairie, 1871, p. 97. On notera que la même anecdote est relatée dans le journal de Paul Dreyfus. Les indications d'Édouard Mény semblent faire état d'une écriture essentiellement postérieure au siège, mais malgré le caractère « purement administratif » de la relation qu'il en fait, il est possible qu'une prise de notes en temps réel l'ait précédée.

²⁴ Édition du samedi 10 décembre (n°20).

²⁵ FISCHBACH G., *Guerre de 1870. Le siège et le bombardement de Strasbourg*, Strasbourg, Cherbuliez, 1871. Rédacteur au *Courrier du Bas-Rhin*, Fischbach est chargé par le journal de tenir une chronique du siège au jour le jour. En 1896, l'Imprimerie alsacienne édite *Le siège de Strasbourg. Strasbourg avant, pendant et après le siège*, nouvelle édition illustrée par les aquarelles et dessin d'Émile Schweitzer.

Vers 7 heures, trois détonations se succédaient. Je sors et je vois tout le monde courir vers le bout de la rue des Juifs. [...] Un quatrième obus, qui était tombé un peu près (*sic*) en même temps, a malheureusement eu des conséquences plus graves. Il a donné dans une maison de la rue de l'Arc-en-Ciel, qui se trouve derrière la gendarmerie, et qui est occupée par un établissement de jeunes servantes. Les pensionnaires sont de toutes jeunes filles, encore presque des enfants, qui sont élevées par des religieuses. Une dizaine de ces enfants venaient de rentrer de l'église avec une sœur ; elles entraient dans une salle du premier étage qui sert d'atelier, lorsque l'obus a éclaté. Quatre d'entre elles furent tuées sur-le-champ, et si horriblement mutilées qu'on ne les distinguait plus l'une l'autre. Quatre autres eurent les jambes coupées ; une seule et la sœur ne furent pas atteintes. Celles qui avaient eu les jambes coupées furent transportées à l'hôpital où on leur fit l'amputation. On dit que trois d'entre elles sont mortes depuis²⁶.

Cet épisode rapporté permet de mettre en évidence le caractère composite des écrits de siège, qui mêlent expérience directe et informations collectées (bouche à oreille, journaux de siège, proclamation, ordres et dépêche affichées sur la voie publique...) et rapportées ensuite. La souffrance, comme pour les écrits de campagne, est là encore nécessairement relatée par des scripteurs qui n'en font pas eux-mêmes directement les frais. Il conviendra de revenir plus loin sur la construction de ces récits, érigés en véritables témoignages de guerre au cœur des événements qu'ils dépeignent.

Le bombardement cristallise ainsi la violence physique infligée par l'assiégeant aux assiégés, c'est-à-dire aussi bien aux militaires qui défendent les places fortes qu'à leurs habitants. En prenant volontairement des civils pour cibles, Werder et Tresckow brouillent largement la frontière entre combattants et non-combattants, même si ce sont bien les premiers qui sont les plus exposés et les plus touchés. Malgré tout, le caractère « totalisant » de la guerre franco-prussienne, évoqué par Jean-François Lecaillon²⁷, trouve un véritable écho dans nos sources, dans les travaux de Rachel Chrastil, ou encore dans un article d'Olivier Berger sur le journal d'Ernest Frantz²⁸. Il ne suffit cependant pas à rendre compte de ce qu'est la vie des populations assiégées, coupées du monde extérieur et peu à peu soumises à des privations en tous genres.

²⁶ Il s'agit du récit publié en septembre 1870 par l'*Industriel alsacien* (AM de Strasbourg, cote 110 Z 7). Voir « Anonyme 3 », tableau p. 16-21.

²⁷ LECAILLON J.-F., *Les Français et la guerre de 1870...*, op. cit., p. 206.

²⁸ BERGER O., « Strasbourg 1870, le récit du siège d'après le journal inédit d'Ernest Frantz, 15 juillet – 28 septembre », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 44 | 2012.

B) PRIVATIONS ET MALADIES

1) L'isolement

Vivre dans une ville fermée, c'est également vivre dans un microcosme, isolé du reste du monde durant plusieurs semaines. Le cours normal de la vie qui s'interrompt suggère que certains des paramètres fondamentaux qui y sont essentiels disparaissent et doivent, au moins partiellement, être réinventés ou compensés. Quelque peu en-dehors du corpus considéré ici, puisqu'il s'agit de souvenirs écrits après la guerre, une mère s'adresse à ses enfants dans une lettre qui revient sur leur expérience d'assiégés (dont ils n'ont aucun souvenir, puisqu'ils étaient trop jeunes au moment des faits). Elle y évoque les raisons qui l'ont poussée à venir s'abriter à Strasbourg :

Votre père [...] trouvait qu'une forteresse nous mettait plus à l'abri des malheurs de la guerre qu'une ville ouverte. Qu'il était faux ce raisonnement dicté pourtant par essai de prévoyance. Toutes les misères sont le partage des villes assiégées. La maladie, la famine et le bombardement nouveau genre de malheur qui dans les anciens temps ne figurait au rang des souffrances endurées¹.

Tous les témoignages convergent en ce sens : outre le bombardement, la souffrance physique et psychologique des populations prises au piège du siège ou du blocus trouve son fondement dans un ensemble de privations qui les mettent à rude épreuve. Celles qui résultent de l'isolement figurent sans doute parmi les plus saillantes. À cet égard, Rachel Chrastil cite un officier de la marine à Strasbourg qui déplore l'absence totale de nouvelles du dehors². Bien entendu, cet isolement n'est pas propre aux assiégés ; à l'arrière aussi, on évoque souvent l'absence de nouvelles, y compris au sujet d'événements dont on sait qu'ils se déroulent à proximité. Nous y consacrerons un développement dans le chapitre suivant. Pour Rachel Chrastil, la situation de siège est pourtant spécifique : les murs des villes bloquées sont « une barrière littérale entre ceux du dehors [...] et ceux du dedans. » Les souffrances peuvent être similaires dans le deux cas, mais elles constituent bel et bien deux expériences distinctes. À Belfort, Édouard Doll exprime ainsi l'éloignement de ses proches dont il souffre, dans sa notice du 7 décembre :

¹ AM de Strasbourg, cote 272 MW 84.

² « Nous nous retrouvâmes... complètement privés de nouvelles, comme si nous étions au milieu de la mer. » (CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op.cit.*, p. 41).

Je reçois aujourd'hui des nouvelles de Mulhouse, j'en attendais avec une vive impatience, n'ayant reçu aucune lettre depuis le 14 novembre et ne sachant si les miennes étaient arrivées ; c'est, à mon avis, un des conséquences les plus pénibles d'un investissement et d'un siège, de ne pas avoir de nouvelles de sa famille et surtout de ne pas savoir si les nouvelles que vous avez essayé de lui envoyer pour la rassurer, lui seront parvenues pour calmer les inquiétudes qu'elle n'aura pas manqué d'avoir à votre égard³.

L'angoisse pour ses proches, l'impossibilité de communiquer avec eux se retrouve dans d'autres écrits de siège strasbourgeois, dont la forme peut d'ailleurs être dictée par cet état de fait, comme nous l'avons indiqué dans la première partie: volontairement ou non, un glissement s'opère ainsi de la lettre au journal. Chez l'auteur du journal publié par l'*Industriel Alsacien*, c'est l'impossibilité de faire partir sa lettre à un ami qui l'y incite. Frustré par cette coupure totale, il écrit le 18 septembre : « Que je serais heureux si je pouvais recevoir de tes nouvelles. », attestant du manque occasionné par le siège. D'autres sont plus évocateurs, comme Cécile de Dartain qui, rappelons-le, décide dès le début du siège d'en faire la chronique dans une lettre pour plus tard, adressée à sa sœur. Ainsi le 5 septembre :

Que devenez-vous à Mühlhausen ? [...] Voilà plus d'un mois que nous sommes séparés les uns des autres. Il nous faut attendre pour communiquer de nouveau que nos braves soldats soient venus balayer le pays. Mais quel bonheur après !!

L'angoisse peut être amplifiée lorsque celui dont on est séparé est combattant. Il en va ainsi pour son frère Charles, le 16 :

Nous sommes tous très inquiets de ne rien savoir de Charles⁴. Maman surtout passe par de terribles angoisses. Où est-il ? S'est-il battu ? Personne ne peut nous le dire, même les corps d'armée ne signi-fient plus rien, ayant été tous changés, fondus ensemble. Nous avons recherché avec inquiétude le numéro de son régiment : il n'est pas dans les journaux. Nous espé-rons que c'est plutôt bon que mauvais signe.

Deux jours plus tard, recevant la nouvelle de sa capture, ces craintes sont en partie levées. Si la pensée de sa captivité est « pénible », on se console de le savoir en bonne santé. Mais ces informations concernant ses proches à l'extérieur sont rares : celles qui concernent l'officier font partie d'un ensemble de « nouvelles de famille », les premières « depuis plus d'un mois. » D'une manière générale, on ignore l'évolution de la campagne et le mouvement des

³ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, op. cit., p. 70.

⁴ L'auteur de la publication du journal, J.N.D., Escande note donne de brèves précisions sur son compte : « Charles, officier d'infanterie qui a fait la guerre de Crimée et la Campagne d'Italie – il guerroye en ce début du d'août on ne sait où. »,

armées qui ne peuvent trop souvent qu'être supputés. Viendra-t-on débloquent Strasbourg ? L'assiégeant autour de Metz s'épuise-t-il réellement, laissant présager son retrait ? Ces questions se posent au rythme des demi-nouvelles (quand il ne s'agit pas de bruit tout à fait fantaisistes) qui parcourent les places assiégées et auxquelles on donne plus ou moins de crédit. Un anonyme évoque ainsi le 8 août, alors même que le siège n'est pas encore commencé, l'« interruption des voies de communication à proximité de la ville de Strasbourg », qui prive déjà ses habitants de nouvelles des espaces avoisinants. Cécile de Dartein entame d'ailleurs sa « lettre » en regrettant cette coupure avec l'extérieur dès la première notice (15 août) :

Inutile de te dire que la plus dure pénitence que nous imposent ces Messieurs, est cette privation complète de toutes nouvelles ; rien de vous, rien de Charles, de Damery, de Sainte-Marie, d'Ottrott même, tout est muet ; le chemin de fer, le télégraphe étant coupés, les routes gardées, nous n'avons d'autre perspective qu'une longue attente.

Dans le journal anonyme⁵, l'auteur note sobrement le 18 août : « Fort peu de nouvelles de l'intérieur et toutes insignifiantes. Le maréchal Bazaine a été nommé Commandant en chef de l'armée du Rhin. » Puis le 21 : « Rien de nouveau sur les nouvelles de France. » Frédéric Piton témoigne dans le même sens ; mais les autorités sont également souvent privées d'informations fiables. Le 5 septembre, il rapporte la proposition d'Auguste Schneegans, adjoint au maire et rédacteur en chef au *Courrier du Bas-Rhin* de solliciter le nouveau préfet, Edmond Valentin « pour le prier de communiquer les nouvelles qu'il a dû certainement recevoir de l'intérieur. » En vain. Situation d'isolement analogue à Metz. La situation y est, de ce point de vue, bien résumée par François Roth :

Dans un espace confiné, la sensation d'isolement devient vite angoissante, d'autant qu'on ignore les intentions de Bazaine : plus de contact avec l'extérieur, plus de nouvelles. [...] Les nouvelles les plus invérifiables se répandent⁶.

On voit des espions partout (point que nous développerons plus loin). Henri Jeandelize illustre bien la confusion qui règne parfois, le silence laisse le champ libre à toutes sortes d'élucubrations auxquelles l'on donne plus ou moins de crédit. Le 28 août, il mentionne « le bruit d'une grande victoire de Mac-Mahon à Verdun. » Nouvelle rumeur le 30 :

⁵ Voir tableau p. 17, Anonyme 1.

⁶ ROTH F., *La guerre de 1870...*, op. cit., p. 255.

Le soir le bruit se répand que Douay a débloqué Strasbourg et marche sur Metz par Bitche, tandis que Mac-Mahon arrive à notre secours par les Ardennes. Qu'y a-t-il de vrai dans tous ces bruits que la population accepte avec une crédulité étonnante ?

Si l'origine de ces histoires qui circulent n'est pas toujours indiquée, le rôle de personnes de l'extérieur de passage dans la ville peut être évoqué dans certains cas ; d'ailleurs, on semble moins se méfier si la source peut être identifiée, alors qu'elle n'est pas nécessairement fiable. C'est le cas de Cécile de Dartain, habituellement prudente, qui n'émet que peu de réserve vis-à-vis des « nouvelles » d'un homme « envoyé par M^r Georges de Latouche », venu de Colmar (notice du 5 septembre) :

Au dire de ce brave homme, le Haut Rhin est dans le calme le plus parfait [...] De plus, la victoire est générale en France. Tous les grands corps d'armée Prussiens sont dispersés, détruits en partie [...] L'Alsace, dit-il, doit être débarrassée de ses vilains hôtes avant la fin de la semaine. Un corps d'armée se forme à Belfort pour venir couper la retraite de l'armée prussienne. Mac-Mahon s'avance vers nous. Tout cela est superbe, magnifique, nous avons presque peur d'y croire, tout en étant enchantés.

On le sait, en réalité, l'Empire s'est effondré trois jours plus tôt et la France, tout à fait isolée en Europe s'en remet aux levées en masse avec les résultats qu'on connaît. Le 22 septembre à nouveau, elle rapporte le bruit d'un « avantage remporté à Vincennes », puis d'une défaite cuisante pour 15 000 Prussiens dont « 900 seulement se sont sauvés. » Malgré des réserves, elle veut croire « qu'il y a du vrai, peut-être beaucoup là-dedans. » Cependant, toutes les informations qui circulent ne sont pas erronées, en particulier après la chute de l'Empire et la proclamation de la République. Frédéric Piton entend parler de la capture de Napoléon III le 8 septembre. Le 12, la prise du pouvoir par le gouvernement de la Défense nationale. Le lendemain, il distingue des « bruits de toutes sortes », qualifié de « mensonge et invention », à savoir l'entrée en guerre contre la Prusse de l'Autriche et de l'Italie des récits de délégués suisses qui confirment la captivité de l'empereur et lui apprennent la fuite de l'impératrice et de son fils. Ainsi, les populations assiégées sont livrées à elles-mêmes, tentant de faire la part du vrai et du faux au milieu des bruits qui circulent, des récits des rares personnes venues de l'extérieur et des journaux que l'on parvient à y introduire, voire des journaux de siège. Le moral s'en ressent. Henri Jeandelize synthétise fort bien tout cela le 6 septembre :

L'ignorance dans laquelle on est sur les événements extérieurs, les bruits qui circulent, les nouvelles favorables qui sont annoncées un jour pour faire place le lendemain à des nouvelles mauvaises, tout cela tue la population.

D'autres récits vont dans le même sens. Tout comme celui d'Henri Jeandelize, celui d'Afranée Maréchal⁷, épouse du maire, « l'énergique et avisé Félix Maréchal⁸ », témoigne entre autres de l'isolement dont souffrent les Messins – à commencer par elle-même – durant le siège. Âgée de 69 ans, elle s'illustre à ce moment par son activité auprès des blessés accueillis dans la ville. En tant que femme du premier magistrat de la ville, elle se voit confier le titre de « Présidente générale » des dames de Metz, malgré les difficultés qu'elle éprouve, de son propre aveu, à faire valoir son autorité sur certaines d'entre elles. Elle tient activement son journal du siège entamé quelques jours avant l'arrivée de Bazaine et de ses troupes dans les murs de la ville et son encerclement, du 11 août 1870 au 31 décembre (soit plus de deux mois après la reddition de la ville). On notera que l'on trouve des éléments biographiques précis concernant le couple dans l'ouvrage de Bernard Desmars⁹. Plusieurs notices de ce journal, intégralement publié en 1910¹⁰, mettent l'accent sur la souffrance qui naît l'absence de nouvelles du dehors. C'est le cas le 21 août : « Depuis le 18, pas une nouvelle officielle ; pas une dépêche sur les mouvements des deux armées qui se frottent sur nos flancs. » Le silence de Paris, dont elle sait le sort lié à celui du pays tout entier, la plonge dans le désarroi. Le 30 septembre, elle écrit ainsi :

Paris est maintenant notre boussole, mais hélas, nous ne savons ce qui s'y passe ; il faut donc attendre qu'il soit vaincu ou vainqueur alors seulement on daignera nous le dire, car on ne doute pas que nos maréchaux n'en soient instruits [...] Mon dieu, que devient Paris et combien de temps encore sommes nous destinés à languir dans une inertie qui nous tue¹¹.

Comme pour les autres assiégés, à Metz comme ailleurs, l'inquiétude pour ses proches se joint à ces angoisses collectives. Le 1^{er} septembre, elle pousse ce cri dans son journal : « Où sont les parents, les amis, hélas ! bien loin ; sans nouvelles les uns des autres et sans savoir combien de temps durera notre captivité. » Le 23, elle tente sans grand espoir de rompre cet isolement en écrivant par ballon, ce qui lui inspire ce commentaire : « à quoi bon, c'est une bien légère espérance qui s'envole toujours et aboutit rarement... » Enfin, le 5 novembre, c'est l'absence de nouvelles de son fils¹² dont elle indique souffrir, alors que la ville vient de se rendre : « Je voudrais savoir si mon fils est vivant. Combien de temps encore faut-il attendre de ses nouvelles ? »

⁷ Ange Lucie Afranée Maréchal, née Barrault (1801-1888) est la fille d'un médecin, Pierre Casimir Barrault.

⁸ Félix Maréchal (1798-1871), maire depuis 1854, se démène lors du siège de la ville. En effet, malgré la présence d'un gouverneur, le général Coffinières de Nordeck, c'est à lui que revient la charge de maintenir l'ordre public, de la distribution des vivres et de la prise en charge des indigents durant le siège, comme le souligne bien François Roth (*La guerre de 1870, op. cit.*, p. 253). Épuisé par l'épreuve du siège, il tombe malade et meurt le 29 mars 1871.

⁹ DESMARS B., *Félix Maréchal (1798-1871). Médecin et maire de Metz.*, Metz, Éditions Serpenoise, 2011.

¹⁰ MARECHAL (Mad. Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *Pays Lorrain*, 1910.

¹¹ *Ibid.*, p. 604.

¹² Louis Casimir Maréchal (1824-1873).

Outre celles qui sont liées à l'isolement, les privations sont aussi matérielles pour les assiégés de la guerre franco-prussienne : la faim et les maladies aggravées par le manque de soins font également partie de l'expérience de siège.

2) Pénuries limitées à Strasbourg et Belfort

Tout d'abord, ce sont les denrées qui manquent. Il convient toutefois d'emblée de rappeler que toutes les situations d'assiégé ne se valent pas ; ainsi, être assiégé à Strasbourg implique certaines difficultés d'approvisionnement en produits de première nécessité, mais sa population souffre relativement peu de ce point de vue. À Metz en revanche, la population subit une véritable famine, dont les conséquences sont encore plus fortes pour l'armée. Les différents témoignages dont nous disposons convergent dans ce sens. On observe d'ailleurs un écart net entre les notices qui comprennent des indications sur les prix, le rationnement et la qualité de l'alimentation entre les deux villes. Dans la capitale alsacienne, on évoque un renchérissement relatif autour du 20 août, à l'exemple de Charles Gerhardt :

Les vivres commencent à être hors de prix, la livre de viande vaut 1^f, 20 et encore beaucoup de bouchers n'en ont plus, les légumes font tout à fait défaut, la chope de lait est de 6 à 7^c, un œuf 2^c les charcutiers ont fermé boutique, le beurre on n'en trouve plus du tout ; heureusement que nous avons fait notre provision à temps. Hier j'ai encore obtenu un sac de farine de Busch.

Mais ce n'est qu'après plus de trois semaines de siège que certaines difficultés d'approvisionnement voire de pénuries sont mentionnées. Ainsi le 8 septembre :

Premier jour sans viande fraîche ; petit panier de pommes de terre 6^f ; je m'estimais heureux d'en trouver encore aujourd'hui, on fait la queue pour avoir de la viande de cheval et encore tout le monde n'en obtient pas. Nous avons encore des légumes secs, de la viande salée, du sel, du beurre fondu, de la farine, le pain est encore à un prix raisonnable, la miche de 3 kgs se vend encore à 1^f. 30. Les militaires sont mis à mi-ration, aussi si bientôt ne nous vient pas du secours du dehors, le courage commencera à manquer à tout le monde¹³.

L'inquiétude est bien là, mais à la moitié du siège, on ne connaît guère de famine. Le tableau que fait Frédéric Piton le lendemain est même presque réjouissant, bien que la pression du siège commence à se faire sentir :

¹³ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., 1870, *siège de Strasbourg...*, *op. cit.* Les passages se trouvent respectivement aux pages 29 et 31.

Les provisions commencent à se faire rares. Comme viande de boucherie, il ne reste plus que quelques vieilles vaches laitières que l'on ne peut plus nourrir faute de fourrage. Cette viande se vend maintenant 3 francs le ½ kilog. Le cheval qui au début du siège valait 25 centimes le ½ kilog. se vend actuellement 1 fr. 50 et on ne s'en procure pas toujours facilement. Cheval et légumes secs composent ordinairement notre menu ; nous nous régalons quand le cheval à la mode est fourni par une jeune bête tuée par le feu de l'ennemi ; mais quelle différence quand nous avons affaire à quelque vieille Rossinante citadine. Le pain et le vin n'ont pas augmenté de prix ; quant à l'extrait de viande Liebig au lait concentré, ils sont devenus introuvables. Nous avons entamé aujourd'hui un jambon précieusement conservé jusqu'à ce jour ; cuit avec des macaronis, il nous a constitué un vrai régal¹⁴.

Bien entendu, il ne s'agit pas de minimiser pour autant l'impact de certaines privations, ni de faire de ces deux témoignages des généralités ; cependant, l'approvisionnement fut suffisant pour nourrir les assiégés jusqu'à la capitulation, y compris les indigents et ceux qui perdirent leur habitation du fait du bombardement que nous évoquerons plus loin. Malgré 104 jours de siège, Belfort n'a pas non plus souffert de pénuries alimentaires. Assiégée depuis le 3 novembre, elle refuse d'ailleurs de se rendre au mois de janvier. Édouard Doll en atteste le 1^{er} décembre : « Les vivres abondent. » Certes, il concède le lendemain que la ville n'échappe pas à une certaine inflation des prix :

[...] les vivres deviennent chers : exemples : beurre 3.25 fr. la livre, œuf 0.20 à 0.25 fr. pièce, mouton et porc 1.25 fr. la livre ; le bœuf se maintient à 0.60 fr. la livre. Néanmoins, il se confirme que Belfort a des vivres pour très longtemps, 6 mois au moins¹⁵...

Les autres témoignages belfortains vont largement dans ce sens. À la fin du mois de décembre, Paul Dreyfus et Léon Belin livrent font à peu près les mêmes observations. Le premier affirme le 29 décembre qu'hormis pour « quelques denrées », l'inflation est limitée¹⁶. Si les provisions des familles les plus pauvres s'épuisent, un arrêté d'Édouard Mény permet de les soulager : les réserves de farine de la ville, ainsi qu'un troupeau de bœufs dont elle a fait l'acquisition avant le siège sont mis à disposition des boulangers et des bouchers, à condition de les écouler à bas prix (1 f 40 pour le pain de trois kilogrammes, même prix pour le kilogramme de bœuf). Le 31, le second fait état de l'abondance des vivres de la place, où les pénuries demeurent fort limitées. Des derniers jours de décembre, il écrit :

¹⁴ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. 138-139.

¹⁵ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, op. cit., p. 57.

¹⁶ DREYFUS P., *Journal du siège de Belfort...*, op. cit., p. 50.

Il paraissait certain que les vivres ne manqueraient pas. Les denrées de luxe faisaient, il est vrai, complètement défaut. Le vin le plus ordinaire se payait 2 à 3 francs le litre. Les cafés restaient ouverts ; mais on n’y servait plus hère que de l’eau-de-vie et du café sans sucre. Parfois les habitués apportaient eux-mêmes leur consommation. C’était là de petits inconvénients¹⁷.

Enfin, le 18 février 1871, jour de l’entrée des Prussiens dans la ville, il écrit : « On sait que nous aurions eu encore pour quelques mois de vivres¹⁸. » Ainsi, Strasbourg et Belfort ont davantage souffert des obus prussiens que des pénuries, au contraire de Metz.

3) Famine et épidémies à Metz

Pour Metz, la situation est bien plus critique de ce point de vue. Certes, ses habitants ne subissent pas de bombardement, les batteries ennemies étant situées trop loin de la ville. En revanche, la place n’est pas préparée à endurer des semaines de siège et à pourvoir aux besoins de ses habitants, des campagnards qui viennent s’y réfugier et encore moins d’une armée aussi nombreuse. Pour rappel, on estime à 70 000 le nombre de civils qui se trouvent derrière ses murs, auxquels s’ajoutent quelques 150 à 180 000 soldats¹⁹ qui composent encore l’armée du Rhin après les batailles sous Metz. Fatalement, les provisions viennent à manquer :

Au bout de quelques semaines, le ravitaillement est devenu la hantise quotidienne de ceux qui n’ont pas été en mesure de rentrer des provisions ou qui ont vu leurs jardins et leurs champs de pommes de terre hors les murs pillés par des soldats. Malgré les stocks des greniers de la ville, c’est « chaque jour 300 quintaux de blé pour les civils, 480 quintaux pour les militaires » qui sont nécessaires pour servir 750 g de pain à chaque adulte²⁰.

Les réserves s’épuisent, des mesures sont prises. Sans surprise, la question des denrées fait ainsi l’objet de mentions bien plus fréquentes chez les assiégés messins que dans les deux autres villes à l’étude. Dans le journal d’Henri Jeandelize, par exemple, elles sont évoquées presque chaque jour entre le 3 et le 15 octobre, mais dès le 15 septembre, soit après un peu moins d’un mois de siège, les premières difficultés apparaissent, et avec elles, des restrictions : « Nos soldats ne reçoivent plus que 500 g de pain et 400 g de viande. Il n’y a plus de sel ni de légumes. Les soldats sont attroupés dès le matin devant les boulangers. » Témoignage tout à fait similaire chez Albert Sanné le 18 septembre. Il précise même que des

¹⁷ BELIN L., *Le siège de Belfort...*, *op. cit.*, p. 98.

¹⁸ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, *op. cit.*, p. 181.

¹⁹ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 250.

²⁰ *Ibid.*, p. 256.

factionnaires sont nécessaires aux portes des boulangeries pour éviter les débordements. La situation ne cesse dès lors de se dégrader. Henri Jeandelize note ainsi le 5 octobre : « Nos approvisionnement s'épuisent : les officiers font des razzias sur nos fruits et nos légumes : 1^f 50 le K. de pommes de terre. » Le 9 : « L'armée se plaint de la ration de pain qu'on lui donne qui n'est plus que de 300 grammes. Les magasins sont vides. » Les prix ne cessent de monter, y compris pour des produits non-alimentaires :

La houille de vend 70^f le mille au lieu de 12^f ; les pommes de terre 150^f, au lieu de 8^f, le vin de 1867 180^f l'hectolitre. Le reste à l'avenant. Il n'y a plus de papier pour les journaux ni pour les cartouches dont les ateliers viennent d'être fermés.

Le renchérissement des denrées est également souligné par Afranée Maréchal à plusieurs reprises. Le 10 septembre, elle note par exemple :

Le cheval devient plus rare, les bons morceaux sont à 2 fr. 50 la livre. Des vaches maigres ont été payées 2.000 francs par l'armée. On vend la douzaine d'œufs 4 francs, le beurre 10 francs la livre, le saindoux 9 francs, les autres commestibles (*sic*) à l'avenant. Notre situation va devenir intolérable.

Malgré sa position, elle fait état de ses propres difficultés à « trouver de quoi manger » le 20 septembre. Elle fait ainsi elle-même directement l'expérience de la pénurie, bien qu'elle ne figure sans nulle doute pas parmi les plus impactés :

Voulez-vous un lapin, c'est 18 fr. Un jambon (c'est plus relevé), 100 fr. Quant au bœuf, au mouton, veau, on n'en parle plus, cela va dans les prix de 5 à 8 fr. la livre. Un œuf, 50 centimes ; 1 fr. la livre de sel, quand on en trouve ; 5 fr. le sucre et ainsi de suite. Il n'est donc pas étonnant que les ennemis aient bientôt le vif désir de nous prendre par la famine, à moins que nous ne mangions, comme les chevaux, les feuilles des arbres.

Le 24 août, déjà, elle s'inquiétait de la capacité de la ville à nourrir toute la population assiégée :

14.000 blessés à alimenter tous les jours et une armée de 120.000 hommes sous nos murs, sans compter les habitants de Metz augmentés par les campagnards qui s'y sont réfugiés. Voilà une situation qui commencer à se dessiner d'une façon très inquiétante²¹.

²¹ MARECHAL (Mad. Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *op. cit.* Les passages se trouvent respectivement aux pages 533, 539 et 420.

À la mi-octobre, pour faire face à la pénurie de farine, on commence la production du pain « de boulange ». La description qu'en fait Henri Jeandelize atteste bien de l'état critique des réserves :

[...] pain noir, rouge, massif, renfermant toutes sortes de choses excepté de la farine. Bien des estomacs y seront rebelles, mais la population s'en contente, parce que la défense de la place nous en fait un devoir²².

On notera la mention récurrente du sel au chapitre des pénuries, qui n'est jamais évoqué à Strasbourg comme une marchandise rare, dont le prix augmente, signe du dénuement croissant dans lequel vivent les assiégés de Metz. Des petits trafics ou des ventes à la sauvette s'organisent, notamment dans les camps militaires : « Des habitants font le commerce de pain dans les camps et le vendent 15 sous la livre²³. » Pour le sel, il mentionne l'exemple d'un paysan qui débite un sac de sel sur la place de la cathédrale, dont il tire 1800 francs en deux heures²⁴. Les autorités agissent pour organiser le rationnement, en mettant notamment en place des cartes nominatives en octobre, « indiquant le nom du boulanger chez lequel il devra se fournir ». Les règles sont fixées avec fermeté, ce dont témoigne Albert Sanné (notice du 14 octobre) :

Il est interdit aux boulangers de donner du pain à ceux qui n'auraient pas de cartes, ainsi qu'à ceux qui présenteraient une carte indiquant un autre boulanger ; il leur est défendu aussi, de donner à chacun plus que la quantité indiquée...

On recourt également massivement à la viande de cheval, qu'on ne peut du reste plus guère nourrir et qui meurent massivement. Le 10 octobre, Henri Jeandelize évoque une distribution hebdomadaire par le bureau de bienfaisance de 3 600 kilogrammes de viande de cheval et de 2 400 litres d'eau salée. Le lendemain, il affirme que l'on abat 1 200 chevaux chaque jour. Le lait vient également à manquer pour les enfants en bas âge. Ainsi, les témoignages dont nous disposons permettent de saisir la pression que la guerre exerce sur les populations assiégées. Il convient à cet égard de noter qu'elle s'exprime le plus souvent collectivement : chez Henri Jeandelize, les privations sont décrites davantage que vécues. Il en va de même chez Albert Sanné. S'agit-il d'une forme de pudeur, de mise à l'écart de l'individu dans un temps où le collectif prime et où le patriotisme impose à chacun d'endurer sans de plaindre les contraintes d'un blocus ? Dans cette hypothèse réside peut-être une partie de la réponse. Il est également

²² Journal d'Henri Jeandelize, 15 septembre.

²³ *Ibid.*, 19 septembre.

²⁴ *Ibid.*, 5 octobre.

fort probable que nous ayons affaire à deux témoins qui rapportent des souffrances qu'ils subissent assez peu eux-mêmes, à la manière dont les soldats ou les personnels médicaux relatent toujours les blessures des autres. À Strasbourg, le cas de Frédéric Piton est particulièrement clair à cet égard. À Metz, François Roth n'a pas manqué de rappeler le caractère très variable de l'impact de la faim sur les habitants de la ville et les soldats : « Les privilégiés qui disposent d'une bourse bien garnie peuvent encore, au début d'octobre, trouver de quoi de nourrir²⁵. », à commencer par les officiers. Dans ses souvenirs, largement fondés sur son journal de siège, Albert Sanné note toutefois les difficultés que son ambulance rencontre auprès d'un restaurateur dénommé Pagel (dont il indique par ailleurs qu'il dispose d'une importante réserve de sucre et de sel) le 1^{er} octobre : celui refuse en effet d'en nourrir les membres plus longtemps à crédit. Cela n'empêche que deux jours plus tard, il relate un dîner à l'ambulance du Sacré-Cœur de Montigny, en compagnie de l'abbé Delafosse. D'une manière générale, il n'indique jamais souffrir de la faim. Jean-François Thuillier est le seul à y faire allusion, très brièvement (22 octobre) : « Pain de chien... Nous souffrons... ». Outre les pénuries, la présence des nombreux blessés des batailles sous Metz transforme la ville en un « véritable hôpital » où se répandent de nombreuses épidémies (diarrhée, dysenterie, fièvre typhoïde), qui touchent d'abord les soldats « qui vivent dans les bivouacs détrempés par les pluies²⁶ », puis les civils. Le journal de Jean-François Thuillier en est une attestation directe : il y recense au quotidien les affections dont souffrent des personnes de son entourage. Certaines sont probablement ses enfants, comme en atteste un certificat d'hérédité présent dans le même carton d'archive²⁷. C'est le cas d'Auguste et d'Eugénie, qui souffrent de fièvre le 3 octobre. Mais le cas le plus marquant est celui d'une certaine Mélanie, qui ne figure par sur le document en question, d'une part pour la récurrence de la maladie et sa caractérisation bien plus précise : déjà malade à l'entrée dans la ville le 11 août, elle est encore alitée trois semaines plus tard (28 et 29 août). Le 15 octobre, le diariste évoque la maladie à travers le traitement préconisé par la sage-femme venue la voir :

Visite de la sage-femme envoyée par l'abbé Royer ; prescrit de prendre pour la diarrhée quatre paquets d'un gramme chacun, en deux jours, matin et soir, puis boire de l'eau de riz légère, sucrée avec du sirop de coings, ou boire encore de la limonade ou même de l'eau froide sucrée avec le même sirop, il faut une boisson froide quoiqu'ayant la fièvre, qui n'est qu'une fièvre nerveuse ; il faut du tonique ; prendre un peu de bouillon de bœuf à cause qu'elle nourrit.

²⁵ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 256.

²⁶ *Ibid.*, p. 252.

²⁷ AD de la Moselle, cote 148 J 26.

Le 18, elle est « au lit, très faible, épuisée », sans que l'on puisse la soigner « convenablement. » Elle se remet quelques jours plus tard. Sans que l'on puisse affirmer que le siège est à l'origine de sa maladie, il semble qu'il rende les soins et la guérison plus difficiles. Dans le cas d'Estelle, le lien est plus clair dans la notice du 28 octobre :

Estelle a passé une mauvaise nuit, dans un délire incessant. Je suis allé trouver la sage-femme qui n'a pu venir ; de là j'ai été à Metz trouver M. Roussette qui m'a dit que la fièvre typhoïde allait durer ainsi pendant 14 jours à partir du jour où elle s'est alitée. Pendant toute la journée elle a déliré ainsi que le soir. 1^{ère} potion prise à 9h du soir, une cuillerée à bouche.

Elle succombera le 15 décembre, d'après la dernière notice du journal (notice du 31 décembre). Le 23 septembre, Henri Jeandelize évoque la mortalité dans les ambulances, qu'il qualifie d' « énorme ». Il en témoigne directement :

Des affections purulentes enlèvent les blessés et la dysenterie décime les malades. Nous avons constaté ces derniers jours, étant de garde à la caserne Chambièrre l'enlèvement de 25 cadavres qui formaient la mortalité de 24 heures renfermant un millier d'hommes.

Le 6 octobre, il évoque également « 18 décès civils » survenus la veille, avant de commenter : « Beaucoup de malades parmi la population émigrée de la campagne. » Après le siège (notice des 11, 12 et 13 novembre), il dresse le bilan suivant : « À la fin d'octobre il y avait à Metz 19 000 blessés et malades. » En la matière, le témoignage le plus précieux reste cependant celui d'Albert Sanné. Son journal de siège met en effet en avant son action de médecin au sein de l'ambulance internationale de la Croix-Rouge. En complément, on cite quelques passages des souvenirs écrits après la guerre, puisqu'ils reprennent en grande partie la structure du journal, en développant des éléments qui y sont présents. Nous ne reviendrons pas ici sur les blessures de campagne, déjà évoquées plus haut. La fièvre typhoïde est l'affection la plus représentée sous la plume de Sanné. Le 30 septembre, il en évoque « plusieurs cas », dont un ecclésiastique, l'abbé Caussonnel et « une fille de la lingerie. » À la même date, dans ses souvenirs, il précise que les personnels médicaux font également les frais de l'épidémie : « Notre ambulance est ravagée, comme toutes les autres d'ailleurs, par l'infection purulente et l' [mot illisible] ; la fièvre typhoïde et la variole sont nombreuses et graves. » Le jour suivant, il mentionne sans autre précision une visite à « un enfant atteint de fièvre typhoïde », sur laquelle il revient de manière un peu plus ample dans le second texte :

Létendart me mène voir l'enfant de la marchande de tabac qui loue avec Gillette une chambre au-dessus de sa boutique ; encore un qui souffre des atteintes de la fièvre typhoïde. C'est de lui

probablement que le pauvre Gillette a pris, à la fin du siège, la même maladie qui a été très grave et qui se serait terminée de manière néfaste, sans le dévouement de Martin qui resta avec lui lorsque nous fûmes partis et qui le saigna jusqu'à complète guérison.

Le 8 octobre, il décide avec ses confrères de venir en aide aux hôpitaux improvisés pour faire face à « la quantité de blessés qui arrivent dans la ville et [au] nombre de fiévreux » qui les encombrant, afin de pallier autant que possible le manque de médecins. Cependant, à quelques heures de la capitulation de la ville, ses habitants, militaires comme civils, sont minés par la faim et la maladie. Le 25 octobre, il relate ainsi dans ses souvenirs « des habitants et même des soldats hâves, grelottant de froid et de fièvre [qui] mendient de par les rues. », avant de conclure : « la mortalité fait des progrès terribles... »

Vivre dans une ville fermée revient ainsi pour l'essentiel à subir une situation qui mêle violences et privations ; mais elles sont aussi des lieux où des rapports de force sont mis en évidence. Tout d'abord, à travers la confrontation entre belligérants, assiégeants d'un côté, assiégés de l'autre, qui font souvent bien plus que d'attendre à l'abri des remparts. Ces rapports de force se manifestent au sein des sociétés enfermées : l'ambulance au sein de laquelle exerce Albert Sanné à Metz est un exemple parmi d'autres de la manière dont on cherche à s'organiser pour répondre à la pression du siège. Certes, les moyens dont on dispose sont souvent limités, mais la mobilisation de ces énergies procède d'une résistance qui peut faire pleinement partie de la vie d'assiégé, articulant l'action des autorités et les initiatives individuelles. Enfin, cette volonté de ne pas subir peut également s'exprimer à travers les « tensions de l'état de siège²⁸ », de l'espionnage au rejet de l'action des autorités, qu'on les juge trop attentistes ou, au contraire trop jusqu'au-boutistes.

²⁸ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 126.

C) RESISTANCE ET TENSIONS : LES ASSIEGES EN ACTION

1) Une résistance armée variable

Strasbourg, Metz et Belfort sont trois cas de sièges qui diffèrent les uns des autres sur de nombreux points. Les moyens disponibles pour les défendre en font partie. À Strasbourg, les remparts ainsi que le système d'écluse permettent certes de tenir, mais pour un temps limité : à la fin du mois, la brèche est ouverte par l'armée assiégeante et la ville doit se rendre. À Metz, la position défensive est plus solide : les forts avancés (Plappeville, Saint-Quentin et Queuleu) forment une ceinture qui en fait, selon Stéphane Audoin-Rouzeau, « une position remarquable. » En outre, l'armée du Rhin, bien que diminuée par les semaines de campagne qui ont précédé et des combats éreintants, demeure un atout pour Bazaine, d'autant que l'encerclement de la ville n'est total qu'en septembre :

La position centrale des Français constituait d'autre part un avantage certain, face à des lignes d'investissement adverses coupées par la Moselle et s'étirant sur près de soixante kilomètres¹.

Quant à Belfort, elle jouit d'une position « pratiquement inexpugnable² » et s'appuie sur des forts avancés (Les Barres, Bellevue, les Hautes-Perches ou encore les Basses-Perches) qui permettent à la garnison d'opposer une résistance efficace aux troupes de Tresckow. C'est surtout à Strasbourg que l'outil militaire est insuffisant. Rachel Chrastil le rappelle bien : si le dispositif de Vauban faisait de la place une forteresse de tout premier ordre au XVII^e siècle, malgré quelques points faibles (dont la Porte de Pierre), il ne fait l'objet d'aucune modernisation au cours des deux siècles suivants³. La tâche de Werder et des 60 000 assiégeants n'en est pas moins ardue : les murs sont épais, des parallèles durent être creusées par les Allemands afin de pouvoir approcher leurs canons suffisamment près sans craindre les fusils et les 250 canons dont ils sont menacés depuis les remparts. Ainsi, la brèche recherchée n'a pu être ouverte qu'au moyen d'efforts considérables, malgré une nette supériorité allemande, aussi bien du point de vue des effectifs que du point de vue technologique. Elle n'en était pas moins prévisible. Pour finir, le commandement militaire fut un paramètre essentiel de l'organisation de la résistance des assiégés. À cet égard, le colonel Denfert-Rochereau se distingue de tous les autres et son refus catégorique de rendre la place joua un rôle décisif :

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870, *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 219.

² BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 125.

³ CHRASIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 47.

Belfort a réussi à tenir malgré les énormes moyens mis en œuvre car Denfert-Rochereau avait adopté la défense éloignée et empêché pendant très longtemps l'installation des batteries ennemies. Il est le seul à avoir utilisé judicieusement les installations dont il avait reçu la responsabilité⁴.

Le récit d'Édouard Doll atteste d'une lutte quotidienne de la garnison pour gêner l'approche de l'ennemi et l'établissement de ses batteries. Ainsi, dès le 4 novembre (lendemain du début de l'investissement de la place), il note :

Dans la soirée, le canon du Château se fait entendre plusieurs fois ; c'est une pièce de 24, se chargeant d'habitude avec 2 ½ kilos de poudre, et avec laquelle on tire sur le château de M. Saglio, à six kilomètres au Sud, dans lequel s'est installé l'état-major prussien ; on commence par une charge de 3 kilos, mais comme le château est à près de 6 kilomètres, on augmente la charge jusqu'à 5 ½ kilos ; à ce dernier coup, le recul est tel que le canon et son affût vont, derrière les travers qui les supportent, s'enfoncer dans le talus ; on installe immédiatement une chèvre pour le dégager. [...] Demain, ou aussitôt réinstallée, on tirera avec 6 kilos de poudre.

Le 21 novembre, il affirme que les Prussiens prévoient de bombarder la ville à partir du 25. Ironique, il écrit : « s'ils veulent y arriver, il faudra qu'ils travaillent bien pour se rapprocher assez. » En effet, on semble déterminé côté français : le 23 novembre, on tire sur l'ennemi depuis les forts, vers les communes de Cravanche et de Valdoie ; le lendemain, « La canonnade reprend, toujours très vives » de tous les forts de la ville. Le 25, journée qu'il juge « fort calme relativement », il fait état de 1 200 à 1 400 coups de canon tirés par les batteries françaises. En outre, les ordres de Denfert, régulièrement retranscrits par le diariste, dénotent une certaine fermeté dans la direction des opérations. Ainsi, le 26 novembre :

Les troupes sont prévenues que l'ennemi emploie toutes les ruses possibles pour dérouter nos troupes. Ainsi, au combat du Mont, le 23 novembre, les Prussiens ont fait donner, par leurs clairons, la retraite de nos troupes ; la même ruse paraît avoir été employée, mais sur une échelle moins étendue, le 15, au combat de Bessoncourt. Des Prussiens vêtus de capotes analogues à celles de nos artilleurs, ont répondu : « France », au « Qui vive ? » de nos sentinelles, et ont ensuite fusillé nos troupes presque à bout portant. [...] Il importe donc que les commandants des détachements soient exactement informés des positions des troupes qui opèrent soit en avant d'eux, soit sur leurs flancs, de manière à ce qu'ils sachent exactement lorsqu'ils voient une colonne s'avancer sur un autre point, qu'elle ne peut être qu'ennemie⁵.

⁴ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 405.

⁵ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, *op. cit.* Les passages se trouvent respectivement aux pages 19 et 50.

Ces engagements acharnés aux abords de la ville sont aussi régulièrement évoqués dans *Le Siège de Belfort*, ainsi que dans les autres récits, notamment chez Lucien Duc. Il revient également sur la sortie de Bessoncourt dans sa notice du 18 novembre. Côté français, après trois heures d'affrontement, les pertes lui semblent considérables (une soixantaine d'hommes manquent à l'appel selon lui, 12 sur 50 pour sa compagnie). On retrouve sous sa plume la lutte dont chaque position fait l'objet autour de la place. Le 10 décembre, par exemple, il évoque le tir des troupes françaises sur l'ennemi qui tente de creuser une tranchée du côté du fort de Bellevue. La notice du 16 janvier fait bien état de l'âpreté des combats, au moment où les Prussiens prennent d'assaut les forts des Hautes et des Basses-Perches, sans succès :

C'est à six heures et demie environ que l'attaque a eu lieu. [...] Les ennemis sont arrivés en poussant des hourrahs formidables jusque dans les fossés de nos redoutes, qu'ils avaient sans doute l'intention de cerner. Mais presque tous ont trouvé la mort dans ces fossés. Le combat a duré environ deux heures, et il a été si acharné que, dans la tranchée qui relie les deux forts, une compagnie du génie s'est défendue avec des pelles et des pioches. Au plus fort de l'action, deux cents Prussiens ont été faits prisonniers. [...] La première attaque ayant été victorieusement repoussée, la forte colonne de réserve des ennemis n'a pas eu la velléité de recommencer l'assaut. Tout le monde s'est vaillamment conduit dans cette affaire qui sera certainement la plus glorieuse de l'histoire du siège de Belfort⁶.

On le sait, la place ne se rendra qu'après ordre expresse de Jules Favre. Cependant, Belfort est la seule des trois villes que nous étudions à résister de la sorte. Par contraste, Strasbourg et Metz offrent une résistance pratiquement nulle aux troupes d'investissement allemandes. Marc Bonnefoy n'a de cesse de le souligner, alternant étonnement et résignation dans son journal. Le 27 août, il dresse un premier portrait peu flatteur de l'équipement de la garnison sur les remparts :

Nous avons là quelques canons braqués sur la campagne ; jusqu'à présent ils ont été muets. À quoi bon tirer d'ailleurs ! On ne voit rien que de lointains éclairs perçant l'obscurité. Cependant les soldats murmurent de ce que l'on ne tire pas. Pendant le jour la fumée qui monte lentement après l'explosion pourrait servir de but, un peu vague, il est vrai ; on ne tire pas davantage.

Quelques jours plus tard, il renchérit :

⁶ DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort...*, op. cit., p. 67-68.

Notre situation est d'autant plus défavorable que la place, de notre côté, n'a pas encore tiré. Et les soldats de se demander cent fois par jour pourquoi ? Un officier d'artillerie confirme les explications que je m'étais déjà données : les deux pièces de notre bastion sont à canon lisse : une trentaine de boulet sphériques, rouillés, sont empilés auprès de chacune d'elles. Pourquoi les tirer ? Ils tomberaient à 2 000 mètres ; et un boulet rond, qu'est-ce que c'est ? D'ailleurs les Prussiens sont hors de portée et nous ne pouvons les empêcher de brûler la ville.

Des sorties sont pourtant tentées, comme le 2 septembre, mais elle se solde par un échec :

[...] nos pertes s'élèvent à 140 hommes et comme pas un canon n'a été encloué, la journée est définitivement mauvaise pour la garnison, et prouve une fois de plus l'impossibilité d'opérer des sorties⁷.

Frédéric Piton semble du même avis dès le 16 août :

Plusieurs sorties ont été effectuées aujourd'hui par la garnison. La principale, commandée par le colonel Fiévée⁸ (*sic*) des pontonniers, n'a, paraît-il, pas réussi ; on parle même d'un canon perdu. Le colonel a été ramené en ville grièvement blessé⁹.

Une autre tentative est évoquée le surlendemain, se soldant par un échec similaire : « une retraite qui ressembla fort à une déroute », au cours de laquelle trois canons sont laissés à l'ennemi. « Tout cela, conclut-il, est fort peu encourageant. » À Metz, Bazaine ne paraît pas décidé à faire pleinement usage des moyens dont il dispose. Il demeure isolé du reste de l'armée, dont les maréchaux et généraux ne reçoivent que peu de directives : « leurs relations avec le commandement en chef, médiocres et espacées, se limitent aux réunions du conseil de défense¹⁰. » Une tentative de percée est menée le 31 août, après laquelle plus rien de ce genre n'est entrepris. Cette passivité du commandement suprême n'empêche des coups d'être menés à bien hors les murs, notamment à des fins d'approvisionnement. Un épisode est relaté en ce sens par Albert Sanné le 22 septembre, date à laquelle il évoque également « des engagements d'avant-poste. » :

Ce matin, des voitures françaises sont allées faire du fourrage à Lauvallières ; elles étaient protégées par peu d'hommes. Les Prussiens ont laissé charger les voitures et au moment où elles allaient partir, ils ont démarqué plusieurs régiments qui se sont emparés du convoi. Bazaine n'a pas voulu rester sur ce léger échec, il a ordonné qu'un nouveau convoi plus

⁷ BONNEFOY M., *Strasbourg en 1870. Notes et impressions...*, *op. cit.* Les passages se trouvent respectivement aux pages 23, 26 et 32.

⁸ S'orthographe Fiévet.

⁹ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, *op. cit.*, p. 48.

¹⁰ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 251.

important que le premier allât prendre du fourrage au même endroit. Cette fois, le convoi était solidement appuyé. Les voitures se chargèrent sans grand obstacle, mais au moment du départ, l'ennemi a envoyé des batteries au-dessus de Montoy, une grêle d'obus sur les voitures. Les projectiles arrivaient jusqu'à la ferme de Bellecroix qui en reçut un grand nombre. Deux des dernières voitures furent endommagées on les déchargea et les soldats prirent chacun une botte de foin et le tout put rentrer sain et sauf. On évalue à 200 voitures la quantité de fourrage amené ainsi dans la ville. Nous n'avons pas eu, malgré le feu des Prussiens, un seul blessé. Deux régiments de dragons et plusieurs d'infanterie appuyaient le mouvement ; le fort St Julien et Queuleu répondaient aux batteries ennemies.

Dans la foulée, il se rend au fort Saint-Julien d'où il observe un engagement d'avant-poste :

Je me place à côté de la batterie pour juger l'effet des coups. On voit, du fort, tout le panorama de l'engagement. Nos tirailleurs, et les dragons sont rangés en avant de Belle-Croix. Les Prussiens sont en nombre considérable sur la route de Boulay et du côté de Noisseville ; on aperçoit parfaitement le feu de leurs batteries ainsi que la fumée et la poussière de leurs obus tombant devant Belle-Croix.

On notera que cette fois, le témoignage du jeune médecin est direct et se nourrit de sa propre observation. Toutefois, ces engagements ne sont pas de nature à rompre le blocus allemand autour de la ville. On peut encore citer un affrontement le lendemain, du côté de Chieulles, consécutif à une nouvelle tentative française pour s'approvisionner en fourrage, cette fois totalement infructueuse :

Le combat s'engage, une vive fusillade éclate, mais l'artillerie prussienne nous force bientôt à battre en retraite. Nous avons une trentaine de blessés et plusieurs morts ; nous ramenons seulement 3 voitures chargées.

2) Mobilisation des civils

À l'intérieur des villes investies, la vie s'organise également pour faire face à la situation de siège, sous l'impulsion des pouvoirs publics, mais aussi à l'initiative de certains assiégés. Ces derniers font preuve d'une activité variable d'un individu à l'autre : veille de nuit pour prévenir le plus rapidement possible les conséquences du bombardement, engagement au côté des pompiers pour éteindre les incendies, participation active à la défense de la ville, actes en tous genre de solidarité à l'égard des victimes du siège composent ainsi la palette de leur engagement. Rachel Chrastil n'a pas manqué de rappeler que ces actes de bravoure, ainsi que les représentations et les discours qui y sont attachés, véhiculent de

manière très nette les stéréotypes de genre de l'époque¹¹. Nous ne les évoquerons ici qu'en passant : un développement plus ample y sera consacré dans la troisième partie de notre recherche, consacrée aux individus dans la guerre. À Strasbourg, les exemples d'assiégés qui font acte de résistance d'une manière ou d'une autre ne manquent pas. Commençons par évoquer Frédéric Piton, doyen parmi nos témoins en guerre. Dès les premiers jours de l'investissement, il offre des services qui auraient pu s'avérer précieux pour l'autorité militaire si elle les avait acceptés :

Fort de son extrême connaissance des environs de la ville, il offre à l'état-major de s'installer, armé de sa longue-vue, sur la plateforme de la cathédrale et de le renseigner sur les positions de l'ennemi¹².

Offre qui demeure sans réponse, alors même que le commandement n'a qu'une connaissance très lacunaire du voisinage de Strasbourg. Piton ne se décourage pas pour autant. Le 14 août, il écrit ainsi :

Ne pouvant monter sur la cathédrale, j'essaie d'établir mon observatoire sur la tour de Saint-Thomas ou dans le clocheton du Temple-Neuf. Impossible ! Ordre est donné aux sacristains de refuser l'entrée de leurs églises sous peine d'emprisonnement¹³.

Malgré ces échecs, le terme « observatoire » apparaît à sept reprises sous sa plume : durant six semaines, depuis sa terrasse ou d'autres point de la ville, il cherche à voir, à rendre compte, à se rendre utile, comme au soir du 20 août : après une veille attentive jusqu'à minuit, et en l'absence de tout signe d'un bombardement imminent, il « donne à tout le monde l'assurance de la tranquillité pour le reste de la nuit. » D'autres initiatives individuelles peuvent être citées : l'un des assiégés anonymes, on l'a vu précédemment, offre son concours une nuit pour éteindre un incendie au Faubourg National¹⁴. Marc Bonnefoy loue d'une manière générale l'attitude de la population strasbourgeoise face à l'adversité début septembre (notice du 3 au 7 septembre) :

Dans chaque quartier de Strasbourg se sont formées des sociétés de veilleurs-sauveteurs ; des ustensiles pleins d'eau sont placés aux étages supérieurs, et des pompes stationnent sur toutes les places. Aussitôt qu'un incendie se déclare, l'alarme est donnée par un des veilleurs ; tout le monde accourt, et le plus souvent on se rend maître du feu.

¹¹ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 113-115.

¹² Voir la préface au *Journal d'un assiégé* par Alfred Touchemolin, p. VI.

¹³ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, *op. cit.*, p. 45.

¹⁴ Voir tableau p. 17, Anonyme 3.

Ces actes de bravoure sont d'autant plus héroïques qu'ils comportent des risques importants :

Mais lorsque la flamme s'élève à une certaine hauteur et sert de point de mire, le danger devient très grand ; car les Prussiens dirigent tous leurs projectiles vers le lieu du sinistre pour activer les ravages de l'incendie, et un nombre considérable de Strasbourgeois ont été ainsi victimes de leur dévouement.

Il cite également les étudiants de l'École de médecine « qui partagent [...] les fatigues et les dangers » de la garnison, ainsi que les douaniers qui « poussent tous les matins une reconnaissance du côté d'Austerlitz et rentrent rarement sans avoir échangé des coups de fusil avec les Allemands. » D'une manière générale, selon son récit, « chacun rivalise de zèle, soit pour atténuer les effets du bombardement, soit pour donner à la résistance toute l'efficacité possible¹⁵. » Les exemples cités par Marc Bonnefoy permettent également de mettre l'accent sur les gardes nationales qui se constituent à Strasbourg comme à Metz pour venir en aide aux garnisons de l'armée régulière. Dans sa notice du 28 août au 2 septembre, il l'évoque pour la première fois et il indique sobrement qu'elle « participe à la défense des remparts. » L'assiégé « Anonyme 3 » mentionné plus haut en fait une illustration du patriotisme des Strasbourgeois le 18 septembre : « On exècre l'ennemi, et derrière les soldats, les mobiles, il trouvera encore sur la brèche la garde nationale, qui fera son devoir comme eux. » Ces fonctions sont explicitement masculines. Rachel Chrastil souligne un paradoxe somme toute logique à ce sujet : « Parmi les civils, les hommes ont à la fois été les plus visibles des assiégés, tout en étant ceux dont on a le moins parlé¹⁶. »

Autrement dit, les récits –essentiellement masculins – et les représentations de l'action des assiégés, mettent surtout l'accent sur l'activité des hommes, très peu, voire pas du tout sur les souffrances qu'ils endurent. Au contraire, on a beaucoup insisté sur les atteintes faites aux femmes, aux jeunes filles en particulier (à l'exemple de celles du pensionnat de la rue de l'Arc-en-Ciel), pourtant moins nombreuses parmi les victimes. Cependant, certains éléments permettent de relativiser, au moins un peu, ce constat : la fatigue physique et morale est un thème récurrent chez certains diaristes (le boulanger du Finkwiller, notamment, mais également Frédéric Piton. Le premier se plaint régulièrement de sa vie sur le qui-vive qui le contraint à garder les mêmes habits nuit et jour et il n'est pas le seul). Mais cette souffrance est rarement évoquée et, dans le cas de Frédéric Piton, elle ne contrevient à aucune norme de genre en raison de son âge avancé. Néanmoins, les femmes ne font pas que subir passivement

¹⁵ BONNEFOY M., *Strasbourg en 1870. Notes et impressions...*, op. cit., p. 34-35.

¹⁶ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 117.

la situation, à l'exemple de Cécile de Dartain, bien que le rôle qu'elle endosse durant le siège soit conforme à certains archétypes. Le 23 août, elle revient sur la soirée du 18, passée avec sa sœur à « faire de la charpie », « tranquillement. » Le 15 août, elle évoque également les services que les femmes de son foyer rendent auprès des blessés, prêtant ainsi main forte à Sœur Mélanie, « directrice en chef de l'ambulance. » D'abord sur place en simple visite, elles font un constat qui les pousse à s'impliquer directement dans l'organisation du service :

Une seule chose laissait à désirer, l'ordre de la lingerie, aussi notre bonne Sœur Mélanie a-t-elle accepté avec empressement nos offres de service. Immédiatement nous nous sommes mises à l'œuvre, rangeant le linge lavé, taillant, coupant les vieux morceaux de toile quelconque envoyés en don pour les blessés.

Ces fonctions sont en parfait accord avec les représentations du XIX^e siècle, où la participation des femmes à des tâches liées au textile ou aux soins (dans le cadre domestique comme dans le cadre professionnel) est tout à fait encouragée et l'exemple cité ici est loin d'être isolé. On se rappelle que Geneviève Bréton joua un rôle similaire à Paris durant la Commune, de même que Renée de Riocour à Pont-à-Mousson. À Metz, les femmes viennent en soutien aux médecins et infirmiers, dépassés par l'afflux des blessés et des malades, comme le rappelle François Roth : « Ce sont les communautés religieuses et les femmes de Metz de toutes conditions qui se dévouent aux ambulances, puis qui recueillent les convalescents¹⁷. » Régulièrement mentionnée dans le journal d'Albert Sanné, une certaine Madame Cahen¹⁸ remplit toutes sortes de fonctions au sein de l'ambulance internationale. Des précisions plus amples sont données dans ses souvenirs :

Madame Cahen, après avoir apporté à Le Fort la lettre du Comité, se mit à notre disposition fut placée plus tard (*sic*) à la tête des services de lingerie de notre ambulance et nous rendit une foule de services et des plus importants.

L'un d'entre eux fut d'obtenir un prêt de 20 000 francs auprès d'un banquier (un certain Goudchaud), alors que les caisses du service sont vides et menacent la survie de l'ambulance. On notera toutefois que ces activités volontaires ne sont pas exclusivement féminines. Jean-François Thuillier note ainsi le 30 septembre : « Entré à l'hôpital militaire, 1^{ère} séance. », puis le 3 octobre : « Reçu 12F de mes trois premières journées à l'hôpital. » De son côté, Afranée

¹⁷ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 254-255.

¹⁸ Il s'agit de Coralie Cahen (1832-1899) et épouse du médecin en chef de la Compagnie du Nord. Elle perd sa fille et son mari peu de temps avant la guerre de 1870. Au début des hostilités, elle s'installe à Metz en qualité de vice-présidente de la Société de secours aux blessés. Après la capitulation de la ville, elle gagne Tours et se met à la disposition du Gouvernement de la Défense Nationale.

Maréchal donne à voir son propre engagement et, plus largement, celui des dames de Metz auprès des blessés. Dès le 15 août, elle fait leur éloge en ces termes :

Je ne saurais jamais assez louer nos dames de Metz ; non seulement, elles travaillent énormément, mais comme il y a très peu d'infirmiers, toutes celles qui se sont senties capables de le devenir, l'ont fait avec un zèle que la fatigue, les répugnances n'ont jamais ralenti : c'est admirable, c'est un dévouement poussé jusqu'aux dernières limites.

Le 18, elle décrit plus en détails l'organisation du service, alors que les blessés sont déjà nombreux :

À l'Esplanade, nous avons mille blessés sous la tente, beaucoup d'entr'eux en étaient sorti, la journée était splendide, l'air très pur et ils étaient assis, fumant, causant et tous généralement blessés aux mains ou aux jambes. J'allai droit au Kiosque, à l'instant je fus assaillie de demandes, je les renvoyais toutes au maire. Le Kiosque était ainsi divisé : le linge pour les blessés était au milieu des corbeilles ; à droite, les provisions ; à gauche les dames faisant la charpie, dans de petites toilettes très fraîches et très jolies.

On notera qu'elle travaille manifestement à proximité de l'ambulance du docteur Lefort et donc d'Albert Sanné. Le 20 août, elle évoque le jardin Fabert, emplacement choisir par ce dernier pour l'ambulance internationale, qu'évoque également le jeune chirurgien dans ses souvenirs. Par ailleurs, Afranée Maréchal tend progressivement à prendre ses distances vis-à-vis des dames, installées à l'Hôtel-de-Ville, en proie à des rivalités internes et à des conflits qu'elle ne parvient pas à canaliser et qui mettent à mal son autorité. Ainsi, le 5 septembre, sa charge lui semble bien lourde :

J'irai dorénavant beaucoup moins à l'Hôtel-de-Ville, mon autorité y est méconnue, je suis débordée par quatre femmes qui passent leur temps à se jouer des tours ; elles sont fanatisées par la question personnelle. Quand elles ont agi à mon insu, alors elles viennent me conter leurs différents. Le rôle que je joue commencer singulièrement à ma fatiguer. *Présidente générale*, voilà certes un titre pompeux et qui aurait été à plus d'une, j'en suis certaine, hélas ! pour moi, c'est le titre du droit, de la légalité. C'est le sceau du malheur.

Elle les évoque encore le 8, constatant une fois de plus son impuissance :

Je vais sortir, mes femmes régentes s'investissent et continuent de livrer bataille. Je cherche en vain à pénétrer dans leurs trames et leurs mystères ; quand je tiens un fil l'autre m'échappe ; décidément je ne suis pas faite pour habiter une ville aussi guerrière que la nôtre¹⁹.

D'une manière générale, il convient en outre de nuancer l'ampleur de cet engagement. Si Marc Bonnefoy suggère un élan général de patriotisme qui aurait gagné les Strasbourgeois dès les premiers bombardements, Ernest Frantz fustige « les poltrons égoïstes qui se sont encavés dès les premiers jours de danger », qu'il considère en ces termes (notice du 25 septembre) :

[...] bouches inutiles d'abord et de mauvais citoyens qui se sont retirés du monde en tremblant, ne songeant qu'à eux seuls, se souciant fort peu du voisin et de la ville elle-même et qui, désireux de voir la fin de ces horribles tragédies, rédigent dans leurs réduits malsains ces pétitions qui demandent à capituler ! »

Par ailleurs, on remarquera que si, à Strasbourg, l'action des autorités n'a pas toujours fait consensus (comme on le verra de manière plus approfondie), la municipalité est loin d'avoir été passive pendant la durée du siège. Dès la mi-août, alors que le conseil municipal est déserté par une partie de ses membres (huit sur 27 ont quitté la ville au 16 août), une nouvelle commission municipale est mise en place, forte de vingt-sept nouveaux membres, parmi lesquels Émile Küss²⁰, futur maire de la ville, Auguste Schneegans, auteurs de mémoires du siège²¹, parues dès 1871, ainsi qu'un personnage qui nous intéresse ici plus particulièrement, Antoine Zopff²², autour duquel est centré notre ensemble épistolaire le plus important. On rappellera ici que l'essentiel des lettres qui nous intéressent le concernant datent d'après le siège, mais des références à son action en tant qu'adjoint du Maire Humann²³ puis d'Émile Küss y sont fréquentes. Dans l'une des lettres (non datée), écrite à son épouse et ses enfants, il écrit ainsi :

J'ai accompli ici des prodiges ! Tous les malheureux reçoivent maintenant gratis, tous les jours, deux repas bien conditionnés et du vin. À la tête des services de l'alimentation, des abris pour les bombardés, des ambulances et des ateliers de la commune, j'ai été nommé adjoint au

¹⁹ MARECHAL (Mad. Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *op. cit.* Les passages cités se trouvent respectivement aux pages 414, 416, 490 et 492.

²⁰ Émile Küss (1815-1871) devient Maire de Strasbourg durant le siège (11 septembre). De santé fragile, il succombe à une défaillance cardiaque le 1^{er} mars 1871 après avoir appris que l'Assemblée nationale réunie à Bordeaux renonçait à l'Alsace et à la Lorraine.

²¹ Auguste Schneegans (1835-1898) devient adjoint au Maire durant le siège de Strasbourg. Élu représentant du Bas-Rhin aux élections du 8 février 1871, il démissionne le 1^{er} mars pour protester contre l'annexion de l'Alsace et du nord de la Lorraine. Il fut également rédacteur au *Courrier du Bas-Rhin* et au *Temps*.

²² Antoine Zopff (1826-1916), adjoint au Maire durant le siège de Strasbourg.

²³ Théodore Humann (1803-1873), Maire de Strasbourg de 1864 à septembre 1870.

Maire de la Commune par arrêté du 3 Septembre. La journée de la proclamation de la République, sincère républicain dès mon jeune âge, et n'ayant jamais voté pour le régime déchu, j'ai été élu hier, à la presque unanimité des voix aux fonctions d'adjoint du Président de la Commune de Strasbourg, M^r le Docteur Küss²⁴.

Il n'exagère nullement l'impact de son action. Rachel Chrastil lui reconnaît un rôle prépondérant dans l'organisation de la logistique à l'œuvre dans le secours aux victimes du bombardement²⁵. C'est en partie sous son impulsion que les habitants qui y étaient le plus exposés furent préservés de la misère et ne souffrirent qu'assez peu de la faim dans la ville. À cet effet, un bureau de bienfaisance est mis en place, mentionné à plusieurs reprises par le boulanger du quai Finkwiller, lui aussi impliqué directement dans l'œuvre sociale de la municipalité. Le 29 août, il évoque une réunion qui a lieu la veille, rue des Juifs, au domicile du Maire Humann, durant laquelle un obus s'abat au premier étage, précisant qu'« il s'agissait de pain à faire pour les incendiés sans asile. » Puis, le 6 septembre :

Nous faisons beaucoup de pain pour le bureau de bien^f^{ce} qui le distribue pour le compte de la ville aux gens privés d'asile par suite des incendies ; on a établi en ville deux fourneaux où l'on distribue des soupes.

Le lendemain, puis le 17 septembre, il s'inquiète du bombardement et d'une possible destruction de sa boulangerie « car où ferait-on les quantités de pain nécessaires à l'hôpital et au B^{au} de Bien^f^{ce} ? » Outre ces distributions, un effort est fait pour fournir un abri aux incendiés qui ont perdu leur habitation du fait du bombardement. Ce sont 297 maisons qui sont détruites à la date du 9 septembre, pour 3 300 sans-abris²⁶ : on s'abrite comme on peut, sous les ponts, chez des proches, sous des appentis construits le long des remparts. En clair, dans un premier temps, la population concernée est livrée à elle-même et c'est bien ce qui ressort le 28 août de la déclaration du Colonel Du Casse²⁷, membre du conseil de défense, qui l'invite à se construire elle-même des abris. La commission se saisit de cette problématique en mettant des bâtiments publics à leur disposition : le marché couvert, le Palais Impérial, l'abattoir ou encore la manufacture des tabacs.

Par conséquent, les assiégés ne sont pas condamnés à la passivité et à l'attente. Certains d'entre eux sont particulièrement actifs derrière les murs des places assiégées, qu'il

²⁴ AM de Strasbourg, cote 131 Z 1-2.

²⁵ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 137.

²⁶ *Ibid.*, p. 138.

²⁷ Albert Du Casse (1813-1898) est un militaire français, commandant de la place durant le siège.

s'agisse d'initiatives individuelles ou d'actions coordonnées par les autorités. Si les exemples dont nous disposons ne sauraient être généralisés à l'ensemble des populations concernées, ils mettent en lumière, directement ou indirectement, une palette d'actions assez larges qui leur permettent de s'impliquer avec énergie dans la vie publique. Il faut cependant se garder de toute idée idyllique de concorde : partout, l'action des autorités, en particulier des militaires, est régulièrement sujette à de vives critiques. Il en résulte des tensions qui sont loin de s'exprimer uniquement de manière verticale.

3) L'autorité mise en question

En revenant sur l'engagement des Strasbourgeois dans l'organisation et la défense de la ville assiégée, Rachel Chrastil rappelle que cette volonté d'agir se heurte souvent à une certaine frilosité des autorités, en particulier du commandement militaire. À cette relative inertie s'ajoute le manque d'informations, mais aussi une certaine réticence à communiquer sur certains points. À cet égard, elle revient sur un épisode impliquant trois acteurs distincts aux prises les uns avec les autres : la Commission municipale à peine nommée²⁸, quelques trois-cent citoyens se réunissent place Gutenberg et désignent une petite délégation de quatre hommes pour lui porter une déclaration, qui, en substance, porte une exigence de transparence rappelée par Rachel Chrastil : « La commission municipale est invitée à faire savoir à la population, par des affiches, l'état réel des choses²⁹. » Si la formule est large, les revendications sont précises : on exige d'être informé de l'avancement des opérations militaires, à la fois hors les murs et sur les remparts, afin de pouvoir apprécier la capacité de la garnison à assurer, ou non, la défense de la place. Cette exigence de transparence porte également sur les réserves alimentaires de la ville dont on veut connaître les stocks et leur évolution au fil du siège. Il ne s'agit pas seulement de demandes motivées par l'inquiétude : près de deux semaines de bombardement se sont alors écoulées. Les assiégés sont collectivement pris pour cibles et ils en sont conscients. De la même manière, comme on le verra plus loin de manière plus approfondie, les atteintes portées à l'espace public impliquent ceux qui l'habitent directement, et ce d'autant plus que la ville est pour eux un objet de fierté. On ne peut dès lors guère s'étonner que de telles initiatives, dont la portée doit toutefois être relativisée, aient pu voir le jour. Comme Rachel Chrastil l'explique bien, interpeler la

²⁸ Cette nomination intervient au matin du 30 août. Sa composition, dévoilée par des affiches, met en avant les noms de républicains modérés comme Antoine Zopff, Auguste Schneegans et Émile Küss. Si l'on ajoute à cela l'absence de l'aigle impérial en tête des placards, on comprend que de nombreux Strasbourgeois aient pu y voir – à tort – une annonce de la chute de l'Empire. Les événements qui allaient s'enchaîner dans les jours qui suivirent y conduisirent cependant.

²⁹ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 136.

commission, c'est-à-dire l'autorité civile, c'est également revendiquer un droit de regard sur la gestion du siège par le commandement, en l'occurrence le général Uhrich³⁰, gouverneur militaire de la ville :

Les manifestants espéraient que la commission municipale deviendrait une source nouvelle d'autorité qui permettrait d'exercer une pression populaire sur le Général Uhrich et son conseil de défense.

Il n'en a rien été : ce dernier interdit les réunions publiques dès le lendemain et refuse de rendre public l'état des ressources de la ville. Humann se garde d'ailleurs de formuler de telles demandes à son endroit. L'épisode est porteur de plusieurs enseignements : tout d'abord, une partie des assiégés refuse de se cantonner à une attente passive. D'autre part, ils expriment une réelle défiance à l'égard de général Uhrich, d'autant plus forte que la réponse militaire au bombardement est faible. Le boulanger du quai Finkwiller exprime déjà un certain scepticisme à cet égard huit jours auparavant :

Le chemin de fer d'ici à Kehl est comme tu le sais garni d'un parapet de l'Ill au Rhin ; aucune mesure n'a été prise pour s'en servir comme défense, il semble qu'avec quelques canons et quelques hommes, on aurait pu garnir cette ligne et tenir les Prussiens à distance, eh bien on ne comprend pas que cela ait été négligé. Avec les soldats isolés revenus de la débâcle de Froeschwiller, qui ont été enrégimentés dans ce qu'on appelle « régiment de marche », il y a ici de 12 à 14 000 soldats propres au combat, et malgré cela on n'a tenté aucune sortie sérieuse ; une reconnaissance conduite par le colonel Fievé (*sic*) des pontonniers et poussée vers la forêt de Neuhof paraît avoir été si maladroitement menée que les soldats sont rentrés laissant trois canons à l'ennemi, moins nombreux que les nôtres. On dirait, à voir les agissements civils et militaires que nos autorités ont perdu la tête.

L'organisation de la garde nationale est aussi mise en question : selon lui, elle « ne bat que d'une aile et est bien loin de s'organiser aussi lestement qu'en 1848. » Ernest Frantz est longtemps d'un avis similaire, comme le souligne Marie-Claire Vitoux : « Jusqu'à la mi-septembre, bien des notices journalières transcrivent son impatience et ses doutes quant à la fermeté de la mise en défense de la ville³¹. » Ainsi, le 12 août :

L'inertie de nos autorités à suppléer à l'insuffisance de notre garnison est incompréhensible. Il a fallu insister beaucoup pour obtenir la délivrance de fusils à la Garde nationale sédentaire, et quels fusils !

³⁰ Jean-Jacques Alexis Uhrich (1802-1886), général à la retraite, est rappelé pour assurer la défense de la ville.

³¹ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 25.

Mais elle rappelle également la « complexité » d'une écriture de circonstance, qui reflète des prises de positions fondées sur des ressentis souvent collectifs amenés à évoluer. Ainsi, le discours est plus nuancé le 20 septembre : si le général est ironiquement qualifié de « papa Uhrich » jugé « bien vieux », son « courage et sa loyauté » n'en sont pas moins mises en avant. La conclusion est toutefois des plus réservées : « mais quant à ses qualités militaires, il m'inspire depuis longtemps une confiance des plus minimales. « Vieux soldat, vieille bête », dit le proverbe. » On notera également que la critique ne porte pas uniquement sur le commandement. Il déplore ainsi le manque de concertation entre la Mairie et les Strasbourgeois dès le 16 août :

L'autorité municipale n'a pas jusqu'à présent, paraît-il, éprouvé le besoin de consulter beaucoup les citoyens ou leurs représentants, les conseillers municipaux, et de débattre avec eux les graves questions qui s'agissent³².

En outre, le cas de Marc Bonnefoy, combattant isolé dans nos sources, montre que les doutes ne concernent pas que les civils comme on l'a vu plus haut ; à cet égard, l'assiégé « Anonyme 3 » rapporte le 15 septembre la tenue d'un conseil de guerre auquel il assiste, pour juger deux d'entre eux, « prévenus d'insubordination pour avoir essayé d'entraîner leur compagnie à une sortie malgré la défense des chefs... » Ces actes demeurent cependant assez rares.

Bien entendu, le rejet du commandement militaire n'est pas propre à Strasbourg. L'efficacité de l'action de la commission, qui bénéficie, il est vrai, de stocks suffisants eu égard au nombre d'assiégés à nourrir, permet de limiter la gronde au sein d'une population qui demeure disciplinée tout au long du siège. À Metz, dans une configuration bien différente, les tensions s'expriment de manière plus nette : pour François Roth, le constat d'un « divorce total³³ » entre le commandement et les civils est sans appel. La passivité de Bazaine qui s'isole aussi bien de la population que du gros de son armée engendre une démoralisation amplifiée par la dégradation des conditions de vie à l'intérieur de la ville. Rapidement, « la haine de Bazaine devient générale. » Le commandant en chef de l'armée du Rhin a d'ailleurs une attitude pour le moins ambiguë, à la fois vis-à-vis de la possibilité d'une percée et, de manière liée à partir du 4 septembre, à la république provisoire qui remplace l'Empire déchu, qu'il juge illégitime, comme bon nombre d'officiers³⁴. On comprend mieux dans ce contexte l'animosité rapportée ou exprimée directement par les diaristes du siège de Metz. Parmi eux,

³² *Ibid.* Les passages cités se trouvent respectivement aux pages 207 et 99.

³³ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 254.

³⁴ *Ibid.*, p. 256-257.

Henri Jeandelize se montre en réalité assez modéré, se contentant jusqu'à la fin du mois d'août de rapporter les opérations dont il entend parler. Dans la notice du 31 août, il évoque cependant un engagement près de Mercy-le-Bas au sujet duquel il s'étonne :

On ne comprend pas la conduite de Bazaine : avant la fin du combat d'aujourd'hui il rentrait en ville pour dîner sans laisser d'ordre. Servigny et les canons ennemis qui s'y trouvaient sont laissés confiés à la garde d'un régiment de ligne. Pendant la nuit cette troupe réclame du renfort et des attelages pour emmener les canons, mais on ne trouve aucun général et pendant la nuit l'ennemi revient et oblige nos troupes à abandonner les canons conquis la veille et les positions que les prussiens avaient abandonnées.

Le 1^{er} septembre, alors que l'action reprend vers Noisseville, il rapporte des faits similaires :

Nos colonnes d'infanterie s'ébranlent de nouveau pour attaquer l'infanterie prussienne qui sort du massif d'arbres S^{te} Barbe, quand Bazaine fait sonner la retraite, ne croyant pas devoir engager davantage ses troupes.

Le 11 septembre, il ne semble plus envisager d'issue favorable au siège et le ton est résolument critique :

En 1552 le duc de Guise avec 6000^h a défendu la ville contre Charles Quint et 100 000 impériaux et les a obligés à lever le siège de la ville qui n'avait alors qu'une ligne de remparts. Aujourd'hui Bazaine malgré ses 130 000^h, ses 80 généraux, ses forts détachés et avancés, ses 80 batteries de campagne, ne pourra sauver la ville contre l'attaque d'une armée qui compte à peine le double de celle de Charles Quint.

Exactement un mois plus tard, la tension est à son comble dans la ville, comme le révèle un mouvement de foule faisant suite à une rumeur totalement fantaisiste, selon laquelle les Prussiens auraient subi « trois grands échecs » et « perdu 180 000^h hors de combat ». L'agitation gagne une partie de la population :

On provoque une réunion d'officiers à l'hôtel de ville dans l'après-midi dans laquelle au milieu des cris de vive la république, on propose la déchéance de Bazaine et des chefs de l'armée et la création d'un comité de défense. On veut des chassepots pour la garde nationale, le service des portes de la ville et des canons dans les forts pour cette garde. On réclame des communications sur l'état de nos approvisionnements et de nos munitions. La foule amassée sur la place d'armes acclame toutes les mesures de défiance proposées contre l'autorité militaire et l'autorité municipale qu'on accuse d'incapacité.

Il prend cependant ses distances avec cette « agitation extrême » provoquée selon lui « par les officiers de garde nationale qui devraient concourir dans un pareil moment, au maintien de l'ordre et qui cherchent à provoquer un soulèvement contre les autorités. » Sans prendre position, Albert Sanné évoque le même épisode, en des termes légèrement différents.

[La députation] demande que le commandant mette un terme au système de silence dont on use envers la ville. Les Messins veulent être traités en gens raisonnables et être mis au courant des nouvelles qui intéressent la ville et la patrie.

Le lendemain, il rapporte le communiqué du Maréchal en réponse à ces revendications : selon lui, ce dernier affirme ne rien savoir « qui eût un caractère de certitude » provenant du reste de la France et évoque une possible trouée dans le dispositif d'encerclement, qui n'a à l'évidence jamais été sérieusement envisagée. Les 13 et 14 octobre, de nouveaux troubles sont évoqués :

Manifestations populaires, on crie à la trahison, à bas Bazaine, etc. [...] On a posé cette nuit des placards accusant Bazaine de trahison et demandant son remplacement par Ladmirault³⁵. On parle plus que jamais de trahison et l'on pressent que nous aurons une solution dans 48 heures. Les gens de la ville sont très montés et veulent la défense à outrance.

En outre, il rapporte « un grand mécontentement » dans l'armée, qui serait scindée en deux partis : « L'un d'eux veut que l'on essaie de passer les lignes ennemies ; l'autre trouve plus prudent de rester sous la protection de la ville. » Le 28 octobre, jour de la capitulation dont la rumeur circule, il fait état d'une grande agitation :

Les murs sont couverts de placards et d'inscriptions qui traitent Bazaine et Coffinières³⁶ de traîtres et de lâches. [...] Démonstrations nombreuses et tumultueuses sur la place de l'hôtel de ville. M^r Meyer rédacteur de l'Indépendant paraît à cheval sur la place, harangue la foule, un revolver à la main, en terminant, il en tire un coup en l'air, mais son cheval se cabre et sans deux personnes qui se précipitent à la tête de l'animal, notre homme meilleur, il faut l'espérer, comme orateur que comme cavalier allait rouler sur le pavé.

Une certaine fébrilité gagne la ville : Albert Sanné décrit « de nombreux groupes de soldats qui sillonnent la ville en appelant aux armes. », dans le but de tenter une trouée dans le dispositif ennemi. La tentative n'aura finalement pas lieu et l'ennemi fera son entrée à l'intérieur des murs le lendemain. De son côté, Afranée Maréchal ne se montre jamais

³⁵ Le général Paul de Ladmirault (1808-1898) est à la tête du 4^e corps de l'armée du Rhin commandée par Bazaine.

³⁶ Grégoire Coffinières de Nordeck (1811-1887). Au moment du siège de Metz, il est nommé commandant supérieur de la place de Metz.

excessivement critique vis-à-vis du commandement militaire ; elle ne manque pas cependant de souligner le peu de considération dont ses dames font l'objet de sa part (notice du 2 septembre) :

Je crois qu'il va s'opérer des changements dans les attributions de nos dames. L'autorité militaire qui demeure à deux pas de l'Hôtel-de-Ville, gagne du terrain, elle en demande encore. Pour peu que cela continue, on nous mettra dehors. Déjà le grand salon où l'on prenait ses ébats, nous a été enlevé pour le recensement de la garde nationale³⁷.

En outre, les villes assiégées sont également les théâtres de tensions et de rancœurs qui s'expriment au sein de leurs populations.

4) Rancœurs et défiance

À côté de ces éléments de conflictualités qui opposent populations et soldats aux autorités, en particulier au commandement, il existe des tensions qui s'expriment dans un rapport plus horizontal. Autrement dit, les sociétés assiégées sont sujettes à des tensions internes favorisées par le contexte de crise : l'angoisse liée aux violences subies, l'espionnage ou encore la cohabitation parfois difficile avec les soldats, dont on fustige l'indiscipline et l'ivrognerie. On se souvient à cet égard de ce qu'écrit Frédéric Piton depuis Strasbourg. À Metz, le témoignage le plus éloquent est celui d'Henri Jeandelize. À partir du 19 août, il décrit les hordes de soldats qui affluent vers la ville. S'il plaint les blessés, il vilipende en revanche les « soldats débandés qui au moment du combat perdent volontairement leurs régiments » et se font « payer à boire par les bourgeois naïfs qui prêtent une oreille attentive à leurs gasconnades. » Le lendemain, il dénonce l'attitude des « chefs » qui « passent leurs journées hors du camp dans les cafés et les restaurants », laissant la « soldatesque » livrée à elle-même, « habituée à l'indiscipline. » Le 23 août, il accuse les soldats de venir en ville « chercher des distractions contre leur désœuvrement » et d'épuiser les stocks des marchés, accusation qui revient dans la notice du 30 août : « La ville est remplie de voitures de l'armée, d'officiers supérieurs et autres, de soldats qui vident nos marchés et nos boutiques. » Ces observations, comme sans doute l'enchaînement des revers des troupes françaises, lui inspirent un commentaire fort stéréotypé au sujet du militaire français qui serait « indiscipliné, raisonneur, gouaillieur, ivrogne, débauché, [...] ne conservant aucun sentiment religieux. » (17 octobre). Cependant, les tensions directes entre civils et militaires se limitent à quelques rancœurs sans réelles conséquences. En fait, c'est surtout l'absence de nouvelles de l'extérieur qui ouvre la

³⁷ MARECHAL (Mad. Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *op. cit.*, p. 487-488.

voie à toutes les paranoïas. Objet de nombreux développements dans les ouvrages de référence sur la guerre de 1870, de François Roth à Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, la recherche quasi-obsessionnelle d'espions s'inscrit pleinement dans ce cadre. On notera d'ailleurs que l'espionnage n'est pas propre aux villes assiégées : à partir des défaites aux frontières, elle accompagne dans les campagnes, désormais sans protection, la panique liée à l'approche de l'ennemi, en particulier aux épicentres du conflit :

La vigilance et les peurs imaginaires sont davantage encore exacerbées, on s'en doute, dans les régions dévastées par le conflit et soumises, progressivement, à une occupation étrangère³⁸.

À Strasbourg, où l'on compte de un nombre important d'Allemands parmi les habitants, les expulsions ne se font pas attendre longtemps³⁹. C'est d'ailleurs le tout premier fait rapporté par le boulanger qui ouvre ainsi son journal, le 22 août :

J'ai essayé de profiter du départ forcé d'un jeune badois expulsé d'ici, par mesure générale prise contre tous les Allemands en condition ici, pour lui remettre sous la date du 19 Août une lettre à ton adresse et te demander par là signe de vie...

Cette crainte d'être trahi se retrouve avec une relative régularité dans les écrits d'assiégés ; un journal anonyme en atteste :

En ville, silence complet jusqu'à vers les deux heures du matin, où j'entendis distinctement dans la direction de la caserne S^t Nicolas, le son d'un cornet de chemin de fer, sur deux modulations différentes, la première allongée, la seconde deux sons brefs. Ce qui signifiait ce signal, je l'ignore ; était-ce un signal d'espion, je serais assez disposé à la croire, car quelques minutes après, une bombe partie de la batterie de la Robertsau, sillonna le ciel et vint s'abattre je crois dans la direction de la caserne⁴⁰.

Celui de Cécile de Dartain met bien l'accent sur les dissensions qui peuvent exister alors à Strasbourg, dénonçant à la fois la lâcheté des uns, la trahison des autres (notice du 15 août) :

Nous sommes honteux de nos concitoyens, la ville se divise par partis ; les braves, les craintifs, les Prussiens. Ce dernier, fort nombreux ; au commencement on ne voulait point y croire, mais force est aujourd'hui d'ouvrir les yeux. Depuis les avantages de leurs amis, ils ne cachent plus trop leurs sentiments. L'autorité militaire a fait saisir plusieurs de ces soi-disant

³⁸ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 133.

³⁹ Le 14 août, le baron Pron, préfet du Bas-Rhin, prend un arrêté contraignant « les étrangers non naturalisés ou autorisés à demeurer en France » à se présenter « devant le commissaire de police de leur quartier » pour recevoir un permis de séjour, sous peine d'expulsion ou d'incarcération.

⁴⁰ AM de Strasbourg, cote 272 MW 82. Il s'agit de la notice du 3 septembre.

bon français servant d'espions ; tout le monde est indigné de voir combien la trahison se met de tous les côtés.

Au contraire, Ernest Frantz dénonce la « mauvaise partie de la population » qui, sous prétexte de se faire justice elle-même, commet des actes indignes :

Des scènes révoltantes se passent dans nos rues. Beaucoup d'étrangers et même des Strasbourgeois soupçonnés d'être prussiens sont, sous prétexte qu'ils servent d'espions à l'ennemi, maltraités de la façon la plus brutale, la plus odieuse [...] et cela sans que l'autorité prenne aucune mesure pour empêcher de pareilles indignités, bien plus déshonorantes encore le lendemain d'une défaite⁴¹.

Ces accusations aboutissent parfois à des jugements, plus ou moins justifiés. Alors que l'investissement de Strasbourg est imminent, Ernest Frantz évoque à cet égard le cas du « Sieur Schott et ses neuf garçons-brasseurs » (notice du 13 août) :

Depuis la bataille de Froeschwiller, des arrestations assez nombreuses ont eu lieu. Les individus qui en étaient l'objet étaient généralement des étrangers soupçonnés d'espionnage pour le compte des Prussiens. [...] Il est probable, cependant, que tous ces griefs se bornent à des communications toutes naturelles avec les troupes allemandes qui sont à Schiltigheim, lorsque nos brasseurs s'y rendent avec leurs garçons pour y chercher des approvisionnements de bière. Mais Schott est un Prussien naturalisé français, qui fait de bonnes affaires ici, qui est envié de ses collègues... Presque tous ses garçons-brasseurs sont des Allemands et cela aura suffi pour le faire arrêter sur un simple soupçon. On ajoute que le Conseil de guerre va avoir à se prononcer sur sa culpabilité. L'accusation est des plus graves⁴².

À Metz, on va plus loin : « Dans cette population désœuvrée et anxieuse, l'espionnisme fait des ravages ; on voit des traîtres partout [...] Plusieurs espions, réels ou supposés sont condamnés à mort et fusillés⁴³. » Sans que l'on sache toujours à laquelle de ces deux catégories ils appartiennent, Henri Jeandelize mentionne plusieurs cas d'individus exécutés sous ce chef d'accusation : « L'espion Schull a été condamné à mort hier. C'est un homme instruit, très intelligent et qui servait la France et la Prusse. » (21 août) Mais ce type de tensions est surtout évoqué en amont du siège : dans les premiers jours de la guerre (18, 19 et 20 juillet), il décrit des scènes très évocatrices dans ce sens :

⁴¹ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 93.

⁴² *Ibid.*, p. 101.

⁴³ ROTH F., *La guerre de 1870...*, op. cit., p. 255.

C'est ainsi que des habitants très paisibles sont chaque jours conduits à la place accueillis par les vociférations de la foule qui déchire leurs vêtements et les accable de coups. De mauvais plaisantins se font jeu de provoquer l'arrestation de la première personne qui leur déplaît en la désignant à la foule.

Bien avant le siège, la population allemande de Paris tend également à partir, d'après le témoignage d'Ernest Prarond, qui, de passage dans la capitale, porte sur ces exilés un regard sévère :

Après avoir déjeuné en lisant quelques détails rassurants sur la bataille de Gravelotte, je retourne de bonne heure au chemin de fer. – J'assiste, à la gare, à des scènes, je ne veux pas dire déchirantes, l'abus des grands mots serait bien sot maintenant, mais pitoyables. Des Allemands quittent Paris avec des faiblesses de femmes. Ils se jettent avec des pleures, quelques-uns avec des gémissements, dans les bras de leurs femmes, de leurs amis. Peut-être quelques-uns sont-ils rappelés en Allemagne par le service militaire ; les autres pourraient être dangereux chez nous comme espions. Que ces hommes sans caractère vident le pays, c'est bien ; mais la guerre paraît souvent chose bien absurde⁴⁴.

Au tout début du mois d'août, la présence de l'armée semble provoquer des réactions similaires :

La population continue à visiter les camps où les soldats arrêtent tout ce qui leur paraît suspect. D'honorables habitants ont été arrêtés parce qu'ils regardaient un fossé, d'autres parce qu'ils caressaient un cheval, un ecclésiastique qui lisait une lettre dans la rue a été saisi battu (*sic*) par la populace qui l'a traîné sur la place comme un espion.

Si ces deux exemples ne font pas partie, à proprement parler, de l'expérience de siège, elles permettent de se faire une idée du contexte dans lequel l'investissement de la ville s'inscrit peu de temps après. En aval du siège, des accusations de fraternisation avec l'ennemi peuvent également se faire jour. Sans subir de violences physiques, la fille d'Antoine Zopff, alors victime d'une campagne calomnieuse de la part de certains membres de la commission municipale, est victime de rumeurs qui la fiancent avec un officier prussien (lettre du 6 décembre), ce dont elle préfère s'amuser (lettre du 11 décembre) :

J'ai toujours la même affection pour les Prussiens. Maintenant, je ne me fiance plus avec l'officier, nous avons rompu nos fiançailles, dit-on, à cause des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons mais que c'était un excellent parti etc, etc. Quel bavardage, n'est-ce pas ?

⁴⁴ PRAROND E., *Journal d'un provincial pendant la guerre...*, op. cit., p. 37.

J'aimerais seulement connaître la personne qui a monté de pareilles choses. Enfin tant pis, cela m'est indifférent, maintenant tout ce que l'on peut dire de moi, on a bien parlé de toi, il paraît que nous enterrerons tout le monde : quelle chance, n'est-ce pas ?

Ainsi, malgré la suspension du cours normal de leur existence pour quelques semaines, les assiégés demeurent actifs derrière les murs des places encerclées ; si une certaine solidarité peut s'y exprimer, parfois dans un esprit de résistance, les dissensions y sont également nombreuses et aboutissent parfois à des tensions d'une gravité variable, du fait d'un climat de défiance générale, né tantôt d'un manque d'informations du dehors, tantôt de peurs exacerbées par le contexte ou de l'inertie des autorités civiles et militaires, chargées de la défense. Ces réactions s'inscrivent pleinement dans l'éventail des expériences de siège.

En outre, à côté des violences et des privations, vivre dans une ville assiégée signifie également faire l'expérience d'un espace du quotidien qui subit parfois des altérations fortes, qu'elles procèdent des autorités (destructions pour les nécessités de la défense) ou de l'ennemi (ravages occasionnés par le bombardement).

D) EXPERIENCES DE L'ESPACE ASSIEGE

Dans le cadre d'un siège, la maîtrise du territoire est, on s'en doute, absolument primordiale. On l'a dit, à Belfort, la garnison commandée par Denfert lutte âprement : chaque position est disputée, défendue avec hargne pour maintenir à distance l'artillerie allemande. À Strasbourg, seules les anciennes fortifications protègent la ville en elle-même, tandis que les villages environnants sont investis et rapidement occupés de manière effective¹. Le mouvement de retraite sur Metz ordonné par Bazaine donne un avantage stratégique net à Frédéric-Charles et lui permet d'encercler la ville sans réelle opposition. Cette maîtrise de l'espace est d'ailleurs rappelée par François Roth :

[...] l'armée assiégeante dispose d'un avantage essentiel ; elle est ravitaillée en vivres et en munitions ; la voie ferrée Nancy-Ars-sur-Moselle est très vite opérationnelle, le tronçon Pont-à-Mousson-Rémilly permet d'approvisionner le flanc est. En cas de difficulté majeure, Frédéric-Charles peut recevoir des renforts, ses malades et ses blessés sont évacués vers l'Allemagne. Le blocus est une solution lente, il sera efficace s'il est total et si les assiégés ne réagissent pas rapidement pour le briser².

Or Bazaine demeure étrangement passif. Les difficultés de l'ambulance du docteur Lefort à traverser les lignes ennemies pour récupérer les blessés sont l'un des signes du contrôle exercé par l'ennemi sur les environs de la ville. Le 21 août par exemple, Albert Sanné relate le récit de son médecin en chef revenu à grand peine d'une expédition sur Rozérieulles³, après avoir été un temps bloqué par les autorités prussiennes :

Le général l'a d'abord bien reçu et l'a autorisé à partir. Mais en sortant de chez le général, il rencontra un colonel qui lui dit : mais on ne sort pas ainsi de nos lignes – et le ramène chez le général auquel il dit, en allemand, q.q., mots qui le font réfléchir et le rendent plus rude ; il refusa de laisser partir Lefort. Cependant celui-ci rappelle la campagne du Schleswig avec les Prussiens ; le général satisfait donna l'ordre de laisser partir.

Bloqués, les autorités et les habitants investissent l'espace assiégé tant bien que mal pour organiser sa défense : entre les destructions que cet objectif rend nécessaires et les atteintes occasionnées par les affrontements ou le bombardement, les rues, les bâtiments, jardins et parcs publics mais également les habitations portent rapidement les stigmates de la guerre.

¹ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 52-53.

² ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 250.

³ Commune située entre Metz et Gravelotte.

1) Conséquences spatiales de l'état de siège

L'espace de la ville assiégée est un espace fragilisé, qui fait l'objet d'importantes transformations, parfois en prévision du siège. C'est le cas à Paris, comme le souligne Stéphanie Sauget, où l'on cherche assez tôt des solutions pour inhumer les morts :

Le 31 août 1870, quelques jours avant la défaite de Sedan et la capitulation de Napoléon III, l'inspecteur principal Feydeau et les conservateurs des cimetières parisiens anticipent une « fermeture momentanée » des cimetières situés en dehors des fortifications, au cas où « l'armée ennemie arriv[er]ait à faire le siège de Paris⁴ » [...] Le 5 septembre 1870, sur l'avis du Gouverneur de Paris, l'inspecteur principal Feydeau redessine les aires d'attribution des cimetières *intra-muros* à disposition en cas de siège. Lorsque celui-ci devient inévitable, la décision est prise, le 10 septembre 1870, de fermer tous les cimetières « parisiens » *extra-muros* d'Ivry, de Montmartre-Saint-Ouen et des Batignolles, et de rouvrir les anciens petits cimetières *intra-muros* de Montmartre, Saint-Vincent, la Chapelle (rue Mercadet), Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard et la Villette, qui avaient été fermés pour respecter la législation napoléonienne imposant que les cimetières se trouvent en dehors des enceintes des villes⁵. Ce choix, logique sur le plan militaire, est donc entièrement à rebours des règles ordinaires d'inhumation qui se sont imposées depuis plus d'un demi-siècle. Les circonstances imposent désormais d'enterrer les morts au milieu des vivants, comme au Moyen-Âge et au mépris des règles d'hygiène et de salubrité publique qui prévalaient pourtant depuis le milieu du XVIII^e siècle, depuis les Lumières.

Plus tard, en octobre, on y creuse des tranchées pour la défense de la ville. Les cimetières sont alors « transformés en forteresses et en camps retranchés, d'autant plus utile qu'ils sont aussi les principaux espaces verts de la capitale – ce qui en fait des réserves sans pareil. » En janvier, on en coupe les arbres pour le chauffage. Ainsi, comme le note l'historienne : « En quelques mois, tout a changé. Les Parisiens investissent leurs cimetières et vivent et combattent au milieu de leurs morts⁶. »

⁴ Note de l'auteure : « Les informations qui suivent proviennent du carton 1326W60, « Spécial Siège et Commune de Paris », aux Archives départementales de Paris (ADP).

⁵ Note de l'auteure : « Il s'agit de la loi du 23 prairial an XII, que Paris ne respecte plus depuis l'annexion des communes suburbaines de Paris en 1860. »

⁶ Pour l'ensemble de ces citations, voir : SAUGET S., « Enterrer les morts pendant le double siège de Paris (1870-1871) », *Revue historique*, 2015/3 (n° 675), p. 560-561. On notera par ailleurs qu'à Strasbourg aussi, l'inhumation des morts impose la transformation de certains espaces, comme le jardin botanique, ainsi que le rapporte par exemple Frédéric Piton le 22 août 1870 (PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, *op. cit.*, p. 78).

Dans les cas qui intéressent plus particulièrement notre étude, l'irruption de la guerre dans les villes assiégées s'accompagne d'un certain nombre de mesures défensives prises par les autorités, qui en modifient aussi profondément le paysage. Ces altérations font pleinement partie de l'expérience de leurs habitants ; les récits dont nous disposons abondent à ce sujet, en particulier ceux des Strasbourgeois. Avant même le bombardement, ils font ainsi face à des transformations de leurs espaces quotidiens, privés et collectifs (il arrive que les deux se confondent : certains lieux ont beau appartenir à un particulier, ils n'en font pas moins partie d'un ensemble d'espaces connus et appréciés de tous ; en cela, ils peuvent faire l'objet d'un certain attachement par une part importante de la population). Les destructions nécessaires sont nombreuses. Les moyens de défense de la ville sont, on l'a vu, fort limités. La garnison est numériquement faible, les murs anciens et assez mal équipés. Ils constituent pourtant sa meilleure protection en vue du siège qui se profile. Urich doit agir dans l'urgence pour organiser la défense de la place, ce qui n'a rien d'aisé tant sa situation la rend vulnérable :

L'absence de forts avancés qui auraient maintenu les assiégeants à distance, la position en hauteur des villages avoisinant Strasbourg et occupés par les troupes allemandes, le creusement de parallèle, tranchées fortifiées en plusieurs lignes reliées en zigzag par des tranchées de liaison, une artillerie mobile, facilement déplaçable qui échappe donc au tir de riposte : ce sont autant d'éléments qui permettent à l'assiégeant d'approcher son artillerie des fortifications de la ville et de rendre son bombardement particulièrement efficace⁷.

L'une des premières mesures de protection consiste à inonder les fossés longeant les remparts de la ville. Simple sur le principe, elle ne peut cependant guère s'appliquer immédiatement ; d'une part, l'interdiction de construire sur le glacis a largement été outrepassée au cours des deux décennies précédentes, comme le souligne Rachel Chrastil : le long du canal, de la Porte des Juifs au nord de la ville, se dressent des jardins particuliers, des maisons de campagne, des palissades, autant de constructions qui se retrouveraient touchées par l'inondation défensive. D'autre part, Urich est d'abord face à un dilemme : il a à la fois l'obligation de tout mettre en œuvre pour la défense de la ville, en procédant si besoin à toutes les destructions nécessaires sans se soucier d'indemniser les propriétaires. D'un autre côté, il est également tenu de limiter autant que possible les dégâts occasionnés par l'ouverture des écluses. Si c'est finalement le premier impératif qui l'emporte, les précautions prises par le gouverneur militaire⁸ lui font perdre un temps précieux. Ainsi, une première altération de l'espace

⁷ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 22-23.

⁸ CHRASIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 54.

quotidien des habitants de Strasbourg peut être mise en avant. Le boulanger du quai Finkwiller, soucieux dans sa première notice (22 août) de faire un état des lieux du siège à l'intention de son correspondant, y fait clairement référence :

L'écluse des ponts couverts est tout à fait barrée, afin de pousser l'eau dans les fossés et d'inonder la plaine hors les portes d'Austerlitz, de l'hôpital et Nationale, tout est sous l'eau par là, mais cela n'empêche pas l'ennemi de se rapprocher de la ville jusqu'à presque portée de fusil des remparts.

À Strasbourg comme à Metz, on ordonne par ailleurs la démolition de constructions privées, soit pour faciliter l'investissement de l'espace par la garnison, soit pour éviter que l'ennemi en tire profit. Dans le premier cas, c'est l'objet d'un arrêté publié le 21 août, mentionné dans le même journal :

On a affiché aussi hier que toutes les constructions au Sud de la ville entre le glacis et le chemin de fer de Kehl devront être vidées et démolies dans les 48 heures, faute de quoi l'opération sera faite par le génie militaire, aux frais du propriétaire.

On procède à ces démolitions en utilisant les canons de la ville. Dans la soirée du 17 août, Frédéric Piton cite l'exemple du couvent du Bon-Pasteur que l'on tente, en vain d'abord, d'incendier, en raison de ses murs élevés qui risquaient de servir d'abri aux troupes ennemies : « on dut faire sortir une compagnie du 18^e qui y mit le feu. » Dans le second cas, on procède de manière similaire, comme en atteste le journal d'Henri Jeandelize (notice du 10 août) :

Un arrêté du général Coffinières prescrit la démolition dans un délai de 3 jours des constructions élevées dans la première et la seconde zone. Sinon le génie détruira ces constructions aux frais des propriétaires. Cette mesure est fortement critiquée comme inopportune en ce moment par suite de l'existence de forts détachés. C'est la destruction de toutes les maisonnettes des environs de Metz, la disparition de tous les chantiers, la démolition de toutes les constructions de Chambière à la seule exception de l'abattoir. [...] Il y a là une perte énorme pour grand nombre d'habitants, car une maisonnette et un jardin près du chemin à niveau à la porte Serpenoise dont on offrait 30 000 ^f avant la guerre ne vaudra plus que quelques centaines de francs. La population s'inquiète beaucoup de cette mesure, surtout la population ouvrière qui place ses économies dans un petit jardin. On sollicite un sursis que le général refuse. Une démarche tentée près de l'Empereur n'obtient pas plus de succès. L'administration est impitoyable dans l'exécution de ses mesures, lors même qu'elles sont ridicules.

Il est certain qu'ainsi dépossédés de leurs terres, certains assiégés ont à déplorer de lourdes pertes. À Strasbourg, le cas de Frédéric Piton en est particulièrement révélateur, dans la mesure où il est lui-même directement touché, mais aussi parce qu'il ne se contente pas d'évoquer son propre cas : propriétaire d'un jardin « de l'autre côté de l'Aar », où il se promène le 20 août, il décrit l'ensemble de la zone où tout est « saccagé » :

Le petit bois d'aulnes, près de l'ancien tir au pistolet, avait disparu, ainsi que la jolie petite allée de sapins aboutissant à la passerelle Kammerer ; l'antique peuplier, signal trigonométrique, était abattu. Détruites, les campagnes Weil, Bernhard, Courbassier. Le pauvre Lotzing, ce laborieux jardinier qui, après trente ans de travail opiniâtre, était arrivé à posséder une maison et des serres, est totalement ruiné. Tout est haché chez lui. [...] En arrivant au jardin, je le trouve occupé par une vingtaine de soldats ; en me voyant, ces jeunes gens, instrument inconscient de ces dévastations, viennent à moi pour m'exprimer leurs regrets⁹.

Il s'agit ensuite de vider les réserves de vin, de cognac, le mobilier afin de ne rien laisser aux mains de l'ennemi. Pour cela, il recourt à une nacelle circulant sur l'Aar, avant de quitter les lieux : « [...] je m'embarque à mon tour, bien triste d'abandonner ainsi notre pauvre pavillon, notre cher jardin, voués au feu et à la destruction. » Sur le bord du cours d'eau, il décrit une multitude de Strasbourgeois « occupés à sauver tout ce qui peut être transporté. » :

[...] Zabern a enlevé jusqu'aux portes et fenêtres de sa maison. Les arbres plantés le long du chemin de halage sont coupés, ainsi que ceux de la campagne Simon. La belle houblonnière appartenant à ce dernier n'existe plus. Ce ne sont que lamentations sur lamentations.

Face à ces destructions d'espaces auxquels on attache des sentiments particulier, l'émotion est souvent de mise, en particulier lorsqu'il s'agit de jardins. On peut à cet égard citer l'exemple de témoin anonyme, publié par l'*Industriel Alsacien*, au sujet de ceux des Contades le 18 août, alors que des combats font rage à proximité :

Deux à trois cents soldats étaient en train d'abattre les jardins qui précédaient le nôtre. Ils travaillaient avec une rapidité effrayante. [...] Je fis réunir à la hâte quelques plantes et quelques-uns des objets auxquels je tenais le plus. Les détonations des armes à feu, le bruit des arbres qui tombaient, des cloisons qu'on abattait, les cris des soldats, l'émotion des propriétaires cherchant à sauver quelques débris, tout cela était d'un effet saisissant. [...] De toutes nos belles plantes de pleine terre, je ne pus enlever que les yuccas et quelques fougères, encore la bêche m'ayant été volée, je fus obligé pour ainsi dire, de les déterrer avec mes

⁹ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. 73-74.

mains ; puis j'attendis, pour m'en aller, que l'on eût donné le premier coup de hache. Vers dix heures, trois artilleurs arrivèrent et abattirent en un instant les cloisons ; elles n'étaient pas tombées, que déjà se présentaient les maraudeurs qui venaient pour voler et piller ce qu'on n'avait pu enlever ; il ne valait plus la peine de les en empêcher, et cela faisait mal de les voir arracher et briser les arbres pour atteindre les fruits. Je n'ai pas pu assister plus longtemps à cette scène de dévastation. J'avais peine à retenir mes larmes, et je suis rentré triste et désolé.

L'émotion est d'autant plus forte que l'objet de la destruction est perçu comme « beau ». C'est également le cas chez Henri Jeandelize, le 27 août :

Tout est détruit autour de nous. Les belles avenues de Chambièrre n'existent plus. Tout le ban S^t Martin est dénudé, la magnifique plantation de marronniers a disparu. Le ferré de Mazelle, les abords de la gare, toutes nos routes ont perdu leurs arbres, plus de jardins, plus d'habitations, plus de verdure. Metz est au milieu d'un désert où campe l'armée.

Le constat est à peu près le même sous la plume d'Afranée Maréchal quelques jours plus tôt (notice du 22 août). L'accent est également mis sur le contraste entre la beauté des lieux et la désolation apportée par la guerre :

Adieu vendange ! Elle est hachée, adieu nos beaux jardins, nos grands arbres, toutes les terres fertiles qui nous procuraient nos légumes, nos fruits ; il restera la terre, la terre foulée, piétinée, mouillée par le sang de l'ennemi¹⁰ !

Ainsi, en même temps qu'une liste de destructions, dont nous ne présentons ici qu'un échantillon, ces récits témoignent d'un réel attachement des assiégés à leur espace de vie quotidien, c'est-à-dire aussi bien à leurs propriétés qu'à ce qui constitue une sorte de patrimoine commun auquel ils semblent parfois s'identifier. On notera toutefois que ces altérations peuvent également être plus douces, comme en témoigne Ernest Frantz au sujet des rues de Strasbourg privées d'éclairage au gaz :

Les rues de Strasbourg ont ce soir un aspect étrange. Chaque maison est ornée d'une lanterne à sa façade et ce genre d'éclairage ne manque pas d'originalité et de pittoresque. Les rues longues ont l'air d'être illuminées dans un genre nouveau ; les lanternes de toute grandeur, de toute forme, de tout âge, accrochées à des hauteurs différentes (quelques maisons en ont même à chaque étage), répandant une clarté mystérieuse, suffisante pour la facilité de la circulation, mais bien différente de celle du gaz. Le coup d'œil de ces mille points lumineux est si bizarre, si pittoresque, que le monde sorte en foule pour en jouir ; la curiosité domine la crainte d'un

¹⁰ MARECHAL (Mad. Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *op. cit.*, p. 419.

obus intempestif. Dans les vieux quartiers de la Krutenau par exemple, on se serait cru en plein Moyen Âge, à voir ces vieux quais, ces ruelles étroites, ces antiques façades effleurées de la clarté rougeâtre et ténébreuse qui s'efforçait de sortir d'une vieille lanterne invalidé, exhibée du fond d'un grenier pour la circonstance¹¹.

Mais la poésie de ce tableau ne doit pas occulter que pour l'essentiel, la reconfiguration des villes assiégées tend à déposséder leurs habitants de leurs espaces de vie quotidienne. Le bombardement, en particulier à Strasbourg, accentue encore cet état de fait.

2) Strasbourg, ville assiégée, ville meurtrie

Des trois villes assiégées étudiées ici, c'est de loin Strasbourg qui subit les atteintes les plus graves. Dans le fragment de son journal en français (non daté), Miss Jacot évoque l'une des parallèles creusées par l'ennemi, qui traverse un cimetière de la ville et commente l'ouvrage en ces termes : « Ce n'était pas le moindre des chagrins des Strasbourgeois que de voir ce lieu sacré ainsi profané. » Ce sentiment de « profanation » s'applique en fait à Strasbourg dans son ensemble. Globalement, les témoignages des assiégés confirment ce que Rachel Chrastil écrit du rapport qu'ils entretiennent à la leur ville : « Strasbourg suscitait le dévouement de ses habitants et de l'admiration de ses visiteurs¹². » L'attachement collectif dont elle fait l'objet en général (et plus particulièrement pour certains espaces comme sa bibliothèque ou sa cathédrale par exemple) est clairement exprimé à de multiples reprises, surtout lorsqu'ils sont mis à mal par le bombardement. Mais la seule présence de l'ennemi peut être vécue comme une intrusion. Ainsi, dès la première notice de son journal, Cécile de Dartein est pressée de les chasser. La rancœur liée à l'occupation est toutefois peu de choses au regard de l'indignation suscitée par le bombardement. Tous les Strasbourgeois deviennent, du fait de la stratégie de Werder, des cibles potentielles. De la même manière, tous les espaces y sont vulnérables et les destructions sont nombreuses : dans un premier temps, c'est le cœur de la ville qui est visé, puis ce sont les faubourgs à partir de la fin du mois d'août. Un tiers de la place est détruit à l'issue du siège. Le 16 août, Ernest Frantz dresse un premier bilan de ces atteintes et évoque la « vive émotion » de la population, qui sort « se rendre compte des dégâts causés par les obus ennemis » au cours de la nuit. Maisons particulières et édifices publics sont également concernés : la Banque de France sur la place Broglie, le café Bauzin

¹¹ Avis du 14 août, rapporté par Ernest Frantz : « Les habitants sont informés que les gazomètres ayant été évacués, il n'y aura pas d'éclairage au gaz ce soir. En conséquence, ils sont invités à éclairer les façades extérieures des maisons au moyen d'appareils qu'ils ont dû préparer conformément à l'avis publié avant-hier par l'administration municipale. »

¹² CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 4.

situé à proximité, où un obus « a enfoncé le mur et endommagé gravement la toiture vitrée ». Rue des Échasses, « un toit brisé », rue du Dôme, « une cheminée a été abattue », rue des Hallebardes, les devantures de deux boutiques ont volé en éclat. Des propriétés désignées par les noms de leurs propriétaires (Müller, Hepp, ainsi que les maisons Moriceau et Oesinger, ou encore le magasin de M. Robert « marchand de parapluie ») subissent également diverses atteintes. Ce ne sont que quelques-uns des exemples cités. En précisant presque systématiquement les rues où les destructions ont eu lieu, parfois les numéros ou le nom des établissements concernés, Ernest Frantz fait de son récit un témoignage méthodique, qui inscrit le bombardement dans un ensemble d'espaces identifiés. Même si le récit a vraisemblablement été mis en forme ultérieurement, il est fort probable que les premières notes prises par leur auteur aient comporté d'emblée ces précisions, étant donné leur nombre. On notera que le feu ne porte pas que sur l'extérieur des bâtiments et des habitations : il en va ainsi d'un dénommé Umhöfer, « tambour de la Garde nationale sédentaire » résident au 13 rue des Chandelles, qui « était couché dans [sa] chambre avec sa femme », frappés par un obus qui « éclata sous leur lit et brisa en mille pièces tout le mobilier qui se trouvait dans la chambre. » Blessés et ruinés, les époux reçoivent des visiteurs durant toute la journée, qui viennent se figurer eux-mêmes l'ampleur des dégâts et « déposent dans une tirelire qu'on avait placé dans la rue quelque peu d'argent pour venir en aide à ce pauvre ménage. » Ils ne sont pas les seuls à être frappés chez eux : rue du Saumon, Ernest Frantz fait état d'atteintes sur « plusieurs maisons ». Rue du Jeu-des-Enfants, c'est « une pauvre femme » dont les cuisses sont coupées par un obus qui la frappe dans son lit. Dans la nuit du 23 au 24 août, le feu s'intensifie. On retrouve le même souci de situer les atteintes dans l'espace de la ville :

Dans les rues du Faubourg-de-Pierre, du Faubourg-de-Saverne, du Faubourg-national, dans la Grand-Rue et celles qui y aboutissent, dans le quartier du Finckwiller (*sic*), sur la place Saint-Thomas, dans la rue des Serruriers, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, rue des Veaux, rue des Sœurs, place Saint-Étienne, rue des Juifs, rue des Hallebardes¹³ et dans toutes les rues voisines, les maisons sont criblées d'obus. Plus de 800 projectiles sont tombés cette nuit, dit-on, dans la citadelle.

La nuit suivante se déroule de manière semblable :

Dans la rue du Dôme, quatre grandes et belles maisons portant les numéros 6, 3, 7 et 9 sont complètement incendiées [...] Dans la rue du Temple-Neuf, tout un côté de la rue, les numéros 10, 12 et 14, maisons de construction récente, en pierres de taille, sont encore en flammes dans

¹³ On le voit ici, le feu se concentre sur les faubourgs ainsi que la Grande-Île de Strasbourg.

l'étage inférieur où se sont accumulés les débris [...] Sur la place Broglie, la maison Scheidecker, splendide propriété, la plus belle de la ville peut-être, construite toute en pierre de taille, enrichie de sculptures, d'élégants balcons, est complètement ruinée, bombardée, méconnaissable. Des beaux magasins établis au rez-de-chaussée, des splendides appartements du Cercle de Broglie qui occupait tout le premier étage, des trois étages au-dessus, habités par de riches particuliers, il ne reste ce matin que des murs troués, calcinés, menaçant ruine et à l'intérieur des amas de décombres fumants¹⁴.

La même notice évoque le Temple-Neuf, dont l'historique et le patrimoine sont longuement évoqués par l'auteur. On ne reviendra pas sur le détail des pertes tragiques occasionnée par sa destruction, qui sont d'ailleurs bien connues : l'*Hortus Deliciarum*¹⁵ en est certainement l'exemple le plus célèbre, mais d'une manière plus globale, l'édifice abritait une bibliothèque riche de 200 000 ouvrages, soit le fonds le plus important pour une bibliothèque de province. À ce sujet, comme au sujet de la cathédrale, on retrouve à plusieurs reprises dans les journaux de siège une forme d'identification collective au lieu atteint. Pour Charles Gerhardt, les obus ne détruisent pas simplement un bâtiment et une collection précieuse (notice du 28 août) : « Du Temple-Neuf, de notre belle bibliothèque que les étrangers nous enviaient, il n'existe plus que les 4 murs¹⁶. » On notera que chez le boulanger du quai Finkwiller, la formulation est pratiquement la même : « Du temple neuf et de notre belle bibliothèque, il n'existe plus que les quatre murs... » La ressemblance est frappante et laisse supposer une certaine publicité du discours produit dans certains journaux intimes : s'agit-il d'une coïncidence ou de la transcription d'une formule entendue ? Dans tous les cas, les atteintes faites aux bâtiments de la ville, associées à celles qui sont faites aux corps des assiégés, érigent le siège en expérience traumatisante et collective. L'emploi du pronom possessif pluriel renforce cette impression de même que chez Frédéric Piton¹⁷ ou chez Cécile de Dartain¹⁸, qui se réfugie avec sa mère et ses sœurs dans la crypte de la cathédrale le 25 août, date à laquelle l'édifice est bombardé. Après que l'alerte soit donnée, elle décrit la confusion et l'émotion qui en découle : « Cela a été une longue agonie ; nous étions là, allant de droite à gauche, ne sachant où nous réfugier et

¹⁴ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, *op. cit.* Les passages cités se trouvent respectivement page 109-110, 127 et 130-131.

¹⁵ Il s'agit d'une encyclopédie qui alliait textes et miniatures, réalisée entre 1159 et 1175 par Herrade de Landsberg et ses moniales au couvent du Hohenbourg (mont Sainte-Odile).

¹⁶ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., *1870, siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁷ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, *op. cit.*, p. 88 : « Mais que dire de la destruction de notre Bibliothèque, destruction qui constitue pour le monde savant une perte irréparable. » Notice du samedi 27 août.

¹⁸ « Cette date restera douloureuse aux Strasbourgeois, car on a brûlé cette nuit-là notre magnifique bibliothèque, la 2^e du monde en fait de richesses, et le Temple-Neuf été détruit aussi complètement. », notice du samedi 27 août.

là, tout près, notre cathédrale toute en flammes. » Elle va plus loin, en mêlant lamentation et accusations à l'encontre des Allemands :

Les monstres savaient bien ce qu'ils faisaient ; dès que le brasier menaçait de diminuer, de nouvelles pluies d'obus venaient le raviver [...] Leur but était bien de détruire, autant que possible, l'objet de l'amour et de l'admiration de tous les Alsaciens ; aussi on ne peut s'imaginer l'indignation que ce sacrilège a produit.

Ainsi, l'ensemble de la population est touchée, directement ou indirectement par la pression que le siège exerce sur les différents espaces de la ville, qu'ils soient publics ou privés. En outre, l'espace domestique fait également l'objet de réorganisations préventives afin de prévenir les risques liés au bombardement.

3) La vie dans les caves, ou l'espace domestique en crise

Les habitants des villes bombardées vivent dans un état d'alerte presque permanent. Nous l'avons vu précédemment au moment d'évoquer les situations d'écriture en siège, en particulier à Strasbourg. L'organisation de l'espace domestique s'en ressent fortement, de même que certains aspects du quotidien des assiégés, qui mettent en évidence des ruptures nettes avec le cours normal de l'existence. Concrètement, c'est l'encavement qui incarne le mieux la reconfiguration de leur espace domestique ; c'en est du moins la conséquence la plus célèbre, bien qu'elle ne l'épuise pas : nombre d'assiégés ne disposent pas de caves. Par ailleurs, pour ceux dont l'habitation est carrément détruite ou fortement menacée de l'être, la puissance publique, les institutions religieuses ou des particuliers peuvent prendre sur eux de leur offrir un abri ; mais hormis Cécile de Dartain, les auteurs de nos sources n'ont pas eu à abandonner leur domicile. Le sentiment d'insécurité est général, à juste titre dans la capitale alsacienne qui vit au bruit des obus, ainsi que le rappelle Rachel Chrastil :

Bientôt, personne ne se sentit plus en sécurité dans les étages supérieurs de leurs maisons. Ceux dont les bâtiments avaient été détruits où dont les caves avaient été inondées s'installèrent dans l'espace public, au théâtre par exemple, mais furent à nouveau déplacés lorsque ces bâtiments-là furent frappés à leur tour¹⁹.

C'est également le cas à Belfort où une même cave peut abriter plusieurs familles, comme le souligne Édouard Doll, qui parle de « cave d'assiégés » (31 décembre). Lui-même cherche à s'y abriter le 6 février. Au matin, une bombe qui explose dans la cour du bâtiment qui abrite

¹⁹ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, op. cit., p. 71.

son ambulance, ainsi que « plusieurs autres, tombées dans les rues avoisinantes », l'incitent à « descendre à la cave, déjà habitée par de nombreux ménages, pour y chercher un gîte plus sûr²⁰. » En vain, finalement, le poutrage de la cave prenant feu, ainsi qu'un stock de fagot qui s'y trouve. Ces espaces, souvent sommairement réaménagés, constituent ainsi des abris de fortune, mais cristallisent également une suspension brutale de la vie privée et des lieux où elle se déploie habituellement : on y vit sous la contrainte, dans un confort plus que sommaire et des conditions généralement mauvaise (humidité, froid, qualité de l'air désastreuse) et parfois au milieu des autres. Pour ceux qui ne disposent pas de caves, la municipalité prend rapidement des mesures (dès le mois de novembre), en mettant à la disposition de la population celles de certains édifices publics, comme en témoigne Paul Dreyfus à plusieurs reprises. Dès le 10 novembre, il transcrit dans son journal un appel d'Édouard Mény aux Belfortains, qui précise que « les caves de l'Hôtel-de-Ville, entièrement voûtées, viennent d'être disposées pour recevoir le plus grand nombre de personne qui n'auront pas d'abri sûr dans leurs maisons. » Le 7 décembre, il écrit également : « Les personnes qui n'ont pas de caves sont logées dans celles de l'hôtel-de-ville dans les souterrains de l'Église²¹. » Cette anticipation est d'ailleurs partagée par l'ensemble de la population d'après Léon Belin, qui écrit le 3 décembre (début du bombardement) :

Chacun s'attendait à ce qui arrive. Les caves ont été disposées pour recevoir le plus de monde possible. Elles sont en général pourvues de fourneaux et des meubles les plus nécessaires. C'est un spectacle curieux que celui des rues de la ville. Elles sont bientôt désertes ; quelques rares passants s'empressent de faire leurs dernières provisions, de prendre leurs dernières précautions. À droite et à gauche, les soupiraux des caves sont murés ou bouchés avec du fumier et de la terre. Chaque soupirail est traversé par un tuyau de cheminée, d'où, pour la première fois, l'on voit sortir de la fumée²².

Les sorties sont rares, suivant l'intensité du bombardement (selon Léon Belin, on se hasarde à l'extérieur fin décembre, à la faveur d'une accalmie, notamment pour se rendre compte des dégâts occasionnés par les obus). En outre, la vie y est particulièrement difficile. Des caves de l'Hôtel-de-Ville et de l'église, Léon Belin affirme en effet :

De nombreuses familles vivaient dans ces lieux humides et malsains. Il serait difficile de voir un tableau plus douloureux que celui des caves des monuments publics pendant le

²⁰ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, *op. cit.*, p. 155.

²¹ DREYFUS P., *Journal du siège de Belfort...*, *op. cit.* Les passages cités se trouvent respectivement page 13 et 36.

²² BELIN L., *Le siège de Belfort...*, *op. cit.*, p. 55.

bombardement. Les pauvres y étaient littéralement entassés ; quelques-uns avaient des fourneaux et des lits ; le plus grand nombre reposait sur de la paille et se servait du feu des autres pour préparer ses aliments. Il y avait naturellement beaucoup de malades. La petite vérole y sévissait en permanence et l'on avait de la peine à transporter aux hôpitaux, déjà trop pleins, les malades au fur et à mesure qu'ils étaient frappés. [...] Qu'on ajoute à cela la terreur que causait à ces infortunés la grêle de projectiles qui tombait surtout sur l'église et sur l'Hôtel de ville, et l'on aura une idée des souffrances qu'ils endurèrent²³.

On comprend ainsi d'autant mieux le soulagement que représente l'armistice pour les Belfortains. C'est par exemple le cas d'Édouard Doll (notice du 13 février) :

[...] dès les premières nouvelles de cet armistice, vers 8 heures, tout le monde sortait des caves, et s'aventurait d'abord autour de la porte, puis circulait dans les rues, où les femmes surtout montraient une gaieté folle et riaient aux éclats, tandis que des groupes de gamins chantaient la Marseillaise, ou autres chants patriotiques en parcourant les rues : quelques-uns circulaient ainsi encore à 1 ou 2 heures du matin. Pendant ce temps certains ménages, plus pressés que les autres de changer d'air, emportaient de la cave leurs lits pour coucher dans les chambres encore habitables des maisons²⁴.

Ils semblent ainsi reprendre possession d'espaces dont ils ont été privés durant de nombreuses semaines (ici, à la fois les rues et les pièces de la maison, symboles d'un retour à la vie courante).

Dans les villages assiégés, la contrainte qui pèse sur l'espace domestique est un motif de souffrance, à la fois physique (manque de sommeil, possibles maladies) et psychologique (crainte du bombardement, longueur d'un siège dont on ne voit pas la fin). Si nos sources belfortaines n'en témoignent pas directement, on dispose en revanche de davantage de récits de première main qui abondent dans ce sens pour le bombardement de Strasbourg. Le boulanger du quai Finkwiller compte ainsi les nuits passées à la cave (1^{er} septembre) :

Dix jours et dix nuits sans être sortis de nos habits, dix jours et dix nuits de campement à la cave [...] Nos santés heureusement se maintiennent quoique nous vivions comme au bivouac.

Des faits similaires sont encore rapportés le 8 :

Voilà 15 jours que nous logeons à la cave, j'ai couché pour la dernière fois dans mon lit en haut le jeudi 25 Août de 8 hrs du matin à midi après une nuit passée assis sur une chaise dans

²³ *Ibid.*, p. 140.

²⁴ DOLL É., *Journal du siège de Belfort...*, op. cit., p. 171.

la cave. [...] on soupire après le moment où on pourra remonter son ménage et ses meubles qui se détériorent dans l'humidité des caveaux où ils sont entassés. Ce moment, quand viendra-t-il ?

On notera également que l'un des aspects qui semble les plus pénibles de cette vie sur le qui-vive est l'impossibilité de changer de vêtements, qui revient régulièrement sous sa plume. Le diariste publié par l'*Industriel Alsacien* fait également part de la souffrance liée à la suspension de la vie quotidienne et de l'exposition de son foyer :

Toutes les nuits, nous les passons dans la cave ; depuis trois semaines, je ne me suis pas déshabillé la nuit, et il me semble que le plus grand bonheur dont on puisse jouir, c'est de pouvoir de coucher dans un lit et de dormir tranquillement sans obus, ni incendie ; c'est horrible une existence pareille ! on ne vit plus au milieu de ces détonations.

Malgré tout, certains assiégés tentent de reproduire le confort de l'espace domestique, au moins dans une certaine mesure : Rachel Chrastil ne manque pas rappeler que les caves sont parfois meublées avec soin et garnies d'objets familiers ou précieux. C'est le cas de la famille de Cécile de Dartain, qui, de l'aveu de la jeune fille, se résigne à s'encaver assez tardivement (autour du 20 août) :

Le soir, dès 7 heures et demie, nous étions au grand complet dans notre salon d'un nouveau genre ; l'organisation du dortoir a été très compliquée, les matelas posés les uns à côté des autres avec des oreillers composaient nos lits [...] L'installation des lits est toujours un moment très intéressant. Louise est la grande organisatrice ; elle installe très bien son monde, et pour peu que les Prussiens nous tiennent ainsi longtemps en éveil par leurs continuelles menaces, nous finirons par faire quelque chose de tout à fait confortable.

Leurs voisins, les Maisonneuve, qui occupent un compartiment vis-à-vis du leur, qu'ils ont investi plus tôt, jouissent également d'un certain luxe, par rapport à d'autres assiégés :

Ils occupent, je te l'ai dit, la cave de M. de Lagabbe ; ils sont on ne peut mieux. Canapé, fauteuil, table avec lampe, livres, albums, rien n'y manque. Au-dessus de ce petit salon, une espèce de soupente est établie ; au moyen d'une échelle on s'introduit là-haut pour se coucher. Père, fils et filles se glissent là-dessus tous les soirs.

La vie d'assiégé constitue ainsi une expérience à part entière de la guerre franco-prussienne. Toutefois, elle diffère d'une ville à l'autre : les Strasbourgeois et les Belfortains sont surtout marqués par le bombardement et ses conséquences, les Messin par la faim et les épidémies. Cela n'empêche pas d'identifier des constantes : l'isolement est une contrainte dont tous les assiégés souffrent, indépendamment de la ville considérée et, avec lui, l'angoisse née de l'incertitude. La soumission à une autorité militaire que l'on tend souvent à rejeter pour diverses raisons en est une autre. D'une manière générale, la suspension du cours normal de l'existence est, sans doute, ce qui caractérise le mieux la vie en siège : les individus sont ainsi privés de leurs activités et de leurs espaces du quotidien, pour une durée indéterminée. Dans ce temps suspendu et cet espace fermé, un certain nombre d'entre adoptent une posture d'observateur et élaborent, consciemment ou non, de véritables témoignages qui mettent à égalité ceux qui les font, comme le souligne Éléonore Reverzy :

Une des forces de l'écrit de témoin est sa nature intrinsèquement démocratique, rendue particulièrement sensible au XIX^e siècle, du fait de l'instruction obligatoire et de l'accès massif à l'écriture et à la lecture : tout le monde est égal face à l'événement et tout le monde peut en entreprendre le récit. Le témoignage est en cela et d'abord « transmission d'une expérience vécue, que l'on tente de faire partager au destinataire¹. Regards savants et regards ordinaires s'équivalent².

Ces propos qui s'appliquent aussi bien aux récits de la campagne qu'à ceux des sièges s'appliquent également à une troisième situation, sur laquelle il convient désormais de nous arrêter : la vie dans les arrières. Des rapprochements peuvent d'ailleurs aisément être faits entre la vie des occupés et celle des assiégés et, dans une certaine mesure, celle des engagés, tant ces trois situations peuvent être imbriquées : depuis Metz assiégé, on observe les villages alentours, théâtres des affrontements, dont certains sont parfois incendiés par l'ennemi. Depuis Barr, Émilie d'Andlau-Hombourg observe au loin l'incendie qui fait rage à Strasbourg et entend quotidiennement le bruit du bombardement, de même de Louis Ray depuis Montbéliard qui mentionne quotidiennement à partir du 2 décembre le vacarme des obus tirés sur Belfort. De plus, les populations de l'arrière cohabitent un temps avec les troupes françaises lors de leur passage. Quoique de manière différenciée, tous partagent une expérience de guerre faite d'incertitudes et d'angoisse, souffrant de privations et l'isolement, dans laquelle les violences, au sens large, tiennent le plus souvent une place centrale.

¹ Note de l'autrice : Carole Dornier, Avant-propos du volume *Se raconter, témoigner*, C. Dornier, (dir.), *Elseneur*, n°17, sept. 2001, p. 12.

² REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 13-14.

En nous penchant sur la vie des arrières, nous achevons ainsi notre tour d'horizon de la mise en écriture à chaud de l'expérience de guerre.

Chapitre 5 : Expériences de l'arrière

Parmi les trois situations de guerre expérimentées par les Français, l'occupation (précédée par l'invasion) est à la fois celle que partage le plus grand nombre ainsi que la plus durable. Nos recherches, sans permettre d'établir un corpus de sources significativement plus ample que pour les écrits de siège (le contexte urbain, ainsi que la « suspension » du cours « normal » des existences peuvent éventuellement l'expliquer, comme nous le suggérons plus haut), ont toutefois permis de dégager un nombre significatif d'écrits, essentiellement des journaux. On y trouve aussi bien des manuscrits (sept sources) que des imprimés (11 sources). On notera par ailleurs que certains récits de siège se poursuivent après la capitulation des places auxquelles ils se rapportent et peuvent ainsi être exploités dans les deux chapitres. On pense notamment aux journaux messins d'Henri Jeandelize, Albert Sanné, de Jean-François Thuillier et d'Afranée Maréchal.

À l'échelle du pays, comme le souligne Stéphane Audoin-Rouzeau, ces « occupés » se répartissent dans « plus d'une trentaine de départements », tombés « partiellement ou totalement¹ » sous le contrôle de l'ennemi. Nos sources se concentrent dans sept d'entre eux, de la Marne au Doubs, en passant par les départements lorrains et alsaciens.

Concrètement, l'expérience de l'arrière s'articule autour de trois aspects saillants. D'une part, une fois connue la nouvelle des déroutes françaises du début de la guerre, la crainte de voir l'ennemi arriver chez soi cristallise un premier moment d'angoisse chez les populations des campagnes comme des villes, qui se savent désormais sans protection et qui craignent réquisitions et exactions, parfois à raison, parfois exagérément : si des violences sont bien commises par l'ennemi, en particulier (mais pas exclusivement) lorsqu'il fait face à des résistances (sabotages, attaques isolées, harcèlement par des troupes de francs-tireurs...), elles ne permettent pas de justifier « l'image de terreur² » qui lui est attachée (aux soldats prussiens en particulier), partout alimentée par des rumeurs souvent fantaisistes. Ces angoisses sont d'ailleurs rapidement renforcées par une privation qui, en définitive, est

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 261.

² BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 169. Nous nous référerons aussi à des études plus régionales, à commencer par celles de François Roth (*La Lorraine dans la guerre de 1870...*, *op. cit.*).

commune à presque tous les Français en guerre et alimente les fantasmes : l'information fiable, qu'elle concerne la destinée nationale ou le sort de ses proches.

Un second point porte cependant sur l'ensemble des violences que subissent spécifiquement les civils de l'arrière : logement de troupes, prélèvements en nature, exactions contre les habitants des départements occupés constituent le quotidien de ces populations livrées à l'ennemi. La violence exercée directement sur les individus n'est pas en reste : « prises d'otages, incendies d'habitations, pillages, destructions gratuites, fusillades de suspects. », d'après la liste dressée par Audoin-Rouzeau, qui précise toutefois que ces traitements sont « réservés par priorité aux localités qui avaient fait mine de résister », afin de « terroriser les populations³ », stratégie qui s'avère souvent payante. Parmi nos scripteurs occupés, aucun ne prêche la révolte ; certains d'entre eux fustigent plus volontiers les esprits téméraires qui manifestent trop ouvertement leur refus de coopérer. En revanche, soulignons-le encore, la fiabilité des informations qui circulent à ce sujet à travers les territoires occupés est douteuse dans bien des cas.

On terminera avec un troisième aspect de l'expérience des populations occupées : la nécessaire et souvent douloureuse cohabitation avec l'occupant, tantôt courtois, tantôt arrogant et brutal, qui ancre l'invasion jusque dans les foyers des populations de l'arrière, bien qu'elle soit très inégale dans le temps et l'espace comme le souligne François Roth pour la Lorraine en particulier :

La présence ennemie est assez lâche, car, en dehors des axes routiers, des points stratégiques et des grandes villes, les troupes d'occupation sont rares ; bien des villages n'ont jamais vu le moindre soldat allemand et le passage d'une troupe de uhlans est une curiosité redoutée⁴.

Ainsi, les populations des territoires occupés ne vivent-elles pas toutes la guerre de manière homogène, entre angoisses, isolement et cohabitation avec l'ennemi.

³ *Ibid.*, p. 262.

⁴ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 64.

A) ANGOISSES

Les habitants des frontières ont tôt fait d'apprendre les premiers revers de l'Armée du Rhin à Froeschwiller comme à Forbach. Renée de Riocour, à Aulnois-sur-Seille, n'est qu'à 70 kilomètres du second de ces théâtres de la guerre. Dès le lendemain, l'inquiétude la gagne ; elle ne manque d'ailleurs pas de décrire la panique perceptible autour d'elle, tout en se montrant elle-même plus mesurée ; « l'incroyable vérité », celle de l'invasion, s'impose petit à petit. Ainsi le 8 août, « d'après la tournure si inattendue et si incompréhensible que prend tout cela, une invasion de ce Pays-ci est paraît-il possible. ». Un éventuel départ vers Nancy est déjà évoqué, bien qu'elle peine à s'y résoudre :

Cela peut donc arriver, il faut être prêt, mais je ne sais pourquoi, moi qui suis si peureuse, j'ai bien de la peine à me mettre cette possibilité-là sérieusement dans la tête... je n'y crois pas !!! Car ne faudrait-il pas pour cela une grande et complète défaite ? Et vraiment non ! Ce n'est point à craindre !

Autour d'elle, elle décrit cependant « la panique partout, le Pays sens dessus dessous. » L'agitation commence à gagner une population qui se sent désormais particulièrement exposée malgré l'absence de certitude claire. Il convient de s'arrêter dans un premier temps sur cette première expérience d'occupation qui est, en fait, une occupation des esprits, expérimentée par anticipation, pour des individus qui, tout en étant proches des théâtres où se joue leur destin, n'en restent pas moins dans une incertitude durable et particulièrement éprouvante¹.

1) Être exposé

a) Le choc de l'invasion : stupeur, incrédulité et attente

Les propos de Renée de Riocour, apprenant l'arrivée imminente de l'ennemi, sont empreints de deux émotions qui se mêlent sous sa plume : la stupeur et l'incrédulité. Consciente de l'invasion imminente et se sachant brusquement exposée, la situation semble cependant lui apparaître comme trop grave pour être suivie de conséquences concrètes, ce qui ne l'empêche pas de s'y préparer. Elle n'est pas la seule. Dans le département voisin, Marie-Anne de Fallois exprime le 12 août tout son désespoir dans une prière :

¹ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 61.

Ô Vierge Marie ! [...] Permettez-vous que nos ennemis foulent sous leurs pieds les cadavres de nos pères et de nos frères, et pénètrent jusqu'au cœur de la France ? Non, ce n'est pas possible... Vous viendrez à notre secours, ces héroïques soldats ne tomberont pas en vain².

Plus à l'Ouest, à Barbonne-Fayel, Adrien Monceau espère que l'ennemi ne se montrera jamais dans sa commune et tente de rassurer ses fidèles. Le 8 septembre, première notice en guerre, il écrit ainsi :

Quant à moi je prêche chaque soir, et mon petit auditoire s'est insensiblement arrondi. Jusqu'au désastre du 3^{7^{bre}} j'ai pu les rassurer. Excepté le samedi 27 août, jour de panique incroyable, j'ai pu leur [mot illisible] la confiance que l'ennemi ne les visiterait pas.

Mais le 4 septembre, l'arrivée d'une dépêche (annonçant la chute de l'Empire ?) jette le trouble au sein de la population :

[...] la terrifiante nouvelle nous a plongés dans la stupeur. Je n'ai dit que la messe basse ; et comme un doute s'élevait sur l'authenticité de cette malheureuse dépêche. Je suis allé à 1h à Sézanne³, d'où je suis revenu ayant perdu la ressource du moindre doute.

Pessimiste quant à la destinée nationale, il espère, sans trop de conviction, que l'ennemi ne se montrera pas dans le village : « Enfin jusqu'ici nous n'avons pas vu le moindre casque noir, tandis que les deux autres tiers du diocèse en ont été inondés. Mais hélas ! l'avenir a-t-il dit son dernier mot ? » D'une manière générale, l'incrédulité ne dure pas, l'évidence s'imposant rapidement aux habitants proches des frontières ou susceptibles de se situer sur la route de l'armée ennemie. Parmi ceux qui écrivent, aucun n'exprime de ressenti véritablement personnel ; ils décrivent plutôt ce qu'ils observent autour d'eux. À Nancy, Louis Lacroix, dans un récit mis en forme et publié, après avoir fait l'objet d'une première écriture *in medias res*, relate le 7 août l'émotion qui gagne ses concitoyens : « Pour se faire une idée de la stupeur de la ville dans ce terrible moment, il n'y a qu'à se rappeler le célèbre passage où Plutarque raconte l'effet foudroyant du discours du prêtre Pomponius annonçant aux Romains la défaite de Trasimène⁴. » Cette première irruption de la guerre, réalité encore intangible, plonge une partie des populations exposées dans une angoisse mêlée d'attente: on

² FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du Père L...*, *op. cit.*, p. 180.

³ Commune de la Marne située à un peu moins de dix kilomètres de Barbonne-Fayel.

⁴ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 31. La bataille de Trasimène (21 juin 217 av. J.-C.) est l'une des batailles majeures de la deuxième guerre punique. Hannibal Barca mène alors les Carthaginois à travers l'Italie qu'il vient d'envahir. Après deux victoires, il défait à nouveau les troupes romaines dans le vallon du Lac Trasimène. Le consul Flaminius est tué au cours des affrontements. Arrivée rapidement à Rome, la nouvelle y est annoncée par Marcus Pomponius Matho. Plusieurs auteurs romains sont Polybe et Silius Italicus ont relaté la panique qui gagne alors ses habitants.

ignore quand et sous quelle forme, mais on la « sent » arriver. Louis Lacroix en témoigne, en évoquant une nouvelle fois Nancy : « Il y règne la même agitation que la veille, avec un redoublement de bruits et d'alarmes, car on sent que l'invasion est inévitable et imminente. » Le 7 août, Marie-Anne de Fallois tient un propos similaire : « Je sens confusément d'insondables malheurs en marche vers nous⁵. », tout comme Renée de Riocour le 9 : « Quoiqu'il n'y ait rien de nouveau d'important, tout le pays est sens dessus dessous ; on sent l'ennemi qui approche ! » On l'a vu sous sa plume, comme chez Adrien Monceau, cette situation entraîne des réactions de panique, d'autant plus que les rumeurs qui courent sur le compte des Allemands, ainsi que les représentations que l'on s'en fait, sont de nature semer l'épouvante. Louis Lacroix livre à ce sujet une analyse d'une grande justesse :

[...] si l'on a eu de la peine à se faire à l'idée de la guerre, on en a bien plus encore à se faire de celle de l'invasion. Cette nouvelle menace, surprenant les esprits dans l'irréflexion de la peur, les livre à toutes les craintes imaginaires qui grossissent la réalité d'un danger, et l'on s'épouvante à l'idée des scènes de violence, de meurtre, de pillage que l'on regarde comme le cortège inséparable d'une invasion⁶.

À Mulhouse, Ernest Meininger fustige « les imbéciles » qui, dès l'annonce de la défaite de Froeschwiller, affirment que l'arrivée de l'ennemi est imminente (7 août), encourageant les mouvements de panique⁷. À la même date, cette nouvelle provoque une émotion similaire à Colmar : « Consternation générale. Larmes, effarement, visages sombres⁸ », d'après le récit de Julien Sée. De son côté, Henri Jeandelize, scripteur très actif durant et après le siège de Metz, tient son journal dès l'entrée en guerre. Après les annonces du 7, il fait état d'une « agitation indescriptible » dans la ville, renforcée par l'absence de nouvelles certaines. Il témoigne de la fièvre qui gagne ses habitants : « La population avide de nouvelles occupe les places et est exposée à la plus vive émotion. » L'inquiétude est d'ailleurs renforcée par le peu de protection dont bénéficie la place à cette date, aux dires du diariste : « un bataillon de grenadiers pour le service de la préfecture [...], un détachement de douaniers et des réserves

⁵ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du Père L...*, *op. cit.*, p. 180.

⁶ *Ibid.*, p. 34-35, notice du 7 au 11 août.

⁷ En réalité, les troupes allemandes ne sont qu'à Haguenau à cette date, soit à près de 150 kilomètres au nord de Mulhouse. D'une manière générale, alors que « les théâtres d'opérations principaux se déplacent très rapidement vers l'ouest, la progression de l'occupation du territoire alsacien par les troupes allemandes a été extrêmement lente, entrecoupée de longs sièges. », ainsi que le rappelle François Igersheim (IGERSHEIM F., « L'occupation allemande en Alsace et en Lorraine. Le commissariat civil du Gouvernement général d'Alsace et de Lorraine, d'août 1870 à février 1871. Un aperçu », in L'HUILLIER F. (dir.), *L'Alsace en 1870-1871*, Strasbourg, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1971, p. 249).

⁸ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.*, p. 46.

que le chemin de fer amène à chaque instant. » Comme pour les villes bloquées, la fiabilité des informations qui circulent en territoire occupé est très variable, surtout lorsqu'elles font état de succès remportés par les Français. Dès les revers du 6 août, la population est, à cet égard, largement livrée à elle-même, attendant impatiemment les journaux, guettant le courrier avec inquiétude. Le 8 août, au milieu de la panique, les suppositions alarmistes vont bon train à Aulnois-sur-Seille, où Renée de Riocour décrit l'arrivée du courrier :

Chacun avait beau l'interroger, le dévorer des yeux, longtemps à l'avance, ... il ne disait rien, il ne plaisantait plus comme à l'ordinaire, mais son air triste, embarrassé, presque honteux, son silence contraint, jusqu'à ce qu'ayant ouvert les journaux, il n'ait plus rien à taire de l'incroyable vérité, tout cela pouvait suffire à nous ôter tout espoir !

Plus au sud, du côté de Besançon, Isabelle Febvay résume bien ce rapport ambivalent à l'information que l'on désire tout en la redoutant :

Les journées si sombres, si douloureuses, se déroulent pourtant suivant les lois immuables de la vie. Mais combien sont angoissantes les heures du soir ! surtout alors qu'on espère et qu'on craint les nouvelles⁹.

Celles-ci commencent d'ailleurs à être rares et fort incertaines, comme en témoigne Marie-Anne de Fallois le 17 août : en l'absence de lettres et de journaux « tout se borne à des racontars de paysans¹⁰. » On constate ainsi qu'avant même l'occupation effective des territoires, l'arrivée annoncée de l'ennemi provoque une émotion très vive parmi leurs habitants. Les bruits et les rumeurs alarmistes, souvent contradictoires provoquent de véritables épisodes de panique collective au sein de populations condamnées à attendre fébrilement les informations officielles. Ce n'est d'ailleurs qu'un prélude à l'existence sous occupation, ponctuée de fausses nouvelles qui circulent malgré la méfiance qu'on peut y attacher. Nous aborderons ce point plus loin. D'autres n'attendent pas et jugent bon de partir pour trouver refuge ailleurs : les campagnards dans les villes voisines, les citadins dans d'autres villes ou à l'étranger¹¹.

⁹ FEBVAY I., *La Défense de Besançon...*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du Père L...*, *op. cit.*, p. 184.

¹¹ À cet égard, l'exemple de la famille d'Antoine Zopff, adjoint au maire de Strasbourg, peut être mis en avant : son épouse, sa fille et ses deux jeunes fils (Albert, l'aîné, sert sous les drapeaux) s'exilent ainsi en Allemagne avant le début du siège de la ville.

b) (Se) mettre à l'abri

Ce matin on a annoncé la présence de l'ennemi sur des points très rapprochés de notre ville, à Rioz, à Montbozon, à Voray même. [...] Toute la journée ça a été un défilé de voitures de paysans amenant leur mobilier, leurs denrées et leurs bestiaux dans notre ville¹².

Conservateurs de la bibliothèque de Besançon depuis 1866, Auguste Castan témoigne ainsi dans son journal des mobilités humaines induites par l'approche de l'ennemi et la circulation de rumeurs alarmantes sur son compte (20 octobre). Si l'agitation retombe nettement dès le lendemain (« Journée assez calme. La panique s'est calmée ; le courant des déménagements ruraux s'est ralenti¹³ »), ces files de campagnards quittant leur village à la hâte sont un motif récurrent dans nos sources, quelle que soit d'ailleurs la fonction de celui qui écrit. Ainsi, autour du 10 août, l'officier de Figeac décrit « de longues files de charrettes » près de Metz, « des déménagements complets » de villageois qui « avaient abandonné leur maison, chargé leurs lits, leurs meubles, leurs provisions pour l'hiver » pour se diriger sur la ville. Pour rappel, malgré des évaluations imprécises, on estime à 20 000 le nombre de réfugiés qui s'y trouvaient durant le siège¹⁴. Henri Jeandelize en témoigne d'ailleurs le 9 août, tout en précisant que certains cherchent à l'inverse à quitter la ville pour s'abriter ailleurs : « Il arrive à Metz beaucoup de familles du département, tandis que des familles de Metz encombrant la gare pour partir. » Même constat la veille à Colmar, où Julien Sée écrit : « Tout le monde est déjà sur pied. On ne voit que gens qui déménagent. Beaucoup veulent se réfugier en Suisse, mais les portes de la gare sont fermées¹⁵. » Parmi nos scripteurs, on compte bien entendu le cas de Jean-François Thuillier, déjà mentionné plus haut, venu chercher asile dans les murs de Metz avec sa famille. Autour de Marie-Anne de Fallois, on hésite le 13 août : « On ne sait que faire autour de moi : Partirons-nous ? Resterons-nous¹⁶ ? ». On opte finalement pour la seconde option le lendemain. Du côté de Renée de Riocour, on l'a vu plus haut, la possibilité d'un exil vers Nancy est formulée dès le 7 août. Le 9, elle prend corps :

Mais j'entends le courrier... mon dieu... quelles nouvelles ? [...] De plus en plus mauvaises ! .. Il faut, il faut partir !... Du moins nous autres femmes ! Mais mon Dieu ! Quelle inquiétude ! Quelle angoisse subite et qui vous serre le cœur à vous étouffer ! [...] Dieu quel départ ! Et puis surtout laisser Papa ici ! Quelle angoisse de plus ! [...]

¹² Transcription du journal d'Auguste Castan, p. 3.

¹³ *Ibid.*, p. 4.

¹⁴ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 253.

¹⁵ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁶ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, *op. cit.*, p. 181.

Nous partons demain à 7 heures pour Pont-à-Mousson ! Mon Dieu ! Est-ce que tout cela n'est pas un rêve ? –

Il s'agit, dans nos sources, du seul exemple de départ décrit non plus de l'extérieur mais de l'intérieur par l'un des individus qui en fait directement l'expérience. Les familles de l'aristocratie –mais elles ne sont pas les seules – ont particulièrement tendance à mettre à l'abri les femmes et les enfants, en particulier les jeunes filles. Ce fut notamment le cas à Paris, en prévision du siège, à l'exemple de Geneviève Bréton et ses sœurs. Le 6 août, toute la famille réside dans une maison en location de Villers-sur-Mer. Après les premiers revers de la guerre, les parents rentrent dans la capitale en laissant leurs enfants derrière eux. Ils y reviennent toutefois le 27 août, cédant aux supplications de la jeune fille. Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt insistent bien sur ce point : « On sait également qu'à Paris une partie des classes aisées a quitté la ville, pour ne pas subir le Siège, ou bien a éloigné femmes et enfants¹⁷. » Louis Lacroix livre un constat similaire, tout en insistant sur le souci de ses concitoyens à protéger particulièrement les femmes et les jeunes filles : « Il y a des pères qui font partir leurs filles, et des maris qui se séparent de leurs femmes pour mettre leur honneur en sûreté¹⁸. » Femmes et enfants n'ont toutefois pas le monopole de la vulnérabilité d'après certains bruits qui circulent. Dans Strasbourg assiégé, on prétend que l'ennemi mobilise de force des habitants des villages alentours pour participer à la construction des ouvrages de siège. Autour de Pont-à-Mousson, on raconte de la même manière que les hommes sont enrôlés de force par l'armée allemande. C'est ce que rapporte Renée de Riocour, réfugiée dans la ville, dans la notice du 15 août :

Quant à la ville, elle était littéralement encombrée de voitures ou plutôt d'immenses charriots venant des environs, et contenant quelquefois jusqu'à 16 ou 18 personnes, ou bien encore des familles entières, leur mobilier, etc... Ah ! Que cette fuite en masse de la population faisait donc aussi, et peut-être tout autant mal à voir ! [...] On avait tellement répandu le bruit : que les Prussiens s'emparaient de tous les hommes valides pour leur donner des armes, qu'il n'y avait plus moyen d'en retenir à l'approche de l'ennemi ; et quand on leur demandait : « mais enfin, où allez-vous donc tous ? ils répondaient presque toujours : « nous ne savons pas ! Mais nous avons laissé nos femmes et nos Enfants, nous avons tout quitté, pour ne pas servir les Prussiens.

¹⁷ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 139.

¹⁸ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 35.

Livrés à eux-mêmes, les habitants de l'arrière – du moins certains d'entre eux – cèdent d'autant plus facilement à la panique qu'ils sont encore sous le choc des défaites et de l'invasion qui s'ensuit et qu'ils ne savent bien souvent pas à quoi s'en tenir alors que « les informations qui leur parviennent par bribes et avec beaucoup de retard, sont mêlées aux fausses nouvelles¹⁹ », comme le souligne François Roth au sujet des populations lorraines au moment de l'invasion. Nous développerons ce point plus loin.

On notera enfin que la mise en sûreté des individus qui se déplacent s'accompagne souvent d'une tentative pour préserver leurs possessions, qu'ils les emmènent avec eux ou qu'ils prennent soin de les dissimuler avant de partir. Aux « déménagements ruraux » évoqués par Castan fait écho une confidence de Renée de Riocour, la veille de son départ : « L'argenterie et autres objets précieux sont cachés. » De son côté Louis Lacroix affirme que « bon nombre d'habitants rassemblent leurs bijoux, leur argenterie, leurs valeurs, et s'ingénient à leurs (*sic*) trouver de sûres cachettes²⁰. »

Ainsi, l'invasion plonge les populations des territoires frontaliers dans une vive émotion qui provoque une panique plus ou moins forte suivant le crédit que leurs habitants donnent aux rumeurs qui circulent sur l'ennemi et les représentations qu'ils y attachent. Rapidement, on cherche à s'informer par tous les moyens alors que l'information est rare, incertaine et circule lentement, d'autant plus que l'invasion isole petit à petit les zones gagnées par les armées allemandes du reste de la France.

2) Être isolé

a) Des nouvelles rares et incertaines

Dès le début de l'invasion, l'information constitue un enjeu de premier plan aussi bien pour les populations des territoires occupés que pour l'occupant. Nos sources vont très largement dans ce sens. On l'a vu, pour les assiégés, on peut identifier une rupture plus ou moins nette mais toujours vivement ressentie entre l'intérieur et l'extérieur des murs. Tel peut également être le cas pour les communes passées sous l'emprise de l'ennemi, comme l'écrivent Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt :

¹⁹ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 37.

²⁰ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 35.

Le véritable drame des Français des régions envahies en 1870 est ce sentiment que le pays est de plus en plus fractionné en une multitude d'entités ne communiquant plus les unes avec les autres.

Dès les échos des premières défaites, l'angoisse liée à l'arrivée prochaine de l'ennemi entraîne, on l'imagine, un besoin de s'informer par tous les moyens, dans un contexte de « désarroi » qui se « traduit par une crédulité de plus en plus grande des populations, comme si elles étaient prêtes à se raccrocher à n'importe quelle nouvelle encourageante²¹. » ou, au contraire, à s'abandonner aux bruits les plus alarmistes. C'est ce que rapporte Renée de Riocour tout au long de son journal et dès le 7 août, alors que l'on attend encore une confirmation des défaites de la veille :

[...] que l'imagination dans ces moments d'attente inquiète est donc une terrible chose ! Sans parler de ceux qui passent leur temps, l'oreille collée contre terre en affirmant très sincèrement entendre... ce qui n'a jamais existé que dans leur esprit frappé ! Quelle bizarre et triste nouvelle existence que cette vie toute d'appréhension d'attente anxieuse !

Cependant, il n'y a souvent pas besoin de tendre l'oreille pour entendre au loin le bruit des canons, sans savoir pour autant à quoi s'en tenir et ne pouvant aventurer que des suppositions à leur sujet : nous l'avons souligné précédemment, la proximité du feu est l'une des composantes essentielles de l'expérience de guerre des populations de l'arrière. Le 26 août, Renée de Riocour témoigne en ce sens, en revenant sur son séjour à Pont-à-Mousson²² (nuit du 23 au 24 août) :

Enfin, la journée se passe sans rien de nouveau, de positif, nous dirions, et puis on va se coucher ; mais voilà que dès 11h, nous sommes réveillés en sursaut par un coup de canon (quel réveille-matin et quelle impression !)

Craignant une attaque imminente, la maisonnée se tient prête à s'abriter à la cave. Finalement, l'attaque n'a pas lieu, mais on continue d'entendre une « foule de coups de canon (sans doute des signaux) et même (dit-on ?) la fusillade dans le lointain. » Comme les assiégés, l'expérience de guerre des populations de l'arrière résulte d'une mobilisation des sens et en particulier de l'ouïe. En cela, le récit de Renée de Riocour est d'une grande richesse. À plusieurs reprises, elle évoque le bruit du canon entendu au loin (28 et 30 août, 2 et 5 septembre, pour ne citer que ces dates). Des tentatives sont faites pour les interpréter, avec

²¹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 161.

²² Elle est de retour à Aulnois-sur-Seille depuis le 24.

plus ou moins de réserves. Le 28 août, elle affirme que ce sont les canons de Metz qui tentent de « détruire les premiers ouvrages de l'ennemi. » Le 10 septembre, elle évoque des détonations qui viennent de Toul, assiégé depuis le 16 août (tout comme Louis Lacroix depuis Nancy, à la même date). Mais souvent, elle déplore l'ignorance dans laquelle elle et ceux qui l'entourent sont forcés de demeurer, malgré la proximité des théâtres où se joue le destin national. Ainsi le 5 septembre :

Ah ! Certainement, l'un des plus terribles côtés de notre position, qui en a tant hélas, est cette absence complète de nouvelles, ou du moins de nouvelles sérieuses : non, on ne peut se faire une idée exacte, à moins d'y avoir passé soi-même, du supplice moral de gens, qui se savent et se sentent à quelques kilom. du centre des opérations, qui se réveillent chaque matin au bruit du canon et... malgré tout cela ne peuvent rien apprendre de positif, n'entendant que des bruits se détruisant à chaque instant l'un l'autre.

Elle confirme par ailleurs ce qu'indique Henri Jeandelize : vivre au rythme de rumeurs contradictoires qui font état de victoires françaises démenties aussitôt met à l'épreuve le moral des populations en guerre, usées par une situation qui paraît parfois interminable. Elles sont pourtant le lot des habitants des communes situées à l'arrière aussi bien que de ceux des villes assiégées, qui passent par toutes les émotions : de l'euphorie au désespoir, en passant par la défiance. Cette séparation d'avec le reste du monde est également soulignée par Louis Lacroix à Nancy (18 août) :

Il y a dix jours, nous étions en communication littéraire, scientifique, commerciale, politique ou familière avec le monde entier ; aujourd'hui notre horizon s'étend à quatre kilomètres ; nous sommes enfermés dans un cercle de fer que ne franchit plus ni un journal, ni une lettre, ni une revue, ni la plus intime communication de famille. Où sont nos chemins de fer ? Où nos télégraphes ? Où nos postes ? Où est enfin tout ce qui fait la vie d'une nation²³ ?

Même constat sous la plume de Marie-Anne de Fallois le 4 septembre :

Nous avons passé une semaine calme, menant l'existence de Robinson dans son île. Au milieu de son déchaînement de colère, d'angoisses, de mitrailles et de combat, prise entre l'armée française et l'armée prussienne, la petite vallée de S... est restée huit jours entiers sans entendre un coup de canon, sans voir un soldat français ni un soldat prussien, et chose plus triste, sans rien apprendre de ce qui les concerne²⁴.

²³ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 79.

²⁴ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, op. cit., p. 199.

L'absence d'information et le peu de fiabilité des bruits qui circulent à défaut conduisent souvent les populations à s'en méfier ; mais entre la persistance de certains récits et ce que l'on perçoit de loin de la guerre, la confusion n'en est pas moins considérable. Le récit de Renée de Riocour est particulièrement riche en la matière. Le 28 août, par exemple, elle évoque des succès imaginaires de l'armée française :

Hier encore, on parlait affirmativement de la bataille d'Aingeray qu'on avait d'abord placée à Pont S^t Vincent : nous avons entendu le Canon : cela est positif, l'avantage a été pour nous, mais on ne peut savoir où tout cela s'est passé ; voilà aussi plusieurs jours de suite qu'on parle d'un autre succès que nous aurions remporté près de Metz ; on ajoute que nous nous serions emparés d'un Grand Parc d'Artillerie : 102 bouches à feu mais toutes nos pensées se portent vers ce camp de Châlons²⁵, ces plaines de la Champagne où va encore se décider le sort de la France et particulièrement le nôtre !

Le 2 septembre, elle revient sur ce climat d'incertitude permanente :

Quoique bien près du centre des opérations (à peine 30 K. de Metz) nous savons peu, très peu de choses ou du moins il en court tant dans le Pays, de si ridicules autant qu'invraisemblables et fabuleuses..... qu'on ne sait plus du tout que croire !

Sans doute en désespoir de cause et faute d'autre perspective réjouissante, elle semble cependant donner du crédit aux fanfaronnades absurdes qui circulent sur le compte de Bazaine, enfermé dans Metz mais à qui on prête volontiers une attitude héroïque, proche de pousser l'ennemi à abandonner le siège de la ville. C'est le cas le 31 août :

[D'après] des récits de plusieurs bonnes gens revenant soit de Nancy, soit de Pont à Mous : le M^{al} Bazaine lui-même dit dans une dépêche envoyée au Minist. de la Guerre et répandue dans Pont à M., d'où copie nous en a été rapportée : « que l'ennemi est tout à fait entré dans ses plans. » Ce devait être Dimanche le 28 : la bataille a eu lieu à Jaumont, petit hameau entre Thionville et Metz, au milieu de grandes carrières de pierre où on aurait précipité les Prussiens ; on parle pour leur compte de 80,000^h, tant tués que blessés ! Cette journée et celle de Pontoy ont tellement anéanti l'un des 3 corps pruss. que le M^{al} dit textuellement : « nous n'avons plus que 2 corps à combattre » ; enfin il ajoute sur cette dépêche : « demain, nous livrons bataille sur toute la ligne. »

²⁵ Dans le journal de Renée de Riocour, le camp de Châlons-en-Champagne est régulièrement évoqué avec des chiffres le plus souvent fantaisiste. Dans la même notice, elle fait état de 400 000 soldats français qui y seraient cantonnés, soit une armée numériquement largement supérieure aux forces dont dispose alors le pays. Le 18 août, Mac Mahon dispose tout au plus de 80 000 hommes à cet endroit, auxquels s'ajoutent des unités disparates et inexpérimentées (gardes-mobiles et conscrits), soit des forces considérables, mais fort éloignées des espérances de la jeune diariste.

Mais quelle foi prêter à de telles nouvelles ? En effet, la confusion reste entière :

Mais ce ces dernières affaires, nous ne savons rien de positif ; les uns parlent en effet d'un rencontre à Mourmelon, d'autres assurent au contraire : que le P^{ce} Royal voulant éviter Châlons aurait été repoussé et battu plus bas, du côté de S^t Dizier et Bar-sur-Aube ; quoiqu'il en soit, il faut convenir que l'ensemble de tout cela est bon très bon ! Puisque voici le tiers de leur armée détruite.

Le 15 septembre, l'épisode – complètement fantaisiste – des carrières de Jaumont n'a toujours pas été démenti, ce qui conduit la jeune diariste en ne plus en parler au conditionnel. Elle fait ainsi écho aux analyses de Claude Farenc, qui portent principalement sur la Champagne mais évoquent également le cas de la Lorraine à titre de comparaison :

Devant cette disette d'informations, les bruits les plus fantaisistes connaissent un grand succès, comme en août l'histoire de l'anéantissement de plusieurs divisions allemandes dans une carrière près de Metz, ou en septembre le mythe de la voiture trouvée de balles ramenant en Allemagne le corps de quelque haut dignitaire²⁶.

Renée de Riocour illustre bien le crédit que de telles nouvelles finissent par trouver au sein des populations occupées. Malgré les réserves qu'elle exprime initialement, elle affirme que les troupes allemandes n'osent plus s'attaquer à Metz à cause de cet épisode qui, pourtant, n'a aucune véracité : « ils se souviennent trop bien de la Bousculade des carrières de Jaumont et encore du combat de Courcelles du côté de Thionville. » Au début du mois d'octobre, alors que la ville et ses habitants sont dans une situation critique, elle rapporte encore un haut fait sans aucun fondement, selon lequel Bazaine aurait trompé l'ennemi, en lui faisant croire à une attaque sur un point, pour le surprendre ailleurs. Le 5, elle écrit encore : « Le M^{al} Bazaine seul nous inspire encore de la confiance ; il les inquiète bien fort dans ce moment, et l'on allait même jusqu'à dire hier : qu'il avait forcé le Blocus de Metz ? » Le contraste avec la défiance dont ce dernier fait l'objet à l'intérieur de la place assiégée est saisissant. L'isolement fonctionnel, à commencer par l'interruption des lignes de chemin de fer, prive petit à petit les territoires de l'Est de nouvelles du reste du pays, en particulier de Paris. Ainsi, le 23 août, Julien Sée s'inquiète : « On apprend que la ligne de Paris-Mulhouse est coupée à Chalindrey. Nous serons donc absolument privés de nouvelles. » Le 25 août, il note ainsi : « Point d'autre journal que l'*Industriel*. » Pour tenter de rompre cet isolement, certains ont recours à des témoignages de voyageurs. D'autres cherchent à s'informer directement, par tous les moyens.

²⁶ FARENC C., « Guerre, information et propagande en 1870-1871 : le cas de la Champagne. », in *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1984 / 31-1 / p. 29.

Le même récit rapporte ainsi l'arrivée à Colmar d'un paysan de Wolxheim venu à pied (après une marche de plus de 60 kilomètres), « pour chercher des nouvelles et quelques journaux²⁷. »

Il évoque également le cas des habitants de Mutzig²⁸, le 22 septembre :

Les Mutzigois ont envoyé un exprès qui a traversé les lignes allemandes et leur rapportera, s'il plaît à Dieu, quelques numéros du *Courrier du Haut-Rhin*, de l'*Électeur souverain*, de l'*Industriel* et de l'*Indépendant*²⁹.

Louis Lacroix de son côté évoque de rares occasions de correspondre avec « le dehors », Paris en particulier (13 août) :

À défaut de la poste, qui ne marche plus, il part encore des messagers ou des courriers pour les petites villes voisines, qui sont libres de toute occupation. Informé qu'un de ces courriers va partir pour Neufchâteau, je fais une lettre pour mon frère, et je cours, ou plutôt je vole pour la porter au lieu dit. Chemin faisant, je rencontre notre ami Vagner, à qui je fais part de l'occasion dont je viens de profiter pour correspondre avec Paris. Aussitôt il détale, en mettant sous bande quelques exemplaires du dernier numéro de son journal, l'*Espérance*, qui contient le récit de l'arrivée des uhlans, il les expédie par la même voie. Et voilà comment Paris et la France apprendront la triste situation où nous sommes³⁰.

Mais à mesure que la mainmise de l'ennemi devient effective, ces occasions se raréfient ; les correspondances avec le reste du pays restent exceptionnelles dans l'ensemble. Bien entendu, les relations amicales et familiales en sont également affectées. Renée de Riocour résume bien cet état de fait le 8 septembre :

La guerre se passerait au fond de la Prusse que nous serions je crois mieux renseignés ; du moins aurait-on des nouvelles, un signe de vie des nôtres qui sont en France et à l'armée ! et nous ne savons rien, absolument rien depuis 1 mois !

Un mois plus tôt d'ailleurs, la situation était déjà sensiblement la même concernant deux de ses oncles (notice du 8 août) :

Mon Oncle Maurice doit être en Alsace ; quant à mon oncle Hélion nous savons positivement que son Régiment était à cette désastreuse affaire de Wissembourg... mais depuis ! Nous sommes sans nouvelles !

²⁷ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.* Les passages cités se trouvent aux pages 85 et 87.

²⁸ Les deux communes mentionnées ici sont situées dans le département du Bas-Rhin à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Strasbourg.

²⁹ *Ibid.*, p. 84.

³⁰ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 53.

Cet éloignement et la rupture des communications se prolongent. Le 31 août, elle écrit encore :

Toujours aucune nouvelle de mon Oncle M. depuis le 9 Août, alors qu'il était à Colombey et (*sic*) d'où est datée la dernière lettre qui nous soit parvenue ! Mon Dieu ! Que cette ignorance complète et cette attente nous paraissent pénibles et longues, plus peut-être dans notre tranquillité relative ici, que quand nous étions occupées et absorbées à Pont-à-Mous, ce temps qui nous a fait l'effet d'un rêve !

Au cours de la troisième semaine de septembre, Louis Lacroix évoque les conséquences de l'encerclement de Paris, où réside une partie de sa famille. La dureté de la séparation apparaît sans équivoque sous sa plume (notice du 18 au 21 septembre) :

Paris est investi par les Allemands, nous voilà définitivement séparés des nôtres. Ce matin nous avons reçu une lettre datée du 12 dans laquelle, en prévision de l'événement, ils nous faisaient leurs tendres adieux. Chacun des enfants de mon frère avait écrit sur la dernière page quelques mots bien naïfs et bien doux. Ma mère ne peut se séparer de cette lettre qu'elle lit et relit en versant des larmes, et moi, je ne puis la lui voir entre les mains, sans me sentir gagné par la même émotion³¹.

Par ailleurs, de nombreux parents vivent dans l'incertitude du sort réservé à leurs enfants partis combattre. À cet égard, le récit de Julien Sée mentionne une anecdote au sujet d'un père, inquiet pour son fils dont il cherche désespérément à avoir des nouvelles (15 août) :

M. H... est parti à pied pour avoir des nouvelles de son fils, qui s'est battu à Wissembourg. Le pauvre père faisait pitié à voir. Il errait dans les rues comme une âme en peine, s'arrêtait à soupirer et à pleurer. Il a déclaré en partant qu'il marcherait tant que ses jambes le porteraient. Des jambes de 60 ans ! – Charles est son fils unique ; on le dit vivant, mais blessé et prisonnier³².

Pourtant, si les communications sont fortement ralenties et parfois entravées, elles ne sont pas impossibles pour autant. Le père de Renée de Riocour trouve ainsi le moyen de faire parvenir quelques nouvelles à Pont-à-Mousson, soit par écrit, soit oralement en profitant du déplacement d'un tiers, ce qui lui permet également de leur envoyer un laissez-passer pour regagner leur village le 24 août. Le 10 septembre, elle reçoit en outre des nouvelles de son

³¹ *Ibid.*, p. 218.

³² SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.* p. 67.

oncle M³³, « prisonnier depuis la bataille de Sedan !!! », ce qui ne manque pas de la soulager. On notera encore que depuis Tours, puis Zurich où il s'exile, suite à une campagne calomnieuse dont il est victime à Strasbourg, Antoine Zopff semble parvenir à communiquer sans trop de mal avec sa famille, notamment son épouse et sa fille (l'échantillon dont nous disposons est riche de plus de 40 lettres échangées entre le 14 novembre 1870 et le début du mois de février 1871). Ainsi, l'intensité des échanges postaux au sein des zones occupées varie dans l'espace et dans le temps, bien qu'ils soient globalement fortement perturbés. Cet isolement plus ou moins complet dans le temps et dans l'espace peut se poursuivre jusqu'à une date fort avancée dans le conflit. À cet égard, François Roth évoque la Lorraine dans les semaines qui suivent la capitulation de Metz, où « on assiste à la mise en place d'un réseau administratif de type prussien. » Il ajoute ensuite :

Il est très difficile de saisir les réactions des habitants. Dans un premier temps, c'est le choc de la défaite, l'hébétéude, l'indignation contre la trahison de Bazaine, puis il faut s'accoutumer à une situation que personne n'aurait osé imaginer quelques semaines auparavant. Il faut souligner à quel point cette population est mal informée ; certes les journaux ont reparu à Metz et à Nancy mais, comme ils sont à la merci de l'occupant, ils gardent une prudente réserve. C'est pourquoi, les nouvelles les plus invraisemblables circulent ; le nom de Gambetta devient un espoir magique ; beaucoup de jeune gens s'enfuient pour rejoindre ses armées malgré les menaces prussiennes ; dans les villes et notamment parmi les classes dirigeantes, dont les familles se sont réfugiées en Belgique et au Luxembourg, on saisit quelques bribes grâce à la presse belge, luxembourgeoise et allemande³⁴.

Il prend l'exemple d'Afranée Maréchal, en citant en particulier les notices des 8, 16, 17 et 31 décembre. Tour à tour, elle y souligne le caractère contradictoire des informations publiées par l'*Indépendance belge*, les objectifs de « germanisation de la « Lorraine allemande », des discussions avec son mari sur le sort de Metz qu'ils cherchent à démêler (elle est convaincue que la ville restera française, son mari est beaucoup plus pessimiste) et, enfin, le 31 décembre, elle se désespère sur le même sujet : « Ah ! mon mari dit vrai, ses pressentiments ne le trompent pas, Metz et Strasbourg avec leurs territoires seront la rançon de notre chère et malheureuse France³⁵. »

³³ Sans doute son oncle Maurice.

³⁴ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 61.

³⁵ *Ibid.* Pour l'ensemble de ces passages, nous renvoyons également à la publication intégrale de son journal (« Le blocus de Metz en 1870 », *Pays Lorrain*, 1910, p. 707 à 709).

Autant que la rareté des nouvelles fiables pour les populations, ces notices font également allusion à la prise en main des territoires occupés par les autorités allemandes. Variant selon l'espace considéré, elle conditionne grandement le quotidien des habitants des arrières dans les zones frontalières. Il convient à présent de s'attarder sur cet aspect central de l'expérience civile de la guerre de 1870.

b) Mainmise de l'Allemagne, défection de la France

Rapidement, l'Allemagne exerce un contrôle effectif sur les territoires occupés. C'est ce que rappelle Stéphane Audoin-Rouzeau :

La prise en main par l'ennemi d'un nombre croissant de départements français se fit [...] selon un processus assez bien organisé, quoique évolutif. Dès l'origine, les Allemands avaient prévu la création de Gouvernements généraux, chargés de l'administration des territoires occupés, subordonnés aux unités combattantes et sans cadre territorial fixe. [...] À la mi-août étaient créés le Gouvernement général de d'Alsace et de Lorraine, dont le but était de préparer l'annexion des territoires en question, et aussi le Gouvernement général de Lorraine, avec Nancy pour siège, mais où il ne s'agissait que d'assurer les tâches administratives : ce dernier intégrait l'actuelle Meurthe-et-Moselle, la Meuse, les Vosges, les zones occupées de Haute-Marne, de Haute-Saône et de Côte-d'Or³⁶.

Puis, le 16 septembre, le même appareil administratif est mis en place autour de Reims, pour les zones occupées après la victoire de Sedan. En procédant à ces rappels, Stéphane Audoin-Rouzeau souligne la volonté anticipée des forces assiégeantes d'imposer leur emprise sur les territoires dont elles prendraient le contrôle, tout en réservant un sort particulier à l'Alsace et à la Lorraine dont les populations devaient bientôt vivre avec la perspective de l'annexion³⁷. Pour Louis Lacroix, le constat est net :

[...] nous avons affaire à des gens qui savent s'y prendre. Sans supprimer nos subdivisions départementales, ils rétablissent le nom et l'unité de nos anciennes provinces et jettent les

³⁶ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870, La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 264.

³⁷ À cet égard François Roth souligne d'ailleurs que malgré le maintien provisoire de la législation française « divers indices montrent la direction vers laquelle on s'oriente : le mot de « Moselle » disparaît du vocabulaire officiel ; on parle de « Lorraine », puis de « Lorraine allemande » (*Deutsch-Lothringen*), expression révélatrice des intentions. Les fonctionnaires français ont été remplacés par des fonctionnaires allemands de tout grade et de toute compétence ; le comte Henckel de Donnersmarck, préfet de la Lorraine allemande, réside quelques semaines à Sarreguemines ; il entre à Metz le lendemain de la capitulation et prend possession des locaux officiels ; dans les semaines qui suivent, les premiers fonctionnaires prussiens reçoivent leur nomination et viennent prendre possession de leurs nouveaux postes [...] Les nominations s'accroissent à partir de janvier 1871. » (*La Lorraine dans la guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 60). À ce sujet, voir également IGRSHEIM F., « L'occupation allemande en Alsace et en Lorraine... », *op. cit.*, p. 249-250 notamment.

bases d'une administration bien autrement solide et vivante que la nôtre, qui les rend plus forts pour l'occupation de notre pays que nous ne le sommes, avec notre morcellement, pour sa défense³⁸.

À cette efficacité manifeste s'oppose en effet l'impuissance française, dont l'armée est bientôt anéantie ou mise hors d'état de combattre, avant que la capitale ne soit investie et assiégée. En outre, les communications sont entravées ou, à tout le moins surveillées, de même que les journaux en langue française, lorsqu'ils ne sont pas carrément interdits, selon qu'ils s'attirent ou non les foudres de l'occupant. Quoique de manière variable dans l'espace, la mainmise administrative se double « d'une tentative d'encadrement de la population sur le plan moral et culturel³⁹ », en remplaçant les journaux français par des publications allemandes, à l'instar des *Nouvelles officielles du Gouvernement général*, ou encore du *Moniteur officiel du Gouvernement général*, véritables outils de propagande⁴⁰. Le second est d'ailleurs évoqué par Louis Lacroix le 9 septembre :

C'est aujourd'hui que paraît le premier numéro du journal que l'autorité prussienne fait publier en français sous ce titre : *Moniteur officiel du gouvernement général de Lorraine et du préfet de la Meurthe*. [...] Il va sans dire que toutes les communes de la province sont tenues à s'y abonner aux frais de la caisse municipale. Ajoutons que c'est l'imprimerie Hinzelin⁴¹ qui est contrainte, par réquisition du préfet prussien, comte Renard, - car notre département a son préfet prussien comme la province a son gouverneur, - de fournir ses presses et ses ouvriers pour l'impression de ce journal⁴².

À Nancy comme dans la Marne⁴³, une certaine tolérance subsiste dans un premier temps pour certains journaux en français, dont *l'Indépendance belge*, « le plus répandu, semble-t-il, des journaux étrangers⁴⁴. » Ce dernier est toutefois interdit en janvier :

³⁸ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 129.

³⁹ *Ibid.*, p. 266.

⁴⁰ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre-franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 162-163, au sujet du *Moniteur Officiel* : « Celui-ci se changea peu à peu en journal d'opinion, s'efforçant d'orienter les habitants des zones envahies vers l'hostilité à l'égard de Gambetta et des hommes de Tours, rappelant sans relâche l'anticléricalisme des volontaires de Garibaldi, les menaces de subversion qui pesaient sur Paris, et le désordre dans lequel étaient levés les volontaires. » Toujours au sujet de la propagande de l'occupant, on peut se référer aux analyses de Claude Farenc au sujet du propagandiste Wolheim Da Fonseca, pour qui « il s'agit à la fois de critiquer l'adversaire et de défendre sa position propre. » en jetant le discrédit de l'action et la légitimité du gouvernement de la Défense nationale, en particulier contre Gambetta qu' « on n'hésite pas à [...] comparer à des despotes orientaux à cause de ses méthodes dictatoriales. » (*Moniteur officiel*, 8 janvier 1871). Cf. FARENC C., « Guerre, information et propagande en 1870-1871... », *art. cit.*, p. 35 à 38.

⁴¹ La famille Hinzelin gère également *l'Impartial*, l'un des principaux titres de la presse locale.

⁴² BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre-franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p.173-174.

⁴³ FARENC C., « Guerre, information et propagande en 1870-1871... », *art. cit.*, p. 29 à 32. L'historien souligne dans ces pages des variations similaires à ce que décrit Louis Lacroix quant à la tolérance pour les titres en

Nos affaires vont de plus en plus mal, écrit Louis Lacroix le 16, d'après les dépêches et journaux allemands qui sont nos seuls moyens d'information, depuis que l'usage de journaux en langue française, même l'*Indépendance belge*, nous est interdit⁴⁵.

Ce contrôle de la presse explique la surprise de Renée de Riocour, le 10 octobre. Après avoir déploré une nouvelle fois « la plus complète ignorance de ce qui se passe en France », elle évoque un journal, vraisemblablement interdit, « qui, je ne sais trop comment avait réussi à tromper la vigilance prussienne et à pénétrer jusqu'à nous... » De la même manière, les communications postales passent sous le contrôle de l'occupant. Louis Lacroix en fait état le 19 septembre et précise un mois plus tard, en citant un rapport du 20 septembre d'un certain Rosshirt⁴⁶, « administrateur des postes dans les territoires français occupés », que l'on compte « quarante-cinq villes ou communes où fonctionnent des bureaux de poste régis par des employés allemands. » À Nancy, devant le refus des facteurs français de travailler pour le compte de l'administration allemande, on mobilise « de pauvres ouvriers sans ouvrage » pour assurer la distribution du courrier⁴⁷. Quelques jours après la capitulation de Metz, Henri Jeandelize évoque également le rétablissement des communications et la nouvelle administration (31 octobre) :

Hier la voie ferrée a été rétablie. Le service des postes était réorganisé et fonctionnait d'après le système allemand à partir de 3 heures de l'après-midi ; enfin les fils du télégraphe étaient rattachés et aujourd'hui il fonctionne. À la préfecture et à la police les employés sont restés, au chemin de fer c'est une administration allemande qui dirige le service dans lequel sont entrés quelques employés de l'ancienne administration.

L'installation de la domination allemande dans les territoires occupés est facilitée par l'impuissance des pouvoirs français, privés d'armée et contraints d'organiser la résistance à distance. Coupés de Paris à tous les niveaux, livrés à l'occupant, certains de leurs habitants expriment leur désarroi face à la défection de l'exécutif français, qu'ils accusent souvent

langue française dans la Marne qui cesse progressivement entre septembre 1870 et le début de 1871. D'une part, l'espoir qu'ils nourrissaient de voir s'y développer un courant opposé aux hommes du 4 septembre est déçu. D'autre part, il s'agit pour eux de censurer les journaux « qui cherchaient à donner une image inexacte et injurieuse des autorités et des armées allemandes. » Parmi les journaux qui disparaissent, il cite ainsi *Les Dernières Nouvelles du Journal de la Marne* (fin septembre) ainsi que de deux titres républicains (*L'Écho Sparnacien* en novembre, *L'Indépendant Rémois* en janvier).

⁴⁴ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre-franco-allemande...*, op. cit., p. 267.

⁴⁵ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 425.

⁴⁶ Il s'agit de Johan Rosshirt, Directeur général des Postes Allemandes. Le 14 février 1871, il signe avec Germain Rampont, son homologue des postes françaises, une convention régulant les échanges postaux entre zone occupée et zone libre. Le tarif de port des lettres simples est fixé à 40 centimes, dont chaque administration perçoit la moitié. On parle alors de période du double affranchissement.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 266-267.

d'être trop occupé à se murer dans la capitale en attendant l'ennemi pour venir les délivrer, idée d'ailleurs parfois relayée par la propagande allemande⁴⁸. Ainsi, tout en saluant la résistance de Toul, située à une trentaine de kilomètres de Nancy, Louis Lacroix écrit le 23 août : « Il est bon que la France, qui se moque de notre malheureuse cité, sache qu'elle fait pour le salut commun plus qu'on n'a fait pour sa défense. » La formule est claire : le diariste n'attend plus de secours de la part des autorités françaises, qu'il accuse de se décharger des nécessités de la défense sur les provinces assiégées et délaissées. Renée de Riocour est plus acerbe encore à cet égard. Dès le 28 août, elle critique vertement Paris, sans qu'on sache si ce sont ses habitants ou le gouvernement qui sont visés. La teneur du propos est sensiblement la même :

Encore une fois, quel compte à rendre et ne sera-t-il pas dit souvent : que la France a été obligée de se lever en masse pour défendre non plus hélas ses frontières, mais Paris même, toujours ce Paris, après avoir vu envahir 3 provinces devant son armée qui reculait toujours !!!

Un mois plus tard, l'Empire s'est effondré, mais elle n'épargne pas le gouvernement provisoire, arrivé au pouvoir « par l'émeute » : « Paris mérite il faut l'avouer cette dure leçon : n'est-ce pas de là que le luxe, les mauvais journaux et tant de misères se répandent sur la France ?... » Une nouvelle fois, elle fustige le peu d'intérêt du pouvoir pour la province, traitée comme un rempart : « nous reprenons visiblement q.q. importance, on daigne penser à nous, se rappeler notre existence... pourquoi ? Pour nous appeler au secours de Paris ! » Alors que la perspective de l'annexion prend de plus en plus corps, elle appelle de ses vœux un moyen terme entre l'appartenance à la France et le rattachement à l'Allemagne : l'indépendance. Ainsi, tout en affirmant le patriotisme de la Lorraine, elle met en avant le réveil « bien pardonnable et bien légitime » du sentiment de la nationalité des Lorrains :

[...] il n'y a pas 15 jours, encore tout enthousiasmés et pleins d'espoir, hélas d'illusions, la pensée d'une séparation de la France, de la neutralité de la Lorraine, nous semblait presque une monstruosité ; mais comme nous ne pouvions nous empêcher de le dire, ce matin : si la France se contentant de sauver Paris, ne se soucie plus de nous autres Lorrains, nous serons heureux de former un État indépendant... de qui n'a pas su nous défendre !

⁴⁸ FARENC C., « Guerre, information et propagande en 1870-1871... », *art. cit.*, p. 35-36, au sujet de Wolheim qui signe le 22 novembre un long article dans lequel il juge Paris « responsable de la guerre » en l'opposant à « la province [...] au contraire laborieuse et pacifique » Il va même jusqu'à « prôner pour la France un régime largement décentralisé. Claude Farenc insiste cependant sur l'inefficacité globale de cette stratégie, dans la mesure où « l'opinion publique était plus sensible au courage et aux souffrances des Parisiens, dont la majorité était distinguée de la minorité extrémiste, souvent blâmée. »

Elle constate ainsi l'échec de la France aussi bien sur le plan militaire que sur le plan politique (du moins à ses yeux, étant donné les conditions de l'avènement de la République, régime qu'elle exècre par ailleurs) et exprime progressivement le souhait d'en être dissociée, tout comme de la défaite et de ses conséquences. Cependant, ce type de discours, également encouragé par la propagande allemande, est loin d'être représentatif de l'ensemble de nos sources, qu'il s'agisse des vellétés d'indépendance ou de la condamnation de Paris. Il s'agit, du reste (nous le soulignons au chapitre 7, au sujet des « regards » portés sur la guerre par les scripteurs de notre corpus) de positions qui traduisent l'appartenance de Renée de Riocour à une noblesse catholique, traditionnaliste et particulièrement conservatrice. Elle est nécessairement opposée à la République, qui renvoie à un imaginaire négatif, centré sur la violence révolutionnaire et la crainte des mouvements populaires. S'il s'agit d'opinions minoritaires dans notre corpus comme dans la France de 1870, elles trouvent toutefois un écho dans d'autres écrits (ceux Henri Jeandelize à Metz et de Louis Lacroix à Nancy, par exemple). En revanche, Julien Sée témoigne de meilleures dispositions à l'égard du nouveau gouvernement, aussi bien de sa part que de celle des Colmariens en général. Dès le 2 septembre, il l'appelle de ses vœux comme ultime recours pour renverser la situation désastreuse du pays⁴⁹. Sans croire à son installation pérenne, Marie-Anne de Fallois lui réserve également un accueil favorable (10 septembre) : « J'aime la République, elle va généreusement sauver la France pour la troisième fois⁵⁰... » Hostile aux hommes du 4 septembre, Henri Jeandelize se démarque cependant de Renée de Riocour en mettant en avant le devoir de sacrifice des populations promises à l'annexion (notice des 6-7-8 et 9 novembre) :

Le vrai patriotisme consiste aujourd'hui pour nous Messin à savoir supporter le sacrifice de notre nationalité pour sauver le reste de la France et mettre un terme aux maux qui vont conduire le pays à sa ruine. Les patriotes ne comprennent pas cela, parce qu'il y a chez eux trop d'égoïsme et de lâcheté pour faire, pour le salut de la patrie, le sacrifice non de sa vie, non de ses biens, mais de sa qualité de français.

Ainsi, la prise en main des territoires occupés s'accompagne pour ses habitants d'une réelle coupure avec le reste de la France. En outre, en Alsace et en Lorraine, ils doivent faire face à la perspective de l'annexion, qui apparaît rapidement comme l'issue inexorable de la défaite qui se profile. L'expérience de la guerre des populations de l'arrière est donc celle

⁴⁹ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.*, p. 102 : « Tout le monde reconnaît que la République, c'est-à-dire le gouvernement impersonnel, peut seule nous tirer de l'abîme où nous a plongés Bonaparte. », (Notice du 2 septembre). Voir également les pages 105 à 108 pour l'accueil favorable fait à la République par une partie des Colmariens.

⁵⁰ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, *op. cit.*, p. 211.

d'un choc, d'un traumatisme, celui de l'invasion, bientôt renforcé par la pression que l'occupant exerce directement sur elles, parfois de manière brutale. Toutefois, il apparaît que cette brutalité – qui du reste est loin d'être systématique et fait souvent, on le verra, l'objet d'exagérations dans nos sources – n'épuise pas les rapports qu'entretiennent occupants et occupés : si le couple violence / résistance est bien l'une des modalités possible de la relation, elle se décline également sous diverses formes d'acceptation, entre résignation et rapports pacifiques.

B) ENTRE CONFRONTATION ET COHABITATION

L'occupation des territoires envahis constitue une réelle épreuve pour les populations qui y sont soumises, surtout dans les campagnes. Les villes, moins touchées, ne sont pas épargnées pour autant. Stéphane Audoin-Rouzeau livre à ce sujet un constat sans appel :

Dans l'ensemble, cette occupation était dure. Elle se traduisait pour les habitants par deux contraintes jugées souvent insupportables : le logement des soldats et les réquisitions destinées à leur ravitaillement et à celui des troupes du blocus de Paris. À ces prélèvements imposés arbitrairement, s'ajoutaient des obligations rationalisées et planifiées comme la levée des impôts à la place de l'État français¹.

L'ensemble des écrits d'occupés auxquelles nous avons affaire convergent sans surprise dans ce sens. Le schéma des premiers contacts avec l'ennemi évoqué par François Roth également. Il prend pour exemple le journal du maire de la commune de Tonnerre, dans l'Yonne, qui raconte le 15 novembre les premières exigences de l'occupant : « un grand tumulte m'a appris l'arrivée des Prussiens. J'ai couru à l'hôtel de ville. La place était encombrée et au milieu se trouvaient 23 dragons. » Un officier s'avance vers le maire s'adresse à lui en ces termes :

Je vous annonce 6 000 hommes pour demain. Je vous prie de me faire servir un bon dîner pour 20 personnes, 10 bouteilles de champagne et 200 cigares. Puis il part avec un otage².

Cet exemple est révélateur de ce qu'a pu être, dans bien des cas, l'attitude de l'armée ennemie, ainsi que de la brutalité de l'occupation : aux déprédations s'ajoute l'obligation pour certains habitants de recevoir l'ennemi chez eux, ce qui inspire une grande répugnance à beaucoup d'entre eux :

À Plombières « les femmes gémissent, les hommes jurent et éclatent en imprécations... on ne peut se faire à l'idée de recevoir dans son foyer, à sa propre table, ce même homme qui demain peut être tirera sur nos fils et nos frères³.

Ainsi, après les angoisses suscitées par l'invasion et la perspective de l'occupation, nous nous proposons d'aborder les modalités des relations entre Français et Allemands au sein des territoires envahis. La brutalité, c'est-à-dire l'usage de divers moyens de coercition tient

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870, *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 262.

² François Roth cite ici le témoignage de Jules Hardy, maire de Tonnerre, dont le journal fut publié en 1915 (*Les Prussiens à Tonnerre. Journal de J. Hardy exerçant les fonctions de maire*). Pour le cas lorrain, nous renvoyons à l'ouvrage déjà cité plus haut (*La Lorraine dans la guerre de 1870*), p. 66 notamment pour l'exemple de Raon-l'Étape.

³ Pour ces deux exemples, voir ROTH F., *La guerre de 1870...*, op. cit., p. 372-373 et 374.

une place centrale dans les récits de civils, en particulier lorsqu'il est question des prélèvements qu'ils subissent (réquisitions, impôts, hébergement des troupes), qui sont particulièrement mal vécus⁴. Les témoignages dont nous disposons sont unanimes : les violences, sous diverses formes, sont l'une des composantes essentielles de la situation d'occupation, d'autant plus que l'envahisseur rencontre localement des résistances armées plus ou moins fortes face auxquelles il se montre souvent intransigeant. Il convient cependant de souligner qu'elles n'ont pas un caractère systématique : la cohabitation peut également se passer de manière plus ou moins pacifique, allant d'une certaine cordialité à des formes d'empathie réciproque.

1) Contributions forcées

a) Prélèvements

Les réquisitions sont, à n'en pas douter, l'un des aspects les plus pénibles et les plus traumatisants de l'expérience de guerre des occupés. Et pour cause, comme le souligne Stéphane Audoin-Rouzeau, elles étaient « parfois très lourdes » et « s'abattaient sur les villes et les villages au gré du passage des colonnes ennemies et de leurs exigences du moment. » Elles sont innombrables, comme en témoignent les occurrences du nom « réquisition » et du verbe « réquisitionner » sous différentes formes dans de nombreux récits. Prenons quelques exemples à cet égard : relativement limitées chez Isabelle Febvay (13), Ernest Meininger (14), les sœurs Geissler (15), elles se portent à 20 chez Renée de Riocour qui, nous le verrons, y consacre de long développements, à 26 chez Auguste Castan, 31 dans les récits cumulés de Julien Sée et d'une jeune fille de la ville, une certaine M^{elle} H., dont le journal est publié dans le même ouvrage, à 52 dans celui de Louis Ray et jusqu'à 77 dans le journal de Louis Lacroix ! Le plus souvent, ces déprédations sont l'occasion d'exprimer une souffrance quand elles sont directement vécues, à tout le moins de l'indignation lorsqu'on relaie les récits que l'on entend. On s'en étonnera d'autant moins que les colonnes ennemies « s'acharnaient sur des localités incapables de fournir plusieurs fois de suite les sommes ou les produits exigés⁵. » C'est ce que rapporte depuis Besançon Auguste Castan au sujet de Vesoul le 14 novembre, en soulignant le cynisme dont fait preuve l'occupant :

⁴ À ce sujet, voir par exemple ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 67. Il y souligne que ce sont souvent les mêmes localités qui sont mises à contribution : « à chacun de leur passage, les habitants sont mis à contribution, ce qui entretient leur exaspération. »

⁵ Pour cette citation et la précédente, voir AUDOIN-ROUZEAU S., *1870, La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 262.

L'effronterie de ces barbares (*sic*) dépasse toute limite. Quand une localité a été ruinée par leurs réquisitions au point de ne plus pouvoir s'alimenter, ils ouvrent un marché et vendent aux malheureux habitants ce qu'ils leur ont enlevé les jours précédents⁶.

Le 23, il évoque encore la commune de Rioz dans le département de Haute-Saône, qui subit une réquisition tous les deux jours. Au même endroit, à peine un mois plus tard, Isabelle Febvay évoque la situation de l'ensemble du département voisin, à la frontière duquel se situe la ville : « La Haute-Saône est écrasée de réquisitions de toute nature : denrées, argent, bétail, tout est enlevé⁷. » Ils n'en sont cependant jamais directement les témoins. Citadins, ils sont peut-être relativement épargnés, bien qu'Auguste Castan fasse état le 3 décembre d'une « cinquième réquisition à Besançon », quand à Vesoul, on a dû s'acquitter dans le même temps d'une lourde contribution : « 2,000 kilogs de foin, 2000 kilogs de paille ; 4,000 kigs d'avoine et 1500 kilos de pommes de terre... ». À Nancy, Louis Lacroix dresse une liste détaillée de celles qui écrasent la ville (18 août) :

Nancy commence à succomber devant les exigences toujours croissantes des envahisseurs. Un carton qui sera un jour curieux à consulter, ce sera celui des innombrables réquisitions auxquelles le Conseil municipal est obligé de satisfaire depuis cinq jours. Réquisition de logement pour hommes et chevaux ; réquisitions de pain, viande, lard, vin, riz, sel, café ; réquisitions de tabac et de cigares ; réquisitions de chevaux et de voitures pour le transport des vivres et des malades, pour le service des postes, des télégraphes ; réquisitions de saindoux et de cire ; réquisitions de chemises et de toiles ; réquisitions pharmaceutiques ; réquisitions de fer, de bois et de clous ; réquisitions de lanternes, de crin, de sacs ; réquisitions de fil, d'épingles et d'aiguilles ; réquisitions de papier, de plumes et d'écritaires de campagne. J'en passe et des plus belles, oubliant même les réquisitions de vins de champagne⁸.

D'autres livrent par ailleurs des témoignages de première main bien plus évocateurs, à l'exemple d'Adrien Monceau : ainsi, le 13 septembre, il évoque l'un de ces épisodes non sans ironie :

[...] une légère réquisition de 6 hectolitres de vin, deux sacs de blé et une couple de vache (lesquels [*sic*] plus tard furent laissées). Déjà Dimanche, au lieu de 10 on n'en avait emmené que 4.

⁶ Transcription du journal par Sandra Chapelle, p. 18.

⁷ FEBVAY I., *La Défense de Besançon...*, *op. cit.*, p. 80. Il s'agit de la notice du 18 décembre.

⁸ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 77.

Il ne s'agit là que d'un avant-goût, le « petit capitaine » chargé des réquisitions leur annonce en effet « que le sérieux des réquisitions paraîtrait plus tard. Car disait-il, si nous restions trois mois devant Paris, il faut bien que l'armée mange. » Il en évoque un second, autre exemple de cynisme, qui « avait ajouté par supercherie une journée de pain, à la quantité déjà convenue » et qui ajoute : « ne le regrettez pas, il faut nourrir vos prisonniers. » Mais les récits les plus détaillés de ces scènes parfois quotidiennes proviennent sans aucun doute du journal de Renée de Riocour et du village d'Aulnois-sur-Seille, ce que le siège de Metz explique probablement en grande partie. Ainsi, le 8 septembre, elle relate non seulement le prélèvement dont elle est témoin, mais elle donne également une idée de la vive émotion qu'il suscite, aussi bien en elle qu'autour d'elle :

Encore un exemple de leurs procédés : l'autre soir il nous en arrive encore de cette espèce-là⁹, qui s'étant emparés d'un attelage, faisaient de leur pleine autorité sans doute, une tournée qui a dû être... fort lucrative assurément ! Je vois encore le charriot traîné par ces infortunées bêtes, livrées, c'était bien le cas de le dire, aux mains de l'ennemi, j'y vois la moitié d'une vache qu'ils venaient de tuer je ne sais plus où, puis un veau... très vivant etc... – Enfin il faut encore noter en fait de réquisitions (car je n'entre même pas dans le détail des tous les... volatiles !) celles du fourrage sous toutes les formes : quand on les voit, qu'on sent arriver sur son dos au milieu du village une 15^e de Dragons ou de Lancier, ah ! Non, il ne s'agit point de délibérer bien longtemps ou de se faire prier ! Du reste, cela est compris assez généralement : les plus récalcitrants finissent par se soumettre à la dure, bien dure nécessité ! – Alors, on voit chacun rentrer chez soi plus effaré et puis en ressortir tout désespéré pour apporter sur la place sa botte de foin ou de paille ! – Ce sont encore de ces scènes que l'on n'oublie pas ! Mais le plus terrible dans tout cela, c'est quand on en arrive à la Réquisition des Bestiaux : ce matin il a fallu en abandonner 6 tirés au sort ordinairement : les 4 trains de culture d'Aulnoy n'ont plus seulement 70 chevaux à l'heure qu'il est ! À Fossieux, ils en ont pris plus de 30 dit-on chez le même cultivateur ! Et si du moins cela était fini !

Comme elle le souligne, la négociation n'est souvent guère envisageable. Du moins est-elle inutile dans certains cas. Le 19 octobre, elle mentionne à ce sujet une importante réquisition menée par « les cuirassiers blancs de Nomeny », alors que le village s'apprête à héberger près de 300 militaires allemands :

Déjà aujourd'hui, nous avons dû subir la Réquisition de 3 voitures de passage ! [...] et comme on avait entrepris de leur persuader (quel égoïsme, il faut l'avouer ! mais en temps de guerre !) d'aller les chercher un peu plus loin, vu cette attente de 300 hommes à héberger, ce qui nous

⁹ Elle fait référence aux Prussiens.

promettait une journée assez complète, un d'eux se détache tout-à-coup, pour aller chercher l'officier resté à Létricourt¹⁰ ; celui-ci arrive ventre à terre, à la tête d'un 12^e d'hommes, le sabre au poing, exaspéré en un mot, et bref... il faut se résigner à charger en toute hâte les 3 charriots en présence des cuirassiers qui avaient pris possession de la grange

La répétition de tels faits tend à les rendre moins notables ; du moins, la lassitude est explicite sous sa plume, suite à cette anecdote :

Je m'étais promis de ne plus parler de ces scènes de réquisitions, sous le coup desquelles nous vivons sans cesse maintenant, les trouvant s'il était possible de jour en jour plus pénibles de toutes façons : et puis d'ailleurs, ne resteront-elles pas avant tout présentes dans notre mémoire comme l'un des douloureux souvenirs de l'Invasion ?

L'impuissance résignée n'empêche pas d'éprouver et même d'exprimer, au moins pour soi, l'indignation la plus vive. Outre Renée de Riocour, Adrien Monceau commente ainsi la réquisition du 13 septembre, qui n'en est qu'un exemple parmi d'autres : « Voilà comme nous avons à chaque heure l'occasion de ronger notre frein et de contenir notre rage impuissante. » La colère et le désespoir s'expliquent d'autant mieux qu'au-delà de l'humiliation qui peut résulter des réquisitions en elles-mêmes, ainsi que de la manière dont elles sont parfois conduites, elles ont des conséquences économiques parfois désastreuses – et prévisibles – pour des populations qui s'apprêtent à faire face à l'hiver, en particulier dans les campagnes : « Dans les villages, les réquisitions de produits agricoles pouvaient avoir des effets dramatiques », ainsi que le souligne Stéphane Audoin-Rouzeau, qui évoque un « appauvrissement très sensible » dans certains territoires, où l'activité agricole souffre du manque de bétail, lui-même aggravé par « l'épizootie du bétail [...] qui gagnait de très larges parties du territoire avec les déplacements d'animaux opérés par les armées de campagne¹¹. » C'est également ce que rappelle François Roth pour l'ensemble de la Lorraine :

La détresse morale est aggravée par les destructions et les intempéries : à un automne pluvieux succède un hiver précoce et neigeux dont souffrent les réfugiés, les personnes déplacées, les malades et les blessés. Thionville avait été, en partie, incendiées ; Metz, dont la population avait gonflé durant le siège, manque de vivres et de combustible. La réquisition des chemins de fer par l'armée et la perte des chevaux empêchent de former des convois. La ville regorge de malades et de blessés dans les ambulances improvisées. Les cadavres des chevaux répandent des miasmes et des maladies infectieuses. Dans les campagnes environnantes qui

¹⁰ Commune de Meurthe-et-Moselle, directement voisine d'Aulnois-sur-Seille.

¹¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870, *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 262-263.

ont subi les réquisitions et les cantonnements de troupes, les labours sont impossibles, tandis que le blé pour les semences fait défauts ; la peste bovine ravage les troupeaux¹².

Renée de Riocour ne manque d'ailleurs pas de s'inquiéter de cette situation, prévoyant une saison hivernale des plus rudes (8 septembre) :

D'abord l'Invasion, par conséquent tout ce qu'elle entraîne de pillages de toutes façon, la ruine du Pays, de l'agriculture, car comment cultiver, surtout dans nos terres si bonnes mais si fortes, sans bestiaux, sans fumier, sans fourrage etc. ?

En outre, l'occupation est parfois fort longue. Si, pour certains territoires, elle ne cesse réellement de fait qu'en 1873, après l'évacuation définitive de certaines zones où l'ennemi est encore présent, sa prolongation sur les seuls premiers mois du 1871 constitue déjà un surplus considérable pour les populations concernées. Chez Auguste Castan, alors que l'armistice du 28 janvier a été signé, une incertitude demeure quant à son application au département du Doubs¹³, car les prélèvements se poursuivent jusqu'au début du mois de mars. Après avoir rapporté que la continuation des réquisitions « sans aucun paiement » dans le département de la Haute-Saône, il prend l'exemple des villages des environs de la commune d'Auxonne¹⁴, dont le commandant émet des réclamations à ce sujet à l'adresse des Prussiens (20 février) :

[...] ceux-ci ont répondu qu'ils agissaient conformément aux prescriptions de la loi française. Les gens d'Auxonne furent curieux de voir si cette réponse était fondée, et il (*sic*) découvrirent en effet que notre loi militaire comportait un article accordant aux soldats, en pays ennemi, la faculté de faire sur les habitants des réquisitions en nature ou en argent, dans la limite la plus large de leurs nécessités¹⁵.

Ces dispositions n'avaient sans doute pas été envisagées au bénéfice d'une armée d'occupation.

Toutefois, des nuances doivent être apportées à la rapacité souvent mise en avant dans de nombreux récits. Nous l'avons dit plus haut, les scènes de réquisitions ne sont pas toujours directement vécues par ceux qui les décrivent. Dans un contexte où les rumeurs vont bon

¹² ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 61-62.

¹³ L'armistice ne s'applique pas dans le Doubs, en Côte-d'Or et dans le Jura « ce que la Délégation, l'armée de l'Est et la quasi-totalité des Français dont Auguste Castan, ignorent » comme le souligne Sandra Chapelle (Transcription du journal d'Auguste Castan, p. 91, note 265).

¹⁴ Commune située à proximité de Dijon.

¹⁵ Transcription du journal d'Auguste Castan, p. 114. Ce passage fait écho aux « pillages spontanés » et aux « pillages organisés, dits « officiels » que mentionne Sandra Chapelle, commentant la notice du 9 février, dans laquelle Auguste Castan évoque une contribution qui aurait été imposée à Pontarlier en représailles du « mal horrible » causé à l'ennemi par le fort de Joux, situé à 5 kilomètres au sud de la ville.

train, certains épisodes peuvent faire l'objet d'exagérations, auxquelles on donne sans doute volontiers du crédit, puisqu'elles alimentent la rancœur que l'on nourrit souvent à l'égard de l'occupant. Ainsi, certains témoignages, en particulier lorsqu'ils sont indirects, doivent être considérés avec précaution, aussi bien au sujet des réquisitions que pour l'ensemble des violences de l'occupant à l'égard des occupés.

b) Loger l'ennemi

Au chapitre des réquisitions forcées, le logement des troupes occupe une place de choix dans certains témoignages, d'autant qu'ils sont souvent le fruit de l'expérience directe de leurs auteurs. Il arrive d'ailleurs que les deux aillent de paire, comme le relate Renée de Riocour dans une notice datée du 1^{er} octobre¹⁶ :

Hier, nous avons eu à subir non seulement une « Anforderung » Réquisition mais il a fallu héberger en plus les 30 hommes et l'officier chargés de rassembler les bestiaux : les 30 hussards se sont éparpillés dans le village pendant que lui logeait ici.

Les exemples sont aussi nombreux que pour les réquisitions. À Metz, passé le siège, Henri Jeandelize écrit avec amertume :

Les officiers généraux prussiens ont la liste de toutes les maisons à porte cochère où ils doivent être confortablement logés. Ils s'y installent en seigneurs avec des suites nombreuses, mettant dehors des écuries les chevaux des propriétaires pour loger les leurs et obligent les maîtres à se reléguer dans des pièces reculées¹⁷.

En mars 1871 (à partir de cette date, les notices deviennent mensuelles), il écrit encore :

Les officiers continuent à loger chez les habitants de la ville et de fournir des ameublements complets aux officiers supérieurs qui sont logés dans les bâtiments publics.

Quelques enseignements peuvent être tirés de ces deux extraits : d'une part, l'attitude des troupes logées peut être une source supplémentaire de désagrément pour ceux sont forcés de les accueillir. Ensuite, les municipalités tentent d'organiser leur répartition entre les maisons particulières, les bâtiments publics ou ceux des entreprises. C'est également ce que rapporte Ernest Meininger à Mulhouse, le 3 octobre :

¹⁶ Il s'agit d'une erreur de la diariste : l'action décrite se déroule en réalité le 2 octobre.

¹⁷ Notice du 3 au 5 novembre 1870.

À trois heures et demie de l'après-midi, l'ennemi fait son entrée en ville, musique en tête. On le loge au collège, à l'École professionnelle, à la caserne de gendarmerie, au chemin de fer et dans quelques magasins de négociants, comme par exemple, chez Labbé, Joriaux et C^e¹⁸.

Parfois, on sonde les habitants pour tenter de répartir la troupe à entretenir. C'est ce qu'affirme encore Ernest Meininger le 21 novembre : ses parents indiquent aux agents de police venus les questionner qu'ils sont prêts à en recevoir deux, ce qui sera le cas le 28. Cette administration passe notamment par l'établissement de billets de logement, bien qu'il y ait parfois un délai dans leur adoption. À Montbéliard, d'après Louis Ray, ce n'est qu'à partir du 19 novembre qu'on y recourt. Onze jours plus tard, le procédé est plus abrupt et marque – littéralement – l'investissement des lieux par l'ennemi :

Les Prussiens arrivés en deux colonnes par Sochaux et par Bethoncourt, sont au nombre de 2,000 environ ; il y a de la cavalerie, de l'artillerie et de l'infanterie de la landwehr. Des sous-officiers entrent dans les maisons, visitent les chambres et marquent à la craie sur la porte le nombre d'hommes à loger ; aussitôt après les soldats prennent possession de leur logement¹⁹.

Au mois de septembre, à Colmar et à Mulhouse, les premiers contacts le sont tout autant : dans les deux cas, les troupes allemandes font irruption à cheval, exigeant que les volets des habitations soient ouverts²⁰. Julien Sée précise que des balles sont tirées sur les volets restés clos²¹. Les tentatives des pouvoirs publics pour soulager les habitants ne sont en outre pas toujours couronnées de succès, comme l'indique Meininger, dans sa notice du 16 novembre :

Le Conseil municipal fait savoir aux habitants qui n'ont pas de soldats à loger, qu'ils ont à livrer dans les vingt-quatre heures deux ou trois matelas et autant de couvertures. C'est pour être utilisés à la caserne, où on veut loger les troupes. Mais les Prussiens exigent des tables, des bancs, des lampes, etc., ce qui fait qu'on va les laisser chez les habitants²².

Sans que cela soit général, comme nous le verrons plus loin, l'attitude de l'occupant peut être tout à fait déplaisante. Hormis l'accaparement des meilleures chambres des logements réquisitionnés, Julien Sée rapporte une anecdote qui fait état du caractère parfois extrêmement intrusif de cet accueil forcé :

¹⁸ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 52.

¹⁹ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, *op. cit.*, p. 7.

²⁰ Les récits de Julien Sée et d'Ernest Meininger à Mulhouse décrivent tous deux l'arrivée de l'ennemi au cri de « *Läden auf!* », « Ouvrez les volets ! »

²¹ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.*, p. 134. Il s'agit de la notice du 14 septembre.

²² MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 68.

La maison M...., place Neuve, a reçu 23 hommes, dont 4 officiers et le porte-drapeau. Ceux-ci se sont emparés des plus belles chambres du premier étage. L'un d'eux s'est approché de M^{me} M.... et lui montrant le drapeau rouge et or placé dans un coin de la pièce, lui a dit : « Madame, si vous avez le malheur de toucher à cela, je vous tue²³. »

La dépossession de leur espace domestique que ses habitants se voient infliger apparaît ici comme totale : le drapeau en est le symbole évident, de même que la revendication par l'occupant d'un arbitraire absolu sur eux. On soulignera tout de même que l'exécution d'une telle menace de mort est hautement improbable, surtout pour pareil motif. Les abus des troupes hébergées par les populations des territoires occupés ont sans aucune doute été relativement nombreux et, s'ils n'ont pas été systématiquement sanctionnés, on aurait tort d'imaginer que le commandement allemand fermait systématiquement les yeux. On peut penser à cet égard à l'exécution d'un soldat du bataillon du lieutenant Kamberger, hébergé par Louis Lacroix, suite à un vol dont il se rend coupable au domicile d'une femme chez qui il est logé. Il est arrêté puis jugé suite à la plainte de cette dernière²⁴.

Cela n'enlève rien, bien entendu, au caractère parfois déplaisant des interactions entre les occupants et les populations contraintes à les recevoir. À Aulnois-sur-Seille, le témoignage de Renée de Riocour va dans ce sens, au moins en partie. Le 19 août, depuis Pont-à-Mousson, elle apprend que son père doit héberger des troupes allemandes, dont l'attitude est fort désagréable :

[...] il a fallu entre autres, héberger un G^{al} et toute sa suite (ce qui est bien le pire de tout !) lequel a commencé en mettant le pied sur le perron par dire ou à peu près : « nous sommes chez nous ! » On ne parle pas de pillage, à part la cave, mais ceci est un détail par le temps qui court. Il paraît qu'ils ne voulaient pas absolument reconnaître Papa, croire que ce fut lui-même, assurant toujours qu'il était parti, et puis ils ont arrêté ma dernière lettre demandant partout où nous étions : c'est un espionnage incroyable et dont on ne peut se faire une idée : le moindre sous-officier prend à chaque instant des notes, essayant encore de vous faire parler, faisant semblant de ne pas comprendre le français, tandis qu'il est bien facile de voir, pour peu que la conversation s'anime, tout l'intérêt qu'ils y prennent ; quels convives et qui nous eut dit cela il y a 15 jours !!!

Le 24, à son retour, elle parcourt les chambres avec sa mère : « Nous parcourons les chambres... ils ont couché partout ! Et je ne sais plus combien dans le vestibule ; il n'y a pas

²³ SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, op. cit., p. 141.

²⁴ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 220-221.

tant de dégât que nous l'avions craint. » Elle revient plus en détail sur cet hébergement forcé dans sa notice du 27 août, après en avoir entendu le récit :

Quand les soldats sont arrivés, ils ont commencé par se précipiter vers la cave, sans même donner le temps de leur en apporter la clef ; non ! Ils ont des moyens beaucoup plus expéditifs : ils empoignent un des énormes chenets de la cuisine, travaillent la malheureuse porte jusqu'à ce qu'ils l'aient enfoncée et puis, une fois dedans.... s'en donnent... en vrais Prussiens, cela va sans dire ! Ce qui les a fort mécontentés paraît-il, c'est, dans le désir de faire les choses complètes, de ne pas pouvoir mettre la main sur les vins fins et surtout l'argenterie, dont la perspective leur souriait évidemment ! Un major même (qui le croirait ?) fouillait en personne avec son sabre et dans ce doux espoir répétant : « Où est donc votre argenterie ? il est impossible qu'il n'y en ait pas ici ! » Et Papa se contentant de répondre : « Eh bien : cherchez ! » [...] Pendant ce temps-là d'un autre côté, on procédait à la prise de possession, à l'installation dans le château : le G^{al} dans la chambre de l'Évêque et puis le reste partout selon son bon plaisir ! Ainsi donc, il en a couché dans toutes les chambres, une 10^e dans le vestibule, des soldats sur toutes les banquettes, jusque sur le billard, enfin partout dis-je, excepté dans le petit salon et aussi la Tour où ils avaient d'abord la prétention de faire coucher un gendarme pour garder Papa, après qu'on avait commencé par lui dire d'une façon véritablement toute prussienne : « Vous êtes Prisonnier ! » [...] Le Gal lui, avait établi son bureau devant la porte de la chapelle, où hélas de très visibles tâches d'encre, rappelleront longtemps son passage.

Outre le pillage des denrées et les exigences de l'occupant, on notera une nouvelle fois sa toute-puissance : il est « chez lui », « prend possession » des lieux dans lesquels il « s'installe selon son bon plaisir », tout en réduisant son propriétaire à un simple prisonnier dépouillé de tous ses droits. Cette conduite tyrannique touche également le personnel de la maison : les cuisines sont dévalisées, une partie de la vaisselle pillée, le vin bu. À Pont-à-Mousson, le 17 août, la jeune fille avait par ailleurs déjà fait l'expérience de cette cohabitation forcée avec l'ennemi, avec notamment l'accueil de trois officiers :

En même temps que ceux-là, il avait fallu installer une partie de la musique dans la serre et même le jardin : quel envahissement ! Et puis bien entendu nourrir tout cela ! Ah quel soulagement quand enfin, le fameux « Vorwärtz ! » « en avant ! » a retenti et fait tout décamper.

Il ne s'agit pas d'une occasion unique, comme elle l'indique ensuite : « Il en est revenu depuis il est vrai, mais en moins grand nombre : aujourd'hui par exemple 5 off. et plus de 15 sold. On en a nourri jusqu'à présent plus de 50 ! » Il est certain que de telles attitudes ne pouvaient

que renforcer l'amertume des populations occupées et soumises à de telles obligations. François Roth n'a pas manqué de le souligner, « le logement des troupes de passage [...] source de dépense et surtout d'humiliation » était sans doute l'un des aspects les plus difficiles à accepter pour elles²⁵. Cependant, malgré tous ces témoignages, qui illustrent bien les exactions auxquelles se livrent parfois les troupes de passage chez l'habitant, il convient de souligner que de tels comportements ne sont pas systématiques, comme le note Stéphane Audoin-Rouzeau :

Parfois le logement des troupes se passait assez bien : « Nos maisons sont garnies de Prussiens à nourrir », constate par exemple le président de la cour d'appel de Colmar, qui ajoute : « (Ils) ne donnent d'ailleurs lieu à aucune plainte, en dehors de la plainte amère d'être contraint de subir l'étranger. »

C'est aussi ce que soulignent Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt :

Logement des soldats allemands et réquisitions ont donné lieu à toute sorte d'anecdotes. L'impression qui en ressort va d'un sentiment de scandale devant un esprit de rapine généralisé au constat d'une certaine modération dressé par les deux bords²⁶.

Ils notent cependant que « les envahisseurs se considéraient bien en pays conquis et ne prenaient pas toujours la peine de le dissimuler²⁷. »

Par conséquent, les réquisitions sont l'un des aspects les plus douloureux de l'expérience de guerre pour les habitants de l'arrière. Si elles peuvent, dans certains cas, procéder d'une certaine brutalité et s'accompagner de violences, les discours tendant à généraliser les abus doivent néanmoins être nuancés. Sans minimiser la gravité de certains épisodes, un constat similaire peut d'ailleurs être fait au sujet des violences physiques que subissent les occupés, qui sont l'une des modalités dont procèdent les relations entre occupant et occupés, sans pour autant les épuiser. Nous consacrons ainsi le dernier temps de ce chapitre à l'étude des interactions entre Français et Allemands, dans ces sociétés de circonstance, entre résistance et cohabitation, entre conflictualités et rapports cordiaux.

²⁵ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 66.

²⁶ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 167-168.

²⁷ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, op. cit., p. 262.

2) Résister ou cohabiter ?

a) Accueillir l'ennemi : un excès de spontanéité ?

Dans la majorité des sources de notre corpus d'écrits en guerre, le rapport à l'ennemi ne souffre guère d'ambiguïtés. Si l'on est loin de prôner partout la guerre à outrance, le discours patriotique demeure le plus répandu et l'on rechigne à tout le moins à voir l'ennemi s'installer sur le territoire français. Il convient d'abord de se concentrer sur les différentes formes de résistance que cette présence peut occasionner, en se gardant toutefois de généraliser l'héroïsme et l'adhésion à l'idée qu'un sursaut national était une nécessité absolue. Outre la lassitude des populations de l'arrière – mises à rude épreuve, on l'a vu – on craint à raison la sévérité d'une répression qui, souvent, ne se faisait pas attendre. On ne s'en étonnera pas d'ailleurs, tant « la sécurité des soldats en garnison ou de passage. » était essentielle à l'occupant. De fait, la répression des atteintes faites à l'armée ne se faisait guère attendre en général et les populations avaient de bonnes raisons de la redouter²⁸. C'est sans doute l'une des explications au tableau dépeint par Audoin-Rouzeau, qui affirme qu'au mois de janvier 1871, alors que la guerre touche à sa fin, on « démissionne » plus qu'on ne résiste :

Dans un grand nombre de départements, on voit s'effondrer toute volonté de résistance dès la fin de l'année 1870. En décembre, Rouen donne l'exemple le plus spectaculaire de capitulation sans combat.

Mais cela va plus loin :

En janvier, les actes hostiles à la défense locale se multiplient : aux coupures de lignes télégraphiques et aux refus de destruction de routes ou de ponts, s'ajoute désormais le débauchage des soldats, comme dans l'Orne après la bataille du Mans. À Alençon par exemple, les habitants s'irritent de la présence dans leur cité de soldats français en retraite : « Affolée, furieuse de la rentrée de nos troupes (...), elle craint que celle-ci ne fasse brûler la ville », se plaint le préfet²⁹.

Le plus souvent, la coopération des populations envahies est imposée par les circonstances. C'est le cas à Pont-à-Mousson, comme le relate Renée de Riocour dans sa notice du 15 août,

²⁸ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 65.

²⁹ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, op. cit., p. 261-262.

date à laquelle elle revient sur les jours qui ont précédé³⁰. L'arrivée de l'ennemi provoque en ville une vive panique :

[...]pensant toujours que leurs projets devaient nous être des plus hostiles, nous nous établissons tout à fait au fond de la cave, entraînés je ne sais comment par tous ces gens vraiment affolés, lorsque plusieurs personnes s'y précipitent en criant : « les Prussiens dans la Ville ! Ils enfoncent les portes, pillent les maisons !... » etc... Heureusement qu'un homme ayant conservé toute sa tête, chose rare et véritablement précieuse en ce moment d'émoi général, s'écrie : qu'il faut sortir au plus vite, les Prussiens pouvant s'imaginer en voyant tout ce monde effaré, entassé, que nous cachions des soldats ; c'était un tumulte épouvantable qui venait se joindre aux cris d'effroi qu'on entendait dans la rue : les ennemis il est vrai n'y avaient point trouvé de résistance, et elle aurait été complètement inutile, dépourvues de troupes comme nous l'étions et sentant que nous avions affaire non plus à quelques éclaireurs isolés, mais à une véritable armée !

La jeune fille n'a pas tort d'opposer les réactions dictées par l'émotion et l'attitude rationnelle qui l'emporte finalement : la bonne volonté affichée relève dans ce cas moins d'un choix que d'une nécessité. Ainsi, si l'on ouvre « toutes les portes, toutes les persiennes », c'est bien parce qu'« il faut les recevoir pacifiquement, non de cœur mais en apparence » tout en rendant sa coopération ostensible en disposant « bien vite devant chaque porte du jardin : du pain, du jambon, de la viande, du vin etc.. etc ... » Ces précautions n'ont rien de surprenant. D'autres prises de position le sont peut-être davantage. Dans une lettre datée du 27 août 1870, deux habitantes de Wasselonne³¹, Caroline et Louise Geissler réfutent toute brutalité de la part de l'ennemi et affirment qu'il faut le recevoir avec égards, tout en louant ses manières :

Je commencerai par vous dire que jusqu'à présent nous sommes toujours encore des élus de la providence, nous vivons tout aussi tranquilles que vous malgré ces quelques visites allemandes que vous appelez fortes (*sic*) barbares et qui en sont tout aussi loin que nous les pauvres misérables sont encore plus à plaindre que nous, ils sont si réservés et polis qu'il n'y a vraiment pas lieu de s'en plaindre le moins du monde là où ils agissent autrement il y a toujours anguille sous roches (*sic*). Là où ils trouvent les maisons fermées les gens partis, ils entrent de force et se servent eux-mêmes, mais là où on les reçoit bien ils sont très reconnaissants³².

³⁰ Les Allemands font leur entrée dans la ville le 13.

³¹ Commune située à l'ouest de Strasbourg.

³² AM de Strasbourg, cote 110 Z 21.

Dans la même lettre, elle évoque un dénommé Fortwenger qui reçoit des officiers chez lui, lesquels emmènent en partant « quelques sucreries qu'ils voulaient payés (*sic*) », ce qu'il refuse. S'il n'est pas particulièrement étonnant que la réception des troupes allemandes se passe sans accroc, l'affirmation péremptoire selon laquelle la brutalité de l'ennemi serait uniquement à imputer aux populations occupées l'est davantage et semble d'assez mauvaise foi, autant que le portrait de l'ennemi en hôte idéal. En effet, les témoignages qui les contredisent sont nombreux. De son côté, Adrien Monceau se montre très critique vis-à-vis de ses concitoyens qu'il juge trop déférents vis-à-vis de l'occupant. Lors de la première réquisition à Barbonne-Fayel, il évoque l'officier prussien en charge des prélèvements :

Il fait croire que nous ne serons pas autrement envahis, et voilà une population qui lui baiserait bien la main ; on le fêtait bassement. Comme il peut nous mépriser ! Et ce bon vin que le père Marelle Bouillard lui apportait si joyeusement, ils l'ont bu en triomphe de la Prusse. [...] Oh mon Dieu ! Je sais que l'orgueil est une abomination à vos yeux, mais je croyais que l'orgueil national au moins était permis. Est-ce donc qu'à force de le voir humilier, vous voulez que nous ne sentions plus désormais que « cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine³³ », selon Bossuet³⁴.

Deux autres exemples de coopération spontanée sont rapportés par Auguste Castan le 29 novembre, bien qu'il n'en soit pas directement témoin :

Pauvres paysans, ils croyaient d'abord adoucir les Prussiens en leur baisant la patte ; ils ont vu que l'envahisseur n'en devenait que plus féroce. On me cite des gens de Miserey³⁵ comme ayant fait des politesses ravissantes à l'ennemi. Celui-ci avait commandé une réquisition de céréales, mais l'ordre était venu de filer, les voitures étaient restées intactes dans le village. Les bonnes gens trop délicats pour conserver un bien qui ne leur appartenait plus, sont allés d'eux-mêmes conduire aux Prussiens, déjà passablement éloignés les denrées requises³⁶.

Il évoque ensuite « M. le vicomte C. » qui engage de lui-même les officiers à venir « se rafraîchir dans son château. » Ces derniers ignorent l'invitation, malgré les préparatifs de ce dernier. Le diariste conclut l'anecdote d'un ton cinglant : « En cela M. C.. s'est montré le digne fils de son père l'un des héros de la terreur blanche, qui, en 1814, salua avec bonheur la venue de nos amis les ennemis. » Dans ces anecdotes (qui peuvent toutefois relever de la

³³ Il s'agit d'une citation exacte tirée des *Maximes et Réflexions sur la comédie* de Bossuet (XII, « De l'autorité des pères. »), 1694.

³⁴ Notice du 10 septembre 1870.

³⁵ Castan fait référence à la commune de Miserey-Salines, située aujourd'hui au nord de l'agglomération de Besançon.

³⁶ Transcription du journal, p. 29.

rumeur, comme dans le cas d'Auguste Castan, ce qui les rend sujettes à caution), on est bien loin de la vision idyllique de la résistance alsacienne exprimée par Fustel de Coulanges pendant la guerre en réponse à Theodor Mommsen :

Vous l'avez bien vu depuis deux mois. Le 6 août, la France était vaincue ; l'Alsace, dégarnie de troupes, était ouverte aux Allemands. Comment les a-t-elle accueillis ? Les paysans alsaciens ont pris leurs fusils à pierre et leurs pioches pour combattre l'étranger. Beaucoup d'entre eux ne pouvant souffrir la présence de l'ennemi dans leurs villages, se sont réfugiés dans les montagnes, et à l'heure qu'il est ils défendent encore pied à pied chaque défilé et chaque ravin³⁷.

En fait, lorsque les populations occupées se gardent de toute manifestation hostile envers les troupes allemandes, leur attitude varie de la coopération prudente aux démonstrations zélées de bonne volonté. Cependant, la résistance n'a pas été en reste, bien qu'elle ait été variable dans le temps, dans l'espace et dans les formes qu'elle a prises.

b) Une résistance multiforme mais limitée

L'irruption et l'installation de l'ennemi ne se fait pas partout sans heurts, bien que l'opposition ait globalement été vaine. Ainsi que le rappelle Stéphane Audoin-Rouzeau, « la résistance locale était bien incapable d'entraver la progression de l'invasion. Sauf sur ses marges, l'emprise ennemie tendait à se fixer, à s'organiser, à se banaliser aussi³⁸. » L'absence de forces régulières et suffisantes pour assurer la protection des populations explique sans aucun doute en grande partie les attitudes de coopération sans discussion. Cependant, l'inaction ne signifie pas l'absence de résistance. Renée de Riocour en est un bon exemple : si son aversion des Prussiens ne se traduit jamais en actes, son journal n'en témoigne pas moins avec force. Elle le désigne par exemple, à six reprises, par le démonstratif « ces messieurs », teinté d'une certaine ironie renforcée par le soulignement des mots. Le 27 août, en revenant sur son expérience à Pont-à-Mousson, elle s'emporte ainsi contre « toutes les façons et mines hautaines que ces messieurs médecins ou autres, surtout les grands chefs, se croyaient obligés de prendre. » Elle déplore aussi les « durs, bien durs nécessités » que l'on a à souffrir en « pays conquis (et conquis par des Prussiens !) » Le 30 août, après avoir rapporté une rumeur sans aucun fondement selon laquelle Mac-Mahon se serait lancé à la poursuite de l'armée allemande à la tête de 400 000 hommes pour la bouter hors de France, elle fait part des ses

³⁷ FUSTEL DE COULANGES N., *L'Alsace est-elle allemande ou française ?...*, op. cit. p. 12.

³⁸ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 262.

espoirs de victoire française. À cette occasion transparait nettement le peu de cas qu'elle fait de l'occupant :

Enfin si ces messieurs nous débarrassent de leur présence quelque peu onéreuse, ah ! Je répons qu'on poussera un véritable soupir de satisfaction ! On nous assure encore : que le Poste d'ici aurait aussi reçu ordre de nous quitter demain : ouf !!! Quelle délivrance !!!

D'ailleurs, elle se fait un « devoir » de souhaiter des victoires françaises, quitte être exposée à des Allemands « vaincus et furieux » forcés de retourner d'où ils viennent en repassant par les territoires frontaliers (notice du 2 septembre). Déjà le 29 août, elle concède la nécessité de « se soumettre avec dignité », tout en se réclamant d' « un désir qui ne sera pas toujours impuissant : celui de la vengeance », qu'elle érige en « grand devoir, puisqu'il n'a pour objet que la défense légitime du Pays. » Son hostilité envers l'ennemi est cependant inconstante et varie selon l'attitude et l'origine des individus auxquels elle est confrontée : ainsi si les Prussiens ne trouvent que très rarement grâce à ses yeux, ce n'est pas le cas des Saxons, comme elle l'écrit le 27 août :

[...] on a remarqué ici, de même qu'à Pont-à-M qu'ils étaient en général bien plus civilisés ; et puis ce qui leur donne du mérite à nos yeux, c'est que comme les Bavaois, ils sont furieux d'être ainsi soumis aux Prussiens ; et l'on va même jusqu'à affirmer : qu'il suffirait d'un succès positif, d'une occasion favorable enfin, pour les faire passer de notre côté ! »

De son côté, Marie-Anne de Fallois est plus mesurée vis-à-vis de l'ennemi, mais elle n'en décrit pas moins avec dégoût un groupe de uhlands venu se désaltérer près de chez elle (notice du 21 août) :

L'un d'eux a jeté sa lance à un gamin, et il est descendu de cheval ; les autres ont parcouru le ruisseau : « Bonne eau ! » disaient-ils, en riant, et m'apercevant derrière ma grille, ils m'ont saluée, puis ils ont repris le galop et sont rentrés dans les bois. Oh ! mes belles eaux de Somma-Diva retrouverez-vous jamais votre pureté cristalline ? Je n'ai pu avaler une bouchée de pain de la journée³⁹.

Comme chez Renée de Riocour, les Prussiens sont l'objet d'un jugement plus sévère que les autres. Ainsi, le 14 septembre :

Aujourd'hui nous avons une lourde charge, 1.200 hommes de la landwehr, de vrais Prussiens, laids, méchants, tapageurs. Pour notre part on nous a gratifiés de cinq officiers, trente soldats et vingt-huit chevaux... loger et nourrir cette sale engeance !

³⁹ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, op. cit., p. 186.

Bien entendu, de telles descriptions procèdent davantage d'un ensemble de représentations forgées en grande partie par le contexte de guerre que de simples observations. Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt ont ainsi montré que le « coudolement permanent » entre civils occupés et troupes d'occupation finit souvent par provoquer l'exaspération des premiers. Ils citent à cet égard le témoignage du Versaillais Émile Délerot qui évoque « l'odeur particulière du soldat prussien » que connaissent d'après lui « tous les Versaillais qui avaient consacré une pièce de leur logement à leurs hôtes forcés. », qui mélange selon lui celle du lard, de l'alcool et du tabac « pour former on ne sait trop quel horrible mélange. » Il présente également les vols chez l'habitant comme étant davantage la règle que l'exception, en soulignant que les soldats allemands chercheraient à les maquiller⁴⁰. Comme l'a bien montré Claude Farenc, la presse locale peut également jouer un rôle dans la diffusion de cette imagerie extrêmement dépréciative du soldat ennemi : « [...] la défaite n'affaiblissait pas l'esprit belliqueux et les Allemands étaient présentés comme des barbares et des pillards qu'il fallait chasser à tout prix⁴¹. » Il ne fait aucun doute que de tels développements disposaient une partie de la population à croire le moindre récit les confirmant et à exacerber leur hostilité, exprimée ou non.

Chez certains, la résistance peut être passive. Sous la plume de Renée de Riocour, c'est son père qui incarne le mieux ce type d'attitude, d'après le récit qu'elle fait de l'irruption de l'ennemi au château familial, dont elle apprend tous les détails à son retour de Pont-à-Mousson (notice du 27 août). Alors qu'un major, au cours d'un épisode évoqué plus haut, exige de pouvoir fouiller tous les recoins du château, en quête de l'argenterie (soigneusement dissimulée au préalable), il le guide à travers les souterrains de la demeure : « il le conduit sous la Tour et jusque dans le trou du serpent où il a dû bien patauger mais (et c'était l'important) ce qui a fini par un peu refroidir son beau zèle ! » À la fureur de l'officier ennemi, il oppose ainsi un flegme à toute épreuve, en ne cédant qu'en apparence à ses exigences. Les témoignages dont nous disposons sont précieux pour saisir ce type de résistances à bas bruit, puisqu'elles ne donnent guère lieu à des formes directes de confrontation et ne laissent pas d'autres traces. On peut encore citer à cet égard le cas d'Auguste Castan qui se réjouit de l'assassinat de deux uhlands dans son journal à la date du 9 décembre :

⁴⁰ DELEROT É., *Versailles pendant l'occupation. Recueil de documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande*, Paris, Plon, 1873, p. 126-127.

⁴¹ FARENC C., « Guerre, information et propagande... », *art. cit.*, p. 29-30. Il fait ici référence au *Courrier des Ardennes* (23 août 1870).

J'ai appris hier avec plaisir que quatre uhlands étant venus réquisitionner dans un village des environs de Marnay et ayant confié à deux d'entre eux la garde de chevaux pendant que les deux autres étaient allés à pied non loin de là, les habitants avaient étranglé les deux uhlands restés sur place et avaient amené les quatre montures à Besançon.

Il est tout aussi véhément au début du mois de décembre, dans deux notices successives (le 2 et le 3) : dans la première, il évoque des bruits de victoires françaises du côté de Loigny⁴² et d'illusoire conséquences positives pour la France :

[...] Paris sera débloquée et la France sauvée. La démoralisation du Prussien déçu dans son espoir suprême, le courage rendu à nos troupes, l'organisation d'une formidable jacquerie parmi les paysans envahis, cela réuni promet à l'ennemi la plus sanglante des reconduites. Espérons ! D'autres disent : Prions ! Deux formules qui tendent au même but et signifient la même chose.

Le lendemain, il espère que la neige qui tombe depuis la mi-journée contribuera à la perte des Prussiens : « Qu'ils s'aventurent avec cela dans nos montagnes, ils s'y égareront et nos paysans les saigneront comme des porcs⁴³ ! » En réalité, les exemples d'anecdote qui font état d'actes plus ou moins héroïques de résistance sont nombreux dans nos sources, même si la plupart font en fait l'objet de récits de seconde main. Mais dans l'ensemble, ils sont spontanés, isolés les uns des autres et ne sont jamais de nature à desserrer l'emprise allemande sur les territoires occupés. Dans les cas les plus fréquents, François Roth rappelle que « les soldats allemands essuient des coups de feu d'origine indéterminée⁴⁴. » De nombreux témoignages vont effectivement dans le sens d'actes semblables. C'est ce que rapporte Marie-Anne de Fallois le 5 septembre, qui souligne la tension ambiante dans laquelle elle se sent vivre :

Voilà six semaines que nous vivons dans une anxiété incessante et sur un volcan qui peut faire éruption à toute minute. Aujourd'hui encore une avant-garde de dragons est passée, et un imbécile de paysan s'est avisé de tirer sur un soldat qui s'était détaché du rang et qui galopait sur la route de Dieue⁴⁵.

Le surlendemain, elle fait état de coups de feu tirés sur des soldats prussiens, faisant six blessés et un mort. On trouve des anecdotes semblables dans le récit d'Ernest Meininger à

⁴² La bataille de Loigny (2 décembre), au nord d'Orléans, oppose l'armée de la Loire du général d'Aureilles de Paladines aux troupes du Grand-duc de Mecklembourg. La première, sur ordre de Gambetta, se met en marche vers Paris dans l'espoir de lever le siège qui accable la capitale. Malgré les espoirs d'Auguste Castan, elle se solde par une défaite française et entérine un peu plus l'issue du conflit franco-prussien.

⁴³ Transcription du journal. Les passages cités se trouvent respectivement aux pages 40, 31 et 32.

⁴⁴ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 376.

⁴⁵ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, *op. cit.*, p. 202.

Mulhouse. Le 9 octobre, ce sont des ouvriers qui s'attaquent à l'escorte d'une voiture de bagage qui quitte la ville :

Les ouvriers veulent les arrêter et leur lancent des pierres, mais les soldats se retournent et tirent sur eux. Un homme de cinquante ans environs, un Badois, d'après ce qu'on me dit, reçoit une balle dans la tête et tombe raide mort. Un jeune homme de quinze ans, nommé Chevrolet, reçoit deux blessures très graves, dans la cuisse et le ventre⁴⁶. Il s'était sauvé en Suisse, lors de la première invasion. Deux autres personnes sont encore atteintes⁴⁷.

D'autres récits rapportent des querelles entre habitants et troupes d'occupation : c'est par exemple le cas le 18 février dans le village de Pagny⁴⁸ d'après le journal d'Auguste Castan. Le 15 novembre, le même récit rapporte de seconde main la résistance des habitants de Médières qui « ont fait tête à une bande de ravitailleurs », malgré l'incendie de plusieurs maisons du village. D'après lui, « les paysans, sans s'inquiéter de l'incendie ont rossé les Prussiens et ont décidé qu'ils n'en laisseraient plus passer un seul⁴⁹. » Le 29 août, à Aulnois-sur-Seille, Renée de Riocour (après avoir entendu une détonation) relate un épisode qui, sans l'intervention de son père, aurait pu dégénérer selon elle :

Il nous raconte : comment des ivrognes de Craincourt et d'Aulnoy, s'étant pris de querelles avec les gens du Poste, avaient poussé la chose au point d'asséner q.q. coups de bâton sur la tête de l'un des soldats. Tout naturellement les sabres n'avaient pas tardé à apparaître, ce coup de pistolet (notre grand émoi) tiré en l'air dans le but de les effrayer : bref, une bataille devenait imminente [...] Que nous pouvait-il donc pas arriver d'autre sans l'intervention de Papa, qui a commencé par faire enlever et ramener chez eux fort rondement tout ce monde-là...

Ainsi, les habitants de l'arrière ne subissent pas toujours passivement l'occupation et les prélèvements auxquels ils sont soumis. Même si dans la plupart des cas, l'opposition de nos témoins se limite à leur for intérieur, les actes de résistance qu'ils rapportent sont légion ; ils restent cependant isolés les uns des autres et d'autant plus inefficaces que la perspective de représailles (qui, dans la plupart des cas, ne se fait pas attendre) décourage la majorité d'entre eux d'y prendre part ; nombreux sont d'ailleurs ceux qui se désolidarisent de telles attitudes qu'ils jugent aussi inutiles que dangereuses.

⁴⁶ Une note de bas de page précise : « Il mourut de ses blessures, quelques heures après. »

⁴⁷ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 56.

⁴⁸ Commune située à la frontière entre le Jura et le Doubs, à l'est de Besançon.

⁴⁹ Transcription du journal, p. 19.

c) Répression

La perspective de représailles redoutables incite la majorité des habitants des zones occupées à ne pas prendre part aux actes hostiles à l'ennemi, ou même simplement à les soutenir. C'est la raison pour laquelle Marie-Anne de Fallois fustige le tireur embusqué du 5 septembre (voir l'exemple cité dans la section précédente), bien qu'il ait manqué sa cible :

[...] ces stupides et inutiles fusillades nous exposent à des représailles terribles. On est solidaires les uns des autres dans cas-là, et des villages sont incendiés pour la punition d'un seul homme⁵⁰

Ces craintes ne sont pas sans fondement : l'occupant n'hésite pas à recourir à des sanctions collectives quand le ou les responsables ne peuvent être identifiés. François Roth prend ainsi l'exemple d'une rafle dans la commune de Charme, après que des coups de feu ont été tirés sur des troupes prussiennes, au cours de laquelle « des hommes sont faits prisonniers, conduits à Nancy et relâchés au bout de quelques temps. » Il cite également une amende de 100 000 francs dont Nancy doit s'acquitter pour « un coup de feu tiré par un inconnu » le 5 novembre 1870 ou encore de Remiremont « où les francs-tireurs ont capturé deux civils prussiens », condamnée à payer 200 000 francs à l'occupant et dont « le maire et plusieurs notables sont emprisonnés jusqu'à la libération des prisonniers⁵¹. » Ces exemples confirment les analyses de Stéphane Audoin-Rouzeau. En évoquant les exactions que les populations subissent au cours de la guerre (prises d'otages, incendies d'habitations, pillages, destructions gratuites, fusillades de suspects), l'historien rappelle bien qu'elles touchent « par priorité » les localités qui opposent une résistance ouverte à l'ennemi⁵². C'est le cas à Châtenois, une commune près de Colmar, d'après le récit de Julien Sée (notice du 19 août):

Plusieurs habitants de Châtenois seraient accourus tout effarés, à Colmar. Un régiment prussien, suivi d'une mitrailleuse, serait arrivé dans le village pour fusiller un certain nombre de paysans. L'horrible chose que les lois du sabre ! Quoi ! parce qu'on aura défendu ses foyers, son territoire, sans être affublé d'un vêtement de convention, l'on sera traité en brigand ! Jamais les malheureuses victimes de ces décrets de la force ne seront autre chose pour nous que des martyrs⁵³.

⁵⁰ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, op. cit., p. 202.

⁵¹ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 65.

⁵² AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, op. cit., p. 262.

⁵³ SÉE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, op. cit., p. 76.

Cinq jours plus tôt, il évoquait à Woerth « 26 paysans fanatisés » qui auraient été fusillés avec leur curé pour avoir maltraité des prisonniers allemands. Fin octobre, il prend encore l'exemple de deux paysans de villages environnants qui, partis chasser dans la forêt de Kuenheim sont ramassés par la patrouille qui les prend pour des francs-tireurs, ce qui leur vaut d'être conduits à Marckolsheim⁵⁴ et de subir le même sort. La résistance armée est systématiquement défendue aux civils, souvent sous peine de mort. À Montbéliard, Louis Ray rapporte ainsi le 19 septembre un ordre du général Manteuffel⁵⁵ dans ce sens :

Comme on a tiré sur des soldats allemands [...] les habitants doivent porter à la mairie toutes les armes qu'ils détiennent, sabres, fusils de chasse, chassepots, pistolets, etc., et que si l'on vient à tuer un des soldats qui vont passer, les Allemands feront des perquisitions, et que toute personne chez qui on trouvera des armes sera punie d'une forte amende puis fusillée⁵⁶.

Ce « règne de la terreur⁵⁷ » est globalement efficace. Louis Lacroix affirme ainsi le 8 septembre que les uhlans évitent le bois, où ils s'exposent à des tirs à couvert, tout en précisant cependant : « Mais on ne s'y hasarde guère, parce que la moindre attaque contre un des leurs donne lieu aux plus terribles représailles⁵⁸. » Cependant, certaines exactions ne peuvent être commises gratuitement par l'occupant. Plusieurs journaux évoquent localement des actes sans justification perpétrés en guise de vengeance suite à des opérations militaires défavorables aux Allemands, alors même qu'aucune responsabilité ne peut être imputée aux populations occupées. Si, dans certains cas, elles peuvent procéder de rumeurs, l'exemple évoqué par Auguste Castan le 3 décembre est bel et bien fondé :

[...] les Prussiens qui sont à Gray ont arrêté et dirigent sur la Prusse une dizaine de notables citoyens de cette ville et des environs, entre autres M. Révon banquier, et M. le baron Thénard membre de l'Institut. Cet acte inqualifiable, se ferait là sans doute, comme ailleurs, à titre de représailles des captures faites par notre marine d'un certain nombre de négociants prussiens. Comme si ces braves Graylois savaient le premier mot de nos exploits maritimes ! Que la force brutale est une hideuse chose⁵⁹ !

Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt citent le même épisode dans leur ouvrage :

⁵⁴ Kunheim (orthographe actuelle) et Marckolsheim sont deux communes situées à l'est de Colmar sur la frontière franco-allemande.

⁵⁵ Hans Edwin von Manteuffel (1809-1885) est placé à la tête des forces d'occupation. Il vainc l'armée de l'Est de Bourbaki, défaite à Héricourt à la mi-janvier, en lui coupant la route de Besançon puis vers la Suisse.

⁵⁶ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, op. cit., p. 115.

⁵⁷ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 169.

⁵⁸ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 168.

⁵⁹ Transcription du journal, p. 33.

Des mesures de rétorsion sont également imposées pour des motifs étrangers aux incidents d'échelle locale. Ainsi, en représailles de l'arrestation de marins allemands par des vaisseaux de guerre français, sur ordre du général Werder, de nombreux otages furent emmenés de Bourgogne en Allemagne, tous pris parmi les notables et les personnalités (vingt Dijonnais, dix habitants de Vesoul, dix encore de Gray⁶⁰).

D'une manière générale, bien qu'ils ne soient pas les seuls à subir ce genre d'arrestation arbitraires, les notables locaux sont particulièrement visés dans la mesure où ils sont les interlocuteurs privilégiés de l'autorité occupante et considérés comme les garants de la conduite de leurs concitoyens. On peut citer un autre exemple de répression gratuite durant le siège de Metz, tiré du journal d'Henri Jeandelize, qui évoque des villages environnants (Peltre, Crépy, Mercy-le-Haut, la Grange-aux-bois, Colombey, ainsi que les dépendances de Ladonchamps), incendiés par l'ennemi pour se venger d'une opération de troupes régulières hors les murs de la ville (notice du 27 septembre). En outre, les soupçons d'assistance aux francs-tireurs sont passibles de représailles sévères, comme l'indique Louis Lacroix le 28 novembre :

Aujourd'hui il est arrivé aussi à l'Hôtel-de-Ville une bande de pauvres paysans vosgiens, hommes et femmes, qui reviennent d'Allemagne, où ils ont été retenus prisonniers pendant plusieurs semaines. Ils avaient été enlevés de leurs villages au nombre de soixante-quinze, comme suspects d'avoir favorisé les opérations des francs-tireurs. On les a fait paraître devant un conseil de guerre.

Trente d'entre eux sont condamnés, le reste tombe dans l'indigence (leurs habitations ont-elles été détruites ? Ont-ils été dépouillés de leurs biens ? Le journal ne le dit pas) :

Plusieurs ont succombé à la fatigue, aux maladies et aux privations [...] Rien de ce que nous endurons nous-mêmes ne m'a fait toucher du doigt, comme les souffrances de ces pauvres gens, ce que la guerre a en soi de cruel, et ce qu'il y a d'impitoyable dans la manière dont les Prussiens nous la font⁶¹.

Se garder de venir en aide aux militaires allemands peut avoir des conséquences similaires d'après Louis Ray (notice du 6 décembre). Suite à une attaque subie par les réquisitionnaires allemands dans le bois d'Étupes, un uhlan parvient à se réfugier dans la commune et demande assistance au pasteur. Celui-ci accepte de lui donner à manger, mais refuse de l'abriter.

⁶⁰ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 170.

⁶¹ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 365-366.

Depuis lors ce hulân⁶² a disparu : des paysans lui ont peut-être donné des habits. Informés de cela, les Prussiens cernent Étupes dans la matinée, s'emparent du pasteur et du maire, et les amènent prisonniers au Château, les accusant d'avoir tué ce hulân⁶³.

Nos témoignages provenant de l'arrière évoquent ainsi la brutalité de la répression auxquelles les civils occupés sont parfois soumis ; difficile toutefois, dans de nombreux cas, de démêler la part d'invention dont procèdent certaines anecdotes. Quoi qu'il en soit, la violence dont l'occupant peut faire preuve n'est pas systématique et elle se justifie dans bien des cas par l'opposition qu'il rencontre, qu'il s'agisse d'agressions ou de mauvaise volonté. À cet égard, François Roth tire les conclusions suivantes :

[...] si l'on compare la situation à celle des deux occupations postérieures, le sort des populations envahies a été infiniment moins dur ; les habitants ont connu quelques privations mais ils n'ont subi ni l'isolement complet, ni le régime de terreur, ni les perquisitions, ni les arrestations, ni les déportations qui furent pratique courante de 1914 à 1918 et de 1940 à 1944⁶⁴.

Par ailleurs, les relations entre occupants et occupés ne sont pas seulement conflictuelles. Si elles sont le plus souvent au moins ambivalentes, de nombreux exemples de cohabitation pacifique, d'empathie réciproque et de désir partagé de paix peuvent être mis en évidence dans nos sources.

d) Cohabitation pacifique

On l'a vu, les réquisitions de logements peuvent se faire de manière brutale pour leurs propriétaires qui, pour un temps, ne sont plus les maîtres de leurs propres maisons. Mais, comme nous l'avons fait remarquer précédemment, l'irruption de l'ennemi dans les foyers des populations occupées peut également se passer sans heurt particulier. Plusieurs témoignages en attestent. Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt rappellent que dans certains cas, on souligne d'ailleurs l'attitude correcte de l'occupant, avec lequel les relations peuvent être tout à fait cordiales : « Les journaux qu'on écrits certaines jeunes femmes pendant le conflit concèdent aux occupants une certaine tenue⁶⁵. » Ils citent à cet égard l'exemple de Marie-Anne de Fallois, qui affirme avoir « toute leur amabilité et toutes leurs conversations » en sa qualité de jeune fille (à plusieurs reprises, elle est complimentée sur sa beauté, notamment ses yeux).

⁶² Le terme peut également s'orthographier de cette manière, bien que « uhlan » soit la variante la plus courante dans nos sources.

⁶³ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, op. cit., p. 22.

⁶⁴ ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870...*, op. cit., p. 69.

⁶⁵ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, op. cit., p. 134.

Elle fait en outre état de nombreuses discussions avec des militaires allemands de passage. Le 14 septembre, elle évoque un jeune Allemand de 16 ans, un dénommé Pickel, légèrement blessé d'un coup de sabre, avec qui elle passe l'après-midi et dont elle dresse un portrait élogieux :

Fils d'un général, enfant gâté du régiment, je n'ai jamais rencontré plus joli type et plus belles espérances que dans ce petit Pickel ; de grands yeux clairs, brillants de malice et d'intelligence, le teint bruni, une grande bouche rieuse aux dents éclatantes, une expression hardie, naïve, la taille élancée d'un enfant qui n'a pas fini de grandir, voilà le petit enseigne d'aujourd'hui⁶⁶.

Bien entendu, cette affection ne s'étend pas à l'ensemble des Allemands de passage. Le même jour, alors qu'un médecin prussien lui fait la cour, elle indique ne pas du tout l'apprécier et être indifférente à ses compliments. Le 23 août, lors de l'arrivée des premières troupes à loger, elle décrit dans un premier temps l'attitude morose de la maisonnée : « Quelle impression poignante en les recevant au seuil du vestibule. Les larmes coulaient rapides sur le visage de F... ; mon père était silencieux et pâle. » Cette gravité est quelque peu allégée par la réaction de l'officier à la tête du petit groupe : « Le colonel leur a tendu les mains : « Mon Dieu, a-t-il dit en très pur français, la guerre a d'immenses tristesses, nous les sentons comme vous⁶⁷. » Il affirme ensuite – il ne s'agit pas du seul exemple en ce sens – qu'il considère l'empire comme l'ennemi et non la France. La maîtrise du français, la démonstration d'une certaine humilité voire d'une certaine empathie atténuent assurément les tensions qui résultent de ces cohabitations malgré leur durée souvent courte. Le 2 octobre, Renée de Riocour évoque également un officier chargé d'une réquisition, accompagnée du logement de 30 hommes :

[...] il n'avait pas l'air très féroce comme on en voit souvent et quoique parlant très difficilement le français il en savait assez pour nous dire durant le dîner : qu'il avait là « une vilaine commission à faire. »

Dans sa longue notice du 15 août, elle décrit également l'attitude des premiers soldats reçus chez M^{me} de Romance à Pont-à-Mousson qui entonnent des chants patriotiques :

Nous étions surtout frappés de voir combien leur physionomie tout à coup devenait sérieuse et enthousiaste en même temps en parlant de leur Vaterland de leur Pays avec cette expression

⁶⁶ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, *op. cit.*, p. 214-215.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 187-188.

grave et profonde où se laissait deviner tant d'amour pour lui ! On oubliait presque qu'on avait devant soi des Ennemis, en voyant ces pauvres gens si émus à ce seul souvenir, en se disant qu'une partie d'entre eux, uniquement par devoir, lui avaient dit adieu pour ne plus jamais le revoir [...] – Enfin ils ont fini par monter tranquillement dans les chambres qu'on leur avait préparées : matelas par terre, traversins de foin etc.....

Elle les évoque à nouveau le 20 août, apprenant avec effroi que sur les 11 qui étaient présents ce soir-là, seuls trois ont survécu aux batailles sous Metz :

Il n'y a pas 8 jours, ils étaient là réunis, pleins de vie, de gaieté, chantant tout émus au souvenir de leur Pays, et maintenant, voici qu'il n'en reste plus que 3 pour aller là-bas raconter leur malheur !

Portant secours aux blessés qui affluent vers la ville, elle répète qu'en soignant les Allemands, elle ne les considère pas comme des ennemis, mais comme des chrétiens avant tout. Le 20 octobre, elle évoque encore les hommes de la *Landwehr* :

[...] ils sont plus âgés, beaucoup ont des enfants, et même de très nombreuses familles ; on en voit qui cherchent à attirer les enfants pour les caresser, en faisant comprendre combien ils pensent aux leurs ; certes, ceux-là du moins désirent la Paix autant que nous, pour revoir leur : « Heimat » Pays.

Le 24 octobre, elle se réjouit par ailleurs que les réquisitions se fassent, désormais, moyennant paiement. Le même jour, elle loue l'attitude des cuirassiers blancs de Nomeny, « fort radoucis » par rapport à leur première visite⁶⁸ :

[...] étant arrivés, comme presque toute les réquisitions du Dim. à l'heure de la messe, ils ont non seulement consenti à attendre, mais même ont demandé à y assister : de la chapelle nous entendions leurs sabres résonner sur les dalles ! Tous, nous disait-on mettaient en sortant de l'argent dans le tronc. –

Fait notable, à compter de cette notice, le terme de « réquisition » n'apparaît plus dans le journal de la jeune fille.

Par ailleurs, ces contacts permettent dans une certaine mesure aux occupés de sortir de l'isolement dans lequel ils vivent puisque les soldats allemands sont porteurs de nouvelles du dehors, en particulier lorsqu'ils ont pris part aux batailles. Marie-Anne de Fallois cite à cet égard « le jeune comte de Bruges avec deux autres officiers de la Garde Royale » le 25 août :

⁶⁸ Pour rappel, ils avaient fait le 19 octobre une première visite beaucoup moins cordiale.

Ils arrivaient de Pont-à-Mousson, ils nous ont donné des nouvelles de Metz... si tristes hélas ! La ville est cernée par 200 000 hommes et elle en contient 120.000 qui n'en peuvent sortir. Le typhus règne parmi les blessés et va dans doute se communiquer aux habitants [...] Cette bataille de Saint-Privat a été horrible. Mon Dieu ! mon Dieu ! ne rien savoir⁶⁹ !...

C'est également par ce biais qu'elle apprend certains détails de la capitulation du 2 septembre : « Voilà ce qu'ils m'ont dit de sérieux : l'Empereur a remis son épée au roi de Prusse et s'est rendu au château de Willhemshoë près de Cassel⁷⁰. » Des troupes venues pour la réquisition du 2 octobre, Renée de Riocour glane également quelques informations inquiétantes sur la ville bloquée :

Ils arrivaient du camp de Metz : nous nous plaignions ici, mais il paraît que ce n'est rien à côté des environs de la place : Cherisey par exemple a été fort abîmé dit-on : plusieurs maisons pillées, brûlées etc...

Louis Lacroix, quant à lui apprend la défaite de Sedan et ses conséquences dès le lendemain par « son » lieutenant bavarois :

L'ayant appris lui-même à sa sortie du matin, il retourne en toute hâte, et enfonçant, plutôt qu'il n'ouvre, la porte de mon cabinet : « Herr Professor, s'écrie-t-il tout haletant, grande victoire ! Mac-Mahon est tué, l'Empereur est prisonnier, l'armée française a capitulé tout entière. C'est fini, nous allons retourner dans notre pays et nous vous laisserons tranquilles. Cela est certain, j'ai vu la dépêche officielle⁷¹ .

On notera toutefois que l'information est partiellement erronée, puisque Mac-Mahon est en réalité seulement blessé. De plus, on le sait, la guerre ne s'arrête pas avec la chute de l'Empire. Toutefois, cet exemple met aussi bien en lumière le rôle de l'occupant dans la circulation des nouvelles de la guerre à l'arrière que la possibilité de relations cordiales entre civils français et soldats allemands.

⁶⁹ FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, *op. cit.*, p. 191-192.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 212. Il s'agit de la notice du 11 septembre.

⁷¹ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 148-149.

Conclusion de la deuxième partie

Au sujet de son ouvrage sur le conflit franco-prussien, Stéphane Audoin-Rouzeau précise en introduction :

[...] cette étude est moins celle de la guerre elle-même, avec ses péripéties militaires, politiques ou diplomatiques, que celle des Français pendant le conflit : leur vie matérielle, leurs attitudes politiques, leur perception de l'événement, leur univers mental¹.

Placer les écrits du for privé au centre de la nôtre permet de prolonger cette entreprise en mettant l'accent sur un ensemble composite d'expériences de guerre. En effet, le sous-ensemble sur lequel nous nous fondons est diversifié à plusieurs égards : d'une part, il est constitué de témoignages qui procèdent de divers territoires, soumis de manière différenciée aux réalités guerrières, tout comme les individus dont il procède, suivant le rôle qu'ils ont à y jouer et selon l'intensité de la pression que la guerre exerce sur leur quotidien. Enfin, ces deux variables en entraînent une troisième : chacun se fait l'écho de situations de guerre clairement identifiables, bien qu'elles puissent varier au cours de la vie en guerre (lorsque l'on passe d'une ville assiégée à une ville occupée, par exemple). Il vient ainsi enrichir et compléter la perception que l'on peut avoir de la guerre de 1870 telle que ses acteurs l'ont vécue, ainsi que de l'impact qu'elle a pu avoir pour eux au quotidien.

Bien que cette expérience soit généralement dure et qu'une certaine souffrance y soit le plus souvent attachée, on ne saurait la réduire à une succession d'épreuves à surmonter : dans le temps suspendu de la guerre, les individus poursuivent tant bien que mal le cours de leurs existences ; ils espèrent des jours meilleurs, tentent de s'y projeter, cherchent à avoir des nouvelles de leurs proches. La vie de famille est bien entendu fortement perturbée et profondément reconfigurée, mais elle se maintient, tout comme un ensemble de sociabilités, qu'elles datent d'avant le conflit où qu'elles soient occasionnées par la situation exceptionnelle qui en découle. Points presque aveugles d'une histoire, dont le souci premier est la guerre elle-même, les individus qui écrivent la guerre ne se contentent souvent pas de la donner à voir au prisme de leur subjectivité, ils s'affirment eux-mêmes comme des sujets des événements qu'ils traversent et dont ils deviennent acteurs souvent malgré eux.

Par conséquent, l'écriture du for privé permet de donner une place centrale à la question de l'individualité en guerre, que cette individualité soit à penser au sein d'un collectif

¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870, *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 16-17.

(la famille, l'armée, la société occupée ou assiégée) ou qu'elle se pense en des termes plus intimes : elle n'est pas seulement un discours sur la guerre, mais elle porte un discours de ceux qui écrivent sur eux-mêmes, une écriture de soi en guerre. Cette écriture peut être envisagée dans l'immédiateté du conflit comme dans le recul d'un après-guerre large, étendu jusqu'à la première décennie du XX^e siècle. En effet, même lorsqu'il s'agit de concourir à l'élaboration d'une mémoire collective et même lorsque la portée du propos transcende l'expérience singulière, l'écriture met d'abord l'accent sur le souvenir individuel.

Pour ces raisons, nous consacrons le troisième temps de notre étude à l'écriture de la guerre à la première personne, que cette écriture soit immédiate ou différée, en balayant un spectre large dont les thématiques permettent toujours de considérer l'individu par rapport à une ou plusieurs communautés dans lesquels il se meut : une partie de la société civile durant le conflit, l'armée, la famille, mais également la société d'après-guerre, aux prises avec une mémoire forcément chargée d'enjeux. Il s'agit ainsi de mettre en dialogue ce qui relève des trajectoires d'individus écrivant et ce qui relève de la destinée nationale et ainsi, de s'intéresser à la guerre à l'intersection du privé et du public, aussi bien à travers les choix d'écriture qu'à travers certains choix d'édition.

TROISIEME PARTIE : INDIVIDUALITES ET COLLECTIFS

Tout au long de la seconde partie de cette étude, nous avons montré ce qui, dans la guerre de 1870, a pu constituer une expérience commune pour les individus qui y prennent part directement ou indirectement. La face extérieure et collective de la guerre se décline au front, dans les villes assiégées et dans les arrières occupés au sein de l'aire géographique que nous avons retenue. De ces expériences communes résultent des écrits personnels de guerre, qui permettent d'envisager la guerre à travers le prisme de voix individuelles et souvent anonymes. Le troisième temps de notre étude prolonge cette réflexion, en se centrant toutefois moins sur l'articulation entre les individus et les situations de guerre qu'ils subissent que sur les individus eux-mêmes et, plus largement, sur l'individuel : la famille comme groupe social restreint, les cercles de sociabilités plus ou moins proches, c'est-à-dire les sous-ensembles sociaux dans lesquels se déploie la vie privée.

Bien entendu, dans la mesure où nous nous appuyons sur des récits personnels, l'expérience de guerre que nous avons évoquée est exprimée par un ensemble de voix singulières qui disent déjà le rapport de l'individu à un ensemble d'événements et de réalités vécus au sein de groupes : le régiment, par exemple, ou la communauté civile en guerre (assiégée, occupée, rançonnée...) ; cependant, malgré quelques incursions dans les cadres de leur vie privée, nous nous sommes assez peu arrêtés sur les individus en eux-mêmes. Telle est la tâche que nous nous fixons dans cette troisième partie. Pour cela, nous suivrons un cheminement en deux temps, qui correspondront aux deux derniers chapitres de l'étude.

Dans le premier, nous menons nos investigations dans un champ où il n'est jamais simple de s'aventurer pour l'historien : celui du privé, objet dont la définition en elle-même est problématique, car il se définit toujours de manière duelle, relativement à et avec son contraire, le public, l'extérieur, le collectif. Cette difficulté est d'ailleurs soulignée par Michelle Perrot, dans son introduction au quatrième tome de l'*Histoire de la vie privée*. Après avoir évoqué le renversement historiographique qui a permis « enfin » d'investir le « point aveugle » qu'a longtemps constitué le privé pour l'historien, elle en rappelle toute la complexité :

Reste néanmoins la difficulté de connaître autre chose que la face externe et publique de la vie privée ; l'impossibilité d'aller de l'autre côté du miroir. Dans ce domaine, le dicible fabrique

de l'indicible, la lumière secrète l'ombre. Le non-dit, l'inconnu, l'inconnaissable – et la conscience tragique que nous en prenons – progressent au rythme du savoir qui creuse sous nos pas des mystères insondables. Sans doute faudrait-il d'autres méthodes de lecture, inspirées de la sémiotique ou de la psychanalyse. Demeure l'irréductible opacité de l'objet, dès lors que l'on souhaiterait dépasser une histoire sociale du privé et faire, au-delà des groupes et des familles, une histoire des individus, de leurs représentations et de leurs émotions : histoire des manières de faire, de vivre, de sentir et d'aimer, des élans du cœur et du corps, du fantasme, du rêve ; tout autant qu'une histoire balzacienne des intrigues familiales, une histoire nervalienne du désir, une histoire proustienne et musicale des intimités¹.

Malgré l'essor – et même l'explosion – des écritures privées au XIX^e siècle et, par conséquent, le nombre important de sources dont nous disposons, il nous faut faire face à plusieurs obstacles sur le chemin de la saisie du privé et plus encore de l'intime. D'une part, le caractère souvent collectif des écrits conservés. On pense notamment aux sources épistolaires qui, bien souvent, ne se prêtent qu'imparfaitement à l'expression des sentiments les plus intimes². D'autre part, certains journaux personnels, malgré leurs apparences de journaux intimes, peuvent être – on l'a souligné précédemment – ouverts au regard extérieur, à l'exemple de celui de Renée de Riocour. Cela ne signifie pas que les épanchements y sont absents ou exprimés sans sincérité ; mais, dès lors que l'on écrit aussi pour autrui, le soupçon de l'autocensure est renforcé. Renforcé seulement, car ainsi que Michelle Perrot l'a bien rappelé, il faut dépasser l'illusion du caractère « spontané » de l'écriture du journal intime :

[...] mise en scène de soi par soi, elle obéit à des règles ; l'autocensure en restreint singulièrement l'expression. On ne dit pas « tout » à son journal, pas plus qu'à l'être aimé, pas plus qu'à soi-même, ce « tout » n'ayant d'ailleurs pas de sens³.

Enfin, la réécriture et les opérations éventuelles de modification, de sélection, d'augmentation, revendiquées ou non par les scripteurs, peuvent brouiller les pistes : dès lors que l'écrit, dans sa version définitive, est (re)construit pour un public plus ou moins large, quel accès donne-t-il réellement au privé et, plus encore, à l'intime ?

¹ PERROT M., in ARIES P. et DUBY G., *Histoire de la vie privée, t.4...*, *op. cit.*, p. 11-12.

² Voir par exemple les développements de Michelle Perrot à ce sujet dans *La vie de famille au XIX^e siècle* (Points, 2015), où elle distingue ce qui s'écrit ou non dans le cadre de l'échange épistolaire : « L'indicible : l'argent, la mort, le sexe. Le dicible : la maladie, le détail quotidien, les enfants encore et toujours. » (p. 108). On notera que cet ouvrage, suivi d'une seconde partie intitulée *Les rites de la vie bourgeoise*, écrite par Anne Martin-Fugier, est une sorte d'abrégé du tome 4 de l'*Histoire de la vie privée*, qui reprend (dans un ordre différent) certaines parties signées par les deux historiennes.

³ PERROT M., « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l'âme », *art. cit.*, p. 35.

L'intime, justement, constitue le point de départ de notre dernier chapitre. Nous y interrogeons tout d'abord la possibilité d'une écriture intime de la guerre de 1870 : quelle place pour soi, sous la plume du scripteur qui doit le plus souvent céder à la tyrannie de l'événement ? Car par sa brutalité et l'incertitude qu'il crée, il accapare bien souvent l'écriture de soi dans laquelle le moi, précisément, est plus souvent spectateur que sujet. Du scripteur anonyme qui écrit pour lui au collectif, un glissement s'opère parfois : le récit personnel tend alors à être érigé en témoignage. Publié ou non, il s'adresse néanmoins souvent à un groupe : la famille, la descendance en particulier ou, de manière plus large, la jeunesse, pour sa portée morale et les enseignements qu'il véhicule ; ou bien à un lectorat plus large, lorsque l'on souhaite contribuer – en donnant toujours des gages de modestie – à l'établissement de la vérité ou, au moins, à la compréhension d'un événement dont le traumatisme s'incarne dès les premiers lendemains de la guerre dans cette expression déjà célèbre : « l'Année terrible. » Et déjà, on veut le préserver de l'oubli. Ainsi, les écrits du for privé contribuent aussi à l'élaboration d'une mémoire de 1870 dans les décennies qui le séparent de la Grande Guerre.

Chapitre 6 : Sphère privée et intimités en guerre :

« la fin de la récréation¹ » ?

De cette image de la « fin de récréation », utilisée par Michelle Perrot pour décrire la vie privée sous pression en temps de guerre, nous avons tiré de nombreux éléments de réflexion au moment d'analyser le journal intime de Geneviève Bréton, auquel nous avons fait référence à plusieurs reprises. Cependant, le quatrième volume de l'*Histoire de la vie privée*, tout en étant au fondement de notre réflexion sur la vie privée en guerre, n'apporte que peu d'éléments de réponse. C'est de cette idée qu'est né notre projet de recherche. Elle est certes fort réductrice, prise isolément : elle peut donner l'impression¹ que le temps de paix est un temps de liberté et d'insouciance dans lequel la vie privée suit tranquillement son cours, dans un temps dilaté et sans ruptures ; or, on sait bien que le quotidien lui-même est fait d'événements qui peuvent rompre sa banalité. Il en va ainsi de ces événements qui brisent la continuité du « fil ordinaire du temps », selon Michel Cassan, des calamités vécues collectivement aux tragédies individuelles. Plusieurs années avant la guerre (le 19 janvier 1867), pour ne citer que cet exemple, Geneviève Bréton souffre de la perte de son frère, qui meurt accidentellement d'une chute de cheval². Mais peu d'événements induisent des ruptures aussi généralisées que la guerre, aucun ne suspend aussi brutalement le cours de la vie des individus, quand bien même ils figureraient parmi ceux que Stéphane Audoin-Rouzeau appelle les « épargnés³ », ceux qui ne sont pas directement confrontés aux manifestations de la guerre. Le temps de guerre est un temps qui se contracte brusquement, comme l'a rappelé récemment l'historien, dans un entretien pour *Médiapart* au sujet de la guerre en Ukraine⁴. Toute projection devient incertaine. Les individus qui la subissent de près ou de loin, à des degrés variables, il faut en convenir, subissent la pression physique et/ou psychique que la guerre fait peser sur eux et les cadres dans lesquels ils évoluent. C'est à cette pression que nous consacrerons le premier temps de ce chapitre. Cependant, la vie privée ne s'arrête jamais réellement. Impactée, elle trouve des voies et des interstices multiples par lesquels elle se poursuit et se recompose. En temps de guerre, l'écrit joue à cet égard un rôle fondamental : la

¹ DUBY G., ARIES P. (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4...*, op. cit., p. 565.

² Voir la préface au journal de Geneviève Bréton, écrite par Flora Groult (p. 6-7).

³ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, op. cit., p. 282-293.

⁴ Joseph Confavreux, « Nous n'avons pas pris la mesure de l'événement guerrier qui vient de s'ouvrir », entretien avec Stéphane Audoin-Rouzeau, *Médiapart*, 15 mars 2022.

correspondance maintient le lien entre des individus souvent dispersés – au gré, il est vrai, du fonctionnement variable des services postaux ou de l’itinérance de personnes qui acceptent, parfois à leurs risques et périls, de porter des lettres à leurs destinataires. C’est cette stratégie que choisit le boulanger du quai Finkwiller à Strasbourg : le 22 août, lorsqu’il ouvre sa lettre à son ami Gustave, il précise ainsi :

J’ai essayé de profiter du départ forcé d’un jeune badois expulsé d’ici, par mesure générale prise contre tous les Allemands en condition ici, pour lui remettre sous la date du 19 Août une lettre à ton adresse et pour te donner par là signe de vie ; si toutefois cette lettre, que je lui ai recommandé de jeter à la première poste d’où les communications lui paraîtront libre, te parvient ou t’est parvenue. Pour éviter tout inconvénient, j’ai écrit en allemand et j’ai laissé mon épître non cachetée, afin que si par hasard on avait fouillé mon messenger, il ne pût lui arriver de désagrément du fait d’avoir été porteur d’une missive et qu’on l’on pût s’assurer par son contenu qu’il ne s’agissait que de choses d’intimité⁵.

Le « rituel épistolaire⁶ », en se poursuivant, ouvre en outre un espace dans lequel la vie privée s’engouffre, en attendant le retour à la normale. Enfin, au carrefour entre vie privée et vie publique, nos sources donnent à voir un ensemble de sociabilités, dans la sphère familiale comme en-dehors, mettant en évidence des degrés d’intimité variables, auxquels nous portons une attention singulière ; à travers ces relations qui mêlent amour familial, cordialité et solidarité entre voisins, ou encore discussions entre intellectuels ou simples camarades, se joue une histoire de 1870, saisie à hauteur des individus et des cercles sociaux qu’ils fréquentent, que ces fréquentations soient ou non impactées par la guerre.

C’est à ces dialogues entre l’individuel et le social, dans lesquels se joue encore et malgré tout la vie privée, que nous consacrons ainsi ce sixième chapitre, en inscrivant ici notre étude dans le champ de l’histoire du quotidien, bien que nos objectifs ne coïncident pas exactement avec les fondateurs de l’*Alltagsgeschichte*. En effet, si certains de nos scripteurs sont, au regard de l’histoire, des anonymes que nous contribuons à faire sortir du silence, ils ne s’apparentent que peu aux « perdants de l’histoire » identifiés par Fred E. Schrader (avant-propos à l’*Histoire du quotidien* dirigée par Alf Lüdtke en 1989), auxquels « il s’agit de

⁵ AM de Strasbourg, cote 272 MW 84.

⁶ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, *op. cit.*, p. 99 à 194.

donner aussi la parole⁷. » Cependant, nous nous rapprochons du programme fixé en ces termes par l'historien allemand dans l'introduction :

On y parle de leur travail et de leurs loisirs. On y décrit leurs manières d'habiter et d'être sans logement, de se vêtir et d'être nus, de se nourrir et d'avoir faim. On s'y intéresse à l'amour et à la haine, aux querelles et aux ententes, aux souvenirs, aux angoisses et aux espoirs liés à l'avenir. À travers l'histoire du quotidien, l'attention ne se porte plus uniquement sur les faits (et les méfaits), sur les fastes des « grands », c'est-à-dire de ceux qui exercent le pouvoir laïque et ecclésiastique. L'important est bien davantage la vie et la survie des sans noms de l'histoire, leurs peines quotidiennes comme leurs « défoulements » occasionnels⁸.

Par ailleurs, notre corpus correspond davantage à la délimitation qu'il fait plus loin du champ d'investigation de l'*Alltagsgeschichte* :

L'histoire du quotidien traite pour l'essentiel de ceux qui n'ont laissé que peu de sources, au sens traditionnel du terme. La découverte de lettres ou d'autres documents rédigés par les personnes concernées elles-mêmes (ou volontairement transmis par celles-ci à la postérité) reste un phénomène rare⁹.

Il peut ainsi y avoir une corrélation forte entre écrits du for privé et histoire de la vie au jour le jour. Pour notre étude, bien entendu, le contexte de la guerre de 1870 est tout à fait spécifique, et les thèmes que nous abordons y sont nécessairement liés : nos sources permettent de saisir, au moins par bribes, le quotidien en guerre, de mettre en évidence les menaces qui pèsent sur lui et qui le fragilisent, mais également les manières de le réinventer dans un cadre qui reste contraignant dans tous les cas.

⁷ SCHRADER F. E., in LÜDTKE A. (dir.), *Histoire du quotidien*, (traduit de l'allemand par O. Manoni), Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, p. VII.

⁸ LÜDTKE A. (dir.), *Histoire du quotidien*, *op. cit.*, p. 1.

⁹ *Ibid.*, p. 15.

A) LA MAISON ET LA FAMILLE SOUS PRESSION

Nos développements précédents ont permis de manière presque littérale d'entrouvrir la porte du privé et celle de la sphère domestique en particulier, en même temps que la guerre s'invitait dans ce que l'on pourrait appeler *les intérieurs*. La porte de la maison, celle que le conflit franchit aisément une fois l'ennemi présent dans les arrières, bien entendu, mais également la frontière du for interne, l'espace mental des individus qui y sont confrontés. Toutefois, jusqu'ici, cette irruption de la guerre dans l'espace privé ou dans l'esprit des individus était tantôt envisagée pour son impact sur les pratiques d'écriture, tantôt comme les manifestations particulières d'une expérience collective. Dans cette première partie, nous nous arrêterons plutôt sur la manière dont le privé en est affecté : comment l'individu « reçoit »-il la guerre dès lors qu'elle s'invite chez lui, en lui ? De quelle manière la vie de famille, inextricablement liée à l'espace domestique, est-elle impactée par la fragilisation, voire la disparition des limites qui le séparent habituellement de l'espace public ? Nous nous attacherons ainsi à mettre en évidence la mise sous pression de la maison, de ses occupants et de l'existence qu'ils y mènent, grâce à plusieurs témoignages, en particulier ceux des assiégés strasbourgeois, qui s'y prêtent bien.

1) L'espace domestique sous pression

a) La sphère domestique et la famille au XIX^e siècle

Michelle Perrot s'appuie sur plusieurs conceptions de la famille et de la vie domestique pour donner une vue d'ensemble des définitions que l'on en donne au XIX^e siècle, en commençant par Hegel :

Ce qui compte à ses yeux, ce n'est pas la lignée, lourde de féodalité, mais la famille, pierre angulaire de la société moderne. Cercle de « personnes concrètes indépendantes », les myriades, les « multitudes familiales » forment la société civile, qui n'est que le « rassemblement des collectivités familiales dispersées¹ ».

Autrement dit, la famille est à la fois un collectif hiérarchisé (les traditionnalistes, dans la lignée de Louis de Bonald, fervent légitimiste comme on le sait, y voient une réduction de la monarchie, sous l'autorité du père), mais également une somme d'individus indépendants, ce

¹ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle*, suivi de *Les rites de la vie privée bourgeoise* par Anne-Martin Fugier, Paris, Seuil, 2015, p. 11.

qui ne signifie pas qu'ils échappent aux rapports d'autorité et à des rôles déterminés notamment par le genre. Toujours selon Hegel, paraphrasé par Michelle Perrot :

La famille est le tout supérieur aux parties, qui doivent s'y soumettre ; elle est, dans la société du XIX^e siècle, un groupe « holiste » tel que l'a défini Louis Dumont. La division sexuelle des rôles s'appuie sur les caractères « naturels », selon une opposition passif/actif, intérieur/extérieur qui gouverne tout le siècle².

Comme l'écrit Louis Dumont, l'homme tirerait ainsi, sa « vie substantielle » de « l'État, la science etc. », en clair dans la sphère publique et la femme « dans la moralité objective de la famille, dont la piété familiale exprime les dispositions morales³. » Ainsi, le premier aurait vocation à s'épanouir hors les murs de la maison, la seconde à l'intérieur.

Au XIX^e siècle s'affirme également une distinction nette entre sphère privée et sphère publique. Michelle Perrot ne manque pas de la souligner en prenant appui sur la pensée libérale, incarnée notamment par Germaine de Staël et Tocqueville :

L'un comme l'autre opposent les Anciens qui vivaient pour l'Agora ou la guerre, au monde moderne, univers du commerce et de l'industrielle activité des individus, qu'il convient surtout de « laisser faire ». Cette concentration du privé suppose que l'on se confie pour les affaires publiques à des représentants. La distinction de deux sphères complémentaires implique le régime représentatif et, dans une certaine mesure, la spécificité du politique, celle des praticiens politiques et, à terme, leur professionnalisation⁴.

La guerre, on le verra justement, rompt cette démarcation nette qu'a bien relevée Daniel Roche, en soulignant l'existence au sein de l'espace domestique d'« espaces de transition entre l'extérieur et l'intérieur [qui] correspondent à une frontière de plus en plus forte entre l'espace du privé et celui du public⁵. » On retrouve également cette idée chez Littré pour qui « La vie privée doit être murée⁶. » Michelle Perrot s'appuie encore sur Kant, qui érige la maison en « fondement matériel de la famille et pilier de l'ordre social⁷ », par opposition à l'espace public :

La maison, le domicile, est le seul rempart contre l'horreur du néant, de la nuit et de l'origine obscure, elle enclôt dans ses murs tout ce que l'humanité a patiemment recueilli dans le siècle

² *Ibid.*, p. 11.

³ Louis Dumont, cité par Michelle Perrot, *ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 13.

⁵ ROCHE D., *Histoire des choses banales...*, *op. cit.*, p. 99.

⁶ Littré, *Dictionnaire*, (1863-1872).

⁷ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 156.

des siècles ; elle s'oppose à l'évasion, à la perte, à l'absence, car elle organise son ordre interne, sa civilité, sa passion. Sa liberté s'établit dans le stable, le renfermé, et non point dans l'ouvert et dans l'infini. Être chez soi, c'est reconnaître la lenteur de la vie et le plaisir de la méditation immobile [...]. L'identité de l'homme est donc domiciliaire, et c'est pourquoi le révolutionnaire, celui qui est sans feu ni lieu, donc sans foi ni loi, condense en lui toute l'angoisse de l'errance [...]. L'homme de nulle part est un criminel en puissance⁸.

L'occupation, les réquisitions, l'hébergement des troupes dont nous avons abondamment parlé au chapitre précédent, le bombardement dans les villes assiégées, mais également la pénétration de la guerre dans le champ des préoccupations quotidiennes des individus, brouillent ces démarcations et fragilisent aussi bien la sphère privée que le caractère individuel de la vie qui s'y déploie, à l'intérieur comme à l'extérieur du cadre social et moral de la famille, dont les individus sont certes tributaires, mais au sein duquel ils peuvent parfois s'affirmer. Sans pouvoir être érigée en exemple représentatif sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Geneviève Bréton, qui négocie littéralement ses fiançailles avec le peintre Henri Regnault⁹, parvient à établir un véritable rapport de force avec ses parents, sa mère en particulier, dont le titre de « Reine-mère » souligne pourtant le caractère inflexible. En guerre, la mise en péril de la maison, l'unité de la famille peut être compromise, tout comme les intérêts privés qu'elle incarne et protège. C'est ainsi sa « dimension de sécurité et de refuge » qui est mise en question par la disparition soit symbolique soit matérielle des « seuils » qu'elle établit entre ses occupants et le « désordre de la rue¹⁰. »

b) La guerre chez soi, une brèche dans le « mur de la vie privée¹¹ »

L'irruption de la guerre dans la sphère domestique s'opère de manière différenciée suivant le cas considéré et, surtout, selon le degré d'exposition des foyers à la guerre ainsi que la nature de cette exposition. Alors que le siège de Strasbourg vient de commencer, Cécile de Dartein, comme il est de coutume de le faire dans une lettre, donne à voir à sa sœur une scène d'intérieur : une soirée, celle du 23 août, passée « tranquillement » avec Louise¹², à faire de la charpie. Le calme apparent de la scène, qui se déroule à un moment du quotidien bien identifié, ne laisse guère transparaître de perturbation particulière ; pourtant, l'activité, faire de

⁸ *Ibid.*, p. 156-157.

⁹ Henri Regnault (1843-1871) est un peintre orientaliste, lauréat du prix de Rome en 1866. Participant à la défense de Paris lors du siège, il est tué le 19 janvier 1871 à la bataille de Buzenval.

¹⁰ ROCHE D., *Histoire des choses banales...*, *op. cit.*, Paris, Fayard, 1997, p. 99.

¹¹ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 155 : « [Selon Littré], l'expression « mur de la vie privée », inventée par Talleyrand, Royer-Collard ou Stendhal, aurait en tout cas pris corps dans les années 1820. »

¹² Cousine germaine de Cécile.

la charpie, témoigne clairement de l'irruption de la guerre au cœur même de la sphère domestique. Si elle s'inscrit bien dans le cadre privé, son objectif est collectif : on effectue un ouvrage qui servira au soin des blessés. Les habitations mises à disposition pour servir d'hôpitaux mettent en évidence, de manière plus forte encore, le franchissement du seuil domestique par les réalités du conflit. C'est le cas, par exemple, de la maison de la famille H. au Wacken, d'après le récit de Miss Jacot :

Il ne faut pas que j'oublie de mentionner un événement qui fit du Mardi 9 un jour marquant de notre calendrier. Il y avait tant d'officiers et d'hommes de troupes blessés que des particuliers étaient volontaires pour les recevoir et les soigner chez eux. Ceux qui agissaient de la sorte avaient le droit de mettre un drapeau dit « international » à leur maison. Il était respecté par les deux armées, mais je ne voyais pas en quoi il pouvait nous protéger le moins du monde. Bien sûr, on n'aurait pas tiré sur nous délibérément, mais si bravement qu'il flottât, il n'aurait pas détourné de sa trajectoire ni une balle ni un obus. J'eus l'honneur de confectionner celui qui flotta au-dessus de nos têtes, à partir de ces rares nappes non encore expédiées, avec une croix d'un beau rouge dindon sur chaque face. Il y fallut du soin, autant pour le préparer que pour le coudre, je peux le dire ! Madame fut une des premières à offrir sa maison pour en faire un hôpital temporaire ou une infirmerie, et mardi matin, une grande voiture spacieuse avait été envoyée à Haguenau, la ville la plus proche de la terrible bataille de Frischwiller (*sic*) ou Woerth. [...] Nous fûmes très occupées toute la journée à préparer des bandages, de la charpie, etc... et à installer des lits. Ceux-ci furent placés dans les deux grands salons du rez-de-chaussée donnant sur le jardin, les pièces les plus fraîches de la maison¹³.

Outre les préparatifs en eux-mêmes, la guerre investit là encore la sphère domestique en s'invitant dans ses murs, dans des salons, soit des lieux où se joue l'intimité de la vie familiale en temps de paix. Durant le siège de Paris, la sœur de Geneviève Bréton héberge un prisonnier saxon, qui inspire une vive animosité à la jeune fille¹⁴. Dans les deux cas, dans des proportions certes variables, la guerre franchit le seuil du privé et brouille la frontière entre intérieur et extérieur. Renée de Riocour évoque quant à elle longuement les troupes ennemies qu'il faut recevoir à Pont-à-Mousson, où elle est elle-même réfugiée en août 1870, et ceux que son père est contraint de recevoir au château où, s'imposant en maîtres, ils contestent explicitement son rôle de maître de maison (et donc le fondement même de la cellule domestique que son autorité paternelle incarne¹⁵). Mais, en guerre, la porosité entre le

¹³ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., *1870, siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 49-50.

¹⁴ BRETON G., *Journal*, *op. cit.*, p. 187-188.

¹⁵ Maître de maison, le père est aussi maître de sa famille. La mort du père désagrège la famille, comme le rappelle Michelle Perrot : « Grande fracture économique et affective de la vie privée, la mort du père est

domestique et ce qui lui est extérieur est presque permanente, perturbant les rituels du quotidien. En voici un exemple, tiré du journal de Renée de Riocour. Le repas, moment fondamental qui rythme le quotidien, est interrompu par une nouvelle glaçante, qui franchit brusquement le seuil de la maison :

C'était pendant le dîner (et je ne veux pas entreprendre de décrire ce qu'est un repas en temps d'invasion ! Ce serait trop long : composés, interruptions, etc... plus tard, ce nous semblerait inimaginable ! Donc, voilà que quelqu'un tout effaré, se précipite dans la salle à manger, en s'écriant : « on amène prisonniers sur la place du séminaire (à 4 pas d'ici) des hommes de Vandières qui ont tué 4 Dragons Prussiens... on dit : qu'ils vont être fusillés ! » On peut croire que cette nouvelle nous bouleverse en vérité ! Ah ! nous ne pouvions pendant toute la soirée détacher notre pensée de ces malheureux... à chaque instant ne nous semblait-il pas entendre une détonation ? Mais que faire hélas ?...

La précision « à 4 pas d'ici » n'a rien d'anodin : les murs qui enclosent la vie privée ne suffisent plus à la préserver. Le même jour, la jeune diariste évoque encore un soldat qu'ils reçoivent furtivement, lequel incarne aussi bien la guerre par sa fonction que par la souffrance morale qu'il communique aux occupants de la maison :

[...] je le vois entrant dans la cuisine sur la porte de laquelle nous étions réunis, pour nous demander : à boire ; il n'était pas blessé, il est vrai, mais d'une pâleur affreuse et nous l'avons vu, oui, nous l'avons tous vu, appuyant son front sur la crosse de son fusil... pour ne pas laisser apercevoir ses larmes.¹⁶

Ainsi, le « mur de la vie privée » peut disparaître momentanément, fragilisant la sphère domestique et, par là-même, l'individualité de ses occupants qui, brusquement, se retrouvent mêlés aux réalités guerrières. C'est encore plus évident dans les villes assiégées, en particulier dans Strasbourg bombardé. Le témoignage de Cécile de Dartain est particulièrement révélateur d'une vie privée que l'on cherche à poursuivre tant bien que mal dans un intérieur meurtri. Pour elle et sa famille, la nuit du 23 août constitue une véritable rupture du cadre privé, en plusieurs temps. Tout d'abord, la possibilité d'un bombardement met tout le monde sur le qui-vive :

La perspective pour la nuit était peu agréable ; cependant nous nous sommes tous couchés, bien décidés à nous relever au premier coup. Chacun de nous prépara près de lui sa toilette de

l'événement qui dissout la famille, celui qui permet aux autres familles d'exister et aux individus de se libérer. » (*La vie de famille au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 51). De la même manière, l'espace domestique est fragilisé par la contestation de l'autorité qu'il y exerce.

¹⁶ Notice du 18 août.

bombardement ; ce ne fut pas inutile, car une heure s'était à peine écoulée que nous nous retrouvions tous debout.

Dans un second temps, on se répartit dans deux pièces que la jeune fille qualifie de « petit nid », ce qui n'est pas sans rappeler la « nidification » qui caractérise l'espace domestique, selon Michelle Perrot¹⁷. Se croyant « bien en sûreté », on s'apprête à poursuivre la nuit, mais les esprits sont accaparés par le danger et personne ne trouve le sommeil : « nous avons essayé de dormir, mais de temps à autre un obus arrivant dans les environs, nous rappelait notre heureuse position d'assiégés. » On notera également qu'en se réfugiant dans une partie de la maison – et c'est le cas chez nombre d'assiégés ou des occupés qui sacrifient une pièce voire un étage de leur habitation au bénéfice de l'ennemi, on s'isole, volontairement ou non, du reste de l'espace domestique qui se retrouve momentanément à l'extérieur et cesse d'exister comme tel¹⁸. Dans un troisième temps, peu après 4 heures du matin, la maison est touchée par un obus qui explose, épargnant miraculeusement tous ses occupants :

Impossible de te décrire chose pareille, tout volait en éclat, fenêtres, portes, glaces, vaisselle ; les murs craquaient ; enfin tu ne pourras jamais t'imaginer un vacarme comme celui-là. Ajoutes-y une poussière, une fumée de poudre, du plâtre qui aveuglait ; nous ne nous voyions plus ni les unes ni les autres. Tout cela l'affaire d'une minute, et nous nous retrouvons saines et sauvées au milieu des décombres ; la chambre à donner, la mienne, le petit corridor que nous croyions si sûr, étaient en morceaux, les cloisons percées à jour, tout réduit en poussière et nous sans une égratignure.

L'hôtel est toujours debout, mais il est « percé à jour » : l'atteinte au « mur du privé » est matérialisée, tangible, elle entraîne la destruction d'objets du quotidien, transforme la maison en décombres. La maison, en tant que cadre de la vie domestique, n'existe plus dès lors. Elle cesse d'être « du temps pétrifié » : aussi bien les objets qu'elle renferme que la « vie des hommes » qu'elle abrite, qui, en temps ordinaire « y inscrivent les lignes de force de la vie familiale¹⁹ », sont exposés et en partie anéantis. À sa stabilité s'oppose ainsi le mouvement de la guerre dont l'irruption est d'autant plus violente qu'elle se fait de nuit, à un moment où ses occupants sont potentiellement plus vulnérables.

¹⁷ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 155.

¹⁸ On reproduit ainsi, au sein de l'espace domestique, des espaces de substitution qui, sans remplacer strictement la maison (ils sont nécessairement provisoires, par opposition à la permanence du logis), en reprennent momentanément une fonction essentielle, celle d'être « d'abord le lieu premier de la protection [...] un abri contre les éléments, contre les variations saisonnières du climat, mais aussi contre les bêtes sauvages, [...] contre les hommes eux-mêmes dans les régions d'habitat dispersé et pendant les période de troubles. » (ROCHE D., *Histoire des choses banales...*, *op. cit.*, p. 96).

¹⁹ *Ibid.*, p. 98.

Il faut alors réinventer l'espace domestique, le réorganiser tant bien que mal. On a décrit plus haut la vie des assiégés encavés ; cependant, nous n'avons que peu parlé des tentatives plus ou moins fructueuses d'y transporter les bribes d'une vie privée que l'on partage parfois avec ses voisins, comme c'est le cas de la famille de Cécile de Dartein. Dans son journal, la jeune fille a d'ailleurs tracé un plan qui permet de se faire une idée de l'organisation des caves de l'Hôtel de Saxe et de la manière dont leurs occupants y sont répartis²⁰. Ce dessin légendé s'accompagne d'explications détaillées dans son journal le soir suivant :

Le soir, dès 7 heures et demie, nous étions au grand complet dans notre salon d'un nouveau genre ; l'organisation du dortoir a été très compliquée, les matelas posés les uns à côté des autres avec des oreillers composaient nos lits. Nos toilettes de nuit, par exemple, étaient fort drôles ; chacune été affublée d'une manière plus ou moins comique, si bien que nous avons été saisies de fous rires en nous voyant ainsi ; du reste la société était complète [...] Notre dîner à la cave a été assez singulier ; un vrai dîner de blocus. On ne savait trop où faire la cuisine ; un vendredi surtout c'était peu commode ; tout le ménage se trouvait dispersé [...] Notre sommeil a été troublé très souvent ou, pour mieux dire, nous n'avons guère dormi ; le canon s'est fait entendre presque toute la nuit, ce qui nous causait de petites émotions et nous ôtait l'envie de dormir.

La diariste donne ainsi à voir de manière très claire le bouleversement des espaces et de la vie domestique qu'il s'agit pourtant de poursuivre. Tous les moments du quotidien qui émaillent la vie privée sont susceptibles d'être perturbés, les repas le jour, le repos la nuit. Nous évoquons dans notre première partie l'écriture « en vigie » du siège de Strasbourg ; sans surprise, ce sont tous les gestes qui émaillent la vie privée qui sont affectés par le danger permanent qui plane sur les habitants de la ville. Constat similaire pour la famille H., dans le journal de Miss Jacot. Cette dernière décrit les repas pris à la fabrique, attenante à la maison, le 27 août par exemple, après qu'un boulet a frappé le deuxième étage de la demeure de l'industriel :

Le dîner a été servi dans le plus grand des ateliers, parce que c'est là que l'odeur est la moins agressive. À peine avons-nous commencé que, une fois de plus nous nous voyons obligés de décamper, chacun emportant son assiette etc..., pour aboutir à une sorte de corridor ou

²⁰ Plan consultable en Annexes B).

d'entrée. Là, il y a des tonneaux de "dégrais"²¹, comme ils disent, mais l'odeur est pire que l'huile de foie de morue.²²

La maison de la famille H., en lisière de Strasbourg, est particulièrement exposée au bombardement et au passage des troupes ennemies²³. Deux jours plus tard, ils ordonnent que la maison soit évacuée :

L'officier, sur un ton de bonne humeur nous intime l'ordre d'évacuer nos logements et de nous mettre sous la protection de ses soldats [...] On nous fit sortir de la fabrique derrière la maison, et très vite nous nous sommes trouvés au bord de la rivière. En traversant le jardin, nous avons pu voir qu'il était plein de soldats, dont les baïonnettes brillaient dans l'obscurité²⁴.

En plus d'être dépossédée de l'espace domestique, la famille ne jouit plus de sa liberté de mouvement et se retrouve soumise à l'arbitraire de l'occupant. On notera toutefois que l'écriture peut aussi donner à voir une forme de résistance de l'individualité du scripteur. C'est particulièrement visible chez Cécile de Dartein : malgré les malheurs qui l'accablent, une certaine mise à distance de la guerre apparaît dans son journal, ponctué de touches d'humour : outre le fou rire évoqué plus haut, à la vue des différentes toilettes des filles de son entourage, elle s'amuse des ronflements de leur voisin de cave²⁵.

Les réalités guerrières exercent une pression constante sur la sphère domestique, cela ne fait aucun doute ; toutefois – nous le démontrerons abondamment plus loin – le privé reprend ses droits à chaque occasion, dans chaque interstice qu'il peut investir. La guerre, en particulier dans les villes assiégées, peut ainsi s'accompagner d'une exigence permanente, celle de vivre à son rythme et d'adapter continuellement l'espace domestique qui, souvent fragilisé, tend à disparaître. Ouvrir sa porte à l'occupant, voir les murs de sa maison s'effondrer ou « les cloisons percées à jour », tout cela entraîne, au moins pour un temps, une confusion entre intérieur et extérieur, entre espace domestique et espace public (la rue dans le cas de Cécile de Dartein, le déménagement dans la fabrique, soit un espace dédié à l'activité professionnelle dans le cas la famille H.). Nous faisons le choix ici de nous cantonner à ces

²¹ Nous reproduisons ici la note des auteurs de la publication : « Le Littré, édition de 1863, donne : *Dégras* (et non « dégrais », s.m. *mélange d'huile de poisson et d'acide nitrique pour passer les peaux en chamois et les cuirs en blanc*. »

²² MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., 1870, *siège de Strasbourg...*, op. cit., p. 67.

²³ Le Wacken, où se trouve la demeure ainsi que la fabrique, se situe en banlieue, à l'extérieur des murs et à proximité de Schiltigheim où certaines batteries de siège sont établies.

²⁴ *Ibid.*, p. 69-70.

²⁵ Notice du 23 août.

quelques extraits, suffisamment évocateurs en eux-mêmes ; toutefois, nos développements précédents portant sur la vie dans les caves dans les villes assiégées ou sur l'investissement de l'espace domestique par l'occupant permettent également de s'en convaincre : la guerre pénètre de tous côtés au cœur même de la vie des individus, réduisant de même le champ de ses possibles. Les sociabilités qui s'y jouent peuvent être suspendues ou entravées sans pour autant s'arrêter complètement (nous reviendrons plus loin sur ce point). Cette fragilité de l'espace domestique peut également être l'un des facteurs des mobilités contraintes en guerre, qu'elles soient collectives ou individuelles : exil de familles entières, déplacement forcé, temporaire ou définitif à l'intérieur d'un espace très circonscrit (dans une ville assiégée par exemple) ou encore départ en captivité des officiers des armées vaincues.

2) Mobilités contraintes : individus et familles en exil

a) Des familles dispersées

L'irruption de la guerre, ou simplement la rumeur de l'arrivée de l'ennemi a donné lieu à d'importantes mobilités humaines, individuelles et collectives, dans les zones frontalières : de nombreuses sources évoquent des familles entières qui quittent brusquement leur foyer afin de se mettre à l'abri ; nous avons évoqué ces départs forcés au cours du chapitre 5, avec notamment l'exemple de Jean-François Thuillier qui se réfugie dans les murs de Metz avec sa famille ; il s'agit là de l'une des composantes de l'existence en guerre de ceux qui ont vécu sous occupation ou dans une ville assiégée, aussi bien le déplacement lui-même que la vie de déplacé. Dans ce chapitre, nous proposons de revenir sur le couple départ forcé / séparation sous un angle différent : la dispersion de cellules familiales dont l'unité se retrouve ainsi mise à mal. Dans bien des cas, celui de Renée de Riocour ou de la famille Zopff par exemple, l'ensemble de la maisonnée ne peut être déplacé au même endroit, que ce soit pour des raisons pratiques que l'on devine (manque de place chez l'hôte) ou parce que certains hommes ne sont pas concernés par l'exil. La structure familiale ne peut donc pas forcément être reproduite telle quelle. Or, « au XIX^e siècle, la maison est affaire de famille, son lieu d'existence et son point de rassemblement²⁶. » Si les individus qui la composent sont séparés, pour une durée plus ou moins longue et qu'il est impossible d'anticiper, c'est l'unité de la cellule familiale qui est menacée.

²⁶ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, op. cit., p. 158.

Tous ne partent pas exactement pour les mêmes raisons : des civils fuient la guerre, qu'ils y soient directement exposés ou qu'ils craignent de l'être ; d'anciens soldats sont captifs en Allemagne (même si les cas sont rares dans les sources que nous avons retenues ; il s'agit du jeune officier de Figeac à Hambourg et d'Albert Zopff à Rastatt). Antoine Zopff, est, quant à lui, contraint à l'exil après le siège de Strasbourg. Dans les sources dont nous disposons à ce sujet, certaines figures masculines sont tenues par leur fonction de rester sur place, au contraire du reste de leurs familles. Leur implication dans la sphère publique prime sur le rôle central qu'ils exercent au sein de la famille. C'est le cas d'Edmond Du Boys de Riocour, père de Renée de Riocour, qui est maire d'Aulnois-sur-Seille. Ainsi que l'écrit sa fille : « [...] comme Maire, il ne peut quitter son Poste. » Du reste, ce sacrifice du père n'a rien d'exceptionnel si l'on en croit ce passage de son journal (même notice) :

[...] Voici ce qu'il comptait faire alors, avec la plupart des hommes, du moins les gens raisonnables, car il y en a vraiment auxquels dans ces moments de panique souvent exagérée il n'y a pas moyen de faire entendre raison : les Prussiens dit-on ne sont pas trop à redouter s'ils ne rencontrent pas de résistance, mais craignant qu'on ne prenne les armes après leur passage en faisant mine d'intercepter leurs communications et de leur couper la retraite, ils ne se contentent pas de faire passer en avant, ce qui ne serait que de bonne guerre, ceux qu'ils pensent pouvoir leur nuire ; mais d'après les récits qui couraient le Pays, ils les obligeraient à porter les armes et à se joindre à eux ; et voilà ce qui fait fuir les gens de toute la Lorraine allemande que nous voyons passer depuis 8 jours ! [...] Ainsi, s'ils arrivent jusqu'à Aulnoy, Papa, dont la première pensée avait été d'aller à Metz demander du service comme ancien officier, mais qui a dû y renoncer en voyant entre autres, refuser la demande de notre voisin Mr de la Salle, Papa, dis-je et tous les hommes exceptés les Pieux, devaient aller en avant jusque dans les Bois et puis attendre... ce qui ne peut tarder, ce qui doit être si décisif pour nous²⁷ !

Il s'agit donc pour son père de continuer à assurer sa fonction et de se mêler d'une manière ou d'une autre à la guerre. Il n'est en tout cas pas question d'un départ, en vertu du devoir lié à sa fonction et à sa qualité d'homme. Renée de Riocour oppose en effet ceux qui agissent comme son père et ceux qu'on ne peut pas raisonner. Les premiers doivent, comme lui, rester sur place et résister dans la mesure du possible. Chefs de famille, les pères ont ainsi une fonction à assumer, suivant les normes de genre qui régissent souvent la structure familiale au XIX^e siècle. Prendre part aux affaires publiques (et donc, dans ce cas précis, à la guerre) en est une part importante. Il en va de même pour la famille Zopff : Antoine, le père, reste à Strasbourg

²⁷ Notice du 11 août.

où il est investi de la fonction d'adjoint au maire, sa fille et son épouse quittent la ville. Bien qu'elle soit partielle, la correspondance de la famille Zopff permet de déterminer que sa fille, Clémentine (dite Clémence) s'exile à Lahr, en Allemagne, d'où elle écrit à sa mère à partir du 8 septembre. Nous ne disposons pas d'informations sur la (ou les) destination(s) de Clémence, son épouse, durant le siège ; elle semble hésiter et reçoit de la part de sa fille et d'amis des suggestions dont on ne sait si elle les suit finalement. On sait en revanche qu'elle séjourne un temps à Rastatt²⁸ où elle reçoit une lettre de sa cousine, Mathilde Boeswillwald. Une fois la ville rendue, un singulier renversement s'opère cependant : Antoine Zopff, missionné auprès du gouvernement de la Défense nationale à Tours au début du mois de novembre, afin de défendre les intérêts des ouvriers de la Manufacture des Tabacs de Strasbourg, renonce à rentrer à Strasbourg en raison des accusations dont il est l'objet de la part de certains de ses collaborateurs. Il s'en expliquera dans un texte à l'adresse de ses concitoyens, publié en 1871²⁹. Alors qu'à l'exception de son fils Albert, captif à Rastatt, toute sa famille se retrouve réunie à Strasbourg, il demeure à Zurich : depuis la Suisse, il entretient une correspondance nourrie avec son épouse et sa fille entre la fin du mois de novembre 1870 et le début du mois de février suivant. Le 3 décembre, il fait part à cette dernière des craintes que lui inspire un retour à Strasbourg : « Tout le monde me déconseille de rentrer, il vaut mieux que je sois ici que dans une forteresse de l'Allemagne, où je mourrais de rage si la méchanceté parvenait à m'y faire aller. » Impossible de déterminer la date exacte à laquelle son exil prend fin. Sans doute au début du mois de février, si l'on en croit une lettre que lui adresse son épouse :

Ton projet de retour nous rend tous bien heureux, nous nous réjouissons tant de te revoir et de te posséder de nouveau au milieu de nous, et je suis sûre que toi-même tu te sentiras heureux et soulagé en te retrouvant dans ton intérieur que nous tâcherons de te rendre aussi agréable que possible, pour qu'il n'y ait aucun regret de ce que tu auras quitté là-bas³⁰.

Ainsi, les mobilités liées à la guerre peuvent conduire à une dispersion de certaines familles ; le cas de la famille Zopff est, sans aucun doute, le plus révélateur, d'autant que les lettres dont nous disposons permettent d'esquisser à grands traits un réseau épistolaire qui suit les individus et qui met partiellement en évidence leur répartition géographique.

²⁸ Lahr et Rastatt se situent dans l'actuel Land du Bade-Wurtemberg, non loin de la frontière franco-allemande.

²⁹ Il s'agit d'une brochure de 56 pages publiée en 1871 sous le titre suivant : *Quelques explications adressées à ses concitoyens au sujet de ses fonctions municipales pendant le siège de Strasbourg et de son voyage à Tours par A. Zopff, Adjoint au Maire démissionnaire*. Elle a été insérée au cœur de la correspondance conservée aux AM de Strasbourg.

³⁰ Lettre du 1^{er} février 1871.

b) Réseaux d'amitié, réseaux familiaux

Dans leur quête d'un lieu où se réfugier, les individus en guerre peuvent bénéficier de leurs relations, qu'elles soient familiales ou extra-familiales (amitiés, relations d'affaires...) Dans le cas de Renée de Riocour à Pont-à-Mousson, l'expédition est planifiée malgré le départ en urgence : on a une idée, même approximative, de l'identité de ceux qui sont susceptibles d'accueillir. En témoigne ce passage de son journal (notice du 11 août) :

Notre pauvre tante de Montureux chez laquelle nous comptions descendre avant de prendre une décision, n'est pas vraiment en état de nous recevoir ; nous l'avons vue et puis nous sommes venus demander l'hospitalité pour Maman et moi chez sa nièce ; Mad. de Romance, dont les enfants [la fille] sont absents, ce qui fait qu'elle a pu nous caser ; Adèle³¹, Hélène et Charles sont chez Mme Bigaré qui nous réclamait tous, Constant et Brice enfin à l'hôtel.

On ne connaît pas la nature exacte des relations que la famille entretient avec Mme Bigaré ; toutefois, le fait que Renée de Riocour ne prenne pas la peine de préciser de qui il s'agit suggère une certaine proximité. Madame de Romance, quant à elle, est désignée par la jeune diariste comme une nièce de Madame de Montureux. Elle figure d'ailleurs dans l'album photographique conservé aux Archives départementales de la Moselle³². Outre Renée de Riocour, les journaux personnels et les lettres donnent à voir, quoique de manière imparfaite, les trajectoires singulières de familles ou d'individus exilés. On peut penser à Édouard Schuré, qui au début du mois de novembre tient son journal depuis Genève³³ ; cependant, dans son cas, il est tout sauf évident que son départ soit la cause de l'éloignement physique (et affectif) qui s'opère dans son couple : marié avec Mathilde Nessler³⁴ avec qui il vit à Paris depuis 1868, le poète ne la mentionne jamais dans son journal (y compris dans les semaines qui précèdent la guerre). Toutefois, le choix de Genève n'a rien d'un hasard : il y retrouve des amis (un certain Charles Ritter ainsi qu'un autre du nom de Théophile Droz³⁵) ; on ne sait toutefois pas s'il s'y rend sur les conseils ou suite à l'invitation de l'un d'entre eux. Autre exemple, tiré du récit de Miss Jacot : la famille H., qui décide de quitter Strasbourg assiégé le

³¹ D'après le mémoire que Pauline Reibel a consacré au journal de Renée de Riocour, il s'agit vraisemblablement de l'épouse de Monsieur Brice. Tous deux sont employés de maison pour le compte de sa famille. Cf. REIBEL P., *Journal intime de la baronne Renée de la Chaise, née de Riocour, 1868-1890*, Mémoire de maîtrise en histoire contemporaine, sous la direction de Nicolas Bourguinat, 2016, p. 61 (note 122).

³² AD de la Moselle, cote 9 J 60.

³³ La notice du 1^{er} novembre 1870 est en tout cas la première à être écrite depuis la Suisse.

³⁴ Mathilde Nessler (1836-1922) et Édouard Schuré se marient le 18 octobre 1866.

³⁵ D'après la rubrique « Nécrologie » de la *Revue internationale de l'enseignement* (Année 1897 / 34 / p. 143), Théophile Droz (1844-1897) était « professeur de littérature française au *Polytechnicum* de Zurich. » L'article donne également la précision suivante : « à 26 ans, il revient à Genève, où de 1870 à 1874 il s'occupe de politique. »

7 septembre 1870 (après que Madame H. a obtenu un laissez-passer des autorités allemandes³⁶) pour se rendre à Saint-Pierre, non loin de Barr, au sud-est de la capitale alsacienne ; ils y sont reçus « chaleureusement » par « Monsieur et Madame G.³⁷ », ce qui inspire ce commentaire à la gouvernante : « Je ne me sens pas étrangère le moins du monde. » Ernestine Ungerer et une partie de sa famille profitent également d'un sauf-conduit pour pouvoir se rendre à Barr, bien qu'on ne sache pas chez qui ils sont accueillis. Quelques jours plus tard, on le sait, une délégation suisse organise la prise en charge de nombreux enfants, ainsi que de femmes et de personnes âgées autorisés à quitter Strasbourg, encore assiégé. Rachel Chrastil donne à ce sujet les précisions suivantes :

Le 10 septembre, en pleine séance, le Maire Théodore Humann annonça à la commission municipale qu'il venait de recevoir une lettre remarquable. Il commença à la lire à voix haute, mais rattrapé par l'émotion, il ne put en dire que quelques mots. [...] Son secrétaire reprit à l'endroit où le maire s'était arrêté : une délégation auto-désignée d'hommes suisses s'était chargée de mener de Strasbourg jusqu'en Suisse des centaines de femmes, d'enfants et de personnes âgées. [...] Avec la bénédiction du gouvernement fédéral de Suisse, ce groupe avait conclu des accords avec les commandements français et prussiens³⁸.

La délégation fait son entrée dans la ville le lendemain, scène décrite par Frédéric Piton qui écrit son émotion dans son journal, mais ne profite pas de la possibilité qui, sans doute, aurait pu lui être offerte en vertu de ses soixante-dix ans. Le 12, il évoque cependant son beau-frère Théodore « qui se dispose à émigrer avec sa famille sous les auspices des délégués suisses³⁹. » En réalité, aucun des scripteurs de notre corpus sur le siège de Strasbourg ne quitte la ville par ce biais. Cependant, l'existence de cette délégation permet de souligner les relations parfois étroites qui liaient Strasbourg ou même l'Alsace avec certains de ses voisins, de l'autre côté de ses frontières ; dès l'introduction au à son ouvrage consacré au siège de Strasbourg, Rachel Chrastil le rappelle d'ailleurs :

En 1870, Strasbourg et la région alsacienne environnante avaient appartenu à la France depuis près de deux siècles mais procédaient d'une ambiguïté culturelle. De nombreux habitants de

³⁶ MENEGOUZ J.-C., KAPPLER R., *1870, siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 84.

³⁷ L'initiale correspond à « Grosheinz ». Le nom de famille des hôtes de la famille H. est mentionné à la fin du journal de Miss Jacot, p. 96. La gouvernante indique avoir recopié son journal à l'intention de « M. J. J. Grosheinz. » Une note des auteurs nous apprend qu'il s'agit du frère de Madame H.

³⁸ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 150. Nous reproduisons également en annexe la lettre des autorités suisses à ce sujet ainsi que la réponse qui leur est adressée par le Général Uhrich ; ces dernières se trouvent notamment dans les notes complémentaires à la publication de journal de siège de Frédéric Piton (p. 143).

³⁹ PITON F., *Siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 151.

Strasbourg s'identifiaient davantage à l'Alsace qu'à la France ou qu'à un quelconque État allemand. Ils avaient également des affinités ambiguës avec les villes suisses proches comme Zurich et Bâle, en raison de leur héritage commun de villes autrefois indépendantes du Saint Empire. De plus, ils conservaient des relations économiques, culturelles et familiales avec le Grand Duché de Bade, un petit État allemand indépendant frontalier de l'Alsace, le long du Rhin⁴⁰.

Ces relations ont eu un impact certain sur les mobilités de certains individus qui ont dû se résoudre (et qui ont pu le faire) à quitter l'Alsace ; elles leur ont ainsi permis de trouver momentanément un abri à l'écart du conflit. Parmi nos sources, aucune ne permet de s'en convaincre aussi bien que la correspondance Zopff. Outre ses activités d'adjoint au maire durant le siège, Antoine Zopff est fabricant et commerçant dans le domaine du textile⁴¹. Ses réseaux commerciaux ont-ils offert à ses enfants et à son épouse (voire à des amis) la possibilité de se réfugier à l'étranger ? Est-ce également par ce biais qu'il fait la connaissance de Mme d'Escher⁴² qui l'accueille au moment de son propre exil, entre décembre 1870 et janvier 1871 ? Il est certain qu'il dispose d'amis – ou du moins de connaissances prêtes à lui rendre ce service, y compris en terre allemande. Dans une lettre du 26 août, il donne des recommandations qui le suggèrent :

Il ne s'agit pas maintenant d'un voyage d'agrément, il s'agit de vous sauver. [...] Pour faire cesser toutes mes inquiétudes, allez en Suisse, à Zurich par exemple, faites louer un petit appartement, vivez le plus économiquement possible, et envoyez-moi des nouvelles par M. Hude d'une part, et en même temps par Mr Zopff à Rastatt, comme cela elles me parviendront quelle que soit la suite de nos infortunes.

Difficile de déterminer à qui s'adresse cette lettre, dont les destinataires ne sont pas précisés. Toutefois, le fonds Zopff comprend pour l'essentiel des lettres adressées à l'un ou l'autre membre de la famille. En outre, l'injonction à vivre économiquement ne laisse que peu de doute sur le fait que ces directives s'adressent à ses enfants, peut-être également à son épouse. Clémentine Zopff, on l'a précisé, se dirige vers le duché de Bade, dans la commune de Lahr,

⁴⁰ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 6.

⁴¹ Antoine Zopff dirige en effet, au côté de son associé (un certain J. Noiriël) la chemiserie Zopff & Noiriël, dont l'enseigne se situait au n° 85 de la rue des Grandes Arcades, au centre-ville de Strasbourg. Sur une photographie du 1^{er} novembre 1959, l'établissement est parfaitement visible, lors d'un défilé du Général de Gaulle (voir le lien suivant : <https://www.gettyimages.ca/detail/news-photo/official-travel-of-general-de-gaulle-in-alsace-en-novembre-news-photo/162756349?language=fr>). Il continue d'exister jusqu'au 1^{er} janvier 2002.

⁴² Jamais nommée, Madame d'Escher est peut-être liée à la famille de Hans Caspar Escher, co-fondateur à Zurich de la société Escher-Wyss, spécialisée à ses débuts dans textile puis, à partir des années 1860, dans les systèmes hydrauliques et les machines à vapeur. Ce nom revient d'ailleurs dans une lettre d'Antoine Zopff, datée du 25 décembre 1870, que nous citons plus loin, ce qui renforce cette hypothèse.

où elle est reçue dans la famille d'un certain M. Sommerlatt. Quant à sa mère, elle reçoit des conseils et des invitations de toutes parts. Sa cousine Mathilde, mentionnée plus haut, l'enjoint dans une lettre sans date à la rejoindre à Achern⁴³ (avec ses deux garçons, Léon et Julien). On y apprend qu'elle a jusqu'alors séjourné à plusieurs endroits :

[...] je serais si contente de t'avoir avec moi, tu as maintenant donné à chacune de tes connaissances quelques jours, et il serait très juste de m'en donner aussi q. q. uns puisque je suis une infortunée qui saurait compatir mieux que personne à tes peines.

Elle agrmente sa lettre d'indications pratiques (conditions matérielles, identité de la personne qui pourrait l'héberger) :

Si tu te décides à venir, tu logeras chez la fille de notre hôtesse, chez le brasseur de l'ange, cette dame a déjà souvent été chez vous au magasin et elle a une chambre à deux lits de disponible, la pension tu la prendrais chez nous. Je dépense environ 7 à 8 frs par jour pour nous tous. Ainsi je ne te dis pas adieu, mais au-revoir, tâche de venir ; nous abrègerons réciproquement notre exil.

Cette lettre permet de mettre en avant la possibilité pour la famille d'Antoine Zopff de bénéficier de son réseau professionnel dans sa recherche d'un lieu pour se mettre en sûreté. Elle reçoit encore une lettre (à Lahr, cette fois) datée du 3 septembre, adressée par un homme nommé A. Lereboullet⁴⁴ qui lui écrit depuis Busserach, en Suisse. Une nouvelle fois, des recommandations lui sont faites, auxquelles s'ajoutent des indications sur les conditions et le coût d'un possible hébergement à proximité :

Nous sommes enfin installés à Busserach, un petit village situé dans la montagne, à moins d'un quart d'heure de la propriété de mon cousin. Nous avons 4 chambres très gentilles à un prix d'une modicité incroyable. Nous payons, pour nous cinq, 35 francs par mois. Cela fait à peu près 25 centimes. Ce n'est pas cher comme vous voyez. Je ne crois pas qu'à Busserach même on puisse vous donner un logement dans le cas où vous auriez l'heureuse pensée de nous rejoindre. Le village se compose, en effet, d'une trentaine de maisons, avec une seule auberge passable. Mais à Bretenbach, vingt minutes plus loin, il y a des ressources, et, si vous vous décidiez à quitter Lahr, je prendrais des informations ou des arrangements selon vos désirs.

⁴³ Commune située dans le Land du Bade-Wurtemberg.

⁴⁴ Il s'agit peut-être de l'un des fils du médecin et zoologiste Dominique Auguste Lereboullet (1804-1865). L'un de ses ouvrages, *Zoologie du jeune âge*, paru en 1860, est évoqué dans une lettre de 20 décembre, que Clémentine Zopff adresse à son père.

Une autre lettre (sans date) d'un certain Alf Hude lui recommande de venir le rejoindre à Paris « si le sol étranger manquait aux devoirs d'hospitalité aux femmes sans défenses » et qu'il lui faudrait le quitter, en précisant en guise d'encouragements : « Paris est prêt à toute éventualité et nous n'aurons qu'à jalouser Strasbourg pour sa noble défense. » Dans la mesure où l'on ne dispose pas de l'ensemble de la correspondance, il est bien entendu impossible d'avoir une vue d'ensemble de ses pérégrinations ; d'après une lettre du 14 septembre que lui adresse sa fille, elle semble toutefois nourrir le projet de répondre favorablement à l'invitation de sa cousine Mathilde de la rejoindre à Busserach :

Je m'empresse de te répondre, je suis contente d'avoir eu ta lettre à temps. Tu veux aller à Achern demain, je n'y verrais aucun inconvénient si tu allais chez des habitants d'Achern, mais aller chez une étrangère est impossible pour le moment car les fugitifs qui se trouvent dans les hôtels des environs ont tous ordre de quitter dans les 24 heures car quelques Strasbourgeois ont trop bavardé à Offenbourg. Je ne sais si cela touchera également Mme Boesswillwald, mais pour plus de sûreté je lui ai écrit de quitter Achern et d'aller à Kippenheim où tu pourras la rejoindre et la recommander à M. Ramelmaier, je ne sais encore ce qu'elle décidera, ils ont un hôtel, tu as donc le droit de vouloir payer, tu seras là-bas en sûreté et en même temps chez des amis qui pourront te protéger s'il le fallait. Ce n'est que Appenweier, Offenbourg et Kork qu'on prie d'évacuer mais M. Sommerlatt te conseille de ne pas aller à Achern, c'est encore trop près des frontières. Va donc à Kippenheim pour quelques jours, papa te l'avait aussi conseillé à Strasbourg, tu resteras là aussi longtemps que tu voudras. Je voudrais volontiers te rejoindre, mais M. Sommerlatt veut encore me garder jusqu'à qu'il (*sic*) soit plus prudent de voyager. Je crois que sur ma lettre Mme Boesswillwald se décidera à te rejoindre, si tu la recommandes à M. Ramelmaier, tu pourras aussi la voir plus souvent s'il fallait rester encore quelques temps en Allemagne.

Ainsi, la correspondance entretenue par Clémence Zopff et sa fille esquisse un réseau transfrontalier qui est davantage qu'un réseau épistolaire : elle permet en effet de spatialiser – de manière certes très incomplète – les solidarités qui leur permettent de s'exiler pour échapper aux dangers de la guerre. Au-delà de la cellule familiale, cette solidarité témoigne de l'insertion de la famille Zopff dans un ou plusieurs groupe(s) socio-économique(s) où se tissent des liens qui, peut-être, se trouvent renforcés (ou tout simplement (ré)activés) par la guerre. Les indications quant au prix de l'hébergement, notamment lorsqu'on le juge acceptables, laissent également à penser que celui à qui on s'adresse aura les ressources nécessaires pour le payer et jugera de même qu'il est tout à fait raisonnable. On s'adresse donc vraisemblablement à un interlocuteur qui dispose de revenus similaires aux siens.

Les écrits personnels dont nous disposons permettent donc de souligner la mise sous pression de la sphère domestique ; tout d'abord, c'est l'espace de la maison, frontière habituelle entre la vie privée et la vie publique qui est fragilisé et qui se retrouve ouvert, parfois littéralement, sur l'extérieur. Les familles qui y vivent peuvent en être partiellement dépossédées, de manière temporaire (il en va ainsi pour les encavés de Strasbourg ou pour ceux qui doivent loger des troupes) ou plus durablement (la maison des H. est rendue inhabitable tant par sa situation géographique que par les atteintes qu'elle subit). Ensuite, c'est la cellule familiale elle-même, dont l'unité est garantie par sa concentration en un seul lieu, qui peut être dispersée, ce qui ne signifie pas pour autant que tous les liens qui unissent ses membres disparaissent. En temps de paix, c'est l'un des objectifs de la correspondance : maintenir le lien avec l'absent. En temps de guerre, lorsque la situation le permet, l'échange épistolaire peut remplir la même fonction et laisser entrevoir, à travers les réseaux qu'elle crée, une unité recomposée qui souligne une forme de résilience qu'il ne s'agit pas d'ériger en règle, mais dans laquelle on peut voir l'une des voies potentielles par lesquelles le privé continue d'exister malgré tout.

B) RESISTANCES ET RECONFIGURATIONS DE LA VIE PRIVÉE EN GUERRE

Le constat de la « fin de la récréation » sifflée par la déclaration de la guerre trouve, on l'a vu, un écho certain dans les écritures particulières de la guerre de 1870. Outre la pression qu'elle exerce sur la vie privée, elle agit a priori contre toute forme d'affirmation de l'individualité et consacre le triomphe de la sphère publique, du collectif :

Avec le support d'un État conforté, avec l'appui de techniques efficaces, elle mobilise les énergies d'une jeunesse rappelée à ses devoirs, remet chaque sexe à sa place, chaque individu à son rang de citoyen¹.

Au sein d'un espace domestique qui ne garantit plus de protection et plus encore dans l'espace public, cette « mobilisation » ne se limite pas aux seuls engagés : même à distance, les esprits des civils qui attendent avec anxiété les dernières nouvelles, en s'accrochant bien souvent et en désespoir de cause aux rumeurs qui circulent, sont constamment tournés vers la destinée nationale qui, *in fine*, doit déterminer la leur. Peu de place pour les révoltes de l'âme, pour la subversion de l'ordre établi ; nous avons déjà évoqué les rôles sexués que la guerre rappelle bien à chacun et chacune en revenant sur l'auto-assignation des femmes à des rôles jugés féminins, lorsqu'elles contribuent à la guerre, maigre consolation à ce que Renée de Riocour qualifie d' « impuissance. »

Toutefois, même contrainte, la vie privée se poursuit avec la guerre, malgré la guerre. Michelle Perrot ne manque pas de nuancer ainsi son propos, dans le même passage :

Même si, en fait, rien n'interrompt jamais la vie privée, dont les chemins se trouvent à certains égards démultipliés, elle doit se dissimuler, se cacher, se faire plus secrète encore, surtout si elle ne s'inscrit pas dans le droit fil du devoir national².

La fragilisation de l'espace domestique, on l'a vu, illustre bien cet éclatement du privé, qui se disperse alors ; mais cette dispersion s'accompagne parfois d'une certaine inventivité ou, tout simplement, d'un retour nécessaire à une forme de vie que l'on pourrait qualifier de normale en dépit des circonstances : la « chape » évoquée par Édouard Schuré ne disparaît pas, mais elle s'estompe. De l'aveu de certains, « on s'y fait³. » Les mobilités contraintes ou les altérations du quotidien subies par les individus conduisent à une reconfiguration du privé, y

¹ DUBY G., ARIES P., *Histoire de la vie privée*, t. 4..., *op. cit.*, p. 565.

² *Ibid.*

³ On retrouve cette expression chez le boulanger du quai Finkwiller (notice du 29 août), au sujet du bombardement : « Dans quatre secondes, quatre coups viennent de siffler, à l'instant même au-dessus de mon bureau. On s'y fait ! »

compris lorsque le cadre dans lequel il se déploie change du tout au tout, car les nécessités du quotidien finissent souvent par reprendre leurs droits : travail, loisirs, sociabilités, pratiques individuelles ou collectives d'écritures sont autant de gestes qui rythment et ritualisent la vie ordinaire et qui, dans certains cas, tendent à banaliser dans une certaine mesure le quotidien en guerre en y inscrivant les rituels (c'est-à-dire des actes répétitifs) qui font la vie de tous les jours. C'est à ces résistances de la vie privée que nous consacrons ainsi le deuxième temps de ce chapitre.

1) Le quotidien en guerre

a) Renouveau du cadre domestique et du quotidien

La vie de famille est d'ordinaire rythmée par des « rites », c'est-à-dire des gestes et des moments répétés chaque jour⁴. Anne Martin-Fugier le souligne bien : ils font la vie de famille, ils l'organisent et la codifient, suivant des modèles prédéfinis. On évoquait plus haut les modèles de journaux qui tendent pour les jeunes gens, les jeunes filles en particulier, vers une pédagogie moralisatrice et un apprentissage du contrôle de soi et de ses émotions, bien aidés par le contrôle d'un regard extérieur et intransigeant ; les manuels à destination des maîtresses de maison visent, quant à eux, à définir le rôle de l'épouse, garante du bon déroulement de la vie quotidienne dans la sphère domestique :

Le rôle principal appartient à la maîtresse de maison, chargée de mettre en scène la vie privée tant dans l'intimité familiale – cérémonies quotidiennes des repas et soirée au coin du feu – que dans les relations de la famille au monde extérieur – organisation de la sociabilité, visites, réceptions. Elle doit régler le cours des tâches ménagères de manière que chacun, son époux tout le premier, trouve à la maison le maximum de bien-être⁵.

Avec la dispersion de la famille et, surtout, l'abandon du « nid » que constitue l'espace domestique, que devient la vie quotidienne ? Peut-elle s'affranchir réellement du contexte politique qui pèse sur chacun, alors que la France fait face à une invasion que personne n'attendait ? La mise à distance du théâtre de la guerre le permet, pour certains exilés.

⁴ Sur le caractère répétitif de la vie quotidienne, voir aussi LÜDTKE A., *Histoire du quotidien, op. cit.*, p. 4 : « [...] l'essentiel, ici, ce sont ces activités quotidiennes dans lesquelles domine le « répétitif ». Si nous suivons cette définition (de Peter Borscheid), on lit, plus loin : « c'est par la « répétition » que « la pensée et l'action quotidiennes » deviennent « pragmatiques », car la routine décharge les individus (de l'incertitude ou des doutes permanents. » On est tenté de faire le lien entre le retour à une forme de régularité de la vie au jour le jour et la tendance de certains individus à se « décharger » de la « chape », notamment psychologique, que le contexte de guerre fait peser sur eux.

⁵ MARTIN-FUGIER A., *Les rites de la vie privée bourgeoise*, in PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, op. cit., p. 183.

Clémentine Zopff, depuis Lahr, ne manque pas de relater dans le détail sa nouvelle vie chez les Sommerlatt dans une lettre datée du 8 septembre :

Nous allons tous les jours promener dans l'après-midi et l'air d'ici me fait beaucoup de bien. Je vais te décrire un peu ce que je fais si cela t'amuse, tu verras que d'après la description qu'il est impossible que je ne devienne encore une grosse allemande. Le matin je me lève à 7 hrs ½ puis je déjeune, du café bien entendu et je le bois tous les jours avec plus de plaisir, puis après avoir soigné un appétit passablement vorace, je fais ma chambre, je coiffe Émilie et Louise et puis je m'habille. Mme Sommerlatt m'a donné une très jolie robe rose pour robe de matin et tu devrais voir l'effet bœuf que je fais dans cette toilette ! Non ! Sans plaisanterie, elle me va très bien cette petite robe. Après avoir donc fait ma toilette, une robe de soie gris perle et, enfin la jolie garde-robe que j'ai apportée de Strasbourg me permet de faire toilette. Émilie, Louise et moi nous entourons une grande assiettée de fruits et une demi miche de pain à laquelle nous faisons une explication assez raisonnable. Il est d'ordinaire 10 ½ quand nous commençons à travailler, nous avons jusqu'ici raccommodé du linge de cuisine mais maintenant nous faisons des ceintures de flanelles pour les blessés. Ceci dure 1h ½ puis nous dînons, après quoi nous allons faire une promenade dans la cour jusqu'à 2 heures, alors vient de nouveau le café mais cette fois-ci je ne lui fais l'honneur que tu lui fais toi-même je laisse ce soin aux autres, qui s'en donnent aussi il faut le leur laisser, ah ! mon Dieu quelle consommation de café l'on fait ici, c'est une véritable joie de l'observer. Enfin après le café nous faisons une longue promenade où nous ne manquons jamais de trouver une occasion de rire.

Le caractère répétitif de la journée décrite banalise le quotidien d'exilée qui est le sien. L'indication sur la fin de la collation, « d'ordinaire » à 10 heures et demie est particulièrement révélatrice à cet égard. La guerre y est à peine évoquée : à distance, elle est l'un des éléments du quotidien que seules rappellent les ceintures de flanelle destinées aux blessés. Il est vrai que toutes les lettres écrites par la jeune ville depuis Lahr ne se ressemblent pas : la séparation, les rares nouvelles du père resté à Strasbourg, les conseils à sa mère sont autant d'éléments qui témoignent de la pression qu'elle continue nécessairement à exercer sur les individus. Toutefois, dans ce cadre nouveau, une vie passablement ordinaire se déploie. Faut-il y voir un effet de l'éloignement ? Pas nécessairement : au cœur de l'action, Cécile de Dartein décrit sa vie et celle de sa famille dans Strasbourg bombardé, où un espace domestique de fortune est reconstitué dans les caves de l'Hôtel de Saxe et avec lui, une forme de vie quotidienne :

L'installation des lits est toujours un moment très intéressant. Louise est la grande organisatrice ; elle installe très bien son monde, et pour peu que les Prussiens nous tiennent

ainsi longtemps en éveil par leurs continuelles menaces, nous finirons par faire quelque chose de tout à fait confortable. Chaque soir nous nous trouvons des perfectionnements. Les bonnes ne suivant pas nos exemples ; au moment du coucher, il y a toutes les fois une animation, des conversations, des triages de plumons et de couvertures qui nous divertissent beaucoup. Nous assistons généralement à ces graves discussions depuis nos lits⁶.

L'accent mis sur la notion de confort, quoique l'on y devine une pointe d'ironie ainsi que les « perfectionnements » et l'évocation des « plumons » renvoient à la nidification qui s'opère dans la sphère domestique en temps ordinaire. L'utilisation des adverbes et de compléments circonstanciels de temps comme « toujours », « généralement », « chaque soir » ou encore « toutes les fois » mais également les indications plus précises quant au séquençage de la journée (« au moment du coucher ») permet de souligner le caractère répétitif des scènes d'intérieur décrites par la diariste, qui relèvent de fait du quotidien au sens premier du terme⁷. En guerre, la ritualisation de la vie de tous les jours introduit ainsi du régulier dans l'exceptionnel, bien que cette régularité ne puisse être qualifiée d'ordinaire dans le cas de la vie dans les caves. Un second passage du journal de siège de Cécile de Dartein va dans le même sens, alors que plusieurs semaines se sont écoulées depuis le déménagement décrit plus haut :

Nos journées se suivent et se ressemblent avec une régularité digne d'un couvent. Le matin, le lever varie un peu d'après les événements de la nuit, c'est ordinairement vers 7 heures, 7 heures et demie que nous regagnons tous ensemble notre rez-de-chaussée. Il nous faut quelquefois attendre plusieurs minutes au bas de l'escalier de la cave, que les projectiles aient la bonté de s'éloigner ; nous passons la cour très lestement, nos bagages de la journée sous nos bras, afin de retourner le moins possible en bas. Arrivés dans nos deux chambres commence la toilette. Chacun se lave, se coiffe tour à tour, s'habille ; les Dames chez Jules, Camille et Henri à côté. Après ces importantes occupations vient le moment intéressant du déjeuner. On ne peut plus dire le café au lait ; ce liquide étant devenu chose presque inconnue à Strasbourg. Nous en sommes réduits au chocolat pour les uns et pour les autres au mélange à l'italienne du café et du chocolat. Le déjeuner terminé, on passe au travail et à la lecture ; la matinée est ainsi employée. Quelquefois Henri nous sert de lecteur, d'autrefois (*sic*) chacun s'organise à sa façon ; À 11 heures et demie se présente régulièrement Catherine avec ses assiettes et ses serviettes, immédiatement il nous faut abandonner la place et nous réfugier dans la chambre voisine. Depuis le siège, nous nous sommes mis au régime de midi et 6 heures pour nos heures

⁶ Notice du 23 août.

⁷ Quotidien vient en effet du latin *quotidie*, « adv. (*quotus, dies, loc.*), tous les jours, chaque jour. », *Le Grand Gaffiot*, Paris, Hachette, éd. de 2005).

de repas. Cela a l'avantage de laisser les domestiques plus libres, chose précieuse par ce temps où la cuisine est plus ou moins sûre. Notre dîner est vite fini, nous procédons aux arrangements nocturnes, afin que, dès la nuit venue, nous puissions gagner notre salon. Ce n'est plus pour rire que je l'appelle ainsi ; l'installation y est maintenant tout à fait confortable. Je te l'expliquerai plus tard, pour le moment restons-en à notre règlement de la journée. Comme tu peux le voir, il est extrêmement simple. [...] les soirées elles-mêmes se passent avec une régularité parfaite : toujours lecture, parties de carte, et surtout charpie.⁸

À plusieurs reprises, le caractère « réglé » de la journée est mis en avant par la jeune diariste, dans ce qui ressemble presque à un manifeste de la vie quotidienne en guerre : elle semble mettre un point d'honneur à démontrer à sœur que malgré le siège, une forme d'ordre domestique est maintenue, malgré le bouleversement de l'organisation de la maison, malgré des nuits passées sur le qui-vive et le caractère parfois déterminant des bombardements de la nuit sur le déroulement de la journée qui suit. Repas, travail, loisirs, sociabilités (sur lesquelles nous reviendrons plus loin) rythment la vie de tous les jours, bien qu'il s'agisse d'une vie en guerre ; organisée collectivement, cette existence relève bien de la vie privée.

Des nuances s'imposent cependant. D'une part, cette écriture domestique du quotidien est rare dans nos sources. Dans la plupart d'entre elles, on l'a souligné, le fait guerrier tient une place absolument prépondérante, ce dont on ne s'étonnera pas tant l'écriture elle-même peut y être corrélée. En outre, il convient de souligner que dans les deux cas cités plus haut, y compris dans celui de Cécile de Dartain, il s'agit d'une écriture épistolaire et féminine, ce qui a son importance puisqu'il s'agit d'un genre dédié en grande partie au quotidien de la famille. Dans les manuels épistolaires évoqués notamment par Cécile Dauphin, les femmes trouvent des modèles à leur usage, pratique centrale du rôle de maîtresse de maison qui leur est assigné, puisqu'elles doivent en assurer la bonne gestion :

Et l'image des femmes chroniqueuses du quotidien a prévalu, confortée, renforcée par leurs pratiques de conservation du courrier : celles qui écrivent les lettres, qui les reçoivent, sont souvent amenées à les garder, les classer, les archiver⁹.

La correspondance n'est bien sûr pas une pratique exclusivement féminine. Mais, attachée de manière bien plus stricte à l'espace domestique que celle de l'époux, amené à se mêler à la sphère publique et à s'absenter pour des raisons professionnelles, l'écriture féminine d'une lettre prend place au milieu de ses activités quotidiennes qu'elle accompagne. Par conséquent,

⁸ Notice du 16 septembre.

⁹ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D, *Ces bonnes lettres...*, op. cit., p. 178.

il s'agit d'une écriture mobile à l'intérieur de la maison. Les épistoliers auxquelles nous avons affaire ici ont, à n'en pas douter, intégré une véritable habitude de l'écriture épistolaire et de ses conventions ; adolescentes, issues d'élites sociales (la bourgeoisie commerçante pour Clémentine Zopff, dont le père fait indéniablement partie de la notabilité strasbourgeoise, l'aristocratie pour Cécile de Dartein), l'entretien d'une correspondance tient une place essentielle dans leur éducation.

b) Loisirs

À bien des égards, la guerre ouvre un régime spatial et temporel à part. La liberté dont bénéficient les individus dans leur quotidien, à l'intérieur comme à l'extérieur de la sphère domestique se contracte considérablement, en même temps que les déplacements deviennent délicats (en particulier dans les villes assiégées ou de ces villes vers l'extérieur, mais également dans les espaces occupés, à moins parfois d'être muni d'un laissez-passer ; on a mentionné plus haut quelques exemples qui le confirment). De la même manière, on dispose bien souvent d'une marge plus restreinte pour jouir librement de son temps – même si, bien entendu, les obligations professionnelles, domestiques, scolaires etc. du quotidien rythment la journée « ordinaire » du temps de paix comme autant de contraintes qui s'opposent justement au loisir. Cette liberté en suspens est une réalité tangible dans nos sources, même lorsque le poids de la guerre est essentiellement psychique, comme c'est le cas pour Édouard Schuré. En recevant l'ennemi chez soi, les populations des arrières sont contraintes de les entretenir. Assiégées, les populations ne peuvent circuler librement et ce n'est qu'à grand-peine, une fois la ville encerclée, que certains obtiennent le droit d'en sortir. En parcourant l'ensemble de nos sources, on se rend compte de manière assez claire – et sans surprise – que les loisirs ne sont pas l'objet premier que leurs auteurs s'attachent à évoquer, encore moins à décrire. Pourtant, ils sont loin d'en être absents. Il convient tout d'abord de distinguer plusieurs cas de figure.

Il y a en premier lieu ceux qui restent sur leur lieu habituel de résidence et qui y subissent la pression de la guerre. C'est le cas du Nancéien Louis Lacroix. Professeur d'histoire, il reçoit un officier prussien chez lui avec lequel il entretient des relations cordiales, ce qui ne l'empêche pas d'en souffrir. Il décrit comme un réel soulagement, ressenti moralement et physiquement, deux journées de villégiature passée chez un certain M. Dupont au manoir de Romémont (notice des 4 et 5 octobre 1870) :

Il fait le plus beau du monde, trop beau, à notre gré pour les Prussiens, et j'en profite pour accepter l'invitation que m'a faite M. Dupont de Romémont, d'aller, chez lui, respirer l'air des

champs. M. Dupont est un propriétaire comme il y en a trop peu en France, qui n'a qu'un pied à terre en ville, et qui vit à la campagne, occupé à la culture de son bien. Son domaine de Romémont fait partie de la petite commune de Buissoncourt, située vers l'Est, à 16 kilomètres environ de Nancy. La maison d'habitation est un édifice carré, flanqué de tourelles aux angles, ce qui lui donne un air d'antique manoir [...] C'est là que j'arrive dans la matinée du mardi 4 courant, après une heure et plus de course en voiture découverte. Course à travers l'espace libre, par l'air vif et piquant d'un beau matin d'octobre, tout heureux de me sentir renaître à mesure que je m'éloignais de la ville dont l'étranger a fait pour nous une prison¹⁰.

Une quinzaine de kilomètres seulement séparent Nancy de Buissoncourt ; pourtant, Louis Lacroix exprime sans ambiguïté la jouissance que lui procure la mise à distance de la ville qui vit sous le régime de l'ennemi. Le lexique employé est clair à cet égard : « espace libre », « renaissance »... l'étreinte de la guerre se desserre légèrement et ouvre un moment de liberté dans un espace dont elle est pratiquement absente. Ce moment peut être considéré comme un moment de pause, qui marque une nouvelle période de récréation, un retour du temps pour soi. Après le dîner, une détonation se fait entendre au loin lorsque les deux hommes se promènent au bois, rappel distinct de la guerre mais qui n'ébranle pas leur sérénité :

Un calme profond régnait autour de nous. Pas le moindre casque prussien ou bavarois, pas de lance de uhlan à l'horizon ; rien qui troublât la sécurité de notre loisir, la liberté de notre causerie ou le recueillement de nos moments de silence¹¹.

Il est vrai que cette tranquillité est de courte durée : la brièveté du séjour, le retour à Nancy marque également un retour aux réalités guerrières qui reprennent leurs droits. Les sous-titres correspondant à la notice, dans les chroniques publiées par Louis Lacroix, en attestent bien : « Deux jours de villégiature. – Le manoir de Romémont. – Repos, promenade, causerie. – [...] Retour, triste réveil. » Réveil qui fait l'objet de ce commentaire : « En rentrant chez moi, je retrouve mon Allemand occupant toujours ma demeure, et je me revois ainsi replongé, après un moment d'oubli, dans la triste réalité de la situation¹². » Cependant, les moments d'oubli sont possibles. Pour cela, dans ce cas précis, l'individu se soustrait à l'impact immédiat de la situation. En captivité, le jeune officier (Joseph Malvy ?) relate des épisodes qui vont dans le même sens (notice du 19 novembre) :

¹⁰ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 254-255.

¹¹ *Ibid.*, p. 255.

¹² *Ibid.*, p. 259-260.

Hier, ma chère Marie, j'ai été obligé de raccourcir un peu ma causerie, à cause d'une immense promenade à pied que nous avons faite, après déjeuner. Nous avons voulu profiter d'une belle journée, car on nous a dit qu'elles étaient bien rares ici l'hiver ; depuis deux jours, le soleil a l'air de vouloir se montrer un peu, et tout le monde est dehors. Le commandant de Hambourg nous a permis de promener jusqu'à deux lieues de la ville, et nous userons autant que possible de cette permission. Les environs sont très beaux, peuplés de villas splendides, et arrosés par le plus grand fleuve que j'aie jamais vu jusqu'à présent, car nous ne sommes pas loin, dix lieues à peine, de l'endroit où l'Elbe se jette dans la mer du Nord. Le flux de la mer se fait du reste sentir jusqu'ici. Le port est plein de hauts navires que le blocus des côtes force à rester ici ; quand on est sur les quais, c'est une véritable forêt de mâts que l'on aperçoit, sans parler des innombrables bateaux à vapeur, qui courent d'un point à l'autre.

C'est aussi le cas de la famille H., qui, à la faveur d'un laissez-passer délivré par les autorités assiégeantes, parvient à se rendre à Saint-Pierre et qui profite de ce départ pour visiter les environs – nous y reviendrons plus loin.

En second lieu, certains témoignages attestent de la capacité de leurs auteurs et de leur entourage à se distraire malgré le contexte dans lequel ils vivent. C'est le cas chez Cécile de Dartain, dont la lettre prend par moments un ton léger au moment d'évoquer des anecdotes de sa vie quotidienne dans les caves (notice du 23 août) :

Notre voisin veille extrêmement tard, mais par contre une fois qu'il se met à dormir, c'est tout de bon ; tout le monde est mis au courant par un ronflement tellement sonore que plusieurs fois nous le prenions pour le canon ; en tout cas, impossible de ne plus rien entendre ; C'est un bruit incroyable, nous en avons eu de vrais accès de joie. D'autre fois, les deux chiens se mettent à faire de la musique au beau milieu de la nuit, puis les réveillés se mettent à causer et à rire.

Dans la ville bombardée, le danger est permanent et incite nombre de Strasbourgeois à prendre des précautions pour leur sécurité ; on trouve cependant des mentions d'attitudes plus frondeuses, comme chez le boulanger du quai Finkwiller :

Le plus impassible dans ces tristes conjectures (*sic*) c'est Daniel, il est resté dans sa chambre du second, ne veut pas descendre la nuit, il y cuve tranquillement sa bière ; il sort deux ou trois fois par jour sans s'occuper du canon¹³.

¹³ Notice du 29 août.

Cette attitude d'indifférence voire de défi est loin d'être la règle ; pourtant, elle constitue l'une des réponses possibles à la vie d'assiégé, une résistance entêtée de l'habitude, marquée par le refus de tenir compte du danger et de limiter ses déplacements.

Enfin, certains de nos scripteurs écrivent de loin, après s'être volontairement retirés des théâtres de la guerre, ce que l'on a appelé plus haut les exilés. Chez Édouard Schuré, la terre d'exil, c'est-à-dire la Suisse et plus précisément Genève, est qualifiée dès le 1^{er} novembre (première notice de son journal écrite en exil) de « terre libre » qui lui procure « un peu de calme, d'espérance, de sérénité. » Il y séjourne plusieurs mois, entre la fin de l'année 1870 et le début de l'année 1871, en faisant quelques excursions en France, à proximité de la frontière. Après un passage à Lyon, le 20 janvier, il évoque la suspension des combats mais garde un ton résigné : « Après l'armistice qui présageait la paix, je suis revenu à Genève. – et il faut dire que l'atmosphère physique et morale est plus libre ici – on respire plus à l'aise. » On notera à la fois les qualités prêtées à la terre « libre », où il semble mener une vie plus sereine et l'idée de la respiration par opposition à un climat vécu comme étouffant en France, image également présente, on l'a vu, sous la plume de Louis Lacroix. Autre exemple d'exilée, déjà évoquée plus haut, celui de Clémentine Zopff, depuis la ville allemande de Lahr : outre le travail qui rythme son quotidien, les moments de loisirs – les promenades en particulier - occupent une partie significative des lettres qu'elle adresse à sa mère et lui fournissent des anecdotes à relater :

Je suis persuadée que si tu avais été avant-hier avec nous, tu aurais ri à te tordre. Nous allions nous promener vers Dinglingen quand sur la route arrive une espèce de bousinier¹⁴ avec une voiture remplie de tonnelets de bière, sacs de riz et de moutarde. Nous marchons tranquillement, quand patatras le derrière de la voiture en question tombe avec quelques tonnelets, nous crions à nous déchirer la gorge mais inutilement, un sac de riz suit les tonnelets puis une bouteille de moutarde puis encore des tonnelets toujours et toujours et notre [mot illisible] continue du même train [...] mais voici le plus drôle de l'histoire. La bouteille de moutarde était légèrement cassée et un jus passablement répugnant coulait tout doucement, une paysanne qui s'était arrêtée en voyant ça jérémiait en silence de ce qu'elle n'avait pas un flacon quelconque, quant elle eut la bonne idée de sortir un mouchoir dont la propreté était passablement douteuse et se met à relever tout doucement cette moutarde de la route et la glisse dans son mouchoir, tu comprends que les spectateurs se sont mis à rire, surtout lorsqu'on est à quelques jeunes filles, on aurait pu en voyant ce mouchoir rempli de moutarde entre les mains de cette paysanne chercher un bébé dans ses bras tant cela avait l'air

¹⁴ Terme qui pourrait désigner un marchand de vin ; une incertitude demeure cependant sur son sens.

appétissant. Depuis ce temps, nous disons toujours : « *Wollen wir wieder eine Senfs partie machen*¹⁵. »

Pour ceux qui le peuvent, la promenade est l'un des aspects de la vie quotidienne les plus souvent évoqués dans nos sources. Chez Clémentine Zopff, on l'a vu, elle est l'un des rituels qui émaille la vie de tous les jours chez les Sommerlatt. Quelle que soit la situation de guerre, y compris pour les assiégés et les occupés, elle est sans doute le moment de loisir qui incarne le mieux la résilience de la vie privée durant le conflit, quelle que soit la valeur qui lui soit donnée et le discours qui puisse porter sur lui. Il est certain que pour Ernest Frantz comme pour d'autres assiégés strasbourgeois, il ne s'agit pas simplement de s'aérer, mais de se rendre compte des effets du bombardement à Strasbourg ; du reste, que cela soit ou non l'intention qui y préside, il est difficile d'y échapper. Nous avons précédemment cité la « triste et navrante promenade » de Frédéric Piton, désireux de revoir son jardin et forcé de constater sa destruction¹⁶. Après le siège et la reddition de la ville aux Allemands, à la faveur de belles journées d'automne, il se rend à Schiltigheim pour voir « l'emplacement des batteries » qui ont bombardé les Strasbourgeois durant les six semaines de siège. Dans sa notice du 16 septembre, Cécile de Dartein fait également mention de brèves sorties, entre autres distractions qui prennent place dans le quotidien qu'elle décrit à sa sœur :

Comme récréation nous nous per-mettons quelquefois une modeste promenade sous la grande porte et quelques par-ties de jacquet. Ensuite les travaux à aiguilles et autres recommencent et nous mènent au souper.

Du côté de Besançon, en zone occupée, Auguste Castan n'en mentionne qu'une dans l'intégralité de son journal, faite « jusqu'à la Saône », le 2 février 1871. Il s'étonne alors de constater que le télégraphe soit coupé entre Pontarlier et Besançon, alors que l'armistice « est reconnu par l'ennemi¹⁷. » De la même manière que Louis Lacroix, lors de son séjour à Buissoncourt, Miss Jacot et la famille H. profitent de la possibilité de s'éloigner pour un temps de l'épicentre de la guerre, en l'occurrence de Strasbourg, toujours soumise au siège, pour se rendre à Saint-Pierre¹⁸. Depuis cette commune, située au sud-ouest de Strasbourg, ils font plusieurs excursions récréatives sur lesquelles elle revient abondamment dans son

¹⁵ Littéralement : « Voulons-nous encore faire une partie de moutarde ? »

¹⁶ Notice du 18 août.

¹⁷ Rappelons-le, l'armistice ne s'applique pas dans les départements du Doubs, de la Côte-d'Or et du Jura (voir la transcription du journal d'Auguste Castan, note 262, p. 90).

¹⁸ Commune du Bas-Rhin, située aux environs d'Obernai.

journal. Ainsi, au soir du 13 septembre (dans une notice datée, à tort, du 11), elle raconte la journée écoulée :

Quelle splendide journée nous avons eue ! Nous avons quitté Saint-Pierre à 7 heures du matin et laissé la voiture à Barr. Nous avons passé à nouveau par les ruines des châteaux de Turckheim. [...] Après beaucoup d'efforts et de fatigues nous finîmes par arriver au couvent. Celui-ci commande une très belle vue dans toutes les directions de la rose des vents. Nous pouvions voir la riche plaine d'Alsace parsemée de villes et de villages. Nous avions tous très faim après une marche de six miles. Une sœur âgée nous ouvrit et nous invita à entrer. Nous nous attendions à trouver là des réfugiés de Strasbourg, mais les moines et les religieuses avaient le couvent pour eux tout seuls¹⁹.

L'absence de réfugiés rime ici avec l'absence de la guerre. Dans les jours qui suivent, plusieurs « expéditions » occupent la famille. L'une d'elle, le 22 septembre, les conduit « au Hohwald, et de là au Champ du Feu et au Ban de la Roche, pays de « Papa Oberlin²⁰ » et de son ministère si actif. » À l'issue de cette journée, elle revient sur le plaisir qu'elle tire de ces excursions, faisant nettement écho à la sérénité et au calme évoqués par Louis Lacroix :

Je crois revoir tout cela : les forêts à perte de vue, et la poussière de soleil à travers les aiguilles. Et puis les oiseaux, l'eau qui chantait, rumeur ou clapotis, et dont l'écoute seule suffisait à nous rafraîchir, sous ce soleil étincelant. Nos cœurs bondissaient à la pensée de l'amour de Dieu, et de sa bonté pour nous, d'avoir fait le monde si beau²¹.

Ainsi, malgré la tyrannie du temps de guerre et l'investissement de tous les espaces, intérieurs comme extérieurs, privés et public, psychiques ou physiques, en des situations et en des lieux très différents, les loisirs et le temps libre ont une place dans les sources de notre corpus. Sans aucun doute, cette place est plus restreinte qu'en temps de paix, mais lorsque le quotidien reprend certains de ses droits, lorsque la pression de la guerre se fait moins étouffante, des moments de récréation permettent aux individus d'oublier pour un temps la situation à laquelle ils sont malgré tout soumis. Également réfugiée à Barr avec une partie de sa famille, Ernestine Ungerer évoque dans son journal le baptême de son petit cousin Frédéric-Charles. Malgré le petit comité, c'est un moment plaisant de distraction dont elle tire le bilan suivant : « Nous nous sommes très bien amusés, il n'y avait d'invité (*sic*) que la sage-

¹⁹ MENEGOZ J.-C., KAPPLER R., *1870, siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 89-90.

²⁰ Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) est un célèbre pasteur strasbourgeois qui exerce à Waldersbach (où un musée lui est aujourd'hui dédié) de 1767 à sa mort. Sous son impulsion, des travaux d'aménagement (axes de communication, agriculture) sont menés dans les environs.

²¹ *Ibid.*, p. 91.

femme Grandpierron²². » Le lendemain, elle évoque une promenade dans le Eichenwald²³ en compagnie de « Monsieur et Mad. Roeder » (elle ne précise pas la nature de leurs rapports).

Outre l'évocation de ces moments de respiration dans les journaux en guerre, le maintien de la correspondance peut également témoigner de résistances de la vie privée et du quotidien, malgré la pression du contexte. Il convient à présent de s'arrêter sur ce point.

2) La poursuite de la vie privée par le maintien du rituel épistolaire : le cas de la correspondance Zopff

a) Correspondre malgré la guerre

- Le maintien du lien familial

Cécile Dauphin et ses collaboratrices le soulignent : « On qualifie souvent les correspondances ordinaires de banales, de répétitives et finalement indignes de l'épreuve éditoriale... » Par une étude méthodique, sur un sous-ensemble de lettres restreint, elles entendent pourtant « prendre cette banalité au sérieux²⁴. » Michelle Perrot, quant à elle, a bien souligné le rôle fondamental du rituel épistolaire, vecteur essentiel de l'unité de la sphère familiale lorsque certains de ses membres en sont éloignés :

Dispersée, la famille maintient le contact, rétablit le courant par la correspondance. Celle-ci est facilitée par les progrès de la poste, déjà sensibles dans la première moitié du siècle, mais accélérés dans la seconde par le développement des chemins de fer et la variété des supports de ce grand siècle papetier. Avoir des nouvelles fréquentes, régulières et surtout « fraîches » devient un besoin²⁵.

On l'a évoqué à plusieurs reprises : l'éclatement de la guerre est un moment de rupture qui contraint singulièrement l'existence des individus qui y sont confrontés, en particulier pour les assiégés ou ceux qui subissent l'occupation. L'absence de nouvelles est ainsi l'une des composantes douloureuses du quotidien en guerre. C'est ce que met en lumière ce commentaire tiré de l'étude du fonds Damas-Froissart, particulièrement intéressant, puisqu'il s'inscrit précisément dans le contexte de la guerre de 1870 :

²² Notice du 28 septembre.

²³ Ernestine Ungerer fait peut-être référence à l'*Eichwald*, lieu-dit de la commune de Rosheim.

²⁴ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, op. cit., p. 99.

²⁵ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, op. cit., p. 107.

Lorsque la guerre éclate et que Paris se trouve assiégé, et qu'en conséquence, la poste n'assure plus le service normalement, l'épreuve de la séparation s'amplifie avec l'interruption des échanges épistolaires. Dans le silence, l'angoisse grandit au point de rendre indifférent au reste du monde [...]. Pleine de cette souffrance, la série des lettres écrites durant le siège de Paris, laisse peu de place au récit de la guerre elle-même. La demande de nouvelles, les supputations et les propos rassurants l'emportent sur l'écoute des faits et des événements qui ne trouvent dans ce silence qu'un écho lointain, étouffé par l'inquiétude pour les proches. Le repli sur soi et sur la famille devient posture de protection contre l'immersion dans le drame de la guerre. Les lettres se réduisent à dire le principe vital de l'attachement des êtres. Plus que jamais, à l'écart du destin national, elles sont « le sang des familles²⁶. »

Nous pouvons dresser un constat similaire à la lecture des lettres de la correspondance Zopff, sur laquelle nous décidons de nous concentrer exclusivement dans cette section : la guerre et ses conséquences y sont évoquées, mais elles sont loin d'en être l'objet principal. En revanche, le souci pour ses proches, l'inquiétude lorsque les nouvelles s'espacent, l'espoir d'un retour rapide de l'absent – et, avec lui, du cours normal d'une existence dont on souhaite ardemment reprendre le fil – mais également les affaires courantes, les considérations matérielles et économiques – sont au cœur de lettres banales pour une bonne partie de leur contenu, extraordinaires par le contexte dans lequel elles s'inscrivent et qui en conditionne malgré tout les modalités. Ce choix est guidé par son importance au sein de notre corpus épistolaire, aussi bien en termes de volumes (76 lettres) que pour sa relative unité : centrée en grande partie sur le chef de famille, Antoine Zopff, elle permet d'observer – de façon imparfaite et souvent discontinue – la poursuite de la vie de cette famille pour laquelle le lien n'est jamais rompu malgré l'épreuve du siège, à laquelle succède celle de l'exil.

- Rythmes

La correspondance concerne au moins 11 personnes différentes, dont sept font partie de la famille Zopff ; trois d'entre elles y ont une place prépondérante, puisque l'une d'entre elle est toujours soit émettrice, soit réceptrice des lettres qui la composent. Il s'agit d'Antoine Zopff, de son épouse Clémence et de sa fille Clémentine. Le tableau ci-dessous permet de revenir sur la représentation de chacun de ces trois épistoliers dans l'échantillon que nous proposons à l'analyse :

²⁶ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, op. cit., p. 134-135. L'expression « le sang des familles » est empruntée à Michelle Perrot dans *Le Journal intime de Caroline B.*, Enquête de M. Perrot et de G. Ribeill, Arthaud-Monthalba, 1985, p. 140.

Les trois principaux correspondants du fonds Zopff

Correspondants	Lettres émises	Lettres reçues	Lettres émises en commun	Lettres reçues en commun	Total
Antoine Zopff	23	38 (+1 probable)	0	1	62 (+1)
Clémence Zopff	17	23	4	4	48
Clémentine Zopff	18	5	4	3	30

Sans surprise, cette répartition respecte une hiérarchie familiale classique : le père concentre l'essentiel des échanges et, en-dehors de la période du siège, toutes les lettres qu'il écrit le sont depuis l'extérieur vers la maison familiale. À l'inverse, son épouse et sa fille écrivent toutes leurs lettres (hors exil) depuis la maison familiale vers l'extérieur. On notera également que les échanges se font très majoritairement (mais pas exclusivement) entre ces trois épistoliers : 60 lettres sur 76. Antoine Zopff est systématiquement concerné, soit comme émetteur, soit comme récepteur : autre signe de la prédominance de la figure du père, aucune lettre ne circule entre Clémence et sa fille, en-dehors de la période où elles sont exilées en-dehors de Strasbourg (période durant laquelle Clémentine adresse dix lettres à sa mère). Parmi les autres protagonistes de la correspondance figurent les trois fils d'Antoine Zopff : Albert, prisonnier à Rastatt (cinq lettres), Léon et Julien (une lettre chacun) et Mathilde, une cousine de Clémence (trois lettres). À l'extérieur du cercle familial, deux amis de la famille : M. Lereboullet (une lettre), Céline Cherre (amie de Clémentine, une lettre).

Nous nous intéresserons pour l'essentiel aux échanges entre les trois principaux correspondants, en revenant tout d'abord sur les rythmes auxquels ils s'effectuent entre septembre 1870 et février 1871. On remarque tout d'abord et sans surprise que la fin du siège de Strasbourg permet une multiplication des lettres émises ou reçues par Antoine Zopff. Il écrit la première depuis Tours le 14 novembre, la dernière à Rastatt le 10 février. Entre ces deux dates, les échanges – essentiellement avec son épouse et sa fille – sont intenses. Ainsi, 36 lettres circulent entre eux aux mois de novembre-décembre, 14 entre le 1^{er} janvier et le 10 février. Entre le 29 novembre et le 22 janvier, Clémentine adresse 11 lettres à son père, soit une lettre tous les cinq jours environ. En ce qui concerne Clémence, le rythme est encore plus élevé : entre le 27 novembre et le 3 février, elle écrit 18 fois à son mari, soit tous les trois à quatre jours. Encore s'agit-il là des lettres qui ont été conservées. De son côté, Antoine écrit à

son épouse et/ou à sa fille (dont une fois dans une lettre de vœux collective à l'occasion de la nouvelle année) à 17 reprises entre le 14 novembre et le 10 février, soit une fois tous les cinq jours environ. Sur certaines périodes, les lettres peuvent être quotidiennes ou presque : début janvier, Clémence écrit à Antoine les 5, 6 et 7 janvier, puis le 10 et le 12. On notera enfin qu'aux mois de novembre-décembre 1870, Clémence et Clémentine se partagent la charge épistolaire, comme l'indique d'ailleurs cette dernière dans sa lettre du 28 novembre :

C'est aujourd'hui mon tour de converser un peu avec toi ; et je m'en sens toute heureuse, j'étais tellement habituée d'être auprès de toi, que ton absence me peine beaucoup, d'autant plus que chaque jour je m'aperçois davantage qu'il ne manque plus que toi pour rendre à notre ménage son ancienne gaieté.

Les dates de lettres envoyées respectivement par l'une et l'autre suggèrent effectivement une alternance, en particulier sur une période allant du 27 novembre au 30 décembre. Le tableau ci-dessous permet de s'en convaincre.

Répartition de la charge épistolaire entre Clémence et Clémentine **Zopff (27 novembre – 30 décembre 1870)**

Date	Émettrice de la lettre
27 novembre	Clémence
29 novembre	Clémentine
30 novembre	Clémence
2 décembre	Clémentine
4 décembre	Clémence
6 décembre	Clémentine
9 décembre	Clémence
11 décembre	Clémentine
16 décembre	Clémence
18 décembre	Clémentine
20 décembre	Clémentine
23 décembre	Clémence
26 décembre	Clémentine
28 décembre	Clémence
30 décembre	Clémentine

On remarque ainsi que l'alternance de la charge épistolaire est pratiquement systématique. Bien entendu, ces résultats ne tiennent pas compte des pertes éventuelles, mais il ne fait aucun doute que le caractère tout à fait exceptionnel du contexte dans lequel s'inscrivent ces échanges a eu un impact sur le soin apporté à leur conservation (on observe d'ailleurs que les

« trous » sont beaucoup plus importants après le retour d'Antoine Zopff auprès des siens, qui correspond d'ailleurs à peu près à la fin de la guerre). En outre – et c'est sans doute le point le plus important – avant même de nous pencher sur son contenu, cet échange trilatéral permet d'établir le maintien d'une correspondance familiale riche et régulière sur la période considérée, grâce à laquelle la vie de famille se poursuit malgré la distance. Cette régularité est l'un des indicateurs de la ritualisation dont procède cette correspondance de guerre. Sans rentrer dans le détail, on peut également définir les contours du « cérémonial épistolaire » identifié par Cécile Dauphin et ses collaboratrices pour la correspondance Mertzdorff²⁷. Comme en temps de paix, on prend le temps de s'adresser à son correspondant, dans le respect du « pacte épistolaire²⁸ ». On s'attache à prendre fréquemment des nouvelles de l'autre et à en demander. Antoine Zopff suit ainsi à distance les problèmes de santé de son épouse et attend qu'elle le rassure à son sujet. Clémentine se charge de le faire quand vient son tour d'écrire. En ouverture des lettres, le « vocatif de l'incipit²⁹ » permet d'identifier à la fois celui qui écrit et celui à qui on s'adresse. Clémentine s'adresse toujours à son père de la même manière (« Cher papa », ou sa variante plus affectueuse, « Cher petit père »). Plus formel, dans une posture plus distanciée qui correspond mieux à son statut de fils aîné, Albert ouvre invariablement ses lettres par la formule « Cher père ». Comme en temps de paix, la lettre a, de manière explicite ou implicite, un caractère tout à fait collectif : souvent partagée (ce qui entraîne parfois des réponses collectives : dans une même lettre, Antoine écrit ainsi successivement à sa femme et à sa fille), son écriture comme sa lecture constituent un geste éminemment social qui implique régulièrement plusieurs membres de la famille. Antoine prévient Clémence à la fin de sa lettre du 21 décembre : « Cette lettre pour toi seule ». C'est cette précision qui la soustrait au regard des autres et qui lui conserve son caractère intime³⁰ ; on ne s'en étonnera pas, tant y est apparent le désespoir dans lequel sa situation d'exilé le plonge.

On retrouve ainsi des éléments du « rituel » épistolaire, tant par la répétition du geste que par la fonction qu'il remplit : espaces où le privé continue à se jouer malgré la guerre, les lettres de cette correspondance préservent l'unité d'une famille dispersée autour de la figure paternelle d'Antoine Zopff.

²⁷ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, *op. cit.*, p. 103-116.

²⁸ DAUPHIN C., « Écriture de l'intime dans une correspondance familiale du XIX^e siècle », in *Le Divan familial* 2003/2 (N°11), pages 63 à 73.

²⁹ DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres...*, *op. cit.*, p. 105.

³⁰ *Ibid.*, p. 180 à 182. Ces analyses mettent au jour des formules similaires dans la correspondance Mertzdorff.

b) Antoine Zopff, un absent omniprésent

- « L’homme politique » et « l’homme de famille »

Contributrice à la fin d’une lettre de Clémence, « mademoiselle Mathilde³¹ » entend rattraper la « politesse » trop distante qu’Antoine croit percevoir dans sa lettre précédente. Tout en lui témoignant son affection, elle l’invite à hâter son retour à Strasbourg en faisant fi des calomnies de ses adversaires :

[...] nous vous conseillons de mettre l’homme politique de côté et de faire place à l’homme de famille, vous verrez que vos sujets vous aimeront tant qu’ils vous feront oublier bien vite toutes les misères passées³².

Ce passage présente un intérêt double dans l’établissement d’Antoine Zopff en figure masculine au centre d’une famille qu’il gère à distance : d’une part, la désignation du groupe familial comme « sujets » du père de famille (bien qu’on puisse également y voir une simple tournure à ne pas prendre de manière trop littérale) rappelle l’autorité attachée à la figure paternelle. Elle prend par exemple appui sur « la pensée de la domesticité » mise au jour par Catherine Hall pour la Grande-Bretagne, comme le souligne Michelle Perrot : « Le panoptisme de Bentham, pour la société civile, repose sur le regard souverain du père de famille, maître après Dieu ou selon la raison. » Elle rappelle également que chez Hegel, le père est le « chef » de la famille, garant de son unité³³. En France, le Code civil napoléonien consacre le père à la tête de la hiérarchie familiale, lui conférant une autorité entière sur son épouse et ses enfants. Dans les faits, cette conception de la famille est opérante, mais un peu trop généralisatrice. En effet, la mère de famille, garante de la moralité du groupe familial, en particulier de ses enfants, peut également être une figure particulièrement autoritaire, comme en témoigne l’exemple de Zéline Auzat, la mère de Geneviève Bréton, que cette dernière, on l’a vu, appelle non sans amertume, la « Reine mère » et dont le consentement est absolument essentiel à la conclusion de ses fiançailles avec Henri Regnault, tandis que son père semble souvent plus en retrait. Par ailleurs, Mathilde oppose deux rôles qui semblent entrer en contradiction : « l’homme politique » qu’est indéniablement Antoine Zopff, du fait de ses fonctions durant le siège de Strasbourg, entre en conflit avec « l’homme de famille », ce dernier étant maintenu en exil par les ennuis du premier.

³¹ Il s’agit peut-être encore de la cousine de Clémence, Mathilde Boeswillwald, mais rien ne permet d’en être sûr.

³² Lettre du 9 décembre 1870.

³³ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle*, op. cit., p. 10-11.

Maintenu à l'extérieur de la sphère familiale, Antoine Zopff verrait ainsi son rôle de père de famille diminué, son efficacité serait moindre parce qu'il ne pourrait pas s'y consacrer pleinement. Cependant, loin de conforter cette idée, la lecture de l'ensemble des échanges entre Antoine Zopff et « ses Clémences », (c'est ainsi qu'il désigne parfois le couple épistolaire constitué de son épouse et de sa fille) met en lumière la manière dont il continue d'organiser à distance la vie de sa famille, distribuant instructions et recommandations et demandant des comptes.

- Régler ses affaires à distance

Dès le début de la guerre et du siège de Strasbourg, Antoine Zopff régit la vie de sa famille à distance. On l'a vu plus haut, dès le 26 août, il incite son épouse et sa fille à quitter la ville et à vivre « économiquement. » Cependant, c'est surtout après le siège, lors de son exil en Suisse, que sa correspondance le donne à voir en chef de famille. Tout d'abord, lorsqu'il s'agit de ses fils : Clémence lui demande par exemple s'il convient de payer la caution pour libérer Albert, prisonnier à Rastatt. En l'occurrence, la question est aussi d'ordre économique :

Il faudrait garantir sur une propriété que le jeune homme ne portera plus les armes pendant la durée de la guerre et ne quittera pas la ville, s'il manquait sa promesse le bien est confisqué. N'ayant plus de propriété, il faudrait probablement déposer une certaine somme d'argent peut-on le risquer pour quelques jours de liberté en plus. Il me semble qu'il ne serait pas prudent de hasarder une somme d'argent si péniblement acquise car Messieurs les Prussiens connaissent parfaitement le verbe prendre, mais pour ce qui est du verbe rendre cela ne se trouve pas dans leur grammaire. Qu'en dis-tu³⁴ ?

À la question du cautionnement s'ajoute la crainte de l'« enthousiasme » du jeune homme qui « se monte facilement » et risquerait d'être à nouveau arrêté. Dans sa réponse, deux jours plus tard, Antoine Zopff tranche la question en ces termes : « Écris à Albert qu'il prenne patience, car revenu à Strasbourg, comme tu l'as dit, il n'y tiendra pas, et, s'il voulait reprendre part à la lutte, je n'oserais l'empêcher³⁵. » Ses autres fils, plus jeunes, font également l'objet de son attention : à distance, il leur transmet des conseils par son épouse et s'interroge sur les dispositions à prendre pour leur avenir :

³⁴ Lettre du 6 décembre.

³⁵ Lettre du 8 décembre.

Les nouvelles concernant Léon et notre grand Julien m'ont rendu tout heureux, notamment surtout celles de Julien de mon cher gaminos que si souvent j'appelais Gros Bêta et qui paraît-il veut me faire voir qu'il devient homme. Qu'il se donne de la peine, car les événements actuels surtout en ce qui m'arrive personnellement ont bien modifié ma manière de voir au sujet de l'avenir des garçons. Il ne faut pas que comme moi ils s'attachent démesurément à leur entourage immédiat, et je voudrais, pour ce qui concerne Julien, pouvoir le placer comme apprenti dans une bonne maison de Suisse ou de l'Allemagne dès qu'il sera confirmé afin d'en faire promptement un bon commerçant. Quant à Léon, nous verrons plus tard³⁶.

Il réitère ces conseils dans sa lettre du 14. Le 25, il se réjouit du bon bulletin de Léon.

L'autorité d'Antoine Zopff s'affirme également à travers les questions économiques qui se posent aussi bien dans la gestion à distance de son commerce que dans sa supervision des dépenses consenties par Clémence et Clémentine, qui ont la charge de mettre ses consignes en œuvre et lui demandent régulièrement des instructions. Le 9 décembre, Clémence le renseigne sur les affaires qui « vont doucement » et sur les comptes, qu'un certain Auguste est en train d'effectuer pour les mois passés, en concluant en ces termes : « dans quelques jours il t'enverra les renseignements demandés. » Il est également question d'« échantillons » et d'« articles » dont il a fait la demande et qu'on lui a fait parvenir à Zurich, où il entend tisser des relations d'affaires. Le 18 décembre, il évoque encore les « beaux foulards » que l'on fait en Suisse à moindre coût qu'à Lyon et suggère de s'y approvisionner s'ils venaient à en manquer à Strasbourg. Le même jour, Clémence lui écrit au sujet d'un inventaire, dont il a fait la demande, remis à plus tard, c'est-à-dire à son retour : « Sérieusement parlé nous n'en viendrons pas à bout. Demain nous ferons l'étalage, grandissime affaire quand tu recevras cette lettre nous serons en plein nettoyage. » Le 28 décembre, Clémence lui demande encore des instructions concernant la confection des chemises de flanelle et, surtout, leur rémunération :

Melle Klein que nous occupons depuis toujours n'est parvenue à faire que 9 chemises par jour parce qu'elle est presque toujours seule et obligée de les amidonner aussi, je lui ai proposé 250 par jour depuis la semaine passée jusqu'à ce que l'affaire marchera mieux. Sa mère a réclamé, faut-il continuer à lui payer 3 frs. Faut-il faire ce sacrifice ? Elle m'a mis le couteau sous la gorge, paie ou... elle sait que nous avons besoin d'elle.

Par ailleurs, en prévision des fêtes, il s'agit pour Antoine, Clémence et leur fille de décider des cadeaux à faire à leur entourage, en particulier à Mme d'Escher et aux demoiselles de sa

³⁶ Lettre du 3 décembre, adressée à Clémence.

maison, pour qui Clémentine envisage de faire « des sachets à gants avec 3 frs de gants ». Pour la maîtresse de maison, un « gros ouvrage » est envisagé : « une caisse à bois pouffe qui sert en même temps de tabouret », qui « reviendrait de 70 à 80 f », ou « des chaises qui reviendraient de 60 à 70 f ». Clémence entend aussi offrir à Julien des patins, pour lesquels elle hésite cependant, attendant l'accord de son mari :

[...] ils reviennent à 15 frs et comme elle lui a acheté la Zoologie de M. Lereboullet³⁷ à 12 frs, elle ne sait si tu consentirais. J'ai pensé qu'on pourrait arranger ces choses en les lui donnant à nouvel an. Tu lui remets cependant chaque fois une pièce de 10 f. Mais nous te prions de juger, car nous ne voudrions pas que tu nous accuses d'avoir fait des dépenses folles.³⁸

Ainsi, malgré la distance et malgré la guerre, Antoine Zopff continue à gérer à distance ses affaires professionnelles et domestiques, en s'appuyant sur le concours de son épouse et de sa fille aînée. La vie privée poursuit ainsi son cours et il continue d'y prendre part malgré la distance.

- La perspective de son retour

La vie de famille des Zopff se poursuit donc à distance ; la guerre n'est pas une entrave dans ce cas précis, à partir du moment où Antoine est exilé en Suisse ; il convient toutefois de ne pas minimiser les conséquences de l'éloignement et de l'incertitude de la période que la famille traverse collectivement. D'une part, la crainte des « adversaires » de l'ex-adjoint au maire à Strasbourg rend incertain l'avenir de la famille dans la capitale alsacienne. D'autre part, cette situation, héritée de la guerre, brouille les projections, au moins à court et moyen terme : Clémence et Clémentine se languissent de l'absent et n'ont de cesse de lui suggérer de revenir, en s'affranchissant de toute charge politique, pour pouvoir se consacrer pleinement à sa famille. La formule de Melle Mathilde évoquée plus haut ne fait que relayer ces vœux, formulés à de nombreuses reprises. C'est le cas de Clémentine, alors que les fêtes de fin d'année approchent :

Encore une supplique ? Sais-tu que l'idée que tu ne pourras pas assister à nos fêtes de Noël me tracasse énormément, n'est-ce pas, tu reviendras dans huit jours, j'ai tant le mal du pays après tout. Tu viens, tu verras, nous serons tous très heureux³⁹.

Elle réitère ses demandes quelques jours plus tard, sur le ton du reproche :

³⁷ Voir partie A, note 43.

³⁸ Lettre du 20 décembre 1870.

³⁹ Lettre du 2 décembre.

[...] Je crois vraiment que Mme d'Escher a fait ta conquête, que sa société te plaît trop et que tu oublies tes pauvres Clémence qui voudraient bien te posséder de nouveau un peu. [...] Dimanche soir, nous avons Mr et Mme Kopp et Lina chez nous, il ne manquait plus que toi pour compléter notre ancienne réunion, nous avons bien ri et causé et beaucoup pensé à toi⁴⁰.

C'est surtout à Clémentine que revient la charge d'en appeler au sentiment de son père. En évoquant des scènes de la vie domestique auxquelles il ne peut assister, elle met en scène le confort de la maison dont il est privé ; de manière délibérée ou non, elle recourt également à de véritables tableaux écrits de la vie de famille retrouvée, décrivant de manière évocatrice le confort auquel un chef de famille peut aspirer et dont les femmes de son foyer, « prêtresses du quotidien », ont la charge⁴¹ (son épouse en tant que maîtresse de maison, sa fille en tant que future épouse : bien que ce soit sur le ton de la plaisanterie, la possibilité de son mariage apparaît dans plusieurs lettres : née en 1850, elle est alors âgée de 19 ou 20 ans). On peut citer par exemple ce passage (lettre du 11 décembre) :

Tu ne peux t'imaginer combien nous soupirons après toi toute la sainte journée, nous voudrions tant que tu reviennes, surtout pour nos fêtes de Noël, car ce serait bien triste pour tes enfants si tu n'étais pas là. Et puis commencer une nouvelle année sans toi ? Oh non ! cela ne peut pas être, il faut que tu reviennes, tu rentreras chez nous tout tranquillement et tu reprendras tes anciennes occupations comme si de rien n'était, et au lieu de sortir à tes réunions, tu resterais au commencement, gentiment dans ta famille. Il faut que notre petit père s'habitue à se promener en robe de chambre dans ses appartements avec une longue pipe en écume de mer à la bouche, et nous tâcherons de lui rendre son intérieur aussi agréable que possible.

Ce retour au quotidien d'avant la guerre et au confort domestique fait l'objet d'un nouveau développement dans une lettre non datée, mais classée à la suite de la précédente dans le classeur qui les regroupe. Elle y fait le tableau idyllique de la vie domestique retrouvée, dans l'intimité d'une maison protégée de l'extérieur :

Nous avons reçu la visite de M. Saglio [...] il a parlé longuement à maman et il pense que tu pourrais revenir bientôt à condition que tu te t'occupes plus pour un certain temps de politique et tu vois qu'il faudra encore le conseil que je t'ai donné ; te promener en robe de chambre avec une longue pipe à la bouche, un bon verre de bière sur la table et parler philosophie avec ton fils aîné en même temps que tu feras réciter la grammaire à Léon, ou un peu avec ta fillette qui te fera tous les soins, une bonne musique qui te chantera, te lira le journal et apprendra le

⁴⁰ Lettre du 6 décembre.

⁴¹ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, op. cit., p. 158 à 160.

jeu de dames pour toujours gagner la partie. Songe comme nos réunions seront gentilles quand tu seras entre notre bonne maman et tes enfants qui t'adorent et puis n'oublions pas tante Louise qui fera la basse en soufflant ah ! je me réjouis déjà pour nos bonnes soirées d'hiver ; je suis persuadée que nous ne regretterons ni soirées ni théâtres. Et puis de temps en temps, nous engagerons une agréable société à venir pour la soirée chez nous, quelques bons amis qui ne t'oublient pas et tu feras j'en suis persuadée toute une autre figure que tu ne le penses à la fin de cette année.

De son côté, Antoine semble également aspirer à un retour, souhaitant dans une lettre à Clémence « être débarrassé de tous ces ennuis », ne plus entendre parler de politique et « arriver au culte du Boire et du Manger⁴² ». Il repousse cependant son retour, souhaitant être d'abord complètement rassuré quant aux risques éventuels qu'il courrait à Strasbourg. C'est ce qu'il écrit à Clémentine le 14 septembre, en se replaçant ainsi dans un rôle d'homme rationnel, qui doit agir selon la nécessité plutôt qu'en suivant ses aspirations :

Tu veux absolument que je revienne, chère enfant, as-tu réfléchi aux conséquences possibles ? Il est certain qu'on a un intérêt quelconque à se défaire de moi, sans cela ces Messieurs n'auraient pas agi à mon égard comme ils l'ont fait ; toutes mes démarches pour savoir de quoi l'on m'accuse restent sans effet, donc il reste à ceux qui me veulent du mal un large champ ouvert pour m'attirer une mauvaise affaire.

Malgré ces réticences, la correspondance permet de se projeter avec l'absent dans un avenir après la guerre et dans lequel la vie privée, la vie de famille en particulier, reprendrait ses droits. C'est l'un de chemins de traverse possibles qu'elle emprunte dans certains cas pour se poursuivre durant le conflit et malgré lui.

⁴² Lettre du 1^{er} décembre.

C) SOCIABILITES

En temps de paix, l'ensemble des relations entretenues individuellement ou collectivement par les membres d'une famille rythment le quotidien et séquentent la journée : dans la sphère domestique, en particulier dans les classes les plus privilégiées, la sociabilité chez soi ou chez les autres est un aspect essentiel des « devoirs de société », comme le souligne Anne Martin-Fugier :

À partir de 1830 et jusqu'en 1914, les dames de bonne société ont un « jour » de réception. Au début de la saison mondaine, elles envoient leur carte avec ces mots imprimés : « Sera chez elle tel jour de la semaine, de telle heure à telle heure. » Une fois l'heure du dîner reculée, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, on reçoit en principe de quatorze à dix-huit heures en province, de quinze à dix-neuf heures à Paris¹.

Le journal intime de Geneviève Bréton constitue un véritable miroir social à cet égard. Il met en évidence le caractère éminemment public des espaces domestiques destinés à recevoir ceux qui viennent de l'extérieur, amis proches, simples connaissances et, d'une manière générale, tous ceux dont l'on souhaite s'entourer ou qu'il convient de recevoir. Dans ce cas précis, c'est-à-dire celui d'une famille de la haute bourgeoisie parisienne, le cercle des fréquentations s'étend jusqu'à des personnalités proches des cercles du pouvoir comme Albert Duruy, fils du ministre de l'instruction publique Victor Duruy (de 1863 à 1869) ou Henri Rivière², à différentes figures du monde scientifique et littéraire (Maxime du Camp³, l'architecte Charles Garnier, Gaston Paris⁴) et de nombreux artistes (Alexandre Bida⁵, Nélie Jacquemart⁶ et, bien entendu Henri Regnault, futur fiancé de la jeune fille). La réunion de telles sociétés chez soi font de l'espace du salon un lieu public « traité comme un espace privé⁷ », dont l'intimité est cependant exclue. Lorsque l'on reçoit, la mise en scène de l'espace domestique répond à toutes les obligations liées aux convenances, à son milieu social, aux personnes invitées, tout comme les activités : conversation autour de sujets littéraires ou politiques, lecture à voix haute, pratique en amateur de la musique et du chant sont autant de motifs qui nourrissent les

¹ MARTIN-FUGIER A., *Les rites de la vie privée bourgeoise...*, op. cit., p. 188.

² Né en 1827, Henri Rivière est un officier de la marine française. Célèbre pour avoir organisé la répression de la révolte des Canaques (1878), il est tué au combat devant Hanoï, lors de la guerre franco-chinoise (16 mai 1883).

³ Maxime du Camp (1822-1894), écrivain français et membre de l'Académie française.

⁴ Gaston Paris (1839-1903), historien médiéviste et philologue, membre de l'Académie française.

⁵ Alexandre Bida (1813-1895) est un peintre orientaliste, ancien élève d'Eugène Delacroix.

⁶ Nélie Jacquemart (1841-1912) est une peintre et collectionneuse d'œuvres d'art, un temps très proche de Geneviève Bréton et d'Henri Regnault. Après son mariage avec Édouard André (1881), elle abandonne la peinture et se consacre à la vie mondaine. À sa mort, elle lègue ses biens à l'Institut de France. L'année d'après, les deux musées Jacquemart-André sont inaugurés à Chaalis et à Paris.

⁷ MARTIN-FUGIER A., *Les rites de la vie privée bourgeoise...*, op. cit., p 191.

notices de la jeune fille et dont Anne Martin-Fugier a bien souligné l'importance⁸. Aucune des sources de notre corpus n'est cependant aussi détaillée au sujet des sociabilités dans la sphère domestique. À côté de ces sociabilités dans la sphère privée, où les femmes (en particulier la maîtresse de maison) jouent un rôle essentiel, puisqu'elles font partie de ses obligations, on entretient également des relations dans la sphère publique, les hommes en particulier, qui gravitent dans différents cercles semi-privés, liés ou non à leurs activités professionnelles, politiques ou économiques. C'est ce que rappelle Michelle Perrot :

Par un processus de nidification, petits groupes et microsociétés découpent dans l'espace public des lieux réservés à leurs jeux et à leurs conciliabules. Clubs, cercles aristocratiques et bourgeois, loges et chambrées, cabinets particuliers loués l'espace d'un soir pour une partie galante, cafés, cabarets et bistrots, ces « maisons du peuple » - dont les arrière-salles abritent réunions clandestines et chambres syndicales – quadrillent la ville. Dans ces espaces intermédiaires d'une sociabilité presque exclusivement masculine, les femmes, suspectes dès qu'elles sont « publiques », ont peu de place⁹.

À l'intérieur comme à l'extérieur de l'espace domestique, le conflit qui éclate puis s'installe a vocation à chambouler ces sociabilités ; contracté, le temps de guerre s'y prête peu et distend, au moins en partie, les liens que les individus entretiennent entre eux.

1) Des liens distendus

Comme tous les autres aspects de la vie privée, les sociabilités n'échappent pas à la pression de la guerre, bien qu'il faille nuancer : suivant le lieu, le moment ou même l'individu considéré, celui-ci conserve bien souvent une certaine marge de manœuvre face à une contrainte dont l'intensité varie. Cette capacité de l'individu à agir face aux déterminismes de la guerre fait écho au concept d'*agency* développé par Edward Palmer Thompson au sujet de la constitution de la classe ouvrière en classe consciente d'elle-même et pour elle-même¹⁰, comme le rappelle Frederico Tarragoni :

Lorsque Thompson explique la prise de conscience collective des ouvriers anglais, et les étapes de constitution des associations et des syndicats, son récit est toujours réfracté au niveau individuel. [...] C'est ici que prend tout son sens la méthode de l'*history from below* : faire l'histoire « d'en bas » ou « vue d'en bas » veut dire suivre à la trace les évolutions de l'expérience et du « pouvoir d'agir » (*agency*) des acteurs, en tant qu'ils sont enserrés dans des

⁸ *Ibid.*, p. 194.

⁹ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 155.

¹⁰ THOMPSON E. P., *The making of the English working class*, Londres, V. Gollancz, 1964, p. 711-836.

configurations données et qu'ils peuvent les reconfigurer. Le « *below* » renvoie donc à l'expérience « agitive » que les dominés font des rapports de domination dans une société donnée¹¹.

Il est toutefois certain que pour beaucoup, malgré cette relative liberté d'action, des précautions s'imposent au plus fort du bombardement que subit la capitale alsacienne. Les sorties et les visites se font plus rares, on préfère parfois rester chez soi, avec les siens, quitte à interrompre momentanément certaines relations. C'est ce que souligne Cécile de Dartein le 4 septembre :

[...] depuis ces derniers événements, nous vivons si bien chacun dans nos coins, que c'est à peine si l'on sait ce que l'on devient. Ce n'est cependant pas faute d'avoir envie de nous réunir que nous demeurons ainsi isolés, mais par prudence. Nous crai-gnons la circulation dans les rues ; à tous moments on entend parler d'accidents arri-vés à de pauvres passants. Camille lui-même, que nous consultons pour savoir à quoi nous en tenir, nous engage à ne sortir que pour les cas de nécessité.

On notera qu'il faut distinguer ici les sorties jugées nécessaires (toutes celles qui sont liées à la défense de la ville ou à des urgences, par exemple) de celles qui relèvent purement et simplement de l'entretien de ses relations. Camille, époux de la cousine Louise (cousine germaine de Cécile de Dartein) est capitaine d'artillerie sur les remparts et outre sa participation active à la défense, il assure la continuité d'un lien, certes distendu, entre sa famille et l'extérieur. Pour autant, ces précautions ne sont pas réservées aux femmes, aux enfants ou aux vieillards : au plus fort du bombardement, le boulanger du quai Finkwiller préfère rester « bravement » chez lui « car on tire encore de temps en temps de ci ou de là et sans le vouloir, on pourrait attraper quelques morceau de plomb ou de fer¹². » Ces mêmes précautions sont encore de rigueur le 30 août ou même le 16 septembre, date à laquelle il exprime une réelle lassitude :

On n'ose pas sortir de crainte, n'importe où dans la ville, de recevoir soit un boulet soit des morceaux, car on n'est à l'abri nulle part et à la place même où j'écris je puis en être atteint à tout moment. Est-ce une vie cela ? Quand cela finira-t-il ? Et dire que depuis le 23 Août nous sommes dans cet état !

Conséquences de cet isolement, les interactions avec des personnes étrangères à sa cellule familiale sont réduites au minimum. Ce repli sur soi et la solitude qui en découle apparaissent

¹¹ TARRAGONI F., « La méthode d'Edward P. Thompson », in *Politix* 2017/2 (n°118), pages 183 à 205.

¹² Notice du 24 août.

à demi-mot dans la notice de la veille, au moment d'évoquer la possibilité pour les femmes de son foyer de profiter des départs organisés par la délégation suisse :

[...] je ne suis pas encore ni renseigné, ni rassuré sur les conditions de ces voyages et plutôt que de laisser patauger mes femmes dans les incertitudes d'une pareille aventure je préfère qu'elles restent auprès de moi. D'ailleurs que ferais-je et que deviendrais-je tout seul et abandonné ici ? Sans moyens de donner ni d'avoir des nouvelles. C'est déjà assez que de ne pas en recevoir de ceux de ses parents qui sont au-dehors.

« Au-dehors » peut aussi bien renvoyer à l'extérieur de la ville assiégé, maintenue de fait dans l'isolement, qu'au voisinage. Cependant, cette crainte de se retrouver seul suggère assez la rareté des interactions en-dehors du cercle de la famille. C'est aussi ce qui transparait chez l'un des diaristes anonymes du siège : « il n'y a pas une seule famille à Strasbourg qui, par cette affreuse guerre, ne soit atteinte soit dans ses affections, soit dans sa fortune¹³. » À titre d'exemple, il évoque les enterrements qui ont lieu dans la ville :

[...] personne n'accompagne plus les cercueils ; quelquefois une ou deux personnes ; une mère ou son fils ; la route est trop dangereuse jusqu'au jardin botanique où se font les inhumations. Six porteurs pour porter le cercueil, voilà tout. Pas de curé, pas de pasteur, pas de parents, ni d'amis¹⁴.

Le journal de Frédéric Piton y fait aussi écho, en évoquant l'enterrement de Mme Mathey, mère de son gendre, le 27 septembre :

Ce matin, à neuf heures et demi, ont eu lieu les funérailles de Mme Mathey. [...] Dans les circonstances actuelles on ne fait pas d'invitations, nous n'étions donc que cinq personnes à suivre la dépouille mortelle jusqu'au Jardin botanique transformé en cimetière, Mathey avec son petit garçon Alfred, fils et petit-fils de la défunte, moi et mon fils, et la servante qui malgré toutes les observations faites pour la retenir, persista à nous accompagner¹⁵.

Cette absence de cérémonies illustre bien, en elle-même, la mise entre parenthèses des sociabilités que la guerre peut occasionner. Il peut en être de même pour des occasions plus heureuses en temps normal, comme le souligne bien cette brève notice d'Ernest Meininger (3 novembre 1870) : « Mon frère aîné se marie aujourd'hui. On ne fait pas d'histoire, étant données les tristes circonstances que nous traversons¹⁶. » Autre exemple, celui de Louis

¹³ Journal publié par l'*Industriel Alsacien* (AM de Strasbourg, cote 110 Z 7), notice du 22 août.

¹⁴ *Ibid.*, notice du 17 septembre.

¹⁵ PITON F., *Siège de Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 202.

¹⁶ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-71...*, *op. cit.*, p. 66.

Lacroix qui honore une invitation au lendemain des premières défaites françaises en compagnie de sa mère, mais la réunion est de courte durée :

Ce soir même, je vais dîner avec ma mère chez M. René Constantin, directeur de l'usine, mon propriétaire depuis 17 ans, et avec qui je vis depuis ce temps dans les meilleurs rapports de bon voisinage et d'amitié. L'invitation avait été faite avant nos malheurs et elle n'avait pas été décommandée. [...] La même préoccupation oppressait nos cœurs et resserrait nos estomacs ; à la lettre, il nous était impossible d'avalier. On abrégéa le plus possible, et l'on se sépara pour aller vaquer aux nécessités de la situation¹⁷.

2) Le cercles des proches

a) Les amis

Les différentes situations de guerre peuvent interrompre le cours normal des relations que les individus entretiennent avec leurs proches. Entre les séparations qu'elles occasionnent, l'isolement lié au siège, l'éloignement de ceux qui s'engagent, l'investissement ou la destruction de la sphère domestique, les risques liés aux visites et aux sorties, les relations peuvent se distendre. Par « proches », nous entendrons ici les membres de la famille et les amis qui peuvent y être admis dans les cercles intimes. Encore faut-il pouvoir identifier la nature exacte des rapports que les individus entretiennent, ce qui n'est pas toujours possible. Toutefois, certaines précisions ne trompent pas et suggèrent la proximité. De la même manière, à Strasbourg, on peut penser qu'on ne fait pas fi du risque, limité en journée, mais tout de même réel, de s'exposer au bombardement simplement pour des visites de convenances. Quand elle évoque son « voisinage » le 2 septembre, Cécile de Dartein – sans doute le témoignage le plus riche en matière de sociabilités – fait d'ailleurs explicitement référence à des membres de sa famille ou, à tout le moins, à des personnes avec lesquelles il existe une certaine proximité. Elle souligne d'ailleurs que le mois d'août a été émaillé de visites (reçues et rendues) et que le bombardement n'a pas totalement interrompu les contacts avec l'extérieur :

Ce n'est que depuis 8 jours que nous n'allons plus les uns chez les autres. Jus-que là, nous avons pu encore de temps à autre faire de petites apparitions. C'est dommage d'être si près et de pouvoir si peu jouir de notre voisinage. D'autant plus que dès que les affaires le permettront, l'Oncle Édouard prendra le chemin de Gail-lon. Les Rieffel eux aussi vont bien ; ils ont du (*sic*) passer par de rudes moments, cette pauvre Hélène renfermée dans son petit

¹⁷ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 35.

appartement avec ses deux poupons criant à qui mieux mieux. Enfin, ils sont assez sages. Loulou se plaît à la cave ; on lui a, je crois, organisé un petit lit dans une cuve, ce changement lui va.

Jean N. D. Escande ne précise pas la nature des rapports que la famille de Dartein entretient avec les Rieffel. En note, il donne à leur sujet ces indications biographiques : « Il s'agit de la famille de Marie Joseph Félix Rieffel employé à la Direction des Douanes et de Magdeleine Marie Clarice Gianna Augusta Bertora son épouse » résidant au 35, quai des Bateliers, non loin de l'Hôtel de Saxe. » Il y a cependant une familiarité évidente entre les deux familles. Les mentions des visites, en particulier celles que Cécile et les siens reçoivent, sont assez nombreuses dans son journal. Le 1^{er} septembre, elle évoque ainsi celles « que de chari-tables amis, plus intrépides que nous, continuent à [leur] faire malgré le feu de l'en-nemi. » et ne manque pas de s'en réjouir :

Nous sommes gâtés sous ce rapport-là. Pour ainsi dire pas une journée ne se passe sans une ou deux de ces bonnes surprises. Ce matin c'était Mr Lamarche¹⁸ qui venait demander de nos nouvelles. Heureusement que tous nos bons amis, eux aussi, sont préservés comme nous. Espérons que tout cela finira plus tôt qu'on ne le pense, et sans que dans toutes nos familles, il y ait de malheurs.

Ici, la catégorisation de la relation (ce sont de « bons amis ») suggère qu'il ne s'agit pas simplement de rapports de bon voisinage. Le 16 septembre, elle mentionne également « les bonnes visites » qu'ils reçoivent et celles rendues à « quelques amis, bien proches. » À Mulhouse, au début du mois de septembre, Ernest Meininger évoque des promenades faites en compagnie d'amis. La première est dirigée vers la sous-préfecture et la mairie : il s'agit d'avoir la confirmation des rumeurs de la défaite de Sedan qui leur est parvenue. Le soir, il en mentionne une autre :

Après le dîner, aujourd'hui je suis sorti chercher mon ami Jules, et nous sommes allés nous promener, comme nous avons coutume de le faire tous les jours entre une et deux heures, avant d'aller au travail¹⁹.

Ici, il s'agit d'une sociabilité plus habituelle, que l'on perpétue malgré la guerre. Louis Lacroix, quant à lui, profite de sa villégiature du début du mois d'octobre pour alimenter sa

¹⁸ Note de J.N.D Escande : « Il s'agit de Paul Lamarche Professeur à la Faculté de Droit qui résidait au n°17 de la rue des Orphe-lins depuis 1854 et de ses 2 fils Henri né en 1849 et Paul né en 1845. » Tout comme les Rieffel et la famille de Dartein, il réside à la Krutenau, un quartier proche du cœur historique de Strasbourg.

¹⁹ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-71...*, op. cit., p. 33.

vie sociale, au contact de la petite société réunie au manoir de Romémont le lendemain de son arrivée (5 octobre) :

À dîner, je me chamaille avec les bons curés de Réméréville et de Buissoncourt, qui prennent pour paroles d'évangile toutes les nouvelles qu'on leur apporte sur des petits papiers. Je les raille et je leur fais la leçon tour-à-tour, en m'autorisant de ma qualité de professeur d'histoire, pour les rappeler à l'application des règles de la critique historique. En dépit de ma docte démonstration, ils aiment mieux leurs illusions et leurs espérances, et je renonce à la prétention pédantesque de les en tirer. Ils en sont où en est toute la France [...] Ils se laissent tromper comme tout le monde, parce qu'ils se désolent comme tout le monde²⁰.

Si l'on excepte le sujet de la conversation, il s'agit d'une scène de salon tout à fait représentative des réceptions que l'on fait chez soi en temps de paix.

b) La famille

À côté de ces interactions amicales, les liens familiaux sont maintenus, malgré certaines difficultés face auxquelles des stratégies peuvent être mises en place. C'est le cas à Strasbourg, selon les dires de Cécile de Dartain :

Nous avons presque journallement des nouvelles de l'Oncle Édouard et de la tante Adèle ; nous avons pour messager Louis Tamisier ; ce jeune intrépide court partout et se charge de faire presque chaque jour des tournées de familles, rapportant ainsi à tous de nos nouvelles réciproques²¹.

À côté de ces nouvelles échangées par des intermédiaires, les visites des membres de sa famille se poursuivent tout au long du siège, malgré les craintes et des rythmes qui peuvent varier. Elle mentionne en effet « la Tante Adèle », qui vient les voir les 5, 8 et 11 septembre et sans doute plus fréquemment encore. Ainsi, le 11, après la messe à la cathédrale, elle évoque « plusieurs visites : « Mme Bach, Tante Adèle, son neveu et sa nièce. » :

Notre pauvre tante voudrait bien pouvoir de rapprocher de nous ; elle se trouve très isolée dans sa cave. Les bâtiments ne sont plus habitables, les obus les ont transpercés. Pour se distraire elle sort mal-gré tout ; voilà trois jours que nous recevons régulièrement de ses visites.

De son côté, Frédéric Piton mentionne régulièrement ses enfants, dont son fils, avec lequel il fait des promenades dans la ville assiégée (les 7 et 13 septembre, par exemple). Dans la notice

²⁰ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. 258-259.

²¹ Notice du 2 septembre.

du 27 septembre, il évoque encore deux visites de sa part, afin de venir aux nouvelles et d'en donner. Au début du siège, les enfants du bibliothécaire résident dans deux appartements de sa maison, adjacente au Temple-Neuf. L'incendie de l'édifice rend ces logements inhabitables. Ils profitent alors de l'appartement d'un certain M. H., qui souhaite quitter la ville, situé sur le quai Kléber. Cette séparation, pourtant loin d'être totale puisqu'elle n'interrompt pas leurs relations, finit par lui peser. C'est ce qu'il indique dans le journal le 23 septembre :

Mes enfants sont en bonne santé. Nous discutons de la question du retour à la maison. Quoique mon fils vienne nous voir fréquemment, et que de mon côté, j'aie régulièrement prendre de leurs nouvelles, nous aimerions mieux être réunis sous le même toit, surtout au cruel moment de la chute prochaine de la ville, soit par assaut, soit par capitulation²².

Cependant, l'évocation de ces sociabilités est souvent très allusive, surtout dans les journaux personnels qui ne donnent que rarement à voir de scènes de la vie en société, ni dans la sphère familiale, ni à l'extérieur. En effet, on trouve en général peu de détails sur ces interactions. Faut-il y voir une priorisation du contexte de guerre sur le reste ? Un manque de temps pour en écrire ou d'envie d'en dire davantage ? Difficile de le déterminer. Quoi qu'il en soit, on continue d'interagir avec ses proches, y compris dans les espaces les plus directement exposés. À ces relations s'en ajoutent d'autres, liées aux circonstances.

3) Solidarités et sociabilités de guerre

La guerre peut distendre certaines relations et ralentir le rythme auquel se jouent les sociabilités ; elle peut cependant en susciter d'autres, dictées par les circonstances, que des élans de solidarité peuvent mettre en évidence. Dans les villes assiégées, en particulier lorsqu'elles subissent le feu ennemi, on s'inquiète du sort de ses voisins. On discute également des événements, des bruits qui circulent, des nouvelles que l'on reçoit malgré tout. Il en va de même au sein des territoires occupés. La vie des sociétés en guerre est pleine de ces interactions plus informelles que les réceptions chez soi, moins régulières que les relations familiales et les écrits de guerre peuvent en témoigner, sans, là encore, donner beaucoup de détails. Cependant, le seul fait de les consigner en donne une assez bonne idée. Nous n'envisageons, pas plus qu'ailleurs, de proposer un tableau exhaustif de ce que l'on pourrait appeler sociabilités de guerre, qui peuvent d'ailleurs dépasser le cadre de la conversation

²² PITON F., *Siège de Strasbourg, op. cit.*, p. 184.

lorsque l'on accueille chez soi des individus, itinérants ou non, qui en ont besoin pour une raison ou une autre.

Commençons par les visites inquiètes de voisins évoquées par exemple par Cécile de Dartein, et auxquelles d'autres récits font écho (on peut penser à celui d'Ernest Frantz, qui évoque la tirelire mise en place pour aider un couple de bombardés dans laquelle les visiteurs peuvent faire leur don en même temps qu'ils leur adressent leurs condoléances). Après le bombardement de l'Hôtel de Saxe que nous avons évoqué plus haut (le 23 août), elle mentionne ainsi les visites reçues de la part de voisins ou tout simplement de curieux qui cherchent notamment à se rendre compte des dégâts :

Ceux qui sont venus nous voir après l'événement, sont stupéfaits de voir les ravages arrivés dans l'appartement ; des officiers eux-mêmes ont déclaré que jamais ils n'avaient vu d'effets aussi complets. [...] Nous recevions force visite de condoléance. De tous côtés on venait demander de nos nouvelles. Il fallait alors montrer nos pauvres glorieuses chambres et notre petit musée, car nous en avons un, composé des morceaux de nos obus et des objets les plus massacrés.

La nuit du 24, elle évoque une nouvelle nuit de bombardements, au cours de laquelle la famille de Maisonneuve²³, voisine de la sienne, les rejoint dans le salon improvisé dans la cave. On veille alors ensemble, en attendant le retour au calme :

Les enfants surtout étaient extrêmement effrayés et désiraient beaucoup un peu de société. Ils sont restés avec nous jusqu'au matin, la petite au moins ; nous la rassurons un peu, tout en n'étant pas le moins du monde rassurés sur notre propre compte.

Ces cohabitations de circonstances peuvent instaurer une certaine proximité (il est toutefois difficile de mesurer à quel point, en l'absence d'indications plus précises sur les rapports habituels qu'entretiennent les individus concernés). C'est ce que suggère Cécile de Dartein, qui évoque les conversations jusqu'à tard dans la nuit entre les occupants des différents compartiments de la cave, réveillés en sursaut par le ronflement de l'un d'entre eux. On le voit également à travers l'anecdote suivante :

Autre aventure risible : un matin, les moins dormeurs d'entre nous étaient déjà remontés, Mad. Louise, seule, restait encore dans notre campement, lorsqu'elle aperçoit M. de M. assis au

²³ Note de J.N.D. Escande, « Il s'agit en réalité de la famille de Marie Louis Antoine Magnier de Maisonneuve né à Strasbourg le 25.12.1830 et de ses parents, Antoine Marie Joseph Magnier de Maisonneuve ancien capitaine de cavalerie et Catherine Eugénie Polti.

bord de son premier étage, les jambes pendantes, regardant d'un air tout désappointé l'échelle trop éloignée et personne pour la lui avancer ; sa pauvre mère sourde s'en allait, naturellement sans rien entendre. Louise est venue à son secours en lui tendant cette bienheureuse échelle. Tu le vois, les rapports deviendront intimes pour peu que cela dure²⁴.

D'aucuns accueillent également chez eux des Strasbourgeois dont la maison est inhabitable, trop exposée ou qui, simplement, ne disposent pas de cave. Frédéric Piton est de ce nombre, mais il ne dit rien d'interactions éventuelles entre lui et ceux à qui il donne l'asile. Chez Cécile de Dartain, en revanche, on retiendra l'exemple de « Mr Schnepf fils » désigné comme un « administré » de sa sœur, venu à l'Hôtel de Saxe pour avoir des nouvelles de Mühlausen, en vain. La mère de Cécile lui propose cependant de séjourner dans leur cave, plus abritée que la sienne. Il fait donc temporairement partie de la petite société qui se forme dans les sous-sols du bâtiment, où il peut se reposer après plusieurs nuits agitées, mais participe également aux veilles organisées pour les cas d'incendie :

Il rattrape le temps perdu [...], depuis qu'il se sent à couvert sous nos voûtes. Du soir à 9 h. au matin, il ne donne plus signe de vie. L'autre fois, nous avons cependant interrompu cet excellent somme, pour le prier de relever les veilleurs pendant quelques heures²⁵.

Dans un contexte très différent, Albert Sanné, malade après le siège de Metz, évoque son séjour à Genève (à partir du 8 novembre, dans la version réécrite de son journal). Il rend visite à une connaissance, une certaine Mme Rilliet, « veuve du regretté et bien aimé collaborateur de mon beau-père. » Elle ne se trouve pas chez elle, mais il s'entretient avec son fils Albert, qu'il a côtoyé à Paris. Ce dernier le retrouve plus tard à l'hôtel où le jeune médecin s'est arrêté, pour lui offrir de l'accueillir chez eux :

[...] il insiste vivement au nom de sa mère pour que je vienne prendre place au foyer familial jusqu'à ce que ma santé, complètement rétablie, me permette de rentrer en France et de reprendre jusqu'à la fin de la guerre, la tâche dont j'avais, à mon grand regret et par un concours de circonstances indépendant de ma volonté, momentanément suspendu l'exécution. [...] Il m'est doux de témoigner que je trouvais là, une seconde famille, dans Mme Rilliet, son fils, ses trois filles et dans son beau-frère le très savant Albert Rilliet, et que leurs affectueuses et délicates attentions m'aidèrent grandement à supporter la tristesse de ces temps où, malade moi-même, j'avais la poignante inquiétude de savoir les miens enfermés dans Paris, en proie aux horreurs de la famine, du bombardement et de la guerre civile.

²⁴ Notice du 23 août.

²⁵ Notice du 1^{er} septembre.

Sans donner davantage d'informations sur ce séjour, Albert Sanné suggère que cet accueil reproduit pour lui le confort du foyer dont il est éloigné. C'est également le cas d'Antoine Zopff à Zurich, accueilli chez Mme d'Escher durant plusieurs semaines, y compris durant les fêtes de fin d'année que l'ancien adjoint au maire de Strasbourg passe sous son toit à Zurich. Le 18 décembre, dans une lettre à son épouse, il évoque d'abord une fête qu'il juge « bien belle » où il a « l'occasion de faire un speech » qui lui « [ouvre] le cœur des auditeurs », dont les sympathies ne manquent pas de l'entourer ensuite. Le 25 décembre, il mentionne les sociabilités liées à la célébration de Noël ainsi que les présents destinés à ses hôtes qu'il attend de Strasbourg :

Tâche, je te prie d'envoyer à temps ce que tu destines à ces dames, car on fera le Christbaum Samedi soir et je ne voudrais pas venir comme moutarde après dîner. Hier nous avons passé la soirée chez M et Mme Hirschler, oncle et tante des demoiselles, et avant le souper, grandes surprises : les sonnettes avaient annoncé le Christkindel un arbre magnifiquement garni et éclairé au milieu de la chambre était entouré de tables surchargées de dons, parmi lesquels [mot coupé] de la part de Mme Hirschler les suivants m'étaient destinés.

- 1° 1 beau foulard cache-nez ;
- 2° 1 appareil en perles pour essuyer les plumes ;
- 3° 1 crayon de poche
- 4° 1 paquet de cure-dents.

Au dessert, cosaques et coiffures burlesques qui donnaient à la société un air joyeux comme depuis longtemps que je n'en ai vu.

Des interactions étroitement liées à la situation de guerre peuvent ainsi être mises en évidence ; de diverses natures, elles participent parfois à la transposition d'une forme de vie privée, dans des espaces domestiques reconstitués, reconfigurés, où un degré plus ou moins élevé d'intimité se mêle à des conversations et des préoccupations souvent polarisées par le conflit.

4) L'homme public et ses relations

a) Les rôles publics, des rôles majoritairement masculins

« La division sexuelle des rôles d'appuie sur leurs « caractères naturels », selon une opposition passif/actif, intérieur/extérieur qui gouverne tout le [XIX^e] siècle. », écrit Michelle

Perrot, commentant la conception hégélienne de la famille²⁶. Il ne fait aucun doute que femmes mariées et jeunes filles à marier – et avec elles, les enfants – trouvent une place moindre dans l'espace public au contraire de l'homme établi, exerçant des fonctions politiques, économiques qui le rapprochent, quand il appartient à une certaine élite, des cercles du pouvoir et / ou des cercles intellectuels. De ces derniers, les femmes ne sont pas totalement absentes : outre l'exemple très connu de George Sand, très appréciée d'Édouard Schuré, on peut citer Marie d'Agoult, alias Daniel Sterne, avec qui le poète entretient des rapports assez étroits, comme en témoigne son journal – mais elles s'y font un nom grâce à un pseudonyme masculin. Dans son journal intime, Geneviève Bréton manifeste d'ailleurs une réelle amertume, en évoquant la mise à l'écart des jeunes filles et des femmes, en particulier celles de sa condition et de son âge que l'on destine au mariage, une pensée qui la rebute d'ailleurs passablement (notice du 10 avril 1868) :

[...] on nous refuse beaucoup de petites choses qui constituent une éducation complète ; de tout un peu ! Exigence de position ; presque la musique, presque le dessin, presque le français, presque l'allemand ou l'anglais ou l'italien ; le chant de façon à roucouler des *canti* en société et des duos dans l'intimité. Nous sommes presque des femmes, presque intelligentes ; seulement, en admettant que je devienne pauvre demain, je serai bonne tout au plus à devenir une mauvaise femme de chambre²⁷.

La guerre est loin d'interdire l'espace public aux femmes. Au contraire, on l'a vu, elles sont mises à contribution fréquemment : affectées au soin des blessés, elles gravitent autour des ambulances improvisées ou celles de la Croix-Rouge et obtiennent même parfois une forme de reconnaissance²⁸ : le récit d'Isabelle Febvay, ambulancière à Besançon, est publié en 1908 et précédé d'une préface élogieuse du Général Hardy de Périni qui lui rend hommage en rappelant que « Mme Febvay, dans sa modestie sincère, dans sa conscience du devoir accompli, ne songea même pas à réclamer sa petite part de ruban rouge », une « injustice » qui, trente-sept ans plus tard « n'a pas encore été réparée²⁹. » Outre Afranée Maréchal et les femmes de son service lors du siège de Metz, Renée de Riocour ou encore Cécile de Dartein qui participent à l'organisation des services d'ambulances, respectivement à Metz, Pont-à-

²⁶ PERROT M., *La vie de famille au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 11.

²⁷ BRETON G., *Journal*, *op. cit.*, p. 70.

²⁸ Dans un article publié sur le site de la Croix-Rouge, consacré à Coralie Cahen, est souligné le manque de reconnaissance officielle des femmes qui prennent une part active à l'organisation des ambulances de la guerre franco-prussienne. Dans ce cas précis, elle ne se fait qu'à titre posthume de la part du CICR (Comité International de Croix-Rouge), dans une nécrologie élogieuse de 1899. En outre, elle n'obtient la Légion d'Honneur qu'en 1888, quand « les hommes [la] reçoivent aussitôt ou dans les années qui suivent », ce que le journal d'Albert Sanné confirme.

²⁹ FEBVAY I., *La Défense de Besançon...*, *op. cit.*, p. 8.

Mousson et à Strasbourg, on peut également mentionner l'exemple tout à fait singulier de Marie-Antoinette Lix³⁰, cité notamment par Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, lieutenant dans les francs-tireurs de Lamarche (qui devient ensuite le corps franc des Vosges) en 1870. Les rôles qu'on lui confie ne se détachent pas totalement de sa condition de femme et des représentations qui y correspondent :

Peu regardant vis-à-vis des règles traditionnelles de discipline et de hiérarchie militaires, la guerre des partisans était assez logiquement accueillante aux femmes, mais le cas de Marie-Antoinette Lix illustre bien que la subversion des normes de genre y demeurait limitée, puisque la femme qui faisait le coup de feu ne perdait pas contact avec la fonction de soignante, davantage attendue d'elle³¹.

On le verra plus tard, l'écriture féminine de la guerre de 1870 véhicule des normes qui, le plus souvent, font des femmes sinon des spectatrices passives du conflit, au moins des actrices de second plan, cantonnées à une certaine impuissance.

Du côté des hommes, la présence dans l'espace public en temps de guerre est également largement supérieure à celle des femmes. Elle correspond aussi davantage à des rôles à responsabilités, qui se déclinent en actions multiples. Les textes qu'ils écrivent rendent bien compte de sociabilités liées au rôle public qui est le leur, en particulier durant le conflit. Il y a le cas d'Antoine Zopff qui participe à l'administration de Strasbourg durant le siège (et qui est, rappelons-le, négociant dans le textile) ; on peut également citer celui du boulanger du quai Finkwiller, qui ne sort de chez lui que pour participer à une réunion chez le Maire Humann concernant les distributions de pain³² ou celui d'Albert Sanné à Metz. Ils ne sont pas les seuls, mais ils ont la particularité d'évoquer certaines de leurs relations professionnelles durant le conflit de manière explicite. À ces trois cas, on peut également ajouter celui d'Édouard Schuré qui entretient des contacts assez réguliers avec des figures de l'élite intellectuelle française et allemande durant le conflit.

b) Le cas d'Antoine Zopff

Exilé à Zurich, Antoine Zopff bénéficie-t-il de connaissances faites dans le cadre de son activité professionnelle ? On ne peut le déterminer avec certitude. Toutefois, il est

³⁰ D'après des lettres conservées aux Archives municipales de Strasbourg (137 Z 5), Marie-Antoinette Lix est décorée de la médaille d'or de 1^{ère} classe pour ses services lors de la guerre franco-prussienne. On y trouve également une mention d'un ouvrage publié sous un nom d'emprunt masculin, Tony Lix (*Tout pour la patrie*, Paris, Bray et Retaux, 1884).

³¹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 136.

³² Notice du 29 août.

accueilli chez Madame d'Escher, peut-être liée (on l'a vu plus haut) à la compagnie suisse Escher-Wyss, fondée en 1805 et située à Zurich. En Suisse, il entend par ailleurs établir des relations en vue de futures affaires. Un passage de la lettre qu'il écrit à son épouse le 10 décembre va dans ce sens : « Je verrai demain un chemisier bien posé, Mr. Ochsenbein, avec lequel j'espère pouvoir entrer en relations suivies, après lui, j'en irai voir d'autres. » À la sphère professionnelle s'en mêle une autre à laquelle il ne fait qu'allusion dans sa lettre du 18 décembre, lorsqu'il évoque la fête à laquelle il se rend, mentionnée plus haut, qu'il nomme « fête de Loge » : son appartenance à la franc-maçonnerie est sans doute une composante essentielle des réseaux dans lesquels se jouent ses relations – entre autres professionnelles – et de la solidarité dont il bénéficie. Il retrouve également un compatriote alsacien, « directeur de la fabrique de machines Escher-Wyss », avec qui il évoque les attaques qui le visent à Strasbourg :

J'avais été invité à dîner chez M. J. J. Bourcart de Guebwiller qui comme moi s'était occupé des Sociétés populaires etc, depuis plus de quinze années, avec succès ; qui comme moi a été calomnié, déchiré et suspecté même dans sa famille, qui en est devenu, ainsi que moi, presque fou, et qui est venu se fixer ici pour couper avec son passé, pour le plus penser ni sentir³³.

À distance, il active également ses relations strasbourgeoises pour tenter de démêler les accusations dont il est l'objet et à cause desquelles il n'ose pas rentrer. Au mois de décembre, il reçoit une lettre d'un certain J. Noiriel, qui l'informe des suites d'un entretien qu'il a eu avec Émile Küss, maire de Strasbourg depuis le 11 septembre :

Mr. Küss reconnaît que tu as fait beaucoup de besogne et beaucoup de bien, d'un dévouement à toute épreuve mais tu t'es laissé entraîner par l'ambition. Tu as fait une bêtise en faisant inscrire dans le procès verbal du conseil que tu avais bien mérité de la ville de Strasbourg puis d'avoir fait écrire cela sur du parchemin pour le colporter en [illisible] et à Tours.³⁴

Il tire de ces propos la conclusion suivante, dont il fait part à Clémence dans sa lettre du 18 décembre :

[...] il ressort de ce qu'il m'a écrit que j'ai succombé sous une avalanche de cancan plus absurdes les uns que les autres et auxquels je ne conçois pas que des hommes aussi sérieux que les Küss et les Kablé aient pu un instant prêter l'oreille.

³³ Lettre du 25 décembre.

³⁴ Lettre sans date, probablement écrite avant le 18 décembre. En effet, à cette date, Antoine y fait allusion dans une lettre adressée à son épouse.

En dépit des propos rassurants de Noiriél, qui l'engage à rentrer à Strasbourg, il entend « rien négliger en fait de précaution » et rester en Suisse, voyant dans ces « cancans » la preuve « incontestable » qu'il a à Strasbourg « des adversaires » qui cherchent à lui nuire et, il le craint, à lui « attirer une mauvaise affaire. »

Ainsi, les fonctions remplies par Antoine Zopff dans le domaine public mettent en évidence des sociabilités qui y sont étroitement liées. Ces dernières témoignent bien de la frontière incertaine entre le privé et le public, brouillage qui se trouve encore renforcé par le contexte de la guerre, toujours présent, forcément pesant.

c) Le cas d'Albert Sanné

Médecin de guerre, Albert Sanné vit au milieu de la population messine et subit avec elle les effets du blocus. Outre les risques, relativement limités dans son cas, de manquer de nourriture, l'isolement et l'exposition aux maladies font partie de son quotidien, de même que son activité incessante, à la fois à l'intérieur des murs de la ville et à l'extérieur, où il s'agit parfois de sillonner les champs de bataille à la recherche de blessés français à soigner. Son journal et les souvenirs écrits à la fin du siècle évoquent régulièrement les relations confraternelles qu'il entretient avec d'autres médecins de l'ambulance, à commencer par Lefort lui-même, et qui mettent parfois au jour certaines tensions. C'est le cas le 29 octobre, après l'annonce de la capitulation de la ville, au cours d'un repas :

Ce matin à déjeuner, Liégeois vient nous annoncer tout guilleret qu'il nous quitte pour aller à Étain dans sa famille et qu'il nous attendra là si nous y passons. Cette précipitation à nous quitter fait le plus mauvais effet ; chacun ne manque pas de rappeler l'absence complète de services qu'il nous a rendus pendant la campagne, la négligence extrême apportée dans son service et le cynisme naïf avec lequel il a cessé toute espèce de service dès le jour où il a été décoré. C'est un tollé général. Quelqu'un va l'avertir au Pélican où il est allé déjeuner. Il revient donne de médiocres raisons et soumet son départ à notre approbation, promettant de revenir dans 3 jours. L'autorisation est accordée. C'est une véritable comédie. Roussel s'élève fortement contre la faiblesse de Lefort qui n'aurait pas dû laisser partir Liégeois sans ordre écrit. Lefort répond qu'il ne veut nous donner que des conseils et non des ordres et qu'il est toujours sûr d'être entendu quand il s'adresse à notre cœur et à notre honneur. Émotion générale.

Ce n'est du reste pas la seule fois que des critiques apparaissent sous sa plume à l'endroit de son supérieur. Le 8 août, à Nancy, il évoque un dîner « mouvementé » chez un confrère, le

docteur Simonin, auquel il assiste en compagnie de Liégeois « et un autre », mais sans Lefort qui devait pourtant s'y rendre. Albert Sanné propose donc de partir à sa recherche :

[...] je pars et mon flair me guidant vers l'hôtel de France où dinait le personnel de l'ambulance, je vois Le Fort présidant la table et faisant tranquillement [honneur à la cuisine de l'hôtel³⁵].

Il demande alors des explications auxquels Lefort répond « qu'il n'est pas allé chez Mr Simonin parce que cela l'ennuyait », réponse qui le met dans l'embarras. Il s'en retourne pour justifier son absence de « quelque excuse plus ou moins valable ». Gênés, les invités ne tardent pas à quitter leur hôte. Du reste, les rancœurs ne sont pas rares au sein de l'ambulance comme en témoigne ce passage des souvenirs d'Albert Sanné, qui fait écho à une notice de son journal de campagne :

[Nom illisible] se serait vivement plaint de Le Fort, ce qui ne m'étonne pas, au reste, car le pauvre homme se trouvait à Metz dans une situation bizarre que Le Fort, blessé du procédé du Comité, n'avait rien fait pour adoucir. De plus, Le Fort déblatèrait très contre Liégeois, contre Madame Cahen et contre Roussel l'agent comptable ; inversement Liégeois en disait de très raides, Roussel aussi, contre Le Fort³⁶.

En d'autres occasions, les rapports sont cependant plus détendus. C'est le cas le 18 septembre :

Je déjeune avec Liégeois, Good, Lorey, Guéneau de Mussy, La Chapelle, Ramlow à l'hôtel du Pélican d'Or. C'est l'emploi des gains faits au whist par plusieurs d'entre eux. Le repas est fort gai malgré la tristesse de la situation générale. Nous portons la santé de nos familles³⁷.

C'est également le cas le 27 septembre, lorsque tous les membres de l'ambulance sont invités chez Coralie Cahen, à l'hôtel de Metz, initiative qu'ils accueillent avec enthousiasme :

Nous applaudissons à l'idée qu'a eue cette femme de cœur de nous rendre quelque chose de notre milieu parisien déjà si loin de nous. La soirée se passe gaiement ; les uns aux tables de jeu, les autres au piano, les autres devisant entre eux. Nous en fûmes d'autant plus satisfaits que rien n'était plus triste que nos après-soupés : ceux-ci, par groupes de deux ou de quatre

³⁵ L'anecdote est tirée des « Souvenirs » d'Albert Sanné, écrits après la guerre (AD de la Moselle, cote J 7297), page 14. Les mots entre crochets sont ajoutés dans la marge de gauche.

³⁶ *Ibid.*, p. 80.

³⁷ *Ibid.*, p. 89.

avaient leurs habitudes dans des cafés, tels que pouvait les offrir la misère des temps, ceux-là se retiraient solitairement chez eux et passaient la soirée à lire ou à écrire³⁸.

D'une manière générale, Albert Sanné semble tenir Coralie Cahen en admiration et ils entretiennent d'après ses écrits de bons rapports tout au long de leur campagne. Ainsi, le 12 août, il évoque ses enfants et Sophie, son épouse, qu'elle « désire » connaître.

Les sociabilités d'Albert Sanné ne sont pas circonscrites au blocus de Metz. Le 7 novembre, soit un peu plus d'une semaine après la capitulation, il quitte Metz en train pour se rendre en Suisse. En cours de route, il sympathise avec d'autres passagers :

Je me retrouve en wagon, avec le capitaine blessé parti de Metz en même temps que nous. On nous entoure, nous lions conversation et nous voilà bientôt, dans ces grandes voitures où tout le monde peut circuler librement, formant un groupe où l'on discute avec animation les affaires de la guerre et le siège de Metz en particulier. Un habitant de Strasbourg me raconte différents détails sur le bombardement qui m'intéressent vivement. Les sujets de conversation affluent et nous dînons à la hâte. Encore, sommes-nous obligés de laisser la moitié de notre beefsteak, tellement est grande la lenteur que l'on met à nous servir. Nous changeons de train, mais nos compagnons de route se retrouvent dans la même voiture que nous et les causeries reprennent. Un jeune homme, M. Bessagnet m'aborde ; il est inspecteur des finances et chargé d'acheter des chevaux pour le compte de la France. Tout le monde ne peut être soldat, me dit-il ! Il se donne comme cousin de Dieulafoy et ami de Krishaber³⁹. Tout en causant, le voyage se fait rapidement ; nous passons devant Fribourg et autres lieux ; puis à Vevey, nous apercevons le Léman. [...] Nous arrivons à Genève à 4 heures ; M. Janin nous a quittés à Lausanne, en nous promettant de venir à Genève, demain dans l'après-midi, afin de nous trouver une pension qui soit moins onéreuse pour nos bourses que les hôtels ; il nous conseille en attendant de descendre à l'Hôtel de la Balance ; ce que nous faisons. [...] Après le dîner de table d'hôte où nous constatons que l'hôtel contient bon nombre de réfugiés français, nous passons la soirée avec Bessagnet⁴⁰.

L'exemple d'Albert Sanné est précieux parce qu'il permet de mettre en évidence un ensemble de sociabilités liées à son engagement dans le conflit. Sans parler d'intimité, les tensions ou les rapports plus amicaux qui y apparaissent durant le siège ou plus tard, avec ses compagnons de route une fois le siège achevé, font l'objet de développements intéressants dans lesquels il va au-delà de considérations uniquement liées à son activité professionnelle.

³⁸ *Ibid.*, p. 101.

³⁹ *Ibid.*, p. 165-166.

⁴⁰ Il s'agit de deux médecins renommés du XIX^e siècle.

d) Le cas d'Édouard Schuré

Les sociabilités d'Édouard Schuré en guerre, du moins celles qu'il évoque dans son journal, se jouent à la fois à l'extérieur de la sphère conjugale du jeune poète et à l'étranger. Mathilde, son épouse, n'y apparaît jamais, comme nous l'avons souligné plus haut. Tout au plus évoque-t-il la « vie de famille » à la pension Desvignes, probablement à Genève⁴¹ ; du reste, ce silence n'a rien de surprenant : les relations du jeune couple, marié le 18 octobre 1866, sont rapidement distantes. Cette lettre de Mathilde, adressée à son époux le 19 novembre 1907, en témoigne :

Autrefois, pendant tes années d'Italie j'ai dû – pour seulement pouvoir vivre et accomplir mes petits devoirs de tous les jours – comprimer tous les élans de mon cœur, renoncer à tous les besoins d'épanouissement qui sont comme le pain journalier de toute âme aimante. [...] Plus tard mon existence s'est éclaircie. Je n'étais pas « heureuse » : pour être heureuse il eût fallu un retour d'amour, oui d'Amour⁴² !

La rencontre avec Marguerite Albana Mignatty⁴³, en 1871, semble jouer à cet égard un rôle majeur. En 1879, il écrit à son sujet :

Depuis 9 ans il n'y a qu'un point fixe dans ma vie : Marguerite ; son amour pour moi et mon amour pour elle. [...] Belle est notre vie quand nous sommes ensemble ; triste quand nous sommes séparés. Mais de près comme de loin nous n'avons qu'une âme, qu'un amour et qu'une foi.

Ainsi, ce sont essentiellement les relations que le poète tisse et entretient autour de considérations intellectuelles qui apparaissent dans son journal, durant la guerre comme après. S'il indique retrouver ses « amis » à Genève – Charles Ritter et Théophile Droz – il place systématiquement les considérations en matière d'esthétique poétique ou de politique au cœur des échanges. Le 1^{er} novembre 1870, il dit reprendre avec Droz leurs « rêves poétiques de Bonn » et leurs « rêves de régénération poétique pour la France. » Toujours au mois de novembre, le 17, il évoque un passage à Divonne-les-Bains où il rend visite à Marie d'Agoult, belle-mère de Richard Wagner, qu'il rencontre pour la première fois et avec laquelle il entretiendra ensuite une correspondance fournie. Le commentaire qu'il écrit à son sujet indique que malgré la distance, la guerre est toujours présente, aussi bien dans les esprits que

⁴¹ Notice de décembre 1870.

⁴² AM de Strasbourg, cote 11 Z 2.

⁴³ Marguerite Albana-Mignatty (1821-1887). Après son mariage avec le peintre Georgios Miniati en 1844 elle s'installe à Florence où elle fréquente les milieux artistiques et littéraires. Elle travaille pour plusieurs journaux et magazines dont le quotidien londonien, le *Daily News*.

dans les conversations : « J'ai trouvé dans cette âme à la fois aristocratique et républicaine la plus noble douleur patriotique⁴⁴. » Deux jours plus tard, il rend visite à Victor Cherbuliez⁴⁵. Ces entrevues et ces conversations sont sans aucun doute liées aux cercles, essentiellement parisiens, dans lesquels gravite le poète. S'il n'a en 1870 qu'une notoriété limitée, il y a tout de même ses entrées en tant que jeune poète et critique. L'année précédente, il publie en effet un article sur Wagner dans la *Revue des Deux Mondes*, qui ne passe pas inaperçu. Il en va de même de l'essai qu'il prépare à la fin de l'année 1870, *L'Alsace et les prétentions prussiennes*⁴⁶, qui lui vaut une lettre amicale de Michelet en janvier 1871. Au sujet de la guerre également, sa correspondance avec le couple Wagner, fervent défenseur d'un pangermanisme offensif qu'il exècre, fait l'objet de développements teintés d'amertume dans son journal. Le 19 novembre, il écrit ainsi :

Je suis toujours en correspondance avec Mme Richard Wagner. Elle voudrait me convertir au pangermanisme mais elle ne réussit pas plus qu'avec sa mère Mme d'Agoult. Dans ses raisonnements je retrouve la même brutalité pour la France, la même oblitération du sens de la justice et l'humanité qui caractérise en ce moment tous les Allemands. La France est pour eux un peuple fini ; ils veulent sa destruction. – Je lui réponds vertement quand il le faut – et c'est merveille que je ne me brouille pas avec le grand Richard. Il doit être en ce moment contre la France. Cela m'afflige de voir ce grand génie engagé avec son pays dans cette voie d'inhumanité. – Aussi je n'irai pas le voir avant la fin de la guerre. Ses anathèmes me feraient bondir. – Il est peut-être le seul Allemand avec lequel je ne me sois pas encore brouillé à propos de cette guerre. S'il n'était pas l'immense génie que je sais, s'il n'était pas Richard Wagner enfin je serais forcé de rompre avec lui. Mais à cette prodigieuse supériorité, à cet étrange Démon on pardonne bien des choses. –

Le 1^{er} janvier 1871, il fait à l'occasion de la nouvelle année le bilan de celle qui vient de s'écouler. D'une part, dans ses relations comme dans ses travaux, il se dit « submergé » par la politique, alors qu'il voudrait pouvoir se consacrer uniquement à la poésie. Il en voit la preuve dans ses publications :

Mon article sur la poésie en Norvège dans la revue des 2 Mondes – ma brochure sur l'Alsace que je viens d'achever ; voilà tout ce que j'ai publié, cette année outre quelques articles de journaux. – En poésie rien que des projets.

⁴⁴ Notice du 17 novembre 1870.

⁴⁵ Victor Cherbuliez (1829-1899) est un écrivain et critique français, membre de l'Académie française à partir de 1881.

⁴⁶ SCHURE É., *L'Alsace et les prétentions prussiennes...*, op. cit.

Comme ses travaux, ses relations sont affectées par le contexte politique : outre Richard Wagner, il déplore que Charles Ritter soit un « enragé prussien », mais se console grâce à l'amitié de Théophile Droz, entre autres, dont il a pu se rapprocher. De ses deux mois à Genève, il conclut : « Ils m'ont fait connaître bien des choses, bien des personnes et un milieu intéressant. »

Édouard Schuré constitue de cette manière un troisième exemple d'homme public, dont l'écriture en guerre met au jour, bien que souvent de manière assez allusive, un ensemble de sociabilités liées à sa fonction et à sa notoriété naissante dans le cercles des intellectuels qu'il fréquente. L'éloignement des théâtres de la guerre lui permet de s'y consacrer, mais son travail comme les relations qu'il entretient ou qu'il tisse en Suisse sont très nettement marqués par le contexte politique, toile de fond permanente de son quotidien.

Ainsi, la vie privée se reflète bien, quoi qu'à des degrés variables, chez les scripteurs de notre corpus. S'il est vrai que ceux qui évoquent explicitement les scènes de la vie domestique sont minoritaires, les contours d'un quotidien de guerre se dessinent chez d'autres. Les contraintes qui pèsent sur l'espace de la maison sont réelles : entre l'extérieur et l'intérieur, la frontière tend parfois à s'estomper, mettant en évidence la fragilité du « mur de la vie privée ».

Toutefois, les trajectoires individuelles ne se dissolvent jamais tout à fait dans les nécessités de la guerre : la reconfiguration de l'espace domestique appelle parfois une poursuite (ou une réinvention) d'une forme de vie quotienne, régulière, où une certaine banalité affronte parfois l'exceptionnalité de la situation. L'exil permet dans certains cas d'inscrire la vie au jour le jour dans un cadre plus libre, où les préoccupations liées au conflit ne disparaissent jamais tout à fait, mais cessent d'occuper l'espace à la fois physique et psychique des individus. Pour d'autres, c'est au prisme des sociabilités que s'expriment les résistances de la vie privée : malgré le danger du bombardement, malgré la séparation, les textes de notre corpus témoignent des efforts consentis pour maintenir ou rétablir un lien avec ses proches. La correspondance peut être investie de cette fonction, somme toute similaire à celle qui est la sienne en temps de paix. Bien entendu, les écrits dont nous disposons ne font pas office de règle. Ils mettent toutefois en lumière un ensemble d'attitudes possibles qui révèlent que ceux qui subissent la guerre ne sont pas toujours condamnés à la passivité et peuvent s'en affranchir, au moins partiellement.

Un autre aspect essentiel du dialogue entre individualités et collectifs en guerre réside dans l'écriture elle-même, en particulier dans le « je » ou le « moi » qui s'exprime. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, l'écrit personnel de la guerre pose à plein la question de l'individuation : comment s'écrit-on durant un conflit d'ampleur nationale, dont on devine les conséquences possibles, aussi bien pour soi, ses proches et l'ensemble du pays ? Comment démêler la part de soi dans des textes qui disent, avant tout, l'épreuve collective ? De la même manière, l'entreprise testimoniale, c'est-à-dire le passage du « je » au « nous », de l'expérience singulière à celle du groupe, du scripteur au lecteur, permet durant la guerre et dans les années qui suivent, jusqu'en 1914, d'articuler écriture de soi et postérité, la guerre vécue au jour le jour, l'histoire et la mémoire.

Chapitre 7 : 1870 à la première personne : écritures de soi et témoignages

Commençons ici par énoncer une évidence : les textes de notre corpus sont tous écrits à la première personne ; tous donnent ainsi au moins l'impression d'une individualité qui s'exprime dans et par rapport au monde dans lequel il évolue – ou a évolué – au jour le jour ; ils font ainsi écho aux travaux dirigés par Isabelle Luciani et Valérie Piétri en 2007, qui faisaient remarquer que « dans l'écriture quotidienne notamment, une voie intérieure s'extériorise, le témoignage d'une présence au monde se fixe sur le papier. » L'un de leurs objectifs est de considérer cette « voix » pour elle-même comme pour celui qui la porte, opérant un « retour à l'acteur » qui transcende la « position de témoigner au monde dans lequel il a été déposé¹. » Ce programme, nous voulons également le faire nôtre : après avoir croisé expériences d'écriture en guerre et – pourrait-on dire – sa réciproque, les expériences de guerre en écriture, nous entreprenons dans ce septième et dernier chapitre de prolonger notre réflexion sur le dialogue entre individus et collectifs en interrogeant le « je » qui s'exprime dans ces textes nés de 1870, auquel nous ajouterons ici un ensemble d'écrits rétrospectifs, conçus explicitement comme des souvenirs ou des mémoires. Il nous faut, tout d'abord, voir au-delà des fausses évidences contre lesquelles Corinne Krouck met très justement en garde : « Dire « je », lorsqu'on entreprend la rédaction de ses souvenirs, ne garantit pas la mise à nu du moi [...] »² Il en va du même pour le journal personnel, comme l'a bien souligné Marie-Claire Vitoux au sujet de celui d'Ernest Frantz, dont « l'intérêt » est « d'être le récit engagé d'une souffrance collective et d'un événement historique » et non de faire état du « traumatisme individuel³ » vécu par le scripteur qui, du reste, n'a guère signé son manuscrit. Plus récemment, Éléonore Reverzy a dressé un constat similaire dans son anthologie de témoignages sur la Commune, que nous avons cité plus haut :

Il ne s'agit en effet pas pour le témoin de mettre l'accent sur « l'histoire de sa personnalité » (Lejeune), ni de dédoubler sa vie, d'avoir « cette seconde chance d'inventer ce qui n'a pas été, ce qui aurait pu être » (Gusdorf) : le témoignage sur l'événement parle d'abord de

¹ LUCIANI I., PIETRI V. (dir.), *Écriture, récit, trouble(s) de soi. Perspectives historiques. France XVIe-XXe siècles*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2012, p. 7.

² KROUCK C., « Stratégies d'écriture... » *art. cit.* p. 174.

³ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, *op. cit.*, p. 14.

l'événement. C'est l'extériorité, tout ce qui survient et qu'il ne maîtrise pas, et nullement l'intériorité qui le requiert, sinon à titre secondaire⁴.

Tout en permettant de saisir « [...] les humeurs, les sensations, les impressions » de ceux qui les écrivent, les journaux de notre corpus ne dévoilent que très rarement « la part repliée et solitaire⁵ » de leur moi. Pourtant, on l'a vu, ce qui relève des scripteurs en tant qu'individus est loin d'être absent des ces écrits de guerre ; dans un certain nombre de cas, on peut d'ailleurs questionner leur intention de témoigner, en particulier pour ceux qui se contentent (ou semblent se contenter) d'une écriture en guerre, pour laquelle nous avons déjà avancé l'hypothèse qu'elle constitue parfois davantage une réponse spontanée à son irruption qu'un geste délibéré auquel s'attache un projet testimonial précis, une prise en charge du malheur dans l'urgence de la situation où la saisie instantanée du réel se substitue aux projections⁶. C'est vrai de certains écrits strictement circonscrits à la guerre et plus encore des journaux personnels dans lesquels la guerre ne constitue qu'un moment, si important soit-il (Édouard Schuré, Renée de Riocour ou encore, en-dehors de notre corpus, Geneviève Bréton⁷). L'événement a toujours une place centrale, il est une matrice de l'écrit et en conditionne dans bien des cas l'existence (on l'a vu, la fin de l'expérience décrite y met parfois un point final). Pourtant, l'individualité du scripteur, voire son intériorité, certains éléments de sa personnalité, certaines de ses émotions, liées ou non à la guerre peuvent s'y faire jour sans toujours se contenter de rester à la marge. Son « moi » y cohabite alors avec la guerre, l'intériorité y côtoie « l'extériorité ». Dans son journal, « moi public » et « moi privé⁸ » se côtoient ainsi, le premier porté sur la guerre dans des pages qui ne laissent que peu de place à la confiance (toujours au prisme du collectif), le second tourné vers sa singularité, sa trajectoire, avec toutefois les précautions de rigueur pour le contenir.

C'est ce dialogue, cette dualité contenue par le « je » que nous entendons aborder dans ce chapitre : même si nos sources relèvent rarement de l'écriture de l'intime – et si elles ne sont jamais tenues secrètement, en tout cas pas de manière aussi explicite que le journal de

⁴ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 25.

⁵ DUFIEF P.-J., *Les écritures de l'intime...*, *op. cit.*, 109.

⁶ *Ibid.*

⁷ Il s'agit de trois exemples de journaux intimes, au sens où tous trois proposent, au moins par séquences, des passages d'introspection où le sujet qui écrit est pleinement l'objet de l'écriture.

⁸ WINTERMEYER R., BOUILLOT C., *Moi privé et moi public, dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008. Voir l'introduction, en particulier les pages 11 à 19.

Geneviève Bréton⁹ – elles relèvent pour certaines et au moins en partie de l'écriture de soi. Les états d'âme s'y mêlent à des pensées plus ou moins personnelles sur la guerre et à des opinions qui reflètent la sensibilité de celui qui écrit. À cette présence du moi, aux indices parfois discrets qui permettent de lui donner une forme – souvent bien floue, c'est vrai – nous porterons une attention toute particulière avant d'envisager la portée testimoniale (parfois presque testamentaire) des écrits personnels de 1870 : publication ou non, intention manifeste de porter un témoignage au-devant d'une communauté plus ou moins restreinte (de ses proches à la sphère publique) ou journal pour soi, nombreux sont les textes dont la vie ne s'arrête pas avec l'armistice. Ernest Frantz et Renée de Riocour réécrivent les leurs. Albert Sanné passe du carnet de route aux « Souvenirs » qui en reprennent la trame mais en disent aussi plus long. On peut penser (sans certitude) qu'un projet de publication motivait cette entreprise. Plus largement, jusqu'à la veille de la Grande Guerre, d'anciens acteurs ou de « simples » spectateurs du conflit et de ses conséquences s'érigent en témoins d'un événement qu'ils mettent en mémoire, parfois de manière très précoce¹⁰.

⁹ Geneviève Bréton écrit dans des carnets à serrure, à tout le moins celui qu'elle tient en mai 1869. Le 24, alors que sa sœur y pénètre de force, elle s'indigne en des termes très éloquentes : « *Elle a fait une infamie : crocheter un cœur et patiner sur les replis sacrés.* » (BRETON G., *Journal, op. cit.*, p. 97).

¹⁰ Pierre Allorant souligne à ce sujet la « mémoire immédiate vive » de la guerre de 1870, qui n'a pas empêché « la force de l'oubli général » dont elle a fait l'objet (ALLORANT P., BADIÉ W., GARRIGUES J., *1870, entre mémoires régionales et oubli national...*, *op. cit.*, p.9-8).

A) SUBJECTIVITE

À partir de l'étude du journal de Geneviève Bréton, nous avons formulé une hypothèse, à savoir que certains textes, écrits entre autres durant la guerre, avaient vocation à relever largement de l'écriture de soi, pas seulement au sens où il s'agit de discours individuels, mais de discours où l'individualité de celui ou celle qui écrit se reflèterait. C'est une sorte de paradoxe : alors que le journal personnel est, à n'en pas douter, la forme la plus répandue et sans doute la plus commode pour écrire la guerre, la personnalité du scripteur y est rarement abordée autrement que de manière allusive. Nous avons, dans la première partie de ce développement, rappelé à grands traits certains aspects de l'histoire de cette forme d'écrit ordinaire et son rapport souvent problématique avec le moi : il ne s'agit pas, le plus souvent, d'une « expérience autoréflexive », comme l'a par exemple souligné Nicolas Bourguinat au sujet d'Élisa Bonaparte ou des journaux de voyage comme celui de Marie d'Agoult¹. On l'a observé plus haut, les journaux personnels tenus durant la guerre lui sont souvent strictement attachés, puisqu'elle en constitue à la fois l'objet et le contexte de l'écriture. La place que les scripteurs pouvaient faire à leur intériorité dans de tels écrits – et, conséquence inéluctable, dans nos analyses, risquait ainsi d'être fort restreinte, ce que leur lecture a en général confirmé.

Nous avons cependant rencontré des exceptions notables. Dans les correspondances, tout d'abord, où, on l'a vu, l'individualité trouve parfois plus spontanément sa place. À côté des états d'âme d'Antoine Zopff, les journaux épistolaires, adressés à un ou plusieurs proches, donnent aussi à leurs auteurs l'occasion de s'épancher². D'autre part, nous disposons de deux journaux intimes dont l'existence n'est pas strictement liée à la guerre, ceux de Renée de Riocour et d'Édouard Schuré, dans lesquels l'introspection (soit un « déchiffrement de soi par soi³ ») – avec bien des pudeurs pour le premier – trouve une place non négligeable. En outre – et de manière bien plus générale – la guerre n'est pas simplement décrite et subie par ceux qui prennent la parole : au rythme des dépêches officielles, mais aussi des rumeurs qui circulent en nombre, au gré de leurs sensibilités morales ou politiques, ils sont nombreux à en faire le commentaire, à condamner la négligence coupable des uns (les autorités impériales au premier chef), la trahison supposée des autres (celle de Bazaine en particulier) ou à voir dans

¹ BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 144-145.

² C'est le cas, quoique de manière assez limitée, dans celui de Cécile de Dartain. Celui du jeune officier (peut-être Jean Malvy), évoqué à de nombreuses reprises au chapitre 3, va plus loin en la matière.

³ FOUCAULT M., « L'écriture de soi », *Corps écrit*, n°5 : *L'Autoportrait*, février 1983, pp. 3-23. *Dits et écrits II*, 1976-1988, Paris, Gallimard, 1994, 2001, p. 1245.

la défaite le signe incontestable du déclin d'une nation dont ils appellent à grands cris le redressement moral, tandis qu'ils fustigent l'expansionnisme allemand (à l'image d'Édouard Schuré). En résumé, il s'agira de voir en quoi l'affirmation de soi par le scripteur de la guerre passe également par l'expression de ses opinions.

Ainsi, dans notre corpus, la subjectivité de ceux qui écrivent oscille entre deux pôles qui servent à son affirmation : d'une part, l'attention portée à soi comme objet d'écriture de manière plus ou moins détachée du contexte politique ; d'autre part, la constitution de soi en témoin légitime, capable de formuler des appréciations sur la guerre et ses acteurs, dans le cadre du « nouveau monde démocratique » et du « subjectivisme démocratisé » évoqués respectivement par Éléonore Reverzy⁴ et Édouard Galby-Marinetti⁵. L'individu se définit de cette manière, à l'interface entre intériorité et extériorité, entre ce qui relève du singulier et ce qui relève du collectif.

1) Dévoilements

a) Émotions de guerre, émotions intimes

Alors que les Prussiens sont en France, Geneviève Bréton écrit tout son désarroi dans son journal, depuis Villers-sur-Mer (notice du 8 août) :

Ce que j'ai souffert depuis deux jours m'était parfaitement inconnu. Je souhaite que beaucoup ne le connaissent jamais. Le moment de penser à ses propres peines, de se plaindre, de regarder en soi est passé ; l'attention est ailleurs, le cœur est déchiré, brisé. On se sent mourir dans chacun de ceux qui meurent et l'honneur, ce vieil honneur national se voile et pleure tout bas. [...] Mon père part, René... Tous les hommes et rien d'Albert depuis deux jours ; il s'est battu et doit se battre. Est-il blessé ? mourant ? Prisonnier ? Le même sort attend les nôtres et je ne deviens pas folle, et je peux rester à écrire en face de la mer... Ah ! j'étouffé⁶.

Deux pôles apparaissent sous sa plume, au moment où y apparaît l'émotion que suscite la guerre : les « dispositions internes » de la jeune fille et la « vie extérieure⁷ ». Au carrefour entre les deux, le moi, reflet de ses états d'âme, pris entre émotion intime, ressentie individuellement et angoisses collectives. Le « cœur déchiré » n'est ainsi pas le sien, pas seulement. Le glissement du « je » au « on », plus impersonnel, plus universel, n'a à cet égard

⁴ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 29.

⁵ GALBY-MARINETTI É., *Le livre-journal...*, *op. cit.* Voir le résumé en fin de thèse pour l'expression, développée page 79.

⁶ BRETON G., *Journal...*, *op. cit.*, p. 132.

⁷ LYON-CAEN J., « Le « je » et le baromètre de l'âme », *op. cit.*, p. 175 au sujet de Maine de Biran.

rien d'un hasard. Pourtant, c'est bien elle qui se sent suffoquer : le cri qui conclut ce passage fait la synthèse de cette tension entre intérieur et extérieur et concourt à la définition de sa subjectivité. Au sujet du journal de Maine de Biran, Judith Lyon-Caen écrit ainsi : « Tantôt l'émotion jaillit, la sensibilité au monde s'aiguise ; tantôt c'est l'apathie et l'attente⁸. » Lorsque le monde devient incertain, ce rapport alterné que le ou la diariste entretient avec lui est exacerbé. Au sein de notre corpus, le journal d'Édouard Schuré en est sans doute le meilleur exemple. Le 6 août, il écrit ainsi :

Il devient fort difficile de vivre dans le monde des idées et de rester soi par le temps qui court. On devient la proie de la force aveugle et de la furie de la guerre. On en tient le fléau dans ses pensées avant de l'avoir vue.

Notons qu'au fil de son journal, « soi » et le « monde des idées » qui doit lui permettre de conquérir son « Idéal » coïncident fortement. Comme chez Geneviève Bréton, l'émotion s'exprime sous la forme d'une angoisse qui renseigne sur les dispositions internes du poète. Le lendemain, la guerre n'est plus lointaine et abstraite, elle devient une réalité tangible et bouleverse Édouard Schuré en quête d'inspiration :

Au moment où le bruit du canon est venu me troubler dans mon travail, j'avais trouvé une disposition d'esprit depuis longtemps désirée. Au contact de ces montagnes, une grande sérénité d'esprit s'était répandue sur moi. J'espérais enfin pouvoir suivre le fil de ma pensée [...] et donner une forme définitive à mes Chants de la Montagne. Un démon ennemi ne l'a pas voulu. Le cauchemar de la guerre est venu me réveiller. Son hideux fantôme est venu étendre son aile sinistre sur mon dernier asile. L'horizon s'assombrit. De graves désastres planent sur nous. Mes rêves se sont envolés. L'Idéal me quitte à nouveau. Je le retrouverai si je vis ! [...] Il ne me reste pour le moment qu'à noter les événements au courant de la plume.

On retrouve là encore cette synthèse entre intérieur (« mon dernier asile », « mes rêves »), c'est-à-dire l'individuel et l'extérieur (« De graves désastres planent sur nous »), que l'on peut associer à la sphère publique, celle du collectif. C'est encore plus explicite dans la notice du 25 septembre, où il nomme de manière plus précise les émotions nées des événements guerriers :

Les deux mois remplis de bruits de guerre, où l'on ne sait plus si l'on foule un sol français ou prussien où la pensée n'est plus libre je ne puis les désigner pour moi que par les mots : tristesse, oppression intérieure, léthargie.

⁸ *Ibid.*

L'émotion suscitée par la guerre permet ainsi à l'individualité de certains scripteurs de trouver une place dans leurs écrits ; cette place, pourtant, demeure souvent incertaine. Outre le fait que la plupart des récits de la guerre portent, on l'a vu, sur la guerre et non sur ceux qui les font, ou seulement de manière marginale, certains journaux personnels, en particulier lorsqu'ils sont écrits par des jeunes filles, manifestent à tout le moins une certaine pudeur à lever le « voile de discrétion » évoqué par Nicolas Bourguinat au sujet de l'écriture autobiographique au cours du premier XIX^e siècle. S'il s'agit alors d'une prise d'écriture qui peut être destinée au public, à l'inverse du journal intime, on peut aussi y retrouver « beaucoup de réticences, en matière de dévoilement de ce qui est de l'ordre de la sphère privée⁹ » et, à plus forte raison, de soi. Même dans le dernier tiers du siècle, même dans la sphère privée, se prendre soi-même pour objet d'écriture est loin d'être anodin. Michelle Perrot a d'ailleurs bien souligné le nombre relativement peu élevé de journaux intimes qui dépassent les cadres de l'élévation morale, dans lesquels on donne libre cours au « débordement d'un moi intempestif¹⁰. » On y reviendra. Au sein de notre corpus, retenons deux exemples qui, bien que de natures différentes, en sont révélateurs : le journal de Renée de Riocour, seul écrit que l'on pourrait à plusieurs égards qualifier d'intime hormis celui d'Édouard Schuré, et le journal épistolaire écrit durant le siège de Strasbourg par Cécile de Dartain. Dans les deux cas, on a affaire à des récits empreints d'émotion dès lors qu'il s'agit d'évoquer la guerre. Depuis Pont-à-Mousson où elle vient d'arriver, la première revient le 11 août sur la journée de la veille durant laquelle elle n'a pas pu écrire :

[...] tant d'émotions se sont succédées qu'on ne savait plus du tout où on en était, d'ailleurs tout a marché beaucoup plus vite que nous le pensions, que nous voulions le croire ! Et bien nous en avait pris de faire prudemment tous nos préparatifs le 9 ! C'est ce jour, ou plutôt ce soir-là, qu'au moment de me coucher, véritablement toute en l'air et surtout pénétrée de l'inquiétude, de l'indignation générale qui à l'approche du péril éclatait de toutes parts, j'écrivais ce qui précède ; et déjà, il me semble qu'il y a un mois de tout cela : ne vit-on pas double maintenant ? Mais tâchant d'oublier un moment l'inattendu complet, le périlleux possible et même probable de notre position actuelle, mettons un peu de suite et de calme dans

⁹ BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 139 , 143 et 148. Utilisée pour parler de récits autobiographiques, l'expression peut également convenir pour qualifier l'absence de soi dans de nombreux journaux personnels. Voir également à ce sujet l'exemple d'Éléonore de Lénoncourt (1836-1856) dont le « Carnet de voyage en Italie » est conservé aux AD de Meurthe-et-Moselle, cote 13 J 452 écrit durant sa septième année (1843), qui, dans ses descriptions « reste fondue dans le groupe familial et s'en tient à une énonciation des lieux visités. »

¹⁰ PERROT M., « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l'âme », *op. cit.*, p. 31.

le récit de ces derniers instants ~~d'angoisses~~ et ~~d'adieux...~~ poignants, dont nous n'avions aucune idée, nul pressentiment, qui sont déjà des souvenirs !...

Ici, l'émotion est surtout évoquée de manière collective. Si elle se dit « toute en l'air », c'est moins individuellement que parce qu'elle prend part à une « inquiétude » collective. D'une manière générale, la jeune fille préfère écrire « nous » que « je » quand il s'agit d'évoquer des états d'âme qui, à n'en pas douter, sont aussi les siens, comme si cette dilution rendait acceptable leur expression. Dans la même notice, elle fait également état de « cette anxiété qui vous saisit l'esprit, qui vous étouffe ! » avant de poursuivre suivant le même régime d'énonciation :

Quelle sensation toute nouvelle et qu'il faut avoir ressentie, que de vivre ainsi dans ce quelque chose d'inusité qui effraye, bouleverse tout autour de vous, et tout cela dominé par cette pensée qui vous écrase et vous serre dans un étou : « Voici l'ennemi qui approche ! Il est ici ! Il est là, tout près ! On l'a vu... »

Il est de même le 15, lorsqu'elle évoque « les canons Prussiens braqués sur nous du haut du Mousson », une « réalité [...] qui vous écrase en vérité ! » Plus loin, l'émotion désigne encore un trouble collectif (« Comme nous étions loin de nous douter de toutes les émotions qui nous attendaient ! ») Idem quelques pages plus loin, à l'arrivée des soldats ennemis à héberger :

[...] nous voici livrés entièrement et sans défense à eux, courroucés comme nous le savons... aussi le sentiment ou plutôt l'émotion involontaire qui nous saisit à leur première apparition, restera-t-il profond dans nos souvenirs !

Que l'inquiétude, la stupeur et l'effroi suscités par la guerre fasse l'objet de développements qui mettent en avant des ressentis valables pour tout un groupe n'a rien de surprenant, puisqu'ils sont la résultante d'expériences vécues collectivement. Mais l'absence de « je », en tant que sujet en train d'en faire individuellement l'expérience interpelle malgré tout. Ici, comme souvent dans son journal, Renée de Riocour fait davantage œuvre de mémorialiste (idée renforcée par l'opération postérieure de réécriture de ses carnets) et illustre bien cette analyse de Georges Gusdorf, par laquelle Florence Bancaud ouvre un article consacré au journal « extime »¹¹ de Victor Klemperer : « L'écriture du moi peut privilégier, dans

¹¹ BANCAUD F., « Du je au nous : le journal « extime » de Victor Klemperer », in WINTERMEYER R., BOUILLOT C., *Moi privé et moi public...*, *op. cit.*, p. 163-175. Pour la notion de journal « extime », elle renvoie à Michel Butor. Nous reproduisons ici la citation convoquée en note, p. 164 : il désigne ainsi « son journal tourné vers le dehors, primaire, extraverti, ponctué par la saison et la lecture des livres et des journaux » (*Le Monde des livres*, 6 août 1982).

l'expression de la personnalité, soit le rapport au monde et à l'histoire générale, soit le rapport à soi-même¹². »

D'ailleurs, on le verra, même lorsque le propos porte sur des sujets plus intimes, la jeune diariste use de semblables précautions d'énonciation. Cécile de Dartein présente des modalités d'énonciation similaires. Ainsi, le 23 août : « Je ne sais vraiment par quel bout commencer ce récit, si compliqué, de nos émotions trop réelles cette fois. » Plus loin, dans la même notice : « le canon s'est fait entendre presque toute la nuit, ce qui nous causait de petites émotions et nous ôtait l'envie de dormir. », puis : « Plusieurs fois dans la journée, on passe par des émotions affreuses. » Le 27 encore : « La dernière nuit que je t'écrivais, je te parlais de nos émotions du moment ; de la perspective du bombardement que nous avions devant nous ». Ces observations ne sont pas sans rappeler ce que Corinne Krouck avait noté des systèmes d'énonciation des récits « autobiographiques » de combattants de la guerre de 1870 :

Un autre point commun de ces récits concerne les systèmes d'énonciation adoptés et tout d'abord l'utilisation de la première personne, où le « je » le dispute de très près au « nous ». Si l'on peut à bon droit considérer que l'utilisation de la première personne du singulier atteste d'un projet délibérément autobiographique, l'emploi du « nous » laisser penser que les auteurs semblent parfois préférer se mettre en scène à travers la collectivité, se réfugier en quelque sorte derrière le groupe¹³.

Pour des raisons certes différentes – les journaux de Renée et de Cécile n'étaient bien entendu pas destinés à être publiés ! – cette mise à l'abri de soi derrière le collectif est nette. Il s'agit davantage de rester dans le cadre des attendus liés aussi bien à l'écriture diariste qu'à l'écriture d'une lettre, le journal de Cécile de Dartein pouvant relever de l'une comme de l'autre. Ainsi que l'a bien rappelé Judith Lyon-Caen :

Dans cet espace du journal [...] les émotions s'inscrivent sous le signe d'un paradoxe fondamental. Le journal semble par excellence le lieu de leur expression, mais tout autant de leur contrôle, de leur surveillance, de leur mise au pas. Constante dialectique de l'épanchement et du contrôle, de la sensibilité et de la froideur lucide¹⁴.

¹² GUSDORF G., *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990, p. 260.

¹³ KROUCK C., « Stratégies d'écriture... », *art. cit.*, p. 23. Toutefois, on le verra, la dimension « autobiographique » de tels récits mérite d'être interrogée, tant y est restreinte (dans bien des cas) la place faite à la personnalité de celui qui écrit.

¹⁴ LYON-CAEN J., « Le « je » et le baromètre de l'âme », *op. cit.*, p. 172.

Sur ce dernier point, on notera la volonté de Renée de Riocour de mettre « un peu de suite et de calme » dans son récit du départ d'Aulnois le 11 août ; de son côté Cécile de Dartein veut « tâcher de mettre de l'ordre » dans ses idées pour faire le récit des « terribles journées » qui ont précédé. C'est également là une tâche de mémorialiste, même si cette entreprise est envisagée à l'intérieur de la sphère familiale. Elle accompagne le glissement du « je » au « nous », de l'individu au groupe, au moment d'évoquer l'épreuve collective, à l'image de ce qui se produit dans le journal de Victor Klemperer sous le régime nazi :

Peu à peu, de purement autobiographique, l'écriture du journal devient testimoniale, élargissant ainsi la voie du « je » au « nous » des victimes du nazisme dont le diariste se fait porte-parole et au « vous » du public auquel il transmet son vécu propre¹⁵.

Pourtant, ce qui est ressenti l'est aussi individuellement et si cette individualité ne s'exprime pas directement, elle apparaît tout de même de manière au moins implicite. De la même manière que Cécile de Dartein qui, le 23 août, note sobrement dans son journal : « Il faut voir pour croire », Renée de Riocour émaille son récit de formules qui disent à peu près la même chose de l'émotion, qui, aux portes de l'indicible, ne peut être pleinement explicitée à qui n'en a pas fait l'expérience. Perplexe le 28 août, alors qu'elle s'interroge sur les mouvements supposés de l'armée française et qu'elle redoute une bataille meurtrière à venir, elle note ainsi :

[...] la seule pensée de cet épouvantable massacre vous serre le cœur... plus qu'on ne peut le dire !!! Oui, il faut avoir vécu d'abord dans cette cruelle anxiété, puis au milieu des douloureuses réalités qui l'ont suivie, pour le comprendre !

Quelques jours plus tard, c'est l'absence de nouvelles, renforcée par la proximité géographique « du centre des opérations » qui la livre (toujours collectivement) à un « supplice moral » dont « on ne peut se faire une idée exacte, à moins d'y avoir passé soi-même ». Le 17 octobre, encore, elle évoque la nécessité de recevoir les troupes ennemies et s'exclame :

Ah ! la guerre, la guerre ! et tout ce qu'elle entraîne après elle de misères, de malheurs, de désolations ! Personne, non personne ne peut s'en faire une idée... à moins d'y avoir passé !!! Il y a des moments où on croit rêver..., mais mon Dieu, quand... quand le réveil ? ... –

¹⁵ BANCAUD F., « Du je ou nous... », *op. cit.*, p. 167.

Ainsi, l'effacement du sujet dans le collectif n'est pas complet, puisque l'expérience est, en quelque sorte, revendiquée : l'émotion relève en partie de l'indicible et la diariste qui écrit sait de quoi elle parle, puisqu'elle fait partie de ceux qui l'ont éprouvée. Mais, en quelque sorte, la portée générale du propos autorise ces épanchements voilés.

L'émotion peut également naître de l'éloignement et être, résolument, assumée comme étant absolument individuelle. De manière assez rare, Antoine Zopff revient sur son exil et, surtout, sur les calomnies dont il est l'objet. Il fait ainsi part à son épouse de la souffrance qu'il éprouve. Au sujet de son hôte du 25 décembre, victime comme lui de calomnies et venu en Suisse « couper avec son passé », il écrit : « Il paraît heureux et prétend l'être. Le redeviendrai-je ? » Quelques jours plus tôt déjà, il écrivait à son épouse sur le ton du reproche :

Tu as eu tort de m'envoyer la lettre de M. Klein, mes impressions sont trop vivres, les blessures que ces Messieurs m'ont portées sont trop récentes pour les entendre maintenant dire qu'ils prennent ma défense contre les accusations exagérées du public, accusations qu'eux seuls, par leur attitude, ont provoquées contre moi. [...] Tiens, bien souvent, je souhaite avec instance pouvoir ne plus penser, ne plus sentir¹⁶ !!!

De son côté, depuis Hambourg où il est en captivité, le jeune officier anonyme (possiblement Joseph Malvy) ouvre son journal épistolaire adressé à sa sœur en évoquant sa solitude et la tristesse que lui inspire cette séparation forcée des siens :

[...] ma pensée se reporte naturellement vers cette pauvre petite ville où nous sommes nés tous les deux, où nous nous sommes aimés enfants, où nous avons caressé si souvent ensemble la même mère, et où depuis quelques années à peine, nous regrettions, nous pleurions le même père. [...] J'étais là tout à l'heure, ma chère Marie, auprès de ma fenêtre, l'esprit tout plein de ces pensées et de ces souvenirs ; je pensais à ma famille et à mon pays, et je me suis senti tout triste, je me suis surpris prêt à pleurer.

Il en va de même du souvenir de son départ, sur lequel il insiste, ce dont il s'excuse presque auprès de son interlocutrice absente :

Tu trouveras peut-être que je traîne beaucoup sur ce triste moment de notre séparation. Mais c'est le moment qui a laissé en moi le plus de souvenirs, et de ces souvenirs qui restent le plus, parce qu'ils sont tristes. D'ailleurs, je crois encore éprouver de la peine à me séparer, à me détacher du doux rivage où je vous laissai toutes deux [...]

¹⁶ Lettre d'Antoine à Clémence datée du 21 décembre 1870.

C'est cette tristesse et le projet de tromper l'ennui qui le poussent d'ailleurs à tenir ce journal pour plus tard, dont on a déjà évoqué la parenté avec le journal de voyage¹⁷. Le programme en est clair et ouvre la porte aux épanchements, puisqu'il entend y consigner des « détails intimes, la véritable correspondance du cœur¹⁸. » Dans ces extraits se mêlent situation d'énonciation présente et rétrospection. Le temps pour écrire permet une certaine emphase, une certaine mise en scène de soi ; il n'empêche que ces états d'âme montrent le sujet en train de ressentir une tristesse rétrospective et réactualisée par sa situation immédiate, au moment où il écrit. Achéons ce développement par une interrogation à laquelle il est bien entendu que nous ne pouvons, compte tenu du caractère très restreint de l'échantillon considéré ici, apporter de réponse définitive : Édouard Schuré comme cet officier expriment des émotions qu'ils reprennent à leur compte explicitement, au contraire de Cécile de Dartein et de Renée de Riocour. Faut-il y voir la marque d'une liberté plus grande dans l'écriture de soi, en particulier de l'écriture diariste, lorsqu'elle est masculine ? On notera toutefois que chez les jeunes filles aussi, « une appropriation de cet espace d'écriture¹⁹ » est possible ; à l'inverse, « les jeunes garçons » sont, eux aussi, concernés par le « modelage de soi » au moyen de la pratique du journal. Tout serait alors fonction d'un certain degré d'« assouplissement de la plume²⁰. »

b) Confidences et quête de soi

Si, au moment d'exprimer leurs émotions, les scripteurs de la guerre peuvent faire preuve d'une certaine pudeur, elle se manifeste aussi par la rareté de ce que l'on pourrait appeler des séquences d'introspection, y compris dans les journaux de Renée de Riocour et d'Édouard Schuré, dont elles ne sont pourtant pas absentes. Par introspection, nous entendons ici tout ce que Philippe Lejeune rattache au « journal profane » qui, par opposition au « journal spirituel », vise principalement à « refléter la vie » :

C'est à ce modèle que se rattachent toute une série d'interrogations ou de méta-discours qui sont exclus par le journal spirituel : sur le temps, l'individualité, la mémoire, la curiosité

¹⁷ Voir chapitre 1.

¹⁸ Pour tous ces extraits, voir la notice du 13 novembre 1870.

¹⁹ PERROT M, « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l'âme », *art. cit.*, p. 34, mais aussi *Histoire de chambres*, *op. cit.*, p. 113 : elle y évoque l'affranchissement de la pratique du journal personnel qui s'accompagne d'« une expression plus libre, une appropriation plus personnelle, dont le journal d'Amiel est le prototype inégalé. »

²⁰ LYON-CAEN J., « Le « je » et le baromètre de l'âme », *op. cit.*, p. 174. L'exercice imposé du journal à de jeunes garçons peut être illustré, notamment, par l'exemple d'Alexis de Lénoncourt, évoqué par Nicolas Bourguinat (« *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 148. Il s'agit du frère aîné d'Éléonore, évoquée dans la note 9 de cette section).

psychologique ; et c'est à lui aussi qu'on peut rattacher le journal « chronique » de vie sociale et mondaine, le portraits des autres, etc²¹.

Le journal de Geneviève Bréton correspond parfaitement à tous les aspects de cette définition. Pour ceux d'Édouard Schuré et de Renée de Riocour, auxquels nous restreignons cette sous-partie, des nuances s'imposent. Pour le premier, on l'a vu précédemment, la pratique diariste sert alternativement de journal de travail, où s'élaborent des projets d'ouvrages à côté de ses aspirations à l'« Idéal » poétique, puis de journal de guerre et, par la suite, de journal de voyage. Si les épanchements de son cœur s'y reflètent, c'est pour l'essentiel sans aucun lien avec la guerre franco-prussienne, à partir du moment où commence sa liaison avec Marguerite Albana-Mignaty. On retrouve bien là l'« hybridité » de certains écrits du for privé, soulignée par Jean-Pierre Bardet et François Joseph Ruggiu en même temps que le caractère modulable en fonction des circonstances de l'écriture diariste. Dans le cas de Renée de Riocour, les choses ne sont pas moins complexes. Comme l'a fait remarquer Pauline Reibel, le carnet le plus ancien qui ait été conservé au Archives départementales de la Moselle est une mise au net du journal tenu par la jeune fille lors de son premier voyage en Italie (1868-1869)²². Elle n'a pas manqué de souligner l'indication présente sur la couverture : « 14^e Carnet de Mon Journal Aulnoy 1868 », révélatrice d'une pratique déjà ancienne du journal, peut-être un « journal d'enfant », devenu « journal d'adolescence²³. » Durant la guerre, il devient une sorte de chronique dans laquelle son individualité peine, on l'a vu, à s'exprimer en-dehors du groupe ; d'ailleurs, la mise au net de tous ces journaux (en 1873 pour les années 1870-1871) suggère une volonté de conservation, peut-être une entreprise « pseudo-mémoriale²⁴. » À première vue, le lecteur en quête d'épanchements intimes s'attend à être déçu, tant l'écriture semble détachée de la quête de soi, mais cette déception n'est confirmée que partiellement.

En effet, Renée de Riocour procède à plusieurs reprises – à chaque fois à la faveur de grandes occasions, ses anniversaires ou la nouvelle année – à de longs développements résolument introspectifs, même si, on le verra, ses épanchements n'empêchent pas une certaine réserve. Le 18 avril 1871, elle indique ainsi ne pas vouloir « laisser passer ici inaperçu le jour de [ses] 19 ans ! », tout en revenant aussi sur l'année de guerre écoulée :

²¹ LEJEUNE P., *Le moi des demoiselles...*, *op. cit.*, p. 22.

²² Cette mise au net a été effectuée entre 1872 et 1874.

²³ LEJEUNE P., *Le moi des demoiselles...*, *op. cit.*, p. 18 à 21.

²⁴ BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 146. D'ailleurs, Pauline Reibel le confirme. Après mariage, elle « se place dans la même lignée que sa mère, celle d'écrire une chronique familiale afin de dresser un portrait et de laisser une trace pour se souvenir. » (REIBEL P., *Le journal intime de baronne Renée de la Chaise...*, *op. cit.*, p. 8).

[...] cette cruelle année malgré toutes les angoisses, puis les douleurs si nouvelles et si inattendues qu'elle nous a apportées, s'est écoulée bien vite encore... il me le semble du moins, maintenant que je regarde en arrière, que j'essaie de me dire : « tout cela n'est pas un rêve !... » et j'ai peine à croire à ce nouveau chiffre, quoique dans un autre sens, il nous semble aussi... que ces 9 mois nous ont vieilli de 10 ans !!! Pour ma part, ce n'est point, je puis le dire, sans de très sérieuses pensées, qu'aujourd'hui je me sens entrer dans mes 20 ans !.. N'y a-t-il donc pas vraiment dans tout ce que nous avons souffert et vu souffrir, puis tout ce qui nous attend peut-être encore, de quoi murir le jugement et porter irrésistiblement à de bien sérieuses réflexions ?

Se pose ainsi la question de son individualité, à la fois dans son journal et par rapport à la guerre. Tout d'abord, il ne s'agit pas de l'unique référence à ses anniversaires (en septembre 1872, elle revient sur le jour de ses 20 ans, cinq mois plus tard, tandis qu'elle ouvre l'année 1873 en s'exclamant : « La voilà donc commencée cette année de mes 21 ans !!! ») Ensuite, la question de sa « vocation », et du « but de la vie » est posée de manière récurrente, témoignant d'une réelle quête de soi qui, pour une demoiselle de son âge, pour qui le mariage est une perspective qui se rapproche nécessairement, n'a rien d'étonnant : cela correspond en effet à la « période pré-nuptiale » évoquée par Philippe Lejeune, période durant laquelle le journal d'adolescence peut prendre le relai du journal d'enfant. Des jeunes filles étudiées dans *Le moi des demoiselles*, il écrit ainsi : « Entre quinze et vingt ans, elles sont au carrefour de leur vie, s'interrogent sur la voie à suivre, accepter le mariage ou tenter une autre route vers une existence plus personnelle²⁵... » D'ailleurs, le mariage, « contraire à la pratique du journal intime », met souvent fin à l'écriture diariste²⁶. À l'instar de Geneviève Bréton, Renée de Riocour s'interroge, entre dégoût pour l'agitation de la vie mondaine, admiration pour la « vocation » religieuse et attrait pour la « Véritable vie de la famille » (et donc du mariage, qui n'est jamais nommé directement) :

[...] et puis d'ailleurs, même et surtout à 19 ans, ne peut-il, ne doit-il pas commencer à s'imposer à l'Esprit : le pensée du but de la vie, de notre vocation en ce monde, de l'avenir ?.. Ce n'est pas assurément que nous sentant sous le coup de si terribles événements, écrasés par le souvenir des plus inattendues et pénibles impressions, il nous soit possible de l'envisager maintenant sous de bien gaies couleurs ! Mais cependant, quand je regarde cet avenir, Oh ! que je ne voudrais y démêler tant de conséquences personnelles aussi bien que générales

²⁵ LEJEUNE P., *Le moi des demoiselles...*, *op. cit.*, p. 11.

²⁶ PERROT M., « Journaux d'adolescences : jeunes filles au miroir de l'âme », *art. cit.*, p. 34. À cet égard, Renée de Riocour comme Geneviève Bréton constituent des exceptions notables, puisqu'elles poursuivent l'écriture de leur journal plusieurs années après leur mariage.

qu'entraîne ce changement de position auquel nous ne pouvons habituer notre pensée !... [...] et il me semble en effet à ce moment de la vie, que plus j'avance et réfléchis, plus s'établissent ces désirs non point sur quelque enthousiasme irréfléchi, mais sur des goûts calmes, inspirés par Vous²⁷ je le crois ! Car bien loin de faire consister le bonheur dans ces vies de femmes mondaines, toujours au moins frivoles et inutiles, je veux seulement le chercher là où il m'apparaît calme et pur : dans la Véritable vie de la famille !.. Ce n'est point que des illusions ne m'y laissent voir bien des peines et des sacrifices, des difficultés et des dangers... Peines et sacrifices ? Mais n'est-ce point là le sort commun de tous ? et quoiqu'étant si loin de partager l'opinion de ceux qui n'admettent point le bonheur de la Vocation Religieuse, de ce continuel renoncement et détachement de tout (mais croyant bien au contraire : que ceux-là auxquels Dieu fait cette grâce possèdent le plus parfait bonheur dont on puisse jouir ici bas) cependant j'y vois la nécessité d'une grâce toute spéciale, d'un appel direct de Dieu ; en un mot : oh oui ! je comprends, j'admire, j'envie la Vocation religieuse... mais je crois que Dieu ne m'y veut pas !

Ainsi, avec la guerre tout juste achevée en toile de fond, la question de soi se pose (de manière très ponctuelle, c'est vrai ; cependant, ces questionnements reviennent au cours des deux années suivantes). On ne rentrera pas trop dans les détails, mais l'examen de soi se prolonge le 1^{er} janvier 1873. La guerre n'est pas évoquée, mais des éclaircissements importants sont apportés quant à l'un des buts possibles du journal. D'une part, un objectif tout à fait classique de contrôle et d'amélioration de soi. Il s'agit tout d'abord d'« échapper » à la « timidité nécessaire » que lui impose son « caractère froid en apparence réservé », qui l'empêche de se confier à sa mère ailleurs que dans l'espace du journal, caractère qu'elle se reproche en ces termes :

Ai-je besoin d'avouer encore : que je m'en veux quelquefois, que je me gronde moi-même, en me déplaisant positivement, qu'il m'en coûte, et que c'est le courage qui me manque, que je me voudrais corrigée ? Aujourd'hui, je veux donc [...] me promettre de réparer ce tort à l'avenir autant que possible.

Elle y évoque aussi la possibilité du regard extérieur, celui de sa mère, afin qu'elle y trouve « [...] la preuve de tout ce qui (*sic*) est au-dessus de [ses] forces de lui exprimer autrement » à savoir « [...] tant de pensées nouvelles, réflexions, désirs, craintes qui vous assaillent à cette époque de la vie ! » Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par Pauline Reibel, qui cite ce passage du troisième cahier de Renée :

²⁷ « Vous » renvoie ici à Dieu, interlocuteur privilégié dans son journal.

C'est donc à Rome que j'écris ces premières lignes depuis notre mariage, que je reprends ce journal de ma vie : la première partie est restée à Maman, c'était son choix, je le lui avais promis²⁸ [...]

Il ne s'agit bien évidemment plus de contrôle par une autorité morale et de visées éducatives. On notera toutefois ici la persistance d'une sorte de « contrat mère-fille²⁹ » qui permet de rompre définitivement avec l'idée d'un journal secret. D'ailleurs, Renée l'avoue, écrire pour le seul plaisir de s'y retrouver plus tard et de s'y plaire « n'aurait jamais suffi » à l'encourager à poursuivre assidument l'écriture de son journal³⁰. De cette manière, à côté d'un discours très général sur la guerre, le journal de Renée de Riocour est, par séquences, un lieu d'introspection. D'une manière générale, cependant, l'expression de soi est toujours encadrée ; quand elle évoque son « caractère » et les « goûts sérieux » qu'on lui a donnés, elle ne manque pas de préciser qu'elle n'y voit « aucun mérite de [sa] part ». Pour ce qui est de l'avenir, elle conclut enfin : « Dieu d'abord au-dessus de tout, et puis la famille, ses devoirs et ses joies, n'y a-t-il pas là de quoi remplir la vie et suffire aux affections d'une chrétienne³¹ ? » Cette soumission à la volonté divine est une constante, aussi bien en ce qui concerne la destinée nationale qu'en matière de trajectoire personnelle comme en témoigne ce passage :

Mieux vaut ne rien chercher à prévoir : ce qui nous semble n'être que difficulté insurmontable, ne peut-il pas s'aplanir si Dieu le veut ? et plus que jamais, ne nous sentons-nous pas dans sa main ?... Il prend soin de ceux qui ne cherchent que sa volonté... Mon Dieu, quelle est la Vôtre sur moi ?..

Dieu est ici le garde-fou qui prémunit contre les risques du narcissisme. Du moins le masque-t-il suffisamment pour le rendre acceptable. Michelle Perrot résume ainsi ces conventions qui régissent souvent l'écriture du journal :

S'oublier pour s'abîmer en Dieu, « faire taire » son corps et son cœur, chasser les « mauvaises pensées », faire « le vide » en soi, « ne pas s'écouter » : ces consignes conventuelles, pénétrées d'une sourde inquiétude à l'égard des fantaisies de l'esprit et des passions de l'âme, régissent

²⁸ REIBEL P., *Le journal intime de la baronne Renée de la Chaise...*, *op. cit.*, p. 8.

²⁹ LEJEUNE P., *Le moi des demoiselles...*, *op. cit.*, p. 21. Voir également BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 142. « Amélioration morale » et « apprentissage de l'écriture » en sont le fondement. Dans le cas de Renée de Riocour, on observe une forme de mutation du contrat.

³⁰ Pauline Reibel a d'ailleurs souligné qu'après son mariage en 1878, le destinataire du journal change : à la mère succède son époux, François-Norbert de la Chaise. Son décès accidentel met un point final à l'écriture diariste de Renée.

³¹ Pour toutes les citations des pages 319 à 321, voir la notice du 18 avril 1871.

aussi l'éducation des adolescents : des filles surtout. Contemplation, sans doute, mais de Dieu, pas de soi-même³².

Cependant, malgré les protestations d'humilité de Renée de Riocour, le caractère hautement réflexif de ces passages d'introspection participe à l'expression de sa subjectivité.

En ce qui concerne Édouard Schuré, les restrictions ne sont pas les mêmes. La limite à l'introspection viendrait plutôt du fait qu'elle ne fait pas partie, du moins au départ, des finalités de son journal. Avec la guerre, on l'a vu, les états d'âme s'y invitent rapidement. Mais les passages qui touchent à ses dispositions intérieures sont plus souvent liés à son travail et à sa quête de succès, que l'on ne saurait séparer du conflit franco-prussien. Le 1^{er} janvier 1871, il fait ainsi le constat amer de ce qu'il juge être une stagnation de sa production littéraire :

J'espérais me concentrer tout entier sur le Chant des Montagnes au presbytère de Barr quand cette guerre est venue. – Rarement j'ai éprouvé un sentiment aussi pénible que lorsque l'invasion prussienne est venue ~~me déranger~~ mettre fin à mes rêves au milieu des montagnes. Jamais je n'ai plus senti l'impuissance de l'individu, sa nullité devant les grands courants historiques. Alors pour faire quelque [chose] j'ai traduit Rheingold et la Walkyrie, traductions auxquelles j'attache une grande importance mais dont je ne connais pas la valeur réelle. [...] Depuis la politique m'a submergé. – Et pourtant, ô Poésie, c'est pour toi seule que je voudrais vivre ! – Quand te saisirai-je quand vivrai-je seul avec toi, pour toi, en toi pour donner la vie à mon rêve, une forme au rêve de ma vie ? – France je ne savais pas combien je t'aimais ! Ce sont tes malheurs qui me paralysent. – Torrent de la guerre je devrai passer par toi avant de revenir à mon culte préféré – mais des chaînes puissantes me retiennent. Peut-être parviendrai-je à les briser.

Quelques mois plus tard, à la fin du mois d'août, il déplore sa « solitude morale » et « l'absence d'amis » qui, cumulées à « la singulière situation vis-à-vis de l'Allemagne et de la France », qu'il voit « s'éloigner toujours davantage l'une de l'autre », lui infligent de « profondes souffrances ». Il tente pourtant de s'en consoler :

Je ne les surmonte qu'en en comprenant la nécessité et en me résignant de plus en plus à l'étude et au travail solitaire. Renonciation de tout ce qui [est³³] nuisible au succès, résignation à l'abandon et à la solitude, voilà pour moi la première nécessité³⁴.

³² PERROT M., « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l'âme », *op. cit.*, p. 32.

³³ Verbe oublié dans le manuscrit original.

³⁴ Notice du 29 août.

Sans évoquer la guerre ou ses conséquences, il se désespère de lui-même et de son humeur le 10 septembre : « Langueur affaïssement, absence d'entrain. Sang capricieux, tête lourde, nerfs détestables³⁵. » Il s'emporte ensuite :

Serait-ce la loi de mon tempérament ? J'espérais pouvoir le changer, nous verrons bien. Joli tempérament ma foi, et que le diable emporte ceux qui l'ont fait. En vérité est-ce que je commence à vivre ou est-ce que je finis ? Est-ce que j'entre dans la vraie jeunesse ou dans l'odieuse vieillesse (dont me préservent le ciel et les médecins) ? Est-ce que je vais enfin entrer en possession de moi-même, ou me fuir éternellement comme un ombre ? Je me moque de Dieu et du diable et cela du fond du cœur. Mais si cela doit continuer ainsi, si mes forces doivent toujours trahir mes aspirations et la puissance d'exécution faire défaut à mes intuitions intimes, par le Christ et Satan, j'aimerais mieux crever sur place.

Le 18, alors que cet état se prolonge, il écrit encore : « Il est certain qu'il vaudrait mieux ne pas exister que d'exister ainsi. » Sans doute, ce mal-être ne peut-il être imputé uniquement à la guerre, mais la proximité entre ces notices et celle du 29 août laisse à penser qu'elle fait encore partie de ses préoccupations. D'ailleurs, la solitude qu'il évoque tient peut-être à la prise de distance avec certains amis, qu'il qualifiait quelques fois plus tôt d'« enragés prussiens³⁶ », Charles Ritter par exemple. On peut évidemment penser également au couple Wagner, comme nous l'avons montré précédemment. En tout cas, quelques mois après la fin de la guerre, il est manifeste qu'elle participe aux souffrances intérieures du jeune poète et l'empêche encore d'« entrer en possession » de lui-même. Son journal s'en fait le reflet. Dans sa solitude, il y projette l'expression d'une subjectivité en quête d'elle-même.

2) Regards individuels sur la guerre

a) Un événement médiatisé, des sociétés informées

Les sociétés européennes de 1870 sont des sociétés abondamment informées. La guerre franco-allemande, médiatisée « à grande échelle³⁷ », en est un bon révélateur. Sans revenir sur le détail des progrès des réseaux d'information, qui suivent globalement les améliorations technologiques dont l'Europe a su bénéficier dans la seconde moitié du siècle,

³⁵ Ce thème est récurrent dans le journal d'Édouard Schuré, donnant un certain écho aux remarques de Pierre-Jean Dufief sur le « narcissisme de l'intimiste » qui « l'amène à porter une extrême attention à la vie de son corps [...] dans le journal, qui semble favoriser l'hypocondrie. » (DUFIEF P.-J., *Les écritures de l'intime...*, op. cit., p. 110).

³⁶ Notice du 1^{er} janvier 1871.

³⁷ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, op. cit., p. 186. Nous appuyons en grande partie le propos de cette sous-partie sur le chapitre 4 de l'ouvrage précité (« Guerre d'opinions », p. 180 à 224).

nous proposons d'en faire, à grands traits, un bref état des lieux. On notera tout d'abord l'importance du télégraphe (reposant sur le système Morse) qui abolit les distances et permet, à des coûts relativement bas, une réelle accélération des communications. Fort en France d'un réseau de 116 000 km en 1870 (soit une multiplication par plus de 12 en quinze ans), il se prolonge au-delà des frontières. Ainsi, la Prusse est-elle rompue à cet usage, notamment son état-major : au-delà des communications particulières qui connaissent une réelle expansion, cet élément de modernisation transforme la manière de faire la guerre. En prenant l'exemple de la guerre des Duchés de 1864, les deux historiens soulignent ainsi qu'« il ne fallait déjà plus qu'une dizaine de minutes pour que le commandement austro-prussien prenne note des événements se déroulant sur le théâtre des combats, cela grâce à une section de télégraphie spécialisée³⁸. » On comprendra donc aisément le soin tout particulier que l'envahisseur allemand prit à interrompre les communications entre la province et Paris. Le bombardement de la cathédrale à Strasbourg avait notamment pour but de détruire les antennes télégraphiques ; on avait saisi très tôt l'avantage stratégique que l'on pouvait tirer de l'isolement imposé aux populations de la ville, dont on cherchait à épuiser le moral et, ainsi, les velléités de résistance. Ils soulignent également l'importance d'un journalisme qui bénéficie, en 1870, de l'expérience des conflits du XIX^e siècle. Si, en France, la présence des correspondants de guerre aux côtés des états-majors furent interdits³⁹, de nombreux journaux étrangers, notamment dans les pays neutres, n'ont cependant pas manqué de se mettre en capacité d'informer au plus près un lectorat qui allait se passionner pour cette confrontation attendue entre la France impériale et la Prusse. Ils s'appuient notamment pour cela sur l'exemple de l'*Indépendance belge*, qui fait la promotion de cette capacité à tenir ses lecteurs « au courant de la situation, telle qu'elle est à ce moment même, ou tout du moins, telle qu'on peut la connaître à Bruxelles⁴⁰. » Conséquence : des populations européennes globalement informées, qui discutent et débattent constamment du conflit aussi bien grâce à la presse qu'à une démocratisation des dépêches, devenues « un produit courant et demandé⁴¹. » Cette médiatisation est d'autant plus efficace qu'elle s'appuie sur d'autres mutations socio-économiques, culturelles et politiques majeures : « progrès de l'alphabétisation, amélioration

³⁸ *Ibid.*, p. 181.

³⁹ *Ibid.*, p. 206.

⁴⁰ Numéro du 27 juillet 1870.

⁴¹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, *op. cit.*, p. 182.

des transports (en particulier le chemin de fer), brassage social lié aux moyens de déplacement ainsi qu'au service militaire, urbanisation, démocratisation de la vie politique⁴² [...] »

Voilà pour le cadre général. En ce qui nous concerne plus spécifiquement, les manifestations de cet accès à l'information, mais également de la démocratisation de la vie politique qui conduit nombre de particuliers à s'exprimer sur le sujet, sont nombreuses dans les carnets personnels auxquels nous avons affaire – et nous ne sommes pas les premiers à nous pencher sur les écrits du for privé pour y saisir l'expression d'une opinion publique plurielle, parfois changeante, suivant les évolutions de la guerre. Stéphane Audoin-Rouzeau a ainsi consacré d'importants développements à la perception de la crise par les Français en juillet 1870, à l'impact qu'eut pour eux la défaite, à partir des « premiers échecs » essuyés par les armées impériales, ou encore à l'accueil qui fut fait à la République, à Paris comme en province⁴³. C'est également le cas de Jean-François Lecaillon, dans *Les Français et la guerre de 1870*⁴⁴. Bien entendu, la thèse de Gilles Vogt apporte un renouveau et des prolongements précieux à cette historiographie de l'opinion en guerre et l'utilisation d'écrits personnels, en ce qu'elle a permis « une appréhension suffisamment complète de l'expérience de la neutralité et de ses principales manifestations dans l'Europe de l'*Année terrible*⁴⁵. »

Dans notre ensemble documentaire, la circulation de l'information est abordée de manière substantielle⁴⁶ et a d'ailleurs fait précédemment l'objet de certains de nos développements (chapitre 3, 4 et 5), sur lesquels il ne s'agit pas de revenir ici, pas davantage que sur les rumeurs, les fausses informations, voire les mensonges, face auxquels les populations finissent d'ailleurs pas faire preuve d'un certain scepticisme, à force de déceptions⁴⁷. On le comprend du reste : entre les racontars et l'intense guerre de propagande que se livrent le gouvernement de la Défense nationale et l'occupant, avec des enjeux à

⁴² *Ibid.*, p. 184.

⁴³ Nous renvoyons plus particulièrement aux chapitres 1, 6 et 7 de son ouvrage de référence (*1870, La France dans la guerre...*, *op. cit.*) qui n'épuisent pas du reste le traitement de l'opinion publique qui y est fait.

⁴⁴ L'ouvrage, dont la première édition date de 2004, a été réédité en 2020. Les titres choisis par son auteur mettent l'accent sur les sentiments qui ont pu être ceux de nombre de Français face aux différents épisodes de la guerre (ainsi que leurs fluctuations) : « Juillet 1870 – Stupeur, enthousiasme et limites », « Août 1870 – Entre incompréhension et colère », Septembre-octobre 1870 – Nouvelles illusions » etc.

⁴⁵ VOGT G., *Neutres face à la guerre franco-allemande (1870-1871)...*, *op. cit.* p. 23.

⁴⁶ Notons que le terme « dépêche » apparaît à de nombreuses reprises dans la plupart des carnets personnels dont nous disposons. On peut en citer quelques exemples : le journal de Frédéric Piton (10), celui de Renée de Riocour (14), d'Ernest Meininger (23), d'Isabelle Febvay (25) ou encore de Louis Lacroix (68).

⁴⁷ Sur ce point, voir BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, *op. cit.*, p. 214. On peut également penser à *Journal d'un voyageur pendant la guerre* de George Sand, notamment à l'entrée du 7 décembre 1870, dans laquelle elle se désespère des fausses rumeurs qui circulent : « On parle d'une nouvelle victoire sous Paris ; nous n'y croyons plus, on ne croit plus à rien, on devient fou. » (éd. du Castor Astral, 2004, p. 134).

différentes échelles (insuffler l'énergie nécessaire à la poursuite de la lutte au sein de la population Française pour l'un, asseoir son autorité sur les territoires occupés pour l'autre, gagner l'adhésion des opinions publiques européennes pour les deux en démontrant le bienfondé de son action, tout en rejetant la responsabilité de la poursuite de la guerre sur l'autre partie⁴⁸), que croire ? En revanche, que l'information soit fiable ou non, les commentaires directs ou indirects dont elle est l'objet permettent de saisir un ensemble complexe de positionnements au prisme duquel s'exprime la subjectivité de ceux qui écrivent la guerre au quotidien (bien que cette subjectivité soit à mettre en lien avec des éléments plus généraux : le contexte précis dans lequel elle s'exprime et, lorsque qu'il est possible de le déterminer, la sensibilité politique et / ou religieuse de celui qui écrit). Nous faisons ici le choix de restreindre notre analyse, aussi bien chronologiquement que d'un point de vue thématique. Tout d'abord, dans une société globalement favorable à la guerre (sans ériger la ferveur des va-t-en guerre en règle), certains des scripteurs auxquels nous avons affaire se distinguent par des positions plus mesurées, voire, parfois, une opposition plus ou moins marquée. La transition entre l'Empire et la République, dont la nouvelle est abondamment commentée dans nos sources, fera l'objet d'un second temps. Cette démarche vise, d'une part, à ne pas revenir sur des points abordés précédemment (contestations du commandement par les soldats, regards portés sur les Allemands par les populations envahies ou occupées, tensions dans Strasbourg assiégé, hostilité de certains provinciaux à l'égard de Paris, « capitale du vice »...) D'autre part, elle permet de concentrer le propos sur des moments politiques décisifs de la guerre de 1870 et sur la manière dont ils ont pu être reçus, aussi bien par les scripteurs eux-mêmes que par d'autres individus avec lesquels ils échangent ou, plus largement, par la communauté qui les entoure, dont ils notent et commentent parfois les réactions.

b) La guerre et l'Empire : des voix dissonantes

On l'a brièvement évoqué au chapitre 3, l'entrée en guerre suscite une certaine adhésion dans l'opinion publique française, malgré les limites pointées par Stéphane Audoin-Rouzeau. Nous nous sommes cependant restreint au point de vue de ceux qui ont fait la campagne. On y soulignait que l'idée d'un enthousiasme unanime aux accents triomphalistes devait être rejetée : oui, les Français consentent, dans leur ensemble, à l'entrée en guerre ; en réalité, toutefois, les regards portés sur l'entreprise de leur empereur et de la représentation

⁴⁸ *Ibid.*, p. 208 à 212.

nationale (où seuls 10 députés se prononcent contre le vote des crédits de guerre, au nombre desquels Adolphe Thiers et Jules Favre) sont plus diversifiés que dans la presse nationale ou dans la sphère politique. Certes, la rhétorique belliciste du parti de la guerre gagne une partie de l'opinion publique. Le témoignage d'Ernest Meininger à Mulhouse (qui se garde d'ailleurs de prendre position) – et, plus largement, les rapports de préfets à l'été 1870 – vont dans ce sens :

Hier soir, je me suis couché tard. Tout le monde était dans les rues, et l'enthousiasme était à son comble. Entre huit et neuf heures, une bande d'ouvriers et de jeunes gens ont parcouru les rues de la ville, deux par deux, au chant de la Marseillaise, que l'empereur a autorisé à chanter. Un grand gaillard marchait en tête, un drapeau déployé en mains, et tout le monde suivait en criant : à Berlin ! à Berlin » sur l'air des Lampions. On a aussi beaucoup hurlé : « Vive la France ! en bas (*sic*⁴⁹) la Prusse !⁵⁰

Cependant, dans notre échantillon, la réserve est plus souvent de mise ; en réalité, aucun de nos scripteurs ne se prononce aussi franchement en faveur de la guerre. Leur caractère représentatif est douteux, sans aucun doute ; cependant, la plupart des récits ne donnent pas lieu à une prise de position franche. Ils sont cependant plus nombreux à exprimer leur appréhension qu'à alimenter l'idée d'un élan patriotique qui, par ailleurs, ne fait aucun doute⁵¹. Geneviève Bréton évoque ainsi le 20 juillet une « horrible guerre » à laquelle ses pensées reviennent sans cesse. Marie-Anne de Fallois pleure au côté d'une mère dont le fils est mobilisé (notice du 22 juillet). Un peu moins d'une semaine après, elle est cependant bien plus explicite quant à son opinion sur la question (notice du 28 juillet) :

J'ai eu avec M. M. . une longue et ardente discussion sur la guerre. Le pauvre homme va devenir fou d'enthousiasme impérial et de rage contre les républicains. J'écoutais stupéfaite et je recevais en riant le torrent d'injures polies que me valaient mes opinions modérées. C'est pourtant triste d'entendre déraisonner à ce point. « Par cette heureuse guerre qui va aboutir à un triomphe éclatant, l'Empereur sauvera une seconde fois la France. M. Thiers mérite le supplice des infâmes, les gémonies sont trop douces pour des criminels tels que lui et Jules Favre. C'est à Berlin qu'on signera la paix, et que les nations proclameront en face des vaincus la loyauté et la grandeur des vainqueurs, la suprématie de la France, etc., etc. » Ces divagations ont duré deux heures, j'en avais mal à la tête. Ne pouvant arrêter le torrent de cette éloquence patriotique, j'ai simplement répondu :

⁴⁹ Précision apportée Ernest Meininger lui-même.

⁵⁰ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 5, p. 14.

⁵¹ Voir à ce sujet BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, *op. cit.*, p. 191 à 196, mais aussi AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 27-28.

– Nous verrons⁵² !

Elle n'est pas la seule. Loin d'être réservé, Ernest Frantz, assiégé à Strasbourg, ne trouve pas de mots assez durs à l'encontre du gouvernement impérial et des milieux cléricaux qu'il accuse de faire la promotion, par la guerre, de « la haine du catholique contre le protestant. » Il fustige ainsi l'empereur, l'accusant dans sa notice du 25 août (alors que la bibliothèque du Temple-Neuf vient d'être détruite par le bombardement) d'avoir « déclaré la guerre à la Prusse à l'improviste, en lui cherchant une véritable querelle d'Allemands. » Pour lui, l'effervescence de l'opinion publique s'explique davantage par « des journaux soudoyés » et une forme de manipulation : « Pour les exciter davantage, on les a enivrés de Marseillaise et d'autres chants qui, jusqu'alors étaient sévèrement prohibés comme manifestations républicaines⁵³. » Anticlérical et républicain – il rejoint d'ailleurs Marie-Anne de Fallois et d'autres sur ce dernier point – son hostilité au régime impérial ne surprend guère. Lui aussi opposé à Napoléon, Édouard Schuré exprime toute son amertume envers « les Chauvins de France et d'Allemagne » et marque plus généralement son rejet de la guerre (notice du 6 août) :

Quelle ironie ! Cette guerre jette un trouble dans l'esprit de tous les français qui pensent, qui aiment leur patrie et aussi l'Allemagne. Qu'espérer ? Que souhaiter ? Victoire de la Prusse ; humiliation, honte de la France (Sans doute elle serait la fin du Misérable qui nous commande, mais aux dépens de son peuple avili). Victoire de la France recrudescence des Napoléoniens en France.

Il renvoie ainsi les deux puissances et leurs peuples dos à dos :

Les deux peuples n'avaient pas de raison sérieuse pour se déclarer la guerre. Ils n'ont rien à se prendre ; les conquérants des 2 côtés ne sont qu'une poignée de traîne-sabres. Ce sont les gouvernants qui ont poussé les 2 peuples l'un contre l'autre.

Bien disposé à l'égard de l'Allemagne pour ses modèles littéraires et par nombre de ses fréquentations, le poète regrette que deux peuples qu'il aurait souhaité voir « se comprendre et de développer l'un par l'autre » commencent « par se massacrer à coups de mitrailleuses et de

⁵² FALLOIS (de) M.-A., *Lettres de direction du père L...*, op. cit., p. 79.

⁵³ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 129. L'ironie qu'il voit dans la reprise de la *Marseillaise* pour alimenter le patriotisme au sein d'un empire trouve un écho dans le journal d'Édouard Schuré : « Il est ridicule d'entendre chanter la Marseillaise par nos soldats quand on songe que c'est un Napoléon qui les pousse au carnage et qu'ils se battent en définition pour la dynastie. » (notice du 6 août 1870).

canon Croup⁵⁴. » On notera en outre son rejet sans équivoque de l'empereur : « Sois maudit, Napoléon ! » Puis, une semaine plus tard, alors que l'ennemi est en France : « Ô Napoléon, sombre génie de la France c'est toi qui l'aura poussée dans cet abîme⁵⁵. » Ainsi, entre modération et hostilité envers l'Empire, la guerre peut faire l'objet d'un accueil qui tempère sérieusement l'élan patriotique du début de l'été 1870. Sans doute l'exemple d'Édouard Schuré permet-il de souligner l'existence de liens plus étroits, ou du moins de la complexité de la relation qu'une partie des populations de la France de l'Est entretiennent avec les territoires outre-Rhin, leurs habitants et leur culture. Que des Strasbourgeois bénéficient de leurs relations pour se réfugier en Allemagne, à l'instar de la famille Zopff qui n'est sans doute pas seule dans ce cas en est d'ailleurs un indicateur. Rachel Chrastil ne dit pas autre chose d'une partie d'entre eux, qui peuvent, de manière complexe, s'identifier aussi bien à la France (notamment à la « tradition révolutionnaire », les Droits de l'Homme et le principe de nationalité tel qu'il s'impose alors) qu'à l'Allemagne sur le plan culturel⁵⁶. Pour la Lorraine, le constat est d'ailleurs similaire, comme le rappelle Gilberte Muller⁵⁷ pour introduire sa contribution au Colloque dirigé par Raymond Poidevin et Heinz-Otto Sierburg, que nous avons évoqué au début de notre étude. Elle évoque ainsi « une histoire longtemps commune, une parenté linguistique étroite entre la Lorraine du Nord et les territoires germaniques, une frontière dépourvue de bases naturelles [...] », qui contribuent à complexifier la relation entre des populations qui se retrouvent ainsi brutalement confrontées les unes aux autres. Nous renvoyons ici aux remarques que nous faisons au chapitre 1 concernant l'identification de nos scripteurs, en particulier ceux des territoires frontaliers.

En outre, la question se pose de la perception de l'Empire au moment où les perspectives s'assombrissent et, plus encore, lorsqu'arrive la nouvelle de sa déchéance. Là encore, il semble qu'il faille se garder de proposer des analyses trop tranchées d'emblée, tant les prises de position peuvent être complexes et connaître des variations importantes en fonction des espaces considérés et, surtout, d'un scripteur à l'autre.

c) À bas l'Empire, vive la République ?

Dès son arrivée au pouvoir, le gouvernement de la Défense nationale adopte une stratégie claire de rupture. Jules Favre développe un argumentaire en ce sens, destiné à

⁵⁴ Déformation de « Krupp ».

⁵⁵ Notice du 13 août.

⁵⁶ CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg...*, *op. cit.*, p. 6-7.

⁵⁷ MULLER G., « Les relations entre la Lorraine et l'Allemagne... », *op. cit.*, p. 161.

infléchir l'opinion publique européenne en faveur de la France et, sans doute, l'opinion française en faveur de la République : « Le roi de Prusse a déclaré qu'il faisait la guerre non à la France, mais à la dynastie impériale. La France libre se lève. » La suite de la tirade repose sur l'idée qu'une poursuite de la guerre par l'envahisseur serait dès lors illégitime, mais comporte aussi un avertissement : la France est prête à répondre au « défi » d'une poursuite des hostilités : « Nous ne céderons ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses⁵⁸. » Car, en France, après la stupeur, l'heure est globalement à la colère et à la rancœur et le triomphalisme des débuts, qui s'appuyait notamment sur le crédit en partie infondé dont jouissaient les armées impériales, fait place à « un profond sentiment d'amertume⁵⁹. » En réalité, le pessimisme met du temps à gagner l'opinion française, davantage en tout cas que pour le gouvernement et le Corps législatif – l'interdiction des correspondants de guerre sur le front, aux côtés de l'état-major l'explique en partie : difficile de se faire une idée précise de l'état de désorganisation dans lequel les opérations sont conduites. Cependant, on l'a vu, l'absence de victoires finit par laisser aussi bien les soldats au front que les civils à l'arrière⁶⁰. Il convient malgré tout de se montrer mesuré. Même dans la deuxième quinzaine d'août, même après les batailles sous Metz, la démoralisation n'est pas complète. C'est ce que suggère Stéphane Audoin-Rouzeau :

Au fond, les liens de la communauté nationale n'avaient été qu'incomplètement défaits par les déceptions du début de la guerre. On peut penser que la moindre victoire partielle, en cette fin du mois d'août, eût suffi pour en renouer les fils⁶¹.

Mais, on le sait, il n'y eut pas de victoire. Au contraire, le début du mois de septembre est marqué par la nouvelle de Sedan, de la déchéance de l'Empire et de la proclamation de la République. L'heure d'une condamnation sans équivoque de l'« aventurier » Napoléon, de son gouvernement et de ses généraux ? Et, à l'inverse, d'un nouvel élan inspiré par les tentatives de remobilisation de la République ? Là encore, des nuances s'imposent. Il est intéressant à cet égard de prêter attention aux réactions des scripteurs à l'annonce des nouvelles des 2 et 4 septembre. Au niveau national, elles sont contrastées. Les rapports de préfets mentionnés par Stéphane Audoin-Rouzeau en font largement état, au matin du 4 septembre : les habitants de Cahors y sont décrits comme « atterrés », tandis qu'une « immense émotion » s'exprime à Saint-Étienne. Ailleurs, comme à Nantes, Angoulême ou

⁵⁸ Proclamation du 6 septembre. Cf. aussi BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, *op. cit.*, p. 203.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 204.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 206-207.

⁶¹ AUDOIN-ROUZEAU S., 1870. *La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 138.

Tulle, c'est la « consternation » qui domine⁶². Mais l'attitude des populations demeure très hétérogène : ainsi, à Bordeaux, où le calme de la population est d'abord souligné, la statue de l'Empereur est déboulonnée et la garde nationale refuse de s'opposer aux révolutionnaires. De même à Marseille, pourtant calme le matin, où l'on proclame la République à l'hôtel de ville. Les populations des provinces cherchent également bien souvent à s'informer de l'ambiance à Paris. Comme le note Stéphane Audoin-Rouzeau, « La province n'en doutait guère : c'est à Paris que se jouait la survie de l'Empire⁶³. »

Quant à la proclamation de la République, l'historien évoque une « acceptation » globale de la population, mais avec des différences sensibles et ce, malgré une « opposition ouverte » marginale. Cependant, on ne saurait mettre sur le même plan milieux urbains et campagnes : dans les premiers, les républicains sont souvent majoritaires⁶⁴, tandis que les secondes sont davantage attachées à l'Empire et accueillent « froidement » le gouvernement de la Défense nationale, qui suscite parfois pour leurs habitants la crainte du spectre révolutionnaire de 1792 et 1793, quand d'autres s'y réfèrent avec des accents exaltés⁶⁵. En outre, on peut, là encore, souligner certaines spécificités des territoires que nous étudions. En effet, Quentin Deluermoz rappelle qu'au Nord et à l'Est, le bonapartisme est solidement implanté à la veille de la guerre, notamment en Alsace⁶⁶, si l'on se réfère aux résultats des élections législatives de 1869 et aux résultats du sénatus-consulte de mai 1870. Il s'appuie notamment pour cela sur les cartes qui accompagnent l'ouvrage que Louis Girard et son équipe ont consacrées aux premières⁶⁷). Certes, dans les grandes villes, le triomphe des républicains est assez net : ils sont en effet largement majoritaires à Paris, Lyon, Marseille ou encore Bordeaux pour ne citer qu'elles. Mais tous les pôles urbains n'ont pas suivi cet exemple, en particulier dans le Grand Est actuel, au cœur de notre étude : à Strasbourg, les libéraux l'emportent, mais les « Officiels et officieux » n'y obtiennent pas moins un score relativement élevé. Le même constat est valable à Nancy. À Metz, Reims, Charleville-Mézières ou encore Sedan, c'est en revanche bien l'Empire qui s'impose. D'une manière

⁶² *Ibid.*, p. 139.

⁶³ *Ibid.* Pour l'ensemble de ce passage, voir p. 140-141.

⁶⁴ Comme le souligne Quentin Deluermoz, l'événement n'est pas uniquement parisien ; il a même une « primauté provinciale » : indépendamment de la capitale, Lyon et Marseille proclament également la République ; à Toulouse, un révolutionnaire est imposé à la préfecture le 4 ; à Grenoble, le conseil municipal, pourtant formé de libéraux opposés à l'Empire, est expulsé et remplacé par une commission municipale. (DELUERMOZ Q., *Le Crépuscule des révolutions*, Paris, Seuil, 2012, p. 319).

⁶⁵ AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre...*, *op. cit.*, p. 155. Voir également l'ouvrage de Quentin Deluermoz, cité précédemment (p. 325).

⁶⁶ DELUERMOZ Q., *Le Crépuscule des révolutions...*, *op. cit.*, p. 300.

⁶⁷ GIRARD L., *Les élections de 1869*, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie, 1960. Nous renvoyons aux quatre cartes détachées qui font la synthèse des résultats à l'échelle nationale.

générale, l'aire géographique de notre étude est marquée par une victoire assez nette du régime, alors qu'à l'échelle nationale, l'écart est assez resserré (4 438 000 voix pour l'Empire, 3 355 000 pour l'opposition⁶⁸). Lunéville ou les communes du sud du Haut-Rhin, Mulhouse en tête, sont remportées par les démocrates, mais elles font plutôt figure d'exception au sein des territoires que nous étudions. Du reste, en mai 1870, le plébiscite confirmait ce succès du régime impérial au Nord et à l'Est du pays, tandis que l'implantation du républicanisme se renforçait à Paris ou encore à Marseille⁶⁹.

L'accueil pour le moins réservé qui est fait à la République chez certains de nos scripteurs n'a ainsi rien de surprenant, même s'il faut se garder de les généraliser à l'ensemble de leurs concitoyens. Ainsi, Louis Lacroix à Nancy et Henri Jeandelize à Metz manifestent dans leurs carnets une hostilité sans équivoque pour le nouveau régime, auquel ils ne prêtent aucune légitimité. Le premier s'inquiète par exemple d'un gouvernement né de l'émeute (notice du 7 septembre) :

Ce n'est pas seulement une dynastie fatale que l'on a balayée dans des circonstances que l'on pourrait dire atténuantes, mais c'est le Corps législatif, le Sénat, la représentation nationale elle-même, enfin tous les pouvoirs qui ont disparu devant une émeute d'où est sorti, je ne sais comment encore, le pouvoir nouveau qui nous gouverne. Ainsi c'est bien le procédé révolutionnaire qui a repris son œuvre avec sa violence habituelle et qui fait plus de ravages, en un jour, dans notre pauvre société ouverte à ses invasions périodiques, que les Prussiens par leur séjour prolongé dans nos cités et nos campagnes. Il n'a rien laissé debout de ce qui existait avant son dernier coup de main. Il a fait table rase pour offrir à la nation, comme instrument de salut, des hommes qui ne sont rien, qui ne pourront rien, et qui ne resteront aux affaires que le temps qu'il faudra pour qu'on les renverse⁷⁰.

Du côté d'Henri Jeandelize, la critique porte aussi bien sur le procédé que sur la nature du régime (notice du 12 septembre) :

Voilà la France livrée à l'étranger et Paris livré aux passions révolutionnaires. L'Empire renversé et le pouvoir occupé par des aventuriers qui depuis plusieurs années prêchent à la nation le mépris de l'autorité, le mépris de la religion. Ils veulent refaire l'éducation du peuple et leur influence ne l'a conduit jusqu'à présent qu'au matérialisme, au désordre et à l'immoralité. Ces gens ne nous parlent que de progrès et de civilisation et jamais nos prisons, nos établissements d'aliénés et de correction, nos bagnes n'ont été plus peuplés. Y a-t-il en

⁶⁸ MILZA P., *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2004, p. 557.

⁶⁹ DELUERMOZ Q., *Le Crépuscule des révolutions...*, *op. cit.*, p. 304-305.

⁷⁰ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, *op. cit.*, p. 160-161.

France un homme qui pourra sauver la France et la faire sortir de tout ce chaos ? Malheureusement l'éducation voltairienne et les idées égalitaires ont tellement influé sur les générations de notre siècle que nous ne voyons sortir aucune intelligence supérieure capable de dominer les événements, de diriger le pays. Le niveau égalitaire de 93 a passé sur nous et a maintenu dans la foule les intelligences qui cherchaient à s'élever. On a combattu et détruit comme une puissance tyrannique l'autorité qu'exerce la supériorité du talent et de l'intelligence et nous sommes livrés à la tyrannie bien autrement insupportable des foules qui sont toujours prêtes à se laisser conduire par le premier professeur d'immoralité qui les flatte.

On ne s'étonnera pas, à la lecture de ce passage, de l'accueil favorable qu'il réserve aux résultats des élections législatives de février :

À part quelques centres de population qui ont envoyé des députés radicaux, la majorité de la chambre française est monarchique et veut la paix ; malgré la pression que Gambetta et le parti démagogique a exercé sur les élections, malgré la désorganisation de tous les services publics qui sont dirigés par des avocats ou écrivains démagogues⁷¹.

Dans ces deux cas, les nouvelles de la défaite de Sedan et de l'avènement de la République sont presque simultanées : si le premier qualifie la lignée impériale de « dynastie néfaste », la critique semble bien plus sévère à l'encontre des républicains. C'est encore plus net chez le second, qui semble réserver ses faveurs aux légitimistes plutôt qu'au « parti démagogue. » et à Gambetta, qu'il qualifie volontiers de « dictateur. » En témoigne encore ce passage, tiré de la notice du mois précédent :

Il y a 78 ans que nous avons décapité la liberté dans la personne du meilleur des rois. La France recueille aujourd'hui le fruit de la semence révolutionnaire, elle a foulé aux pieds le principe d'autorité pour se jeter dans l'anarchie.

On peut rapprocher ces prises de positions de celles de Renée de Riocour, qui manifeste un dégoût proche de celui de Jeandelize pour les mouvements insurrectionnels. Elle revient avec ironie sur la proclamation de la République (notice du 9 septembre) :

C'est le Dimanche 4 7^{bre} que la République aura été proclamée et la dépêche ne dit pas : « par la chambre » mais « à la chambre » ce qui nous porte à croire : que n'ayant pas la majorité, les meneurs n'auront rien trouvé de mieux que d'y amener le faubourg de Belleville par exemple, qui n'est jamais en retard pour ces sortes de choses. Cependant étant sans le moindre détail,

⁷¹ Notice de février 1871.

nous en sommes réduits à supposer comme possible et très probable cette manière d’agir plus expéditive à coup sûr que légale⁷² !

Ces réactions ne surprennent pas en général. Quentin Deluermoz a rappelé que les républicains, majoritaires dans les villes, sont minoritaires à l’échelle nationale, notamment « dans les campagnes ou dans de vastes ensemble régionaux. » Certains passages tirés de nos sources illustrent bien la frilosité de certains à l’égard d’ « un gouvernement de la Défense nationale sans légitimité et trop parisien », malgré un réel ancrage dans certaines villes provinciales. Le conservatisme politique n’entraîne pas systématiquement le rejet, mais à tout le moins « un attentisme prudent⁷³. » Chez les légitimistes et les orléanistes, la tendance au rejet fut sans doute plus marquée, sans être systématique au départ. Les réactions de Jeandelize et de Renée de Riocour peuvent ainsi être relativisées ; cependant, « les choix préfectoraux », mais surtout « les multiples actes anticléricaux commis dans les villes républicaines », puis, à terme, « l’accumulation des défaites » du régime transitoire n’arrangèrent rien. On notera en outre que ces deux écrits alimentent l’idée d’ « une lecture eschatologique » selon laquelle la France, par ses défaites et l’invasion, trouvait une « juste punition divine » dans l’humiliation infligée par l’ennemi de la « volupté licencieuse de l’Empire » et du « rejet de la religion⁷⁴. » En témoigne l’évocation d’un sermon de Jean-François Massillon⁷⁵ chez Renée, dans lequel ce dernier revient sur deux défaites françaises en 1706, lors de la guerre de succession d’Espagne (Ramillies et Hochstett), dans lesquelles elle semble voir une analogie avec la défaite de 1871 :

[...] la colère de Dieu éclate sur nos crimes : leur énormité est enfin montée jusqu’au trône de ses vengeances, il a regardé du haut de sa demeure éternelle et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous !.. Il a regardé du haut du ciel et il a vu... un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter... Et alors, il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère : il a fait périr par le glaive de nos ennemis nos enfants, nos Époux, nos frères et nos proches ; Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige, il a fait échouer nos projets et nos prospérités passés n’ayant été pour nous que des motifs d’orgueil et de dissolution, Il a eu

⁷² DELUERMOZ Q., *Le Crépuscule des révolutions...*, *op. cit.*, p. 320 : Comme Henri Jeandelize, Renée de Riocour fait un amalgame entre république et mouvements de foule violente, qui témoigne surtout d’un imaginaire dans lequel la république est forcément liée à des coups de force populaires. Bien entendu, les révolutions antérieures ne leur donnaient pas tort ; mais, le 4 septembre, le changement de régime se passe de manière relativement calme.)

⁷³ *Ibid.*, p. 325.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 326.

⁷⁵ Jean-François Massillon (1663-1742), évêque de Clermont.

recours aux châtiments, afin que si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à nos afflictions et à nos peines⁷⁶ [...]

De manière très nette, Renée de Riocour, fervente catholique et représentante d'une noblesse traditionnaliste (ses nombreuses références aux Psaumes et, ici, à Massillon le soulignent bien), est porteuse, au sein de notre corpus, d'une discours réactionnaire, que l'on peut rapprocher de celui d'Henri Jeandelize. Bien entendu, ces réactions sont plutôt marginales et sont tempérées par des discours plus favorables au régime du 4 septembre. Ernest Frantz, tout comme Frédéric Piton font état de maisons qui « se pavoisent » dans Strasbourg assiégé, en guise d'accueil de la République (la nouvelle est connue le 12 septembre par l'ensemble de sa population). Le premier, républicain affirmé, manifeste un espoir certain, quoique modéré :

Quel dommage que la République soit proclamée quand nous sommes dans une situation si triste ! Puisse-t-elle sauver la France, nous délivrer enfin ! Si nous pouvions un jour pavoiser pour une victoire ! Si nous étions à la fois délivrés de l'Empire et des Prussiens ! Mais il y aurait de quoi en perdre la tête ! On n'ose s'arrêter à l'idée de tant de bonheur, cela vous fait retomber dans la réalité plus bruyante que jamais, cette nuit l'artillerie fait rage⁷⁷ !

Le même jour, Frédéric Piton ne croit pas en un succès républicain dans le contexte français. S'il juge la république comme la forme « la plus juste et la plus rationnelle de gouvernement », il estime que la situation exigerait plutôt « une monarchie avec un prince d'Orléans » qui renforcerait les « chances d'intervention diplomatique de la part des puissances⁷⁸. » De son côté, Marie-Anne de Fallois exprime à la fois sa satisfaction et l'espoir d'un réveil⁷⁹ dans son journal, le 10 septembre, bien qu'elle ne croie nullement en sa pérennité, faisant écho au bibliothécaire strasbourgeois :

Moi, je suis contente, et si la paix était signée je serais tout à fait satisfaite. J'aime la République, elle va généreusement sauver la France pour la troisième fois ; c'est son rôle, et elle le remplira si bien qu'il sera court. La reconnaissance n'est pas qualité française. L'État aussi mettra la République à la porte, c'est sûr, les trois quarts des Français ne seront jamais républicains. Il leur faut une monarchie constitutionnelle⁸⁰.

⁷⁶ Notice du 22 février 1871.

⁷⁷ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 179.

⁷⁸ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. 152.

⁷⁹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande...*, op. cit., p. 208.

⁸⁰ FALLOIS (de) M.-A. *Lettres de direction du père L...*, op. cit., p. 211.

Ainsi, sans préjuger de leur représentativité au niveau national, nos sources font état de la complexité de l'opinion concernant la fin de l'Empire et l'avènement de la République. L'idée d'une condamnation univoque de Napoléon (même après sa chute) comme celle d'un accueil favorable à la République doivent être prises avec précaution et tenir compte de différentes réserves : on peut désapprouver la conduite de la guerre par les autorités impériales sans se réjouir de la chute de Napoléon. Chez ceux qui craignent pour l'ordre, la République peut évoquer des périodes troubles de l'histoire, auxquels s'attachent certains fantasmes, notamment celui d'une connivence avec les mouvements révolutionnaires. En mai 1871, la répression des communards par les responsables de la III^e République fera à cet égard office de clarification. Quentin Deluermoz, à ce sujet, rappelle l'expression d'Adolphe Thiers pour qualifier l'action des 26 tribunaux chargés de juger la Commune à Paris, « la plus grande entreprise judiciaire du XIX^e siècle français. » et souligne qu'elle visait à « criminaliser l'événement » et à éviter que l'on puisse « lui reconnaître après coup une sorte de légitimité⁸¹. »

⁸¹ DELUERMOZ Q., *Le crépuscule des révolutions...*, *op.cit*, p. 361.

B) TEMOIGNAGES

Dans le *Dictionnaire de l'autobiographie* dirigé par Françoise-Simonet Tenant, Jean-Louis Jeannelle souligne toute la complexité de la notion de témoignage et, plus précisément, les difficultés que pose sa constitution en genre littéraire, malgré des écrits théoriques qui ont fait date, depuis Jean Norton Cru aux récents travaux d'Éléonore Reverzy, consacrés à la Commune :

L'existence aujourd'hui d'un certain canon, centré principalement autour de la représentation des camps de concentration et d'extermination¹, et étendu aux guerres de décolonisation ou aux exterminations contemporaines (tel le génocide des Tutsis, en 1994, auquel Catherine Coquio a consacré un essai, *Rwanda. Le réel et les récits*), ne doit toutefois pas masquer la difficulté qu'il y a à définir, partant à délimiter, l'extension du témoignage en tant que genre littéraire².

La définition la plus succincte est probablement celle de Renaud Dulong qui parle de « récit certifié par la présence à l'événement raconté³. » On retrouve le plus souvent ce critère de temporalité : le temps de l'expérience ne pourrait être le temps de témoignage. « Récit rétrospectif⁴ » pour Jean-Louis Jeannelle, « récit ultérieur⁵ » pour Carole Dornier, la conception du genre testimonial présuppose une démarche de la part de celui qui s'exprime ; cependant, Éléonore Reverzy relève une certaine insuffisance de ce cahier des charges, en particulier pour qualifier son corpus, dans lequel il n'y a « que peu de rétrospection, mais une écriture quotidienne et majoritaire « à chaud⁶. » Il en résulte la nécessité d'« appréhender le témoignage non comme un genre, mais comme un mode avec la souplesse que ce terme permet d'introduire⁷. » C'est également la teneur des perspectives esquissées par Jean-Louis Jeannelle qui, au sujet des travaux de Catherine Coquio, évoque le « caractère transgénérique

¹ Notamment les ouvrages d'Annette Wieviorka dans les années 1990 : *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992 et *L'Ère du témoin*, *op. cit.* Dans le champ de la littérature, on peut également citer la thèse de Charlotte Lacoste (*Le témoignage comme genre littéraire*, *op. cit.*).

² JEANNELLE J.-L., « Témoignage », in SIMONET-TENANT F., *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 762.

³ DULONG R., *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 11.

⁴ JEANNELLE J.-L., « Pour une histoire du genre testimonial », *Littérature*, n°135, sept. 2004, p. 94.

⁵ DORNIER C., « Le genre du témoignage dans les écrits du XVIIIe siècle : de la déclaration d'intention à l'effet de réception », in GAUDARD F.-C. et SUAREZ M. (dir.), *Formes discursives du témoignage*, Toulouse, Éditions universitaires du sud, 2004, p. 42).

⁶ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 19.

⁷ *Ibid.*, p. 16.

du témoignage qui « traverse » [...] les genres à la première personne, avec lesquels il s'est souvent confondu (Mémoires, récit de voyage, journal, lettres⁸) [...] »

C'est cette perspective « transgénérique » que nous retiendrons pour aborder l'entreprise testimoniale dans le second temps de cette partie, consacrée à l'écriture de 1870 à la première personne. Nous nous appuyerons pour cela sur le corpus annoncé dans le chapitre 1 (soit des écrits qui relèvent tous, au moins en partie, de l'écriture en guerre), auquel nous ajouterons 11 récits postérieurs à la guerre, qui relèvent du genre des Mémoires⁹. Nous envisageons la définition du témoignage en un double mouvement, de l'intérieur vers l'extérieur, soit de l'individu vers la collectivité (en somme, le récit devient une action dans laquelle l'intentionnalité de son auteur peut être dégagée) et de l'extérieur vers l'intérieur, soit de la collectivité vers l'individu. Le lectorat, composé de curieux ou d'historiens, confère ainsi une portée testimoniale au récit (le critère n'est donc plus seulement l'intention de l'auteur, mais la réception de son écrit ou la portée testimoniale que lui confère un tiers, lorsque celui qui a vécu les faits n'est pas à l'origine de sa publication). Marie-Claire Vitoux considère Ernest Frantz comme un « témoin engagé » du siège de Strasbourg. Pourtant, qu'est-ce que son récit, du moins au départ, sinon un journal écrit *in medias res*, en l'occurrence sous les bombes ? Et si le manuscrit original a fait l'objet d'une reprise, si l'écriture procède de différentes strates, comment attester avec certitude de sa volonté de le publier, alors même que le nom de l'auteur n'a pu être retrouvé qu'au terme d'une véritable enquête¹⁰ ? Et comment mesurer la part de rétrospection dans la version finale de son manuscrit ? Du reste, cette section portera moins sur le contenu détaillé de ces récits – la saisie individuelle des expériences collectives de la guerre de 1870 est au cœur de notre seconde partie – que sur les processus de constitution de soi en témoin (autorisation), ainsi que les dynamiques de « fabrication du document¹¹ » destiné au public, qui fondent la

⁸ JEANNELLE J.-L., « Témoignage », *op. cit.*, p. 763. Pour la référence à Catherine Coquio, voir : « Le récit du rescapé est un genre littéraire » ou le témoignage comme « genre de travers » ?, *La Licorne* [En ligne], Les publications, Collection La Licorne, 2007, Les Genres de travers, ÉCRITURE ET PENSER LE GENRE, mis à jour le : 03/07/2008, URL : <https://licorne.edel.univ-poitiers.fr:443/licorne/index.php?id=4180>.

⁹ Nous reprenons ici la distinction proposée par Jean-Louis Jeannelle : « Par commodité, je respecterai les conventions suivantes : la majuscule sera réservée aux écrits relevant de ce genre littéraire, les « Mémoires » [...] La minuscule s'appliquera au nom commun féminin pluriel, les « mémoires » et désignera tout réseau de mémoire collective, ainsi que le veut un usage communément admis de nos jours. Le masculin avec minuscule désignera des écrits dont la fonction est administrative, documentaire ou scientifique et le féminin singulier, la faculté humaine de remémoration. L'usage discriminant de la majuscule s'appliquera aussi au genre des « Souvenirs » [...] » (*Écrire ses mémoires...*, *op. cit.*, p. 8). Nous considérons donc les « Souvenirs » comme des « Mémoires ».

¹⁰ VITOUX M.-C., in BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, *op. cit.*, p. 11 à 13.

¹¹ *Ibid.*, p. 13.

véridicité des récits que nous considérons ici. Après un point sur le corpus, notre développement s'organisera ainsi autour de ces deux axes. Dans nos analyses, nous n'opérerons par ailleurs pas de distinction fondamentale entre les journaux écrits au jour le jour et les écrits rétrospectifs. En effet, si la question s'est posée, une telle classification tend à être inopérante pour notre corpus, pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que, répétons-le, le contenu n'est pas ici au cœur de l'analyse. Or, dans de nombreux cas, les avant-propos des journaux et des Mémoires sont tout à fait similaires et reprennent à peu près les mêmes conventions, tant pour la présentation de soi que pour celle du témoignage. Ensuite, les Mémoires s'appuient parfois – en tout cas aux dires de leur auteur – sur des notes prises durant la guerre, affirmation invérifiable, mais qui tend à suggérer une véritable porosité entre les genres ; cette suggestion est d'autant plus forte que le constat inverse peut être fait : même lorsque les journaux publiés sont présentés comme des écrits « bruts » sans modification, un travail d'édition est, la plupart du temps, nettement identifiable (division en chapitres, notes, documents qui ont pu être ajoutés de manière postérieure, notices biographiques, dédicaces...) Enfin, parce que les enjeux dont ils sont porteurs sont sensiblement les mêmes : préserver un événement traumatisant et les mémoires de ceux qui l'ont vécu de l'oubli, apologie des armées françaises, condamnation de la barbarie de l'ennemi... le moment du témoignage peut certes influencer sur sa véridicité (omissions, sélections), mais assez peu, semble-t-il, sur les missions dont il est investi.

1) Entre écritures « à chaud » et Mémoires

a) Sélection des sources

Pour cadrer au mieux notre analyse du geste ou, selon le cas, de l'entreprise testimoniale, il nous a d'abord fallu définir les contours du corpus à partir duquel nous entendions travailler. Afin de ne pas nous perdre dans des débats insolubles quant aux intentions de chaque scripteur, notre premier choix a été de ne sélectionner que des sources qui, d'une manière ou d'une autre, s'auto-réfléchissent, c'est-à-dire qu'elles comprennent une ou plusieurs références claires à elles-mêmes (de la part de l'auteur du texte, de l'auteur de la publication lorsqu'il ne s'agit pas de la même personne, de l'éditeur ou, éventuellement, d'une personnalité qui, par la caution qu'il y apporte, lui donne un surcroît de légitimité). Pour les publications, cela passe par la présence d'un paratexte (avant-propos, introduction, note au lecteur, notice biographique comprenant des références à l'élaboration de l'écrit), qui permet de saisir au moins l'un des paramètres suivants : le contexte d'écriture, le ou les

objectif(s) poursuivis par l'auteur dans ce contexte, le ou les objectif(s) de la publication, un ou plusieurs éléments de mise en scène du scripteur dans son rapport à son écrit (processus d'autorisation, appels à l'indulgence, revendication de la simplicité de l'écriture, rejet ou non de l'écriture de soi), ainsi que tout élément par lequel le scripteur souligne sa posture de témoin légitime de la situation à laquelle il a été confronté, individuellement ou (le plus souvent) en tant que membre d'un collectif (le régiment, la population assiégée, etc¹²), position qui peut d'ailleurs également être légitimée par un tiers, en particulier lorsque le scripteur n'est pas lui-même l'auteur de sa publication. Nous avons ainsi discriminé le corpus présenté dans notre première partie – nous proposons plus loin un tableau, qui permettra d'appréhender plus efficacement l'échantillon retenu.

Par ailleurs, comme nous l'avons indiqué en préambule de cette dernière sous-partie, nous ajoutons à notre corpus un ensemble restreint de textes rétrospectifs, qui ont été écrits, ou au moins mis en forme dans leur version définitive une fois achevée l'action qu'ils décrivent. Ces récits, au passé, sont souvent intitulés « Souvenirs » (bien que l'appellation puisse prêter à confusion dans certains cas : l'auteur peut considérer son journal, même dans sa forme première, comme des « souvenirs » parce qu'il les publie plusieurs années après la guerre. Inversement, des Mémoires peuvent être présentés comme des journaux, parce qu'ils reposent sur une écriture au jour le jour au moment des faits¹³). Tous ont été publiés entre 1870 pour le plus ancien et 1913 pour le plus récent. S'y ajoutent quatre manuscrits, dont deux auxquels nous nous sommes déjà référés : les souvenirs d'Albert Sanné, qui ne sont pas précédés d'autre préambule que des notes prises sur le vif par le jeune ambulancier lors du blocus de Metz – l'utilisation des secondes pour élaborer les premiers est suffisamment évidentes pour considérer qu'elles se réfèrent les unes aux autres – ainsi que les souvenirs d'une mère à ses enfants, portant sur le siège de Strasbourg.

¹² À cet égard, Renaud Dulong a bien souligné des différences dans le « degré de mobilisation » du témoin (en distinguant les verbes « voir » et « observer »). L'exemple de l'événement sportif qu'il mobilise est, à cet égard, tout à fait révélateur : l'implication du spectateur n'est pas la même que celui des arbitres qui « se mettent en position de voir un type d'événement susceptible de modifier le déroulement de la compétition, et maintiennent leur attention sur son occurrence éventuelle ». Cf. DULONG R., *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 33-34. Chez les assiégés strasbourgeois, cette distinction peut également être faite : Frédéric Piton, lui, adopte bien une position d'observateur, scrutant le détail des événements depuis une position surplombante. Sa description du bombardement n'est ainsi pas la même que celle du témoin encavé, sur le qui-vive, mais plus passif, alors qu'il s'agit bien du même événement.

¹³ Voir pour cela DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort...*, *op. cit.*, (il s'agit en fait d'un journal) et, à l'inverse MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier militaire en 1870 et 1871*, 1891, 1872 (il s'agit en fait de Mémoires).

b) Présentation de l'échantillon

Le sous-ensemble sur lequel nous nous appuyons ici mêle donc écriture « à chaud » et écriture rétrospective ; nous envisagerons ainsi la notion de témoignage à la fois comme une entreprise délibérée où l'individu s'autorise souvent au nom du groupe qu'il entend représenter, mais également comme une posture, adoptée volontairement ou non dans la saisie du présent de la guerre, en ce qu'elle rend bien compte d'une expérience collective, saisie au ras du sol et plus ou moins instantanément par le scripteur qui devient un observateur pour l'occasion. L'exemple de Frédéric Piton, auquel nous nous sommes déjà référés à plusieurs reprises, est peut-être l'un des plus frappants, puisqu'il cherche volontairement à se mettre en situation de voir, d'entendre et de sentir le quotidien de sa ville assiégée. Nous aboutissons à un échantillon substantiel de 28 textes, dont 11 Mémoires (neuf publications et deux manuscrits) ; nous y ajoutons 17 écrits qui, pour autant que l'on puisse en juger relèvent de l'écriture en guerre¹⁴ (16 publications et un manuscrit, celui d'Ernest Frantz, qui a fait l'objet d'une publication récente, que nous avons déjà mentionnée à plusieurs reprises).

- Imprimés

Mémoires					
Auteur / sexe	Titre	Avant-propos	Expérience décrite	Nombre d'éditions	Date de publication
Bour (abbé)	<i>Les souvenirs de M. L'Abbé Bour</i>	Par l'auteur de la publication (E. Jovy)	Invasion, occupation	1	1913
Cappé Georges	<i>Souvenirs de 1870. La mobile de Vitry</i>	Par l'auteur du récit lui-même	Campagne	1	1887
Dickhaut Frédéric	<i>Souvenirs de la campagne 1870-1871</i>	Par l'auteur lui-même	Campagne	1	1887
Habert de Ginestet C.	<i>Souvenirs d'un prisonnier de</i>	Dédicace à son fils par l'auteur lui-	Campagne, captivité	1	1898

¹⁴ Derrière l'apparente simplicité du cloisonnement entre journal et Mémoire, le premier relevant en théorie de l'écriture au jour le jour, le second de l'écriture rétrospective, une véritable porosité entre les deux peut être mise en évidence : l'exemple d'Albert Sanné montre la proximité qu'il peut y avoir entre des notes prises sur le terrain et les « souvenirs » qui en résultent. À l'inverse, pour les journaux – ainsi que nous l'avons souligné précédemment – l'identification du moment d'écriture est presque toujours sujette à caution. L'usage parfois indifférent du terme « journal » pour qualifier un écrit postérieur à la guerre, ou, inversement, du terme « souvenirs » pour qualifier un journal écrit au présent en est un bon révélateur.

	<i>guerre en Allemagne, 1870-1871</i>	même			
Meissas (abbé)	<i>Journal d'un aumônier militaire en 1870 et 1871</i>	Avis relatif à l'édition de 1891 par l'auteur lui-même Avant-propos à l'édition de 1872 par l'auteur lui-même	Campagne	Au moins 3	1891 (précédente édition en 1872)
Mény Édouard	<i>Le siège de Belfort, 1870-1871</i>	Par l'auteur lui-même	Siège de Belfort	1	1871
Monod Gabriel	<i>Allemands et Français. Souvenirs de campagne</i>	Par l'auteur lui-même	Campagne	1	1872
Schneegans Auguste	<i>Strasbourg ! Quarante jours de bombardement par un réfugié strasbourgeois</i>	Par l'auteur lui-même	Siège de Strasbourg	1	1871
Sieffermann (docteur)	<i>Souvenirs de l'Année Terrible</i>	Par l'auteur lui-même	Invasion, occupation	1	1910
Écriture au jour le jour					
Auteur	Titre	Avant-propos	Expérience décrite	Nombre d'éditions	Date de publication
Belin Lucien	<i>Le siège de Belfort</i>	Par l'auteur lui-même	Siège de Belfort	1	1871
Boissière Camille	<i>Tué à Sedan : lettres d'un sous-lieutenant recueillies par un ami</i>	Par Émile Boissière (père du scripteur, auteur). Lettre de Guizot. Extrait d'un article de Jules Janin ¹⁵ au	Campagne	Au moins 3	1875

¹⁵ Jules Janin (1804-1874) travailla comme journaliste pour de nombreux périodiques célèbres (La Revue de Paris, la Revue des deux Mondes, le Figaro notamment). Dans les années 1830, il devient critique au Journal

		sujet de la publication.			
Bonnefoy Marc	<i>Strasbourg en 1870. Notes et impressions d'un officier pendant le siège</i>	Par Lucien Bonnefoy	Siège de Strasbourg	1	1911 (20 exemplaires)
Chalert Alexandre	<i>Impressions d'un soldat. La campagne de 1870 racontée par un lieutenant alsacien pendant sa captivité à Mersebourg</i>	Préface de son neveu, Félix Blumstein fils	Campagne	1	1908
Doll Édouard	<i>Journal du siège de Belfort</i>	Notice biographique de l'éditeur	Siège de Belfort	1	1909
Duc Lucien	<i>Souvenirs du siège de Belfort</i>	Par l'auteur lui-même + dédicace à son oncle	Siège de Belfort	1	1871
Febvay Isabelle¹⁶	<i>Le Défense de Besançon. Journal d'une ambulancière</i>	Par l'autrice elle-même Préface par le général Hardy de Périni	Invasion / occupation	1	1912
Flamarion A. (docteur)	<i>Le livret du docteur. Souvenirs de la campagne contre l'Allemagne et la Commune, 1870-1871</i>	Par l'auteur lui-même	Campagne	1	1872
Gluck Émile	<i>Guerre de 1870. Le 4^e bataillon du Haut-Rhin. Journal d'un sous-officier</i>	Dédicace par l'auteur à ses anciens camarades Introduction	Campagne	Au moins 2	1873 et 1908

des Débats, activité qui lui vaudra une solide réputation et le surnom de « prince des critiques. » Il est élu à l'Académie française en 1870, en remplacement de Sainte-Beuve.

¹⁶ Pour les récits faits pas des femmes, nous faisons le choix de mettre le nom en gras, aussi bien pour les imprimés que pour les manuscrits, afin de bien faire ressortir leur caractère relativement exceptionnel, aussi bien dans ce sous-ensemble que de manière plus générale.

		par l'auteur lui-même			
Juillard- Weiss Henri	<i>Notes journalières concernant l'Ambulance de Mulhouse à l'armée de l'Est</i>	Par l'auteur lui-même Lettre de J. Ehrmann, ancien chef son ambulance au sujet de ses notes brutes (1905)	Campagne	1	1908
Lacroix Louis	<i>Journal d'un habitant Nancy pendant l'invasion 1870-1871</i>	Par l'auteur lui-même	Invasion / occupation	1	1873
Mathey P.	<i>Le bombardement de Strasbourg raconté par un témoin oculaire</i>	Par l'auteur lui-même	Siège de Strasbourg	Au moins 2	1870
Meininger Ernest	<i>Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871</i>	Par l'auteur lui-même	Invasion / campagne	1	1895
Piton Frédéric	<i>Siège de Strasbourg, journal d'un assiégé</i>	Préface par l'éditeur Notice biographique par Alfred Touchemolin ¹⁷	Siège de Strasbourg	1	1900
Sée Julien	<i>Journal d'un habitant de Colmar (Juillet à Novembre 1870)</i>	Par l'auteur lui-même (sept. 1883)	Invasion / occupation	1	1884
Anonyme	<i>Journal d'un assiégé strasbourgeois</i>	Petite notice introductive dans le premier numéro où paraît le	Siège de Strasbourg	1	1870

¹⁷ Alfred Touchemolin (1829-1907) est un peintre, dessinateur et graveur français. Il illustre et annote la publication du journal de Frédéric Piton, dont il a notamment fait le portrait en 1851.

		feuilleton			
--	--	------------	--	--	--

- Manuscrits

Mémoires				
Auteur	Titre	Avant-propos	Expérience décrite	Date
Anonyme	<i>Souvenirs – À mes enfants</i>	Préambule non séparé du texte	Siège de Strasbourg	?
Sanné Albert	<i>Souvenirs sur le siège de Metz en 1870</i>	-	Siège de Metz	1893
Ivan Obrecht	<i>Journal d'un mobile</i>	Par l'auteur lui-même	Campagne	1873 ?
Écriture au jour le jour				
Auteur	Titre	Avant-propos	Expérience décrite	Date
Frantz Ernest	-	Par l'auteur lui-même	Siège de Strasbourg	1872 (?), publication scientifique en 2011.

- Rareté de l'écriture féminine

Un constat s'impose comme une évidence : la surreprésentation de l'écriture masculine. La seule catégorie pour laquelle elle puisse être relativisée, nous l'avons vu en première partie, concerne les textes strictement cantonnés à la sphère privée, aussi bien par la forme que par leur portée. Autrement, l'écriture féminine est principalement une écriture au jour le jour, attachée au cadre familial (à l'exemple de Renée de Riocour). L'échantillon retenu ne présente qu'une seule exception, celle d'Isabelle Febvay¹⁸ – mais elle n'est manifestement pas à l'initiative de l'entreprise éditoriale dont son journal a fait l'objet. La publication n'est possible, en quelque sorte, qu'avec le « patronage » du Général Hardy de Périni, qui lui confère une forme de légitimité. Un autre exemple, que nous n'avons pas retenu dans notre corpus, est celui de Marie-Antoinette Lix, que nous avons évoquée au chapitre

¹⁸ D'autres exemples existent pour la guerre de 1870. On peut penser au *Journal d'une infirmière pendant la guerre* de la Baronne Ida de Crombrugge, paru en 1871, avec toutefois un détail significatif : son nom n'apparaît pas en page de titre (pour l'exemple numérisé sur *Gallica*, il a été ajouté au crayon, entre parenthèse). Le récit n'est toutefois pas entièrement anonymisé : son nom apparaît en page 11, comme l'autrice, mais ne renvoie qu'à une lettre à une certaine Mme Behrends, dont elle est l'autrice. Autre cas, celui de Coralie Cahen, qui nous avons mentionnée plus haut, qui signe en 1888 la seconde édition d'un ouvrage intitulé *Souvenirs de la guerre de 1870-71*, dont le sous-titre précise la nature : *Conférence faite le 25 Mai 1888 au siège de l'Association des Dames françaises*. Elle est ainsi bien porteuse d'une parole publique, qui prend initialement place dans un cadre autorisé, avant d'être livrée à une plus large publicité.

précédent, dont les Mémoires manuscrits sont conservés aux Archives départementales du Haut-Rhin¹⁹ et dont on peut penser qu'ils auraient pu être destinés à la publicité, sans que cela ait été suivi d'effet. Quant aux « Souvenirs » anonymes d'une mère à ses enfants, leur portée ne semble pas devoir excéder la sphère familiale. Pour résumer, la composition de notre échantillon – dont la représentativité n'est certes pas absolue – va dans le sens d'une relative absence de l'écriture féminine dans l'espace public.

- Une dynamique éditoriale durable

En procédant au découpage de la période sur laquelle les publications de ce sous-ensemble se répartissent en trois tiers pratiquement équivalents (1870-1884, 1885-1899 et 1901-1914), on remarque qu'une certaine vigueur éditoriale se maintient jusqu'à la veille de la Grande Guerre, ce que confirmait le pré-inventaire que nous avons établi à partir des catalogues des bibliothèques et de la base de données *Gallica*.

Dans la forme réduite que nous présentons ici, le constat est le suivant : 11 titres ont été publiés sur le premier tiers de la période, sept sur le second, sept sur le dernier. Les plus précoces l'ont été durant la guerre qui a fait l'objet d'abondants commentaires et de témoignages à chaud, la plus tardive en 1913. Bien entendu, là encore, l'inventaire que nous avons construit n'a qu'une représentativité limitée ; toutefois, il permet d'appuyer les propos d'Éléonore Reverzy sur les témoignages de la Commune. Elle évoque en effet « un marché éditorial très actif » qui « se développe peu après les événements » et grâce auquel « fleurissent des récits de témoins, plus ou moins élaborés et convaincants, preuve qu'il existe alors une attente du public » doublée d' « un besoin de rétablir les faits » pour ceux qui les ont vécus ou qui en ont été acteurs. Sans aucun doute, cette analyse s'applique-t-elle également à la guerre. Cette dynamique éditoriale précoce crée les conditions nécessaires pour que certains scripteurs de la guerre s'autorisent et que leurs écrits passent de la sphère privée à la sphère publique, celle du témoignage et du « tribunal de l'histoire²⁰. »

En croisant les données de nos recherches et celles que rapportent Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, on peut étayer d'autant plus cette dynamique pour la guerre de 1870. En effet, ainsi qu'ils le rappellent :

¹⁹ AD du Haut-Rhin, cote 13 J 2. Le journal est précédé du récit de ses démarches, longtemps infructueuses, pour être incorporée dans une unité combattante ainsi que d'une mise en contexte.

²⁰ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 19.

Jean-François Lecaillon compté 330 titres relatifs à la guerre parus entre 1871 et 1873, soit environ un tous les trois jours. Charles-Olivier Carbonnell a estimé qu'entre janvier 1872 et décembre 1875, pas moins de 375 ouvrages sur « l'Année terrible » étaient parus, soit un livre tous les cinq jours, et environ un dixième de la production totale de livres d'histoire²¹.

Sans être aussi exhaustif, nous avons recensés, à l'aide des inventaires de plusieurs bibliothèques, 105 publications pour la période 1876-1914, chiffre qui aura pour seule fonction de souligner le maintien ou, au moins, le renouvellement de cette dynamique jusqu'à la Première Guerre mondiale²². Le journal de siège publié par l'*Industriel Alsacien* en septembre 1870 est d'ailleurs révélateur d'une volonté, qui se manifeste au moins localement, d'enregistrer immédiatement des témoignages sur la guerre. À l'instar de ce dernier, d'autres écrits du corpus sur lequel nous nous appuyons ici ont fait l'objet d'une publication dans un périodique. C'est ce qu'indique Gabriel Monod du sien : « Ce volume est en grande partie la réimpression de deux articles publiés en 1871 dans une Revue anglaise, et reproduits plus tard avec de légères modifications dans une Revue française²³. » Frédéric Dickhaut affirme également avoir été publié préalablement à la sortie de son ouvrage par le *Libéral de la Marne* (qui est d'ailleurs l'éditeur de l'ouvrage paru en 1887), mais sans indiquer l'année. Parmi les sources mentionnées sur le siège de Metz, on peut également citer le journal d'Afranée Maréchal (*Pays Lorrain*, 1910, consultable sur *Gallica*²⁴).

En outre, ces déploiements mémoriels sur l'ensemble de la période d'entre-deux-guerres ont été identifiés par Jean-François Lecaillon dans un article publié sur son site Internet²⁵, dans lequel il distingue trois périodes : « 1871-1885 : la mise en place de mémoires

²¹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 347. Ils s'appuient sur l'article de Charles-Olivier Carbonnell, « Les historiens français chroniqueurs de la guerre franco-allemande et de la Commune. Naissance du nationalisme historiographique en France (1870-1875) », *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, n°74, mai-octobre 1975, p. 15-24. En ce qui concerne les comptabilisations de Jean-François Lecaillon, voir *Le souvenir de 1870 : histoire d'une mémoire*, Paris, Giovanangeli, 2011, mais aussi l'inventaire évolutif publié sur son site internet (LECAILLON J.-F., « Guerre de 1870-1871 – Témoignages. Ressources bibliographiques » (mises à jour le 09/05/2020), <http://memoiredhistoire.canalblog.com>).

²² Il s'agit aussi bien d'établissements municipaux que de bibliothèques universitaires situés au sein de notre aire de recherche, auxquels il faut encore ajouter Gallica. Nous avons effectué notre inventaire à partir de bases de données en ligne des bibliothèques de Sélestat, Colmar, Mulhouse, Metz, Nancy et Belfort. Nécessairement incomplet, il est toutefois suffisamment substantiel pour souligner l'importante dynamique éditoriale qui se poursuit jusqu'en 1914 et même au-delà (deux titres parus en 1915 et un en 1917).

²³ Nous reproduisons ici la note de l'auteur : « *Mac-Millan Magazine*. Mai et juin 1871. – *Revue chrétienne*. Décembre 1871. *La Gazette d'Augsbourg* en a publié une traduction dans les N° des 7, 11, 12 et 13 avril 1872. », MONOD G., *Allemands et Français. Souvenirs de campagne. Metz – Sedan – La Loire*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872 (2^e éd.), p. 7.

²⁴ Au sujet des publications d'articles et de récits sur la guerre dans les grandes revues et dans la presse régionales, voir également ROTH F., *La guerre de 1870*, *op. cit.*, p. 699-700.

²⁵ LECAILLON J.-F., « Les mémoires de 1870 en France de 1871 à 1814 », <http://memoiredhistoire.canalblog.com>, août 2017.

concurrentes », « 1885-1905 : redistribution des premières mémoires et apparition de nouvelles », « 1905-1914 : mémoires de 1870 pendant la marche à la guerre ». François-Roth a bien noté du reste que certains anniversaires ont réactivé une mémoire dont l'intensité varie sur la période, en particulier les 25^e et 40^e (on notera d'ailleurs que 10 publications de l'inventaire que nous mentionnons plus haut ont paru en 1910).

2) Apologie

a) **L'auteur malgré lui**

De son journal, divisé en trois temps suivant son service (« Armée de la Meuse », « Armée du Nord », « Armée de Versailles » correspondant aux trois « livres » qui organisent son récit), le docteur Flamarion écrit dans sa préface : « On y trouvera des détails qui paraîtront fastidieux aux personnes indifférentes. Le moi s'y rencontre continuellement, et rien n'est ennuyeux comme le moi²⁶. » La tension est immédiate entre ce qui relève de la subjectivité, c'est-à-dire l'auteur comme sujet de son écriture et l'objet premier de son récit, sur lequel le sous-titre de l'ouvrage renseigne, les « souvenirs de campagne. » Ce rejet, ou à tout le moins, cette mise au second plan de soi est une constante chez les « écrivains d'un jour²⁷ » de notre échantillon : quelles que soient les raisons invoquées, les paratextes sont pétris de protestations d'humilité qui semblent viser à démontrer le désintéressement dont procède l'entreprise de leurs auteurs, ou plutôt l'absence de toute ambition personnelle. Chez Émile Gluck, comme chez beaucoup d'autres, il s'agit d'abord de servir un intérêt plus général, celui du groupe (en l'occurrence le 4^{ème} Bataillon de la Mobile du Haut-Rhin) :

Rien n'ayant été publié jusqu'à présent sur les faits et gestes de notre bataillon durant la guerre néfaste de 1870-1871, l'histoire du 20^{ème} corps d'armée, auquel nous avons eu l'honneur d'appartenir, n'ayant elle-même été racontée qu'en partie par M. le général Aube, j'ai cru – cédant aux sollicitations de quelques anciens camarades et croyant remplir de mon mieux une regrettable lacune – vous être agréable à tous en livrant à la publicité les notes que j'ai été à même de prendre pendant le cours de notre malheureuse campagne²⁸.

Ainsi, la parole n'est prise qu'au nom du groupe et ne vise qu'à servir un intérêt collectif. On notera que cette mise en scène de l'auctorialité consentie devant l'insistance des autres

²⁶ FLAMARION (docteur), *Le livret du docteur. Souvenirs de la campagne contre l'Allemagne et contre la Commune de Paris, 1870-1871*, Paris, Librairie de A. Le Chevalier, 1872, p. 1.

²⁷ KROUCK C., « Stratégies d'écriture... », *art. cit.*, p. 168.

²⁸ GLUCK É., *Guerre de 1870-1871. Le 4^{ème} Bataillon de la Mobile du Haut-Rhin. Journal d'un sous-officier*, Mulhouse, Imprimerie Veuve Bader et C^{ie}, 1873, p. 5.

(d'anciens camarades, des amis) relève presque de la règle. Ainsi de Frédéric Dickhaut, qui pensait « s'en tenir » à son journal écrit au jour le jour durant sa campagne, qui cède lui aussi à une demande semblable : « [...] pressé par d'anciens camarades, et cédant aux instances d'amis, de patriotes [...] nous avons cru contenter leur désir en remaniant notre œuvre primitive²⁹ [...] », de Lucien Duc, dont les compagnons lui « ont vivement exprimé le désir de voir réunies en un volume les notes³⁰ » prises sur le vif par ses soins ou encore d'Henri Juillard-Weiss qui répond « aux sollicitations d'amis³¹ » en publiant les siennes. Tous ont en commun d'avoir fait campagne, quoique sur des théâtres fort différents, mais la mise en scène de l'auctorialité consentie au nom du groupe n'est pas exclusive aux militaires ou aux auxiliaires de l'armée, même si elle a sans doute pu être favorisée par un esprit de corps. On peut citer au moins deux exemples de civils, Auguste Schneegans (siège de Strasbourg), qui avance comme justification de son entreprise la promesse faite à ses amis (et à lui-même) « d'écrire le récit du siège et du bombardement de Strasbourg³² », tandis qu'Ernest Meininger affirme publier son journal « sur l'insistance de quelques amis ». La répétition et le caractère convenu de ces formules rend accessoire la véridicité de ces éléments de mise en scène de l'auctorialité – par là, nous entendons simplement l'ensemble des discours par lesquels le scripteur justifie sa décision de publier son récit, et, ainsi, de devenir auteur. En revanche, elle souligne l'existence de conventions qui conditionnent l'écriture publique, en particulier lorsqu'elle rend compte d'un événement vécu collectivement qui, au-delà des intentions de l'auteur, pose la question de sa réception. C'est sans doute également de cette manière qu'il convient de comprendre les discours (plus rares) qui portent sur l'exhumation du manuscrit lui-même, comme chez Ernest Meininger (que nous avons déjà cité au chapitre 2 pour la même raison : il affirme en effet « tomber » par hasard sur son « cahier de notes journalières³³ », tenu durant la guerre) ou Alexandre Chalert. Cette mise en scène du vieux manuscrit retrouvé de manière fortuite est intéressante pour ce qu'elle sous-entend de l'entreprise éditoriale : d'une part, les notes étant tombées dans l'oubli et la découverte très récente (en plus d'être involontaire), impossible d'accuser l'auteur de satisfaire à une ambition éditoriale préméditée, idée renforcée par l'« insistance » d'autres personnes

²⁹ DICKHAUT F., *Souvenirs de la campagne de 1870-1871. Simples récits*, Châlons-sur-Marne, Imprimerie du Libéral de la Marne, 1887, p. II.

³⁰ DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort...*, *op. cit.*, p., VII.

³¹ JUILLARD-WEISS H., *Notes journalières...*, *op. cit.*, p. VII.

³² SCHNEEGANS A., *Strasbourg ! Quarante jours de bombardement par un réfugié strasbourgeois*, Neuchâtel, Librairie général de J. Sandoz, p. 1871., p. 3.

³³ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 5.

évoquée pour la justifier³⁴. Le cas d'Alexandre Chalert diffère un peu, dans la mesure où il n'est pas lui-même à l'initiative de la publication son journal, puisqu'elle se fait de manière posthume par son neveu, un certain Félix Blumstein. Le procédé est cependant à peu près le même. Ces conventions font également office de précautions, nécessaires pour adoucir l'« hostilité » dont pâtissent encore les écrits à la première personne dans le dernier tiers du XIX^e siècle et au début du siècle suivant. Jean-Louis Jeannelle a souligné la récurrence des accusations portées contre l'écriture du soi en général, à commencer par les Mémoires :

Condamnés à titre de réécriture pompeuse et manipulatrice du passé, motivée en priorité à des fins d'autoapologie, les Mémoires ont éveillé de constants soupçons, renforcés par le succès, au XVIII^e et au XIX^e siècle, des mémoires apocryphes ou autres formes romanesques hybrides³⁵ que les « ateliers de teinture³⁶ » produisaient en masse à l'époque de Balzac³⁷.

Il fait également écho aux travaux de François Simonet-Tenant sur les attaques qui visent les journaux intimes à partir des années 1880³⁸, notamment ceux d'Henri-Frédéric Amiel, de Marie Bashkirtseff ou des frères Goncourt (auxquelles Philippe Lejeune et Catherine Bogaert ont également fait référence³⁹), genre dont relèvent de nombreux écrits publiés sur 1870 et qui expliquent d'autant mieux l'anticipation des critiques que l'on pourrait formuler à l'encontre du « moi ennuyeux » évoqué par le docteur Flamarion ou encore l'abbé Meissas dans ses Mémoires :

[...] la présence perpétuelle de l'auteur [...] ne produit heureusement qu'un personnage presque toujours secondaire, dont l'intérêt doit aisément se détourner pour se porter sur les héros ou sur les victimes du drame⁴⁰.

³⁴ Sur ce point, voir BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 221. Au sujet des récits de voyages publiés, il souligne, à travers l'exemple de la comtesse Caroline de la Grandville (*Souvenirs de voyage. Lettres d'une voyageuse malade*, Paris, A. Le Clère, 1836), que « l'évocation de son entourage par l'auteur du témoignage, et du rôle incitateur qu'il a tenu », permet de « minorer la responsabilité prise en publiant. », tout en précisant qu'« on aurait grand tort d'y voir autre chose qu'un procédé, car sous diverses variantes, il revient très souvent. » Du reste, ils ne sont pas spécifiques, tant s'en faut, à l'écriture féminine. On le voit, ces modèles sont abondamment repris par les témoins de 1870 qui font le choix de publier leurs récits.

³⁵ *Ibid.*, p. 137.

³⁶ Expression utilisée pour désigner ceux qui aidaient les écrivains à « donner de la couleur » à leurs récits, quitte, dans le cas des Mémoires apocryphes, à les enjoliver considérablement.

³⁷ JEANNELLE J.-L., « Antiautobiographie », in SIMONET-TENANT F. (dir.), *Dictionnaire de l'autobiographie...*, *op. cit.*, p. 55.

³⁸ SIMONET-TENANT F., *Le journal intime...*, *op. cit.*, p. 149-153. À noter qu'elle rappelle bien dans ces pages que ces attaques sont encore vives au XX^e siècle (Valéry, dans *Propos me concernant* en 1944 ou encore Blanchot, dans *L'espace littéraire* en 1955).

³⁹ LEJEUNE P., BOGAERT C., *Le journal intime...*, *op. cit.*, p. 206.

⁴⁰ MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier...*, *op. cit.*, p. XIV.

On soulignera à cet égard que dans ces deux cas, les auteurs mettent un soin particulier à rendre explicite leur adhésion aux critiques que l'on pourrait faire à des récits trop égocentrés. Se pose alors la question du degré d'écriture de soi – et par là-même du caractère autobiographique – de ces textes, dont, nous l'avons souligné précédemment, la personnalité de l'auteur n'est l'objet qu'à la marge, ce qui renvoie en fait à la tension dont la notion est porteuse, qu'évoque notamment Françoise Simonet-Tenant, entre le « modèle d'écriture identifiable à quelques traits précis » et « un registre qui transcende les frontières génériques⁴¹. » Dans le cas des Mémoires sur la guerre, le partage se fait nettement au profit du second : si certains éléments de la vie des témoins peuvent être mis au jour, puisque l'expérience collective qu'ils décrivent est aussi la leur et s'il en va de même de leurs impressions, la présence, séparée du récit, de notices autobiographiques (généralement courtes) qui donnent sur leur compte quelques éléments d'identification permet de s'en convaincre. L'exigence de véridicité autour de laquelle le « Pacte autobiographique⁴² » est construit porte alors essentiellement et en premier lieu sur ce qui est dit de l'expérience de guerre (et donc sur ce moment précis de la vie de l'auteur, au service d'un discours plus général) plutôt que sur l'examen de soi.

Ainsi, l'acte de publier s'accompagne d'une présentation de soi en simple dépositaire d'un récit dont l'intérêt est avant tout de servir un collectif plus ou moins large. Par ailleurs, l'argumentaire implicite dont elle relève se double d'un discours portant plus spécifiquement sur le témoignage lui-même et construit sur le champ lexical de la « simplicité. »

b) L'argument de la simplicité

Dans l'article qu'elle a consacré à l'écriture de soi chez les combattants de 1870 – ainsi que sur les « stratégies » dont leur écriture procède – notamment en termes de présentation de soi, Corinne Krouck s'interroge sur le champ lexical et les enjeux de la « simplicité » mise en avant par les témoins, dans les paratextes qui accompagnent leur publication. Le titre de la partie qu'elle y consacre (« *Simplicité ou séduction ?* ») permet de souligner le souci qu'ils attachent à la réception de leurs récits, analyse qu'elle développe en ces termes :

⁴¹ SIMONET-TENANT F. (dir.), *Dictionnaire de l'autobiographie...*, op. cit., p. 8.

⁴² LEJEUNE P., *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.

En déniaient toute qualité littéraire à leurs écrits, ils pensent probablement ainsi accroître la crédibilité de leurs témoignages : dépouillés de tout effet de style, ils en paraîtront plus sincères ; composés sans plan préétabli, ils « colleront » davantage à la spontanéité du vécu.

Ils reprennent ainsi des conventions anciennes que l'on trouvait déjà chez les mémorialistes de l'époque moderne, comme le rappelle Jean-Louis Jeannelle :

[...] l'humilité contrainte de ces historiens sans mandat et sans garantie disciplinaire est devenue leur principale arme. À l'instar de Philippe de Commines, qui vante auprès de l'archevêque de Vienne (en Dauphiné) son « langage doux et agréable », les mémorialistes se prévalent « d'une naïve simplicité », grâce à laquelle « la bonne foi de l'auteur reluit évidemment⁴³ ».

En effet, au-delà du simple effet d'annonce, destiné à gagner un public que l'on suppose sans doute réticent, elle souligne, dans « la totalité des ouvrages étudiés » l'adoption d'un « lexique ordinaire », de « constructions grammaticales simples », de « figures de style pratiquement absentes. », à la croisée entre « tournures relâchées » et « langage trop soutenu, socialement très connoté [qui] aurait probablement nui à la crédibilité des témoignages » et à la réputation des maisons d'édition⁴⁴. Nous ne visons pas ici à confirmer ou infirmer cette analyse en nous appuyant sur un corpus différent aussi bien pour les titres que pour l'identité des auteurs, qui ne sont en outre pas tous des militaires, mais plutôt à analyser un argumentaire qui présente une certaine complexité. Tout d'abord, certains auteurs, comme l'écrit Corinne Krouck, revendiquent un style épuré qui les éloigne de tout projet littéraire, ce qui semble lever tout soupçon d'ambition personnelle. Souvent, en effet, il n'est pas seulement question de forme, mais également de la place allouée à la subjectivité de celui qui écrit. Lorsque Flamarion fustige les incursions continuelles du « moi », c'est à la fois la littérarité et le narcissisme dont serait empreint son témoignage qu'il vise. Meissas semble exprimer à peu près la même chose dans cette formule, qui fait la synthèse de ses intentions : « Je raconte ce dont j'ai été témoin, simplement et sans détours⁴⁵ » (on pourrait comprendre : sans ornementation littéraire comme sans détours par soi). De l'ouvrage d'Émile Boissière, consacré à son fils Camille, tué au combat, Guizot écrit : « Il est vrai et touchant, sans affectation ni emphase⁴⁶. », mettant sur le même plan la sobriété du style (qui est d'ailleurs discutable) et la véridicité du propos. De son

⁴³ JEANNELLE J.-L., « Mémoires », *op. cit.*, p. 543.

⁴⁴ KROUCK C., « Stratégie d'écriture... », *op. cit.*, p. 175.

⁴⁵ MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier...*, *op. cit.*, p. XI.

⁴⁶ BOISSIERE É., *Tué à Sedan...*, *op. cit.*, p. 1.

côté, Lucien Duc affirme n'avoir pas « visé au romanesque. » Chez Henri Juillard-Weiss, la démarche est encore plus explicite :

Je supprime, toutefois, dans ces notes tout ce qui pourrait paraître trop personnel. [...] et au risque de dénaturer et même de supprimer certains faits dont j'ai été témoin, je n'ai pas hésité à tailler une coupe sombre dans mes notes qui cependant, au point de vue historique et anecdotique, donnent une idée assez exacte des diverses péripéties de notre mission⁴⁷.

En somme, le travail de réécriture qui précède la publication (certainement en partie lié à des exigences de l'éditeur) vise à mettre de côté les impressions trop personnelles au profit d'un exposé plus descriptif, plus proche, en principe, de l'expression du caractère collectif de l'expérience de guerre et à l'exactitude de sa restitution.

Chez d'autres, l'argumentaire de la simplicité se fonde sur l'immédiateté du récit et son inaltération, qui sont, en quelque sorte les garanties de sa véridicité. La sincérité du témoignage suppose alors qu'il se situe davantage du côté des impressions et des émotions brutes de son auteur que d'un discours reconstruit et recomposé pour satisfaire aux exigences d'une objectivité supposée (en procédant, par opposition, à l'élimination de l'élément subjectif). Du côté des militaires, on retiendra l'exemple de Lucien Duc (« Ce sont tout simplement les notes que j'ai rédigées au jour le jour pendant le siège⁴⁸ [...] ») ; du côté des civils, Ernest Meininger précise bien avoir voulu conserver à ses notes « leur teneur première⁴⁹ [...] », en se contentant d'ajouter des annotations au texte original pour permettre au lecteur de le contextualiser. Louis Ray est encore plus explicite : « Je n'ai changé ni une phrase, ni un mot à ce que j'ai écrit autrefois. Mes lecteurs auront donc sous les yeux le journal sincère d'un écolier montbéliardais d'une quinzaine d'années⁵⁰. » On retrouve ici l'assimilation du récit original au récit « sincère », à la fois dans les observations qui y sont faites et dans l'expression de ce que leurs auteurs ont ressenti. C'est le cas chez Léon Belin (« Il faut y chercher le simple récit des faits, des espérances, des déceptions, des souffrances de chaque jour⁵¹. »), ou encore chez Émile Gluck, qui met l'accent sur « [ses] impressions de chaque jour », dans « [son] journal rédigé exclusivement pour [lui]. », dont découle sa « navrante simplicité⁵². » Si la volonté de conserver au témoignage son caractère original sous-tend le rejet de toute élaboration littéraire postérieure, elle suppose également une

⁴⁷ JUILLARD-WEISS H., *Notes journalières...*, op. cit., p. VII.

⁴⁸ DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort...*, op. cit., p. VIII.

⁴⁹ MEININGER E., *Mulhouse pendant la guerre de 1870-1871...*, op. cit., p. 6.

⁵⁰ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, op. cit., p. 3.

⁵¹ BELIN L., *Le siège de Belfort...*, op. cit., p.V-VI.

⁵² GLUCK É., *Guerre de 1870-1871...*, op. cit., p. 3.

certaine tolérance pour les observations personnelles qui y seraient initialement présentes et donc pour l'expression spontanée de certaines impressions, en assumant le manque de recul qui pourraient les affaiblir. C'est le cas, par exemple, chez Ernest Meininger ou chez Louis Ray, qui publient tels quels leurs journaux (respectivement en 1895 et en 1910), tout en rappelant leur jeune âge au moment des faits (15 et 18 ans). Cette mise en valeur de la spontanéité se retrouve également dans des Mémoires très précoces, notamment chez Auguste Schneegans (« Souvenirs » publiés en 1871) :

[...] sans doute estimera-t-on avec moi qu'un récit a son prix, lorsqu'il est fait au lendemain même des événements par un témoin oculaire qui raconte les choses, comme il les a vues et sans se préoccuper de rien, si ce n'est de paraître ce qu'il est, un homme de bonne foi⁵³.

De son côté, Gabriel Monod (« Souvenirs » publiés en 1872) reconnaît ne pas pouvoir « formuler un jugement complet, impartial, scientifique », mais entend « apporter un témoignage sincère dans la grande enquête qui se fait partout aujourd'hui sur les mille péripéties de la guerre ; dire ce que nous avons vu et senti⁵⁴. » Autrement dit, l'absence de recul est compensée par la volonté de rendre compte des réalités de la guerre telles que le témoin les a perçues, sans que sa subjectivité soit nécessairement perçue comme un écueil rédhibitoire, la garantie provenant d'une *vera et pura narratio*⁵⁵ qui va dans le sens de l'hypothèse, questionnée par Éléonore Reverzy, selon laquelle « Le témoignage le plus brut serait [...] le meilleur témoignage, entendons par là le plus juste, le plus précis, le plus fiable⁵⁶. » Ainsi, ce discours de la simplicité oscille, chez les scripteurs de 1870 – et sans aucun doute de manière plus large – entre une « rhétorique de l'infériorité » et la mise en avant du « naturel » et de la « spontanéité » du récit, ou, autrement dit, entre le « déni de l'intention de publier » et l'abolition de « toute distance [...] entre l'expérience éprouvée et l'expérience relatée⁵⁷ ».

c) Appels à l'indulgence du lecteur

La simplicité que les témoins revendiquent, à la fois pour leur propos et la forme qu'ils prennent, est au cœur de ce que Charlotte Lacoste nomme le « protocole d'attestation

⁵³ SCHNEEGANS A., *Strasbourg !...*, *op. cit.*, p. 3.

⁵⁴ MONOD G., *Allemands et Français...*, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁵ Jean-Louis Jeannelle rappelle, dans cette formule, l'argument premier des mémorialistes de l'Époque moderne : « Ainsi font-ils de l'infériorité formelle de leurs écrits le gage même de leur crédibilité, répondant par là même à un goût nouveau pour l'évocation véridique et sans embellissements des événements passés. » (« Mémoires », *op. cit.*, p. 543).

⁵⁶ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 14.

⁵⁷ BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* », *op. cit.*, p. 219-220 et 225.

personnelle. » En plus de la mise en avant de la véridicité de l'écrit, du moins de la sincérité dont il procède, il s'agit également, de manière récurrente dans le sous-ensemble qui nous intéresse, d'inviter le public à une forme de bienveillance (*captatio benevolentiae*) qui participe d'un dialogue entre auteur et lecteur. D'ailleurs, cette dynamique peut relever d'une forme de « contrat testimonial⁵⁸ » : à l'indulgence que celui qui écrit appelle de ses vœux, répond une forme de bienveillance de sa part à l'égard de celui qui le lit. Toutefois, l'« ethos testimonial » (qui, dans le corpus étudié par Charlotte Lacoste, peut prendre en charge la « difficulté » des textes, qui relatent des épreuves qui les rendent « pénibles non seulement à écrire mais aussi parfois à lire », en ce qu'elles vont au-delà de « ce qu'il est possible d'entendre sans frémir⁵⁹ »), porte aussi sur un défaut de qualité de la forme et un manque d'intérêt du propos. C'est en ce sens que Georges Cappé s'adresse à ses lecteurs, dans l'avant-propos à ses Mémoires :

Certains passages seront ennuyeux, certaines circonstances omises ; certains détails pourront paraître oiseux à mes lecteurs, s'il s'en trouve ; je fais donc appel à toute leur indulgence, et le prie de pardonner à la médiocrité de l'ouvrage en faveur de l'intention qui le fait écrire⁶⁰.

Cette prise en compte de l'effort consenti par le lecteur, auquel s'ajoute le souci de la réception du récit, se retrouve dans près d'un tiers des témoignages publiés que nous avons retenus. S'y ajoute également le cas du *Journal d'un mobile* d'Ivan Obrecht, qui constitue un cas tout à fait singulier puisqu'il s'agit d'un manuscrit écrit sur les feuillets vacants d'un exemplaire de celui d'Émile Gluck, publié en 1873⁶¹. Chez ce dernier, les protestations d'humilité appellent rapidement le lecteur à faire preuve de compréhension : le récit est présenté comme moins précis et bien plus personnel que celui du sous-officier (Obrecht se qualifie de « simple moblot »), nécessairement mieux renseigné que lui et mieux à même de fournir un témoignage rigoureux :

Encor (*sic*) que mon récit n'ait pas la précision de celui de Glück (*sic*), encor qu'il soit moins complet et que des faits personnels y tiennent beaucoup trop de place, je répondrai que je ne l'ai écrit que pour moi et que, du reste, je n'étais pas au bataillon dans la même situation que

⁵⁸ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 381-383.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 483.

⁶⁰ CAPPE G., *Souvenirs de 1870. La mobile de Vitry...*, Vitry-le-François, Imprimerie Tavernier et Fils, 1887, p. 1.

⁶¹ Nous avons découvert ce texte tout à fait par hasard, en consultant les ouvrages inventoriés aux AD du Territoire de Belfort. Long de 29 pages et précédé d'un avant-propos de deux pages, il reprend largement les conventions éditoriales que l'on retrouve dans de nombreux ouvrages publiés. Il ne dispose toutefois pas de sa propre cote et aucune mention n'en est faite dans le catalogue. Il faut donc se référer à l'ouvrage d'Émile Gluck (cote A2575).

le major de la quatrième que son grade et ses relations personnelles avec les officiers mettaient à même d'apprendre une foule de choses que je devais ignorer en ma qualité de simple moblot. Sur ce, ô lecteur bienveillant, ne te brise pas les yeux en déchiffrant ces pages et reçois mes saluts.

Du côté d'Émile Gluck, justement, le lecteur auquel l'avant-propos est adressé est mieux identifié (il se présente comme son « ancien frère d'arme », il s'adresse donc en priorité aux membres de son bataillon). C'est tout en sobriété qu'il les enjoint à « [accepter son] modeste ouvrage tel qu'il est » en « souvenir des bonnes et des mauvaises fortunes⁶² » partagées ensemble. De la même manière, Lucien Duc affirme que les pages qu'il écrit sont avant tout « destinées à être lues par des amis dont l'indulgence [lui] est assurée » et que ce n'est qu'à ce titre qu'il a décidé de « les livrer à la publicité », ce qui le conduit à demander « la plus grande indulgence au lecteur » pour son écriture « *currente calamo*⁶³. », littéralement « au fil de la plume. » Le docteur Flamarion, de son côté insiste bien sur le caractère très restrictif de la publicité qu'il entend donner à son journal : « Je le répète, ce sont des lignes, tout intimes et seulement destinées aux personnes qui me connaissent. » Deux conclusions peuvent être tirées de ces exemples. D'une part, l'indulgence demandée au lecteur et la modestie affichée par l'auteur (qui qualifie à la fois ses ambitions, la qualité de sa plume et le fond de son propos) sont indissociables. D'autre part, l'accent est mis sur l'identification d'un lectorat directement concerné (soi-même, ses camarades du bataillon, ses amis), ce qui permet de devancer les critiques qui viendraient de ceux qui n'en font pas partie : s'ils n'y trouvent pas d'intérêt, c'est qu'ils n'en sont pas les destinataires privilégiés. Ainsi, les dialogues sans interlocuteur direct que constituent certains avant-propos participent à établir le témoin, écrivain sans qualité, en auteur légitime et ce d'autant plus qu'ils font de ce manque de qualité un atout. À cet égard, l'analyse que fait Charlotte Lacoste au sujet d'Abdelhamid Benzine peut s'appliquer assez largement à notre échantillon : malgré un « regret de ne pouvoir mieux servir son texte » dont le « deuil » peine à être fait, « le témoin ne cesse d'insinuer que le récit qu'il entreprend, qui ne s'indexe pas sur les attentes du lecteur mais procède de la situation s'écriture, ne pourrait s'écrire autrement⁶⁴. »

⁶² GLUCK É., *Guerre de 1870-1871...*, *op. cit.*, p. 3.

⁶³ DUC L., *Souvenirs du siège de Belfort...*, *op. cit.*, p. VIII.

⁶⁴ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 301.

3) Légitimité

a) « Vidi et scripsi »

On l'a vu, dire « simplement » ce que l'on a vu et entendu, c'est tirer sa légitimité du fait d'avoir vécu directement les faits dont on entreprend la relation. C'est l'élément fondateur de la légitimité du témoin, indépendamment de son identité, comme le souligne Éléonore Reverzy⁶⁵. Cette présence face à l'événement est, dans certains cas, soulignée par l'usage d'une citation latine tirée ou adaptée de l'*Énéide* (Livre II, v. 5-6), par laquelle le poète ouvre le récit qu'Énée fait des « extrémités de misères » auxquelles il a assisté à Troie, qu'il rapporte aux Carthaginois : « *Quaeque ipse miserrima vidi, et quorum pars magna fui.* » (« [...] ces extrémités de misère que j'ai vues de mes yeux et dont je fus un grand exemple⁶⁶ »). On la retrouve dans deux manuscrits, celui d'Albert Sanné dont les ratures et le système de notations suggère un projet éditorial qui n'a, a priori, pas été mené à bien. Elle figure également, sagement renversée, sur la page de titres (manuscrite) du récit d'Ivan Obrecht, qui écrit : « *Magna⁶⁷, quorum parva pars, vidi et scripsi* » (que l'on pourrait traduire ainsi : « J'ai vu et écrit ces grandes choses auxquelles j'ai pris une part modeste »). Lucien Duc y a également recours dans sa forme originale. En plus de souligner la qualité de témoignage de première main du récit, elle permet à l'auteur de faire état d'un certain capital intellectuel qu'il utilise peut-être pour acquérir un surcroît de légitimité aux yeux du lecteur. On notera en outre que son détournement par Ivan Obrecht permet d'insister sur sa qualité de simple témoin (l'accent est mis sur l'événement, pas sur son rôle), tout en suggérant un niveau de connaissance qui excède la simple connaissance d'un passage par ailleurs célèbre et facilement mobilisable (à cet égard, l'ordre des mots choisis, contre-intuitif, mais tout à fait juste, est à souligner).

La revendication de cette « habilitation par l'expérience » est récurrente et permet au témoin de d'attester lui-même de la véridicité de son propos – qui n'est pas, répétons-le, au cœur de notre questionnement. Charlotte Lacoste a bien montré comment la lecture systématique et minutieuse des témoignages de la Grande Guerre sur lesquels Jean Norton Cru a travaillé lui a permis d'établir un « dispositif ingénieux » afin de les évaluer⁶⁸, et de tirer la conclusion suivante : « [...] la majorité de ceux qui ont relayé la légende de guerre sans

⁶⁵ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 13.

⁶⁶ Traduction de Jacques Perret (Gallimard, 2005, p. 78).

⁶⁷ *Magna* est probablement un accusatif neutre pluriel.

⁶⁸ CRU J. N., *Témoins...*, *op. cit.*

chercher à la dénoncer semblent être ceux qui ont mal connu la guerre⁶⁹. » Nombre de témoins de 1870 (ou les tiers qui publient leurs récits) cherchent au contraire à démontrer qu'ils l'ont bien connue. Lorsque le récit est écrit *a posteriori*, ils mentionnent souvent l'existence (invérifiable dans pratiquement tous les cas) de notes prises sur le vif, qui leur servent ensuite de base. C'est, par exemple, le cas de Georges Cappé, qui présente ses Mémoires comme « le résultat d'observations personnelles [...] la mise en ordre de quelques notes prises à la hâte et dans des circonstances souvent bien difficiles⁷⁰. », ou encore de l'abbé Meissas qui parle, dans la préface à la première édition de son journal, de « notes » prises « au jour le jour » sous sa tente ou dans les ambulances, avant de poursuivre ainsi :

Le lecteur assez patient pour me suivre pas à pas dans de longues aventures, depuis les frontières de la Prusse rhénane en août 1870, jusque devant les barricades des rues de Paris, en mai 1871, verra tout ce que j'ai vu moi-même. Il pourra tour à tour s'enthousiasmer devant la bravoure, ou s'indigner en face de la lâcheté ; il sera saisi pendant les batailles de cette fièvre qui fait braver la mort ; il entendra, le combat fini, les gémissements qui remplissent les plaines et les collines ; il contempera des chairs déchirées, des têtes et des membres séparés de leur tronc, baignant dans des mares de sang ; il saura ce que sont le blocus, la disette et les maladies [...] Il connaîtra la guerre, ses grandeurs et ses abominations telles qu'elles sont dans la réalité⁷¹.

Comme l'ont souligné Corinne Krouck et, plus récemment Éléonore Reverzy, la transmission directe de ce qu'il voit rapproche le témoin du reporter qui « voit et insiste toujours sur la vue » :

[...] il écoute, il sent. Ce sont là des « rituels d'objectivité » : l'insistance sur les sensations capte la confiance du lecteur qui y croit. [...] Et plus encore la valeur de témoignage produite par ces notations physiques et personnelles concourt aussi à susciter chez le lecteur une forme d'empathie parce qu'il perçoit que le reporter paie de sa personne, se met éventuellement en danger, endure dans son corps ce qu'il décrit.

En même temps que de conférer « une forme d'universalité » au témoignage, l'engagement physique du témoin en « [appuie] la véridicité⁷², dans la mesure où le propos ne semble pas relever d'une interprétation libre du réel. En effet, affirmer s'en être tenu aux faits donne au récit l'apparence d'une certaine neutralité, dont se réclame entre autres Gabriel Monod :

⁶⁹ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 78-79

⁷⁰ CAPPE G., *Souvenirs de 1870. La mobile de Vitry*, Vitry-le-François, Imprimerie Tavernier et Fils, 1887., p. 1.

⁷¹ MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier...*, *op. cit.*, p. XI-XII.

⁷² Pour l'ensemble de ces citations, voir REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 31.

Ayant eu le privilège de faire campagne pendant six mois, en qualité d'infirmier volontaire, d'abord dans l'Est, puis dans la Loire, j'ai vu de près les deux armées, j'ai vécu longtemps au milieu de chacune d'elles. J'ai dit sincèrement ce que j'ai observé, m'efforçant de conserver une stricte impartialité à laquelle j'ai d'ailleurs moins de mérite qu'un autre⁷³.

P. Mathey, de son côté, présente son journal comme une sorte d'enquête en même temps qu'il insiste, lui aussi sur, son engagement physique dans l'événement qu'il décrit : « Je me suis renseigné par ci, j'ai questionné par là, tout en bravant le danger, afin de recueillir par des voies certaines les renseignements qui m'étaient nécessaires⁷⁴. » Assiégé à Strasbourg, sa démarche se rapproche de celle d'Ernest Frantz qui nourrit également son journal des observations qu'il fait la journée, en se promenant dans les rues de la ville bombardée. C'est aussi le cas de Frédéric Piton. Publié près de trente ans après sa mort, son journal n'est pas précédé d'un avant-propos de sa main. C'est son ami, Alfred Touchemolin, qui rappelle la manière dont le bibliothécaire adopte spontanément et délibérément une posture d'observateur attentif du quotidien du siège :

Pendant ces terribles journées de bombardement, pendant ces nuits plus terribles encore, Piton ne quitte presque plus la terrasse de sa maison de la rue du Temple-Neuf ; de là il découvre la cathédrale dans tout son développement. Ainsi qu'en témoigne son journal, il prend note exacte des endroits de l'édifice frappés par les obus ; il en détermine soigneusement les dégâts sans se laisser distraire par les projectiles qui parfois, éclatent dans le voisinage de son poste aérien⁷⁵.

Là encore, le risque que le témoin prend pour sa sécurité est mis en avant et le soin qu'il apporte à faire de son récit un compte rendu exact, souligné par son préfacier, en accroît la légitimité et la crédibilité.

b) Le témoignage et ses garants

La revendication de l'expérience directe des faits qu'il décrit constitue donc un premier élément de légitimation pour le témoin en ce qu'elle constitue l'un des éléments de la « confiance préliminaire » évoquée par Renaud Dulong. Pour autant, elle ne saurait y suffire car pour consacrer définitivement « telle personne comme porte-parole d'une factualité dans l'espace public [...] il est nécessaire qu'entre le narrateur affirmant pour la première fois : « j'y étais » et l'auditoire ratifiant cet acte, une instance tierce octroie à ce contrat local une

⁷³ MONOD G., *Allemands et Français...*, op. cit., p. 8-9.

⁷⁴ MATHEY P., *Le bombardement de Strasbourg...*, op. cit., p. 3.

⁷⁵ PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. VII.

valeur transcendant les circonstances dans lesquelles il est noué⁷⁶. » Autrement dit, la fiabilité du témoignage ne saurait se limiter au rappel par le témoin de son engagement direct, quelles que soient les marques d'authenticité auxquelles il a recours : à des degrés divers dans notre corpus, il peut dès lors avoir recours à une ou plusieurs autorités qui confirment à la fois son identité, sa probité et / ou la teneur de son propos – ce qui, du reste, n'en garantit pas pour autant la véridicité. À cet égard, Charlotte Lacoste livre une analyse déterminante des « préfaces allographes » en amont de certains textes écrits par des « romanciers-faussaires⁷⁷ », à l'exemple de *La Vingt-cinquième Heure* de Constantin Virgil Gheorgiu ou encore de *Treblinka* de Jean-François Steiner⁷⁸, qui peuvent également être encensés par la critique et être ainsi établis, à tort, dans leur véridicité (pour le premier, le philosophe Gabriel Marcel⁷⁹, pour le second, Simone de Beauvoir ou encore François Mauriac, ainsi que l'historien Pierre Vidal-Naquet⁸⁰). Ces analyses trouvent un écho dans l'ouvrage d'Émile Boissière dédié à son fils, Camille, tué au front, que nous avons mentionné à plusieurs reprises, de même que l'extrait de la lettre de Guizot en préambule, qui atteste de son caractère véridique et auquel s'ajoute la reproduction d'un article de Jules Janin (*Les Débats*, 7 novembre 1871). Ce dernier se montre toutefois plus nuancé, en évoquant « un écho sincère » et en affirmant avoir « rarement lu un récit plus touchant, plus réel », mais en concédant : « M. Émile Boissière est l'éditeur, peut-être aussi l'auteur de cette autobiographie où tant de larmes sont répandues et font répandre tant de larmes⁸¹. » Le pathos de certaines lettres, en particulier la dernière, qui donne à voir le jeune homme suffoquant sur son lit de mort tout en dictant ses derniers mots à l'abbé de Valette qui se trouve à ses côtés ne laisse que peu de doutes à ce sujet. Ce n'est pas la seule publication posthume à établir la légitimité de celui qui a fait l'expérience en témoin fiable. On l'a vu, Alfred Touchemolin prend bien soin de rappeler que Frédéric Piton est un observateur méthodique, consciencieux et, par là, objectif. Il appuie ce propos, qui porte

⁷⁶ DULONG R. *Le témoin oculaire...*, op. cit., p. 15.

⁷⁷ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, op. cit., p. 220 et 337.

⁷⁸ *La Vingt-cinquième heure* et *Treblinka* sont deux romans à succès publiés respectivement en 1949 et 1966. Tous deux comportent cependant une part importante d'invention et défendent des « thèses douteuses » (LACOSTE, p. 220), qui rappelle que Gheorgiu fut « valet de plume dans les journaux nazis en Roumanie. » Pour Steiner, elle rappelle les critiques précoces mais isolées de Léon Poliakov qui souligne que « Steiner a produit toute sortes de données fantaisistes concernant les dates, les chiffres, les acteurs de l'histoire de ce camp d'extermination, et même les événements qui s'y sont déroulés. En outre, les témoignages sur lesquels il s'appuie ont fait, au moins pour une partie d'entre eux, l'objet de falsifications (LACOSTE, p. 338-339), ce que l'auteur reconnaîtra lui-même en 1986.

⁷⁹ Gabriel Marcel (1889-1973) est un philosophe, dramaturge et critique littéraire français. Directeur de collection chez Plon, au moment de la sortie de *La Vingt-cinquième heure*, il lui consacre une longue préface particulièrement élogieuse, en garantissant au lecteur « que la part de fiction » y est « négligeable ».

⁸⁰ Dès 1966, l'historien qualifie *Treblinka* de « roman historique » dans les colonnes *Monde*. Il reconnaît plus tard avoir été « piégé » (VIDAL-NAQUET P., *Les Assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1987, p. 193).

⁸¹ BOISSIERE É., *Tué à Sedan...*, op. cit.

spécifiquement sur la constitution du témoignage en temps réel, d'éléments « biographiques » qui soulignent sa probité en tant qu'homme et, par là, le crédit que l'on peut lui donner :

Cet homme de bien, ce courageux citoyen, ce « brave Piton » comme l'appelaient familièrement ses amis, mourut le 12 juillet 1871, des suites d'une maladie contractée pendant le siège. Le nom de Frédéric Piton a sa place marquée à côté de celui des Silbermann, des Strobel, des Friesé ; il appartient désormais à l'histoire de l'Alsace⁸².

Autre cas similaire, celui du récit d'Alexandre Chalert, dont la préface, rédigée par son neveu, dresse un portrait élogieux, qui s'appuie aussi bien sur ses qualités physiques que sur ses vertus morales :

De taille moyenne, le buste développé, la tête haute, les cheveux coupés en bosse, Chalert avait la physionomie, l'allure et l'âme du soldat, le tout joint aux manières de l'homme du monde ; il était du reste aussi l'âme de ses soldats et son courage était connu de ses camarades⁸³.

Lorsque c'est le témoin lui-même qui est à l'initiative de la publication, il n'est pas rare qu'il fasse appel à la validation d'un tiers. C'est le cas, d'une manière générale, lorsqu'il affirme avoir été poussé à le faire par d'anciens camarades ou par des amis, ainsi que nous l'avons vu plus haut : ces encouragements sont une forme de garantie, en ce qu'ils font état d'une reconnaissance par autrui de l'intérêt, peut-être même de la qualité du propos. Mais elle peut être plus explicite, comme le montre l'exemple de Georges Cappé : il indique en effet que ses « observations » ont été « contrôlées par le témoignage de nombreux camarades⁸⁴. » Henri Juillard-Weiss, quant à lui, recourt à l'autorité du chef de l'ambulance dans laquelle il a servi durant la campagne, le Dr Ehrmann, auquel il dédie son ouvrage et dont une lettre, datée du 9 juin 1905 (soit trois ans avant la publication de son journal) complète son avant-propos :

Vos pages si vraies, si éloquentes dans leur simplicité, laisseront à tous ceux qui les auront lues cette impression, qu'en les traçant, vous avez fait une œuvre utile, car le sentiment du devoir accompli est, en toutes circonstances, la source de satisfaction la plus haute, et cette vérité est de celle que l'on ne saurait trop glorifier⁸⁵.

Ce recours à la certification de ceux qui ont partagé l'expérience décrite n'est pas systématique, mais il est révélateur de processus par lesquels le témoin peut chercher à

⁸² PITON F., *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé...*, op. cit., p. VII.

⁸³ CHALERT A., *Impressions d'un soldat...*, op. cit., p. 6.

⁸⁴ CAPPE G., *Souvenirs de 1870...*, op. cit., p. 1.

⁸⁵ JUILLARD-WEISS H., *Notes journalières...*, op. cit., p. XI.

s'autoriser à prendre la parole. Dans le cas d'Ivan Obrecht, ce souci n'apparaît guère, du moins pour lui-même – le passage de son témoignage dans la sphère publique, on l'a vu, se fait de manière détournée, par procuration. Toutefois, dans son avant-propos, il apporte son attestation personnelle au récit d'Émile Gluck, qu'il cherche tout au plus à compléter : « Rien de trop, rien de trop peu dans ce récit si simple, si vrai, par là-même si intéressant. » La formule est des plus convenues, mais elle lui permet, malgré tout, de s'ériger lui-même en juge légitime de la parole portée par son supérieur. Ce dialogue entre l'individu et le groupe (ou un tiers qui y a appartenu) qui le confirme dans son identité et l'habilité à témoigner se retrouve plus tard, dans la littérature testimoniale concentrationnaire, comme le souligne Charlotte Lacoste. C'est le cas notamment de Michel Riquet qui atteste de la véracité du propos de Pierre Suire⁸⁶ (tous deux ont été déportés à Dachau en 1944-1945) :

Dans sa préface à *Il fut un temps*, Michel Riquet engage sa responsabilité quant à l'exactitude du récit de Pierre Suire : « ayant vécu comme lui et, finalement, avec lui la vie de déporté, je peux me porter garant de la sincérité, de la vérité, de la rigoureuse exactitude de son témoignage⁸⁷. » (Riquet *in* Suire 1946 :VI).

Toutefois, ce recours à l'autorité d'un tiers peut également poser un certain nombre de problèmes quant à la véracité du propos, en particulier lorsque des enjeux de loyauté envers tout ou partie du groupe se font jour. Si les cas sont rares dans nos sources (du moins rarement explicites), celui des Mémoires de l'abbé Meissas permet, au moins, de souligner les risques d'autocensure de la part du témoin⁸⁸. Ce dernier « corrige » ainsi la première version de son témoignage, parue en 1872 dans leur réédition de 1891, comme il l'indique en préambule :

La première partie de ce livre, déjà éditée en 1872, a subi très peu de modifications. Pourtant, docile aux conseils d'amis que je savais très sympathiques à ma thèse, j'ai, soit retranché, soit modifié, quelques passages où la vérité, qui seule avait entraîné primitivement ma plume, était trop défavorable à certains personnages. C'est ce que m'écrivait en particulier le général Metman, au sujet des attaques violentes que m'avait values la première publication de mon *Journal* : « Croyez-en, mon cher aumônier, mon affection et mon estime pour vous et pour votre thèse... Laissez le temps faire son œuvre nécessaire à toute conception et, si vous devez revenir à cette thèse préférée dont vous êtes le digne défenseur, en lui donnant une seconde

⁸⁶ Michel Riquet (1898-1993) était un prêtre jésuite français. Ancien combattant de la Première Guerre mondiale, il prend part à la Résistance durant l'Occupation, au sein des réseaux Hector et Comète. Arrêté par la Gestapo en janvier 1944, il est interné à Mauthausen puis à Dachau d'avril 1944 à mai 1945. Pierre Suire (1911-1999) faisait également partie de la Résistance. Arrêté le 5 mai 1944, il est à son tour déporté à Dachau. Il publie *Il fut un temps* en 1946.

⁸⁷ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 420.

⁸⁸ Voir à ce sujet KROUCK C., « Stratégies d'écriture... », *art. cit.*, p. 172.

édition, biffez courageusement tout ce qui n'est pas indispensable à une démonstration empruntant leur valeur aux faits eux-mêmes : sacrifiez à la charité la véracité des récits, à l'humilité tout le charme et l'humour des souvenirs inutiles, et votre idée portera ses fruits, par le seul fait qu'elle est vraie, honnête, et partant féconde. » Comme l'idée était tout à mes yeux, le reste rien, le général et d'autres avec lui me disant : Biffez ! J'ai biffé ; mais « courageusement » est de trop, car il ne m'a pas fallu de courage pour cela. Je ne crois pas que personne puisse tenir moins que moi à sa prose, et la plus simple observation, du moment qu'elle me paraît juste, suffit à me faire jeter au panier les pages qui m'ont coûté le plus travail⁸⁹.

On notera bien ici que la critique dont la première version est l'objet ne porte pas sur son degré de véridicité, mais plutôt sur une forme de hiérarchisation du souvenir, qui distingue ceux qui sont « inutiles » des autres. D'ailleurs, l'aumônier fait preuve d'une certaine habileté, en présentant malgré tout les passages incriminés comme une « vérité », dont le tort est de décrire certaines personnes sous un jour « trop défavorable », sans la disqualifier entièrement. Les propos du général vont dans le même sens, dans la mesure où « inutile » n'est pas synonyme de « faux. » Le témoignage n'en subit pas moins des altérations, ce qui donne à voir le processus de sélection à l'œuvre : pour être reconnu comme témoin légitime, Meissas doit ainsi se conformer à certaines exigences sans lesquelles il risque de perdre son habilitation à témoigner, aux yeux du groupe dont il a fait partie d'abord, et plus largement, aux yeux du public. De manière très claire, cet exemple permet ainsi de saisir les enjeux mémoriels dont le geste testimonial est porteur, et montre qu'au-delà de l'importance accordée à la véridicité dont il procède, il peut aussi être affaire d'un processus de sélection délibéré.

c) Postérité

- Préserver de l'oubli

Si les enjeux liés à la réception du témoignage apparaissent si élevés et si ceux qui s'y essaient s'efforcent à démontrer la légitimité de leur entreprise, c'est qu'il y a, chez eux, un souci clair de transmission, qui fait écho à certains éléments conclusifs de l'ouvrage de Renaud Dulong (*Le témoin oculaire*, 1998) :

La sorte de réhabilitation historique que la présente étude a effectuée aboutit à affecter le témoin au registre constitutif de la matière historique, celui de l'événementialité, ou plutôt du

⁸⁹ MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier...*, *op. cit.*, p. V-VI.

discours brut de son annonce. Le témoin oculaire disparaît normalement de l'histoire lorsque le fait est fixé. Il n'y a donc rien de paradoxal à ce que l'historiographie dépende entièrement du témoignage oculaire sans que l'historiographe le reconnaisse. D'abord parce que le témoin n'apparaît au plus, dans la masse de sa documentation, que comme élément d'un processus rétrospectivement saisi non comme accomplissement, mais comme fait accompli. Ensuite, parce que, même lorsque le récit est individualisé, il n'est guère qu'une pièce de la sorte d'enquête judiciaire que représente la recherche historique. Enfin, parce que cette fonction tend à ranger sa contribution au registre des présupposés de l'interprétation⁹⁰.

Force est de constater qu'entre 1870 et la Grande Guerre, le « fait » que constitue la guerre de 1870 et plus encore ses manifestations locales, les réalités qui ont constitué l'ensemble des expériences telles que les individus ont pu les vivre, ne sont pas « fixées » à proprement parler. Le traumatisme, lui, est conséquent. Le besoin d'expliquer, de comprendre, de justifier, voire de juger également, mais l'histoire n'en est pas faite. C'est là tout l'enjeu de la « longue et difficile enquête⁹¹ » anticipée par George Sand. Certes, *La Débâcle* (1892), qui paraît plus de vingt ans après la fin de la guerre relève, de par la démarche de Zola, d'un véritable travail de fond, ainsi que l'a bien souligné François Roth : il se documente, il interroge les témoins en nombre. Il note à ce sujet : « Aujourd'hui encore le livre frappe par sa précision, sa capacité d'évocation. » Il est cependant au cœur de vives attaques qui visent à le discréditer : « on reproche à l'auteur son ignorance et l'insistance qu'il met à décrire le processus de désintégration militaire et psychologique⁹². », ce qui n'a rien d'étonnant, tant la commémoration – très précoce – de 1870 « transfigure la défaite⁹³ », en procédant plutôt à une héroïsation des combattants et du commandement et en préférant insister sur un désavantage numérique supposé (et, depuis, largement contesté, du moins comme facteur explicatif systématiquement déterminant) plutôt que sur une impréparation pourtant manifeste. Il y a donc là un espace à investir, qui favorise la prolifération du discours testimonial que nous avons précédemment évoquée, alimentée par des « témoins historiques » (définis par Renaud Dulong comme « [les] ancien[s] combattant[s] racontant « [leur] » guerre⁹⁴ »). Dans cet espace, accompagnant la précocité du souci de préserver l'événement et

⁹⁰ DULONG R., *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 216.

⁹¹ Lettre au prince Napoléon, 30 décembre 1870.

⁹² ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.*, p. 690. Voir également sur ce point BOURGUINAT N, VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 358-359.

⁹³ *Ibid.*, 685-686.

⁹⁴ DULONG R., *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 73.

ceux qui l'ont subi (en particulier ceux qui en sont morts) de l'oubli⁹⁵, nombreux sont les témoins qui chargent leur ouvrage d'une mission pour la postérité : tantôt la leur, tantôt la jeunesse en général, tantôt, malgré toute la modestie qu'ils affichent, pour l'histoire.

Commençons par revenir sur le souci de perpétuer le souvenir, à la fois pour ceux qui n'ont pas survécu et pour la descendance, à qui il incombe de « redresser la France⁹⁶. » C'est le cœur du propos d'Habert de Ginestet qui en fait, de manière à peine voilée, la mission à venir de son fils, à qui s'adresse sa note d'intention, unique avant-propos à son récit :

À mon fils – Tu seras soldat un jour, mon cher enfant, – tout Français doit l'être, – toi plus que tout autre, fils d'une race de militaires. Quand tu seras homme, peut-être ne serai-je plus, moi⁹⁷. C'est pourquoi je rassemble et jette sur le papier ces souvenirs d'une glorieuse captivité, qui semblent intéresser ta jeune intelligence. Dans cette terrible guerre de 1870, nous avons pu être vaincus sous cette lourde invasion germanique, qui se rua sur nous comme une marée montante et sans cesse renouvelée. L'histoire sait quelle fut notre résistance... Je vais te dire, moi, comment les Teutons entendent la générosité, après la victoire : VAE VICTIS⁹⁸ !

La nécessité de se souvenir, ici, est empreinte d'une rancœur rendue manifeste par l'emploi du terme « Teutons », dont l'emploi péjoratif ne fait guère de doute. Le discours fait écho à la « véritable rage contre les vainqueurs qui se traduit dans les pages d'analyse, de récits et de témoignages laissées par les acteurs et victimes directes de 1870⁹⁹. » évoquée par Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt. Elle trouve un écho chez Frédéric Dickhaut, avec une visée morale plus explicite encore :

Ces souvenirs, lointains, déjà, mais toujours vivants dans la mémoire et le cœur des victimes de Bismarck, de Werder et de leurs Lieutenants, sont destinés à nos enfants. Puissent-ils comprendre que quand la Patrie est envahie et démembrée, quand la *force prime sur le droit*, la force et la barbarie sur laquelle elle s'appuie presque toujours, doivent avoir et ont nécessairement pour résultat d'exalter le courage, l'abnégation, le patriotisme des vaincus,

⁹⁵ ROTH F., *La guerre de 1870...*, *op. cit.* p. 680-685 (développement consacrés à la commémoration de 1870 et plus précisément aux monuments aux morts. Il cite l'exemple très précoce de celui de la municipalité de Metz (polygone de Chambièrre) érigé le 7 septembre 1870, ceux de Briey (août 1872), de Belfort (1873), ou encore sur les lieux de certains lieux de combat (Mars-la-Tour en 1875, Châteaudun l'année suivante).

⁹⁶ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 370 : « [...] la nécessité de penser cette défaite et de repartir sur des bases renouvelées se fait rapidement sentir. On vit ainsi naître une « philosophie de la défaite », grâce à laquelle le conflit franco-allemand, d'épreuve collective et de blessure qu'il était, est finalement apparu comme le déclic indispensable de sa régénération. »

⁹⁷ Une note de l'éditeur informe de son décès, 8 ans avant la publication de ses Mémoires.

⁹⁸ HABERT DE GINESTET C., *Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne, 1870-1871*, Paris, Ernest Flammarion, 1898 (date ajoutée au crayon).

⁹⁹ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 348.

spoliés dans ce qu'ils ont de plus sacré, et de leur faire considérer comme des dons négligeables le bien-être, la fortune, la liberté et même l'existence¹⁰⁰.

Le thème de la revanche, sans être une constante, se fait une place dans les Mémoires, notamment lorsqu'ils sont écrits par d'anciens militaires. L'idée d'un redressement de la France sert ce but et vise à honorer le sacrifice de ceux qui sont tombés au combat. Georges Cappé va pleinement dans ce sens :

Ce que j'ai cru bien, pour ma part, c'est de remettre nos malheurs sous les yeux de ceux qui seraient peut-être tentés de les oublier. Et cependant ces tristes souvenirs doivent être impérissables dans notre mémoire ; nous devons nous rappeler sans cesse nos frères égorgés ; nous devons entretenir au fond de nos cœurs la haine, profonde et vivace ; nous devons nous préparer par tous les moyens possibles à venger ceux qui ne sont plus¹⁰¹.

Là encore, la haine de l'Allemand apparaît de manière explicite. À la barbarie s'allie la lâcheté avec le choix délibéré de faire de l'égorgeur le moyen de la mise à mort du soldat français, qui sous-entend qu'il est pris par surprise, attaqué par derrière, et constitue une interprétation au moins réductrice de la violence du champ de bataille. De telles présentations ne manquent pas de jeter l'ombre d'un doute, et peut-être davantage, sur la sincérité dont procèdent les témoignages qu'ils introduisent, en ce qu'elles suggèrent un programme qui dépasse largement les cadres de la description neutre. On aurait cependant tort d'ériger en règle ces discours bellicistes, teintés d'un nationalisme résolument offensif. Le docteur Sieffermann, par exemple, conserve la volonté d'enseigner les réalités de la guerre aux générations suivantes, mais présente la possibilité d'un nouveau conflit comme une répétition des « angoisses » vécues par la sienne, non comme une perspective souhaitable, avec plutôt le souci de les avertir pour les y préparer¹⁰². Le manuscrit intitulé « Souvenir – À mes enfants » d'une mère anonyme va dans le même sens. Elle l'introduit en effet en ces termes :

Il est du devoir d'une bonne mère de prévenir ses enfants contre tout danger depuis leur premier âge jusqu'au moment où ils peuvent se diriger seuls sans autre appui que celui fourni par la raison¹⁰³.

¹⁰⁰ DICKHAUT F., *Souvenirs de la campagne de 1870-1871...*, op. cit., p. I-II.

¹⁰¹ CAPPE G., *Souvenirs de 1870...*, op. cit., p. 1.

¹⁰² SIEFFERMANN (docteur), *Souvenirs de l'Année Terrible, 1870-1871*, Paris, Librairie du Messager d'Alsace-Lorraine, 1910, p. 7-8. Il y estime d'ailleurs, quatre ans avant le début de la Première Guerre mondiale, que « Les budgets militaires excessifs rendent l'atmosphère étouffante. »

¹⁰³ AM de Strasbourg, cote 272 MW 84.

Louis Lacroix, quant à lui, entend « contribuer [...] à ramener la raison publique à l'intelligence des vérités fondamentales [...] auxquelles il faut nécessairement revenir si nous voulons renaître et nous sauver¹⁰⁴. », sans faire pour autant de référence explicite à la revanche. Léon Belin, défenseur de Belfort, affirme de son côté poursuivre « un seul but [...] contribuer, dans la mesure de ses faibles moyens à faire connaître et vulgariser un des plus glorieux épisodes de l'épouvantable guerre qui vient seulement de finir¹⁰⁵. » Plus neutre encore, Louis Ray, enfin, présente ainsi l'objectif de son témoignage : « Ces notes [...] rappelleront sans doute aux uns les cruels moments que nous avons vécus ensemble ; elles feront connaître aux autres une des plus tristes pages de notre histoire locale¹⁰⁶. » Ainsi, certains témoignages de la guerre appuient leur légitimité sur leur fonction mémorielle. Le caractère performatif de certains discours le sous-tend d'autant plus : il ne s'agit pas seulement de conserver passivement le souvenir d'un événement traumatique, mais d'en faire le terreau d'un ressentiment dans lequel le désir de revanche et le souhait de « redresser » le pays doit prendre racine.

- Documenter

La lutte contre l'oubli peut donc impliquer un objectif double, en ce qu'elle allie apologie des vaincus et ressentiment contre le vainqueur ; toutefois, le ton plus neutre de certains témoins suggère une forme de détachement. Le témoignage mêle, dans ces cas-là, la subjectivité du témoin à des écrits qui relèvent parfois littéralement de l'espace public (proclamations ou avis affichés, extraits d'articles de journaux...) auxquels il recourt. La convocation de discours extérieurs, officiels ou non, peut ainsi accroître le sentiment d'objectivité donné par le récit. On peut citer à cet égard l'exemple d'Édouard Mény, maire de Belfort durant le siège, qui espère que son travail « composé à un point de vue, pour ainsi dire, purement administratif [...] pourra contenir d'utiles documents et enseignements pour l'avenir¹⁰⁷. » C'est également le cas d'Ernest Frantz, comme nous avons pu le voir précédemment. Au sujet de son journal, Marie-Claire Vitoux écrit ainsi :

¹⁰⁴ LACROIX L., *Journal d'un habitant de Nancy...*, op. cit., p. XI.

¹⁰⁵ BELIN L., *Le siège de Belfort...*, op. cit., p. 6.

¹⁰⁶ RAY L., *Les Prussiens à Montbéliard...*, op. cit., p. 3.

¹⁰⁷ MENY É., *Le siège de Belfort 1870-1871...*, op. cit., p. 6.

Beaucoup de notices sont complétées par de la documentation insérée : des articles de presse, la retranscription de décrets officiels ou encore les courriers des autorités dont il a obtenu la copie pendant ou après la guerre¹⁰⁸.

Au total, ce ne sont pas moins de 97 documents qui entrecourent ses propres observations et il est fort probable que certains d'entre eux aient été collectés entre la fin du siège et 1872, date de la mise en forme définitive du texte. Celle-ci procède donc de différentes temporalités : il ne fait aucun doute que le témoignage relève, en partie, d'une écriture spontanée, bien qu'il soit difficile de mesurer à quel point les notices écrites au jour le jour ont – ou non – fait l'objet d'une réécriture. Si, comme nous l'avons déjà précisé, le journal d'Ernest Frantz n'a jamais été publié de son vivant, ce travail de collecte et la préface qu'il rédige à son journal laisse à penser qu'il a pu, à un moment ou à un autre, en avoir l'ambition. C'est également le cas pour les « Souvenirs » d'Albert Sanné, dont l'intérêt réside notamment dans la comparaison que l'on peut faire entre ce texte, écrit *a posteriori*, et les notes qu'il a prises au jour le jour. De l'écrit en guerre au récit ultérieur, un véritable souci de mise en forme se fait jour : des paragraphes sont raturés, les pages sont numérotées et de nombreuses notes, ajoutées dans la marge de gauche, donnent des précisions complémentaires à l'adresse d'un lecteur potentiel. À la suite d'une introduction, ayant pour objectif de délimiter le contexte de son engagement au sein de l'ambulance du docteur Lefort, il établit une liste précise du personnel de l'ambulance, des chirurgiens aux aumôniers, en passant par les aides-chirurgiens et les sous-aides. Bien qu'il ne cite jamais précisément les proclamations qu'il mentionne, il les paraphrase généralement. S'il semble à cet égard moins rigoureux qu'Ernest Frantz, la volonté de faire de son récit une relation fiable de son expérience en particulier et du siège en général n'en est pas moins manifeste.

Du côté des récits publiés, les textes officiels ou les extraits d'articles rapportés sont généralement mis en forme avec soin, détachés nettement des notices personnelles de leurs auteurs. Édouard Doll, assiégé à Belfort, y a abondamment recours. Son récit est introduit par une succession d'ordres distincts, signés alternativement des généraux de Chargère et Crouzat ou encore des colonels Denfert-Rochereau et Donzé. De la même manière, on l'a vu plus haut, les communications écrites entre les états-majors allemand et français sont soigneusement reportées. Il ne s'agit pas d'un cas isolé : Frédéric Piton cite également certaines proclamations du général Uhrich dans son journal – d'autres textes officiels, très nombreux, sont ajoutés en notes complémentaires par l'éditeur. On peut également citer à cet

¹⁰⁸ BOUCHE A., BOURGEOIS D., VITOUX M.-C., *Strasbourg 1870. Le récit du siège...*, op. cit., p. 198., p. 18.

égard l'exemple d'Isabelle Febvay à Besançon ou de Julien Sée à Colmar, chez lequel, l'ajout d'un fragment de récit, celui d'une adolescente anonyme fait également office de pièce complémentaire¹⁰⁹. Précisons pour terminer que cet effort de documentation ne suffit pas, à lui seul, à faire des récits concernés des documents qui ont force de preuve¹¹⁰. Ils attestent toutefois d'un souci, celui d'être pris au sérieux, au-delà de l'« autocertification » du « témoin à carnet¹¹¹ » évoquée à par Renaud Dulong. En donnant à voir côte à côte ses propres observations et une documentation extérieure, officielle ou non, le diariste de guerre ou le témoin rédigeant ses Mémoires se confronte à un discours extérieur et cherche à dépasser la simple observation : il cherche à faire de son texte un matériau possible pour l'histoire. Il est donc possible d'affirmer que le souci de légitimité inhérent à l'entreprise testimoniale conduit le témoin à aller au-delà de l'écrit personnel. La dimension publique du document qui vient le compléter cristallise le « rapport [...] dialectique » entre « singularité et universalité » identifié par Charlotte Lacoste :

Le témoin ne parle que de ce que son parcours singulier lui a permis de voir et d'éprouver personnellement, mais il n'en retient dans son récit que ce qu'il y a d'universellement appréhendable et tant que ce qu'on lui a infligé intéresse les autres victimes¹¹².

Le document ajouté au récit a ainsi pour double fonction de lui donner un ancrage contextuel et de rapporter l'expérience individuelle à un ensemble de références qui en élargit la portée.

¹⁰⁹ Il s'agit du *Cahier de M^{lle} H.*, (cf. SEE J., *Journal d'un habitant de Colmar...*, *op. cit.*, p. 232-237).

¹¹⁰ Nous en reproduisons des exemples en Annexes.

¹¹¹ DULONG R., *Le témoin oculaire...*, *op. cit.*, p. 87.

¹¹² LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 622.

Conclusion de la troisième partie

Dans la présentation au 4^e numéro de la revue *Source(s)*, intitulé « L'individu dans les conflits », Jean-Pascal Gay identifie les enjeux problématiques suivants :

Deux questions ici circulent et travaillent les deux temps de la guerre et de l'après-guerre : celle de la reconfiguration de l'*agency* individuelle et celle de la manière dont la guerre mobilise mais aussi modifie et éventuellement déstabilise les grammaires de l'action individuelle¹.

Ces questionnements sont aussi – et assez largement – les nôtres. Pris dans la guerre au moment où ils la vivent, animés par des enjeux mémoriels une fois qu'elle s'achève, ceux qui écrivent 1870 témoignent de tensions entre sphères privées (voire sphères de l'intime) et sphère publique (ses espaces, ses temporalités et les exigences qu'elle fait peser sur l'individu) que l'action d'écrire illustre bien : elle renvoie en effet à une expérience à la fois singulière, mais également – et toujours – collective. Le développement que nous consacrons à la vie privée en guerre l'illustre bien, en ce qu'elle confirme la pression que la guerre fait peser sur les lieux où elle se déploie habituellement, à commencer par l'espace domestique. Avec ces espaces, c'est la vie quotidienne toute entière qui est impactée, mais, nous l'avons vu, la « fin de la récréation » sifflée par la guerre n'a qu'un effet suspensif limité : en exil, dans les zones les moins touchées par le conflit, mais également au cœur des événements, lorsque l'exceptionnalité de la situation tend à se « banaliser » en quelque sorte, certaines voix font état d'une réelle capacité à agir de l'individu, qui peut alors ponctuellement redéfinir les modalités de la vie privée en guerre, fût-ce à distance, lorsque les correspondances familiales et amicales restent possibles.

En outre, l'écriture ouvre (ou maintient dans certains cas) un espace où certains témoins de la guerre peuvent donner libre cours à leurs observations personnelles sur la guerre ou même s'épancher. Si elle ne disparaît jamais tout à fait, elle ne constitue pas nécessairement (ni systématiquement) l'objet de ces prises de parole individuelles, qui toutefois oscillent continuellement entre expression de soi et souci du collectif, car avec la guerre, la dépendance entre le sort de chacun et le sort de tous est toujours particulièrement sensible. Si les écritures en guerre ne témoignent que d'une individuation encore timide et parfois prise à contre-pied par des précautions qui visent à mettre le moi à l'écart, la saisie de l'intériorité peut néanmoins s'effectuer par le prisme de l'émotion collective et/ou par celui de

¹ GAY J.-P., « Présentation », *op. cit.*

l'opinion qui, en permettant à l'individu de se fondre dans le groupe, n'en expriment pas moins un positionnement de sa part. Par ailleurs, dans certains cas, le degré d'intériorité dont l'écriture procède, au moins par séquences, est révélateur d'une incursion significative du moi dans l'écriture, qu'elle soit délibérée ou non.

Pour finir, le champ de « l'action individuelle », relatif à la guerre, peut également être celui du témoignage. Multiforme, traversant les genres, il constitue une prise de parole rétrospective ou non de l'individu qui cherche à faire passer quelque chose de son expérience qu'il vit (ou qu'il a vécu) durant le conflit dans la sphère publique. Qu'il procède d'une entreprise volontaire ou que son texte soit constitué en écrit testimonial par un tiers, il s'inscrit au carrefour entre l'individuel et le collectif qu'il cherche, en quelque sorte, à articuler. Le discours personnel sur la guerre n'est ainsi jamais un acte isolé, qui se suffit à lui-même : il médiatise l'expérience et la charge d'un sens qui dépasse largement l'individu qui le produit en ce qu'il est porteur d'enjeux moraux et mémoriels et peut prétendre à participer à l'écriture de l'histoire de la guerre de 1870.

Conclusion générale

[...] Mais je voulais ici dire encore adieu à cette année, ici où depuis 5 mois que durent nos malheurs, je trouvais une triste consolation à venir presque chaque jour parler de ce qui remplit l'esprit, et vous étouffe dans ces moments d'anxiété, où vous vous sentez toujours irrésistiblement ramené vers ces pensées qui vous absorbent ; cela fait du bien d'y mettre un peu d'ordre et de calme, et puis surtout je sens combien j'aimerais à relire tout ceci, lorsque plus tard, si Dieu le veut, nous avons encore des jours heureux et tranquilles ! «

Au terme de l'année 1870, Renée de Riocour tient son journal, comme à son habitude. Geste répété « presque » tous les jours, pratique d'écriture inscrite de longue date dans son quotidien, il constitue, durant le conflit, un point de jonction : c'est là que s'exprime le rapport de soi à la guerre, aux « malheurs du temps¹ », aux calamités qui frappent l'ensemble du pays. Nous l'avons démontré tout au long de notre étude : la mise en écriture du conflit permet de prendre en charge la rupture du temps de paix et de l'ordre du quotidien. Ainsi les écrits du for privé se situent-ils au carrefour entre l'individuel et le collectif, opposition que l'on peut décliner ainsi : d'un côté l'espace domestique, l'expérience singulière, le « moi privé » et les souvenirs personnels, de l'autre, l'extérieur, l'expérience collective, le « moi public² », les mémoires constituées à toutes les échelles (nationale, régionale, familiale). C'est cette dualité, placée au cœur de notre problématique, que Renée de Riocour exprime ainsi : la douleur qu'elle exprime est sienne, mais ne lui appartient pas complètement. C'est aussi celle des groupes dont elle fait partie : sa famille, ses proches, ceux qu'elle côtoie à Pont-à-Mousson ou à Aulnois-sur-Seille. Comme elle, nombre de scripteurs de 1870 s'emparent de l'écrit et de formes qu'ils ont appris à maîtriser pour écrire la guerre au jour le jour et rétablir une forme de régularité. Sans doute ne faut-il pas donner à notre échantillon une valeur universelle : sa représentativité est bien incertaine, au vu du nombre de textes qui ont été produits et de ceux qui, à n'en pas douter, n'ont pas résisté à l'épreuve du temps. Il montre cependant comment, au jour le jour, régime de temporalité instable et imprévisible, l'écriture peut servir de boussole à l'individu. Si l'angoisse demeure, chroniquer et décrire la guerre apparaît comme une tentative de régulation, de rétablissement de l'ordre, d'un espace à soi préservé des atteintes du conflit. En outre, notre ensemble documentaire participe à la connaissance de la

¹ JOUHAUD C., RIBARD D., SCHAPIRA N., *Histoire, littérature, témoignage...*, *op. cit.* L'expression renvoie au sous-titre de l'ouvrage: « Écrire les malheurs du temps. »

² WINTERMEYER R., BOUILLOT C., *Moi privé et moi public...*, *op. cit.*

guerre de 1870, au ras du sol. Il lui donne un corps, une voix. L'absence de recul et les erreurs factuelles de ceux qui la produisent importent peu finalement : c'est moins dans l'exactitude de ce qui est rapporté que dans les manières de vivre, de ressentir et de mettre la guerre en écriture, que notre étude trouve son intérêt. Ainsi, entre trajectoires individuelles et destinées collectives, les écrits du for privé participent au renouveau de l'historiographie de la guerre franco-allemande de 1870. Nous déclinons cette conclusion en trois temps, en écho aux trois parties qui composent notre exposé, en proposant une synthèse des observations que nous faisons au terme de chacune d'elles.

Expériences d'écritures

Il convient tout d'abord de revenir sur la vivacité des pratiques d'écriture en guerre. Malgré son caractère nécessairement incomplet, notre corpus s'appuie sur une recherche fructueuse dans l'ensemble. Il témoigne en effet de la persistance du geste d'écriture en guerre, ce qui constitue une première réponse à l'hypothèse d'une suspension de la vie privée au moment où elle éclate. La tyrannie du conflit est une réalité et les observations de Michelle Perrot en ce sens n'ont rien d'une vue de l'esprit : suspendant le cours normal de leur existence, qu'elle soit individuelle ou collective, privée ou publique, elle soumet les corps et les esprits à ses nécessités. Elle prive l'individu, bien que de manière variable dans le temps et dans l'espace, d'une grande partie de ses libertés. Paradoxalement, les écrits dédiés à la guerre constituent un premier « chemin » dans lequel la vie privée se « dissimule³ ». Ils permettent d'établir une corrélation entre « rupture du fil ordinaire du temps⁴ » et entrées en écriture, comme si, au fil extra-ordinaire de la plume, se rétablissait quelque chose d'un quotidien maîtrisé. À cet égard, la prédominance du journal personnel dans nos écrits en guerre n'a rien d'une surprise. D'une part, il s'agit d'une forme largement répandue dont les codes sont globalement connus. Les modèles ne manquent pas, en particulier dans les milieux bourgeois dont sont issus la grande majorité de nos scripteurs. Pour certains, la pratique de l'écriture diariste fait partie des fondements même de l'éducation, bien qu'on ne puisse pas dépasser le stade de l'hypothèse à ce sujet : on ne saurait dire pour combien d'entre eux le journal de guerre n'est qu'un journal parmi d'autres. Toujours est-il que personne ne semble tâtonner bien longtemps au moment de saisir la guerre au jour le jour. Le rituel est en général efficace.

³ PERROT M., in ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4...*, op. cit., p. 565.

⁴ CASSAN M., « Écrits du for privé et événements », in BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé...*, op. cit., p. 129-162.

Pour certains, d'ailleurs, il en remplace un autre : celui de la correspondance. Nous n'avons pas eu à chercher très loin les cas de journaux épistolaires, relativement bien représentés dans nos sources, qui ont probablement été plus nombreux. L'interruption des communications entraîne la recherche de substituts et l'écriture diariste constitue pour beaucoup un moyen terme satisfaisant. Cécile de Dartain ne renonce jamais au sien et on le comprend d'autant mieux qu'il permet d'entretenir le lien avec sa sœur dont elle est séparée. Pour elle, comme pour l'officier de Figeac, il incarne aussi la projection dans l'après, dans le temps des retrouvailles et plus précisément, dans le moment où ils pourront remettre physiquement l'écrit à leurs interlocuteurs devenus réels pour, enfin, tout leur raconter. C'est bien là l'une des motivations de l'écriture en guerre. Face au « sentiment d'être confronté à l'inouï⁵ », certains individus se constituent eux-mêmes en témoins, qu'ils en expriment l'ambition ou non et quelle que soit l'échelle de diffusion qu'ils envisagent. Toutefois, dans la notation heure par heure des événements, dans l'insistance qu'ils mettent à décrire leur saisie de la guerre comme étant d'abord une expérience des sens, où l'ouïe, la vue ou même l'odorat peuvent être mobilisés, on devine le souci d'attester. Chez Ernest Frantz ou chez Frédéric Piton, en particulier, il ne s'agit pas simplement d'écrire en réaction à une guerre qui s'invite dans les espaces qui leur sont familiers : ils vont au-devant, se promènent, interrogent leurs concitoyens, observent méticuleusement suivant ce qui ressemble parfois à un protocole expérimental. Ensuite, le soir venu, l'expérience faite, vient le temps de l'écriture diariste, celui du compte rendu. C'est autant la volonté de décrire la guerre que le souci de rester en vie qui fait du scripteur assiégé un observateur vigilant. On notera également que l'écriture de textes entamés avant le début des hostilités se poursuit, même si la rupture qu'elles introduisent dans le quotidien peut y être marquée (silences, pages blanches). Pour Édouard Schuré comme pour Renée de Riocour, le journal de guerre ne constitue ainsi qu'un temps d'une pratique pérenne.

En outre, les situations qui découlent du conflit peuvent se décliner en autant de situations d'écriture dans lesquelles les scripteurs semblent s'adapter aux conditions matérielles qui leur sont imposées : Cécile de Dartain comme Miss Jacot ou Renée de Riocour emmènent leurs journaux avec elles au cours de leurs pérégrinations. L'officier de Figeac garde sur lui de quoi écrire, en témoigne la lettre qu'il adresse à sa sœur et à sa mère depuis le champ de bataille, une fois l'action achevée. Albert Sanné ne cesse de jeter des notes brèves dans son carnet. Justin Merle écrit régulièrement à son père, malgré les contraintes du

⁵ REVERZY É, *Témoigner pour Paris...*, op. cit., p. 11.

bivouac. Pour les occupés, la présence ponctuelle de l'ennemi n'arrête pas réellement l'écriture diariste. Il est certain que la tâche est facilitée lorsque l'espace domestique garde son intégrité et que ses occupants ne sont pas contraints de s'exiler. Il en va de même pour la correspondance, comme en témoignent les lettres échangées par Antoine Zopff, son épouse et sa fille : s'il est contraint de demeurer en Suisse, à Strasbourg, la fin du siège rétablit une certaine normalité, dont le fonctionnement des postes est un bon indicateur. Une corrélation peut ainsi être mise en évidence entre les pratiques individuelles d'écriture et les situations de guerre auxquelles les individus sont confrontés.

1870 au ras du sol

Ces trois types de situations d'écriture correspondent à des expériences de guerre : celle de l'engagement au sens large, celle du siège et celle de l'occupation, précédée de l'invasion, qui touche particulièrement les Français qui vivent près des frontières. Bien entendu, ce cloisonnement n'est pas absolu : l'assiégé peut, le siège achevé, vivre sous la domination de l'ennemi. Il peut aussi prendre les armes, pour défendre sa ville ou participer au secours de blessés et de ceux dont la maison a été détruite.

L'engagement

Du côté des engagés, des soldats en particulier, les journaux de marche et les quelques éléments de correspondance que nous avons étudiés rendent compte d'un rapport à la guerre qui va, assez largement, dans le sens d'un enthousiasme généralisé. L'optimisme est globalement de mise, si l'on s'en tient aux manifestations publiques. Mais de « sérieux bémols⁶ » peuvent être mis en évidence. Chez nos scripteurs, Camille Boissière, mais surtout l'officier de Figeac en témoignent. Le premier fait preuve de beaucoup de réserve dès le début du conflit. Chez le second, le patriotisme est tempéré par la tristesse de laisser sa sœur et sa mère derrière lui. De manière plus générale, les difficultés et, disons-le franchement, les ratés liés à la mobilisation et à la concentration des troupes ont été de nature à entamer sérieusement la confiance qui pouvait régner au sein des armées françaises, si tant est qu'elle fût partagée par tous. Jean-François Lecaillon livre une analyse intéressante à ce sujet, en invitant à regarder, là où il est possible de le faire, au-delà des rapports de préfets (ce qui, du reste, n'enlève pas grand-chose à leur validité). Il fait ainsi le constat de « limites » à « l'élan

⁶ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, *op. cit.*, p. 63-64.

national » et d' « inquiétudes prémonitoires⁷ ». Sans aller jusqu'à faire de ces réserves la règle, il est cependant difficile de saisir l'émotion qui pouvait être celle du troupiier quittant sa famille pour aller au front, ou la conscience qu'il avait du danger qu'il courait.

La vie en campagne, en particulier l'expérience du bivouac, constitue un second aspect bien connu du quotidien des combattants et des personnels médicaux qui les accompagnaient. Sur ce point, notre corpus manque sans doute de représentativité, dans la mesure où les scripteurs qu'il regroupe vivent sans doute moins durement les épreuves de la campagne que les sans-grades. Certes, ils ne sont pas entièrement épargnés. Les fatigues de longues journées passées à cheval, les intempéries qui frappent tantôt de nuit, empêchant le repos, tantôt de jour, entravant la marche en avant, le réveil au petit matin, toutes ces épreuves les concernent également. Cependant, on notera que la faim tient une place plutôt restreinte dans les écrits de notre corpus. Le manque de nourriture a pourtant constitué l'une des privations les plus difficiles à supporter du « monde du dénuement⁸ » dans lequel les armées ont vécu la campagne. Zola le rapporte d'ailleurs de manière très claire dans *La Débâcle*. Le festin décrit par Henri Juillard-Weiss (Vellechevreux, 17 janvier 1871) contraste singulièrement avec la situation du troupiier moyen, certes rompu aux longues marches et dur au mal, dont on sait pourtant qu'il a souffert du manque de vivres. D'une manière générale, on peut d'ailleurs souligner que plus on monte dans la hiérarchie militaire, plus les conditions matérielles permettent d'atténuer l'intensité de l'épreuve. L'exemple de l'officier de Figeac témoigne ainsi d'une certaine aisance financière et d'une capacité à s'équiper – ce qui, du reste, ne constitue parfois qu'un maigre avantage.

L'expérience du combat, « au ras du sol », telle qu'ont pu la faire les combattants de 1870, a constitué pour nous un troisième champ d'investigation. Mais, on l'a vu, peu sont ceux qui décrivent le feu et ses conséquences avec une grande précision. Toutefois, nous ne pensons pas qu'il faille y voir une volonté de passer l'horreur sous silence. On l'a vu avec Justin Merle, mais d'autres témoignages vont dans le même sens : si le soldat, pris au milieu de la bataille, n'est pas forcément en mesure d'en restituer les détails, c'est peut-être que l'émotion et la confusion l'empêchent de le faire. Comment dire ce qui échappe largement aux sens ? Chez l'officier de Figeac, on a peut-être un élément de réponse. La captivité crée pour lui les conditions idéales pour produire un tel discours sur la bataille de Rezonville : il a le temps pour mettre de l'ordre dans des souvenirs qui sont encore frais. En outre, les

⁷ LECAILLON J.-F., *Les Français et la guerre de 1870...*, op. cit., p. 25 et 31.

⁸ KROUCK C., *Les combattants français dans la guerre de 1870 et l'écriture de soi*, op. cit., p. 180.

descriptions que certains font des blessures dont souffrent les soldats sont parfois tout à fait éloquentes (c'est le cas, par exemple, dans le journal d'Henri Juillard-Weiss). Toutefois, le caractère « médiat » de cette expérience de la souffrance, soulignée très justement par Nicolas Beaupré, crée une sensation de décalage : celui qui parle n'est pas celui qui ressent la douleur dans sa chair⁹. Plus largement, le combattant qui relate la guerre est celui qui y a survécu. Là encore, apparaît un point aveugle de l'expérience de guerre, nécessairement incomplète. Si le discours sur la violence de guerre peut sembler procéder d'une forme de déréalisation de la part de ceux qui écrivent¹⁰, c'est peut-être en partie parce qu'ils ne sont pas en capacité de faire autrement : le temps du témoignage n'est pas celui d'une expérience qui est, de toute manière, forcément fragmentaire.

Le siège

D'assez loin, l'écriture assiégée est la mieux représentée dans notre corpus. Pour l'expliquer, on pourrait avancer l'hypothèse suivante : dans la ville assiégée, sans doute plus qu'ailleurs, le temps de guerre est un temps suspendu. Le siège constitue une sorte de guerre dans la guerre et il en reprend tous les aspects. La violence, d'abord. À Strasbourg comme à Belfort, elle est généralisée du fait du bombardement. Rachel Chrastil a bien souligné, à cet égard, le caractère indiscriminé des frappes allemandes, qui brouille la frontière entre combattants et civils.

La brutalité de la guerre peut néanmoins s'y exprimer différemment : les Messins ont certes échappé aux canons allemands, mais les privations auxquelles ils sont soumis, notamment en produits de premières nécessités sont plus lourdes qu'à Strasbourg ou Belfort. L'épidémie qui s'y répand, du fait de la proximité des armées et des blessés, la surpopulation d'une place où, en plus des troupes de Bazaine, des milliers de campagnards sont venus trouver refuge, aggravent la situation d'une ville qui, pour beaucoup – Renée de Riocour en témoigne bien – constituait l'un des derniers espoirs de sursaut français. Par ailleurs, l'espace assiégé constitue, à bien des égards, un monde à part, coupé du reste du territoire national. Pour ceux qui y vivent, l'absence de nouvelles de l'extérieur et, surtout, de leurs proches dont ils sont séparés, constitue l'un des aspects les plus difficiles de l'expérience du siège. Comme tous les autres, du front aux territoires occupés et jusque dans les territoires épargnés,

⁹ BEAUPRÉ N., *Écrire en guerre, écrire la guerre. France, Allemagne 1914-1920*, Paris, CNRS Editions, 2006, p. 136.

¹⁰ KROUCK C., « Stratégies d'écriture... » *art. cit.* p. 177.

l'écriture est régulièrement ponctuée par cette interrogation : « quand cela finira-t-il ? », qui dit à la fois l'intensité et la longueur de l'épreuve.

Mais les assiégés ne sont pas toujours condamnés à l'inaction. Partout, la population peut être mise à contribution : s'il ne s'agit pas forcément de prendre les armes contre l'envahisseur et si l'engagement n'est pas général, nombreux sont les Strasbourgeois qui participent activement à la lutte contre les incendies, en appui des pompiers, dépassés par leur nombre. D'autres encore, à l'instar de Frédéric Piton, n'hésitent pas à accueillir ceux qui ont perdu leur maison chez eux. À Metz, l'exemple célèbre des dames de la ville, dirigées un temps par l'épouse du maire, Afranée Maréchal peut être retenu, de même que celui d'individus qui, comme Jean-François Thuillier, rendent des services dans les hôpitaux, au secours des blessés. Cependant, l'unité n'est pas toujours de mise : d'abord, l'autorité militaire peut être contestée, à l'image de Bazaine qui fait l'objet d'une défiance croissant à mesure que les espoirs de percée s'évanouissent. À Strasbourg, le général Uhrich est également loin de faire l'unanimité. À Belfort, on met parfois en avant l'importance des provisions restantes pour se scandaliser d'une reddition qui, pour certains, n'avait rien de nécessaire, alors même qu'elle avait été ordonné par l'exécutif français¹¹. Toutefois, dans ces trois villes, les tensions sont toujours limitées et n'aboutissent à aucun débordement majeur.

Enfin, l'expérience du siège, c'est aussi l'expérience d'espaces familiers mis sous pression et meurtris : les nécessités de la défense aboutissent à des destructions en lisières des villes, aussi bien d'habitations que de jardins. Frédéric Piton en fait l'amère expérience. Mais ce sont les atteintes causées par le bombardement qui sont ressenties le plus vivement. Pour les Strasbourgeois, les frappes portées contre le Temple-Neuf, détruit au courant du mois d'août et, plus encore, contre la cathédrale, sont perçues comme des actes de barbarie. Il n'y a guère à s'en étonner, tant était grand l'attachement qu'ils portaient à leur ville. En outre, en plus des espaces publics, ce sont aussi les habitations qui sont soumises à la dévastation. Cécile de Dartin, parmi d'autres, en témoigne bien. La nécessité de se réfugier dans les caves en est une conséquence bien connue. Par ailleurs, des photographies de Charles Winter¹² attestent également de la construction d'abris de fortune sous les ponts de l'III¹³.

¹¹ Cet ordre est transmis à Denfert-Rochereau le 18 février 1871, de la part du gouvernement de la Défense nationale, alors dirigé par Thiers.

¹² Charles Winter (1821-1904), photographe et lithographe strasbourgeois.

¹³ ALLORANT P., BADIER W., GARRIGUES J., *1870, entre mémoires régionale et oubli national...*, op. cit., « Figure 26 », p. XXII.

L'invasion et l'occupation

Dernière situation à laquelle nous avons consacré notre étude, la vie dans les arrières, sous la domination ennemie, constitue un aspect essentiel de l'expérience de guerre. Si l'exposition au feu y est moindre que pour les assiégés, les violences de l'occupation ne sont pas négligeables. D'abord, il y a l'angoisse de se savoir livré à l'arbitraire de l'occupant, que l'on redoute parfois à l'excès. Si l'on est globalement loin de l'image du barbare que les rumeurs font circuler à son sujet, les déprédations et l'obligation d'héberger la troupe sont globalement mal acceptées par des populations qui s'y résignent pourtant dans l'ensemble. Cette résignation est le fruit du « règne de la terreur¹⁴ » que les Allemands, soucieux de leur sécurité, instaurent rapidement. Les exemples d'exactions et, surtout, de répression, ne manquent pas, lorsque l'habitant résiste ou prend les armes, mais l'exemple de Châteaudun, particulièrement marquant dans les premières mémoires du conflit, est loin d'être représentatif. Tout d'abord, parce que le soldat allemand ne peut pas agir tout à loisir, même si les violences perpétrées durant la guerre sont sans doute loin d'avoir été toutes rapportées : outre les pillages, la question du viol est, à cet égard, très mal connue. Comme le rappellent Nicolas Bourguinat et Gilles Vogt, la pratique « ne semble pas avoir été fréquente, mais on n'en conclura pas qu'elle fut exceptionnelle ou absente¹⁵. » La crainte des représailles, en tout cas, conduit globalement les populations à la prudence. Aussi se résignent-ils souvent à accepter les effets de l'occupation sans broncher. En outre, elles vivent souvent dans l'ignorance la plus complète de la progression de la guerre et sans recevoir de nouvelles de leurs proches. Cette problématique, du reste, est commune aux trois situations de guerre que nous avons identifiées. On vit ainsi au rythme des bruits en tout genre, dont on finit parfois par se méfier systématiquement.

Ces sociétés de circonstances peuvent être marquées par des tensions. On peut résister à bas bruit (et à moindre risque) à l'occupant. On peut également prendre les armes, mais ce n'est le cas d'aucun de nos scripteurs. Cependant, certains se réjouissent des nouvelles, confirmées ou non, qui rapportent des attaques contre des soldats ennemis, à l'image d'Auguste Castan. Pourtant, les relations entre Français et troupes ennemies demeurent plutôt cordiales dans l'ensemble. Sans aller jusqu'à se lier d'amitié avec « son » officier, Louis Lacroix en est un bon exemple. Marie-Anne de Fallois est, quant à elle, loin d'éprouver une répugnance systématique pour les Allemands auxquels elle fait allusion. Renée de Riocour

¹⁴ BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870...*, op. cit., p. 169-171.

¹⁵ *Ibid.*, p. 138.

dresse une hiérarchie, tout au bas de laquelle elle place les Prussiens, auxquels elle prête les comportements les moins louables, quand les Saxons et les Bavares jouissent d'une image moins dégradée. On a bien souligné à cet égard que pour une partie des populations de l'Est, la guerre contre l'Allemagne intervient dans un contexte économique, culturel et familial particulier : la frontière est souvent davantage un facteur de proximité et de coopérations qu'un réel sujet de tension, malgré le regain d'une rhétorique agressive outre-Rhin dans les années qui précèdent la guerre¹⁶.

Individualités et collectifs en guerre

Guerre et vie privée

On l'a vu avec le cas des assiégés, l'espace domestique est fragilisé par la situation de guerre et, avec lui, c'est l'ensemble de la vie privée qui se retrouve mise entre parenthèse. En cela, elle « siffle » bien « la fin de récréation » et « remet [...] chaque individu au rang de citoyen¹⁷. » Nous avons abondamment repris et commenté cette citation de Michelle Perrot et la mission que nous nous étions fixée d'y apporter des prolongements, en prenant l'exemple de 1870, nous semble accomplie. Nous y revenons une dernière fois : l'individu, rappelé à son devoir de citoyen, c'est précisément l'individu soustrait à la vie privée. Bien entendu, la pression qui pèse sur chacun n'est pas la même, mais la crise que traverse la France à partir du mois d'août contribue à accentuer la contrainte : À Paris, Henri Regnault, qui vient de se fiancer, est appelé devant Paris pour en défendre les murs, ce qui lui coûtera la vie. Le boulanger du quai Finkwiller, à Strasbourg, évoque un jeune homme, à qui il a écrit « de ne pas aller au devant » de « l'appel des célibataires de 25 à 35 ans » et d'attendre patiemment à Marseille qu'un éventuel ordre lui parvienne.

La maison, quant à elle, est le lieu qui cristallise le mieux la dilution du privé dans le conflit. La frontière que la porte du domicile dresse avec la rue est souvent franchie : dans les villes bombardées, ce sont même les murs qui en sont percés à jours. À l'intérieur, les objets domestiques volent en éclat, comme un symbole de l'anéantissement du quotidien. Dans les arrières, l'arrivée de l'ennemi chez soi met à mal l'intimité de la cellule familiale. En créant chez l'habitant des espaces externalisés (une pièce, un étage ou même l'ensemble de la

¹⁶ PONTEIL F., « L'esprit public en Alsace... », *art. cit.*, p. 50.

¹⁷ PERROT M., in ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée, t. 4...*, *op. cit.*, p. 565.

maison lorsqu'elle est rendue inhabitable ou que l'on préfère, par sûreté, se réfugier à la cave), la guerre rompt la sacralité de la propriété privée. Le titre de maître (ou maîtresse) de maison ne renvoie alors plus à aucune réalité effective. Pour ceux qui sont contraints de partir, il en va de même : s'ils peuvent bénéficier d'une certaine solidarité et jouir d'une plus grande sécurité en s'exilant, ils le font au prix de l'unité de la cellule familiale, garantie par la maison.

Toutefois, les reconfigurations de la vie privée attestent de la résilience de certains individus : dans les caves, c'est ainsi parfois un quotidien renouvelé qui se déploie, en une réplique au moins partielle de la régularité et des rituels du temps de paix – dont l'écriture peut d'ailleurs faire partie. Pour d'autres, l'évocation de moments de loisir atteste d'un desserrement de l'étreinte de la guerre et d'une « chape de plomb », pour reprendre l'expression d'Édouard Schuré, qui se fait moins oppressante. On finit aussi peut-être par « s'y faire » comme l'affirme le boulanger strasbourgeois. L'individualité tend ainsi à reprendre progressivement une partie de ses droits. Ceux qui le peuvent maintiennent un lien à distance avec leurs proches. Dans le cas de la famille Zopff, la correspondance familiale joue pleinement ce rôle : à distance, on entretient le rituel, ciment de l'unité de la cellule familiale.

De plus, malgré la distension des liens familiaux et des relations amicales, la guerre ne met jamais totalement fin aux sociabilités. Bien entendu, on reste parfois sans nouvelles de nombre de ses proches pour une durée prolongée. Mais même dans Strasbourg assiégé, même dans la famille de Cécile de Dartain où l'on préfère longtemps prendre ses précautions, on finit par sortir et par se retrouver. Dans les espaces occupés, on jouit peut-être parfois de davantage de libertés. Louis Lacroix en témoigne bien : à l'extérieur de Nancy, il jouit d'un temps de respiration, qui est aussi bien un moment de loisir que de vie sociale. L'illusion est de courte durée, mais elle a le mérite de le soustraire quelques jours à la situation de guerre. Pour Édouard Schuré, l'exil en Suisse remplit la même fonction, mais de manière plus durable.

Du « je » au « nous » : entre écriture de soi et témoignage

Ces témoignages de 1870 s'écrivent à la première personne, le plus souvent du singulier. Pourtant, il est fréquent qu'un glissement du « je » au « nous » s'opère. La pudeur à l'égard du « moi » est toujours largement de mise en cette fin de siècle et jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Ainsi, comment aborder les émotions, nombreuses, exprimées à l'écrit en temps de guerre ? Elles semblent souvent procéder de la même dualité. Dans

l'écriture féminine au jour le jour en particulier, les scriptrices semblent hésiter au moment de s'épancher. Chez Renée de Riocour, pour qui l'éducation catholique sert de garde-fou contre les débordements égotistes, le « nous » le dispute de très près au « je » quand il s'agit de dire l'épreuve. Pourtant, malgré son caractère collectif, elle y prend part aussi de manière individuelle. Le même constat vaut également pour Cécile de Dartain, à Strasbourg. Chez d'autres, comme l'officier de Figeac ou Édouard Schuré, les détours par une intériorité propre sont plus fréquents, plus spontanés. Le cas de Geneviève Bréton montre cependant que l'expression de soi n'est pas exclusivement masculine et il n'est pas le seul : Renée de Riocour se réfugie peut-être derrière l'examen de soi, au moment où elle s'interroge sur sa vocation, mais elle n'en dit pas moins les doutes qui l'habitent, au carrefour de sa vie, au carrefour de l'histoire. C'est là la grande richesse de l'écriture diariste : objet d'appropriations multiples, le journal constitue un terrain d'expérimentation où l'individu s'exprime avec plus ou moins de libertés, en s'affranchissant ou non des codes et des convenances de son milieu. Même si elle le destine à sa mère, même si ses confessions demeurent très réservées, il y a chez Renée de Riocour de réelles séquences d'introspection dans lesquelles, bien qu'elle s'en défende, bien qu'elle peine à dire « je », c'est bien de sa propre trajectoire qu'il s'agit. Un tel discours est acceptable à une condition : qu'il s'agisse de démêler la volonté de Dieu pour soi. Ainsi, à des degrés variables, certaines de nos sources contribuent à l'histoire d'une individuation encore hésitante, mais bien présente malgré la guerre¹⁸. Le conflit suscite de nombreux commentaires chez ceux qui le vivent, qui suivent d'aussi près qu'ils le peuvent l'actualité nationale et ils en nourrissent leur écriture au quotidien, même lorsqu'il s'agit de déplorer l'absence de certitudes. La chute de l'Empire est accueillie avec un mélange de soulagement et d'angoisse. La République avec un enthousiasme modéré par le plus grand nombre et davantage de froideur par les franges les plus réactionnaires de la société, qui y voient une réplique des mouvements populaires de la Révolution, auxquels s'attache un imaginaire forcément négatif : la Terreur, le renversement de l'ordre, le triomphe des masses.

Notre étude repose ainsi sur un ensemble d'ébauches de soi où l'individu peine encore souvent à s'affranchir d'un discours tourné vers le collectif. On ne s'en étonnera pas, tant l'écriture en guerre reste liée (et circonscrite) à l'événement lui-même. C'est d'ailleurs l'argumentaire développé par ceux qui témoignent. Entendons par là, qui rendent publics leurs récits en les investissant d'un programme : rendre compte, oui, mais pas seulement pour se souvenir soi-même ; on le fait pour le régiment, pour les concitoyens, pour l'histoire et la

¹⁸ REVERZY É., *Témoigner pour Paris...*, *op. cit.*, p. 17.

mémoire locales. Le rapport au moi est ambigu : son absence doit garantir l'objectivité de l'exposé. Sa présence, paradoxalement, met l'individu « au niveau de l'événement¹⁹ » et légitime son discours. C'est le fondement du « protocole d'attestation personnelle²⁰ » évoqué par Charlotte Lacoste : le témoin a vu, il est donc légitime pour s'exprimer sur le sujet. La « simplicité » de la forme est excusable dès lors qu'elle sous-tend le caractère brut du récit et la sincérité de celui qui le produit. Dès lors, le témoignage est habilité à remplir les fonctions qu'on entend lui donner : articuler expérience individuelle et expériences collectives, servir les mémoires et l'histoire de la guerre de 1870.

¹⁹ *Ibid.*, p. 29-30.

²⁰ LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire...*, *op. cit.*, p. 381-383.

Sources et bibliographie

A) SOURCES

a) Manuscrits

Archives municipales de Strasbourg	
« Histoire du blocus de Strasbourg » (auteur inconnu) – 1870	272 MW 82
Récit de 65 pages (auteur inconnu, une femme)	272 MW 84
Lettre de J. Gross, fabricant de billards 9 rue des Dentelles	272 MW 84
Lettre adressée à un prénommé Gustave par un Strasbourgeois le 22 août 1870	272 MW 84
Fonds Édouard Schuré – Journal intime	11 Z 121
Fonds Kessler-Wollenweber (Alfred Kessler) – Correspondance après la capitulation et pendant sa captivité à Rastatt – 1870-1872	44 Z 4
Important paquet de lettres des tantes Louise et Caroline Geissler	110 Z 21
Fonds Antoine Zopff - Correspondance	131 Z 1-2
Archives départementales du Bas-Rhin	
Guerre de 1870 : journal en français sur la vie à Strasbourg par Ernestine Ungerer (18 Juillet – 19 octobre 1870)	100 J 222
Archives départementales de la Moselle	
Journal d'un jeune officier français, probablement Joseph Malvy, originaire de Figeac, lieutenant au 13 ^e régiment d'artillerie, prisonnier de guerre à Hambourg, tenu du 13 novembre au 8 décembre 1870 : cahier manuscrit de 98 p.	J 7281
Notes sur le siège de Metz, 1870, 22 f., ms	J 7296
Souvenirs sur le siège de Metz en 1870 par A. Sanné, 168 f. ms	J 7297
Journal de Renée de Riocour	9 J 59
Fonds Henri Jeandelize – <i>Journal d'un messin</i> . Chronique autographe. 1870-1871	27 J 143
Fonds Thuillier – Papiers de Jean-François Thuillier (grand-père paternel de Marie et Marguerite) : journal intime (1870), copie par Marguerite Thuillier du journal de son grand-père Jean-François (s.d.)	148 J 26
Archives départementales de la Marne	

Journal de l'abbé Adrien Monceau, curé de Barbonne-Fayel	J 1779
Invasion prussienne 1870-1871 – diaire de Charles-Joseph Lamboley	1 J 847
Archives départementales de Haute-Saône	
Lettres de Justin Merle, soldat du 32 ^e régiment de marche, 1 ^{er} bataillon, 4 ^e compagnie à son père, percepteur à Montesquieu-Volvestre (Hte-Garonne)	1 J 171
Archives départementales du Territoire de Belfort	
Notes manuscrites inédites signées Ivan Obrecht à la fin de l'ouvrage, in <i>Le 4^{ème} bataillon de la mobile du Haut-Rhin – journal d'un sous-officier</i> (Émile Gluck)	A 2575

b) Publications anciennes

- ANONYME, *De Freschwiller à Sedan. Journal d'un officier du 1^{er} corps, avec documents authentiques, lettres inédites, notes et considérations militaires*, Tours, Librairie Hachette et C^{ie}, 1870.
- ANONYME, *De Freschwiller à Sedan. Journal d'un officier du 1^{er} corps, avec documents authentiques, lettres inédites, notes et considérations militaires*, Tours, Librairie Hachette et C^{ie}, 1870.
- BELIN Léon, *Le siège de Belfort*, Paris, Berger-Levrault (4^e éd.), 1871.
- BOISSIERE Émile, *Tué à Sedan. Lettres d'un sous-lieutenant recueillies par un ami*, Paris, A. Sauton Librairie, 1875, 3^e éd.
- BONNEFOY Marc, *Strasbourg en 1870. Notes et impressions d'un officier pendant le siège*, Librairie alsacienne-lorraine, Paris, 1911.
- CAPPE Georges, *Souvenirs de 1870. La mobile de Vitry*, Vitry-le-François, V. Tavernier et fils, 1887.
- CHALERT Alexandre, *Impressions d'un soldat. La campagne de 1870 racontée par un lieutenant alsacien pendant sa captivité à Mersebourg*, Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1908.
- CHALLAN DE BELVAL (Dr.), *Carnet de campagne d'un aide-major, du 15 juillet 1870 au 1^{er} mars 1871*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1902.
- DICKHAUT Frédéric, *Souvenirs de la campagne de 1870-1871. Simples récits*, Châlons-sur-Marne, Imprimerie du Libéral de la Marne, 1887.
- DOLL Édouard, *Journal du siège de Belfort*, Mulhouse, Ernest Meininger, 1909.

- DREYFUS Paul, *Journal du siège de Belfort*, Belfort, Imprimerie nouvelle, 1908, 3^e éd.
- DUC Lucien, *Souvenirs du siège de Belfort. Correspondance et journal d'un mobile du Rhône, 16^e régiment de marche, 3^e bataillon, 8^e compagnie*, Aix-en-Provence, A. Makaïre, 1871.
- FALLOIS (DE) Marie-Anne, *Lettres de direction du Père L... de la C^{ie} de Jésus 1869-1890 suivies du journal d'un Lorrain pendant la guerre de 1870*, Paris, Lucien Bodin, 1907.
- FEBVAY Isabelle, *La Défense de Besançon. Journal d'une ambulancière, 1870-1871*, Paris, Augustin Challamel, 1912.
- FLAMARION (Dr.), *Le livret du docteur. Souvenirs de la campagne contre l'Allemagne et contre la Commune de Paris, 1870-1871*, Paris, Librairie A. Le Chevalier, 1872.
- GLUCK Émile, *Guerre de 1870-1871. Le 4^{me} bataillon de la Mobile du Haut-Rhin*, Mulhouse, Imprimerie Veuve Bader et C^{ie}, 1873.
- HABERT DE GINESTET C., *Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne, 1870-71*, Paris, Ernest Flammarion, 1898.
- JOVY E., *Les souvenirs de M. L'Abbé Bour sur la guerre de 1870*, Vitry-le-François, Maurice Tavernier, 1913.
- JUILLARD-WEISS Henri, *Notes journalières concernant l'Ambulance de Mulhouse à l'armée de l'Est*, Ernest Meininger, 1908.
- LACROIX Louis, *Journal d'un habitant de Nancy pendant l'invasion de 1870-1871*, Nancy, Vagner, Paris, Librairie Lecoffre Fils et C^{ie}, 1873.
- MARECHAL (Mme Félix), « Le blocus de Metz en 1870 », *Pays Lorrain*, 1910.
- MATHEY Paul, *Le bombardement de Strasbourg, raconté par un témoin oculaire*, Genève, Imprimerie Charles Lampe, 1870.
- MEININGER Ernest, *Mulhouse pendant la guerre de 1870-71. Notes prises au jour le jour*, Mulhouse, Imprimerie Veuve Bader, 1895.

- MEISSAS (abbé), *Journal d'un aumônier militaire en 1870-1871*, Paris, Garnier Frères, 1891, 3^e éd.
- MENY Édouard, *Le siège de Belfort 1870-1871*, Belfort, Morlot Librairie, 1871
- MONOD Gabriel, *Allemands et Français. Souvenirs de campagne, Metz – Sedan – La Loire*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1872, 2^e éd.
- MÜLLER N., *Lettres d'un Messin sur le blocus de Metz en 1870*, Metz, Librairie Sidot Frères, 1871.
- PITON Frédéric, *Siège de Strasbourg. Journal d'un assiégé*, Paris, Charles Schlaeber, 1900.
- RAY Louis, *Les Prussiens à Montbéliard en 1870-1871. Journal de Louis Ray, Montbéliard*, Société anonyme d'Imprimerie Montbéliardaise, 1910.
- SCHNEEGANS Auguste, *Strasbourg ! Quarante jours de bombardement par un réfugié strasbourgeois*, Neuchâtel, J. Sandoz, 1871.
- SEE Julien, *Journal d'un habitant de Colmar (Juillet à Novembre 1870), suivi du cahier de M^{lle} H... pendant le mois de janvier 1871 et d'autres annexes*, Paris, Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1884.
- SIEFFERMAN (Dr.), *Souvenirs de l'Année Terrible, 1870-1871*, Paris, Librairie du Messenger d'Alsace-Lorraine, 1910.

c) Publications récentes

- ANDLAU-HOMBOURG (D') Émilie, « La guerre de 1870 vue de Stotzheim », présenté par le Comte Marc d'Andlau, *Société d'Histoire et d'Archéologie de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai*, 1970.
- CASTAN Auguste, journal transcrit par Sandra Chapelle dans le cadre d'un mémoire de Master soutenu à l'Université de Franche-Comté en 2009, *Revue d'Histoire du XIX^e siècle* [En ligne].
- DARTEIN (DE) Cécile, journal transcrit et publié par J. N. D. Escande, Éditions du Château d'Escoussens.
- DUFRENOY Jules-Édouard, *Journal du Siège de Strasbourg, 13 Août-26 Septembre 1870*. Texte inédit présenté par Emmanuel Amougou, Paris, L'Harmattan, 2004.

- FRANTZ Ernest, *Strasbourg 1870. Le récit du siège d'après le journal inédit d'Ernest Frantz, 15 juillet – 28 septembre*. Introduction et commentaires d'Aline Bouche, David Bourgeois et Marie-Claire Vitoux, Colmar, Place Stanislas, 2011.
- LECŒUR Paul (Mgr.), *Écrits inédits. Carnets de la guerre de 1870, publiés et présentés par Pierre Aubé*, Paris, Le Cerf, 1975.
- MENEGOZ Jean-Claude, KAPPLER René, *1870, siège de Strasbourg. Le journal de Miss Jacot*, Barr, Le Verger, 1996¹.

¹ Le journal de Miss Jacot est précédé de celui de Charles Gerhardt, qui n'apparaît pas dans le titre.

B) BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

1) Ouvrages généraux

a) Histoire du XIX^e siècle

- BOURGUINAT N., PELLISTRANDI B., *Le 19^e siècle en Europe*, Paris, Armand Colin, 2003.
- DELUERMOZ Q., *Le Crépuscule des révolutions, 1848-1871*, Paris, Le Seuil, 2012.
- GIRARD L., *Les élections de 1869*, Paris, Librairie Marcel Rivière et C^{ie}, 1960.
- MILZA P., *Napoléon III*, Paris, Perrin, 2004.
- QUENIART J., *Les Français et l'écrit (XIII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Hachette Éducation, 1998.

b) Sur la guerre franco-allemande de 1870

- AUDOIN-ROUZEAU S., *1870. La France dans la guerre*, Paris, Armand Colin, 1989.
 - BENOISTEL M., LE RAY-BURIMI S., POMMIER C., *France-Allemagne(s), 1870-1871. La guerre, la Commune, les mémoires*, Paris, Gallimard/Musée de l'Armée, 2017.
 - BOURGUIN G., *La guerre de 1870-1871 et la Commune*, Paris, Flammarion, 1971, 1939
 - BOURGUINAT N., VOGT G., *La guerre franco-allemande de 1870. Une histoire globale*, Paris, Flammarion, 2020.
- BOURGUINAT N., DUPONT A., VOGT G. (dir.), *La guerre de 1870, conflit européen, conflit global*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2020.
- DES COGNETS C., *Les francs-tireurs de l'Armée oubliée*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017.
 - DIROU A., *La guérilla en 1870. Résistance et terreur*, Paris, L'Artilleur, 2020, 2014.
 - GOUTTMAN A., *La grande défaite*, Paris, Perrin, 2015.
 - HENRYOT F., MARTIN P., *La guerre de 1870. Témoignages écrits et imagerie populaire*, Paris, Hémisphères, 2020.
 - LECAILLON J.-F., *Les femmes et la guerre de 1870-1871, histoire d'un engagement occulté*, Villers-sur-Mer, De Taillac, 2021.

- MARTINIEN A., *Guerre de 1870-1871. État nominatif, par affaires et par corps, des officiers tués ou blessés dans la deuxième partie de la campagne (du 15 septembre 1870 au 12 février 1871)*, 1906.
- MILZA P., « *L'année terrible* ». 1. *La guerre franco-prussienne septembre 1870-mars 1871*, Paris, Perrin, 2009.
- ROTH F., *La guerre de 1870*, Paris, Pluriel, 1990, 2011.

c) Sur la vie privée et l'intimité

- ARIES P., DUBY G. (dir.), *Histoire de la vie privée, t.4. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Points, 1987, 1999.
- CORBIN A., COURTINE J.-J, VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions. 2. Des Lumières à la fin de l'Antiquité*, Paris, Seuil, 2016.
LYON-CAEN J., « Le « je » et le baromètre de l'âme »
- PERROT M., *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, Paris, 1998.
Histoire de chambres, Paris, Seuil, 2009.
La vie de famille au XIX^e siècle, suivi de *Les rites de la vie privée bourgeoise* par Anne-Martin Fugier, Paris, Seuil, 2015.

2) Guerre de 1870 : ouvrages spécialisés, études régionales

a) Sur l'invasion, l'occupation et la mobilisation durant le conflit

- CHRASTIL R., *The Siege of Strasbourg*, Londres, Harvard University Press, 2014.
- CONORD F., *S'insurger pour la patrie. Dijon-Paris, octobre 1870*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2020.
- FISCHBACH G., *Guerre de 1870. Le siège et le bombardement de Strasbourg*, Strasbourg, Cherbuliez, 1871.
- FARENC C., *Problèmes de l'occupation allemande en Champagne*, thèse d'histoire contemporaine sous la direction de Jacques Droz, Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 1976.
- LECAILLON J.-F., *Les Français et la guerre de 1870*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2004, 2020.
- L'HUILLIER F. (dir.), *L'Alsace en 1870-1871*, Strasbourg, Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, 1971.
IGERSHEIM F., « L'occupation allemande en Alsace et en Lorraine. Le commissariat civil du Gouvernement général d'Alsace et de Lorraine d'août 1870 à février 1871 : un aperçu »

- MULLER G., « Les relations entre la Lorraine et l'Allemagne. Relations entre populations voisines (1851-1866) », in POIDEVIN R., SIEBURG H.-O. (dir.), *Aspects des relations franco-allemandes à l'époque du Second Empire 1851-1866*, Actes du Colloque d'Otzenhausen, Metz, Centre de Recherche « Histoire et civilisation de l'Europe occidentale », 1982.
- ROTH F., *La Lorraine dans la guerre de 1870*, Nancy, PUN, 1984
- SAUGET S., « Enterrer les morts pendant le double siège de Paris (1870-1871), *Revue historique* 2015/3 (n° 675), p. 557-586.

b) Sur les pratiques d'écriture liées au conflit

- CHAPELLE S., *Des civils au cœur de la guerre franco-allemande : écriture de soi et expériences sensibles (1870-1914)*, thèse en histoire contemporaine sous la direction d'Odile Roynette, Université de Bourgogne Franche-Comté, 2022.
- GALBY-MARINETTI É., *Le livre-journal et la démocratie des consciences : le XIX^e siècle dans le Paris assiégé*, thèse en littérature française sous la direction de Pierre Citti, Université de Montpellier I, 2009.
- KROUCK C., *Les combattants français de la guerre de 1870-1871 et l'écriture de soi : contribution à une histoire des sensibilités*, doctorat en histoire sous la direction d'Alain Corbin, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, 2001.
« Stratégies d'écriture et représentations de la guerre. L'exemple des combattants de 1870. », *Sociétés & Représentations* 2002/1 n°13.
- LECAILLON J.-F., *Été 1870, la guerre racontée par les soldats*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2002.
Le siège de Paris en 1870, récits de témoins, Paris, Bernard Giovanangeli, 2005.
- PERROT M., préface à SAND G., *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Bègles, Le Castor Astral, 2004.
- REIBEL P., *Journal intime de la baronne Renée de la Chaise, née de Riocour, 1868-1890*, Mémoire de maîtrise en histoire contemporaine, sous la direction de Nicolas Bourguinat, 2016.

c) Sur l'opinion durant le conflit

- FARENC C., « Guerre, information et propagande en 1870-1871 : le cas de la Champagne. », in *Revue d'Histoire Moderne & Contemporaine*, 1984.

- FUSTEL DE COULANGES N., *L'Alsace est-elle allemande ou française ? Réponse à Theodor Mommsen*, professeur à Berlin, Paris, E. Dentu, 1870.
- PONTEIL F., « L'esprit public en Alsace de Sadowa à la candidature Hohenzollern (1866-1870) », *La Vie en Alsace*, 12, 1935.
- SCHURE É., *L'Alsace et les prétentions prussiennes. Réponse d'un Alsacien aux Allemands*, Genève, F. Richard, 1871.
- VOGT G., *Neutres face à la guerre franco-allemande (1870-1871) ? Diplomatie et dynamiques d'opinions dans les États de Suisse, de Belgique et du Danemark*, doctorat en histoire contemporaine sous la direction de Nicolas Bourguinat, Université de Strasbourg, 2018.

3) Histoire des pratiques d'écriture

a) Sur les « écritures ordinaires » en général

- BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Au plus près du secret des cœurs. Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2005.
 - BARDET J.-P., RUGGIU F.-J. (dir.), *Les écrits du for privé en France, de la fin du Moyen Âge à 1914*, Paris, ECTHS, 2014.
 - BEAUVALET-BOUTOUYRIE S., LUCIANI I., « Le corps dans les écrits du for privé », p. 99-128.
 - CASSAN M., « Écrits du for privé et événements », p. 129-162.
 - RUGGIU F.-J., « Les écrits du for privé : pertinence d'une notion historique. », p. 9-34.
- BOURDON M., *Aux jeunes personnes. Politesse et savoir-vivre*, Paris, 1864.
- BOURGUINAT N., « *Et in Arcadia ego...* » *Voyages de et séjours de femmes en Italie, 1770-1880*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017
- COSNIER C., *Le silence des filles. De l'aiguille à la plume*, Paris, Fayard, 2001.
- DUFIEF P.-J., *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914. Autobiographies, Mémoires, journaux intimes et correspondances*, Paris, Bréal, 2001, p. 109.
- FABRE D., *Les écritures ordinaires*, Paris, P.O.L, 1993.
- FOUCAULT M., « L'écriture de soi », *Corps écrit*, n°5 : *L'Autoportrait*, février 1983, pp. 3-23. *Dits et écrits II*, 1976-1988, Paris, Gallimard, 1994, 2001.
- GREYERZ (von) K., « Ego-document : the last word ? », *German History*, vol. 28, pp. 273-282.

- GUSDORF G., *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- LUICIANI I., PIETRI V. (dir.), *Écriture, récit, trouble(s) de soi. Perspectives historiques. France XVIe-XXe siècles*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2012.
- MULLER C., *La direction de conscience au XIX^e siècle (France, 1850-1914) : contribution à l'histoire du genre et du fait religieux*, sous la direction de Bruno Dumons, Université Lumière Lyon 2, 2017.
Au plus près des âmes et des corps. Une histoire intime des catholiques au XIX^e siècle, Paris, PUF, 2019.

b) Sur la correspondance

- DAUPHIN C., LEBRUN-PEZERAT P., POUBLAN D., *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.
- DAUPHIN C., « Écriture de l'intime dans une correspondance familiale du XIX^e siècle », in *Le Divan familial* 2003/2 (N°11), pages 63 à 73.

c) Sur l'écriture diariste

- HIMMESOETE M., *Juvenilia : journaux personnels d'adolescents du 19^e siècle*, thèse en littérature, sous la direction de José-Luis Diaz, Université de Paris 7, 2012.
« Writing and measuring time : nineteenth century French teenagers' diaries », in BAGGERMAN A., DEKKER R., MASCUCH M., *Controlling Time and Shaping the Self. Developments in Autobiographical Writing since the Sixteenth Century*, Leyde, Brill, 2011, p. 147-167.
- LEJEUNE P., *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, 1993.
« Le panoptique de Madame de Genlis », Autopacte.org, 2014, pp. 45-68.
- LEJEUNE P., BOGAERT C., *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel 2006.
- MAGNE M., « "Ce qui est charmant, c'est cette liberté". Le quotidien du voyage dans les journaux du comte Charles-Joseph de Clary-Aldringen (1777-1831) », in *Histoire, économie et société*, 2014/1 (33^e année), p. 17 à 36.
- PERROT M., « Journaux intimes : jeunes filles au miroir de l'âme », in *Adolescence*, Vol. 4, 1986, p. 29-36.
Le Journal intime de Caroline B. / Enquête de Michelle Perrot et Georges Ribeill. – Paris : Montalba, 1985.

- SIMONET-TENANT F., *Le journal intime, genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004.

d) Sur l'écriture autobiographique

- JEANNELLE J.-L., *Écrire ses mémoires au XX^e siècle, déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008.
- LEJEUNE P., *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975.
- SIMONET-TENANT F., *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017.
 JEANNELLE J.-L., « Antiautobiographie », p. 55-57.
 « Mémoires », p. 542-546.
- WINTERMEYER R., BOUILLOT C., *Moi privé et moi public, dans les mémoires et les écrits autobiographiques du XVII^e siècle à nos jours*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008.
 BANCAUD F., « Du je au nous : le journal « extime » de Victor Klemperer », p. 163-176.

4) Histoire du particulier

a) Histoire d'en bas et microstoria

- GINZBURG C., « Signes, traces, pistes. Racines d'un paradigme de l'indice. », *Le Débat*, 1980 / 6 n°6, p. 3-44.
- LEVI G., *Le pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1989.
- REVEL J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Seuil, 1996.
- THOMPSON E. P., *The making of the English working class*, Londres, V. Gollancz, 1963, 1964.
 « *History from below* », in *The Times Literary Supplement*, 7 avril 1966, p. 275-280.
- TARRAGONI F., « La méthode d'Edward P. Thompson », in *Politix* 2017/2 (n°118), pages 183 à 205.

b) Histoire du quotidien

- LÜDTKE A. (dir.), *Histoire du quotidien*, (traduit de l'allemand par O. Manoni), Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994 (éd. originale en 1989).
- ROCHE D., *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVII^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1997, p. 99.

c) Guerre et individus

- AUDOIN-ROUZEAU S., BECKER A., *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio Histoire, 2003.
- DREVILLON H., *L'individu et la guerre. Du chevalier Bayard au soldat inconnu*, Paris, Belin, 2013.
- GAY J.-P., « Présentation », Source(s) – *Arts, Civilisation et Histoire de l'Europe* [En ligne], 4 | 2014, mis en ligne le 10 novembre 2021.
- KEEGAN J., *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415. Waterloo 1815. La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993. (éd. originale en 1976). L'ouvrage a été réédité en français (Perrin, 2013).
- LE GAC J., *Vaincre sans gloire. Le corps expéditionnaire français en Italie (novembre 1942-juillet 1944)*, Paris, Les Belles Lettres, 2013).

5) Sur le témoignage

a) Autour du genre testimonial

- CRU J. N., *Témoins*, Paris, « Les Étincelles », 1929.
Du témoignage, Paris, Allia, 1930, 1989.
- COQUIO C. « Le récit du rescapé est un genre littéraire » ou le témoignage comme « genre de travers » ?, *La Licorne* [En ligne], Les publications, Collection La Licorne, 2007, Les Genres de travers, ÉCRITURE ET PENSER LE GENRE.
-
- DULONG R., *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éd. De l'École des hautes études en sciences sociales, 19
- DORNIER C. (dir.), *Se raconter, témoigner*, Elsenieur, n°17, sept. 2001.
« Le genre du témoignage dans les écrits du XVIII^e siècle : de la déclaration d'intention à l'effet de réception », in GAUDARD F.-C. et SUAREZ M. (dir.), *Formes discursives du témoignage*, Toulouse, Éditions universitaires du sud, 2004.

- JEANNELLE J.-L., « Témoignage », in SIMONET-TENANT F., *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 761-765.
- JOUHAUD C., RIBARD D., SCHAPIRA N., *Histoire, littérature, témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2009.
- LACOSTE C., *Le témoignage comme genre littéraire en France de 1914 à nos jours*, sous la direction de Tiphaine Samoyault et de François Rastier, Université de Paris 10, 2011.
- REVERZY É., *Témoigner pour Paris. Récits du siège et de la Commune (1870-1871). Anthologie*, Paris, Kimé, 2020.
- ROUSSEAU F., *La guerre censurée*, Paris, Seuil, 1999.
- VIDAL-NAQUET P., *Les Assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1987.
- WIEVIORKA A., *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon, 1992.
L'Ère du témoin, Paris, Plon, 1998.

b) Témoignages et mémoires de 1870

- ALLORANT P., BADIÉ W., GARRIGUES J., (dir.), *1870, entre mémoires régionales et oubli national*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019.
MULLER T., « Le siège de Strasbourg raconté. De la chronique à l'écriture de soi, de la mémoire collective au souvenir », p. 183-194.
- LECAILLON J.-F., *Le souvenir de 1870, histoire d'une mémoire*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2012.
« Les mémoires de 1870 en France de 1871 à 1814 », <http://memoiredhistoire.canalblog.com>, août 2017.

6) Sources sur 1870 (hors corpus)

- BRETON G., *Journal*, Paris, Ramsay, 1985. Présentation par Flora Groult.
- CAHEN C., *Souvenirs de la guerre de 1870-71. Conférence faite le 25 Mai 1888 au siège de l'Association des Dames françaises*, Amiens, Delattre-Lenoël, s. d.
- CROMBRUGGHE I., *Journal d'une infirmière pendant la guerre de 1870-1871. Sarrebruck. – Metz. – Cambrai*, Bruxelles, Librairie Polyglotte de F. Claesen, 1871.

- DALQUIE (Abbé), *Lettres d'un aumônier militaire en 1870 et 1871*, Rodez, E. Carrère, 1891.
- DELEROT É., *Versailles pendant l'occupation. Recueil de documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande*, Paris, Plon, 1873.
- FONDET C., *À coté de la guerre. Mon petit journal de 1870-1871.*, Beaune, imprimerie Henri Lambert Fils, 1893, p. 9.
- HERRISON (comte de), *Journal de la campagne d'Italie*, 1859, Paris, Paul Ollendorff, 1889.
- PRAROND E., *Journal d'un provincial pendant la guerre : Abbeville, 1870-1871*, Paris, E. Thorin, Amiens, Prévost-Allo, 1874.
- SAND G., *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, Paris, Michel Lévy Frères, 1871.

7) Outils

- Littré, *Dictionnaire*, (1863-1872).
- *Le Grand Gaffiot*, Paris, Hachette, 2005.

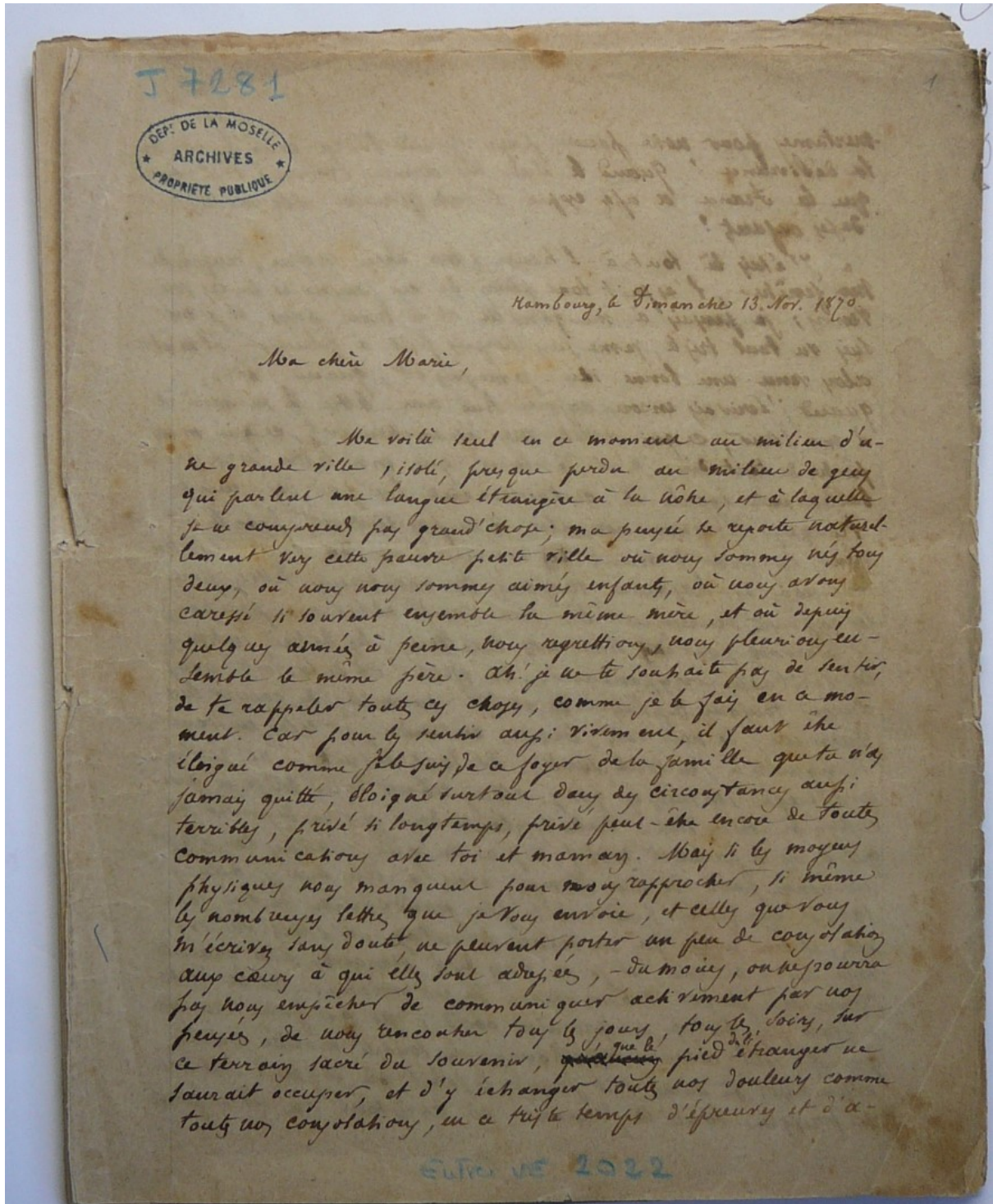
8) Autres

- CONFAVREUX J., « "Nous n'avons pas pris la mesure de l'événement guerrier qui vient de s'ouvrir" » Entretien avec Stéphane Audoin-Rouzeau, *Mediapart*, 15 mars 2022.
- DESMARS B., *Félix Maréchal (1798-1871). Médecin et maire de Metz.*, Metz, Éditions Serpenoise, 2011.
- JEANMAIRE A., *Journal de Jean-François Thuillier, instituteur à Pouilly*, Metz, 1972.
- ZOLA É., *La Débâcle*, Paris, Le Livre de Poche, 1978.

Annexes

A) ÉCRITS DE CAMPAGNE1) Journal d'un jeune officier anonyme (Joseph Malvy)

AD Moselle, J 7281



a) **Le départ**

Hambourg, le Dimanche 13 Nov. 1870

Ma chère Marie,

Me voilà seul en ce moment au milieu d'une grande ville, isolé, presque perdu au milieu de gens qui parlent une langue étrangère à la nôtre, et à laquelle je ne comprends pas grand'chose ; ma pensée se reporte naturellement vers cette pauvre petite ville où nous sommes nés tous deux, où nous nous sommes aimés enfants, où nous avons caressé si souvent ensemble la même mère, et où depuis quelques années à peine, nous regrettions, nous pleurions ensemble le même père. Ah ! Je ne te souhaite pas de sentir, de te rappeler toutes ces choses, comme je le fais en ce moment. Car pour les sentir aussi vivement, il faut être éloigné comme je le suis de ce foyer de la famille que tu n'as jamais quitté, éloigné surtout dans des circonstances aussi terribles, privé si longtemps, privé peut-être encore de toutes communications avec toi et maman. Mais si les moyens physiques nous manquent pour nous en rapprocher, si même les nombreuses lettres que je vous envoie, et celles que vous m'écrivez sans doute, ne peuvent porter un peu de consolation aux cœurs à qui elles sont adressées, - du moins, on ne pourra pas nous empêcher de communiquer activement par nos pensées, de nous rencontrer tous les jours, tous les soirs, sur ce terrain sacré du souvenir, que le pied étranger ne saurait occuper, et d'y échanger toutes nos douleurs comme toutes nos consolations, en ce triste temps d'épreuves et d'amertumes pour notre pauvre pays. Quand luira donc le jour de la délivrance ? Quand le Dieu des armées trouvera-t-il donc que la France a assez expié l'indifférence et la mollesse de ses enfants ?

J'étais là tout à l'heure, ma chère Marie, auprès de ma fenêtre, l'esprit tout plein de ces pensées et de ces souvenirs ; je pensais à ma famille et à mon pays, et je me suis vu tout triste, je me suis surpris prêt à pleurer. Il m'est alors venu une bonne idée : je me suis dit, quand j'écris, quand j'écrivais encore aujourd'hui une lettre à ma mère et à ma sœur, ce qui arrête mes épanchements, ce qui m'empêche de tout dire, c'est de penser que ma lettre sera probablement égarée et certainement lue par des yeux étrangers. Résignons-nous alors à ne pas envoyer pour le moment ces épanchements, ces conversations du cœur, contentons-nous de hasarder toujours de nombreuses lettres pour les rassurer seulement sur ma santé et sur ma position, et réservons pour des moments meilleurs, les détails intimes, la véritable correspondance du cœur. Et de la sorte nous aurons toujours le plaisir de causer ensemble, de

causer longuement, de nous voir, de nous entendre, et cela en toute tranquillité, en toute sûreté. Et tout de suite, j'ai vu les avantages immenses que j'allais retirer de la mise à exécution de mon idée. Outre le plaisir dont je viens de parler, et qui a été le premier motif, - j'ai vu que j'allais employer une bonne partie de mon temps, c'est-à-dire que j'allais savoir que faire pendant la plus grande partie de ma journée, et ceci n'est pas un mince avantage ; c'était la victoire sur l'oisiveté, et je m'étais déjà demandé avec crainte comment je me débarrasserais de cet ennemi. Et la tâche n'était pas facile au premier abord ; car que faire dans une grande ville, comme Hambourg, où tout le monde parle allemand, où on ne voit jamais le soleil, où il pleut et il neige presque toute la journée, où, après tout on est enfermé comme prisonnier de guerre, - que faire, à moins de s'ennuyer ? Et je ne connais pas un plus désagréable moyen de passer l'existence. J'ai bien pensé à étendre mes connaissances en allemand, mais on ne peut pas faire des thèmes et des versions toute la journée, - je combinerai cependant ce moyen de m'occuper avec notre petite correspondance, cela variera un peu mes occupations. Je me suis bien dit aussi : à quoi bon paperasser ainsi, - car je veux écrire, ou plutôt écrivasser beaucoup – cela amusera-t-il beaucoup ma sœur, de lire plus tard mes balivernes, car il faut compter qu'il y en aura beaucoup ? – Je ne me suis pas arrêté longtemps à cette objection : d'abord parce qu'il me semble que si ma sœur en faisait autant dans les mêmes circonstances, je me trouverai fort heureux de lire sa correspondance attardée ; - et puis j'en suis revenu à mon premier motif, quand même cette immense lettre n'arriverait pas à son adresse, elle aurait toujours rempli pour moi ce but très important : employer mon temps, penser à ma mère et à ma sœur le plus longtemps possible, causer vivement avec ma chère Marie, la voir et l'entendre, et éviter dans ces douces occupations, l'ennui et l'oisiveté, inséparables d'une vie isolée et inactive au milieu d'une grande ville pendant l'hiver.

Hambourg, le 14 Novembre 1870.

Je reprends ma correspondance, à peine levé ; ma première pensée, comme ma dernière, est toujours pour toi.

Hier, je t'expliquai quel était mon but en ouvrant cette longue lettre. Aujourd'hui, je vais me mettre à l'œuvre, et je vais commencer à te parler à mon aise de tout ce qui s'est passé depuis bientôt quatre mois. Je n'ai pas la prétention de te raconter la triste campagne qui

deux encore. D'abord, bloqués comme nous l'avons été pendant deux mois, je ne sais pas au juste tout ce qu'on a fait, et puis, ce n'est pas encore le moment d'apprécier et de juger les hommes et les choses. Au surplus, l'histoire ne tardera pas à jeter un jour sur tout cela, et alors rendre compte de tous ces tristes événements. En attendant je ne te parlerai de la guerre, que pour la petite part que j'y ai pu prendre, que d'après les minces renseignements que j'ai pu acquérir ; et en revanche je te parlerai beaucoup de ce qui me concerne particulièrement ; ce sera peut-être beaucoup moins intéressant pour un étranger, mais comme je n'écris bien entendu que pour toi, je puis mettre toute réserve de côté, et jaser avec ma sœur en toute liberté, bien sûr que tout ce que je dirai l'intéressera et la distraira peut-être un jour, en lui rappelant un frère, qui, de loin comme de près, pensait toujours à elle.

Si tu veux, ma chère Marie, je prendrai les choses au commencement, et dès l'instant de notre séparation.

Tu te rappelles avec quelle joie je vins passer deux jours à Figeac. Mais si tes yeux avaient scruté les mines un peu plus avant, tu aurais vu que cette joie n'était pas complète, et que j'éprouvais une douce tristesse, en vous voyant toi et Maman, bien sûres que je n'étais pas désigné pour cette funeste guerre. Tu te rappelles combien je me gardais de vous désillusionner, Maman surtout ; avec quelles craintes je finis cependant par te le dire à toi, au moment où je reçus mon ordre de départ. C'est qu'en effet je savais bien, en quittant Metz, que tout ce qu'il y avait de soldats en France, irait se battre contre ces hordes innombrables, et tu vois qu'il n'y en a même pas eu assez. Je savais bien, en profitant du délai de quelques jours qu'on nous accorda après nos examens, passés à la hâte, que je ne ferais qu'aller et venir, et que bientôt je retournerais dans cette pauvre Lorraine, pour grossir les rangs de notre petite armée. Mais je tenais trop à vous voir toutes deux, à vous embrasser, avant de partir pour cette guerre, dont je n'étais pas sûr de revenir. Et je quittai Metz, et je dis adieu, pour un moment à mes camarades ; je leurs dis : au revoir sur les champs de batailles de l'Allemagne. Hélas ! Je les ai revus en Allemagne sans doute, mais enfermés comme moi dans les forteresses prussiennes. Nous ne nous attendions pas à ce rendez-vous. Si encore nous y étions tous ! Mais combien en avons-nous laissé sur les champs de bataille de la France !

Quoique je n'eusse pas alors des pressentiments aussi tristes, tu comprendras cependant que ma joie, en vous revoyant, ne fut pas complète. Et puis te rappelles-tu la triste insouciance que je montrais, quand on parlait de l'époque plus ou moins rapprochée de ton mariage ? Et pourtant j'y tenais et j'y tiens encore beaucoup, tu le sais. Mais je souriais tristement en moi-même, quand on en parlait pour le mois d'août, ou au plus tard, pour le

mois d'octobre. Je voyais avec peine que Maman, que toi, que tout le monde se dissimulait la gravité de la situation, et s'imaginait que tout irait, malgré la guerre, comme à l'ordinaire ; la guerre d'ailleurs, on la voyait finie dans un mois. Tout en étant loin, pour mon compte, de m'imaginer tout ce qui arriverait, un secret pressentiment me disait bien que cela ne pourrait se faire, ni au mois d'août, ni au mois d'octobre, et c'est pour cela qu'en apparence, je prenais à la chose un si mince intérêt. À cette époque, la pauvre Maman me voyait fixé à Bourges ; détaché pour un moment seulement à Nancy. Et moi je savais bien que je ne reviendrais pas à Bourges de longtemps, et que Nancy lui-même n'était qu'une étape, qu'un acheminement vers des pays plus lointains. Et c'est pourquoi j'étais triste, c'est pourquoi je ne parlais pas trop de ce mariage qui nous convenait tant à tous cependant. Je le voyais avec regret reculé pour une durée inconnue. Et je ne me trompais pas. Mais je ne voulais pas vous tirer de votre erreur ; il eut fallu tout vous dire, et notre séparation eut été trop pénible pour vous.

Enfin nous nous séparâmes ; vous voulûtes cependant m'accompagner jusqu'à la gare ; cela me fit de la peine. C'est qu'en ce moment-là je souffrais beaucoup, beaucoup pour vous, pour Maman surtout qui n'y voyait que notre séparation habituelle de tous les ans. Toi, ma chère Marie, tu devais souffrir un peu plus ; je t'avais bien dit en effet que j'allais à l'armée, mais en t'adoucissant beaucoup cette nouvelle ; je voulais que tu prépares Maman peu à peu, afin que lorsqu'elle finirait par le savoir, tu fusses là pour lui dire encore que je courais le moins de dangers possible. Te souviens-tu de cette parole que tu me dis au moment de me quitter : comme je voudrais te suivre, Joseph ! Et comme je t'aurais emportée avec moi, ma chère Marie, si cela eut été possible, si je n'avais pas dû laisser auprès de Maman quelqu'un pour me remplacer, pour la consoler, pour la rassurer à chaque instant !

Je partis cependant au moment où le crépuscule allait faire place à la nuit, et je vous disais encore adieu, que vous ne m'entendiez déjà plus. Je disais adieu à tout ce qui m'entourait. Étais-je sûr de revoir quelque chose ?

Tu trouveras peut-être que je traîne beaucoup sur ce triste moment de notre séparation. Mais c'est le moment qui a laissé en moi le plus de souvenirs, et de ces souvenirs qui restent le plus, parce qu'ils sont tristes. D'ailleurs, je crois encore éprouver de la peine à me séparer, à me détacher de ce doux rivage où je vous laissai toutes deux, contemplant avec tristesse, avec des larmes peut-être, la voiture qui m'emportait bien loin.

Je n'eus pas fait cent pas, que je fus couvert de sang ! Mais rassure-toi ; l'ennemi n'était pas encore arrivé au Pournel¹. C'est en voulant ouvrir le carreau de vitre, qu'avec ma maladresse habituelle, je le fis voler en éclat, et je m'ensanglantais la main. J'aurais pu me briser l'artère, et casser l'articulation du poignet, car la violence du coup fut telle, que j'ai encore une longue cicatrice. Heureusement il n'y eut pas de mal, mais beaucoup d'embarras. Je fus obligé d'envelopper ma main, et de garder tout le sang qui s'en échappait, jusqu'à Assier, où je pus, et encore avec grand'peine, plonger cette main dans une cuve d'eau. Je me lavai avec délices. C'était un bien mauvais début ; et il me coûta encore trente sous. [...]

b) Le feu

Mercredi, 16 Novembre.

[...] Ce jour-là, du 14 août, nous étions toujours à la même place. Le village de Borny, qui donna son nom à la bataille, n'était qu'à quelques centaines de mètres de notre campement. Nous avons reçu l'ordre de monter à cheval dès le matin. On attendit quelque temps ; on était prêt à marcher. Au bout de quelques heures, nous descendîmes, tout en laissant les voitures et les pièces attelées. On mangea comme on put dans la journée. On avait l'ordre exprès de ne pas s'éloigner.

J'étais loin de m'attendre encore à ce que l'action s'engageât ce jour-là, surtout la journée étant déjà très avancée.

Ce ne fut, en effet, que sur les 4 heures de l'après-midi que nous entendîmes gronder le canon. Nous n'avions reçu aucun ordre de bouger. Mais nos batteries étaient prêtes. Leur nombre avait été réduit de 8 à 4 d'abord, les 5^e, 6^e, 7^e et 8^e ayant été employées à la défense des forts ; et tout récemment de 4 à 2, les 9^e et 10^e ayant été expédiées à un corps d'armée, celui de Canrobert, qui n'était pas au complet. Il ne restait donc plus que la 12^e et la 11^e, qui était la mienne.

Le bruit du canon ne me fit pas d'impression, je pensais bien, ce qui arriva, que nos lourdes batteries de réserve ne donneraient pas de la journée, vu l'heure à laquelle la bataille commençait.

¹ Il s'agit d'une gare ferroviaire mise en service en 1862. Elle fait partie de la commune de Cambes (Gironde).

J'allai m'installer avec ma lorgnette sur une muraille et je pus voir une partie de l'action.

Je ne distinguai pas l'artillerie à cause de la fumée de la poudre, mais je vis très bien des mouvements d'infanterie. Mes regards se fixèrent sur un mamelon qui était fortement disputé par nos fantassins et par l'ennemi ; on revint bien souvent à la charge, j'en vis tomber quelques-uns, et je ne quittai pas des yeux cette position, jusqu'à ce qu'elle eût été définitivement occupée par nos troupes.

C'était la première fois que je voyais les Prussiens ; mais ce n'était encore qu'au bout de ma lorgnette.

Vers 6 heures le bruit de la canonnade devint plus fort, et l'action qui avait d'abord paru devoir être de peu d'importance, commençait au contraire à devenir très sérieuse. Nous dûmes remonter à cheval et nous tenir prêts.

Nous vîmes passer devant nous quantité de blessés qu'on portait à Metz, dans des voitures d'ambulances, ou sur des cacolets, à dos de mulet. J'en distinguai un qui me frappa beaucoup ; un obus lui avait arraché la chair du bras, et pratiqué dans l'épaisseur de ce membre, un trou rouge et béant, gros comme les deux poings. C'était un pauvre chasseur à pied.

Nous attendions toujours à cheval ; enfin on donne l'ordre de charger les pistolets ; je crus que nous allions y aller ; déjà le 18^e, qui était à côté de nous, avait envoyé plusieurs de ses batteries.

Nous canonniers devisaient drôlement entr'eux, les plus courageux remontaient le moral aux autres ; ils avalaient du tabac, roulaient des cigarettes pour faire les crânes ; au fond ils avaient tous peur ; c'étaient de jeunes soldats de la réserve qu'on avait rappelés au moment de la guerre, et formés à la hâte.

- Pour le coup, lieutenant, je crois que la 11^e est fumée, me dit l'un d'eux, qui était à mes côtés.
- Attendez donc, lui dis-je, nous n'y sommes pas encore.
- Vous avez raison, me dit-il, on ne meurt qu'une fois, et il avala une gorgée d'eau-de-vie.

Notre émotion fut en pure perte ; nous ne fîmes rien du tout, et nous restâmes à la même place.

Et voilà toute la part que je pris à la bataille de Borny. [...]

Jeudi, 17 Novembre

[...] Le lendemain matin, nous étions brisés ; il fallut encore attendre jusqu'au soir, jusqu'à la nuit, notre tour de partir. Les routes n'étaient pas nombreuses, et avant que tout fût passé, avant que nos batteries de la réserve se missent en marche, la journée était bien près de finir. On nous disait que nous allions à Verdun ; je ne comprenais pas trop alors ce mouvement de retraite ; je ne pouvais pas m'imaginer encore que les Prussiens voulussent nous devancer dans cette direction, afin de nous empêcher de passer.

Nous prîmes donc à notre tour cette route sur laquelle nous devons laisser tant des nôtres ; nous ne devons pas la suivre longtemps ; qui nous aurait dit qu'à quelques jours de là nous compterions ceux qui reviendraient sur leurs pas ?

Nous n'avions pas fait 12 kilomètres au-delà de Metz, qu'on nous dit camper au bord de la route, toujours dans des champs ; nous étions au village de Gravelotte. Il était près de minuit, et déjà nous avons vu au loin briller dans les bois, des deux de bivouacs. Il paraît que c'étaient les Prussiens. Je fus encore étonné. Ils étaient tout simplement entre nous et Paris. Cependant l'idée ne me vint pas qu'ils allaient nous empêcher de passer. Je ne croyais pas encore à une bataille, et je pensais que nous nous retirerions tranquillement sur Verdun.

Quoiqu'il en soit, aussitôt que nos voitures furent rangées et dételées, nous ne tardâmes pas à dresser nos tentes et à nous y coucher. Il y avait longtemps que nous étions [à] l'air ; la nuit précédente on avait peu ou point dormi ; cette nuit-là nous refit.

Le lendemain, nous nous réveillâmes par un beau soleil, qui ne devait pas achever sa course sans éclairer une affreuse boucherie. C'était le soleil du 16 août, le soleil de Gravelotte et de Rezonville.

La matinée se passa cependant chez nous sans alerte. Nous déjeunâmes même fort tranquillement et fort copieusement, je m'en souviens.

Ce ne fut que sur la fin de notre déjeuner que nous commençâmes à entendre le canon ; peu à peu, il tonna plus fort ; nous vîmes partir tout ce qu'il y avait de troupes autour de nous, et enfin l'ordre de monter à cheval nous arriva juste au dessert.

On n'est jamais mieux disposé que lorsqu'on a bien déjeuné ; les voitures, les pièces furent bientôt attelées ; le temps de mettre notre sabre et nous fûmes à cheval. On n'attendit pas longtemps. Des deux batteries du 15^e qui restaient, la mienne fila la première au grand trot.

Cependant je ne ressentais pas encore beaucoup d'émotion. Je me rappelle seulement que j'étais un peu contrarié d'avoir si bien déjeuné, parce qu'on avait parlé de blessures, pendant ce repas précisément, et j'avais entendu dire qu'elles étaient surtout dangereuses pendant que la digestion était en train de se faire. Cette idée me traversa l'esprit ; je me reconnus dans la situation la plus favorable pour que la blessure fût la plus grave, et involontairement je portais la main à la giberne, pour voir si la plaque de devant y était bien.

Nous allions bon train ; la batterie avait pris le galop ; le capitaine était sur le côté, et comme mon Lieutenant en 1^{er} n'était pas encore arrivé, je marchais en tête, entre mes deux pièces.

Les canonniers étaient émus, ils ne disaient plus rien, et moi je commençais à penser à vous.

A mesure que nous approchions le feu devenait plus vif, le bruit de la canonnade plus distinct. Bientôt nous distinguâmes les obus qui tombaient en soulevant un nuage de poussière ; mais ils étaient encore un peu loin. Nous traversâmes, sans les déranger, toujours au galop, de nombreuses troupes d'infanterie, rangée en colonnes d'attaque. Ces braves soldats apprêtaient leurs fusils, et nous saluaient au passage. Nos canons leur donnaient de la confiance.

Nous galopâmes ainsi sur 2 files de voitures, jusqu'à ce que le capitaine ne commandât la formation en bataille. À son commandement, je partis avec mes deux pièces, et je me dirigeai vers le point qu'il me montrait de loin avec son sabre.

Déjà les obus éclataient autour de nous ou devant nous ; mais l'ennemi ne nous avait pas encore aperçus, il ne tirait pas trop de ce côté.

Ce fut une autre histoire, quand nous eûmes atteint une crête qui nous avait jusque là caché le terrain en avant.

J'aperçus une profonde vallée, où une épaisse fumée m'empêcha de distinguer ce qui s'y passait ; plus loin, en face de nous, une ligne de batteries ennemies, admirablement située ; c'étaient des batteries de position, c'est-à-dire que les pièces et les canonniers y étaient à

l'abri, derrière les épaulements en terre, construits à l'avance. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus leur feu se porta de notre côté, il nous vint des obus à droite, à gauche, devant, derrière ; et je fus obligé de répéter le commandement : En batterie, pour que les hommes se missent à disposer les pièces.

Déjà 8 chevaux étaient par terre, et deux pauvres canonniers étaient tués, dans ma batterie. Ce n'était pas encourageant pour les autres, qui n'étaient déjà pas trop dégourdis. Ils se cachaient quelques uns, sous les coffres à munitions, et j'avais beau leur crier que cet endroit était plus dangereux, à cause de la poudre, que le voisinage de la pièce ; la frayeur leur bouchait les oreilles ; il faut dire cependant que tous n'étaient pas comme ça, et qu'ils étaient même en grande minorité ; fort heureusement, nous n'aurions autrement pu tirer aucun coup de canon.

Du reste nous n'en tirâmes pas beaucoup ; il paraît qu'on vit que nous étions trop exposés, et surtout trop inférieurs aux pièces de position qui nous prenaient en face et de côté, car j'entendis bientôt commander la retraite. Je vous avoue que je ne me le fis pas répéter deux fois, et que mes deux pièces furent bientôt attelées. Les obus pleuvaient toujours et plus belle, décidément il n'y faisait pas bon, et je suivis avec un certain plaisir la 12^e batterie qui filait déjà.

Nous allâmes nous reformer sur la route, à l'abri des projectiles, et attendre de nouveaux ordres.

J'avais perdu de vue mon capitaine, j'étais inquiet sur son compte, quand je le vis arriver tout en sueur ; il n'avait perdu qu'une épaulette. Le commandant et lui me serrèrent la main avec une effusion qui me fit mal ; ils m'avaient cru mort. Ils avaient vu un pauvre lieutenant dont le visage était défiguré ; un boulet lui avait écrasé la tête, il gisait par terre à côté de son cheval, également tué ; ils avaient cru que c'était moi ; il appartenait au 18^e qui avait tiré à côté de nous.

Cela me rappelle un incident que j'oubliais de te raconter, et qui avait fait sur moi une terrible impression. C'était le premier cadavre que je voyais.

Nous grimpons au galop sur cette crête dont je t'ai parlé ; j'avais déjà vu 3 ou 4 obus éclater à 10 pas de moi ; d'autres passaient sur ma tête, et involontairement je la baissais, croyant les éviter ; tout-à-coup mon cheval fait un écart, je regarde à côté ; jamais ce spectacle ne s'effacera de mon esprit. Je vis un pauvre commandant étendu par terre, son cheval un peu loin de lui, et une de ses cuisses arrachée de son corps ; le sang coulait encore, il y avait une

large plaie ; on voyait la trace de l'obus. Il prononçait encore quelques mots entrecoupés. Mon commandant s'approche, et reconnaît un de ses camarades de promotion. Il lui parle, se nomme, lui offre de le faire transporter à l'ambulance :

- « C'est inutile, balbutie le pauvre mourant, je n'en puis plus, laisse-moi, je vais mourir ; prends ma montre, tu la donneras à ma femme ; va-t-en, adieu !

Et il eut encore la force de tirer cette montre, que bien des larmes arrosèrent un jour. Je m'étais arrêté pour contempler cette scène ; mais le temps pressait ; mon commandant pris la montre, serra encore une fois la main qui la lui donnait, et partit au galop en essuyant ses yeux. Je partis avec lui, et nous laissâmes là son pauvre ami. Qui sait si les roues d'un canon ne lui ont pas passé dessus ? [...]

c) La vie en captivité

Mercredi, 16 Novembre.

Voilà déjà quelques jours, ma chère Marie, que je suis arrivé à Hambourg, et grâce à cette douce occupation que je me suis imposée (*sic*) de causer souvent avec toi, je ne me suis pas ennuyé un seul instant. J'ai pris l'habitude de me coucher de fort bonne heure, presque après mon dîner ; cela m'économise le feu et la lumière, et je suis bien obligé de penser un peu à l'économie, si notre captivité doit durer bien longtemps. Il ne faut guère compter sur ce qu'on nous donne ici, car ce n'est pas lourd. Il y a deux soldes, l'une de 25 thalers (94.00 de notre monnaie), pour tous les officiers supérieurs jusqu'aux capitaines inclusivement, et l'autre de 12 thalers par mois (environ 45 fr.), pour les lieutenants et les sous-lieutenants. Tu vois que la Prusse n'est guère généreuse à notre égard. Avec cela cependant et ce qui me reste encore, je pourrai bien aller pendant 3 mois. J'espère qu'au bout de ce temps-là je ne serai plus ici, et que la paix m'aura ramené auprès de toi et de Maman.

Nous sommes très contents des logements que nous avons choisis ; ma chambre et celle du vétérinaire sont à côté l'une de l'autre, sur le même palier, au 2^e étage ; elles sont séparées par une mince cloison, et ont chacune une fenêtre, donnant sur une même et grande place. D'ailleurs elles sont complètement pareilles ; l'ameublement en est des plus simples ;

un très bon lit, une toilette, une commode, une table, un canapé et deux chaises ; il n'y a rien de trop comme tu vois, mais il y en a largement assez. Le tout nous coûté 6 thalers (22f50) chacun par mois. Ce n'est pas cher ici. Nous avons rôdé toute une journée, monté et descendu des étages, visité toute espèce de chambres, sans en trouver comme il nous en fallait. C'était toujours 8 thalers, et elles ne faisaient pas notre affaire. Ici les gens aiment à marchander ; ils se ressentent du pays qui est très commerçant. Chez nous, les officiers n'y sont pas habitués, et achètent toujours à prix fixe. Mais ici il faut se tenir en garde, et toujours marchander, surtout pour les logements.

Toute une journée nous n'avons fait que ça ; je devrais plutôt dire, je n'ai fait que ça, car il fallait toujours jargonner de l'allemand, et mon camarade se reposait sur moi de ce soin en toute confiance. Tu peux juger de la confusion du langage, des malentendus, des gestes et des singeries que nous faisons. Et ce qu'il y avait de bon, c'est qu'on prenait toujours mon vétérinaire pour arbitre, parce qu'il ne disait rien. Et lui de répondre constamment le seul mot qu'il connaissait : Ja, ja (oui, oui).

Heureusement que le lendemain, notre bonne étoile nous conduisit dans la présente maison où nous trouvâmes notre affaire. C'était encore 8 thalers, chacun ; mais en chicanant un peu, et même beaucoup, je fis descendre le prix de 8 à 6. Le soir, nous pûmes ainsi coucher chez nous, et il nous tardait, je t'assure.

Je ne sais pas si c'est la bonne nuit que j'ai passée (car je cause avec toi, à peine levé), qui m'a fait dévier du récit de nos aventures, et qui m'a conduit à te faire part des douceurs de mon installation. C'est qu'il y avait si longtemps, vois-tu, que je n'avais pas eu une chambre à moi, car je ne puis pas donner ce nom à la pauvre hutte, où je me réfugiai la nuit, au milieu d'un champ, et bien souvent dans la boue. [...]

Samedi, 19 Novembre.

Hier, ma chère Marie, j'ai été obligé de raccourcir un peu ma causerie, à cause d'une immense promenade à pied que nous avons faites, après déjeuner. Nous avons voulu profiter d'une belle journée, car on nous a dit qu'elles étaient bien rares ici l'hiver ; depuis deux jours, le soleil a l'air de vouloir se montrer un peu, et tout le monde est dehors. Le commandant de Hambourg nous a permis de promener jusqu'à deux lieues de la ville, et nous userons autant que possible de cette permission.

Les environs sont très beaux, peuplés de villas splendides, et arrosés par le plus grand fleuve que j'aie jamais vu jusqu'à présent, car nous ne sommes pas loin, dix lieues à peine, de l'endroit où l'Elbe se jette dans la mer du Nord. Le flux de la mer se fait du reste sentir jusqu'ici. Le port est plein de hauts navires que le blocus des côtes force à rester ici ; quand on est sur les quais, c'est une véritable forêt de mâts que l'on aperçoit, sans parler des innombrables bateaux à vapeur, qui courent d'un point à l'autre. [...]

Dimanche, 20 Novembre

Si tu le veux bien, ma chère Marie, j'interromprai aujourd'hui mon récit pour te faire part de bien douces impressions que j'ai ressenties dans cette journée. En commençant ces lettres, je t'avais bien parlé un peu de l'isolement dans lequel je me trouvais en me voyant au milieu d'une grande ville que je ne connaissais pas, où j'allais n'avoir rien à faire et où tout le monde parlait allemand. De ces trois difficultés, la première commence à disparaître, je connais un peu Hambourg maintenant, et même les environs, où j'ai déjà fait des excursions assez longues, – la seconde a disparu complètement, j'ai trouvé moyen de m'occuper toute la journée, quand même il pleuvrait du matin au soir, soit en te causant ici, ce dont je ne me fatigue jamais, soit en me promenant dans la campagne, quand il ne fait pas trop mauvais, soit enfin en me livrant ardemment à l'étude de l'allemand, – ce qui en même temps tend à faire disparaître de plus en plus la difficulté d'une langue étrangère.

Mais je ne t'avais pas parlé d'un autre isolement moral, où je me suis trouvé en arrivant ici. Hambourg est, comme Londres, une ville toute protestante ; et tu me connais assez pour ne pas me ranger au nombre de ces indifférents à qui toutes les religions sont égales parce qu'ils n'en professent aucune, et qui, par conséquent, se moquent bien des croyances du pays où ils se retrouvent. Non, assurément je ne suis pas ainsi ; sans cela, je n'aurais pas été désagréablement frappé de voir, dans cette ville, tant de temples protestants, accaparant pour eux ces clochers élevés, que j'avais toujours vus jusqu'à présent planer, dans nos villes de France, sur les églises catholiques. Au milieu de toutes ces flèches qui s'élevaient dans le brouillard, je n'en trouvai pas une qui décelât la présence d'une église. C'était toujours un temple, fermé d'ailleurs toute la semaine, ne s'ouvrant que le Dimanche, pour le prêche, pour la lecture de la Bible ou pour des chants de psaumes.

Quand vous y entrez, vous ressentez une pénible impression, causée par le vide de ces enceintes, d'ailleurs splendidement décorées par une belle architecture. On sent qu'il y manque quelque chose, et qu'y trouve-t-on en effet ? Un immense autel qui ne porte qu'un grand livre fermé. Ce n'est pas là ce qu'on trouve, ce qu'on sent dans nos églises, ce que je venais surtout d'éprouver dans cette magnifique cathédrale de Cologne. Sous ces voûtes hardies, qui vous élèvent jusqu'au ciel, au fond de ces immenses nefs, où la petitesse de l'homme se noie et le courbe comme forcément devant une majesté invisible qui remplit tout l'espace, on aperçoit, au milieu des gothiques colonnes, un sanctuaire, un autel, sur lequel on sent qu'il se passe un mystère de douceur, d'amour, de consolation, sur lequel on voit vivre un ami qui vous appelle pour vous aimer et pour vous consoler. L'impression que fait sur vous cette imposante cathédrale ne vous quitte plus. Dès le dehors, elle vous saisit, elle fixe votre attention, on ne peut plus en détacher ses yeux ; Strasbourg est peut-être plus joli, mais moins beau, moins grand. Malgré vous, vous y entrez ; le portail vous fascine et vous attire ; les colonnettes élancées qui l'entourent, et qui vont en creusant comme une ouverture d'allée, dont on n'aperçoit pas le fond, vous appellent, vous passent de l'une à l'autre, pour vous jeter insensiblement dans l'intérieur des nefs. Vous êtes dedans, vous croyez être encore dehors ; le spectacle est nouveau cependant : aux fortes constructions de l'extérieur, à ces contreforts dont a pris soin encore de cacher la lourdeur et la solidité sous les plus belles dentelures, succèdent ici d'immenses colonnades dont le sommet se perd au milieu des voûtes qu'elles supportent, et à travers les intervalles desquelles, vous apercevez, au milieu d'une clarté douteuse, de gigantesques vitraux. Vous vous taisez et vous contemplez ; marchez, suivez ces colonnes, traversez ces portiques, approchez-vous du sanctuaire, et, malgré vous, vous vous agenouillez, vous tombez comme écrasés sous cette grandeur qui vous entoure, sous cette douce majesté qui vous pénètre, et vous êtes bien heureux si vous pouvez alors épancher la poésie qui vous remplit, en balbutiant encore quelque prière de votre enfance.

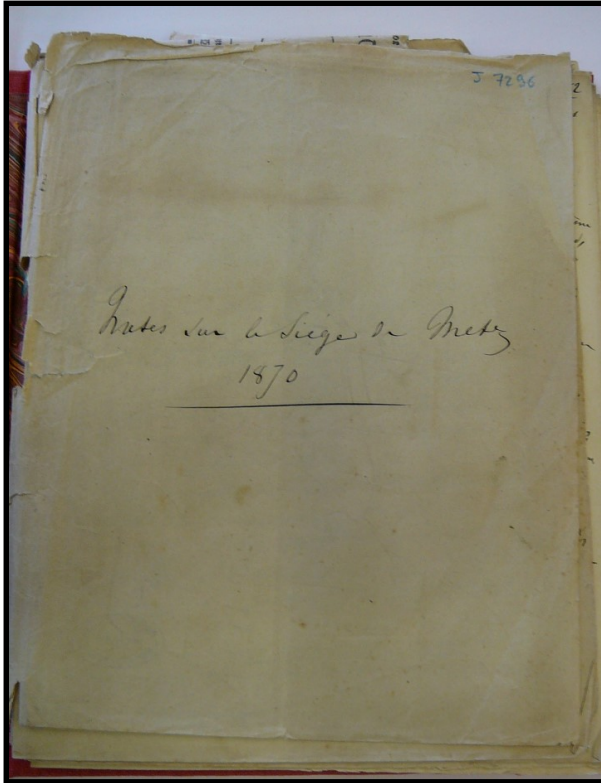
Que je regrette, ma chère Marie, de ne pas être resté à Cologne ! Quand on nous fit partir pour Hambourg, je jetai un dernier regard à l'immense basilique, je lui dis adieu ; je savais bien qu'ici, je ne la retrouverais pas.

Quelle différence, en effet ! Et qu'il m'a fallu faire de détours pour arriver enfin à la seule et modeste église, qu'on a consacrée dans cette ville, à notre culte ! On n'avait pas besoin de demander le chemin, à Cologne ; d'où que l'on fût, on apercevait son dôme ; c'était la première chose que l'on voyait, en arrivant de loin. Je finis cependant par le trouver ici ; l'église est bien simple, bien petite, et elle est à côté d'un temple protestant, dont la flèche

élevée écrase son tout petit clocher. En y entrant je fus bien doucement ému ; c'était ce matin, au moment d'une grand'messe. Je retrouvais enfin toute notre religion, nos chants, nos cérémonies, jusqu'aux deux petits enfants de chœur, dont la vue me fit plaisir. Il faut trouver tout cela, isolé, perdu au milieu d'une cité protestante, pour en sentir tout le prix. J'y fus si content que je me promis bien d'y retourner pour les vêpres. Et j'y suis revenu ce soir, ne comptant par assurément aussi bien et aussi agréablement, employer mon dimanche. Ajoute à cela, ma bonne Marie, le temps que je mets à te causer, et que je ne trouve pas long, bien sûr, et tu verras qu'il ne m'est pas resté beaucoup de loisirs. Aussi l'ennui est chassé pour longtemps ; il a disparu avec l'oisiveté ; que dis-je, disparu ? Il n'a même pas paru du tout, puisque je m'y suis pris, à peine arrivé.

2) Albert Sanné

AD Moselle, J 7281



Départ de Paris - 4 Mars 1870 - 10^h 1/2 à Paris
 Arrivée à Nancy - 5 Mars - 5^h soir
 Campement devant la gare
 6 - Campement à Vainblain
 7 - Retour à Nancy - Campement sous les ponts
 et académie
 8 - Nuit passée à la gare sans dormir que sous les
 banquettes de la gare
 10 - Départ pour Metz à 4^h soir - Arrivée à 11^h 1/2
 Campement dans la Vallée d'Attout de la gare
 11 - Retour à Metz - Campement sous les ponts
 (proprement dit) - 12^h soir - 13^h matin
 14 - Arrivée de Metz - Départ pour l'ambulance de
 Nancy - 4^h soir - Retour à Metz
 15 - Inspection chez les Prussiens - ferme de Colombey
 Nous ramènent 76 prisonniers français
 Départ 9^h soir - Retour 10^h soir
 16 - Arrangement à l'opéra - Arrivée de Gravelotte
 départ à Metz - 17^h retour chez les
 Prussiens - 18^h soir - 19^h matin
 17 - Départ à 6^h du matin pour Gravelotte - Arrivée
 au campement de position - 9^h 1/2 - 10^h 1/2
 sur les Prussiens. Retour à Metz - 11^h soir
 Arrivée à Metz - 12^h soir - 13^h matin
 18 - Arrivée de Metz - 19^h soir - 20^h matin
 * Colonel, lieutenant-colonel, capitaine, et plusieurs autres

18 - Départ pour Gravelotte - Nous
 arrivons qu'il y a de la fumée, à peu près
 les mêmes positions que la veille. Nous
 voulons prendre le même chemin que la
 veille, par l'obélisque, mais les talus
 qui en résultent, le regardent comme les
 Français. Nous retournons sur nos pas
 et finissons par l'obélisque qui existait dans
 l'ambulance. Nous arrivons à 11^h 1/2, certains
 membres de blessés. Le feu est continué,
 nous voyons les obus tomber sur le terrain
 dans les bois, à une certaine distance et
 nous, mais avec une violence assez
 marquée à se rapprocher. Nous nous
 éloignons et nous nous en fuyons, car
 9^h 1/2 heures après, les médecins ambulances
~~arrivent~~ les ambulances.
 Course à travers champs, nous arrivons à
 12^h 1/2. Nous établissons une ambulance
 dans l'église - Blessés peu nombreux
 d'abord et le feu cesse à minuit avec le reste
 de l'ambulance. Quelques uns vont à l'hôtel.
 Nombre considérable de blessés, mutilations

les balles sifflent autour d'eux - voyez ensuite les obus
 qui à la vue du brassard, abaissent les armes - deux d'entre eux
 nous chez les habitants.

19 - Départ de Metz - Revenir dans nos champs.
 Campement à une attaque de l'ennemi, nous
 prenons cette campagne derrière l'obélisque
 nous empêchons de passer - Les points aux parties de
 Metz fin des régiments de batteries. Divers positions
 une tente - les nous arrivons que la nuit nous
 est un emplacement. Nous retournons à Metz
 l'airant 9^h 1/2 nous gardons le camp - 10^h 1/2
 20 - Emplacement de notre hôpital - Arrangement
 - Voyage à l'hôpital pour chacun des blessés.
 Impossibilité de trouver des voitures de transport
 nous venons de revenir.
 Le soir, une des fuyes de l'armée campent sur la
 1^{re} position - 11^h 1/2
 21 - Double exécution - Dames et les voyez sont à
 Colombey ramenant des blessés pour les guérir, les a
 demandés - Nous allons, le fort, les voyez, Gallet,
 Gour, Karpoff, et 2 autres, et à 10^h 1/2
 la fin de blessés; les voyez sont prisonniers de guerre,
 nous les franchissons sous observation et finissons la
 même chemin que le 17^h pour aller à Gravelotte
 et les environs ont vu beaucoup de blessés
 Nous arrivons au haut de l'obélisque (18^h 1/2) nous arrivons
 vers le 17^h et au la hauteur de l'armée française
 nous ramènent les voyez de l'ambulance - 19^h 1/2

Extrait du 25 août au 1^{er} septembre 1870

25 – Mon service se monte, je fais des pansements de 8h du matin à 5h du soir. Les blessés viennent de l'Esplanade qui nous expédie ceux dont elle désire se débarrasser. Plusieurs n'ont pas été pansés depuis 7 à 8 jours. Blessures très graves, délabrements considérables. Caractère du soldat français, en général patient ; q.q. uns criards. Le sergent du [blanc] de ligne. Il était en congé chez lui depuis 2 ans ½, sans quoi, il serait officier ; il est le soutien de sa mère.

On dit que Mac-Mahon est arrivé avec 200 000 hommes. Les Prussiens font des tranchées devant le fort S^t Quentin, qui leur renvoie q.q. obus sans leur faire du mal ; dès qu'ils aperçoivent la fumée ils se couchent et le projectile les atteint peu ou pas.

26 – Mon service se complète. Je fais une amputat. de la jambe et une désarticulat. du coude.

On annonce une victoire de Mac-Mahon qui aurait, à Verdun, cerné et détruit 20 000 prussiens sur 40 000 dont Steinmetz et pris 50 canons.

L'armée a exécuté depuis ce matin de bonne heure, un grand mouvement, elle quitte le M^t S^t Quentin où elle était depuis S^t Privat, traverse Metz et se dirige vers les portes Serpenoise et des Allemands ; une autre partie contourne la ville et par S^t Julien, Chambière, dans la direction de Borny. Il paraît que les Prussiens auraient évacué les positions.

Lefort nommé Ramlow chirurgien : Liégeois s'y oppose.

27 Mouv. des troupes qui traversent Metz de St Quentin vers Borny ou le contournent dans la même direction puis reviennent le soir, à leur positions.

Dans la nuit, on entend des coups de canon, ce sont les Prussiens qui lancent des obus sur le fort de S^t Privat. Grande pluie.

28 – Pluie intense.

29 – Je fais une amputat. de cuisse.

30 – Je reçois un soldat légèrement blessé à l'avant-bras gauche, il m'apprend que l'on forme dans les régiments, des compagnies de francs-tireurs qui vont éclaircir au loin, et tirailler avec l'ennemi et tâcher de le surprendre.

31 On annonce des engagements d'avant-postes ; on amène q.q. prisonniers prussiens.

Dans la prévision d'un engagement plus sérieux, nous partons à 1h avec une partie du personnel et 2 fourgons. Nous passons la porte des Allemands et prenons la route de Boulay. Nous revoyons tous les endroits où s'est livrée la bataille de Borny ; à l'endroit où la route se

bifurque pour fournir ces embranchements sur S^t Avold et Sarrebruck, j'aperçois, sur cette dernière, le fameux chemin creux conduisant à Colombey et où s'offrit un si triste spectacle. Nous nous arrêtons près de l'angle des 2 routes, nous garants dans un champ et attendant les événements. Toute l'armée a repris ses positions d'avant l'affaire de Borny, elle est rangée en bataille.

¹ Sur la droite, l'artillerie, la cavalerie et des colonnes d'infanterie attendent (95^e de ligne, Chasseurs). Sur la gauche, à côté de nous se trouve la réserve, infanterie, artillerie et en avant, les tirailleurs se montrant en lignes noires dans les champs et dans les vignes.

En face de nous, légèrement sur la gauche sont les villages de Poixe, Servigny, de S^{te} Barbe que l'on distingue à son clocher et occupant le point culminant ; au centre et en avant, Noisseville où sont établies de fortes batteries prussiennes, au centre aussi et dans ces ravins, Lauvallier³, Mey qui nous sont tout à fait cachés : à l'extrême gauche, le fort S^t Julien, Grimont et son bois et les collines qui le continuent, ces positions sont couvertes de troupes, infanterie, artillerie, cavalerie. Nous attendons avec anxiété ; il semble impossible que l'armée soit si bien apprêtée pour rester dans l'inaction.

À 4 heures, on entend 3 coups de canon tirés par une batterie française située à gauche sur la crête de la colline, à côté de Grimont. Ce doit être le signal d'une attaque. En effet, au bout de q.q. instants, des batteries situées au-dessous de la précédente, ouvrent le feu sur Servigny. Des batteries Prussiennes répondent [à même] ce point. On voit l'armée prussienne masser des lignes noires, dans les champs, entre Poixe, Servigny et S^{te} Barbe.

De nouvelles batteries prussiennes descendent au-dessous de Poixe, près de S^{te} Barbe et engagent le feu contre les nôtres. À droite de la route, près de la ferme S^{te} Agathe, des batteries françaises tirent sur Noisseville ; des batteries Prussiennes leur donnent bientôt la réplique.

Le fort S^t Julien tire de temps à autre et fait paraître-il, le plus grand mal aux Prussiens. Toute la ligne est en feu ; c'est un fer à cheval de fumée, depuis S^t Julien jusqu'à S^{te} Agathe. En ce dernier point, le rrrrrr – an des mitrailleuses se fait entendre ; elles donnent sur un corps Prussien qui s'est mis à découvert et qui est véritablement fauché.

² Chiffre disposé dans la marge. S'agit-il du début de la notice du 1^{er} septembre ? Difficile de le déterminer avec certitude puisque c'est également le cas de la notice suivante. À la lecture des dates correspondances dans les *Souvenirs* d'Albert Sanné, il semble que l'écriture ne s'interrompe pas dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre. Le chiffre a ainsi peut-être pour fonction de marquer en temps réel le passage d'un jour à l'autre.

³ Lauvallières. L'orthographe est rectifiée dans les *Souvenirs*.

Nous gagnons du terrain ; nous voyons avec joie nos batteries avancer tandis que le feu de l'ennemi se ralentit et s'éloigne.

À 6h ½ on fait avancer l'infanterie pour s'emparer des villages. Les Prussiens ont mis le feu à Servigny d'où s'élève une fumée noire et à Noisseville. La fusillade prend une intensité très grande ; on voit un corps d'infanterie qui monte sur la droite pour tourner Noisseville.

Lauvallier (*sic*), Noisseville, Servigny sont enlevés à la baïonnette ; les Prussiens font des pertes considérables. ^{x4}

La nuit tombe, le calme renaît ; toute la campagne est éclairée par les deux villages (Servigny, Noisseville) qui brûlent ; spectacle bien triste assurément mais qu'il est grandiose !

Nous dînons presque par cœur et nous montons à cheval, nous suivons la route, nous passons devant Lauvallier (*sic*), devant une maison où les Prussiens avaient fait une ambulance et qu'ils avaient crénelée et défendue après avoir évacué leurs malades. Bien qu'ils y eussent laissé le drapeau international.

À q.q. pas de là, nous entendons une vive fusillade assez rapprochée ; nous faisons une courte halte et nous continuons. Nous voyons bientôt un hameau, une auberge et q.q. maisons dépendant de Noisseville, c'est un point que les Prussiens ont défendu avec acharnement, et [ils] y avaient établi des barricades appuyées par de puissantes batteries, cependant la position a été enlevée à la baïonnette. Les maisons [mot illisible] sont pleines de cadavres prussiens. L'obscurité de la nuit empêche de voir les traces de la lutte ; cependant à q.q. pas de nous se trouve le cadavre d'un français qui a été tué au moment où il franchissait la barricade ; état horriblement mutilé à la tête et les deux bras sont enlevés. Il n'y a pas de blessés dans cette maison et l'accès du champ de bataille étant interdit la nuit, il ne faut pas songer à chercher des blessés. Après délibération, il est décidé que nous nous diviserions en 2 [mot illisible] ; les chefs de service retourneront à Metz, feront leur service le lendemain de bonne heure et reviendront immédiatement. Les autres, resteront et passeront la nuit dans une maison qui se trouve au bord de la route.

Je pars, la route est encombrée de soldats effectuant des mouvements ; tout le monde est dans l'enthousiasme : c'est une victoire véritable : à Metz, même attitude.

1^{er} Septembre. Nous entendons la canonnade de grand matin ; nous arrivons en pressant nos chevaux ; nous trouvons la bataille engagée sur toute la ligne, dans les positions que nous

⁴ X [note dans la marge de gauche] : *Un officier d'état major passe au galop et nous crie : messieurs, on enlève les villages à la baïonnette, ce n'est pas encore fini, mais ce sera bientôt fait.*

avons gagnées la veille. Lefort, Liégeois et les autres ont dû quitter la maison qu'ils occupaient parce qu'elle s'est trouvée au milieu des projectiles, nous les trouvons à peu près à 200 pas de la bifurcat. de la route. Voici ce qu'ils nous apprennent.

On s'est battu toute la nuit ; les Prussiens à la faveur de l'obscurité et peut-être aussi de l'insuffisance de notre garde se sont emparés de Noisseville et Servigny. Nous avons repris l'offensive ; nos batteries ont fait taire celles que les Prussiens ont établies à Noisseville, nous nous sommes élancés à l'assaut et après un brillant combat d'infanterie et une épouvantable fusillade, nous restons maîtres de la position. On a fait un terrible carnage des Prussiens ; hier soir déjà leurs cadavres s'élevaient, par places, dans ce village, à la hauteur d'un mètre, aujourd'hui, ce doit être bien autre chose. Ce matin, Lefort avec Lebœuf accompagné de Changarnier ; il cause avec le Gal Manèque chef d'état major du maréchal, qui se plaint vivement que les Prussiens aient laissé le drapeau international sur une maison qu'ils ont défendue.

Au moment où nous arrivons, on canonne vigoureusement dans les mêmes positions qu'hier soir ; Noisseville est dans le silence.

Bientôt, cependant, les décharges d'artillerie redoublaient ; les Prussiens ont reçu pendant la nuit, des renforts considérables. Ils ont établi à Poixe, une batterie de positions composée de pièces de siège qui font énormément souffrir notre artillerie et la démontent sans qu'elle puisse s'en approcher. C'est bien là qu'il faut trouver le mot de la lutte actuelle.

Notre infanterie est infiniment supérieure à celle de l'ennemi ; toutes les fois que nous pouvons aborder l'infanterie prussienne, la lutte n'est pas douteuse, nous les repoussons haut la main. Mais les Prussiens le savent fort bien ; aussi compensent-ils l'infériorité de leur infanterie par la supériorité de leur artillerie : supérieures (*sic*) comme nombre et comme calibre. Leur tir n'est pas supérieur au nôtre ; il est ordinairement bas ; dans les deux journées d'hier et aujourd'hui, il a été moins bien dirigé. Le nombre des pièces est considérable ; leur calibre est bien supérieur au nôtre et bien que (*sic*) instruits par l'expérience nous avons mis en batterie, en ces deux journées, des pièces de 12, nous n'avons pu tenir devant eux. Nos communications étaient coupées, il nous faut nous en tenir au matériel de Metz ; eux, au contraire, s'approvisionnent comme ils veulent. Ils se sont fait suivre de leur parc d'artillerie dont ils mettent les pièces en position dans chaque affaire. Ils nous [mot illisible] à distance et inutilisent (*sic*) la valeur de nos soldats.

À 10 heures, une de nos batteries établie sur la gauche et tirant sur Poixe, est obligée de se retirer et traverser la plaine, se rendant du côté de S^{te} Agathe. Dans ce trajet, elle passe devant Mainville dont les Prussiens sont maîtres en partie ; les obus pleuvent sur elle ; cependant elle arrive à l'extrémité droite. Une batterie de mitrailleuses arrive en sens inverse, traversant la même plaine, presque au même endroit, pour se porter sur la fauche ; les obus la font dévier, elle oblique un peu vers l'arrière ; les Prussiens continuent à lui envoyer des obus ; nous en voyons un éclater en au milieu de la petite troupe, juste au moment où elle s'engage dans un chemin creux ; il a dû produire du dégât.

Cependant nous étions assis sur les talus de la route, élevé de 1m50 spectateurs intéressés de la lutte mais voyant avec une certaine inquiétude le feu Prussien se rapprocher de nous. Néanmoins, la distance de Poixe, au point que nous occupions est tellement considérable que nous nous disions : la distance est certainement trop grande pour que nous courrions du danger ; cependant il sera prudent de nous en aller bientôt, un peu plus loin. À peine disions nous ces mots, que nous entendons le sifflement d'un obus à q.q. mètres au-dessus de nos têtes, certainement pas plus de 5 mètres. D'une commune inspiration, nous nous précipitons tous à plat ventre et nous entendons la détonation se faire de l'autre côté de la route à une vingtaine de mètre de nous. Si le projectile eut éclaté en l'air ou du côté de la route que nous occupions, il arrivait malheur à quelqu'un de nous, car il a sifflé de très près à nos oreilles. Il paraît certain que les Prussiens voyant là ces groupes de q.q. personnes ont pointé sur nous et cette fois-là, c'était très pointé : le coup a eu le même défaut que dans beaucoup d'autres cas, car jour là ; le tir a été un peu long ; il leur est arrivé souvent de faire passer leurs projectiles par-dessus les batteries qu'ils attaquaient.

À peine relevés, nous détalons sans retard et nous gagnons une petite maison située au niveau de la bifurcation de la route appelée Bellecroix et dans laquelle une ambulance avait été établie à plusieurs reprises. Nous nous y établissons.

Au bout de q.q. instants, on nous amène le gal Maneque blessé à la partie post. de la cuisse, d'un éclat d'obus qui a enlevé une quantité consid. de parties molles. On le panse et on le transporte au fort S^t Julien. Nous déjeunons.

Vers midi, nos troupes évacuent Noisseville, nous les voyons se retirer en bon ordre et traverser cette longue plaine entièrement découverte dans laquelle les obus la suivent. Le mouvement de retraite commence ; les troupes reculent peu à peu, en excellent ordre et viennent reprendre les positions qu'elles avaient avant le combat d'hier. Une batterie d'artillerie s'établit sous notre maison, en face de Noisseville, pour protéger la retraite. Nous

jugeons que la position n'est plus tenable et nous partons avec nos fourgons remplis de blessés.^{x5}

Nous nous retirons en arrière et allons attendre les événements. Le feu cesse sur toute la ligne. Il est midi et demie. Nous sommes près des villages de Vantoux et de Vallières dans lesquels de nombreux blessés ont [mot illisible] la nuit dernière. Je vais à Vallières, d'autres à Vantoux, voir s'il en reste encore ; il n'y en a plus, on les a tous emmenés à Metz. Rentrée à Metz à 3 heures. Plusieurs de nos infirmiers nous quittent et se sont engagés dans l'armée.

2 Septembre – Lefort et Good vont chez les Prussiens convenir d'un échange de blessés qui se fera demain. Je rencontre Maffre son récit, sur les deux journées du 31 et du 1^{er} :

L'attaque du 31 était ordonnée pour 2 heures ; aides de camps sur aides de camps sont envoyés à Lebœuf il n'est pas prêt ; on ne peut commencer qu'à 4h ½. Dans cette perte de temps, peut-être enlevait-on S^{te} Barbe, clé de la position jusqu'à Thionville et nos communicat. étaient rétablies. Le 1^{er}, vers 11h, au moment où tout est prêt à donner un grand coup de collier sur S^{te} Barbe, où l'on va faire agir des batteries de 24 contre les Prussiennes, Lebœuf envoie une lettre à Bazaine disant que sa droite est tournée et qu'il ne peut plus avancer. L'armée est paralysée, on sonne la retraite. Je promets à Maffre d'aller lui faire visite.

3. Nouveau départ d'infirmiers. Lefort va rendre qq blessés prussiens.

Proclamation de Coffinières, au sujet de l'Internationale. Nos cartes sont parties chez le Grand prévôt pour y être visées. Je suis interrogé par un gendarme.

5. Promenade avec Lefort au ban St Martin pour aller annoncer à Bazaine 3 victoires de MacMahon. Bazaine aurait annoncé que nous serions débloqués le 10. Qui croire ?

On prétend que depuis hier, les Prussiens qui sont devant Metz font un mouvement de retraite. Cependant, on voit très bien de S^t Julien 3 fortes batteries de siège qu'ils construisent contre le fort. Ils ont aussi construit devant Montigny, un camp retranché formidable. [...]

^{5 x} [Note dans la marge de gauche] : *Nous rencontrons Changarnier.*

B) ÉCRITS D'ASSIÈGES

1) Strasbourg

a) Journal anonyme d'un boulanger strasbourgeois

AM de Strasbourg, 272 MW 84

Strasbourg le 23^e tout 1870

Mon cher Gustave

J'ai essayé de profiter du départ forcé d'un jeune badois expulsé d'ici, par mesure générale prise contre tous les allemands en condition ici, pour lui remettre sous la date du 18 et une lettre à ton adresse et pour te donner par la signe de vie; si toutefois cette lettre, que je lui ai recommandé de jeter à la première poste d'où les communications lui paraîtront libres, te parvient ou t'est parvenu. Pour éviter tout inconvénient, j'ai écrit en allemand & ai laissé mon épître non cachetée, afin que si par hasard on avait fouillé mon messager, il ne fût lui arriver du désagrément du fait d'avoir été porteur de ma missive et que l'on fût rassuré par son contenu qu'il ne s'agissait que de choses d'intimité. J'ai écrit par la même occasion & dans les mêmes termes à Victor & je lui ai surtout recommandé de se tenir coi & tranquille quant à l'appel des célibataires de 25 à 35 ans, d'attendre qu'on le recherche et de ne pas aller au devant d'un appel duquel il ne sera peut être pas touché à Marseille & auquel vu son absence & l'interruption de toute communication il ne peut répondre s'il lui est fait ici.

On a affiché ce matin que les morts ne pouvant plus être portés aux cimetières, occupés par l'ennemi seront enterrés provisoirement au jardin botanique, sauf à les y reprendre plus tard. On a affiché aussi hier que toutes les constructions au sud de la ville entre les glais & le chemin de fer de Stelb. devront être rasées & démolies dans les 48 heures, faute de quoi l'opération sera faite par le génie militaire aux frais des propriétaires. Ces deux mesures te peindront assez la situation où nous nous trouvons & les menaces de

Strasbourg, le 22 Août 1870

Mon cher Gustave,

J'ai essayé de profiter du départ forcé d'un jeune badois expulsé d'ici, par mesure générale prise contre tous les Allemands en condition ici, pour lui remettre sous la date du 19 Août une lettre à ton adresse et pour te donner par là signe de vie ; si toutefois cette lettre, que je lui ai recommandée de jeter à la première poste d'où les communications lui paraîtront libres, te parvient ou t'est parvenue. Pour éviter tout inconvénient, j'ai écrit en allemand et j'ai laissé mon épître non cachetée, afin que si par hasard on avait fouillé mon messenger, il ne pût lui arriver de désagrément du fait d'avoir été porteur de ma missive et que l'ont pût s'assurer par son contenu qu'il ne s'agissait que de choses d'intimité. J'ai écrit par la même occasion et dans les mêmes termes à Victor et je lui ai surtout recommandé de se tenir coi et tranquille quant à l'appel des célibataires de 25 à 35 ans, d'attendre qu'on le recherche et de ne pas aller au devant d'un appel duquel il ne sera peut-être pas touché à Marseille et auquel vu son absence et l'interruption de toute communication il ne peut répondre s'il lui est fait ici.

On a affiché ce matin que les morts ne pouvant plus être portés au cimetière occupés par l'ennemi, seront enterrés provisoirement au jardin botanique sauf à les y reprendre plus tard. On a affiché aussi hier que toutes les constructions au sud de la ville entre les glacis et le chemin de fer de Kehl devront être vidées et démolies dans les 48 heures, faute de quoi l'opération sera faite par le génie militaire aux frais du propriétaire. Ces deux mesures te peindront assez la situation où nous nous trouvons et les menaces de bombardement qui pèsent sur nous. Depuis le 14 Août en effet, jour où les premiers projectiles sont venus s'abattre aux faubourgs de Pierre et de Saverne, nous sommes en vigie permanente. Le jeudi soir 18, entre dix heures et minuit une 50ne de coups ont été tirés sur la ville d'une batterie qui doit avoir été établie aux environs de Koenigshoffen, nous en avons entendu siffler une quinzaine par-dessus nos toits, ils ont été s'abattre rue d'or, place Gutenberg et, le 19 au matin on a tiré sur la Citadelle depuis l'île des épis, les boulets (allongés et creux) ont été jusqu'à la manutention, sur l'Esplanade, dans la Krutenau sur l'église St Guillaume, rue de l'arc-en-ciel et jusqu'à la maison du Dr Bach, rue des Juifs. Rue de l'arc-en-ciel des jeunes filles d'un pensionnat religieux ont été atteintes ; autrement peu ou point de blessés ni de forts dégâts, sauf l'incendie du faubourg national, le pâté de maisons entre la rue Ste Aurélie et la maison (intacte) ou demeurait le pasteur Kopp. La maison Moriceau place d'armes a eu un énorme

trou au second étage à sa façade donnant sur la place d'un coup arrivé dans la nuit du 15. Dans la rue des chandelles, il y a eu de la même nuit un quatrième étage tout abîmé. Peu de jours après ton départ, on a fait sauter le pont du chemin de fer à la sortie de la voûte du rempart ; on n'a pas compris cette destruction qui coupait toute communication entre les gares intra-muros, surtout lorsqu'il y avait encore au-dehors outre le matériel une masse de wagons chargés de farines pour la manutention et d'autres marchandises qu'il a fallu après cela rentrer par voiture et souvent harcelé par des coups de fusil ou de canon de l'ennemi, établi ou embusqué derrière les rotondes. L'écluse des ponts couverts est tout à fait barrée, afin de pousser l'eau dans les fossés et d'inonder la plaine hors les portes d'Austerlitz, de l'hôpital et Nationale, tout est sous l'eau par là, mais cela n'empêche pas l'ennemi de se rapprocher de la ville jusqu'à presque portée de fusil des remparts. Le chemin de fer d'ici à Kehl est comme tu le sais garni d'un parapet de l'Ill au Rhin ; aucune mesure n'a été prise pour s'en servir comme défense, il semble qu'avec quelques canons et quelques hommes, on aurait pu garnir cette ligne et tenir les Prussiens à distance, eh bien on ne comprend pas que cela ait été négligé. Avec les soldats isolés revenus de la débâcle de Froeschwiller, qui ont été enrégimentés dans ce qu'on appelle « régiment de marche », il y a ici de 12 à 14000 soldats propres au combat, et malgré cela on n'a tenté aucune sortie sérieuse ; une reconnaissance conduite par le colonel Fiévée⁶ (*sic*) des pontonniers et poussée vers la forêt du Neuhof paraît avoir été si maladroitement menée que les soldats sont rentrés laissant trois canons à l'ennemi, moins nombreux que les nôtres. On dirait, à voir les agissements civils et militaires que nos autorités ont perdu la tête. La garde nationale ne bat que d'une aile et est bien loin de s'organiser aussi lestement qu'en 1848. On n'a d'ailleurs donné que 3000 fusils ; au début on courait s'inscrire, mais sur 2000 inscriptions, il y avait 1200 demandes de grades ; à présent que la chose est plus sérieuse, la majeure partie des postulants aux emplois d'officier s'en démettent si ont les leur colloque. L'artillerie n'a qu'une batterie de 150 à 200 hommes.

On a rasé pas mal d'arbres autour de la ville ; l'allée des pêcheurs et le Contades sont encore debout, mais cela est menacé par la pioche.

24 Août, 3 hrs du matin. Nous sommes réfugiés dans la cave depuis huit heures et demie du soir. On a commencé à nous bombarder et jusqu'à l'heure actuelle, on a envoyé au moins de 150 à 200 projectiles en ville, dont nous avons eu le plaisir d'entendre siffler au moins la bonne moitié au-dessus de nos bâtiments. Cela a été assez chaud, le toit du long et

⁶ S'orthographe Fiévet.

vieux bâtiment dans l'ancienne cour de St Marc a eu deux projectiles, plusieurs autres sont tombés dans la rue St Marc à côté de chez nous, au Finkwiller chez Schmitten, dans notre grand jardin et tu vois que nous avons frisé la chose de près et il est vraiment étonnant que nos grandes constructions neuves n'aient rien eu. Je me suis un moment retiré de la cave, où ma femme et Jenny restent réfugiées avec les bonnes et quatorze femmes de la maison Héring (à côté de chez nous) que le projectile tombé là a fait fuir et venir nous demander asile ; je profite d'un moment de silence pour mettre ces détails par écrit à ton intention ; mais le brouhaha recommence et je retourne au caveau.

9 heures du matin. On n'a pas discontinué de tirer sur la ville et toujours par-dessus nos maisons jusqu'à présent ; seulement cela semble se ralentir depuis une heure, je t'assure que cela vous fait un étrange effet d'entendre le sifflement de ces pruneaux au-dessus de sa tête. C'est d'abord le coup de sortie du canon, puis ce bruit strident du projectile allant à son but et enfin le coup lorsqu'arrivé là il éclate. Tout cela nous avons pu l'admirer et en jouir à foison pendant les douze heures écoulées. Il y a encore eu au Finkwiller tout près de chez nous deux maisons passablement atteintes par les derniers coups tirés. Dans notre quartier, il n'y a pas eu d'incendie, on parle de deux feux qui se seraient produits au quartier St Nicolas et à la grand'rue, sans grand importance dit-on. Je n'ai pas encore voulu sortir (dans l'incertitude de la cessation du tir) pour voir les dégâts de ce bombardement en ville, on parle de deux boulets tombés sur l'hôpital civil, dans la cour heureusement, et d'autres tombés sur le séminaire protestant où est établi une ambulance qui contient encore une série de blessés. Je ne sais pas non plus s'il y a eu des personnes atteintes, je pense bien que oui. Au résumé, nuit affreuse –

Il paraît que les magasins à fourrage derrière chez nous étaient l'objectif du tir de l'ennemi et qu'il avait établi deux ou trois batteries sur une ligne tirée du Cimetière St Gall, vers le Murrhoff⁷ (*sic*).

J'apprends que la citadelle a été cette nuit aussi le point de mire des batteries de Kehl et que force projectiles dépassant le but sont venus par-dessus l'arsenal se loger ensuite à la Krutenau et entre minuit et une heure, une forte canonnade a eu lieu de nouveau entre la Citadelle et l'île des Epis et Kehl, cela allait un moment comme un feu de peloton. Le feu a pris dans un des bâtiments de la Citadelle, je n'ai pas voulu sortir aujourd'hui de la maison pour voir l'effet des projectiles répandus sur elle, car on tire encore de temps en temps de ci

⁷ Le quai du Murhof est situé dans le quartier de Montagne verte, au Sud Ouest de Strasbourg, à proximité de Koenigshoffen.

ou de là et sans le vouloir, on pourrait attraper quelque morceau de plomb ou de fer. Je reste donc bravement à la maison, notre campement pour la nuit est prêt à la cave pour le cas où on recommencerait à nous bombarder.

25 Août, 7 hrs du matin. Et on a recommencé ! Quelle nuit nous avons passée ! La canonnade de part et d'autre n'a pas cessé depuis hier soir huit heures et continue toujours. Les projectiles ont sifflé sur nos têtes en veux-tu en voilà ; on finit par s'y faire. Nous étions à la cave, Jenny et Eugénie couchées sur un lit de sangles, moi dans un fauteuil. Daniel dans un lit au second. Il paraît que l'ennemi avait des batteries aux quatre coins cardinaux, car les obus venaient aussi bien de la direction hors la porte nationale, que de celle des portes de Pierre et des Pêcheurs. Le centre de la ville a été horriblement abîmé. Du temple neuf et de notre belle bibliothèque, il n'existe plus que les quatre murs, la maison Scheidecker rue du Dôme, les maisons neuves derrière le temple neuf incendiées, l'ancien café Cade place d'armes, partie de la maison Kampmann rue de bouclier, en feu ; la toiture du bâtiment principal du Gymnase brûlée, sans compter d'autres sinistres moins importants et partiels. La maison Coulaux brûlée.

11 hrs ½. La canonnade ne cesse pas, on riposte depuis les bastions de derrière chez nous aux batteries ennemies qui tirent de Koenigshoffen ou de par là et dont les pruneaux continuent de siffler par-dessus nos têtes ; les coups se suivent pour ainsi dire de seconde en seconde ; et nous ne sommes pas à la nôce (*sic*), je t'assure. Un autre incendie consume quelques maisons au marais Kageneck. Au moulin militaire, à la porte nationale, il y a eu des hommes blessés, un tué.

29 Août, 8 hrs du matin.

Depuis les lignes qui précèdent, le bombardement n'a pas discontinué, tantôt violent, tantôt ralenti. Aussi que de désastres ! Les rues sont jonchées de débris de tuiles et de briques. Le tribunal civil est en ruines ; le côté gauche de la rue du Fort depuis la maison où était autrefois Woehrling jusqu'au bout de la rue, anéanti ; les maisons de derrière du faubg de Pierres donnant rue de la Soupe sont détruits depuis le quai jusqu'aux ateliers dehey (*sic*) ; la maison Duperreux à côté du Tribunal détruite le [tâche d'encre, mots illisibles] Beiley idem. Le faubg nat^{al} depuis la petite rue de la course jusqu'à la porte et puis en retour le long des remparts et de là en retour vers la grande rue de la course, tout incendié. C'est affreux et j'en

oublie. Le moulin militaire à la porte nationale à moitié détruit⁸. Hier dimanche à une réunion chez le Maire Hümann, à son domicile rue des Juifs où j'étais convoqué (il s'agissait de pain à faire pour les incendiés sans asile) pendant que l'on discutait sur les mesures à prendre au 1^{er} étage, un projectile est arrivé au 2nd. Et dans tout cela hormis les coups de canon tirés des remparts rien n'est tenté pour notre défense. La malheureuse sortie de Colonel où il paraît avéré aujourd'hui que nos 800 soldats se sont laissé intimider et prendre trois canons par une troupe de seulement 250 badois, n'a pas été renouvelée. Nous avons déménagé une partie de notre mobilier dans la cave où nous couchons toutes les nuits. J'écris ces lignes pendant que trois ou quatre projectiles ont passé sur nos toits et ont éclaté si près de nous que nous en avons ramassé des morceaux dans la cour.

10 hrs. J'ai cessé d'écrire parce que de 8 ½ à 9 ½ les projectiles ont resifflé (*sic*) de plus belle au-dessus de nos bâtiments tomber et éclater non loin de chez nous ; resterons-nous préservés comme nous l'avons été jusqu'à présent ? Dieu le veuille !

Rue de la mésange, la maison où tu demeurais, celle de juif Lévy à côté donnant sur le Broglie, puis dans la rue jusqu'à la maison [nom illisible] & Bellaire, sont en cendres. Plus loin vis-à-vis les villes de Suisse, tout est en bas jusqu'à chez l'horloger Vierling.

Si cette lettre te parvient écris à Victor et si nous devons succomber à ces horribles scènes de guerre, ne l'abandonne pas !

Il y a eu des morts et des blessés. L'hôpital même n'est pas ménagé, son église catholique est en ruine et plusieurs pensionnaires ont été atteints dans les Salles. Quel vandalisme !

29 Août 2h ½. On ne cesse de tirer à intervalles inégaux de 10 minutes en 10 minutes, on entend un sifflement au dessus de nous, plus ou moins rapproché ; on ne répond pas de nos remparts ; nos ripostes paraissent avoir été insuffisantes à neutraliser le [feu] de l'ennemi ! Un boulet qui vient il y a un moment de tomber dans la maison de derrière deheyd (*sic*) à côté de Schneegans, Finkwiller, y a tué deux personnes ! Le génie militaire a ramassé tout ce qu'il a pu trouver en ville en toiles d'emballage, de paille, de matelats (*sic*), de sacs à houblon pour en faire faire des sacs à terre.

⁸ [Marge de gauche, de haut en bas] : La maison à côté de la Bibliothèque où était le comptoir Hirsch, une maison neuve construite par Flach le Chapelier à côté du bijoutier Keltz rue du Dôme ne sont plus qu'un monceau de décombres.

Depuis le 23 nous n'avons plus couché dans nos lits et nous ne sommes plus sortis de nos habits. Les journées nous les passons au rez de chaussée, les nuits dans les caves. Jusqu'à présent nous nous portons bien et autant que nous le savons, car depuis 2 jours nous sommes sans leurs nouvelles les Wagner sont encore intacts et bien portants. Je compte donner une missive à des jeunes filles badoises qui veulent s'en aller chez elles, je l'envoie (*sic*) sous couvert aux Zaeslin à Bâle. Nous n'avons pas la moindre nouvelle du dehors et ne savons pas même ce qui se passe à une lieue d'ici. Cette isolation est d'un effet déplorable. En ce moment on retire de nouveau pas dessus nos bâtiments.

Le plus impassible dans ces tristes conjectures c'est Daniel, il est resté dans sa chambre au second, ne veut pas descendre et la nuit, il y cuve tranquillement sa bière ; il sort deux ou trois fois par jour sans s'occuper des coups de canon. On commence beaucoup à se ressentir de l'épuisement des substances, le bœuf se paye déjà 1.30 la livre et ce n'est plus que de la vache. Le lait va devenir un article de luxe, le riz aussi. Dans quatre secondes, quatre coups viennent de siffler, à l'instant même au-dessus de mon bureau. On s'y fait !

Je ne sais rien de l'état du Wacken, on a dû y souffrir de l'invasion prussienne, soit des coups tirés de la ville, car il doit y avoir une batterie ennemie près du Canal derrière la tannerie.

On avait établi un poste d'observation sur la plate-forme de la cathédrale, au coin vers le Dauphin et la rue des arcades, avec communication télégraphique avec le quartier général ; avant-hier, un projectile est allé démolir la balustrade derrière laquelle l'observatoire était installé, un autre boulet a échancré la cage de l'un des quatre escaliers de quatre tourelles, à deux ou trois mètres en contrebas de la fin de l'escalier. On dirait une furieuse artillerie que les Prussiens ont là. De toute la journée d'aujourd'hui, on ne leur a pas encore riposté une seule fois de la ville et cependant ils tirent au moins en moyenne un coup par minute, ce que nous entendons, sans compter ce qu'on tire sur les autres bouts de la ville et ce qui ne s'entend pas chez nous.

[...]

10 7^{bre} au matin Toujours même acharnement dans le tir du dehors. Un peu ralenti, quoique continu, le tir a redoublé cette nuit et ce matin ; on nous dit que notre quartier est moins bombardé que d'autres, je me demande alors comment sont traités les quartiers

éloignés de nous, lorsqu'à chaque moment un sifflement nous indique le passage d'un boulet au-dessus ou à côté de nous.

À ce moment 11 hrs il en arrive un et s'abat (*sic*) droit vis-à-vis de la fenêtre de mon bureau, dans le bucher ; heureusement il n'éclat pas, sans cela ma femme, le père Siegfried et moi qui causions ensemble au bureau, nous risquions beaucoup d'être atteints par le contenu de ce pruneau.

Le théâtre a été atteint tout à l'heure et est en flammes, encore un monument public de détruit, il servait d'asile à des familles sans abri par suite d'incendie.

11 7bre midi. Bombardés sans trêve depuis hier soir et avec acharnement de 5 à 9 hrs ce matin. De 7 à 9 hrs la cour de St Marc a reçu 9 cônes qui tous ont éclaté dans les toits sans causer d'incendie mais en détruisant les toitures.

La Mairie annonce que trois délégués de la Suisse arrivent ce matin pour emmener et offrir asile aux femmes et enfants et aux personnes incapables de se défendre, ils viennent avec des sauf-conduits et par négociation internationale ; ils sont arrivés et selon ce que j'apprendrai sur les moyens de départ je ferai peut-être partir Jenny et ma femme.

13 7^{bre}. Bombardement ininterrompu depuis avant-hier, acharné, parfois 10 coups se succédant seconde par seconde. Hier vers midi pendant que ma femme et moi nous étions dans la cave chez Mr Bernhard à causer avec eux, un obus conique est venu éclater au-dessus de notre voûte dans la cuisine de ce dernier et a détruit la cuisine et la salle à manger ; au même moment les éclats d'un obus tombé sur le toit de Schmitten ont traversé le Salon de Stahlauser et le nôtre au Second, ont cassé les poteaux de la porte de la chambre de Jenny sans faire beaucoup d'autres dégâts et sont sortis par la croisée vis-à-vis des diaconesses en emportant des éclats de vois qui sont restés fixés dans les vitres.

Hier soir le Préfet a annoncé officiellement que Napoléon était déclaré déchu et que la République était proclamée. Cela va-t-il nous délivrer des angoisses du Bombardement ? J'en doute et je crains au contraire que plus on mettra d'énergie à Paris à se défendre et à vouloir chasser les Prussiens de la France, plus on se ruera sur nous autres pauvres bougres et la déclaration de la Chambre d'avoir bien mérité de la patrie ne nous préservera pas encore de leurs f..... boulets !

14 7^{bre} midi. Les coups aller et venir se sont succédés hier soir de huit heures à minuit, on nous envoie pas mal de bombes, ce matin toujours des coups de canon de part et d'autres. Les Prussiens dit-on construisent une batterie à la Bifurcation de la route de Colmar hors la porte d'Austerlitz et de l'hôpital, on monte pour les en empêcher des pièces de 24 sur le rempart entre les deux dites portes ; gare la maison Wagner, les rues des bouchers et d'or ; gare à nous aussi !

On a pavoisé par ci par là en ville en réjouissance de la proclamation de la république ! Ce n'est guère le cas de pavoiser, je trouve, par les boulets qui pleuvent.

15 7^{bre} midi. De hier soir 8 hrs jusqu'à ce moment, le bombardement est atroce, je suis loin d'exagérer en disant que les coups de succèdent sans interruption non pas de minute en minute mais de seconde en seconde ; c'est toujours de la direction de Schilig⁹ que vient le plus fort, mais pour la première fois cette nuit, on paraît avoir renforcé les batteries qui tirent sur l'écluse supérieure, (le [nom illisible]) le quartier blanc, le magasin des tabacs et dans notre direction, les boulets ont sifflé autour et dessus (*sic*) de nous, en veux-tu en voilà ; heureusement nous n'avons été atteints que de légères égratignures d'éclats de boulets qui ont fait des trous dans la façade du Grand Grenier côté du rempart. Un premier départ organisé par les Suisses a dû avoir lieu ce matin ; je ne suis pas encore ni renseigné, ni rassuré sur les conditions de ces voyages et plutôt que de laisser patauger mes femmes dans les incertitudes d'une pareille aventure je préfère qu'elles restent auprès de moi. D'ailleurs que ferais-je et que deviendrais-je tout seul et abandonné ici ? Sans moyens de donner ni d'avoir des nouvelles. C'est déjà assez que ne pas en recevoir de ceux de ses parents qui sont au-dehors. La flèche de la cathédrale, c. à. d. ce qui est au-dessus de la couronne ne tient plus que par les barres de fer du paratonnerre, ce qui formait les bras de la croix est démoli. Quel vandalisme !

16 7^{bre}. Continuation jusqu'à cinq heures de ce matin du bombardement dans le style ci-dessus, c'est-à-dire, sans interruption. Depuis, cela s'est un peu ralenti, tout à l'heure nous avons eu sur nos toits une pluie de balles de plomb, provenant d'un obus qui a éclaté en l'air. Les coups de canon sont moins fréquents, mais d'avant-hier soir à ce matin on ne pouvait plus les compter, on en entendait de 4 à 5 à la fois. On n'ose pas sortir de crainte, n'importe où dans la ville, de recevoir soit un boulet soit des morceaux, car on n'est à l'abri nulle part et à

⁹ Nom abrégé de la commune de Schiltigheim, situé dans le Nord de l'agglomération strasbourgeoise (se prononce et peut s'orthographier « Schilick »). Diminutif toujours utilisé couramment aujourd'hui.

la place même où j'écris je puis en être atteint à tout moment. Est-ce une vie cela ? Quand cela finira-t-il ? Et dire que depuis le 23 Août nous sommes dans cet état !

17^{7bre}. Toujours même acharnement dans le tir sur la ville, cela ne cesse pas. Nous avons eu hier soir plusieurs projectiles dans notre alentour dont les éclats sont venus dans nos cours. Chez M. Lelièvre dans son logement un obus conique est entré et a brisé tout ce qui se trouvait dans la chambre. On me dit que du côté de la porte des pêcheurs on a tiré avec une furie sans pareille. Une bombe est venue éclater dans la cour de la maison Gloexin place St Pierre le Jeune (celle où restait Parrot) et a fracassé murs etc. Avec tout cela, on nous promet un redoublement de bombardage (*sic*) car on veut la ville à tout prix. Du côté de la gare vers la rue du Noyer, on montre un obus conique de 180 K tombé vers la maison du rocher des sapins, c'est d'un de ces formidables canons Krupp qu'il sera parti. Comme les bombes tombent maintenant plus dans l'intérieur de la ville, cela prouve que les travaux d'attaque se rapprochent, on les dit à 400 mètres et même plus près hors la porte Pierres. Nos bâtiments de la boulangerie et des greniers ont été bien miraculeusement préservés jusqu'à présent. Le resteront-ils ? Dieu le veuille, car où ferait-on les quantités de pain nécessaires à l'hôpital et au B^{au} de Bien^{fce} ?

19^{7bre}. La nuit du 17 au 18 a été assez calme et nous nous remîmes à espérer lorsqu'on nous réveilla hier matin par deux ou trois détonations d'obus tombés vis-à-vis de la boulangerie dans la maison des diaconesses ; toute la journée alors et la nuit du 18 au 19 ce fut autour et au-dessus de nous des sifflements incessants, nous avons dîné, soupé et déjeuné à la cave. Voilà maintenant 4 semaines que cela dure et rien encore n'indique une solution ! Si cela continue ainsi encore quelques temps il ne restera de la ville que des ruines. La nuit dernière, il y a eu de gros incendies à l'arsenal près de la citadelle et du faubg de Pierres.

Les victimes civiles du bombardement augmentent, il y en a chaque jours une demi douzaine, sans compter les blessés ; l'on n'est à bien dire en sureté nulle part, car on tire sur la ville de toutes les directions. Les ouvrages d'attaque des Prussiens, c. à. d. leurs parallèles et leurs tranchées se font à partir de Schilig, on les dit tellement avancés vers les fortifications extérieures du fg de Pierre, que nos sentinelles peuvent entendre parler les travailleurs.

Nous apprenons ce matin seulement que les Gouvernement de la république du 4 septembre est en dissolution, ou plutôt qu'il n'y a plus de gouvernement et qu'il y a une anarchie entre les rouges et les modérés, que Lyon a proclamé le rép^{que} rouge, qu'on s'y bat à outrance et qu'il en est de même dans d'autres grandes villes. Dans cette situation je me

demande pourquoi et pour qui nous nous laissons encore bombarder, ruiner et tuer ? On me dit que la question de se rendre a déjà été agitée hier à la Comm^{on} municipale en présence du Général Urich et que celui-ci ne sachant plus à quel gouvernement obéir, n'ayant d'ailleurs ni ordres, ni communication avec aucune autorité supérieure n'est pas loin de traiter avec les assiégeants. Non seulement la position de notre garnison n'est plus tenable, décimée qu'elle est par le feu de l'ennemi auquel on ne peut répondre avec efficacité, mais les vivres s'épuisent ; la viande de bœuf (vache) est introuvable et là où il y en a on la paye 3 F à 3,50 la livre, celle de cheval qui se vendait 30 à 35 c coûte de 1F à 1.50. Notre maison de la nuée bleue est abîmée comme celles voisines. En calculant que l'on nous a jeté en ville seulement un projectile toutes les deux minutes depuis le 23 Août, jour depuis lequel le bombardement a été incessant jour et nuit, et c'est loin d'être exagéré, ce serait de 20 à 25 000 obus et bombes que nous aurions reçus ! C'est épouvantable ! Notre quartier de St Marc, qui cependant a eu sa bonne part a encore été favorisé comparativement à d'autres, les faubourgs, le broglie (*sic*), la citadelle également. Je suis bien au-dessous de la vérité à ce qu'il paraît en n'évaluant que de 20 à 25 000 les obus reçus de l'ennemi, il y en aurait bien près de 60 à 70 000 au dire d'autres calculateurs !

[...]

27 Sept. Recrudescence du tir de tous les côtés pendant la nuit, cela ne discontinue pas le jour ; on nous promet pour notre quartier, très ménagé jusqu'à présent comparativement aux faubourgs et au quartier du théâtre, une destruction analogue à ceux-là, parce que les canons ayant baissé, l'ennemi a pu rapprocher ses batteries ; nous entendons en effet dans la matinée passer au dessous de nos têtes des sifflements d'une autre espèce : ce sont de grosses bombes qui vont tomber et éclater dans le voisinage ; gare à nous pour cette nuit ! Il en passe encore deux sur les quatre à cinq heures, la dernière a dû passer bien près car son sifflement était effrayant ! Nous étions cachés dans notre cave, où du reste une bombe en tombant sur la maison eut bien pu, en traversant les étages venir nous rejoindre, lorsque dix minutes après cette dernière bombe, des cris « le drapeau blanc sur la Cathédrale », se firent entendre dans la rue. Le bruit que l'on allait capituler se répandit et effectivement la cessation du tir vint nous confirmer cette nouvelle, qui fut bientôt officiellement annoncée. On ne pouvait plus tenir, la brèche était presque faite et plutôt que de laisser encore continuer l'œuvre de destruction et de nous exposer à l'assaut et au pillage, on a préféré traiter avec l'ennemi, pour en obtenir de bonnes conditions. Il y eut sur ces nouvelles un peu de bruit et de cris en ville de la part de ceux qui voulaient tenir bon à outrance, la canaille menaçait de faire des démonstrations, mais

les patrouilles de la garde nationale ont circulé et à onze heures du soir la ville était rentrée dans sa tranquillité ordinaire.

Nos hospices avaient 300 000 f de déposés au trésor, on a obtenu dans cette soirée de pouvoir les retirer et à minuit muni d'un bon du Receveur général sur la Banque, M. Bernard et moi nous sommes allés réveiller mon ami Ott à la Banque pour qu'il nous délivrât ces 300 000 f que nous avons ramenés en or à St Marc. C'était une expédition utile, car notre pauvre hôpital dont le dommage matériel ira à près d'un demi-million, va être bien réduit dans ses revenus de 1870 et il est bon qu'il ait pu prendre encore ce qu'il avait été obligé de placer au trésor.

28 septembre. À dix heures nos pauvres soldats se rendent sur la place Kléber. Ils doivent sortir avec les honneurs de la guerre et seront naturellement prisonniers, les officiers sont libres sur parole et peuvent aller où ils veulent conservant leur épée et leurs bagages, les mobiles sont renvoyés chez eux. Les autres conditions de la capitulation sont dit-on des plus honorables, respect à la propriété privée, et à celle des établis^{ts} publics, banque de France etc., pas de contribution de guerre.

C'était navrant de voir partir nos soldats, tu aurais comme moi pleuré et repleuré en les voyant dans la rue casser leurs armes les jeter là, en passant sur les ponts, ils les flanquaient à l'eau après les avoir brisées. Le long des arcades c'était comme si tu avais éparpillé des bottes de paille, seulement les brins de la paille étaient représentés par des crosses, des canons de fusils, des sabres, des baguettes le tout brisé, tordu. Enfin vers les onze heures, les allemands vinrent occuper la place. C'était des badois et des Prussiens, mais toute autre considération mise à part [et] réservée, quelles belles troupes, quelle régularité, quelle uniformité ! Il faut convenir qu'à côté de cette tenue le débraillé des nôtres fait une triste mine.

On a occupé les principaux postes, de forts piquets ont été mis sur les principales places, des sentinelles à tous les ponts également, pas un soldat n'a été mis chez les habitants et les 8 ou 10 000 hommes entrés ont dû je crois passer la nuit à la belle étoile, du reste ordre et discipline parfaits et intentions évidemment bienveillantes envers les habitants.

Le 29 7^{bre} 1681 Strasbourg devenait ville française, le 28 7^{bre} 1870, il redevient, quoi ? On n'en sait rien encore, mais enfin il voit rentrer les allemands dans ses murs !

J'ai été dans la journée, sorti pour la première fois de ma tanière depuis un mois, parcourir une partir des remparts. Si tu vois les ruines faites par le bombardement, tu en seras comme moi, épouvanté ! Vois-tu cela dépasse toute idée - Je pense d'ailleurs que nous te verrons

bientôt ici. Je termine ce qui devait être une lettre et ce qui par mon gribouillage quotidien est devenu une espèce de journal de Siège qui tout informe qu'il est pourra cependant avoir un peu d'intérêt pour ceux qui le liront.

Salut cordial,

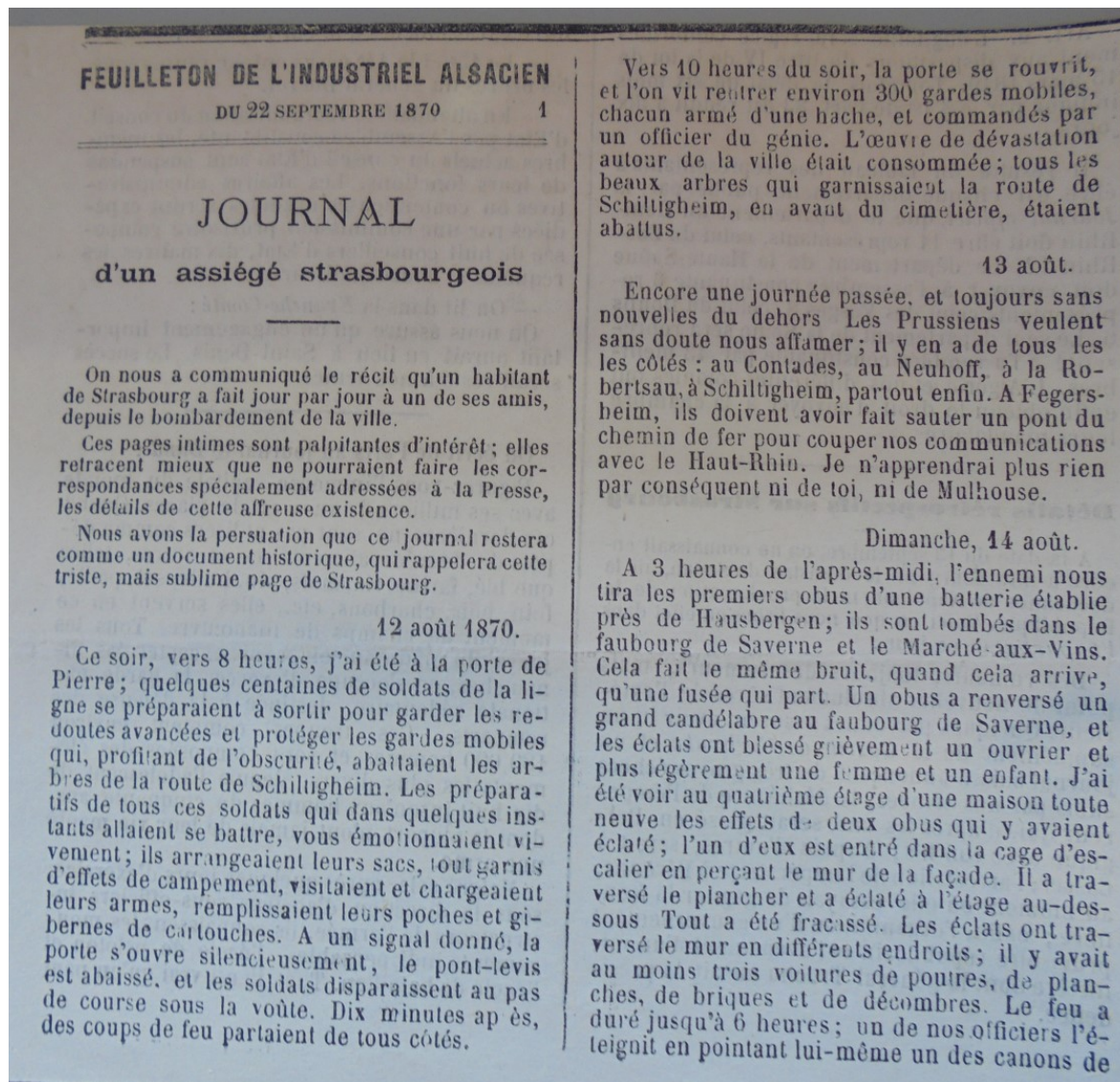
J. Sz

Signature.

Ce n'est pas tout maintenant, il s'agit de déménager des caves où tous nos bibelots étaient éparpillés et les remettre en plan, ce n'est pas peu de chose. Déménagés il y a trois mois de la rue de la prison dans notre nouveau log^t, déménagés de là dans les caves et remontés maintenant, il y a de quoi vous abîmer ! Il était du reste temps que cela finisse, car nous mangé aujourd'hui notre dernier morceau de bœuf et nous [feuille déchiré] plus qu'un peu de lard et il fallait en venir au cheval, ce qui malgré les prôneurs de cet aliment me répugnait. Presque plus de pommes de terre non plus ! Nos pauvres remparts sont abîmés, les troupes campaient sur les terres pleins tout autour de la ville ; pour s'abriter contre les obus prussiens elles se sont creusés des trous dans les talus inclinés et se sont servies pour ces gourbis des arbres qu'elles ont coupés presque partout, de sorte que nos remparts sont privés d'une grande partie de leurs anciens ornements.

b) Feuilleton de l'Industriel Alsacien

AM de Strasbourg, 110 Z 7



À la suite : notre rempart chargé à mitraille. Un seul coup, dit-on, tua ou blessé tous les artilleurs de la batterie ennemie [...]

Vendredi, 19 août

Quelle affreuse nuit nous venons de passer ! Depuis hier soir on nous lance sans interruption des obus dans la ville ; il en tombe dans tous les quartiers. Ils viennent de Schiltigheim, de la Montagne-Verte, de la Robertsau, de Kehl, on ne sait plus de que côté se mettre à l'abri. Vers 9 heures, je me trouvais encore dans une maison de la rue des Hallebardes, lorsque, tout d'un coup, une formidable détonation nous fit sauter sur nos chaises ; c'était un obus que les Prussiens lançaient de Koenigshoffen. Cet obus perça une fenêtre au premier étage de la maison Carré, place Gutenberg, et alla éclater et tout briser dans un atelier où heureusement, il n'y avait personne. Quelques instants après, un autre obus tomba sur la maison à côté (Sick et Marckerl), et fit beaucoup de dégâts, puis, cela continua ainsi jusque vers 1 heure du matin. Beaucoup de maisons ont été endommagées et plusieurs personnes blessées. Chez nous, toute la maison s'était réfugiée dans la cave. J'y suis resté jusqu'à minuit, montant de temps à autre pour voir si tout était en sûreté. Je suis alors allé me coucher dans une chambre sans me déshabiller ; au bout de quelques instants, une formidable détonation me réveille. C'était un obus qui éclatait en l'air au-dessus de la maison. Je m'habillai en maugréant, lorsqu'on vint me prévenir qu'il y avait un incendie au faubourg National. Le tocsin ne sonna pas, mais on entendit bientôt le roulement des tonneaux d'eau et des pompes qu'on dirigeait au galop vers le lieu de l'incendie. Je m'y rendis aussitôt. C'était un feu terrible ; neuf maisons brûlaient, et toutes ces maisons, habitées par des jardiniers, étaient bourrées de provisions et de fourrages. On n'a pas eu le temps de sauver le bétail, tellement le feu s'étendait vite, et ce n'est qu'avec peine que l'on a pu préserver les maisons se trouvant de l'autre côté de la rue Sainte-Aurélié ; les deux grands sapins, devant le presbytère, que tout Strasbourgeois connaît, sont brûlés.

Je suis rentré de l'incendie à 4 heures du matin. Vers 7 heures, trois détonations se succédèrent. Je sors et je vois tout le monde courir vers le bout de la rue des Juifs. Un obus avait donné contre la façade de la maison Bach ; le projectile avait fracassé tout un côté de la fenêtre du milieu du second étage. Le mur, qui est en pierre de taille, et d'une grande épaisseur, a été percé de part et d'autre, et l'obus a éclaté dans le salon, où tout a été détruit ; des moellons qui pesaient plus d'un demi-quintal ont été projetés à plus de cent pas de la maison. Un autre obus est entré dans une maison de la rue des Charpentiers, par la fenêtre du premier étage ; il a touché le plafond, puis a dévié, a traversé deux murs, et est allé éclater dans une dernière chambre dont tous les meubles, glace, carreaux, garniture de cheminées, ont été réduits en morceaux.

Un quatrième obus, qui est tombé à peu près en même temps, a malheureusement eu des conséquences plus graves. Il a donné dans une maison de la rue de l'Arc-en-Ciel, qui se trouve derrière, qui se trouve derrière la gendarmerie, et qui est occupée par un établissement de jeunes servantes. Les pensionnaires sont des toutes jeunes filles, encore presque des enfants, qui sont élevées par des religieuses. Une dizaine de ces enfants venaient de rentrer de l'église avec une sœur ; elles entraient dans une salle du premier étage qui sert d'atelier, lorsque l'obus éclaté. Quatre d'entre elles furent tuées sur-le-champ, et si horriblement mutilées qu'on ne les distinguait plus l'une de l'autre. Quatre autres eurent les jambes coupées ; une seule et la sœur ne furent pas atteintes. Celles qui avaient eu les jambes coupées furent transportées à l'hôpital où on leur fit l'amputation. On dit que trois d'entre elles sont mortes depuis.

Quelle horrible guerre ! et qu'il faut de barbarie pour tirer ainsi sur une ville où l'on est sûr de ne tuer que des personnes inoffensives, et non des soldats ! Que l'on tire sur les remparts, sur la citadelle, sur les casernes, c'est le droit de la guerre ; mais chercher à ne blesser, à ne tuer que des femmes et des enfants, c'est odieux.

Le feu a continué jusque vers midi. La Krutenau, l'arsenal, la citadelle ont été criblés d'obus. À la citadelle, plusieurs soldats ont été tués. Pendant qu'on nous bombardait ainsi, nos canons ne restaient pas inactifs, et on assure que nous sommes parvenus à réduire au silence les batteries ennemies l'une après l'autre. De plus, comme représailles, nos artilleurs ont incendié Kehl, où tout serait brûlé depuis la gare jusqu'à l'église ; mais là, du moins, on n'atteignait que des maisons inhabitées, l'autorité militaire allemande ayant fait évacuer Kehl depuis longtemps, tandis que chez nous, toutes les maisons sont bourrées de monde. On estime que toutes les personnes des environs, qui sont venus se réfugier à Strasbourg, ont porté notre population à près de 110,000 habitants.

Tous les magasins restent fermés aujourd'hui ; chacun se protège du mieux qu'il peut ; dans les rues, toutes les ouvertures des caves ont été bouchées par des pierres, des tas de fumier, de la terre, des décombres, etc.

(À suivre)

FEUILLETON DE L'INDUSTRIEL ALSACIEN DU 23 SEPTEMBRE 1870

Samedi 20 août.

On s'attendait pendant la nuit d'hier à aujourd'hui, à recevoir une quantité de projectiles de l'ennemi, pour se venger du bombardement de Kehl.

De tous les côtés on se faisait des recommandations pour ne pas être trop exposé la nuit, et le soir, en se quittant, on se serrait la main comme si l'on ne devait plus se revoir. Les personnes qu'on rencontrait dans la rue rasaient les maisons pour ne pas recevoir de bombes ; nos soldats tiraient beaucoup, surtout du côté de la citadelle. Je suis encore sorti vers onze heures du soir pour voir s'il n'y avait rien de nouveau dans la maison de ma mère place Kléber ; on ne rencontrait plus personne, chacun, renfermé chez soi, était dans l'attente d'une nuit d'angoisse. Quand je rentrai, je trouvai au grenier le veilleur que nous avons engagé depuis hier, et qui est là pour porter secours dès le commencement d'un incendie. Dans une cave était installé la famille A... chacun étendus sur un matelas, placé sur des tapis, à terre. La famille S... était dans un cave à côté, travaillant autour d'une table ; j'ai été, de mon côté, me mettre sur un canapé dans notre cave, et j'ai dormi tant bien que mal jusque vers 2 heures du matin ; n'entendant alors plus que quelques rares coups de canon, je suis remonté me coucher dans mon lit. Vers cinq heures, le sifflement des bombes recommença. On assure que cette nuit il y a eu deux engagements sérieux, l'un aux Ponts-Couverts, où les ennemis ont essayé de faire sauter les écluses, pour vider les fossés de la ville, en tendant à l'eau son cours ordinaire, l'autre à la redoute du Pâté se trouvant hors la porte Nationale. Ces deux tentatives de leur part n'ont pas été heureuses, car ils ont été fusillés et mitraillés à bout portant, et le matin des centaines de cadavres prussiens devaient surnager sur l'eau hors les Ponts-Couverts. J'ai vu le barrage établi aux grilles des Ponts-Couverts ; tous les intervalles de la grille ont été bouchés par des poutrelles transversales, tellement bien établies qu'elles ne laissent filtrer que quelques gouttes d'eau. Aussi l'Ill et le canal des Eaux-Remparts, en ville, sont-ils presque à sec ; par contre les fossés de la ville se remplissent de plus en plus ; il y a, sur les prés des fossés, près de deux mètres d'eau, et au village de Neudorf, l'inondation commence, à ce qu'il paraît, à prendre de très fortes proportions. Cette eau doit beaucoup gêner l'ennemi qui a déjà plusieurs fois essayé de détruire les écluses.

Ce matin on entend des coups de canon. Ce sont les nôtres qui démontent les batteries que les Prussiens essaient d'élever. Nos marins sont si bons pointeurs que, déjà plusieurs fois, ils ont d'un seul coup d'une de nos grosses pièces de rempart chargée à mitraille, détruit toute la batterie ennemie : affûts, chevaux, artilleurs, tout avait disparu.

J'ai encore été faire un pèlerinage au jardin cette après-midi. Hélas ! quel triste aspect ! Tout est abattu, plus un arbre, plus un pied de vigne, plus rien, tout est coupé à ras de terre...

Nous avons envoyé aujourd'hui, comme parlementaire aux avant-postes prussiens établis à Schiltigheim, un officier d'état-major. Cela se fait chaque jour, tantôt par les Prussiens, tantôt par nous. Cet officier avait un drapeau blanc en main et il été précédé d'un clairon et suivi d'un soldat. Tous trois étaient à cheval. En revenant de Schiltigheim, après avoir rempli sa mission, on tira sur eux et l'officier rentra en ville mortellement blessé ! Si le fait se confirme, ce sera un lâche attentat... J'apprends à l'instant que le fait est réel, mais voici ce qui l'a provoqué : il paraît que les lois de la guerre veulent qu'un parlementaire se rende jusqu'à l'ennemi et en revienne en faisant tout le temps aller son cheval au pas. Or, notre parlementaire, en revenant, après avoir dépassé le cimetière qui se trouve hors la Porte de Pierre, a pris le petit trot. Au même instant des coups de fusils partirent des deux côtés du chemin, et l'officier et le clairon tombèrent tous deux de cheval, chacun blessé de deux coups de feu. Des paysans les rapportèrent en ville.

Dimanche 21 août.

La nuit dernière a été très calme. Pas un coup de feu, aussi ai-je dormi dans mon lit. C'était la première fois depuis huit jours que nous avons eu un peu de repos. La journée d'aujourd'hui aussi est calme ; on n'entend pas le canon ; rien que quelquefois un coup de fusil que nos sentinelles tirent des remparts sur quelques flâneurs prussiens qui s'aventurent trop près de nos murs.

Lundi 22 août.

Cette nuit encore s'est passée sans alerte ; j'ai pu dormir dans mon lit, ce qui est une vraie jouissance quand on a passé plusieurs nuits sans quitter ses vêtements. Aujourd'hui on détruit tous les jardins qui se trouvent entre le chemin de fer, la gare d'Austerlitz et la route de Kehl ; toutes les maisons vont être rasées, y compris la maison S... qui est à peine achevée et qui a coûté 20 000 francs. Tout le monde est dans la désolation ; il n'y a pas une seule famille

à Strasbourg qui, par cette affreuse guerre, ne soit atteinte, soit dans ses affections, soit dans sa fortune.

J'espère pouvoir t'adresser cette lettre par l'intermédiaire de quelques dames qui ont envoyé un parlementaire au général prussien pour lui demander un sauf-conduit qui leur permette de quitter la ville.

14 septembre.

Je n'ai pas pu faire partir les notes qui précèdent, ainsi que je l'espérais, le général prussien ayant refusé le sauf-conduit qu'on lui demandait. Je n'ai pas davantage eu le courage de continuer ce journal au milieu des malheurs et de la désolation qui tout à coup sont venus fondre sur nous.

La nuit du 22 août et les journées des 23 et 24 août ont été tranquilles ; presque pas d'obus ; on était tout étonné de ce calme et chacun se reprenait à respirer. Mais le 24 au soir, tout d'un coup, le canon donna de tous les côtés ; on nous lançait de cinq ou six batteries des milliers d'obus, de bombes, de projectiles, de fusées incendiaires. La plupart de ces projectiles étaient dirigés sur la cathédrale où, de minute en minute, on entendait éclater les obus. La cathédrale sonnait encore les heures et la cloche de 10 heures, mais chaque sonnerie était suivie d'une grêle d'obus qui allaient s'abattre sur la tour. Le son, à ce qu'il paraît, servait de point de mire aux Prussiens. Vers 11 heures du soir, nous entendîmes crier du haut de la cathédrale : « Au feu ! au feu ! au Temple-neuf ; au feu ! au feu ! rue du Dôme ! au Broglie ! (Breuil) ; rue de la Mésange ! place Kléber ! rue des Échasses ! rue des Juifs ! » Ces cris se répétaient avec une sinistre rapidité et, au milieu de tout cela, les horribles détonations des obus que l'ennemi envoyait sans trêve ni merci dans le foyer de l'incendie. La rue des Juifs était éclairée comme en plein jour ; de tous les côtés on voyait les flammes s'élever au-dessus des toits. L'incendie s'étendait avec une rapidité effrayante et avec le bruit d'un torrent. Les pompes ne suffisaient plus, et les cris : Au feu ! au feu ! se faisaient toujours entendre du haut de la cathédrale. Le feu était partout ; au faubourg de Pierre, au faubourg de Saverne, au faubourg National, à la citadelle.

Vers une heure du matin, on vint nous demander si nous pourrions recevoir dans nos caves la famille C.... et autres qui s'étaient réfugiées dans une maison de la rue des Échasses qui allait être atteinte par le feu. On accorda naturellement la demande et je partis en courant pour chercher ces familles. Jamais je n'oublierai cette course ; les cheminées, les toitures, les

pans de murs, les bombes pleuvaient autour de nous des bruits et des détonations effroyables. La maison Laroche était brûlée jusqu'au rez-de-chaussée ; les flammes sortaient par cinquante ouvertures à la fois et allaient se répandre au-dessus de la toiture. Comme fond du tableau le Temple-Neuf qui achevait de s'effondrer.

C'est au milieu de ce chaos que Mesdames C...., D...., M..., F.... opérèrent leur déménagement avec tous leurs petits enfants ; heureusement personne n'a été atteint.

Je me rendis encore place Kléber pour voir si le feu n'était pas chez ma mère ; là, tout l'Aubette (état-major de la place) était en feu. Dans la rue de la Mésange, les maisons Froereisen, Keltz, bijoutier, Vierling, horloger, n'étaient plus qu'un immense brasier ; déjà des maisons qui formaient le coin de la rue de la Mésange et du Broglie, il ne restait plus que les quatre murs ; les maisons Gast, Scheidecker, Sitterlin, Flach etc., dans la rue du Dôme, vomissaient des flammes par toutes les ouvertures, – et toujours des bombes et des obus, des morts et des blessés ! – il n'y avait plus de pompes pour tous ces incendies ; les maisons qui brûlaient, on ne faisait plus aucune tentative pour les éteindre, et l'on sauvait à peine quelques meubles. Voilà la première nuit de bombardement sérieux. Le lendemain tous ces incendies continuèrent ; on laissait brûler les maisons atteintes ; il était inutile d'essayer de les sauver ; il fallait autant que possible préserver les maisons voisines ; j'ai passé la journée à porter de l'eau et à travailler aux pompes pour essayer de sauver la maison Oppenheim, rue de la Mésange. Cet incendie fut arrêté à temps, heureusement pour les maisons voisines.

Le 25, un obus tomba sur notre maison, place Kléber, traversa une grande cuve que j'avais fait placer remplie d'eau, sur le grenier supérieur, troua le plancher et alla éclater dans une mansarde remplie de linge auquel il mit le feu. Mais au même moment, l'eau de la cuve se déversa dans la mansarde par le trou fait par l'obus, et éteignit le feu. Le 26, deux obus pénétrèrent dans la maison et y causèrent de grands dégâts.

La nuit du 25 au 26 fut encore plus terrible que la veille ; la canonnade n'était plus qu'un immense roulement de tonnerre, et de tous les côtés incendies continuels.

Vers minuit, au milieu des détonations, on entendit tout d'un coup un cri lugubre retentir du haut de la cathédrale : Le feu est à la cathédrale ! Ce cri se répéta deux fois avec une intonation que jamais je n'oublierai ; on eût dit que le gardien de la tour exhalait son dernier soupir en le poussant. Je sortis un instant dans la rue pour voir l'incendie ; c'était horrible et sublime ; toute la toiture était en feu, depuis la tour jusqu'au télégraphe ; les

flammes arrivaient à la hauteur de la plate-forme, et on les voyait quelquefois monter tout le long de la tour, cherchant s'il n'y avait pas là aussi quelque chose à dévorer ; et pendant que tout brûlait, des centaines d'obus venaient éclater, soit sur la cathédrale, soit à l'intérieur, avec des bruits et des échos dont on ne peut se faire une idée.

La maison Ohlmann, sur la place de la Cathédrale, et celle à côté, brûlaient en même temps ; on ne put rien éteindre et il fallut attendre que le feu cessât faute d'aliments. La cathédrale est affreusement mutilée ; des centaines de clochetons, de statues, des colonnes de pierres gisent à l'entour sur la place ; à l'intérieur, l'orgue et la chaire sont brûlées, et l'on voit à certains endroits le ciel à travers la voûte ; l'horloge a beaucoup souffert et ne va plus ; les vitraux sont en grande partie détruits.

Le lendemain, en sortant de ma cave, je me sentis pris d'un désespoir inouï ; je me jetai sur une chaise, et pendant deux heures, je sanglotai tout haut.

Le 15 septembre au matin.

Madame R.... m'informe à l'instant qu'elle partira demain matin à 8 heures, par le convoi d'émigrants qui a obtenu la permission de quitter Strasbourg, grâce à la généreuse intervention des Suisses. Je n'ai que le temps d'ajouter quelques lignes à cette lettre. Depuis trois semaines, les journées se ressemblent toutes ; chaque jour des bombes, des obus, des fusées incendiaires nous sont prodiguées avec une désespérante persévérance ; des incendies toujours ; le tribunal, la maison Duperreux, celle qui fait le coin de la rue de la Nuée-Bleue et du quai, et une vingtaine d'autres à la suite, sont brûlées ; dans le faubourg de Pierre, une trentaine de maisons brûlées ; faubourg de Saverne, autant ; l'église Sainte-Aurélie, la caserne de la Finkmatt, celle de Saint-Nicolas, le théâtre brûlés. On ne peut plus passer sur le Breuil depuis quinze jours. Les obus y pleuvaient littéralement. Une grande partie des arbres et des candélabres ont été renversés. La mairie a reçu au moins une centaine d'obus ; elle est percée à jour ; il n'y a plus un seul carreau, plus de fenêtres ; les deux cafés à côté sont également criblés ; il n'y a plus ni tuiles, ni cheminées, ni fenêtres. Hier, au moment où je passais, rue de la Mésange, un obus a enlevé la moitié de la toiture des *Villes Suisses*. Tout n'est que ruines et décombres. La rue du Dôme, la rue Brûlée, celles des Charpentiers, des Juifs, des Hallebardes, des Orfèvres, la place de la Cathédrale, sont couvertes de débris à 50 centimètres de hauteur, débris de toitures, de volets, de chéneaux, de tuiles, de briques, de carreaux, de fer. Tout cela fait un affreux chaos dans les rues.

On tire continuellement ; en ce moment encore, *on entend un coup de canon par seconde*, et cela continue ainsi toute la nuit. Ajoute à cela le sifflement des obus et des bombes, les affreuses détonations de ces projectiles : quand ils éclatent, le bruissement des éclats et de la mitraille dont ils sont chargés et qui va encore à 500 mètres de là percer des cloisons et des volets, et tu auras une idée des horreurs du séjour de Strasbourg en ce moment.

(À suivre)

FEUILLETON DE L'INDUSTRIEL ALSACIEN DU 24 SEPTEMBRE 1870.

Même jour.

Avant hier on a eu enfin quelques nouvelles du dehors par les Suisses qui sont arrivés ; aujourd'hui on a publié dans le *Courrier du Bas-Rhin* des extraits du *Journal des Débats* du 8 septembre ; on s'est empressé de proclamer la République, de nommer une commission municipale, et d'accepter la démission que M. le préfet est venu offrir. Que fera-t-on maintenant ? Traitera-t-on, ou bien continuera-t-on la guerre ? C'est la question que l'on suit pour la prolongation de la lutte.

Tous les magasins sont fermés, on ne travaille plus nulle part. Plus de marchés ; cependant les approvisionnements, sauf en pommes de terre et en légumes frais, ne font pas défaut. Toutes les nuits, nous les passons dans la cave ; depuis trois semaines, je ne me suis pas déshabillé la nuit, et il me semble que le plus grand bonheur dont on puisse jouir, c'est de pouvoir se coucher dans un lit et de dormir tranquillement sans obus ni incendies ; c'est horrible, une existence pareille ! on ne vit plus au milieu de ces continuelles détonations. L'on ne peut faire 50 pas dans la rue sans se cacher 5 ou 6 fois dans des embrasures de portes pour laisser passer les projectiles. Les éclats des bombes font d'horribles blessures, coupent bras et jambes et lancent quelquefois les membres à 20 pas de vous. On compte jusqu'à présent une centaine de morts parmi la population civile et cinq ou six fois autant de blessés ; j'ai ramassé hier un petit obus, tombé devant ma porte sans éclater ; je le ferai décharger et le conserverai comme un souvenir. C'est un des plus petits, il ne pèse guère que 24 livres.

Toute la journée on tire sur la cathédrale, qui est fortement endommagée. Les Prussiens tirent avec une précision remarquable ; quatre obus partis de Schiltigheim, ont

frappé en plein la couronne de la cathédrale, où ils ont éclaté et ont enlevé presque tous les ornements sculptés ; encore deux ou trois atteintes pareilles et la couronne tombera. Les quatre tourelles sont ravagées, les escaliers à peu près démolis, la rampe de la plate-forme n'existe plus qu'en partie, l'un des quatre cavaliers qui surmontent le portail Charlemagne, je crois, a reçu dans ses bras un tronçon de colonne d'environ deux à trois mètres de long, qu'il tient comme un sceptre. On ne peut guère s'arrêter sur la place de la Cathédrale où il tombe continuellement des pierres. L'aspect du monument est navrant.

Une bombe, tombée près du quartier des Pontonniers, et qui n'a pas éclaté, pèse près de 150 livres. Un obus pèse ordinairement 60 livres et est rempli de picrate et de potasse, de morceaux de fer, et quelque fois de pétrole, de soufre, et de balles au nombre de 470 par obus.

Les Prussiens ont une batterie au cimetière hors la porte de Pierre, et ils nous envoient des projectiles pris sur le cimetière même, des morceaux de croix en fer ou en marbre, des pavés, des clous ; un jour il nous est arrivé une main en fer, arrachée d'un monument qui surmonte une tombe.

Il ne sert à rien de descendre le mobilier dans les caves ; la plupart des maisons incendiées se sont écroulées sur les caves, et tout ce qui s'y trouvait a été brûlé. Les maisons atteintes qui n'ont pas été détruites par le feu sont presque toutes affreusement endommagées ; toutes les fenêtres en sont brisées, les toitures en sont effondrées ; l'eau entre par les plafonds, et il est impossible de trouver, à quelque prix que ce soit, des ouvriers maçon pour faire même les travaux les plus urgents. Dans notre maison, tout le monde couche dans les caves ; aucune porte n'est plus fermée ; tous les logements sont ouverts, car il faut pouvoir y pénétrer dès qu'une bombe y éclate...

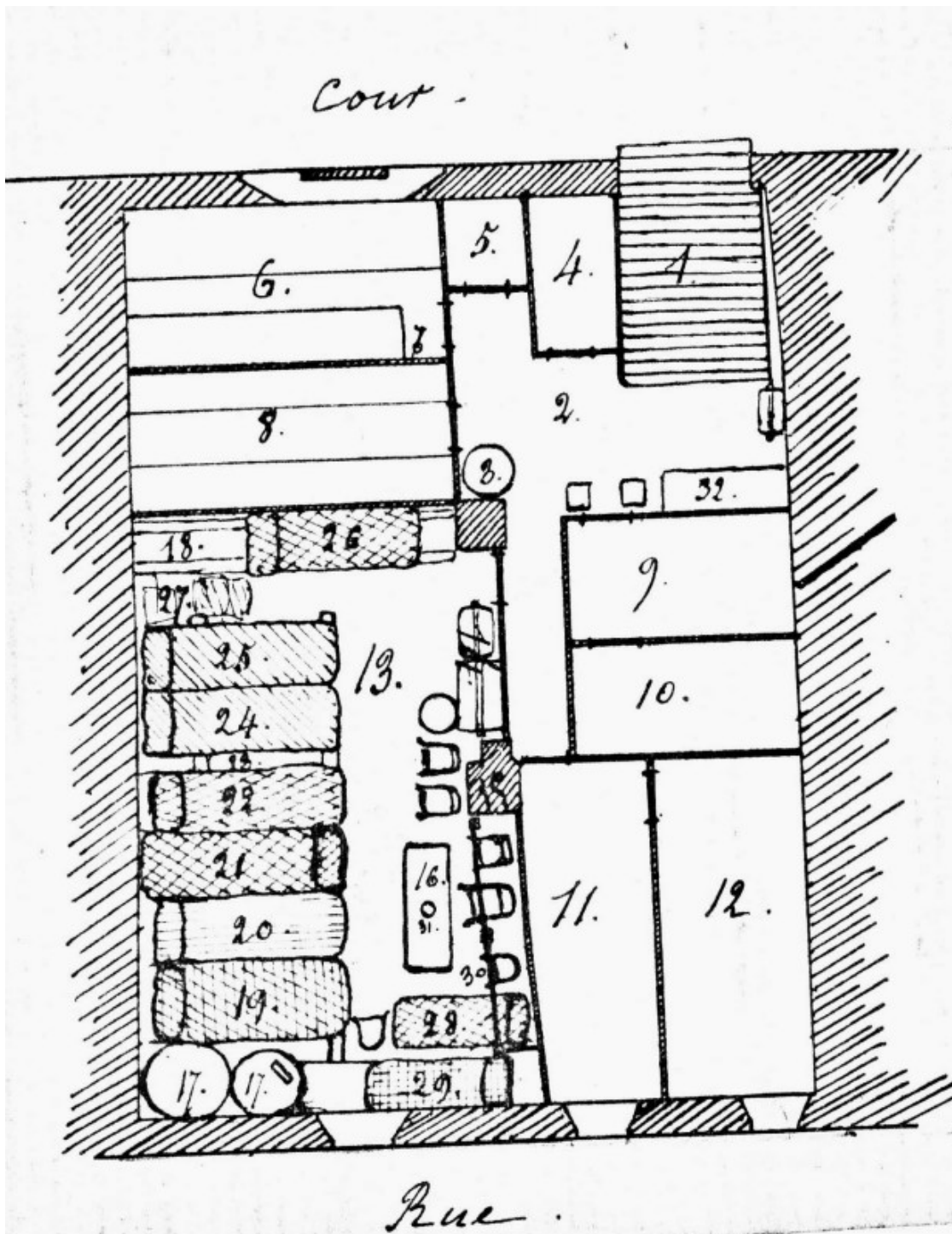
J'ai assisté, il y a quelques jours, à une séance du conseil de guerre, qui avait mission de juger deux engagés volontaires, prévenus d'insubordination pour avoir essayé d'entraîner leurs compagnies à une sortie malgré la défense des chefs ; le conseil militaire se réunit à la Fonderie, au moment où le théâtre commençait à brûler ; nous étions là, dans une salle du rez-de-chaussée, au milieu d'une grêle d'obus ; ils tombaient d'instant en instant, soit sur le théâtre, soit sur le Broglie, soit dans la cour de la Fonderie. L'un d'eux est tombé dans un corridor de la salle où se trouvait le conseil de guerre et a brisé tous les carreaux ; trois autres sont tombés, et plus d'une fois l'avocat dut s'arrêter dans sa plaidoirie parce que les détonations étouffaient sa voix.

15 septembre, dans la nuit.

Je ne puis plus écrire davantage aujourd'hui, je suis si fatigué que mes yeux tombent de sommeil ; depuis un mois on ne dort plus ; on est assoupi. Il est deux heures et demie du matin et continuellement les détonations vous font sauter sur votre chaise. Un obus a éclaté tout à l'heure dans la rue des Juifs et a fait trembler toutes les maisons. Nous en sommes tous criblés ici. Le café Bauer, la maison Kugler, la maison Heidenreich n'ont plus une seule tuile, ni une seule cheminée. Dans les murs des façades il y a des trous à y entrer à cheval.

15 septembre, 6h., matin.

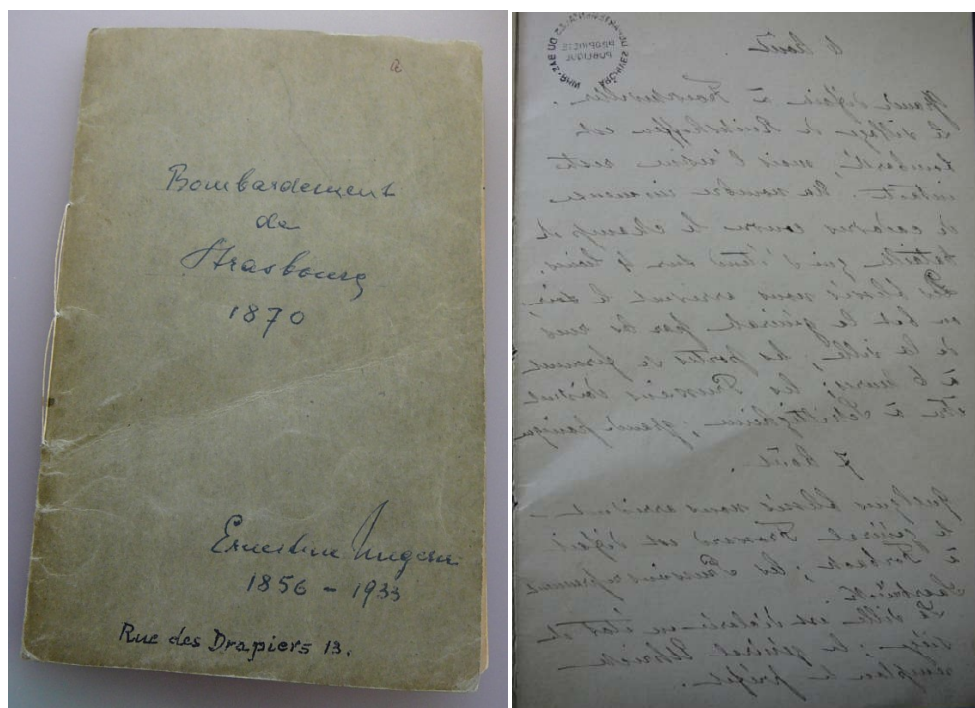
Je rouvre encore ma lettre ; j'ai dormi quelques heures, malgré le bruit infernal qui n'a pas cessé une seconde. Les coups de canon se suivent sans cesse. Les officiers d'artillerie disent qu'on nous a déjà envoyé plus de 400 000 projectiles, sans compter les coups de fusils qui, au milieu de la nuit, quand la fusillade est forte, produisent, par le sifflement des balles, le bruit lointain d'une grande meute en pleine chasse. Adieu ! Dès que notre sort sera décidé, je vous rejoindrai, à pied, en voiture, n'importe ; il me tarde de sortir de cet enfer ; mais je ne partirai que lorsqu'il n'y aura plus ni boulets, ni incendies à craindre. [...]

c) Plan des caves aménagées de l'Hôtel de Saxe (Cécile de Dartein)

1. Escalier.
2. Couloir servant d'antichambre
où les bonnes se tiennent la
soir.
3. tombeau servant de table.
Les petits canis iniquent
des chaises
4. Cave de notre cuisinière
5. Cave de Reinbold.
6. Cave de Sainte Cécile.
7. Meuble indispensable -
8. Petite cave à nous, servant
de magasin pour objets à
sauver.
9. 10. Caves à Oncle Th.
On y a mis des malles
et des provisions -
11. 12. Caves de Lagabbe.
13. Cave, salon Dortoir.
14. Caisses, avec planche
qui sert de buffet.
15. Gros pilier.
16. table, avec fauteuils et
chaises autour.
17. tombeau dont le 1^{er}
supporte la pendule de la
Chambre de Maman.
18. Malles -
19. Lit de fer à Virginie
20. Lit sur planches à Cécile.
21. Lit de fer à Maman -
22. Lit sur planches à Henri.
23. Séparation.
24. 25-26. Lits des bonnes.
27. Lit assez baroque fabriqué
par Catherine pour son
usage.
28. Lit de fer à Camille
29. Lit de M^{re} Schnegg -
30. petits fauteuils qui peuvent
transformer en lits à l'aide de
matelas.
31. Lampe.
32. Meuble à bouteilles -
L'ancien tapis de la Chambre
de Maman couvre les dalles
tout du long de la cave -
la pendule aux ransins de
l'étage et de magasin
général.

d) Journal d'Ernestine Ungerer

AD du Bas-Rhin, 100 J 122



18 Juillet

La guerre est déclarée entre la France et la Prusse. Les portes de la ville se ferment à 8 heures. Les rues sont pleines de militaires ; chacun court aux campements pour voir les chasseurs à cheval, les zouaves, les turcos ; on fait sauter le pont de Kehl.

1 Août.

Le département du Bas-Rhin est en état de siège.

2 Août

Bataille gagnée à Saarbrück (*sic*).

4 Août.

Bataille perdue à Wissembourg ; Wissembourg est bombardé.

6 Août.

Grande défaite à Froeschwiller. Le village de Reichshoffen est bombardé, mais l'usine reste intacte. Un nombre immense de cadavres couvre le champ de bataille qui s'étend sur 4 lieues. Des blessés nous arrivent le soir ; on bat la générale par les rues de la ville ; les portes se ferment à 6 heures ; les Prussiens doivent être à Schiltigheim ; grande panique.

7 Août.

Quelques blessés nous arrivent – le général Frossard est défait à Forbach ; les Prussiens reprennent Saarbrück.

La ville est déclarée en état de siège ; le général Uhrich remplace le préfet.

8 Août.

À la journée de Forbach, le général Frossard fuit sur une locomotive laissant tous ses soldats dans le train à la merci de l'ennemi.

14 Août (Dimanche)

Quelques obus tombent sous le faubourg de Saverne ; 2 personnes sont blessées.

15 Août. (Fête de Napoléon)

Aucun drapeau dans toute la ville excepté sur la cathédrale. Au milieu de la nuit du 15 au 16 on est réveillé par l'explosion des boulets que les Prussiens lancent vers la cathédrale. Aussitôt nous courons dans la cour ; nous cherchons les pompes, transportons de l'eau sur tous les greniers. Les boulets sifflent pendant $\frac{1}{4}$ d'heure, puis tout rentre dans le silence. Un des premiers boulets est tombé au Broglie dans la maison de l'oncle Gustave, au dessous de sa chambre à coucher en traversant le toit en verre du café Bauzin. Un autre a commis des dégâts dans la chambre du balcon et deux mansardes de la maison Büttner et est allé se loger dans un plumeau. La maison Moriceau, la maison Carré et quelques autres ont eu des boulets pendant cette nuit fatale. Dans la rue des Chandelles un homme et une femme ont été blessés dans leur lit.

16 Août.

Journée tranquille ; on court aux provisions ; la cherté des vivres augmente. Nuit calme. Le gazomètre ne fonctionne plus ; le public est réduit à mettre des lanternes aux portes.

17 au 18.

Nuit agitée ; on veille une partie de la nuit. Le quartier général des Prussiens est à Mundolsheim ; le cimetière Ste Hélène et celui de St Gall sont envahis ; on enterre les morts au Jardin Botanique. Les Prussiens tirent sur les maraîchers qui vont chercher des légumes dans leurs champs. Les propriétés autour de la ville sont rasées. Il y a eu un petit engagement à la Robertsau ; les Prussiens se retirent au Bon-Pasteur que les Français bombardent.

18. Août

Journée tranquille ; on apprend que nos soldats ont fait une sortie avec 3 canons qu'ils ont abandonnés au premier coup de feu de l'ennemi. Dans la nuit du 18 au 19 un terrible incendie éclate au faubourg National. Tout le p^oté de maisons compris entre la rue Ste Aurélie et la maison Zeyssofff est en flammes. Pendant un certain temps les flammes lèchent le toit du presbytère et l'on désespère un instant de le sauver. Mais heureusement le vent change de direction et la maison est hors de danger. Dix bâtiments remplis d'approvisionnements sont détruits par le feu. Le faubourg est encombré de débris des ménages appartenant aux gens des villages voisins qui se sont réfugiés dans la ville. Ces jours derniers un télégraphe a été établi de la cathédrale aux remparts et à la Mairie pour que l'État-major qui est établi en observatoire sur la plate-forme puisse communiquer les mouvements de l'ennemi.

19 Août

Rien de remarquable ; pendant la nuit le canon gronde sur nos remparts.

20 et 21.

Journées tranquilles ; bombardement pendant la nuit ; les portes de la ville s'ouvrent de 2 en 2 heures pour laisser sortir ceux qui veulent.

22 Août

Journée calme.

Dès 8 ½ heures du soir, les boulets pleuvent sur la ville. Tout à coup nous sommes réveillés par un coup formidable ; nous dormons dans la chambre d'Albert, étendus sur des matelas ; les voisins accourent et nous montons au grenier : un obus avait en passant emporté quelques tuiles.

23 Août.

Journée entièrement tranquille ; mais à 7 ½ heures, nous entendons un obus siffler d'une manière toute différente des premiers. Au 2nd, nous plions bagage et à peine sommes-nous, Maman, Alfred et moi, au 1^{er} étage qu'une horrible détonation se fait entendre ; nous croyons que tout va s'écrouler sur nos têtes et instinctivement nous nous jetons par terre. Ce boulet avait traversé une cheminée de Mr Hornings, passé par une de nos toitures, éclaté, puis enfoncé les volets de notre salle à manger, cassé la soupière et le tuyau du poêle, pour se loger dans le fauteuil. Nous descendons en toute hâte dans la cave voûtée près de la pompe, pour passer là une nuit d'angoisses et de fatigues. Des éclats ont donné contre les murs de la maison, toutes les vitres sont cassées. Le lendemain on a trouvé encore sur les premiers les débris de 2 obus de la dimension de 0.14 m de diamètre sur 0.45 de longueur environ ; le poids en doit être de 20 kilos.

24 Août.

Nous nous établissons dans l'atelier du peintre ; un grand cadran nous sert de table ; en guise de buffets, nous avons 4 armoires à horloges, tous les matelas sont installés dans la cave qui est le dortoir général ; tout le contenu des armoires est emballé dans des draps prêts à être jetés dans la rue. Le bombardement commence à 7 heures du soir ; les boulets se suivent rapidement ; le ciel se couvre d'une lueur rougeâtre ; on entend crier au feu, et les tuiles tombent en une pluie ininterrompue ; l'Aubette brûle, bientôt tout le bâtiment est en feu faute de pompes ; le Gymnase brûle, le Temple-Neuf avec la bibliothèque sont dévorés par les flammes ; le presbytère Kopp, la maison Wenger, la maison Flach, la maison Scheidecker brûlent. Les boulets touchent en grande quantité les logements de l'Oncle Gustave qui fuit avec sa famille l'incendie et les boulets et se retire dans une maison de la rue des Juifs. Rien n'est respecté dans cette affreuse nuit, les Prussiens tirent sur les ambulances malgré les drapeaux de l'Internationale qui flottent sur les maisons et même sur la Cathédrale ; la place de la Cathédrale est recouverte de pierres tombées du monument.

25 Août.

L'évêque sort au quartier général afin d'obtenir du général prussien des procédés plus humains. La sortie fut sans résultat. Vers midi l'incendie éclata au Moulin des Huit-Tournants au faubourg National ; la maison d'école prit feu dans l'après-midi, ensuite le Courier-

Français. Dans la nuit les boulets incendièrent les deux presbytères et vers le matin la brasserie des Deux-Cognées. Les Meyer se réfugièrent dans le corps de garde et virent de là brûler leur maison. Dans la même nuit la Cathédrale, la gare et une partie de la rue de la Mésange ont brûlé.

26 Août.

Le bombardement continue le jour et la nuit. Vers 8 heures on va chercher la famille Meyer qui n'a pour tout avoir que ce qu'ils ont sur le corps. Albert et Léon transportent [mots indéterminés] Tantele, dans un fauteuil placé sur un brancard. On va plusieurs fois au faubourg pour chercher à retirer quelque chose des décombres, mais tout est brûlé, tout, excepté quelques meubles placés dans la rue et quelques petites choses ; le feu a brûlé la porte de la cave voûtée et tout ce qu'elle contenait, c'est-à-dire le linge, l'argenterie et tout le ménage. A 1 heure tante Anna est venue nous dire un touchant adieu, elle ne veut plus rester et ira avec les enfants dans leur petite voiture et les hommes se réfugier au Neuhof. Dans la nuit du 26 au 27, grand incendie du Marais Kageneck et d'un côté du faubourg National.

27 Août.

Le bombardement continue ; une partie du faubourg de Pierre brûle.

28 Août.

C'est dimanche ; on n'entend pas une cloche d'église ; pour la première fois que Strasbourg existe, il n'y a pas de service divin. Les Prussiens n'envoient que de temps en temps un boulet vers la cathédrale pour empêcher qu'on y aille.

Dans la nuit du 28 au 29 le tribunal et la Cour Marbach ont brûlé.

29 Août.

Le bombardement continue toujours et cesse à de rares intervalles ; Il paraît que l'ennemi commence à faire un siège plus régulier car il tire plutôt vers les remparts ; il cherche à faire une brèche à la porte de Saverne.

30 et 31.

Rien d'extraordinaire ; le bombardement continue. L'Oncle Gustave a eu un message de Mr Kayser, le pasteur du Neuhof, qui lui dit que tante Anna et ses enfants avec Mad. Sauerbeck et Mme Meyer ont dépassé Altenheim.

1 Septembre.

Le matin à 5 heures on entend une vive fusillade qui dure près de deux heures ; on fait des sorties presque chaque nuit ; la canonnade dure toujours.

2 Septembre.

Nous recevons une lettre de Bertha datée du 20 Août, qui nous dit que tous se portent bien et qu'ils aimeraient avoir de nos nouvelles ; cette lettre nous parvient par l'Internationale. Mr(s) Kreiss, Krinlen et Buhlmann pasteurs, Dr Schützenberger et plusieurs autres ont pris les jambes au cou pour éviter les désagréments du siège. Nous sommes à souper quand une détonation horrible se fait entendre au dessus de nos têtes ; un obus est entré dans le grand toit emportant une lucarne, un éclat a ressauté vis-à-vis sous le bois de lit du voisin. Dans la nuit le bombardement a été très vif.

3 Septembre.

Aujourd'hui à la même heure qu'hier 2 obus sont tombés à côté de nous, quelques tuiles seulement sont tombées du toit. Le beurre coûte 10 frs, la livre de viande bœuf 24 sous, le porc 32 et le pain 27 sous les 6 livres.

4 septembre.

Dans la nuit il y a eu un incendie hors la ville et une fusillade ; bombardement continu. Ce matin vers 9 heures un éclat tombe sur le toit du grenier. À 9 ½ l'oncle Meyer et Mathilde sont allés à l'église de St Thomas où Mr. Braun a tenu un service. Il a dit que chaque jour à 4 heures un service divin serait célébré. Mr Horning chante 4 fois par jour des cantiques avec sa commune dans la salle d'école de St Pierre le Vieux. Cet après-midi, nous avons écrit sur une carte de l'Internationale une petite lettre pour dire à Bertha que tout va bien. Vers le milieu du jour le bombardement a été moins fort. Jusqu'à présent les projectiles ont tué 70 personnes et en ont blessé 200 dans les rues et dans les maisons.

5 Septembre.

Nuit tranquille ; ce matin vers 11 heures le feu s'est déclaré dans la rue Ste Aurélie et a consumé la construction de derrière du couvent Ste Barbe. Les boulets sifflent tout le jour. La plupart sont dirigés vers la cathédrale et cet après-midi un boulet a arraché un morceau de la couronne.

6 Septembre.

Le bombardement continue toute la nuit et tout le jour sans relâche ; ce matin le feu a pris au faubourg de Pierre et les boulets sifflent à faire peur. Les nouvelles du Neuhof portent que les fugitifs de Strasbourg qui sont au Neuhof ont été obligés de travailler aux tranchées des Prussiens et on a voulu les forcer à prendre les armes contre la ville. Quelques centaines d'entre eux sont parvenus à s'échapper et sont arrivés en gémissant aux portes de la ville qui, à force de prières, leur ont été ouvertes.

7 Septembre

Nuit inquiétante ; les boulets se suivent à très peu d'intervalle. Les boulets, les obus et les bombes grondent tout le jour. A 3 heures un obus traverse notre toit et tombe sans éclater, dans la cour de Mr Stromeyer.

8 Septembre

Nuit calme, c'est-à-dire dans notre quartier. Le bombardement continue tout le jour. La livre de viande coûte 1f. 75.

9 Septembre

Fête du grand-duc de Bade, grâce à laquelle nous avons une journée tranquille. Nous sommes sortis pour la première fois, Marie et moi depuis le bombardement.

10 Septembre

Dans la nuit et aujourd'hui, le bombardement a été très vif. Les obus sont dirigés vers la mairie et la préfecture, et ce matin, à 11 heures le feu s'est déclaré au théâtre ; personne n'a essayé d'éteindre.

11 septembre

Ce matin à 10 heures un sergent de ville nous a apporté un sauf-conduit avec lequel maman et sa famille peuvent dépasser les avant-postes prussiens ; la famille Meyer en a eu un quelque temps après, puis tante Büttner.

À 2 heures nous nous sommes trouvés à la porte d'Austerlitz, maman, Henri, Alfred et moi, Sophie et Caroline Koenig ; tante Büttner avec Pauline et Marie et Mathilde et Théodore Meyer ; tante Meyer a dû rester en ville avec Täntele qui est alitée. On a refusé la sortie à Albert et à Léon disant qu'ils pouvaient servir à la défense. Nous nous sommes séparés de papa et des oncles et escortés d'un parlementaire nous sommes arrivés à grand'peine à la [mot illisible] ; là il a fallu attendre près d'une heure jusqu'à ce que tous les sauf-conduits aient été signés. Alors nous avons eu une voiture à échelles, et tout le monde, avec la famille Riff de St Guillaume et Ennes nous sommes arrivés, après bien des haltes, des barricades et des terreurs (les balles sifflaient toujours) à Illkirch. Là, il a encore fallu faire signer un sauf-conduit et puis nous sommes arrivés à pied à Graffenstaden. Nouvelle difficulté, les auberges sont pleines de soldats et nous sommes à trop de monde pour demander l'hospitalité au presbytère. Nous avons rencontré une dame excessivement gentille qui nous a offert un asile pour 2 ou 3 d'entre nous. Nous sommes allés auprès d'elle et nous sommes régalez de café au lait et de raisins. Le pasteur, Mr Rittelmeyer est venu chercher tante Büttner, Henri, Pauline, Mathilde, Marie et Théodore ; quant à nous ces excellentes gens nous ont donné leurs lits, pour que nous puissions dormir.

12 Septembre.

Ce matin nous avons été au marché de Graffenstaden ; les denrées viennent du duché de Bade et le beurre se vend 17 sous ; il y a des fruits en abondance. Mr Rittelmeyer a eu l'obligeance de se charger de nos passe-ports (*sic*) ; celui de la tante Büttner pour Vendenheim et celui de maman pour Barr. Mathilde et Théodore restent ici au presbytère. Mme Blättel, la dame qui nous a recueillis, nous a conduits à Barr. D'abord nous sommes arrivés à Fegersheim où nous n'avons vu aucun Prussien, puis à St [nom illisible], Erstein où il a fallu montrer le passe-
port ; les soldats sont très polis. Ensuite nous sommes arrivés à un village qui s'appelle je crois Scheffersheim¹⁰, puis à un autre où il y a beaucoup de houblon et pas de Prussiens. Ensuite, nous sommes arrivés à Niedernay où il n'y avait pas de soldats ; enfin nous avons

¹⁰ Schaeffersheim.

passé Goxwiller et nous sommes arrivés à Barr à l'hôtel du Coq blanc où nous nous sommes installés, en attendant que nous puissions partir pour Ste Marie a/m¹¹.

13 Septembre.

Nous sommes arrivés à Barr où se sont réfugiées aussi les familles Meyer de Hausbergen, Leser et Reuss et Vetterle du faubourg National. Nous avons appris à Graffenstaden que Napoléon est prisonnier à Cassel avec 80 000 hommes et que nous continuons à perdre des batailles. La république est proclamée partout excepté à Strasbourg. Les francs-tireurs attaquent les Prussiens dans le Val de Villé de sorte qu'il est difficile d'arriver à Ste Marie. Maman a parlé à un officier prussien qui lui a dit d'attendre jusqu'à Vendredi. Un monsieur qui veut se rendre à Colmar en passant par la montagne et par Ste Marie a bien voulu se charger d'un billet pour Échery. En allant du côté de Heilingenstein, nous avons vu 2 colonnes de fumée dont l'une tout près de la cathédrale ; en revenant nous avons eu la consolation de voir que la fumée a beaucoup diminué. Hier et aujourd'hui on tire très fort vers la ville.

14 Septembre.

En nous promenant vers Heiligenstein nous avons rencontré Mr et Mme Pousin qui nous ont chargé (*sic*) d'une lettre pour Ste Marie. Cet après-midi, nous sommes allés avec Mad. Meyer chez le pasteur de Mittelbergheim, Mr Kaltenbach ; Mad. Artzner qui demeure à côté nous a donné une lettre pour sa fille Mad. Kroeber de Ste Marie.

16. Septembre.

Ce matin maman accompagnée de Henri a voulu aller avec son passe-port signé du Maire de Barr au quartier général à Gertwiller, mais les Prussiens ne l'ont pas laissée passer disant qu'il faut la signature du Platz-Mayor de Gertwiller ; un monsieur a emporté le Passier-Schein et l'a fait signer. À 10 heures maman est retournée à Gertwiller et a tant prié le Platz-Mayor qu'il a enfin consenti à lui viser le passe-port pour Ste Marie, malgré les troubles qu'il y a eus au Val de Villé. Après le dîner, nous nous sommes mis dans un omnibus et le soir à 6 heures nous sommes arrivés sans encombre à Échery. Dire l'étonnement et la joie qu'a causés notre arrivée est impossible. Il a fallu raconter à tout le monde ce que se passe en ville, on nous regardait comme des merveilles.

¹¹ Sainte-Marie-aux-Mines. La commune, située au Sud Ouest de Barr en est distante d'une quarantaine de kilomètres.

17 Septembre

Nous sommes allés à Ste Marie pour faire les commissions dont on nous avait chargés ; nous avons été chez le pasteur Groetzinger puis chez la diaconesse Pauline Hück, puis chez Mr Koenig, puis chez Mad. Kroeber ; il a fallu raconter à toutes ces dames ce qui se passe en ville et notre voyage. En sortant de Barr, nous sommes arrivés à Mittelgersheim ; derrière ce village il y avait un poste de prussiens composé de 3 dragons qui nous ont demandé notre passe-port. Nous avons passé encore par Andlau, Herswiller, Dambach, Scherwiller, Chatenois, Lièpvre, Ste Croix, Ste Marie et enfin Échery sans voir un demi Prussien. Il y a 15 jours Edmond Büttner a fait une visite ici et a déclaré qu'il ne prendrait aucune part à cette guerre ; en ce moment il est à Étival. Ce soir nous avons été chez Mad. Roeder.

18 Septembre.

Nous avons été à l'église et pendant le dîner la lettre que maman avait envoyée par Mr Stephen est arrivée. Nous avons passé l'après-midi à porter le petit Frédéric-Charles qui a maintenant 5 semaines ; il est né le 5 Août 1870. Nous avons eu la visite de Pauline Hück et de Mad. Hoff qui voulaient avoir des nouvelles de Strasbourg.

19 Sept.

Nous avons eu la visite de Mr Strohl et de Mad. Roeder qui nous a invités pour jeudi.

20. Sept.

Nous avons été au [nom illisible] ; nous sommes partis de la maison à midi et sommes rentrés à 7 heures. Mr. Wehrey a dit qu'il a entendu tirer à 10 heures du matin et que dans la nuit il voit l'éclair de la canonnade.

25 Dimanche.

Nous avons eu la visite de Mr Hertz avec Mad. Groetzinger sa fille ; il a quitté la ville un jour après nous et est arrivé hier à Ste Marie ; mercredi prochain, il ira à Fürdenheim auprès de sa belle-fille.

28 Septembre.

Aujourd'hui mon petit cousin Frédéric-Charles a été baptisé. Adolphe est parrain et tante Anna marraine ; Sophie a été [expression indéterminée] mais avec des dragées.

Nous nous sommes très bien amusés, il n'y avait d'invité que la sage-femme Grandpierron.

29 Septembre.

Nous nous sommes promenés dans le Eichenwald avec Monsieur et Mad. Roeder ; on a entendu des coups de canon qui devaient venir de Schletstadt.

30 Septembre.

Ce matin l'oncle a été à Ste Marie et il a vu affiché à la mairie la dépêche officielle qui nous annonce la capitulation de Strasbourg. Adieu France ! Nous sommes Prussiens !!!

L'oncle accompagné d'Adolphe est parti pour Beblenheim afin de se rendre à Colmar pour chercher son mandat. Ils reviendront demain soir.

2 Octobre.

L'oncle n'a pas reçu son mandat et Mr Hoff est parti pour Strasbourg, il doit revenir Jeudi.

4 Octobre.

L'oncle est parti avec tous les enfants pour voir 3000 gardes-mobiles campés à la Schwedenschanz. Ce soir, Mr Hoff est revenu de Strasbourg et a rapporté une lettre de papa ; il ne nous dit pas grand-chose ; que tout le monde va bien et que Bertha a eu un Fritzele le 19 Septembre.

8 Octobre.

Ce matin maman, Mad Hoff et Mad. Huck sont parties pour Strasbourg à 5 heures et comptent arriver à 2 heures en ville.

10 Octobre.

Ce soir maman est revenue de Strasbourg accompagnée d'Albert. Elle nous a raconté que le faubourg de Pierres est totalement brûlé excepté quelques maisons à gauche, et bien d'autres choses encore que nous verrons à notre retour en ville. En passant près de Schletstadt maman a vu que les Prussiens cernaient la ville ; si elle ne se rend pas elle sera bombardée.

14 Octobre

Aujourd'hui à 10 heures, 400 Prussiens ont fait leur apparition à Ste Marie, ils n'ont demandé que peu d'argent et des ballots d'étoffe pour en faire des chemises. Vers le soir 2000 hommes sont arrivés de Schletstadt (tandis que les autres étaient venus de Ribeauvillé) et ont immédiatement fait rendre les fusils de la garde nationale et les 2 canons qu'on conservait à la mairie. Ils ont logé chez les bourgeois.

15 Octobre.

Aujourd'hui à 8 heures du matin les Prussiens sont repartis et à midi nous avons vu passer une douzaine de gardes mobiles à Échery qui ont été obligés de fuir vers Bonhomme¹².

18 Octobre

Ce soir 5000 Prussiens sont arrivés à Ste Marie avec 20 canons pour aller vers St Dié.

19 Octobre.

Ce matin à 8 heures nous avons quitté Échery pour retourner à Strasbourg. J Baptiste Kurz nous a conduit (*sic*) et il doit en revenant emmener les malles de Sophie et de Caroline Koenig qui ne revient plus avec nous. Dans toute la vallée de Ste Marie nous n'avons vu de Prussiens ; mais en arrivant près de Chatenois il y avait là dans un enclos à peu près une centaine de landwehrs qui faisaient l'exercice. Plus nous approchons de Schlestadt et plus nous entendons un sifflement et aussitôt un bruit sourd que nous ne connaissons que trop bien. Un landwehr s'avance et nous dit « Heut (*sic*) geht's los mit Schlestadt¹³ ! ». Il nous était impossible de continuer la route, les soldats nous auraient atteints ; alors nous avons tourné à gauche vers Scherwiller au risque d'être tués à chaque instant par des boulets français. Scherwiller était tout plein de Prussiens ; nous avons été obligés de passer par tout un corps d'armée, et si nous n'avions pas été précédés de 3 uhlands, je ne sais comment nous aurions passé. Un disait que entre (*sic*) Scherwiller et Ebersheim il y avait une bataille et tout juste sur la route que nous avions à prendre. Que fallait-il faire ; les gens nous disaient de ne pas aller, cependant nous voulions arriver à Strasbourg ; nous nous y décidâmes et arrivâmes sains et saufs en ville sans avoir vu de boulet.

Mais quelle impression nous fait cette rentrée ! à une lieue presque autour de la ville on ne se reconnaît pas ; les maisons sont brûlées, les jardins dévastés, les arbres abattus ; tout triste et affreux ! puis la porte Nationale ! on a peur de passer en dessous tant elle est abimée ; puis le

¹² Commune du Bonhomme, située dans le Haut-Rhin.

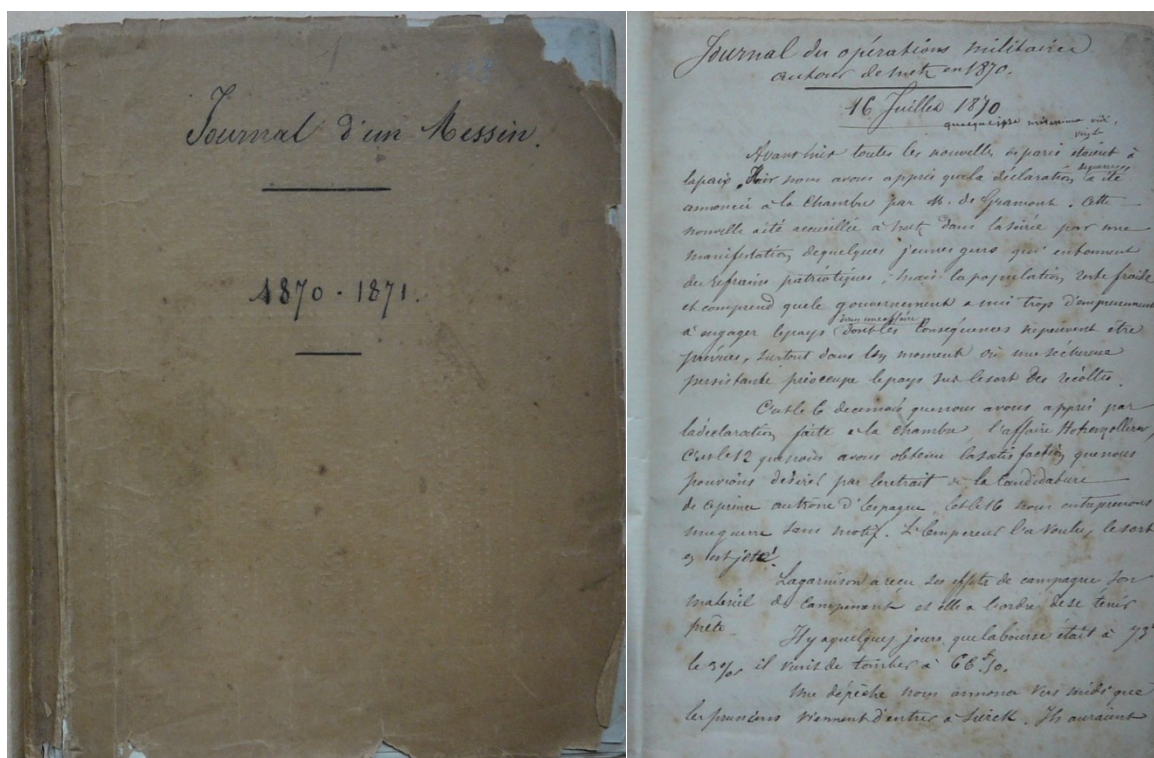
¹³ « Aujourd'hui, c'est au tour de Sélestat ! »

faubourg à moitié brûlé ; les marais Kageneck entièrement, les faubourg de Pierres presque entièrement, la porte de Pierres n'existe plus ! et toutes les rues sont pleines de Prussiens ! Dieu veuille qu'ils soient bientôt dehors !!!

2) Metz

a) Journal d'Henri Jeandelize

AD de la Moselle, 27 J 143



Journal commencé le 16 juillet 1870

17 Août

Les quelques jours qui viennent de se passer marqueront dans notre histoire et leurs heures ont été ponctuées par le bruit du canon. Une bataille est toujours une grande page dans la vie des peuples ; mais qui porte son stigmatte de deuil. Les blessés et les morts sont l'envers de cette médaille commémorative que le soldat porte avec tant d'orgueil.

La foule, au bruit du canon, reste muette d'anxiété. Tant que la poudre parle, nous avons un poids sur leur cœur (*sic*). Le silence se fait ensuite et alors chacun est avide de nouvelles, car les destinées du pays sont en jeu.

C'est la pitié qui domine chez nous aujourd'hui. Les convois de blessés, les linges sanglants entourant des plaies béantes réveillent en nous deux sentiments qui secouent l'être moral : la fraternité et la reconnaissance.

Dès le matin le général Coffinières adresse aux habitants la proclamation suivante : « La bataille de Gravelotte a été glorieuse pour nos armes : l'ennemi a été vigoureusement repoussé ; mais le nombre des blessés est très considérable ; nos casernes sont remplies ; il devient presque impossible de donner à ces braves soldats tous les soins qu'ils méritent. Dans cette circonstance, le commandant de Metz vient, avec une entière confiance, faire appel au patriotisme des habitants. Il n'est pas dans la ville un seul citoyen qui ne regarde comme un devoir sacré de recevoir dans son domicile un certain nombre de blessés. Les convois arrivent par la porte de France. Présentez-vous au fort Moselle et recueillez chez vous les héros blessés de la bataille de Gravelotte ! [»]

La ville entière a répondu par un frémissement d'adhésion à cet appel et les habitants ont accueilli dans leurs demeures 12 à 1 400 blessés.

Par les soins de l'administration municipale 17 ambulances sont organisées en ville : à l'évêché, au Lycée, aux Tabacs, à la préfecture, à S^t Clément, à S^{te} Chrétienne, au Sacré Cœur, à la Visitation, aux Séminaires, aux orphelins, récollets, orphelines, S^t Augustin, S^t Nicolas, Bonsecours, à l'hospice Israélite, à la direction d'artillerie, à l'école normale, au bon pasteur, au palais de justice, dans les casernes, les écoles municipales et en Chambière. L'ambulance de l'Ile Chambière renferme déjà 2 500 blessés. On installe sur l'Esplanade des tentes pour en recevoir autant. Le service de ces ambulances est fait par des médecins civils ou militaires assistés de sœurs, de Dames ou d'habitants de la ville. Chacun apporte des provisions de toute nature de la literie, du linge. Les blessés de l'Esplanade couchent sur de la paille et n'ont qu'une couverture. On crée au Saulcy une autre ambulance avec les tentes de l'administration. La société internationale est installée au jardin Fabert avec ses voitures, ses tentes, ses baraques et elle y soignera un certain nombre de blessés.

La journée d'aujourd'hui est employée à relever les blessés, à enterrer les morts.

Dès 5 h du matin l'ennemi qui s'est approché du fort de Queuleu pour tenter de s'en emparer par une surprise, tire sur le fort qui lui répond. La canonnade cesse au bout de 2 heures.

Les Prussiens ont quitté les bois d'Ars vers le soir pour se montrer dans la plaine des généraux, mais les mitrailleuses les repoussent.

On dit que des désordres ont éclaté à La Villette le 14.

Une proclamation du roi de Prusse en date de S^t Avold abolit la conscription sur le territoire français occupé par ses armées.

Les Prussiens ont, paraît-il, fait des pertes énormes à Borny. Dans certains endroits les cadavres étaient en monticules. On évalue leurs pertes à 20 000 h.

On annonce que Thionville a repoussé une attaque le 15 août.

Un ordre du général Coffinières ordonne la fermeture des portes de la ville toute la journée, excepté celles des Allemands, Serpenoise et de France et Chambière qui s'ouvriront de 6 à 8 h du matin et de 5 à 7 h du soir.

Un aumônier de l'armée a été tué par un uhlan au moment où il secourait un blessé de Gravelotte. Le médecin Bardy a été également tué à l'entrée de son ambulance de Rezonville qu'il défendait contre les uhlands.

Au moment du combat d'hier, il n'y avait que deux corps le 2^e et le 6^e avec la division Horton qui étaient sur le plateau. Les 3^e et 4^e corps ainsi que la garde n'arrivèrent qu'après dans la journée.

18 Août

Metz est un vaste hôpital renfermant plus de 12¹⁴ blessés français et prussiens.

Le général Commandant remercie la population de l'empressement qu'elle a mis à recueillir des blessés et offre 2^f par jour et par blessé aux personnes peu aisées qui en recevraient.

La pluie qui tombe depuis 2 jours fait du bien à la campagne ; mais nous n'en profiterons pas. Enfermés dans la ville, nous devons laisser l'ennemi tirer parti de toutes ces ressources.

À l'affaire du 16, Ladmirault a fait 600 prisonniers pris un drapeau. Le général Legrand est tué, le général Montaigu disparu. Le prince Albert de Prusse a été tué.

Le fort de Queuleu tire ce matin sur de la cavalerie prussienne dans la plaine de la Seille.

Des uhlands prussiens ont eu la hardiesse de s'aventurer cette après-midi jusqu'à la lunette d'Arçon, jetant la panique parmi les promeneurs.

¹⁴ Il s'agit manifestement d'une erreur du diariste.

Le roi de Prusse a passé la nuit du 14 au 15 au Château d'Aubigny.

Tous les anciens militaires de 25 à 35 ans sont rappelés, la limite d'âge pour la garde sédentaire est portée à 55 ans.

L'armée renonçant à continuer sa marche sur Verdun, faute de vivres et de munitions, change de position et vient établir ses positions entre Rozérieulles et S^t Privat, la garde est en arrière au-dessus de Lessy. Bazaine veut ravitailler son armée, évacuer des blessés, remplacer les munitions consommées et prendre la route des Ardennes par Briey.

Dans l'après-midi le canon se fait entendre au-delà du S^t Quentin. De l'Esplanade on voit la fumée s'élevant en spirale et des corps qui stationnent en haut de Rozérieulles. Des troupes sont en tirailleurs dans les vignes de S^{te} Ruffine et sur le plateau de Jussy.

La guerre nous enferme dans un cercle de fer et de feu. Nous sommes au centre d'une gigantesque bataille qui se livre depuis 3 jours.

La bataille a commencé vers 11 h. Amanvilliers et Marengo¹⁵ sont le centre de notre front de bataille.

Peu de feu de mousqueterie. C'est surtout un combat d'artillerie. Toute l'armée allemande sous le commandement du roi nous attaque avec une nombreuse artillerie et des masses d'infanterie, soutenu par une nombreuse réserve qui s'est retranchée sur la cote qui domine le cours de l'Orne. L'ennemi profitant des chemins de la vallée de Mance que nous avons négligé de défendre pénètre dans les bois de Vaux et cherche à nous prendre en flanc. Des troupes françaises qui étaient au-dessus de Jussy doivent se replier et un combat s'engage entre nos troupes qui sont à la folie, au dessus de Rozérieulles et l'ennemi qui borde tous les bois de Mance. Une attaque violente a lieu à S^t Hubert, [nom illisible] est brûlé. Le combat se reporte sur Verneville puis sur la droite où notre artillerie doit soutenir tout le choc ennemi. Le succès reste indécis, quand vers le soir l'ennemi tente un grand effort sur S^t Privat que le corps de Canrobert doit évacuer. À S^{te} Marie et Amanvilliers la lutte a été terrible, l'ennemi subit des pertes énormes, mais les munitions nous manquent et un mouvement tournant tenté par l'ennemi oblige nos batteries à se replier avec 2 régiments de ligne. La garde qui est en réserve arrive trop tard pour nous faire reprendre l'offensive. Une panique se met dans nos réserves qui fuient et jettent le désordre parmi les convois qui encombrant la route de Saulny. À 8 h du soir cette panique se répand jusque Metz par l'arrivée d'un cavalier qui annonce

¹⁵ Écart du village de Saint-Privat-la-Montagne.

notre défaite. Notre armée vient se replier sous la protection des forts de St Quentin et de Plappeville soutenue par la garde qui protège notre retraite.

Nos pertes sont considérables, celles de l'ennemi semblent énormes. On dit que si notre réserve avait pu soutenir l'armée à temps et repousser la dernière attaque de l'ennemi, nous étions encore en situation de les mettre en déroute, car nos positions étaient bonnes et la gauche tenait bien.

Le but de l'ennemi était de chercher à nous séparer de Metz en se portant sur Vaux et Jussy et sur Woippy. Il pensait ainsi tourner nos positions.

On reproche au maréchal son absence du champ de bataille. Il est resté toute la journée sur la cote de Lessy, trop éloigné des positions menacées pour donner de suite les ordres nécessaires.

La route de Thionville jusqu'alors libre, nous est coupée par un corps ennemi venu de Trêves. Nous sommes donc bloqués dans un cercle de 3 lieues de diamètre avec 50 000 réfugiés, 18 000 blessés et 130 000 h de troupes.

Quand on compare la position qui nous est créée aujourd'hui aux bravades de nos militaires avant la guerre, à leur assurance du succès, on fait d'amères réflexions et on peut se dire comme un anglais : « les français aiment à se nourrir de deux aliments peu substantiels : des romans et des illusions. »

19 Août

Les blessés arrivent, les uns se traînent comme ils peuvent, les autres sont couchés sur des charriots de campagne ou portés en cacolets sur des mulets. C'est un spectacle affreux que celui de 20 ou 25 malheureux tout mutilés jetés pêle-mêle sur un grand char de cultivateur. Les uns placés dans le fond de la voiture ne peuvent remuer leur corps ensanglanté, les autres se couchent pour prendre les verres de vin que la foule leur présente et nous montrent des figures couvertes d'horribles blessures que cache une couche de sang noirci, des membres coupés, des vêtements déchiquetés par les balles. Il en arrive de longs convois par la porte de France. L'armée est venue camper sous le feu des forts des Carrières et du S^t Quentin, restant seulement sur la défensive, en attendant qu'elle se soit remise des fatigues de trois jours de combat et qu'elle ait réparé ses pertes.

70 individus ont été arrêtés depuis 2 jours par la population ; c'est une fièvre dont bien des innocents sont victimes.

Les convois de blessés du 18 arrivent encore encombrant les ambulances déjà pleines. Aujourd'hui que nous sommes investis quelles seront les conséquences d'une telle accumulation de blessés dans une population aussi concentrée que Metz et qui est renforcée d'une grande quantité d'étrangers.

La ville est encombrée de soldats débandés qui au moment du combat perdent volontairement leurs régiments et viennent flâner à Metz sous mille prétextes inventant des épisodes de combat auxquels ils n'ont pas assisté, se faisant payer à boire par les bourgeois naïfs qui prêtent une oreille attentive à leurs gasconnades. Ces hommes en trop grand nombre sont un fléau pour l'armée. Simulant des blessures, ils se font nourrir par les habitants et ne vivent que de rapines quand ils ne peuvent vivre de charité. La gendarmerie fait des patrouilles en ville pour les rechercher et on les conduit par bandes dans les camps.

Hitter le brasseur qui se fait appeler l'Ours Blanc, se livre avec quelques volontaires, au métier d'éclaireur et chaque jour il vient faire un nouveau récit de Prussiens qu'il a démolis. Ses précédents doivent faire craindre de sa part beaucoup de noblerie (*sic*) et je ne serais pas étonné que toute sa conduite n'ait pour but de duper quelqu'un.

La ville de Toul est investie.

20 Avril

Le maréchal Bazaine vient de faire paraître un arrêté contre le maraudage que nos soldats pratiquent depuis qu'ils sont dans le pays. La mesure est bonne, mais elle est trop tardive. Français et Prussiens ne respectent rien : fourrages, bêtes, vin, fruits, blé, mobilier, tout y passe. A Ars, à Vaux, à Jussy, dans les villages de culture, tout est livré à leur merci et l'ennemi fait des razzias complètes. Les Français opèrent de même. Ils envahissent les propriétés des lieux où ils campent, défoncent les foudres de vin, gaspillent les denrées récoltées, détruisent par plaisir celles qui sont sur pied, campent dans les vignes dont les échelas font cuire leur soupe, abattent les arbres à fruits. Les chefs rient de ces espiègleries et prennent leur part dans les produits du maraudage.

De malheureux campagnards ont vu leurs champs de pommes de terres dévastés, leurs denrées enlevées, leur basse-cour détruite et s'ils menacent de se plaindre, ils sont battus. Les chefs passent leurs journées hors du camp dans les cafés et les restaurants, vivant grasement, comme s'ils habitaient encore Paris ou Compiègne. Les soldats, habitués à l'indiscipline par l'absence des chefs, fricottent du matin au soir avec les produits de leurs maraudes. Ils jettent leurs biscuits pour acheter du pain blanc et c'est ainsi que se fait la guerre.

Voilà où nous conduit la politique des nationalités et des grandes agglomérations. Nous avons détruit l'équilibre que nos rois avaient toujours maintenu, et pendant qu'on nous pille, tous les vautours du budget se prélassent dans leurs palais gorgés d'honneurs, de dignités et d'argent.

21 Août

Les Prussiens ont coupé le chemin de fer à Maizières et détruisent les ponts sur l'Orne.

20 000 Prussiens ont tenté le passage de la Moselle à Malroy, mais le feu du St Julien les a repoussés.

L'espion Schull a été condamné à mort hier. C'est un homme instruit, très intelligent et qui servait la France et la Prusse.

Du fort de Queuleu on a vu environ 40 000 h se dirigeant avec un état major sur la Moselle.

Nous ne recevons plus de lettres de Paris depuis 3 jours.

Hier soir nous avons entendu les détonations vers Mézières¹⁶ que l'ennemi occupe.

On prétend que dans les premiers jours de la déclaration de guerre, un officier prussien a rempli à l'hôtel de l'Europe où étaient logés nos états majors (*sic*) l'office de domestique.

Le 16 un convoi de vivres revenant vers Metz a été canonné par les batteries de S^{te} Ruffine dont le feu a été éteint par l'artillerie du S^t Quentin.

La plate-forme de la cathédrale convertie en observatoire par le génie est interdite aux étrangers.

On a trouvé un ordre militaire de l'ennemi ainsi conçu : 1° Les bois formeront un couvert précieux le long desquels des tirailleurs et des pièces à mitraille agiront efficacement sur le terrain situé devant. Pour se défendre des attaques de l'ennemi, il faudra abattre les arbres de manière à former des saillants et des rentrants ; 2° nos cartes et plans ayant été tirés sur les lieux, sont absolument exacts, 3° quand vous jugerez qu'un village peut être utile pour le moment de l'action, coûte que coûte vous en occuperez les abords. Les troupes seront placées en tirailleurs, assez loin des maisons pour qu'elles puissent rester postées malgré les incendies et les éclats de pierres occasionnées par les projectiles ; 4° Un village qu'on ne devra pas occuper et qui pourra être utile à l'ennemi sera incendié et détruit de suite. Les

¹⁶ Erreur dans l'orthographe du nom de la commune. Il peut s'agir de Maizières-les-Metz ou de la commune de Maizières en Meurthe-et-Moselle.

habitants serviront de guides ; 5° Si le moment de combattre n'est pas arrivé, cachez vos troupes dans les bois ou sur le versant des coteaux. Les Français ne savent pas incendier, ne veulent pas espionner et dédaignent les éclaireurs.

Les espions et les éclaireurs ont beaucoup contribué aux succès de l'ennemi. Leurs éclaireurs sont au courant de tout ce qui se passe chez nous, de nos ressources de nos moyens d'action. On a constaté que les espions correspondaient de la ville au dehors au moyen de bouteilles jetées dans la Moselle. Leurs uhlands sont composés de gens qui ont vécu chez nous et connaissent toutes les localités et ont conservé des intelligences dans le pays. Un officier de uhlan tué à Montigny a été reconnu pour avoir été contre maître de M. Taverdon, mécanicien au Sablon. Ils arrivent par groupes, reconnaissent les positions constatent les ressources, surveillent les bois et promettent à l'armée de marcher en toute sécurité.

4 de nos concitoyens qui avaient voulu visiter le champ de bataille de Gravelotte ont été faits prisonniers par les Prussiens qui les ont conduits à Ars où ils sont retenus.

22 Août

Faisons un examen des événements jusqu'à ce jour. Nous voyons l'Empereur nous annoncer avec des airs de conquérants la ridicule affaire de Sarrebruck et la déroute de l'ennemi. Nous devons dîner 15 jours après à Berlin après avoir fait en passant le siège de Mayence pour lequel des préparatifs se faisaient à l'arsenal de Metz ; et quelques jours après nous sommes battus à Wissembourg, Forbach et Reichhoffen¹⁷ (*sic*) par suite de l'impéritie de nos chefs. Nous savions que la Prusse avait 120 000h à nous opposer, des chefs d'un grand mérite, des soldats disciplinés et bien armés ; nous connaissions ses progrès dans l'art militaire et nous avons le ridicule orgueil d'entreprendre contre cette puissance une guerre offensive avec 225 000 h commandés par un souverain impotent et des généraux d'antichambre.

L'armée française fuit précipitamment devant l'ennemi qui lui pousse l'épée dans les reins et l'on nous endort par des dépêches rassurantes qui nous annoncent qu'une bataille imminente rétablira tout. Metz ne peut songer encore à s'approvisionner en vue d'un investissement et tout à coup nous sommes envahis par nos fuyards et par l'ennemi qui ravage et pille les contrées voisines. Metz a certainement sauvé l'armée fatiguée, débandée, démoralisée par cette retraite précipitée et la poursuite audacieuse de l'ennemi.

¹⁷ Reichshoffen.

L'empereur comprend seulement alors la gravité de sa position. Il faut couvrir la capitale en se portant sur Châlons. Nous ne cherchons pas à entraver la marche de l'ennemi qui comprenant notre intention prend les devants, cherche dans l'affaire de Borny à retarder notre départ et nous ferme notre chemin à Rezonville et S^t Privat. Nous lui faisons éprouver des pertes énormes, une fausse manœuvre du général Steinmetz qui devait séparer l'armée de la place et l'obliger à déposer les armes, ne réussit pas ; mais ils nous repoussent sur Metz, nous y clouent et nous réduisent à la défensive. L'armée protégera la ville dont l'état d'armement ne pourrait résister à une vigoureuse attaque d'un ennemi nombreux ; mais cette armée épuîsera les approvisionnements insuffisants de la place. L'ennemi l'a compris : il nous entoure d'un double cercle de retranchements qui lui assurent la reddition de l'armée et de la place dans un temps donné.

Un arrêté du général prescrit la fermeture des cafés, débits et restaurant à 9h du soir.

23 Août

Les angoisses de la population sont incessantes. Encombrée de blessés et de malades, la ville est investie depuis le 18. L'ennemi campe dans les bois de Vany, Chieulles, Colombey, Borny, Peltre, Augny, Fleury, Jouy, Ars, Vaux, Novéant, Gravelotte, Château, Norroy, Lorey, Fèves, Saulny. C'est un cercle d'ennemis, cercle de fer et de bronze, demain cercle de feu. Partout ils élèvent des retranchements. À Saulny, Ladonchamps, Sémécourt, Malroy, Mézières, Noisseville, S^{te} Barbe, Mercy-le-Haut, Pouilly, Peltre, Augny, Jussy, Les Genivaux¹⁸. Chacun est froid et triste, on sent qu'on est sur un volcan.

Obligée de se replier sur Metz, l'armée faite de 150 000 h pouvait occuper en dehors des forts extérieurs un cercle de positions élevées d'où elle aurait tenu l'ennemi à distance et en l'obligeant à étendre son cercle d'investissement, elle l'affaiblissait Elle réservait en outre à la population et à l'armée des ressources que renfermait tout le bassin de la Moselle. Au lieu d'occuper les cotes (*sic*) d'Ars, d'Augny, de Jussy, de Mercy-le-Haut, Ste Barbe, Sémécourt, Saulny, nous les cédon à l'ennemi qui tire parti de nos fautes et vient se ravitailler dans un pays que nous n'avons pas su protéger contre ses déprédations. L'occupation de ces positions nous réservaient en outre des issues pour tenter des sorties par les vallées de la Seille ou de la Moselle ; mais aujourd'hui ces passages nous sont fermés. Restés aux postes de Metz, les officiers et les soldats viennent y chercher des distractions contre leur désœuvrement et épuisent nos approvisionnements et enlèvent les denrées de nos marchés.

¹⁸ Il s'agit d'un toponyme (Ouest de Metz). Le nom ne correspond toutefois plus à celui d'une commune.

L'histoire de la veille devrait être pour nous la leçon du lendemain ; mais notre orgueil nous empêche de juger nos fautes et d'en tirer un profiter (*sic*) pour l'avenir. Nous marchons au hasard, sans direction, sans but ; nous avons entrepris une guerre, sans être prêts et sans avoir prévu un revers ; nous allons follement la continuer, parce que notre vanité nationale ne peut se soumettre à subir les conditions d'un vainqueur.

Nos revers tiennent à des causes trop multiples que pour (*sic*) les réparer dans cette malheureuse campagne. Il serait urgent de la faire la paix (*sic*) ; demain il sera peut-être trop tard.

On dit qu'une vieille femme de S^{te} Marie-aux-Chênes a été tuée pour avoir volé une bague qu'un officier prussien tué à S^{te} Marie avait au doigt.

Le fort des Carrières a envoyé des obus dimanche dernier sur une patrouille prussienne dans la gorge de Saulny.

L'ennemi commet beaucoup de dégâts et de déprédations dans nos villages. Il pille les châteaux et envoie à Berlin les beaux meubles, vide les caves, bâtonne les habitants et fusille ceux qui lui résistent.

Le S^t Quentin a tiré quelques coups à 4 heures du matin et à 5h du soir. On a entendu des feux de peloton du côté de Jussy et de Vaux.

Le tabac à fumer manque à Metz. Les bureaux vendent du tabac en feuilles à l'armée. On dit qu'avant l'arrivée de l'ennemi, le directeur de Metz a refusé de recevoir les tabacs du magasin de Faulquemont qui est tombé entre les mains de l'ennemi. [...]

29 octobre

La pluie tombe à verse.

La nuit a été fort caele et la population, malgré les excitations d'hier, a une attitude tout à fait digne en présence du malheur qui la frappe.

Nos héros d'hier soir sont rentrés prudemment chez eux et ils ont eu la prudence de se défaire des armes qu'ils avaient prises hier à l'arsenal et dont ils devaient faire un si terrible usage. Aujourd'hui, on a trouvé le matin dans plusieurs rues des fusils, des sabres, des casques prussiens, trophées pris sur les champs de batterie (*sic*) et dont on juge à propos de se défaire à l'approche de l'ennemi. Il est probable que dans l'après midi aucun patriote ne

s'opposera à l'entrée de l'ennemi et que celui ci n'aura à fouler aucun cadavre. Nous avons appris la valeur de tous ces serments patriotiques qu'on prête dans un moment d'exaltation et qu'on oublie aussitôt après.

Les statues de Fabert et de Ney sont couvertes d'immenses crêpes noires pour leur dérober la vue de l'étranger qui pour la première fois depuis 318 ans va franchir les murs de la cité.

La foule lit le texte de la capitulation affiché dès le matin sur les murs.

Dès 8 h du matin nos malheureux soldats le sac sur le dos et sans armes, précédés de quelques officiers traversent la ville, affamés, épuisés. Les officiers vont les remettre aux états majors (*sic*) prussiens qui stationnent à la hauteur du cimetière de l'Est sur d'autres points pour assister à ce triste défilé. Les Prussiens sont sous les armes, les officiers se saluent, font la remise de leurs soldats, et reviennent en ville comme prisonniers de guerre.

On prétendait que les zouaves et d'autres corps francs refusant de se rendre devaient chercher à passer au travers des Prussiens sous la conduite du général Clinchant ; mais tous ont fini par se soumettre aux termes de la capitulation.

Vers 10 heures nos forts sont déserts, des commissions en livrent l'entrée aux officiers prussiens qui éventent les mines et brûlent les poudres.

Les officiers des différents services de la place se réunissent à l'état major de la place pour assister à la remise de la porte Mazelle qui a lieu à midi. 2 régiments prussiens précédés de uhlans en éclaireurs et d'une batterie d'artillerie arrivent à la porte dont ils occupent militairement les abords pendant que le génie fait une reconnaissance sur les remparts environnants.

Les magasins de la ville sont fermés.

Des groupes d'indigents et la population allemande de la ville reçoivent des soldats quelques provisions, du sel dont ils sont privés depuis longtemps, du lard, du tabac, du pain. Les officiers offrent des cigares aux habitants.

À 4 heures du soir ils s'avancent musique en tête, précédés du général Kummer tenant en mains un plan de la ville avec lequel il se guide.

La population est calme et silencieuse, nos patriotes d'hier soir ont disparu : leurs cris d'hier ne couvriraient que la lâcheté de ces tartuffes politiques.

À l'arrivée des troupes prussiennes, nos pauvres soldats restés sous les armes disparaissent aussitôt. Le bataillon de la garde se retire sous le péristyle de l'hôtel de ville où les soldats brisent leurs armes de douleur et de rage. La disparition de nos soldats nous fait comprendre que tout est consommé : c'est la France qui se retire de nos murs avec ses derniers soldats et qui nous livre aux troupes ennemies. Notre ville n'est pas encore prussienne ; mais elle a cessé d'être une ville française, grâce à l'incapacité de ceux qui étaient chargés de nous conserver à la mère Patrie.

À leur arrivée à Metz les Prussiens ont paru témoigner de la bienveillance à la population avec laquelle ils cherchent à échanger des poignées de main. Ils préviennent même les officiers dans l'échange du salut.

[Double page blanche]

Pendant toute la soirée il est arrivé des troupes prussiennes. Le service des passages militaires n'ayant pris aucune mesure, car on nous laissé croire que l'ennemi se bornerait à occuper une porte de la ville, et les casernes étant occupés par des blessés et des malades, les soldats prussiens s'installent à l'hôtel de ville dont ils envahissent toutes les parties, au palais de justice, au théâtre, à la bibliothèque, à l'école normale et dans les maisons particulières du centre de la ville dans lesquelles ils pénètrent par groupes de 20, 40 et 50 hommes.

Le marché aux légumes est transformé en écurie pour les chevaux de l'armée.

Tous les officiers de l'armée française au nombre de plus de 5000 ne pouvant rester dans les camps qui sont levés sont également en ville avec leurs ordonnances où ils se logent comme ils peuvent dans des auberges et des maisons particulières.

30 octobre

Les temps est toujours très mauvais. La ville a un aspect extraordinaire : les rues sont encombrées de campagnards qui retournent chez eux, d'étrangers et surtout d'Allemands qui arrivent, d'officiers et soldats français qui font leurs préparatifs de départ. Les rues sont sillonnées par des troupes prussiennes qui traversent la ville suivies de longs convois de voitures. La place d'armes et d'autres places sont couvertes de voitures de marchands allemands qui débitent du beurre frais à 2^f la livre, des pommes de terre à 30^c, du sel, du

sucré à 2^f, de la bière, de l'eau de vie et du fromage. Les troupes prussiennes occupent tous les postes de la ville par de forts détachements, de nombreux soldats armés stationnent aux coins des rues.

À midi 30 000 Prussiens occupent la ville.

Le service des boulangers reprend et ils fabriquent du pain blanc.

Le général Kummer et son état major occupe un hôtel de Metz où il est nourri aux frais de la ville qui a à dépenser pour cet objet 500^f par jour. Dès le matin il adresse une proclamation aux habitants annonçant qu'il transformera en caserne toute maison où l'on commettrait des actes d'hostilité contre l'armée, qu'il défend les rassemblements de plus de 10 personnes, que les fenêtres doivent être éclairées pendant la nuit, en cas d'alarme.

Des voitures circulent en ville accompagnées de soldats qui distribuent gratuitement des denrées et du sel aux indigents.

Des campagnards arrivent des environs avec des provisions, car on leur raconte qu'une famine atroce décime la population messine.

Un officier prussien nous annonce que l'armée d'investissement divisée en trois corps de 50 000 h se dirige sur Mâcon, Tours et Lille, que l'état de la France est très mauvais.

Nous apprenons que le général Boyer avait fait à Londres des démarches près de l'Impératrice pour l'amener à signer un traité de paix avec neutralisation de notre pays et établissement d'une régence en France ; mais elle s'y est refusée. Dans l'entrevue entre le prince Charles et Changarnier, le premier aurait déclaré qu'il connaissait parfaitement la position de la ville, qu'il avait à Ars un train de denrées destiné au ravitaillement de Metz ; qu'il était tenu au courant de tout ce qui se passait dans les conseils de guerre français.

La capitulation a été adoptée par tous les généraux de l'armée moins un.

Certaines maisons particulières sont envahies par les prussiens qui ne sont du reste pas très exigeants et ne réclament pas de lit.

31 octobre

Il pleut toujours. La ville est toujours encombrée de soldats et officiers français, de troupes prussiennes qui arrivent, de voitures allemandes qui débitent des approvisionnements sur les places et dans les rues à des prix élevés quoique bien inférieurs à ceux du blocus.

Hier la voie ferrée a été rétablie. Le service des postes était réorganisé et fonctionnait d'après le système allemand à partir de 3 heures de l'après-midi ; enfin les fils du télégraphe étaient rattachés et aujourd'hui il fonctionne.

À la préfecture et à la police les employés sont restés, au chemin de fer c'est une administration allemande qui dirige le service dans lequel sont entrés quelques employés de l'ancienne administration.

Un arrêté du général Kummer édicte des peines sévères contre ceux qui se livreront à l'espionnage ou à des actes de malveillance envers l'armée. Il ordonne le dépôt de toutes les armes à la Princerie avant 4 h du soir.

Le bureau de bienfaisance a reçu de l'administration allemande des dons gratuits pour les indigents consistant en : 1000 moutons, 3000 K de viande salée, 400 sacs de farine, 200 sacs de sel, 10 000 K de pommes de terre. Ne pouvons-nous pas dire : *timeo Danaos et dona ferentes*¹⁹.

Les nouvelles du dehors ne sont pas certaines, les unes annoncent des succès, les autres des revers on dit même que Paris va capituler.

Toutes sortes de bruits circulent sur le compte du maréchal Bazaine, de Coffinières et d'autres qu'on accuse hautement d'avoir livré la ville et l'armée pour de l'argent. Depuis la capitulation Bazaine aurait signé une liste de promotions. Tout ce qui s'est passé à Metz est fort triste : il y a eu des fautes, il y a des coupables, de grandes responsabilités ; mais des traîtres, je ne le pense pas. C'est du reste une ancienne habitude qui satisfait facilement l'orgueil français d'expliquer nos défaites par des trahisons. Il faut attendre qu'une enquête impartiale vienne expliquer les faits dont nous [sommes] les témoins et les victimes.

Le départ des officiers a commencé. Ils se plaignent du sans façon avec lequel on les case dans des wagons de marchandises ou de bestiaux, sans même leurs fournir de sièges. Il faut avouer que nos officiers méritent quelque peu ces procédés cavaliers : pendant toute la

¹⁹ « Je crains les Grecs, même s'ils font des cadeaux », Virgile, *Enéide*, II, 49. – Référence au Cheval de Troie.

campagne ils n'ont cessé de s'entourer d'un confortable qui cadrerait assez mal avec le sort misérable de soldat ; ils ont voulu se soustraire à l'humiliation qu'ils méritaient du défilé devant les troupes ennemies et ils ont laissé aller leurs soldats avec indifférence, sans se préoccuper du sort que l'ennemi leur ferait. Ils ont séparé leur sort de celui de leurs soldats qui avaient partagé avec leurs chefs tous les dangers et les misères de la campagne. Il est donc de toute justice qu'ils subissent ainsi quelque humiliation.

b) Journal d'Afranée Maréchal

« Le blocus de Metz en 1870 », *Pays Lorrain*, 1910.

Pages 414-417

Mercredi 17 août, quatre heures et demie du matin. — On vient annoncer à M. Maréchal qu'il va recevoir six mille blessés, les voitures et l'Internationale de Genève vont partir. Les affolés me disent qu'on commence à tirer le canon ; je crois que je deviens affolée aussi, le courage, si jamais, j'en ai eu, m'abandonne complètement.

Où mettre nos blessés, nous en avons déjà beaucoup.

M. Maréchal cherche : Saint-Vincent, l'Esplanade avec ses tentes. Qui va payer tout ce sang répandu ; et toutes les larmes qui vont couler ; pauvres femmes, pauvres mères, mon Dieu, cessez ce carnage de bêtes féroces, faites souffrir mille morts à ceux qui en sont la cause, c'est justice, il le faut... j'ai peur... Il est huit heures sonnées.

Midi. — Il paraît d'après l'affiche du général Coffinières que l'ennemi a été vigoureusement repoussé ; on parle d'un ravin, au-dessous de Gravelotte, qui leur aurait été fatal, mais ce qu'on se dit à l'oreille c'est qu'on se bat encore, cette idée me ronge le cœur.

Il y a eu conseil municipal deux fois en un jour. On dit le roi de Prusse du côté de Courcelles-Chaussy.

Deux heures. — Je m'en vais dehors.

Six heures. — Je rentre le cœur ulcéré, il arrive une énorme quantité de blessés. Insuffisance de secours à l'intendance militaire, incurie, incurie ! *On n'était pas prêt !* A l'Hôtel-de-Ville on vient supplier pour avoir du linge, etc., et puis quand toutes nos ressources seront dispersées nous n'aurons plus rien.

Huit heures du soir. — Voici une dépêche bien longue :

Pertes considérables du côté de l'ennemi, pertes sensibles de notre côté.

Présumez la vérité. Comme ils sont plus nombreux (les ennemis) ils restent donc les plus nombreux malgré leurs *pertes considérables* et puis la dépêche est trop longue, elle ressemble à celle de Bénédicti.

Jedi 18 août. — Hier la journée de mon mari a commencé à 4 heures et demie du matin. Deux séances du conseil municipal, il a été harcelé jusqu'à dix heures du soir. Nos ennemis sont nombreux, leurs mesures sont bien prises ; ils sont chez nous comme chez eux, des troupes fraîches leur arrivent ; j'entends le canon depuis ce matin.

Dans une ville de guerre, on se défend jusqu'à la dernière extrémité. Je m'attends à tout.

Pas de journaux de Paris depuis deux longs jours. C'est aujourd'hui le cinquième jour de bataille ; voilà cinq jours que nous entendons le canon.

Je vais sortir, mais ce n'est plus notre bon Metz ; il n'est plus reconnaissable, ce n'est plus qu'un tohu-bohu infernal, et puis les visages qu'on rencontre font mal, cependant personne encore n'a faim, quoique nous soyons bloqués.

On entr'ouvre le matin, les portes (pas toutes) et la campagne nous apporte quelques rares légumes, que nous payons au poids d'or, ainsi de suite dans tout ce qui est alimentation.

Tout ceci n'est que du détail ; il faut aujourd'hui gagner une bataille, ou se cacher la figure de honte et de désespoir.

Une heure après-midi. — Rien, je ne sais rien ; je retourne à l'Hôtel-de-Ville pourvoir aux ambulances, sans nous laisser trop entraîner et surtout *gruger*, car en ce monde il y a des spécialités de toutes sortes.

Nos dames travaillent énormément, elles sont sérieuses, elles comprennent la gravité de la situation. Sur la place d'Armes, la municipalité, le général gouverneur, le commandant de place, etc., etc., tout le mouvement est donc là. Tous les visages sont affairés ou effarés.

Quatre heures du soir. — En sortant de l'Hôtel-de-Ville, je me suis dirigée à l'ambulance accompagnée de ma femme de chambre portant un paquet de linge. En passant dans la rue des Clercs, je n'ai rencontré que des civières chargées de

blessés ; j'ajoute qu'ils ne venaient pas de loin, car il n'y avait aucune trace de poussière sur leurs habits.

A l'Esplanade, nous avons mille blessés sous la tente, beaucoup d'entr'eux en étaient sortis, la journée était splendide, l'air très pur et ils étaient assis, fumant, causant et tous généralement blessés aux mains, aux bras ou aux jambes. J'allai droit au Kiosque, à l'instant je fus assaillie de demandes, je les renvoyais toutes au maire.

Le Kiosque était divisé ainsi : le linge pour les blessés était au milieu dans des corbeilles ; à droite, les provisions ; à gauche les dames faisant de la charpie, dans de petites *toilettes* très fraîches et très jolies. Elles causaient. . . . Quand à moi, j'étais suffoquée par la douleur, j'avais envie de pleurer, car devant nos yeux, le fort Saint-Quentin envoyait ses boulets sans trêve ni repos, devant nos yeux les armées étaient en présence, la fumée des combattants s'élevait du côté de Châtel. Ils étaient en enfer et nous dans un ravissant jardin au milieu des fleurs, en paradis. Je me sauvai pour aller pleurer chez une de mes amies, C. B. . .

Six heures du soir. — Le commandant de place vient de faire demander à mon mari la place nécessaire pour loger 6 à 800 prisonniers.

— Mais, commandant, vous devez connaître tous vos bâtiments militaires.

— Monsieur le Maire, je ne vois pas trop, je ne vois pas.

— Vous avez une casemate à la citadelle qui devra contenir ce nombre d'hommes Je suis navrée de tout ce que je vois, c'est effrayant.

Huit heures du soir. — Il court beaucoup de bruits qui se contredisent, nous ne saurons rien de positif aujourd'hui ; attendons à demain.

Vendredi 19 août, huit heures du matin. — On tire peu, je n'entends plus le canon du Saint-Quentin, j'apprends qu'hier les vivres de l'armée ont été pris par l'ennemi du côté de Vigneulles. Ayons la force d'aller voir ce qui se passe, mes pressentiments sont affreux.

Sur mon chemin toujours des blessés qui rentrent ; la confusion qui règne est visible ; un mot me vient aux lèvres malgré moi ; ce mot, il me semble le deviner sur les figures que je rencontre, je demeure glacée, je chemine quand même et j'apprends le nom de bien des gens tués.

On s'est battu sur toutes les côtes en partant du bois de Châtel. On n'entend plus le canon.

Une heure après-midi. — Un orage affreux éclate, pluie, grêle, tonnerre.

Mon mari me rassure, mais c'est en vain . . . Ma conviction est faite, nous sommes perdus à moins d'un miracle, malheureusement je n'y ai jamais cru. La

confusion semble augmenter, ou le tapage et les cris sont dans mon imagination... Il me semble que je les entends.

Pauvre armée ! Pauvres soldats ! Ils se sont battus comme des lions, l'ardeur et le courage ne leur manquent pas ; nos ennemis le reconnaissent, mais ceux-là sont en nombre suffisant, tandis que la moitié de ce qu'il nous fallait est resté sur le papier.

Oh ! les monstres, se jouer ainsi de l'avenir de la France. Vous méritez un châtement exemplaire. On parle déjà de trahison, je ne veux pas encore admettre ce mot ; il en est assez d'autres qui ont les mêmes résultats et qui portent les mêmes fruits.

Samedi 20 août, huit heures du matin. — J'ai dormi quelques heures ; notre quartier est assez tranquille ; l'Internationale (ambulance) vient d'établir son dépôt au Jardin Fabert, vis-à-vis de mes fenêtres.

Oh ! que tous ces jeunes gens sont admirables ; j'ai causé avec quelques-uns, quelle trempe d'hommes, quelle vigueur, quel sérieux ; quelle belle mission ils remplissent, quelle organisation merveilleuse ; ils suffisent à tout et ne demandent rien.

Hier, notre comité des dames a fait acheter douze fourchettes et quatre urinoirs pour la caserne du génie ; c'est une misère, une bagatelle, dont je vous parle uniquement pour constater leur pénurie, du reste, qui est la même partout. Nous avons donné beaucoup à toutes les casernes militaires, jamais rien obtenu en échange de l'intendance, quoique en même temps il nous fallait fournir à nos ambulances civiles improvisées, car nous avons eu dix mille blessés ici, il en est parti 1.700 pour l'intérieur de la France.

Pas la plus petite nouvelle de Paris. Des journaux arriérés.

On se bat tout près d'ici à Saulny. Oh ! mon Dieu, ayez pitié de nous.

Dimanche 21 août. — Notre supplice est le même qu'hier, mais plus il se prolonge, plus il est aisé de supposer que le moment terrible est proche....

Il nous faut une victoire éclatante... Est-il permis de l'espérer ? Nous avons fait subir d'énormes pertes aux ennemis, je le crois, mais il en arrive toujours de nouveaux ; ils nous envahissent.

Aujourd'hui, je n'entends pas un coup de canon, que se passe-t-il ? Ordinairement les oiseaux volent du côté opposé au combat, je n'en vois pas, ils se cachent ; tous les bruits qui circulent, même en les réduisant au quart de leur valeur, sont très alarmants ; j'ai vu hier un officier blessé auquel j'aurais pu adresser quelques questions ; je ne l'ai pas fait par cette raison que le brin d'espoir qui me soutient encore pourrait m'échapper...

77

Pages 486-489

Mercredi 31 août, 7 heures du matin. — Je ne sais qu'elle manie s'empare de moi d'écrire l'emploi de mes tristes journées ; je mets toutes ces feuilles éparses dans mon carton de musique, alors je ramène souvent une feuille de musique, un souvenir des temps heureux... une composition commencée et interrompue. Tout à l'heure, c'était un chœur de femmes sur le chant de l'alouette, dont les charmantes paroles m'avaient séduites, j'y aurais réussi, je crois.

Oh ! je n'étais pas faite pour écouter le bruit du canon, cependant aujourd'hui il tonne ; tous les curieux se portent sur le pont Saint-Georges ; la bataille se passe encore une fois (comme celle du 14) du côté de Saint-Julien, Borny, Nois-seville ; misère, misérables enchainements de faits déplorables ; il paraît que le vent ne portait pas, j'ai mieux entendu le 14, ou je suis habituée à ce bruit infernal qui ne me frappe plus.

Horreur !... Il y a confusion dans mon esprit, dans ma tête, je deviens à l'état de bête brute, je deviendrai peut-être folle.

Pauvre Metz ! comme elle est traitée, je me sauve, je vais dehors quand je sens que la raison m'abandonne.

Huit heures du soir. — Ma journée est finie, j'ai trouvé moyen de faire quelque chose de bon. Nous avons deux dames charmantes que j'appelle nos *Jeanne d'Arc*, naturellement elles se haïssent cordialement, elles se sont *empoignées* plusieurs fois ; empoignées est le mot que malheureusement je ne puis changer, pas même modifier, des deux côtés, égale dose de vanité et de despotisme.

Je n'ai pas encore vu se produire ces scènes à cheval, mais j'en ai reçu les éclaboussures sous forme de plaintes et récriminations ; je passe mon temps à des apaisements, je berce mes deux Jeanne d'Arc, je les gronde quand il le faut, mais avec une douceur extrême, je ne veux pas qu'elles quittent leurs positions ni l'une ni l'autre ; l'une est civile, l'autre est militaire, pour l'honneur de toutes il vaut mieux qu'elles s'évitent, c'est tout ce que je demande.

Voici l'*histoire d'un troupeau de bœufs*, ce troupeau était destiné aux Prussiens. Comment se fait-il qu'il soit allé se jeter dans les bras de l'armée française. Eh ! bien je vous garantis l'authenticité du fait, ils y furent.

Jedi 1^{er} septembre. — Temps de vacances, temps de campagnes et de promenades, où êtes-vous ? Où sont les parents, les amis, hélas ! bien loin ; sans nouvelles les uns des autres et sans savoir combien de temps durera encore notre captivité. Toutes les mauvaises chances sont pour nous, sans connaître celles qui nous sont réservées.

Nous sommes les dindons d'une atroce farce, que des mécréants qui n'avaient de l'homme que la figure sont venus jouer dans notre pays ; jamais on ne citera dans les faits de guerre quelque chose de comparable comme sottise et imbécillité ; cette outrecuidance nous coûte cher.

Cinq heures du soir. — J'ai été bien émue ce matin en apprenant que mon pauvre cousin Deville (1) avait été blessé à la tête d'un éclat d'obus ; j'ai bien

(1) Adolphe Deville, né à Thionville en 1817, lieutenant-colonel, était chef de l'état-major de l'artillerie du corps Ladmiraull, il fut blessé deux fois pendant cette campagne, promu général de brigade en 1875, il se retira plus tard à Nancy, où il est décédé au mois d'octobre 1892.

vite couru chez lui et à sa porte je n'osais plus entrer ; enfin, ayant rencontré quelqu'un, j'ai été informée que la blessure n'était pas grave... plus sûre de moi-même je suis entrée et j'ai eu le bonheur de serrer la main du brave garçon qui a fait toutes les campagnes autour de Metz.

Nous sommes aujourd'hui, à peu près renseignés de ce qui s'est passé hier.

Donc, hier 31 août, une action assez vive s'est engagée entre le fort Saint-Julien et Malroy ; puis vers 2 heures de l'après-midi une canonnade très vive a eu lieu en avant du fort Saint-Julien, entre la route de Bouzonville et celle de Sarrelouis. Sur les 3^e et 4^e corps d'armée de Bazaine les renseignements sont

vagues, cependant ils ont été sérieusement engagés dans l'affaire de Servigny-lès-Sainte-Barbe. Du reste, jamais une dépêche officielle, jamais le général Coffinières n'ouvre la bouche que pour en appeler au patriotisme des Messins ; donnez, donnez. Il demande des couvertures, nous allons nous mettre en route pour trouver des couvertures, les magasins s'épuisent, nous avons acheté pour 25.000 francs de linge, sans compter l'immense quantité donnée par tous les braves gens de Metz.

J'apprends que le commandant Carré (1) a été tué (Il était le frère de Madame Pêtre). M. Charles Stoffels a été cruellement blessé, ainsi que le capitaine Florentin. On annonçait quatre mille blessés. Je ne crois pas qu'on ait atteint ce nombre. Nous en apprendrons plus aujourd'hui.

Vendredi 2 septembre. — Ma foi, j'ai causé avec des Turcos de l'affaire du 31. Je leur faisais des compliments de la manière dont ils se sont battus. — Oui, mais à quoi cela nous a-t-il avancés, dit l'un. — Mais, dit l'autre, ceux qui sont morts ne repoussent plus, c'est seulement vexant de voir l'ennemi reprendre la position d'où nous l'avions chassé (ceci est vrai, nous n'avons pas gagné un pouce de terrain) ; d'un autre côté, on dit que les munitions manquent, on s'arrête ne voulant pas tout user, et c'est ainsi que nos victoires ne peuvent être ni complètes ni décisives. Petit à petit la vérité perce, elle est effrayante.

Mon pauvre mari ne me rassure plus du tout, il me laisse parler (c'est très mauvais signe et il est fort triste.

Huit heures du soir. — Ma journée a été remplie, je ne dis pas bien remplie, enfin elle est passée.

Je crois qu'il va s'opérer des changements dans les attributions de nos dames, l'autorité militaire qui demeure à deux pas de l'Hôtel-de-Ville, gagne du terrain, elle en demande encore. Pour peu que cela continue, on nous mettra dehors.

(1) Né à Sarreguemines en 1828, il commandait le 5^e bataillon de chasseurs à pied. Voir son portrait et sa biographie dans *La Lorraine et ses champs de bataille*, par J. P. Jean, Metz, 1908, 1 vol. in-8, p. 126.

Déjà le grand salon où l'on prenait ses ébats, nous a été enlevé pour le recensement de la garde nationale. Du reste, une mesure excellente vient d'être prise par le conseil municipal ; des commissions nommées vont procéder à des achats de toute sorte, puis elles se diviseront et opéreront sur toutes les ambulances, plus de préférence, distribution égale partout ; avec les dames, c'était impossible, c'étaient toujours les malades que chacune soignait, qui manquaient de tout, on versait des larmes pour se faire donner un pot de confitures, on se mettait en fureur pour obtenir autre chose ; les médecins grondaient mais on n'en tenait nul compte.

Nos petites douceurs et *châtteries* ne sont pas encore épuisées et nous donnerons tant que nous aurons, La grande affaire des Dames et qui reste confiée à leurs soins, c'est le linge à pansements. Dieu merci, c'est une énorme besogne et dont le sous-intendant militaire nous a spécialement chargées ; il est venu lui-même nous en entretenir, en même temps qu'il nous remerciait de tout ce que nous avons déjà fait.

Samedi 3 septembre. — C'est toujours le matin que je suis d'un calme relatif, car une fois dans la rue, ma tête se monte et je ne sais où mettre le pied. Voitures, chevaux, mulets, cavaliers, mobile et garde nationale, j'abomine tout, je me fais de la bile, j'enrage.

Metz ou un fumier, cela se ressemble beaucoup. Comment ne pas manger du cheval, il y en a une telle quantité qu'on ne marche pas sur eux, mais que ce sont eux qui marchent sur vous ; ils vont mourir de faim, mieux vaut les manger ; quand à avoir d'autre viande, il n'y faut plus penser, d'ailleurs elle est aujourd'hui à 2 fr. 25 la livre, demain il y en aura peut-être encore un peu, puis toutes les boucheries se fermeront, comme elles ont commencé à le faire pour se rouvrir sous le nom pompeux de *boucherie chevalière* (au dire de ma cuisinière) qui n'a pas l'air d'y mordre. En somme, comme il faut donner le bon exemple, je suis allée ce matin, l'œil bien morne, examiner cette viande noire qu'on dit excellente en temps de paix. Nos officiers chevauchent toute la journée par la ville afin de remplir de grands sacs de tout ce qu'ils trouvent de mieux ; du reste je sais qu'il y a encore des troupeaux tout près de la ville probablement destinés aux blessés et à l'armée.

Je suis sortie ce matin pour visiter mes dames ; c'était une réunion des modestes, des paisibles, en un mot elles ont été charmantes. J'ai causé ensuite à des commerçants, ils sont au désespoir ; la plupart ont eu leurs jardins rasés pour la défense de la ville ; ils y avaient des logettes en bois, tout a disparu, hélas, et les petites économies employées aux plaisirs du dimanche. Beaucoup de familles ont quitté leur campagne dans le *sauve-qui-peut* et je vous assure

qu'elles sont peu flattées d'apprendre que les ennemis se gobergent dans leurs propriétés. D'autres sont sans nouvelles des parents ou des amis qui n'ont pu rentrer en ville et nécessairement dans une inquiétude très vive.

Pages 490-492

Mardi 6 septembre. — Les bruits les plus graves circulent ; on dit que l'armée n'a plus confiance en ses chefs. Mon Dieu ! qui viendra donc à notre secours ? Voilà vingt jours au moins qu'on parle de l'arrivée de Mac-Mahon et de sa *jonction* (encore un mot à l'ordre du jour), ce que je vois de très clair au milieu de ce conflit, c'est qu'il faut faire queue à cinq heures du matin pour avoir un morceau de cheval... Noble animal, je n'aurais jamais cru que je courrais après toi. Si nous sommes réduits (l'armée et les habitants), j'espère bien qu'on ne laissera pas bombarder Metz et puis que sommes-nous ? un vaste hôpital divisé en 54 ambulances, grandes et petites, 20.000 blessés français et prussiens sans compter tous les emmaillottés qui se promènent dans les rues. C'est égal, ceux qui nous ont fourrés là, auront un fameux compte à rendre. Je sens que j'ai de la haine ;

aujourd'hui je la comprends et je ne m'étonne plus qu'une nation soit sans pitié pour ses oppresseurs.

Le général Decaen est mort ces jours derniers des suites d'une blessure ; il paraît que c'était un homme de mérite ; il était depuis peu de temps à Metz. Son enterrement a été très nombreux, tous les maréchaux y étaient, même Leboeuf qui a prononcé un discours, même Frossard disparu.

Je n'aime pas du tout cela, j'ai assez d'occasions de verser des larmes sans les chercher. Hélas, nous avons assez de plaies devant les yeux, il en est qu'on ne peut guérir mais qui laissent derrière elles le fléau des maladies : la dysenterie, la typhoïde, etc. ; nous avons de tout cela sans parler de choses bien plus dégoûtantes encore ; le sujet de toutes les conversations ne peut rouler que sur toutes les calamités qui nous environnent, voire même certains propriétaires qui redoutent presque autant leurs vigneronns que leurs ennemis, le vol s'organise et l'audace des coquins se montre. *Quant à ceux-là, ils étaient prêts.*

Huit heures du soir. — Ma journée se termine sans incidents, un gros orage est venu adoucir une température chaude, étouffante.

On a fait courir le bruit qu'à Paris on avait nommé trois membres et formé un comité de défense nationale. Ces trois membres sont : le général Trochu, Thiers et Gambetta. Après l'orage, à cinq heures, le colonel Goulier a fait partir quelques petits ballons chargés de lettres. Je suis allée à l'Hôtel-de-Ville, y étant obligée par une séance avec le sous-intendant.

Mercredi 7 septembre. — Il ne se passe pas un jour qui ne ramène toujours les mêmes réflexions. Comment se fait-il que Paris, la France entière, nous sachant bloqués, privés de toute espèce de communications, manquant de munitions de guerre et de bouche, aux prises avec une armée bien plus forte que la nôtre, ayant donné quatre batailles sans résultat ni décisif ni définitif, comment se fait-il qu'en des circonstances si palpitantes, puisqu'il s'agit du salut de la France, on nous laisse nous décimer, nous estropier, nous mutiler... Voilà la fièvre qui gagne l'armée, nous allons donner encore asile à la peste et la municipalité veut-elle prendre une mesure de salubrité, aussitôt un grand sabre vient paralyser son action. Dernièrement au clos d'équarrissage de la ville on prenait des mesures pour enterrer des chevaux morts (il y en avait 500), survient le maréchal Lebœuf (qui ne décolère jamais à ce qu'on dit), il fait empoigner un des travailleurs, lui fait mettre les menottes et conduire entre deux gendarmes devant le grand prévôt. Certes, si j'avais dû procéder à un acte de justice, ce n'est point à l'équarrisseur à qui j'aurais fait mettre les menottes. Bazaine a fait relâcher l'homme aux menottes et le travail de salubrité publique va continuer à l'enfouissement des chevaux. (Lebœuf va être bien en colère.)

Je rentre de dehors. On dirait que le vent souffle quelques nouvelles qui viennent vous rafraîchir, il y a dans l'air un espoir bien ou mal fondé. Quand il circule beaucoup de choses quelques fois inexplicables au premier abord, j'ai remarqué qu'il en résultait un bien, il est si doux de se bercer de quelques illusions, hélas, même lorsqu'on vient de déjeuner avec du cheval. Attendons, patientons, je sais bien qu'il faut toujours une bataille pour nous sauver.

On prétend que pendant la nuit du 5 au 6 courant, il y a eu un mouvement dans l'armée ennemie, que quelques-uns auraient repassé la Moselle et seraient partis. Pour opérer la fameuse jonction et l'investissement des Prussiens, on dit aussi que notre armée va faire une trouée dans la leur. Mon Dieu, pourvu que cela s'accomplisse.

Jendredi 8 septembre. — Je vais sortir, mes femmes régentes s'investissent et continuent de se livrer bataille. Je cherche en vain à pénétrer dans leurs trames et leurs mystères ; quand je tiens un fil l'autre m'échappe ; décidément je ne suis pas faite pour habiter une ville aussi guerrière que la nôtre.

c) Journal de Jean-Francois Thuillier

(1870) Guerre de Prusse. — Séjour à Metz

(Août) 11 Jeudi 11 août 1870, j'ai emmené ma famille à la ville par une grande journée de pluie : j'ai aussi sauvé une bonne partie de notre ménage. Milamé était malade ainsi qu'Estelle.
Nous nous sommes rendus chez M^{me} Pierre (Barbi) dans la rue de la Fontaine, chez qui nous avons couché une nuit, bien mal à notre aise.

12 - Vendredi. — Le matin je suis retourné à Frouilly, avec Souvain Charles. Ramené avec quelques effets mobiliers. Ce même jour, sur le soir, grande panique à Frouilly causée par la nouvelle, apportée par un habitant de Vermy que les Prussiens arrivaient à Vermy; tous les hommes en masse se sont sauvés à la ville, ainsi que les habitants de Magny.

13 - Samedi. — Vers 6 heures du matin, sur la route de Jean Fèvre, accompagné de Lemaire et Royer Pierre, nous nous rendions à Frouilly avec Eudore, en vue d'y chanter la messe annoncée pour l'armée d'Artillerie. Arrivés à la côte de Saint Chibault, nous en voyons descendre 5 ou 6 dragons français au grand galop. Ils nous dirent de nous sauver parce que l'ennemi arrivait à Frouilly et un de leurs hommes venait d'être pris. Nous retournâmes en effet avec ces dragons et lorsque nous approchâmes de Magny, un détachement de dragons d'environ 25 ou 30 hommes, embusqué derrière les jardins, se lança au devant des cavaliers prussiens qu'on évaluait à 2 escadrons. Pendant ce temps, nous continuâmes à retourner à Metz. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans cette pointe d'avant garde. Toutefois j'ai appris qu'un brigadier de nos dragons a été tué en face de l'artillerie, que tous les hommes du village sauf M. Harriot et l'artillerie père je crois, se sont sauvés au plus vite: le jardinier

AD de la Moselle, 148 J 26

Transcription intégrale

Guerre de 1870

Séjour à Metz 11 août 1870 au 31 décembre 1870

Copié par Marguerite Thuillier du journal de son grand-père durant la guerre de 1870.

Guerre de Prusse – Séjour à Metz

1870

Août

Jeudi 11 août 1870, j'ai emmené ma famille à la ville par une grande journée de pluie : j'ai aussi sauvé une bonne partie de notre ménage. Mélanie était malade ainsi qu'Estelle.

Nous nous sommes rendus chez Mme Pierné (Barbé) dans la rue de la Fontaine, chez qui nous avons couché une nuit, bien mal à notre aise.

12 – Vendredi. – Ce matin je suis retourné à Pouilly, avec Lorrain Charles. Ramené encore quelques effets mobiliers. Ce même jour, sur le soir, grande panique à Pouilly causée par la nouvelle, apportée par un habitant de Verny que les Prussiens arrivaient à Verny : tous les hommes en masse se sont sauvés à la ville, ainsi que les habitants de Magny.

13 – Samedi. – Vers 6 heures du matin, sur la voiture de Jean-Pierre, accompagné de Lemaire et Royer Pierre, nous nous rendions à Pouilly, avec Théodore, en vue d'y chanter la messe annoncée pour Marie Lartillerie. Arrivés à la côte de Saint Thiébault, nous en voyons descendre 5 ou 6 dragons Français au grand galop. Ils nous dirent de nous sauver parce que l'ennemi arrivait à Pouilly où un de leurs hommes venait d'être pris. Nous retournâmes en effet avec ces dragons et lorsque nous approchâmes de Magny, un détachement de dragons d'environ 25 ou 30 hommes, embusqué derrière les jardins, se lança au devant des cavaliers prussiens qu'on évaluait à 2 escadrons. Pendant ce temps, nous continuâmes à retourner à Metz. Je ne sais pas ce qui s'est passé dans cette pointe d'avant-garde. Toutefois j'ai appris qu'un brigadier de nos dragons a été tué en face de chez Lartillerie, que tous les hommes du village sauf M. Hanriot et Lartillerie père je crois, se sont sauvés au plus vite : le jardinier Hocquard, le gendre de Scharff qui ont failli être pris, Lejaille J., Lejaille J-L, Musquar, Lartillerie Christophe, Lorrain Charles, Lorrain François avec sa vache etc.

On a dit qu'il y avait au moins 400 hommes le long de la prairie qui ont traversé plus de 25 fois le village de haut en bas, ont parcouru les grandes vignes, les pommes de terre de M. de Tinseau etc.

Dans l'après-midi, je me mettais en devoir d'essayer de retourner encore chez nous, mais on m'a dit qu'on ne passait plus à Magny. Ch. le Curé disait sa messe qu'il n'a pas achevée pendant l'arrivée des Prussiens. Il s'est esquivé comme il a pu.

14 – Dimanche – Communications entre Metz et Pouilly interrompues. Grande bataille dans l'après-midi ; elle a commencé vers 4 ou 5 heures dans la partie nord-est de Metz ; à la ferme

de Colombey – Vantoux – Lauvallières – Nouilly – Noisseville – S^{te} Barbe – Gras – Flanville, etc. Les forts de Queuleu et de S^t Julien ont fait feu. On parle de villages incendiés : Noisseville – Sanry s/ Nied etc, que les ennemis qui ont battu en retraite à deux lieues en arrière, ont subi des pertes considérables : 30 ou 40 ou 50.000 hommes et nous 2.000, quoique nous n'étions qu'à peine le quart de monde. Les mitrailleuses, à ce qu'il paraît, ont fait un très grand ravage dans les rangs ennemis.

15 – Lundi : Assomption – Pendant toute la nuit du dimanche au lundi, grand mouvement de troupes dans la ville, surtout de cavalerie : de dix heures du soir à 2 heures ½ du matin, la cavalerie n'a pas cessé une minute de passer dans la rue de la Chèvre, chantant en chœur ; j'ignore si l'infanterie qu'on n'entendait pas, passait en aussi grand nombre. J'avais déjà vu les hussards de la Garde monter la rue Vieille Intendance vers 8 heures ½ du soir pendant au moins une demi-heure. Magny et Pouilly remplis de Prussiens qui vinrent le matin jusqu'aux portes de Metz et à Montigny aux ateliers du chemin de fer. On a parlé de combat près de Thionville où les Prussiens ont été battus.

16 – Mardi – Communication entre Metz et Pouilly toujours interrompues : prise d'espions ; grande bataille de Gravelotte, perte immense faite par les Prussiens, la prince Charles prussien blessé et fait prisonnier ; on dit qu'ils ont 100.000 hommes tués, 10.000 prisonniers etc. Nos pertes sont relativement très faibles, dix fois moindres.

17 – Mercredi. – Dès 5 h du matin, je me suis rendu à la porte Saint Thiébault qui reste fermée ainsi que celle de Thionville et de Mazelle. Les autres sont ouvertes deux fois par jour de 6h à 8h du matin et de 5 à 7h du soir.

Des gens de Magny qui étaient partis le matin pour se rendre chez eux, n'ont pu y entrer ; ils en ont été empêchés par 4 ou 5 Prussiens aux abords du pont de Magny. Cependant Mme Hocquard jardinière est revenue de Pouilly à Metz vers 8h du matin et a raconté (ce que la Christnacker avait déjà dit la veille) le dégât que les Prussiens ont fait à Pouilly : notre porte forcée pour prendre le plan du village, vol de vin, de foin, de blé et de chevaux chez Lartillerie, Musquar, Hanriot, M. Roy, de Tinseau, etc.

18 – Jeudi – Encore bataille du côté de Rozérieulles toute la journée. Nous avions d'abord l'avantage, mais sur le soir, vers 4 ou 5 heures, les munitions ayant manqué à nos troupes, elles ont été repoussées sur Metz. Leur camp est resté au pouvoir des ennemis [inséré entre les lignes, à ce niveau : (« inexact »)]. Mauvaise journée. Les munitions ont manqué. La servante de M. Royer est allée à Pouilly et en est revenue. Le canon gronde tous les jours.

19 – Vendredi – On s’est encore battu, dit-on. Toujours grande concentration de Prussiens autour de Metz. Pillage des châteaux.

20 – Samedi – On dit que les Prussiens ne laissent plus passer, qu’ils emmènent les femmes pour soigner les blessés, qu’ils pillent les châteaux de Pouilly. Bataille imminente dit-on. Prairie de la Seille inondée.

21 – Dimanche – Comme samedi, l’armée française campée tout autour du Mont S^t Quentin : attente d’une grande bataille communications entre Metz et Paris, Metz et Thionville interrompues depuis 3 ou 4 jours. On ne voit personne revenir à Pouilly.

La miche de pain : 2^F80 ; les fèves vertes, 0^F50 la demi-livre ; la viande, 1^F à 1^F, 25 la livre, tout renchérit. On parle de rationner le pain. Pas de courrier de Paris. Mélanie au lit.

22 – Lundi. – Pas de courrier de Paris. Rien de saillant.

23 – Mardi – id. – Les eaux de Gorze sont coupées.

24 – Mercredi – Pas de courrier – Rien de saillant, sinon que l’eau de Gorze n’arrive plus. Les fontaines sont constamment entourées d’une foule compacte. La ville alimentés (*sic*) par les eaux de la Moselle.

Depuis environ 8 jours, la garde nationale s’organise, monte la garde : tout citoyen âgé de moins de 55 ans est appelé pour en faire partie ; on avait d’abord fixé l’âge à 40 ans.

Plus de nouvelles de Pouilly, on va encore à Magny, à Peltre. On a affiché depuis 8 jours que tout étranger, pour être reçu en ville, devait avoir pour au moins 40 jours de vivres.

D’autres placards demandent toutes sortes de secours pour les blessés, accordant 2^F par jour à chaque habitant qui prendrait un blessé chez lui.

25 – Jeudi – Toujours absence de communications et pas de courrier.

26 – Vendredi – Nouvelle lune. Pluie. Mouvement de troupes se dirigeant vers la rue des Allemands. On dit que l’ennemi se retire. Le soir, les troupes sont revenues à Metz reprendre leurs positions au Mont S^t Quentin ; elles se sont aussi positionnées au sud de Montigny.

27 – Samedi – Nuage de pluie, tonnerre avec pluie et grêle – On parle de combat vers Augny, de bataille gagnée la veille par Mac-Mahon à Verdun qui aurait fait éprouver aux Prussiens une perte d’au moins 40.000 hommes et 36 pièces de canon.

28 – Dimanche – Coups de canon ; brumeux, sombre et pluie continue. Pommes de terre à 5, 6 et 7 sous la livre. Mélanie malade au lit.

29 – Lundi – Pluie très abondante le matin jusqu'à 6 ou 7 heures, couvert le reste du jour. Mélanie malade. Aucune nouvelle sinon qu'on est toujours bloqué.

30 – Mardi – Très beau soleil, puis nuageux, puis couvert. Rien de marquant, sinon que tout renchérit.

31 – Mercredi – Très beau. – Grande bataille près de Metz, du côté de Borny, Lauvallières etc. Forte canonnade. Les gens de Magny sauvaient (*sic*) encore beaucoup. Nous sommes sortis jusqu'au chemin de fer où un poste français empêchait de passer. La bataille a eu lieu à S^{te} Barbe, Servigny, où l'on a enlevé les fortifications prussiennes, pris des canons, à Gras, à Noisseville incendié par l'ennemi. Journée avantageuse.

Septembre.

1^{er} – Jeudi – Très beau. Canonnade terrible depuis 5 heures du matin jusqu'à vers midi dans la même direction qu'hier. On dit que nous avons reperdu tout l'avantage d'hier, les ennemis, pendant la nuit, ayant repris les positions qu'ils avaient perdues la veille. Le général Frossart, chargé de conserver ces positions, n'y ayant laissé que des forces insuffisantes et les ennemis étant accourus nuitamment avec une armée de 30.000 hommes ont eu aisé de battre un bataillon laissé pour unique défense. Décidément Frossart paraît rendre de mauvais services.

2 – Vendredi – Beau couvert. – Rien n'a eu lieu ce jour. Je suis allé faire un tour au fort de Grimont, puis passé par l'île Chambière sur un pont de bateau jeté sur la Moselle.

3 – Samedi – Pluie. – Rien. – Enterrement du général de Division de Cean²⁰ mort de ses blessures. Cortège imposant.

4 – Dimanche – Beau. Rien. Les vaches se vendent 800 ou 1000^F-1100^F, le lard 4^F dit-on, la viande bœuf au moins 3^F, le cheval 0^F, 50.

5 – Lundi – Visite de M. Taratte qui s'est offert à donner des leçons à Émile et m'a chargé de dire à M. de Tinseau qu'il en donnerait aussi à Robert gratuitement. On parle de la formation d'un Comité de Salut Public pour gouvernement, composé de M^{rs} Thiers, Jules Favre, général Trochu et Gambetta.

6 – Mardi – Beau – étouffant. Pluie d'orage le soir – À 2 heures moins 5 minutes du matin 14 ou 15 coups de canon tirés précipitamment des forts de S^t Quentin et Queuleu m'ont fait

²⁰ Claude Théodore Decean (30 septembre 1811 – 2 septembre 1870). Grièvement blessé lors de la bataille de Borny le 14 août, il meurt finalement à Metz deux semaines plus tard, après une longue agonie.

croire qu'une bataille qu'on croit imminente de ce côté allait s'engager, ce qui n'a pas eu lieu.

–

M. de Tinseau a vendu sa vache pour 1000^F – L'abbé Royer nous a rendu visite ; il doit recommencer les leçons d'Émile après-demain, du moins nous devons l'aller voir au séminaire de 1 heure ½ à 2 heures à ce sujet.

7 – Mercredi – Journée de pluie abondante. Orage sur le soir. Toujours renchérissement de la matière à alimentation, vaches, Malmonte de Magny a refusé 1200^F de la sienne – dindon 60^F pièce – poulet 15 à 16^F pièce ; on ne trouve plus de sel, pain 2^F70 la miche de 6Kg, pain bis. –

Première leçon donnée à Émile par M. Taratte.

On dit que les Autrichiens entrent en Prusse. Les Prussiens ont abandonné Gravelotte, Vaux et ils défilent en se retirant sur la rive droite de la Moselle, au bois de l'Hôpital vers Pouilly-Fleury. Bonnes nouvelles de Paris qui s'occupe activement du secours à envoyer vers Metz.

8 – Jeudi – Pluie, orage. On parle de batailles livrées près de Sedan par Mac-Mahon ; on dit que Metz sera débloqué pour dimanche prochain. – 2^e leçon Taratte. – Promenade jusqu'au pont du chemin de fer où l'on ne passe pas.

9 – Vendredi – Grande pluie, torrentielle le soir. – 1^F l'œuf. – Forte canonnade vers 7 heures moins un quart du soir, du côté de Queuleu, S^t Quentin et du fort de Plappeville, jusqu'à 8h ¼ du soir par un temps affreux ; très grand vent et très grande pluie. Les Prussiens tiraient des forêts situées vers S^t Blaise, Bugny et un peu plus à droite, peut-être aussi des côtés d'Ars, car on ne pouvait guère bien distinguer par un ciel si chargé.

10 – Samedi – Pluie le matin, très nuageux toute la journée. Le fort de Queuleu bombarde S^t Thiébault.

11 – Dimanche – Beau, nuageux – Rien à signaler.

12 – Lundi – id. id.

13 – Mardi – Gouttes d'eau le soir. – Rien à signaler. Un journal prussien, la Gazette de la croix, dit que l'Empereur est prisonnier, que nous avons eu une armée massacrée près de Sedan et que la République est proclamée à Paris. Une proclamation du général Coffinières, du Préfet et du Maire de Metz est placardée à ce sujet et parle de ces nouvelles sans les démentir et sans les confirmer. Elle invite chacun à faire son devoir et dit qu'en résistant on se fera estimer des ennemis. L'armée qui entoure Metz ne quittera pas la ville.

14 – Mercredi – Pluie. Pas d'autres nouvelles, sinon que d'inquiétudes. Mélanie malade tient le lit.

15 – Jeudi – Matin, pluie, puis nuageux, nuit du 15 au 16 claire et froide. Mélanie malade au lit. – Visite de la sage-femme envoyée par l'abbé Royer ; prescrit de prendre pour la diarrhée, quatre paquets d'un gramme chacun, en deux jours, matin et soir, puis boire de l'eau de riz légère, sucrée avec du sirop de coings, ou boire encore de la limonade ou même de l'eau froide sucrée avec le même sirop, il faut une boisson froide quoiqu'ayant la fièvre, qui n'est qu'une fièvre nerveuse ; il faut du tonique ; prendre un peu de bouillon de bœuf à cause qu'elle (*sic*) nourrit.

16 – Vendredi – Beau, nuageux, frais – Maladie de Mélanie dure. 2^e visite de la sage-femme. Indique d'ajouter au traitement de la veille 2 lavements, l'un le matin, l'autre le soir, consistant en un demi-verre d'eau tiède, presque froide dans lequel une cuillère à café d'amidon délayé et 14 gouttes de laudanum (à la pharmacie Barbier on refusait de m'en donner et l'on m'a dit d'en mettre seulement 10 gouttes) Marie Royer est venue laver, envoyée par son frère.

= Décision, prise hier, par le général Coffinières ; les blés sont mis en réquisition ; on les payera 36^F les 100 Kg – La farine sera vendue, rendue sur place, 48^F les 100Kg et le pain d'une seule qualité, 0^F, 48 le Kg ou 2^F, 88 la miche de 6 Kg et 1^F, 44 la miche de 6 livres. Le cheval à 0^F, 60 le Kg – 1^F et 1^F, 50 le choix, non le filet.

= On dit la ville de Sedan prise par les ennemis et Mac-Mahon grièvement blessé. Strasbourg – Toul – Bitche – Thionville assiégées ou bloquées comme Metz. Inquiétude persistante.

17 – Samedi – Beau, nuageux. – À 10 h du soir, pluie. – On a eu des nouvelles de Paris. La situation est très grave : les ennemis sont à Laon. Jules Favre est ministre des affaires étrangères ; il a écrit une circulaire à nos ambassadeurs à l'étranger, remarquable à ce qu'il paraît, dans laquelle il dit que la France, malgré l'invasion, ne cédera pas un pouce de terrain, une pierre de ses forteresse = Le lard 5^F la livre.

18 – Dimanche – Pluie le matin, puis brumeux et sombre. Mélanie au lit, très faible, épuisée et ne pouvons la soigner convenablement. Mme de Tinseau qui est venue la voir en même temps que leur garçon indisposé, lui a envoyé un œuf cuit en omelette qu'elle a mangée avec appétit. Elle répugne le bouillon de cheval.

19 – Lundi – Beau, nuageux. Nuit claire et froide. – Mélanie au lit – encore Auguste et Augustine. François Hanneuse, visite œufs – bouillon au vermicelle de Mme de Tinseau. Le

gouvernement provisoire transporté à Tours, par précaution dit-on. Mac Mahon blessé prisonnier sur parole en Belgique. Victoire à Mont Rouge près de Paris dit-on.

20 Mardi. – Magnifique et très chaud. – Mélanie s'est levée. Auguste a encore la fièvre. Je suis allé avec l'abbé Royer en promenade jusqu'au-delà de Magny, près des barricades d'où, avec sa jumelle, nous avons vu très distinctement les ennemis au pont du Rupt S^{te} Pierre et dans la ruelle le Sotrai²¹ où nous voyions la fumée ; nous voyions aussi autour de S^t Thiébault bon nombre de bestiaux paissant dans les champs ou les près. Vendange à Magny depuis plusieurs jours.

21 Mercredi – Très beau, nuageux. – Mélanie continue à être mieux. Auguste encore souffrant. Promenade en compagnie du cousin [nom illisible] jusqu'à la Belle Tanche près Borny.

22 Jeudi Très beau, grand vent froid de l'est. – On dit que les communications entre l'armée prussienne dirigée sur Paris et celle qui entoure Metz sont interrompues depuis 3 jours (Indépendant) La victoire de Mont Rouge près de Paris prend de la consistance : les Prussiens auraient perdu 100 000 hommes. Visite le long du chemin de fer et au Petit Séminaire de Montigny.

23 Vendredi. Magnifique ; hâle très grand et bien frais. Voyage au Mont St Quentin, visite du fort du pourtour, jusqu'auprès de Rozérieulles ; revenu par Longeville. Les vignes qu'on disait entièrement massacrées n'ont souffert qu'en partie : ce n'est que de distance en distance qu'on y voit de petits fossés de retranchement d'une largeur de 2 à 3 mètres plus ou moins de long. Celles dans lesquelles sont campés les cavaliers sont beaucoup plus maltraitées : celles-là seront en grande partie détruites parce que tous les ceps sont broyés, cassés ou rognés à fleur de terre : elles auront grand peine à rejeter. Le bruit court que le roi de Prusse est fait prisonnier à Versailles avec 50.000 hommes ; d'autres disent que c'est le prince Charles, d'autres enfin que c'est Bismarck ; on dit de plus qu'une armée de 30.000 hommes est cernée, ce qui confirmerait la nouvelle de l'interruption de communications entre les armées prussiennes. Engagement du côté de Mercy le Haut, de Mey, Faily et prise de 200 charrettes de fourrage.

24 Samedi – Très beau comme hier avec grand hâle d'Est. – Visite au fort de Queuleu d'où nous voyons Pouilly. Grand inquiétude : Des bombes que le fort a tirées la veille nous craignons que l'une n'ait incendié notre maison. Divers rapports nous donnent cette

²¹ Mot déchiffré nettement, mais nous n'avons trouvé aucun toponyme correspondant.

appréhension : L'abbé a vu tomber une bombe au milieu du village ; Charles Lorrain a remarqué une forte fumée sur notre habitation. À ces présages sinistres vient d'ajouter celui d'un militaire qui nous a dit étant sur le fort qu'un incendie avait lieu au village sur la côte, qu'il avait vu une grande rougeur accompagnée d'épaisse fumée – Nouvelles peu rassurantes de Paris : lignes du Nord et de l'Ouest coupées.

25 Dimanche Très beau avec grand vent. Toujours même situation affligeante. – Le pain toujours au même prix : 1^F45 les 3 Kgs, viande de cheval à 0^F, 10 – 0^F, 50 et 1^F le Kg. – Plus de sucre, de sel depuis longtemps, de mélasse, de fromage, de beurre. 0^F, 50 le Kilo de pommes de terre, enfin une infinité de marchandises font complètement défaut et n'ont pas de prix : les assaisonnements, échalotes, aulx, carottes, navets etc.

26 – Lundi Très beau et vent un peu moindre. Même situation. Visite à Mme Royer, M. Creutzer pour traitement certificat.

27 Mardi – Très beau et bon. Combat à Peltre, prise de moutons, vaches, poulets, 3 ou 400 prisonniers. Incendie de Mercy le Haut, de la Grange au Bois, de Colombey. On se battait aussi vers Malroy, Woippy. M. de Tinseau a rapporté, de Peltre sans doute, un fusil et un casque prussiens. De Peltre, de Ladonchamps cantinier traître pris.

28 Mercredi. – Magnifique et chaud. Toujours vent du nord est et est. Peltre brûle encore. Fusillade nocturne. Difficulté toujours plus grande à avoir du pain.

29 Jeudi. – Magnifique et chaud sauf un vent fort du nord. 2^e visite au Mont S^t Quentin accompagné de l'abbé Royer muni de sa jumelle avec laquelle nous avons bien vu Pouilly, Fleury. Nous avons bien distingué la maison Hanriot-Musquar mère, le clocher, le château de M. Royer. Les arbres nous ont empêchés de pouvoir reconnaître notre maison : on aurait dit que l'intérieur du village n'existait plus. – Nous avons vu aussi l'Église de Peltre, la ferme Vincent et autres bâtisses non reconnues ; nous n'avons pu nous assurer si le château de M. d'Hannoncelles est encore intact : l'incendie fumait encore tout près et au nord du village.

30 Vendredi – Magnifique, plus frais et vent du Nord. Tout le jour, fusillade = Entré à l'Hôpital militaire, 1^{ère} séance.

Octobre

1^{er} Samedi – Magnifique, vent nord, fort ; rien de nouveau.

2 Dimanche – Id. – Combat à Ladonchamps et à l'Ouest de Metz. Repoussé les Prussiens à 8 ou 10 Kilom, 500 prisonniers – S^{te} Ruffine en feu par les Prussiens.

3 Lundi Magnifique, même vent. On dit que les Prussiens coupés en trois parties du côté de Paris où on les brûle dans les bois que l'on cerne, battent ferme en retraite. On les tape aussi auprès de Metz. – Eugénie et Augustine ont la fièvre. Théodore et Émile aux raisins à Peltre. Chercher de l'herbe. Reçu 12^F de mes trois premières journées à l'hôpital.

4 Mardi – Magnifique, id. – Rien de nouveau.

5 Mercredi – id. id.

6 Jeudi – Magnifique – Les forts S^t Quentin, Plappeville tiraient. On parlait d'engagement du côté de Thionville ; on disait aussi que le feu était à Magny chez M^{rs} Suby, Monpeurt.

7 – Vendredi – Brouillard puis beau nuageux. Attaqué les Prussiens à Maizières-les-Metz ; on leur a pris 2 batteries et on parle de 4 à 5 cents prisonniers.

8 Samedi. – Sombre et pluie. Vent du sud assez fort. Il paraît que Strasbourg, après un bombardement d'au moins 6 à 9 semaines serait enfin, après être détruite aux trois quarts, tombé au pouvoir de l'ennemi.

9 Dimanche. Pluie abondante, assez doux.

10 Lundi – Pluie le matin, beau le restant du jour et refroidi.

11 On dit que les Prussiens ont perdu 180.000 hommes dans trois batailles, qu'ils battent en retraite sur tous les points ; que le quartier général est revenu à Châlons, que les francs-tireurs des Vosges, au nombre de 30.000 les ont chassés de Lunéville, sont à Nancy et viennent au secours de Metz – Ces bonnes nouvelles sont affaiblies par le doute qu'inspire le Maréchal Bazaine qui, dit-on, est décidé à capituler en 4 ou 5 jours ; on l'accuse même de trahison, on disait que la capitulation était déjà signée et devait avoir lieu ce jour.

12 Mercredi – Gelée blanche forte, brumeux avec vent fort, très froid – Pluie le soir – Les chevaux vont entièrement faire défaut faute de fourrage. On dit que l'on voit les Francs-Tireurs qui approchent de Metz. On a recueilli dans la Moselle des quartiers de bœuf saignés, du sanglier.

Mélanie malade de nouveau – Porté une demande à la Préfecture au Préfet. Elle est déposée au bureau des Communes je crois M. Vollin. On m'a dit d'y retourner sur la fin de la semaine prochaine.

13 Jeudi – Couvert et venteux, vent violent, pluie le soir ; assez doux. Mélanie un peu mieux – Bruit de capitulation, grande inquiétude. Tonnerre et grêle la nuit.

14 Vendredi Pluie, assez doux. Toujours grand inquiétude – Manifestation populaire – Rationnement du pain à partir de dimanche 16 du courant 400 gr pour les adultes au-dessus de 12 ans ; 200 gr pour les enfants de 4 à 12, 100 gr pour les plus jeunes enfants – Mélanie encore malade, colique, dévoiement, fièvre. Achat d'une seringue.

15 Samedi – Sombre et brumeux toute la journée, vent froid de nord ouest. – Mélanie malade la nuit, mieux de jour. Joséphine a une espèce de petite vérole.

On dit avoir entendu le bruit d'une canonnade dans la direction de Pont-à-Mousson : on croit à une armée venant au secours de la ville. Espérance encore vaine sans doute !

16 Dimanche. – Apparence de beau temps mais resté brumeux, pluie le soir. Même situation que la veille. Nouveau pain annoncé, je n'ai jamais mangé le pareil : il est aussi noir que celui des Prussiens et peut être vaut-il moins, il est très lourd : 3 Kgs pour 11 personnes, c'est prolonger l'existence de quelques jours, mais non pour empêcher de mourir sous peu ! Ah si l'on avait quelques légumes !

17 Lundi Pluvieux et sombre, froid le matin.

18 Mardi – Beau froid le matin

19 Mercredi – Pluvieux et froid – Réduction à 300 gr des rations de 400 gr

Cherté excessive.

20 Jeudi Pluie et vent très fort et froid.

21 Vendredi – Id, sombre, brumeux et froid = Triste existence que la nôtre sans feu... et nourriture insuffisante et mauvaise.

22 Samedi : Couvert et froid. – Mélanie, tous les jours la fièvre et transpire la nuit... Pain de chien... Nous souffrons...

23 – Dimanche – Pluie, triste temps depuis quelques jours, Froid. – Depuis plusieurs jours on parle d'évacuation, de rendre la ville.

24 Lundi – Pluie, froid. – On a payé du sel 20^F la livre, du lard 8^F, une poule 30^F, 1Kg de bœuf 15^F, les pommes de terre 2^F50 le Kg, le vin ordinaire 1^F, 50 à 2^F la bouteille, 140 à 150^F l'hectolitre. Reçu aujourd'hui 56^F pour ma quinzaine.

25 Mardi Encore pluie et froid. On a parlé de paix signée. Ce qui est certain je crois c'est que sous peu de jours, il faut nécessairement en finir, car les vivres doivent s'épuiser

complètement. On parle de 240 militaires trouvés morts de faim sous leur tente. Depuis plusieurs jours ils ne recevaient plus que de la viande et sans sel.

26 Mercredi Encore pluie et brouillard, pluie abondante avec un vent violent qui jetait des tuiles sur les chemins, dans la rue.

27 – Jeudi Toujours pluie continue, sombre et brumeux, humide et froid. Vent du sud au sud ouest depuis qu’il pleut. – Proclamation du gouverneur de la ville prévenant les habitants de la nécessité de capituler, les vivres ne devant durer que jusqu’au 30 octobre.

28 – Vendredi – Encore pluie le matin.

29 – Samedi – Pluie – Je suis retourné ce jour à Pouilly, la ville ayant signé sa capitulation le 27. Les troupes ont défilé ce jour devant les Prussiens comme prisonniers de guerre. C’était un spectacle navrant de voir une armée semblable 120 000 à 130 000 hommes ainsi désarmés par suite de la trahison du maréchal Bazaine, du gouverneur de la ville, le général Coffinières, le général Boyer et deux autres qui sont tous les cinq condamnés à mort dit-on, les malheureux soldats avant d’être dirigés en Prusse sont restés campés autour de la ville pendant au moins une semaine d’un temps tellement mauvais, d’une si grande pluie froide qu’ils pataugeaient dans l’eau, dans une boue telle qu’ils y perdaient leurs souliers, leurs guêtres, leurs tentes, leurs bonnets de police, leurs vestes, leurs couvertures etc. en très grand nombre, la terre en était remplie. Que d’objets on a trouvés au-dessus et au-dessous de S^t Thiébault, lieu où était le camp de ce côté de la ville. On peut dire que ces malheureux ont souffert le martyr. –

Mort de l’Oncle Leclair de Pontoy

30 – Dimanche – Je me suis occupé à un peu escouer²² la paille qui encombrait notre maison, puis je suis retourné coucher à Metz pour revenir le lendemain et ne plus retourner en ville.

31 – Lundi – Pluie incessante et abondante chassée par le vent. Impossibilité de sortir, à moins d’être de suite trempé. Cependant on requérait des ouvriers pour couper du bois aux soldats.

1^{er} mardi Toussaint – Pluie – Mélanie avec notre famille est revenue prendre résidence à Pouilly dans une maison totalement dévastée : plus une porte ni volets, les escaliers démolis, surtout celui de la cave, tout notre mobilier totalement perdu ; la maison enfin transformée en une véritable écurie infecte, voilà ce que savent faire les Prussiens.

²² Désuet : variante de secouer.

2 – Mercredi Encore de la pluie et des Prussiens.

3 – Jeudi Enterrement de la femme Poincelet. – Parcours des camps.

4 – Vendredi Beau – Parcouru les camps chercher des tentes.

5. Samedi Id. – Distribution de pain. Reconnaissance des objets employés à la construction des baraques.

6 Dimanche – Gelée – Encore occupé à arracher mon plancher – Enterrement de J. Germain.

7 Lundi encore aux baraques – ramené une petite voiture de [mot raturé et illisible] mais je ne puis ramener le tout faute de voiture.

8 Mardi Gelée – Sombre – froid – à Metz.

9 Mercredi – id. Ramené encore quelques vieilles planches des baraques et quelques portes et volets.

10 Jeudi – Pluie – Voyage à Pontoy voir la tante qui m'avait écrit au sujet de la mort de l'oncle survenue le 29 octobre précédant.

11 Vendredi – Pluie – Neige le soir, abondante. – Froid. – Pas de provision d'aucune sorte, difficulté de s'en procurer, par suite de la rareté et du manque de chevaux : Houille 40^F le mille, le pain 3^F la miche de 6 Kgs, lard salé 1^F, 20 le demi Kilo, beurre 1^F, 75 le demi kilo. On prend les peupliers de la route pour chauffage. Le fromage fait entièrement défaut ; on dit le blé à 30^F le sac.

12 Samedi Encore neige – Froid – Même situation. Vent du sud ouest. Reçu un sac de farine de 100 Kg.

13 Dimanche – Couvert, beau, assez doux.

14 Lundi – Forte gelée blanche, la terre porte, nuageux.

15 Mardi – Pluie puis couvert avec un vent du sud-ouest.

16 Mercredi – Couvert, assez doux

17 Jeudi – Beau, couvert

18 Vendredi – id. Nuageux, doux.

19 Samedi – id. Pluie le soir.

20 Dimanche – Pluie. Fête de St Clément.

21 Lundi – Couvert, incertain, vent du sud-ouest.

22 Mardi – Grande pluie et vent violent, doux. Mauvaise journée.

23 Mercredi – Pluie et grand vent – doux – Nouvelle lune.

24 Jeudi – Beau, nuageux, doux. – J’ai parcouru les camps de Marly et d’Augny, ensuite à Fleury pour une heure [mot illisible].

25 Vendredi – id. – Vent violent – Voyage à Juville chercher nos fruits, des pommes de terre, des fagots (17). Notre neveu Albert nous a amené cela gratuitement. On cultivait du regain dans les prés de Pontoy.

26 Samedi – id. – Revenu de Juville.

27 Dimanche – Pluvieux, sombre. Estelle traînant depuis huit jours a fortement la fièvre depuis jeudi et aujourd’hui elle délire sur le soir.

28 Lundi – Beau, couvert – Vent d’est – rafraîchi. – Estelle a passé une mauvaise nuit, dans un délire incessant. Je suis allé trouver la sage-femme qui n’a pu venir ; de là j’ai été à Metz trouver M. Roussette qui m’a dit que la fièvre typhoïde allait durer ainsi pendant 14 jours à partir du jour où elle s’est alitée. Pendant toute la journée elle a déliré ainsi que le soir. 1^{ère} potion prise à 9h du soir, une cuillerée à bouche.

29 Mardi – Beau, couvert. – Vent d’est, froid. Température plus saine. Estelle a passé une nuit encore plus mauvaise que la précédente sans aucune connaissance et en battant complètement la campagne ; elle nous battait, voulait se sauver, parlait constamment, chantait etc, enfin c’était au plus mal. – La journée a été un peu meilleure, cependant le délire a constamment existé. – Visite de la sage-femme.

30 Mercredi – Belle gelée forte et très froid. Vent d’Est fort. – Estelle a passé une meilleure nuit, elle a encore déliré, mais sans se sauver comme hier, elle était assoupie. – De jour, elle était en connaissance par intervalle ; enfin nous avons recouvré un peu d’espoir, ce que nous avions perdu la veille.

Décembre

1^{er} Jeudi. – Forte gelée – vent d’Est fort – Beau

2 Vendredi – id. Estelle même situation.

3 Samedi – id. Vent NE – neige continue – Hiver complet et pas de bon chauffage – Toujours la maison sans portes ni volets. Estelle plus mal, délire.

4 Dimanche – Très beau – Temps vif et rigoureux. Couche de neige de 3-4 cm. – Estelle toujours très malade – même situation, crie beaucoup, parle, délire.

5 Lundi id. Très forte gelée. – Estelle qui est écorchée au bas de l'épine dorsale, crie beaucoup, pour ce motif. Même état.

6 Mardi Couvert, moins rude. Vent SE. – Estelle très faible.

7 Mercredi id. Peu de vent. – Estelle comme hier. 2^e consultation du Dr Rousset.

8 Jeudi Couvert comme hier. – Estelle a l'extrémité, n'a plus aucune force, ne boit presque plus, le pouls faible et accéléré. Toujours sourde, muette. La sage femme nous conseille de lui donner de l'eau rougie de bon vin. Elle est en très grand danger, n'a plus de sang : il faut du fortifiant, du bon bouillon, un jaune d'œuf débattu dans de l'eau sucrée.

9 Vendredi – Neige continue, couche de 15 à 20 cm, assez doux. – Estelle tout à fait à l'extrémité ce matin et ne donnant plus aucun espoir a été un peu mieux l'après midi.

10 Samedi – Couvert. Terre couverte de 20 cm de neige. Estelle très mal.

11 Dimanche – Même temps qu'hier. – Estelle : matin très mal, le soir mieux. Elle ne dit plus mot, ne se plaint même pas, nous lui croyons la langue paralysée.

12 Lundi – Couvert après midi, gouttes d'eau, dégel, fonte de la neige. Estelle très mal le matin, mieux le soir, agitation des bras, faibles cris comme auparavant, elle se ravigote, lueur d'espoir.

13 Mardi – Couvert – Brouillard compact et continuation du dégel sans pluie.

14 Mercredi – Grande pluie. Doux – Vent du sud ouest, - Estelle plus faible, approche de l'heure fatale... Espoir superflu...

15 Jeudi – Beau – tendre – très doux – très humide – Vent s. o. + Estelle décédée ce jour à onze heures et demie du matin. Ce même jour, Auguste est indisposé, a la fièvre, se met au lit.

16 Vendredi – Couvert – Doux – Vent NE - + Enterrement d'Estelle. Mène Auguste au médecin.

17 Samedi – Inconstant – doux – très humide – Vent SO – Pluie.

18 Dimanche – Couvert – incertain mais doux – Vent fort du S. O.

19 Lundi – Pluie – doux – Vent S.O. impétueux – Très humide, malsain.

20 Mardi – id. id. id.

21 Mercredi – Neige – gelée – très froid – Vent nord est très fort.

22 – Jeudi – Nuageux – très forte gelée – Froid très rigoureux. Vent NE très fort – À la houille de Metz : 1600 Kg à 23^F le mille. Eclipse de soleil vue à Metz.

23 Vendredi – Magnifique soleil – Très forte gelée – Froid très rigoureux.

24 Samedi – id Vent faibli.

25 Dimanche – Noël – Couvert – 19° le matin – Vent fort.

26 Lundi – Neige

27 Mardi – Couvert – moins dur.

28 Mercredi – Nuageux – soleil

29 Jeudi – Couvert – Neige – Tué notre petit porc de 107 livres à 0^F, 45.

30 Vendredi –

31 Samedi – id.

L'année 1870 est une année exceptionnelle, extraordinaire sous tous les rapports. Sécheresse extrême, froid de Sibérie et guerre avec la Prusse des plus malheureuses pour la France. Il en résulte pour les habitants la ruine, une mortalité effrayante et enfin la famine qui est à redouter.

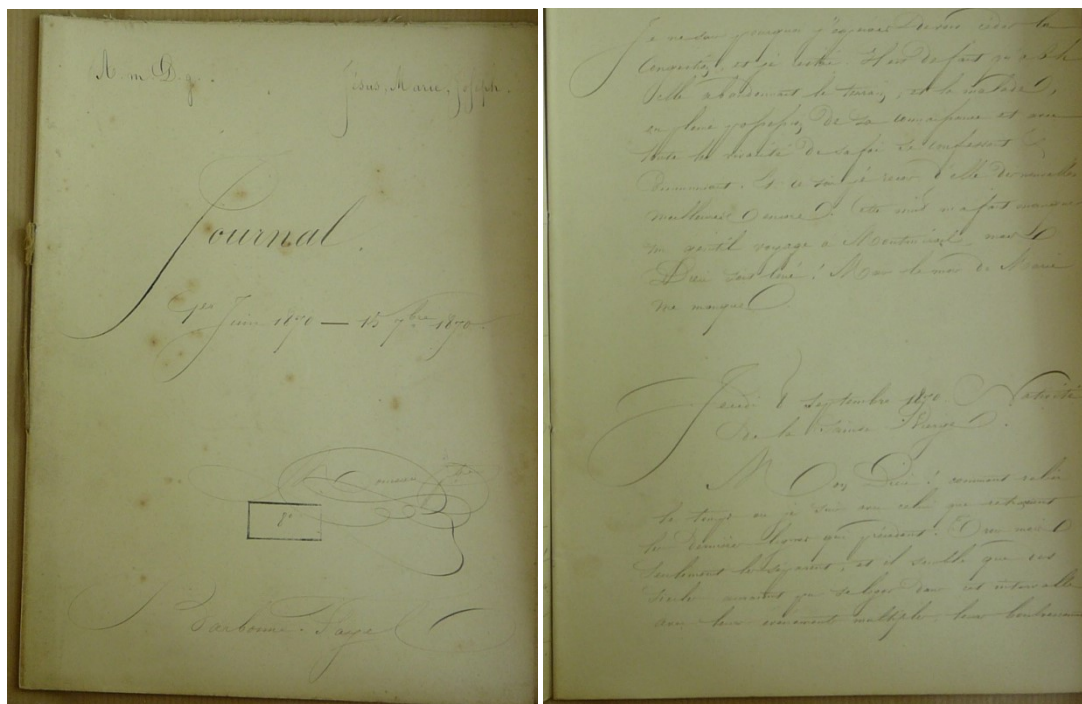
Pour notre part, nous avons payé notre quote part de chagrins et de pertes : Notre pauvre Estelle a succombé le 15 décembre après avoir été alitée 21 jours pendant lesquels nous l'avons veillée, 19 qu'elle a passés dans le délire, la surdité, sans connaissance presque continue et aussi sans avoir presque parlé.

En outre, notre mobilier et nos récoltes ont été perdus. Notre part de ce chef s'élève à 4.500^F.

C) ÉCRITS DE L'ARRIÈRE

1) Journal d'Adrien Monceau

AD de la Marne, J 1779



Jeudi 8 septembre 1870. Nativité de la Sainte Vierge.

Mon Dieu ! Comment relier le temps où je suis avec celui que retraçaient les dernières lignes qui précèdent ! Trois mois seulement les séparent, et il semble que des siècles auraient pu se loger dans cet intervalle avec leurs événements multiples, leurs bouleversements, leurs ruines amoncelées, leurs hécatombes humaines et leurs révolutions de toutes sortes. Ce n'est pas que nul des miens soit mort ; non, Dieu m'a gardé ceux que j'aime, et nous nous aimons toujours ; nous nous sommes vus il n'y a pas longtemps ; nous avons joui l'un de l'autre, et à l'heure présente nous nous chérissons dans l'effusion de cet amour nouveau que fait naître la vue d'un grand péril et peut-être la crainte d'une longue et pénible séparation.

Mais ma patrie ! Oh qu'elle est devenue malheureuse. Pauvre France, toi jadis si belle, si puissante, si glorieuse, si catholique et tant bénie du ciel, dans quel affreux abîme ils t'ont

plongée ! Isaïe, le chantre naguère des immenses douleurs, suffirait-il à mesurer la grandeur de tes maux. Ce qui m'arrache des larmes c'est la honte dont est couverte sa face autrefois si vénérable. Celle qu'on pouvait appeler, comme l'antique Jérusalem, la reine des nations, c'est maintenant leur jouet et leur risée. Elle a vu révélée aux yeux de ses voisins toute la turpitude de ses chefs : et, tandis qu'elle semble prête d'expirer sous le pied d'un vainqueur hérétique, elle aurait beau pousser à l'entour des cris de détresse, nul ne lui tendrait la main. Où est cet enthousiasme des premiers jours du départ à la frontière ? Oh qu'il faisait mal d'entendre cette Marseillaise hurlée par les voix avinées de nos conscrits. Et on la faisait chanter aux danseuses de tous les bals ; et celle-ci traînaient sur les boulevards, images déshonorées d'une patrie qui sortait de l'orgie philosophique et sensuelle pour tomber dans la décrépitude dont nul n'a pitié, parce qu'elle est la vengeance du vice et de l'impiété. Mon Dieu, mon Dieu ! avez-vous donc jeté le vertige dans cette tête couronnée et si peu digne de l'être ? Croira-t-on plus tard qu'un empereur ait jeté sciemment sa patrie avec 120 000 soldats aux pièges d'une armée de 1 000 000 de soldat et plus ? Croira-t-on que jusqu'au désastre où il parvient à être prisonnier il ait multiplié les fautes, accumulé les entraves devant ses généraux ? Il fit signer la plus honteuse capitulation à 40 000 braves. Et à l'heure qu'il est, l'histoire écrit déjà pour la postérité des noms qui nous feront pleurer sans fin, Vissembourg (*sic*), Reischoffen (*sic*), Forbach, Sedan ! Ils nous arrivent comme l'écho sinistre des plaintes de 200 000 mourants. Ô pauvres mères, vous me demandez ce que sont devenus vos fils, ces beaux, ces chers enfants, ces invincibles, allez sur les bords de la Moselle, sur ceux de la Meuse, les fleuves en passant vous jetteront les cadavres de vos fils, ou du moins les débris de leurs membres affreusement mutilés. Ces fleuves, ils sont de sang et leur aspect ne sera pas plus épouvantable quand ils annonceront le dernier jour du monde. Devant un tel malheur, que vous font tous les autres. Que vous importent ces campagnes flétries et ravagées, que vous importe cet hiver où il n'y aura plus de pain, que vous importe ce silence [mot illisible] de la terre ? Qui songe aux nécessités d'une vie qu'un malheur sans borne a désormais empoisonnée et rendue aussi triste que la mort ? Pauvre France ! Et si, blessée à mort comme elle l'est, elle avait trouvé au moins des mains compatissantes et bonnes pour tenter de la guérir. Mais quels médecins bourreaux que ceux qui se la disputent ! Nous les connaissances ces hommes du 4 Septembre. Eux qui se sont haineusement opposés à la loi de 1868 sur le recrutement, feront-ils jaillir du sol des légions improvisées, et des canons en batteries ? Et voilà demain peut-être 500 000 Prussiens devant la grande Babylone. Si la France périt en leurs mains si habiles, l'idée républicaine est définitivement déshonorée et à jamais discréditée.

Point de nouvelle de Vitry. Je voudrais bien m'y introduire parmi les 12 000 Prussiens qui l'occupent. Car que deviennent et ce cher frère et cette bonne Émilie. Mon Jésus soyez-leur tout à la fois secours, refuge et consolation.

Quant à moi je prêche chaque soir, et mon petit auditoire s'est insensiblement arrondi. Jusqu'au désastre du 3^{7^{bre}} j'ai pu les rassurer. Excepté le samedi 27 août, jour de panique incroyable, j'ai pu leur soupirer la confiance que l'ennemi ne les visiterait pas. Mais Dimanche à 9 h la terrifiante nouvelle nous a plongés dans la stupeur. Je n'ai dit que la messe basse ; et comme un doute s'élevait sur l'authenticité de cette malheureuse dépêche, je suis allé à 1h à Sézanne, d'où je suis revenu ayant perdu la ressource du moindre doute. Le soir nous nous sommes réunis à l'Église ; et dans une courte instruction, nous avons évoqué les salutaires souvenirs des catacombes.

Enfin jusqu'ici nous n'avons pas vu le moindre casque noir, tandis que les deux autres tiers du diocèse en ont été inondés. Mais hélas ! l'avenir a-t-il dit son dernier mot ?

Jeudi 10 septembre 1870

Les voilà donc ces fameux uhlands à qui un seul mois d'audace heureuse vient de marquer une si triste place dans notre histoire nationale. Sept d'entre eux sont arrivés ce matin à 9 heures ; et en voici une vingtaine qui repassent ici, venant de Queudes, Villeneuve et les alentours, et vont dire au régiment qu'ils peuvent arriver de Sézanne (*sic*). Ils ont battu la campagne, et pour eux elle est sûre.

Hélas ! et qui les arrêterait ? N'ai-je pas vu échanger des poignées de mains entre tel des nôtres qui a son fils à l'armée française et ces Prussiens qui demain le massacreront peut-être. Oh ! dans le triste dénuement où nous sommes je comprends qu'on fasse taire sa haine, mais que l'on garde au moins en face d'un odieux ennemi la dignité de son affliction. Certes, je l'avoue en rougissant, ces Germains sont plus fiers que nous ; mais le régime impérial avec sa centralisation tyrannique nous a abâtardis. On ne retrouve plus une apparence d'initiative que dans certains cerveaux brûlés que la peur populaire désigne comme un danger pire que l'invasion. Témoin cet Achille Guyot qui a tiré hier, au sortir de la prière du soir, sur la foule qui l'injurait. Le peuple a forcé le Maire de l'arrêter, je crois, à la mine que je lui ai vue tout-à-l'heure, que cette frayeur le vieillit, notre Maire. On me rapporte que dans l'après-midi d'hier cet Achille, accompagné de Gaillard sont allés à Sézanne où l'on signalait [mot illisible] éclaireurs. Gaillard, qu'on surnomme ici le fou, aurait insulté un dragon, et Achille se vante d'en avoir tué un autre. Il n'en fallait pas davantage pour que l'on commençât à

craindre pour Barbonne. Mais voici le comble. Vers 8h, au sortir de la prière, le cantonnier, fils de [nom illisible] accourt haletant de Sézanne affirmant que la représaille (*sic*) de l'ennemi va être de brûler notre village. Il fallait voir alors la fureur populaire ; et c'est dans un groupe animé de la sorte qu'Achille Guyot a déchargé son pistolet. On lui a fait passer la nuit au poste, et ce matin, après l'avoir désarmé, on l'a expulsé. Cela fait que notre brave population peut maintenant appeler l'ennemi, l'accueillir et le recevoir à bras ouverts. Oh le noble caractère que l'irréligion et le sensualisme nous ont fait. Merci Dieu-Voltaire ! merci César ! merci 93 ! En vérité, nous pâlissons à côté de ces soldats résolus et hardis, qu'on voyait ce matin battre la lisière du bois, seul à seul, reconnaître les fossés, pour au bout de 4 heures, se retrouver avec une précision étonnante, et aller chercher les régiments.

Enfin, j'ai reçu hier une bonne lettre de mon Frère. Lui et Émilie vont bien, je trouve admirables les réflexions que lui inspire le spectacle de nos douleurs. Il juge vrai parce qu'il juge d'après les principes éternels. Il brûle de venir à Barbonne, et cela (mais il l'ignore) à l'heure où Barbonne est envahi. Car dans un instant un régiment de lancier et un d'artillerie viennent s'abattre sur nous.

Mac-Mahon est vivant ! mais il est prisonnier. Et pas plus que Regulus il ne sera parjure. Quel malheur que cette épée se brise au plus critique de la lutte. Oui, dans le sens prophétique de l'écriture, j'ose m'écrier « malédiction sur Napoléon ! » Qui dira les mortels désespoirs qu'il a froidement accumulés dans l'âme de ces infortunés généraux ?

4 heures. Enfin les uhlands sont repartis pour Sézanne, emportant une réquisition de 600 kil d'avoine. Un bel officier, poli, sérieux a débattu le chiffre. Il fait croire que nous ne serons pas autrement envahis, et voilà une population qui lui baiserait bien la main ; on le fêtait bassement. Comme il peut nous mépriser ! Et ce bon vin que le père Marelle Bouillard leur apportait si joyeusement ils l'ont bu en triomphe de la Prusse ; et le voltairien qui frémissait d'orgueil jadis à un mot blessant du digne Curé Barot et lui rognant son traitement, le voici caressant la botte de l'étranger, suppliant l'ennemi avec ce regard qui ne sut jamais prier Dieu, et votant le tribut avec enthousiasme au vainqueur.

Oh mon Dieu ! Je sais que l'orgueil est une abomination à vos yeux, mais je croyais que l'orgueil national au moins était permis. Est-ce donc qu'à force de le voir humilier, vous voulez que nous ne sentions plus désormais que « cet inexorable ennui, qui fait le fond de la vie humaine » selon Bossuet.

Dimanche 11 7bre 1870

À deux heures du matin des uhlans battaient la campagne, et traversaient le village, et à neuf h /2 une escorte de uhlans et une autre de dragons venaient occuper militairement Barbonne. Toutes les issues étaient gardées, et à la mairie, le poste faisait réunir 90 sacs d'avoine, soit plus de 7 000 Kil, [inséré entre les lignes : « et 400 Kil²³ »] une dizaine de vaches ; et nos cultivateurs mènent toutes les corvées sous le sabre de la Prusse. Le convoi vient de passer, et j'entends revenir Grollot, le secrétaire qui maudit son impuissance ; il y a des larmes de rage dans sa voix. Enfin, voilà déjà quelque 4.500^{fx} passés contre la France.

(x non, mais 2 500)

Des troupeaux de femmes qui étaient montées aux bois commencent à en descendre. Des hommes même, quoique jeunes, s'y étaient réfugiés. Tout ce monde est faible au-delà de ce qu'on peut dire. Il n'y a d'égal à sa frayeur que sa sottise qui lui fait avaler les plus ridicules absurdités.

Et que deviennent nos mobiles ? C'était le mercredi, 10 août, que je leur ai consacré mon intention de messe. Depuis lors je les avais vus à Sézanne le 10 août ; et maintenant quand les reverrai-je ? Mais nos actifs ont été bien plus exposés. Raffine du 71, ainsi que Marcoult, Mollet et Bourt ; Thibault et Guillot, du 43^e étaient au combat du 14. Raffine seul fut blessé. Mais depuis que sont-ils devenus. Ricard, du 37 était certainement à l'affaire malheureuse de Sedan, car il était au corps Félix Douay, or ce général accompagnait Bonaparte prisonnier. [Nom illisible] Guyot a vu Legrand, son général de division tué au 11^e dragon. Leconte [nom illisible], au 15^e de ligne, du corps Ladmiraault n'a pas donné signe de vie, pas plus qu'Anatole Vinot, du même 15^e, que Victor Charbault du 75^e, que Béon du 4^e dragon, ni les autres.

Mardi 13 7bre 1870

Il est encore matin, mais déjà la journée s'annonce moins agitée qu'hier. Hier, dès 6 h ½, des uhlans vinrent annoncer que 1000 cavaliers allaient arriver ici pour y séjourner, et (cela va sans dire) y vivre aux dépens du vaincu. Et le Maire de faire publier patriotiquement cette bonne nouvelle pour que chacun, tenant sa porte ouverte, pût faire bon accueil aux Bavaois. Vers 9h, une colonne de chevaux-légers venant de Queudes, se présenta ; on somma, le

²³ Impossible de déterminer à quels compléments se rapportent cette précision.

pistolet sur la tête, le pauvre [nom illisible] de guider la marche vers La Forestière. Tant d'amabilité dans l'invitation lui fit perdre la tête. Toujours est-il qu'il engageait l'ennemi dans la route neuve qui est directe, mais à l'heure présente impraticable ; ce dont il se repentit, et ce qu'il racheta par beaucoup d'attentions pour son compagnon d'un moment. Un petit capitaine faisait entretemps une légère réquisition de 6 hectolitres de vin, deux sacs de blé et un couple de vaches (lesquels (*sic*) plus tard furent laissées). Déjà Dimanche, au lieu de 10 on n'en avait emmené que 4. Ce petit capitaine nous annonça gracieusement que tout ce que nous voyions n'était « que pour rire » ; que le sérieux des réquisitions paraîtrait plus tard. Car, disait-il, si nous restons trois mois devant Paris, il faut bien que l'armée mange. Le grand officier de Dimanche avait été plus insolent. Il avait ajouté par supercherie une fournée de pain à la quantité déjà convenue, et, joignant l'ironie à la violence, il dit : « ne le regrettez pas, il faut nourrir vos prisonniers. » Voilà comme nous avons à chaque heure l'occasion de ronger notre frein et de contenir notre rage impuissante. Que Dieu le lui rende : « Redde vicinis nostris septuplum in sinu eorum Ps LXXVIII. » Et à 10 h ½ la colonne était passée, comme avait passé, à 6h ¾ une première et plus nombreuse colonne de uhlans, de Sézanne à Villeneuve ? Quant aux 1000 qui furent annoncés le matin, nous ne les verrons pas. Quatre jeune gens de Villeneuve étaient venus, dimanche, chez M [nom illisible], pendant le déjeuner de ce dernier avec les officiers prussiens. Malgré cette campagne inopportune, ils firent savoir au Maire que leur but était de reconnaître la position de l'ennemi, attendu que de Villeneuve à Villers-St-Georges régnait toute une ligne de francs-tireurs et de turcos. Est-ce pour cela que dans l'après-midi d'hier et jusque cette nuit encore, beaucoup de personnes ont entendu la canonnade dans cette direction ? Ou bien n'auraient-elles entendu que l'explosion des ponts que l'on a ordre de faire sauter jusque bien au-delà de Nogent ? On cherche à inquiéter de toute façon la marche de l'ennemi. Du reste il sait que Trochu est hors Paris. On parle de la délivrance de Bazaine avec son armée de devant Metz. Vinoy a la sienne on ne sait où. L'armée prussienne, après Sedan se mutinait ne voulant pas aller plus loin, puisqu'on avait l'empereur. De plus, M. Bilot qui a vu hier après-midi nombre d'officiers chez son beau-Père au château de Vindey, les a trouvés inquiets et enfin, des troupes prussiennes ont traversé Sézanne en marche rapide, de 8h du matin à 2h ; et il n'y a plus là un seul ennemi, non plus qu'à Saudoy, qui les supportait depuis samedi.

On est brave à Barbonne. Exemple. C'est un témoin oculaire, et lui-même acteur qui l'a raconté, c'est Jules Vaillant. On monte la garde [mots illisibles]. Quinze valeureux paysans, parmi lesquels un chef de poste. Qui est chef de poste ? On ne tire pas au sort, mais le Maire le désigne : c'est le plus intelligent, le plus courageux, les moins ivrogne, c'est

d'ordinaire un honorable du conseil municipal. Or, samedi soir c'était Verseau (le riche). Ils sont à la mairie, à deux pas de la place de la Liberté où une tentative de meurtre va être commise. La table du Conseil est déjà dégoûtante de vin, et dessous c'est à l'avenant ; Dehors, les factionnaires se sont passé le litre d'eau-de-vie de marc ; et l'odeur en serait plus efficace pour repousser l'invasion que l'aspect de leurs inoffensifs fusils. Tout-à-coup une terrible détonation éclate. Mais le chef lit, ou feint de le faire, il n'entend rien. Et d'ailleurs la nuit ne fait que commencer, la foule est massée par groupes dans les rues ; le clair de lune est superbe, chacun [peut] donc pourvoir à sa sûreté, et un chef de poste ne se doit point faire d'ennemi. Donc il n'entend rien. Mais enfin, ce coup de feu ? Achille Guyot était ivre, et on venait de rapporter que ses violences vis-à-vis des uhlans à Sézanne compromettaient Barbonne. Près de la place de la Liberté les hommes et les femmes le bouscullaient un peu. Irrité il menace de tuer les malveillants, et vient prendre chez lui, tout chargés, deux forts pistolets de précision, et le voilà de nouveau dans le groupe (*sic*). Devint-il trop provocateur ? La foule, grossissant pressa-t-elle plus que de raison les premiers rangs ? Des injures parties de loin parurent-elles excessives ; quelques poings frôlèrent-ils la barbe d'Achille, toujours est-il qu'il montra avec plus de colère ses pistolets ; un individu effrayé lui enjamba le bras, Achille se trouve presque terrorisé, et le coup parti ! Comme il ne faut pas se faire un ennemi d'un homme dangereux, chacun s'écarte, et notre Achille rentre chez lui tranquillement avec Jules Vaillant et Picard Bertin et enfin le Commandant qu'il rencontrés isolément, et tous les quatre se mettent à trinquer.

Cependant la peur des Prussiens et de leurs représailles agitaient (*sic*) toujours ; et la foule pensa que leur ennemi ne devait pas rester en sûreté. Il y a un Maire. À lui, disait-on, de l'arrêter ; on l'y força, il tremblait de pénétrer, mais le flot du peuple ne lui permettait pas de reculer. Il pensa à son garde-champêtre. Non, non, disait-on, que le maire l'arrête. Et pourtant quel affreux péril y avait-il ? Voyez plutôt. Les buveurs attablés avec Achille avaient parfaitement calmé celui-ci, et apprenant l'arrivée du Maire, ils vinrent l'inviter à pénétrer sans crainte. Le magistrat enhardi fait un pas vers la maison ; et, satisfait de tant de gloire allait s'en tenir là. Une nouvelle invitation l'amena jusqu'à la porte de la salle à manger. Ses forces s'épuisaient. Heureusement le criminel lui-même vient enfin au secours et dit : « Viens, mon bon Alfred, je ne te ferai pas de mal. » Cela dit l'arrestation était opérée ; les pistolets furent ravis au chef de poste et Achille confié à la garde. Le lendemain matin, nos conseillers municipaux, éveillés, vinrent pourvoir au salut public & aux intérêts de la Justice en gardant à vue le criminel maintenant dégrisé. Mais, ô ruse du hasard favorable aux méchants, à 9h deux uhlans se présentent, la panique empoigne nos conseillers qui décampent, et si Achille n'était

pas resté seul pour se garder lui-même, il se serait évadé. Mais il eut assez de conscience pour remettre lui-même sa personne au Maire qui ne crut pas ~~trop~~ payer trop cher tant d'honneur en le délivrant, exigeant seulement que, pour sa sûreté, il quittât le pays. Au fait, puisque nous sommes en république, pourquoi des cours d'assises. Cela ressemble par trop à l'inquisition, & vive la Liberté. Cet exploit de [mot illisible] fait pendant à celui du 14 mai dernier, que je consignerai plus tard.

Aujourd'hui je reçois enfin un journal, depuis 4 jours que la poste est prussienne, mais c'est un vieux journal, il est du 11. Il y a sur la bataille et la capitulation de Sedan, et écrit par le docteur Russel, des détails qui feront l'histoire ; ce numéro est à conserver. À 11h la paix se trouble : des Prussiens à Saudoy et Vindey [mots illisibles] routes qui aboutissent à Sézanne. Toutefois l'après-midi se passe sans visite ni réquisition. Je vais voir deux malades, M Ducoult-Pinard, qui est en convalescence d'une hémorragie et le père Savinien Marlier qui va mourir d'une hernie étranglée. J'ai c n d c v a (*sic*) jardin. Enfin, le soir arrive, la prière se fait, je prêche sur l'ange-gardien, et voici 9h sans que l'ombre d'un casque noir nous soit venu assombrir davantage. Mais je suis encore ému de la violence nerveuse et fébrile où j'ai vu, à 2h, mon confrère de Fontaine-Denis, à cause des turpitudes et des trahisons de l'ex-empereur, qu'il brûle depuis longtemps de révéler.

Césaire Robin, qui était parti, dimanche soir, comme conducteur, sous le sabre des Prussiens, vient enfin de revenir. Ses trois compagnons étaient rentrés cette nuit. Lui, Césaire est allé jusqu'à Courtanon²⁴ (*sic*). Il rapporte qu'à Esternay et à Courgivaux, les maires ayant refusé de livrer des fusils cachés chez eux, ont vu incendier leur maison par l'ennemi ; J'en doute, comme du prétendu incendie de [nom illisible] et de Barbonne.

Mercredi 14 7bre 1870

Le galop des chevaux ennemi m'a réveillé à 1 h ¼. Un cavalier de cette avant-garde enlève à Mlle Charlotte, de la poste, 180 f argent et timbres tout à la fois. Je peux célébrer tranquillement la S^{te} messe, et à 8 h je donne une classe aux jeunes Marelle. L'arrivée d'une nouvelle escorte dragons, uhlands, hussards de la mort et cuirassiers blancs voire même quelques artilleurs dérange la fin de cette classe ; et au bout de quelques minutes à 9 h 1/2, tandis que j'achevais de bêcher un carré de jardin, le flot arrive. Ils passent durant 50 minutes. J'y compte environ 2 500 hommes de toutes les armes énumérées tout à l'heure, et environ

²⁴ Courtagnon.

400 charriots, une batterie du 5^e, une ambulance, quelques calèches dans l'une desquelles on dit que se trouve le prince Charles. Il y a des charriots et des carrioles de bien des pays : je reconnais un canon de Mr Vasseur ; je lis sur les sacs d'avoine et de blé des noms de Reims, de Jâlons, d'Épernay et de nombreux paysans, venu de loin peut-être poussent leurs pauvres chevaux, car on va vite. Il paraît que le but aujourd'hui est Villeneuve, direction de Nogent. D'après les renseignements, il serait passé à Sézanne hier une quinzaine de mille hommes et de pontonniers. Tout cela se dirigeait vers un camp à former près de Courtanon (*sic*). Les Français ont brûlé la forêt de Chenay ; ils inquièteront sans doute le prétendu camp de Courtanon (*sic*) ou de Provins. Les dragons avaient au casque les initiales entrelacées [symbole retracé] qui me semble indiquer un régiment Wurthenbergeois (*sic*) royal. Il y a des chevaux bien jolis ; ceux de certains officiers supérieurs des hussards de la mort ont de très élégants harnais ; mais beaucoup d'autres ont l'air bien fatigués. Le vent s'élève et le ciel devient noir.

Ce matin, il n'y a qu'une communion. Mais hier il y en avait une dizaine, et dimanche plus de 20. La neuvaine que j'avais indiquée du 25 août au 2 Septembre, en l'honneur de S^t Louis a été suivie pieusement. Le matin il y avait des communions, une moyenne de 5, et le soir nous lisions cette touchante prière que mon Frère m'a envoyée. Dès auparavant l'autel de la Vierge, si oublié jusqu'alors était orné de fleurs naturelles religieusement entretenues car chaque jour et chaque nuit il y brûle des lumières. Tous les soirs notre réunion compte de 100 à 150 personnes, je suis donc encouragé à continuer mes instructions. Je les ai commencées par l'explication des ps. Deus noster refugium et virtus et Deus venerunt gentes ; je les continue par des sujets appropriés à l'épreuve actuelle. Le [mots illisibles] m'a bien servi. Je parle maintenant des Anges gardiens. Par quoi finirai-je ? Sera-ce par des explosions de joie & des chants de triomphe ? Je l'espère. Car en ce jour de l'Exaltation de la S^{te} Croix, je rappelle à Dieu les antiques services de la France à la cause de l'Évangile, je lui rappelle nos missionnaires français ; la France a mérité la pénitence, mais elle ne saurait périr. Allez, Prince Charles, mener à la mort ceux que l'insolence de l'hérétique y a voués cruellement. La France ne sera pas en éternel opprobre ; et ses malheurs ne donneront pas toujours droit au méchant de s'écrier : « Où est donc son Dieu ? » Nous terminerons donc par les accents du triomphe. Mais hélas qu'ils coûtent cher ces triomphes du conquérant ; une tache de sang, tache indélébile, marque les champs qui en furent les lamentables théâtres. Et au lieu de tromper la postérité en y élevant pour elle un monument avec une inscription fastueuse, il serait plus moral d'y graver sur l'airain le nom des trop nombreuses victimes. Pour moi j'y visite la nuit, ces colonnes fameuses de Champaubert, Montmirail, Valmy. Certes je suis fier

et heureux de m'imaginer alors que j'entends éclater du haut de ces tours la grande voix de l'immuable Patrie ; mais il m'arrive en même temps comme un écho funèbre & immense des plaintes des mourants ; & alors à mes yeux la tour superbe devient un triste mausolée où d'innombrables mères pleurent & maudissent la Guerre.

Que deviennent mes parents. Sont-ils, comme nous, inondés de Prussiens ? Peut-être, & même probablement plus que nous encore. Car la vallée de la Marne a dû en charrier des régiments sans nombre, comme la vallée de l'Aisne. On dit que Laon a fait sauter sa citadelle, sacrifiant quelques soldats français pour englober beaucoup d'ennemis.

Sézanne, et même Saudoy, qui est éloigné de deux kilom. seulement ont bien souffert. On me rapporte que la ville & les particuliers ont dû perdre déjà chacun environ 30 000 f ; or Sézanne est pauvre. Quant à Saudoy voilà 4 ou 5 jours de logement et d'exaction qu'il supporte. Merci mon Dieu, merci, bonne Vierge, d'avoir jusqu'à ce jour préservé ma paroisse. C'est vrai que ce matin encore il y a eu une réquisition de 300 kil de pain, 6 [mot illisible] de vin & 20 sacs d'avoine ; mais tout cela jusqu'alors se traduit au compte des particuliers par 0 sacrifice, et de même on n'a pas eu à les recevoir.

Jeudi 15 7bre 1870

Quelle splendide journée ! Comme il ferait bon y goûter les douceurs de la paix. Beau ciel, paradis éternel je pense à toi ; l'argent criant de nos collines me fait songer aux [mot illisible] et je voudrais y jouir déjà de mon Dieu. Ô mon cœur, sois pur & limpide pour mériter de voir ces ineffables beautés, et pour cela ne redoute pas le danger et ne répugne jamais à la lutte. Où donc ai-je lu hier cette pensée qu'à la base de toute gloire il y a une douleur ; c'est dans la préface de Ch. Nodier²⁵ aux lettres de Mme De Sévigné²⁶. Mais je veux savoir comment il exprime cela ... Il dit : « ... tant il est vrai qu'aucune supériorité morale ou intellectuelle ne s'acquiert ici bas, qu'elle ne soit chèrement compensée par des épreuves et des sacrifices. On aura beau fouiller dans le mystère des célébrités les plus dignes d'envie. Il n'y a point de gloire vraie, durable et solennelle, qui ne cache un malheur au fond. La Providence permet quelquefois à l'humanité de s'élever au-dessus d'elle-même par des conceptions immortelles ; mais personne ne sait ce qu'il faut d'angoisses et de larmes pour lui payer ce privilège. »

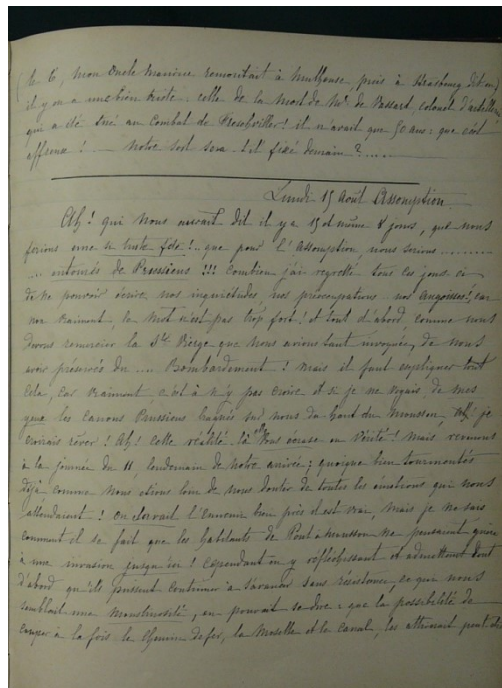
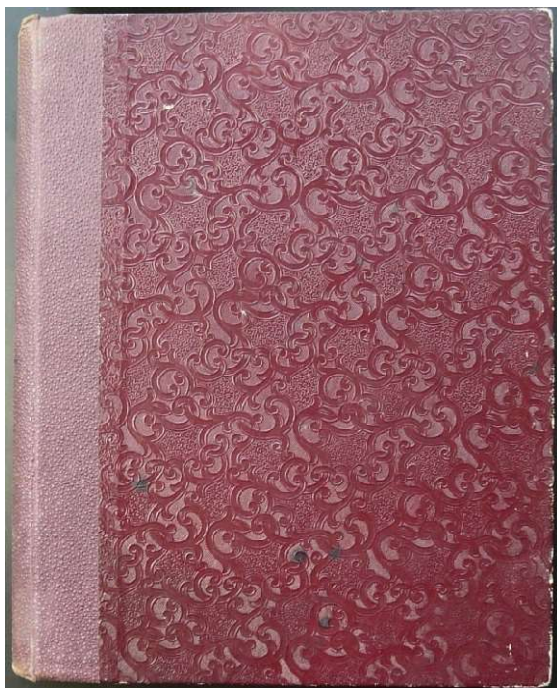
²⁵ Charles Nodier (1780-1844), écrivain et ancien membre de l'Académie française.

²⁶ *Lettres de Mme de Sévigné, de sa famille et de ses amis*, Paris, George Taylor, 1835.

Encore une carriole de militaires prussiens qui passe sous mes fenêtres. Il est 1h20 minutes ; j'entends dire que ce sont des blessés qui viendraient faire ici leur convalescence pour décombler (*sic*) sans doute l'hospice de Sézanne.

Autre chose. Avouerais-je un sentiment qui m'a souvent empêché de relire mes pages d'autrefois ? Je craignais et j'ai évité de relire mon journal aux jours de décembre & janvier dernier. J'ai un vague souvenir qu'alors j'ai été meilleur que je ne fus plus tard, et que mes lignes respiraient alors un parfum de joie dirai-je de vertu, en me cachant le visage des deux mains ? que je ne sais plus y mettre à présent. Et ces désirs du ciel ! Et cet amour des âmes ! et ce dévouement au Saint ministère, il accuse peut-être mes dispositions d'aujourd'hui. Je sais qu'après le procédé grossier dont je fus l'objet de la part du Conseil municipal au 15 mai, je ne suis pas prendre mon parti avec une aussi complète et sacerdotale résignation que je me flattais alors de la faire. La pensée qu'un peuple auquel je tendais les bras m'avait tourné le dos me torturait le cœur. C'est vrai que je continuai [mot illisible] avec la même exactitude les soins mêmes de surrogation que je lui avais commencé. Mais l'irritation se frayait une voie dans mon âme par la brèche de cette blessure mal fermée. Ma santé était au plus pitoyable état, je ne savais plus souffrir ni aimer comme dans les mois précédents ; & malgré la facilité que j'en avais je n'écrivais plus. À la faveur de cette ignorance calculée de moi-même je n'ai pu que perdre, et le compte de mes défaillances serait sans doute bien humiliant. Mon Jésus, miséricorde ! Toutefois je n'ai jamais fait en chaire la moindre allusion à l'injustice et à l'impolitesse du Conseil, si peu atténuée par le Maire, ni à l'amertume que j'en ai ressentie. Mais mon peuple reste à mes yeux absolument le même qu'il s'est révélé à moi dans ces pénibles jours, également incapable de grandeur, de reconnaissance, et uniquement égoïste & niais, quoique je lui donne avec bonheur le bénéfice de quelques exceptions, et celui des circonstances atténuantes. Et de fait j'ai proclamé cent fois que, donné son éducation et le temps où il est né, il faut attribuer à Dieu qu'il y ait encore autant de bon dans cette paroisse.

Ce matin 4 communions.

2) Journal de Renée de Riocour*AD de la Moselle, 9 J 59**Séjour à Pont-à-Mousson (du 16 au 24 août 1870)*

Nous reportons en notes de bas de page les annotations ajoutées par la diariste en 1873, lors de la recopie du journal.

Lundi 15 Août – Assomption.

Ah ! qui nous aurait dit il y a 15 et même 8 jours, que nous ferions une si triste fête !.. que pour l'Assomption, nous serions..... entourés de Prussiens !!! Combien j'ai regretté tous ces jours-ci de ne pouvoir écrire nos inquiétudes, nos préoccupations.. nos angoisses ! car non vraiment, le mot n'est pas trop fort ! et tout d'abord, comme nous devons remercier la S^{te} Vierge que nous avons tant invoquée, de nous avoir préservés du.... Bombardement ! Mais il faut expliquer tout cela, car vraiment, c'est à n'y pas croire et si je ne voyais, de mes yeux les canons Prussiens braqués sur nous du haut du Mousson, ah ! je croirais rêver ! Ah ! Cette réalité-là elle vous écrase en vérité ! mais revenons à la journée du 11, lendemain de notre arrivée ; quoique bien tourmentés déjà, comme nous étions loin de

nous douter de toutes les émotions que nous attendaient ! On savait l'Ennemi bien près il est vrai, mais je ne sais comment il se fait que les habitants de Pont-à-Mousson ne pensaient guère à une invasion jusqu'ici ! Cependant en y réfléchissant et admettant tout d'abord qu'ils puissent continuer à s'avancer sans résistance, ce qui nous semblait une monstruosité, on pouvait se dire : que la possibilité de couper à la fois le chemin de fer, la Moselle et le canal, les attirerait peut-être sur ce point-ci ; on savait le gros de l'armée dans les Bois de Faulquemont et de Remilly, l'avant-garde du côté de Delme, mais quant à la direction future, on l'ignorait complètement. – Au chemin de fer ici, les passages de troupes continuaient avec la même activité : à chaque instant c'étaient des trains immenses contenant surtout de l'Infanterie et se dirigeant sur Metz ; la plupart faisaient contre fortune bon cœur : ils avaient attaché des branchages du laurier surtout, aux portières et fenêtres des wagons et puis ils y en avait qui étaient grimpés jusque sur les toitures et qui chantaient là-haut ; et tout le monde leur disait « Adieu ! ». C'était vraiment saisissant, ce départ, cet adieu, ces chants au milieu de cette incertitude poignante de l'avenir qui nous enveloppe de plus en plus.... L'impression qui nous en est restée sont (*sic*) de celles qui ne s'oublient pas : elles vous serrent le cœur... Dieu veuille que ce ne soit pas un pressentiment ! – Quant à la ville, elle était littéralement encombrée de voitures ou plutôt d'immenses charriot, venant des environs, et contenant quelquefois jusqu'à 16 ou 18 hommes, ou bien encore des familles entières, leur mobilier etc... Ah ! que cette fuite en masse de la population faisait donc aussi, et peut-être tout autant mal à voir ! elle avait en vérité quelque chose d'incroyablement douloureux, qui ne se peut décrire, mais qui se sent bien profondément, et dont le souvenir ne doit pas s'effacer non plus ! – On avait tellement répandu le bruit : que les Prussiens s'emparaient de tous les hommes valides pour leur donner des armes, qu'il n'y avait plus moyen d'en retenir à l'approche de l'ennemi ; et quand on leur demandait : « mais enfin, où allez-vous donc tous ? » ils répondaient presque toujours : « nous ne savons pas ! mais nous avons laissé nos femmes et nos Enfants, nous avons tout quitté, pour ne pas servir les Prussiens ! » mais assez de ces tristes détails sur cette fuite, cet abandon désespéré du Pays qui est assurément l'un des plus douloureux côtés de l'Invasion ! »^{x27}

²⁷ [Ajouté en bas de page dans le manuscrit, au moment de la copie. *Idem plus bas.*] ^x (1873) *Maintenant que près de 3 années se sont écoulées depuis ces terribles événements et vous permettent de les envisager, de les juger de sang-froid, on se prend non seulement à s'étonner au souvenir de cette détermination vraiment désespérée, de l'exécution incroyable de laquelle nous avons tous été cependant témoins, et qui nous semble à présent si complètement inexplicable ! mais même on ne peut hésiter je l'avoue à reconnaître dans cette fuite inouïe, suite d'une panique exagérée... plus hélas qu'un grand malheur ! une faute immense à tous les points de vue ! Cela nous semble en effet si positif, si clair, que l'on croit maintenant pouvoir blâmer sans réserve ? Mais mon Dieu ! qui peut répondre de soi au milieu de l'angoisse aussi vive que profonde qui vous serre le cœur comme si elle allait vous étouffer, au milieu dis-je des plus grands malheurs qui menacent tout ce que nous*

Voilà donc l'État général des Esprits dans la Ville : une attente inquiète il est vrai, mais cependant sans effroi ; Voici maintenant la suite des événements qui se sont succédés avec une extraordinaire rapidité, quoique ces 4 jours d'alarmes nous aient paru des siècles ! – Le Jeudi 11 au matin, tout était donc encore relativement calme ; seulement le soir, c'est en vain que nous attendons le courrier et à l'heure qu'il est, on ignore encore ce qu'il a pu devenir... d'ailleurs, il n'avait quitté Pont-à-Mousson qu'à 11 h. passés au lieu de 5 heures du matin ! ... Quelle inquiétude ils ont dû avoir à Aulnoy ! Mais depuis ?... C'est encore bien encore chose : nous vivons tous sans une lettre, sans un journal, sans le chemin de fer, sans le télégraphe !!! aussi, quelle vie nous menons ! et jusqu'à quand ?.. Mais revenons au Vendredi qui a été certainement la journée la plus terrible à passer : Voici donc qu'on vient nous dire tout à coup : « les Prussiens entrent dans la ville !... ils vont au chemin de fer... en voilà 4 qui y sont arrivés 2 minutes après le passage d'un train ! Mon Dieu ! Que se serait-il alors passé ?.. » En effet la seule pensée de cette rencontre et de ces résultats possibles nous fait frémir !!! Mais ici, nous sommes trop loin de la gare pour savoir bien exactement les choses : ainsi voilà tout ce dont je me souviens : les Éclaireurs, toujours de plus en plus nombreux, avaient déjà fait paraître plusieurs expéditions jusqu'au chemin de fer, traversant la ville à bride abattue et tout le monde criant sur leur passage, tellement leur présence et la hardiesse de leur entreprise semblait fabuleuse, incroyable à tous ! or, à l'une de ces courses, ils n'étaient alors que 2, je crois, un train d'Infanterie se trouvait par hasard arrêté à la station, un soldat les aperçoit et ne peut s'empêcher de tirer... il en blesse un pendant que l'autre s'enfuit ; le G^{al} Bisson qui était précisément dans le train, voyant qu'il n'a qu'une poignée d'homme sous la main, enlève le blessé pour en avoir des renseignements et puis surtout fait bien vite filer tout son monde sur Metz. L'autre Prussien a dû sans doute rapporter tout cela aux siens, qui redoutant une résistance plus sérieuse, commencent alors à s'avancer en plus grand nombre ; donc il devenait impossible de se faire plus longtemps illusion, de douter que l'armée ennemie ne fut à très peu de distance, et de plus on voyait clairement qu'elle ambitionnait le Mousson comme une excellente position ; il n'était plus temps de partir, car les Éclaireurs inondaient toutes les

avons de cher et nous tient au cœur !... cette existence n'en est plus une : il faut se reporter à tout ce qu'on a éprouvé, déplorer tout cela, oui ! mais le juger sans miséricorde... oh non ! Ce serait téméraire ! et cependant c'est souvent ainsi que le font ceux qui n'ont point vu ni ressenti ce que c'est que l'Invasion ! il faudrait avoir assisté à cet effroi subit se répandant partout irrésistiblement jusqu'à ce qu'il éclate comme un coup de foudre dans le malheureux Pays bercé jusqu'alors des illusions les plus grandes ! et puis qui se réveille tout à coup en sentant l'approche de l'Ennemi, et abandonné à lui-même, c'est-à-dire à l'impuissance, se débat en désespéré... jusqu'à la fin !!! – Ah ! non certes, ce ne pouvait être ni le courage, ni le Patriotisme le plus ardent et le plus dévoué qui manquait à notre Lorraine, à cette Alsace aussi, si française de cœur. – Assurément encore une fois, il serait injuste, parce que nous pouvons maintenant juger de sang-froid, de condamner absolument ce qui était bien coupable, il est vrai et je l'avoue, mais non moins cruel et déchirant aussi, et à quoi enfin les circonstances si inattendues, si terribles devaient servir de douloureuse excuse ! – il peut y en avoir pour une telle action !

routes, et ceci vraiment n'était pas ce qui nous chagrinait, ayant toujours eu Maman et moi le plus vif et le plus profond désir, même dans les plus périlleux moments de nous éloigner le moins possible !^{x28} et cependant si les Français arrivaient enfin, après leur avoir laissé le temps d'installer leurs batteries au sommet du Mousson, ce qu'ils ne manquaient pas de faire, nous étions sûrs du Bombardement car ils ne le cachent pas : ils tiennent beaucoup à ce point sur la Moselle ! Immédiatement, il a donc fallu tout déménager dans la maison ! les objets précieux et les provisions à la Cave, les malades, autant qu'on a pu sur les parquets du 1^{er} étage, à cause des bombes dit-on. – Nous étions donc en train de ranger tout cela tant bien que mal, ou plutôt pêle-mêle, lorsque tout à coup nous sommes saisis, pétrifiés par 2 coups de fusil, qui nous font une impression que je n'essaierai même pas de rendre ici !... Mon Dieu ! Si les habitants se révoltent, nous sommes exposés à tout : eux-mêmes l'ont dit : « nous voulons la ville.... Il nous la faut ! » un quart d'heure, qui nous semble durer un siècle se passe dans cette anxiété..... et puis nous apprenons... que ce n'était qu'un signal ! S'étant assurés qu'il n'y avait plus de Français, ils avaient tiré en l'air du chemin de fer, après avoir essayé d'en arracher les rails : leurs gens, ils le croyaient du moins, pouvaient donc maintenant s'avancer sans crainte.... Ah ! c'est qu'ils avaient compté sans les Chasseurs d'Afrique, que l'on voit tout à coup arriver de Metz, en moins de 2h dit-on !.. ils avaient fait ainsi leurs 2 lieues, prévenus probablement par le G^{al} Bisson, qu'il fallait sauvegarder avant tout les troupes qui restaient encore à passer, (près de 30, 000 h. paraît-il) c'est là du moins toute l'explication que nous pouvons donner à cette escarmouche, qui n'a fait en définitive, que retardé d'une journée l'arrivée des Prussiens.^{x29} – Mais il faudrait avoir vu, ou plutôt pour nous autre, grâce à la consternation et à l'effroi subit qui avait pénétré jusque dans le coin retiré de la ville, avoir deviné et senti à quelques pas de soi, l'entrée des chasseurs, avec leurs chevaux arabes couverts d'écume nous assurait-on, et se précipitant à bride abattue sur la 50^{ne} d'Éclaireurs ennemis qui pouvaient se trouver là, il faudrait avoir surtout entendu comme nous l'avons entendu nous – et comme nous ne l'oublierons pas, les clameurs de nos soldats, s'élevant en même temps que celles du Peuple qui les applaudissaient (*sic*) aux cris de : « vive nos chasseurs d'Afrique ! » oui ! il faut avoir été témoin de tout cela pour se figurer l'angoisse générale !... Cela nous a paru un siècle ! quoiqu'en 5 minutes tout ait été fini ! hélas c'était déjà trop... pour les nôtres, nous avons vu

²⁸ x (1873) *Maintenant que je me rappelle toute la force de ce sentiment d'irrésistible répulsion pour la fuite, je me dis qu'en Vérité, il faut qu'il soit bien puissant pour rester ainsi inébranlable, même dans les moments de plus sérieuse angoisse !*

²⁹ *Depuis ce premier moment et émoi où abondaient surtout les fausses nouvelles, nous avons su la Vérité sur ce dernier essai de résistance et de défense désespérée du chemin de fer et de la Moselle : tout ceci avait été conduit par le général Margueritte, tué à Sedan. (1873).*

emporter 2 morts et plusieurs Blessés ! Eux, en ont eu 8 tués je crois ! mais aussi, l'ardeur et l'enthousiasme étaient au comble : nos soldats n'ont même pas pris le temps de recharger leurs armes ; ils se sont précipités le sabre à la main et Mr de Romance nous disait encore tout à l'heure en avoir vu un dont la lame était tâchée de sang jusqu'au milieu ! Ah ! Voilà donc ce que c'est que la guerre !... Encore une fois, non, je ne pourrais jamais oublier ces cris, le bruit sourd et terrible en même temps de cette charge à bride abattue à travers la Ville, ces q.q. coups de fusils... et puis se sentir là soi, et ne pouvoir rien, rien... que prier !!! Mais ~~non~~ ! je ne veux pas m'étendre sur toutes les pensées qui vous traversent l'esprit dans ces moments-là : car qui pouvait savoir que ce serait si court ? D'ici à q.q. instants, la Ville entière ne peut-elle pas devenir le théâtre en même temps que l'objet de la lutte ? que devenir alors ? quel moment !... grâce à Dieu, tout est fini, du moins maintenant, car ceci n'est-il pas un terrible avertissement ! alors on se décide à sortir pour aller aux nouvelles : je vois encore transporter et passer devant la porte ce pauvre blessé, dont le genou était entièrement abimé, et le pied tout couvert de sang ! Ah ! que c'est affreux ! et cependant quel courage et quelle énergie : cela faisait de bien à voir ! – le combat, j'oubliais de le dire, avait eu lieu tout à fait à l'extrémité de la G^{de} Rue, près de S^t Martin. – Est-il besoin d'ajouter maintenant : que cette soirée du Vendredi a été véritablement plus que pénible ! à chaque instant, on venait nous annoncer comme positif : que le M^{al} Mac Mahon était ici, ou là, tout près enfin, sur les hauteurs qui entourent la Vallée ; et s'il avait voulu, ce qui nous semblait très probable, défendre le Pont, notre position au pied du Mousson, entre lui et la Moselle par conséquent, eut été affreuse !.. si l'on s'était vraiment battu, comme l'escarmouche des chasseurs le faisait penser, sur le pont même, et il nous semblait si naturel, si indispensable de défendre ce point important, alors, cette partie de la Ville eut été, en outre du danger des bombes d'abord, le lot des Prussiens, qui se seraient vengés de ce qu'ils appellent notre trahison ! : leurs Éclaireurs avaient demandé aux habitants s'ils ne se trouvaient pas de troupes françaises dans la ville : il leur avait été répondu très innocemment que non, ce qui était vrai alors... et puis voilà que tout d'un coup apparaissent les chasseurs d'Afrique, il faut avouer que cela pouvait leur sembler bizarre ! il y avait eu aussi je crois combat à l'autre bout de la Ville à la garde, dont les Prussiens ont fini par prendre possession après le départ des nôtres. – Mais une chose qui au milieu de la consternation générale, rendait vraiment heureux, c'était d'être témoin de la haute opinion, pour ne pas dire de la frayeur que les ennemis avaient de nos soldats ; car ceux qui disaient à peine 2 mots de français, savaient toujours demander en interrogeant d'un air inquiet : « Chasseurs d'Afrique (*sic*) ici ? » On était obligé de leur répondre qu'il était impossible de deviner le mouvement de nos troupes, dont ils ne pouvaient admettre que nous

fussions dans une aussi complète ignorance ; et c'était bien là notre plus grande terreur... ne pouvaient-ils pas apparaître d'un moment à l'autre, et n'était-il pas dans les choses les plus probables de supposer qu'ils n'abandonneraient pas ainsi non seulement la Ville, mais ce pont, cette position si importante du Mousson ! hélas ! hélas ! l'avouerais-je ? nous en étions presque arrivés à redouter comme le feu... l'approche des Français !!! – or, c'est dans ces craintes continuelles et terribles que nous avons achevé la journée du Vendredi, étant pour ainsi dire tout oreilles, épiait chaque bruit qui nous paraissait le moins du monde suspect, croyant à chaque instant surtout entendre une nouvelle charge de cavalerie !.. et alors il nous arrivait une foule de voisins, des pauvres gens qui n'ayant pas de caves voûtées, persuadés comme nous l'étions tous du prochain bombardement, venaient par familles entières se réfugier ici ; le soir il était devenu tout à fait impossible de les renvoyer coucher chez eux : quelques hommes seulement s'y sont décidés mais les caves restaient pleines d'une quantité de femmes et d'enfants étendus sur des matelas : nous-mêmes étions sur le point d'en faire autant si l'on eut aperçu les Français, c'est-à-dire si l'on se fût décidément battu dans la ville même, Mr de Romance finit cependant par nous persuader : qu'il sera toujours temps de nous enfermer là-dedans, et après y avoir récité tous ensemble le Chapelet, ce qui faisait vraiment une impression indéfinissable sous ces voûtes sombres, ressemblant aux Catacombes et surtout dans ces circonstances, si propres aux sérieuses réflexions ^{x30}, nous allons nous coucher non sur les matelas préparés dans la cave mais en haut ; nous y reposons bien peu il est vrai, car dès 6h du matin, nous étions debout, ayant épié vraiment le jour avec tant d'impatience ! et ne pouvant fermer l'œil dans cette attente anxieuse des événements !... Mais comment au milieu de toutes ces douloureuses impressions, n'ai-je point noté celle véritablement impossible à décrire qui nous saisit et nous glace, quand après le déjeuner je crois, levant les yeux par hasard vers le sommet du Mousson, que l'on voit de cette fenêtre où j'écris, nous l'apercevons non plus seulement désert et ruiné, mais se meublant en quelque

³⁰ x *En me reportant par la pensée à cette soirée du 12 Août, je m'étonne de retrouver encore aussi incroyablement présent à mon esprit tous les détails de cette scène qui nous faisait l'effet d'un rêve... et quel cauchemar hélas ! ... ~~Ah~~ je les vois encore ces caves presque entièrement obscures, grâce aux planches, bottes de foin, oreillers même, dont on avait garni toutes les ouvertures dans la crainte des Bombes, tous ces objets réunis pêle-mêle, tableaux, porcelaine, meubles de toute espèce, provisions de bouches même, matelas, couvertures, édredons jetés par terre et sur lesquels s'étendent ou plutôt s'entassent ces enfants, ces femmes affolés, terrifiés ! .. De temps en temps, ces hommes qui arrivent du dehors et sur lesquels on se précipite pour avoir des nouvelles et surtout tout ce monde au désespoir et se lamentant qu'il s'agit de calmer, de tranquilliser !... c'est alors que Mme de Romance a l'idée de ce chapelet récité à haute voix auquel tous répondent : Ah comme en présence de ce péril qui nous menace tous, on se sent profondément unis dans cette seule source de consolation, de courage chrétien d'espoir malgré tout en la protection de la Ste Vierge ! – Je n'avais jms encore ressenti et je demande à Dieu de ne point oublier cette puissance irrésistible (intime ?) de la Prière !.. (voir P.)*

sorte indéfiniment de petits points noirs, les uns grimant et envahissant tout le plateau, les autres hissés et fixés dans les ruines : en un mot... des Prussiens et surtout... des canons Prussiens braqués sur la Ville !!! il est impossible vraiment même après toutes les terreurs qui ont suivi cette alarme, d'oublier l'émotion que cette vue nous a causée : ah ! c'est que la terrible perspective du Bombardement se présentait là en q.q. sorte vivante et plus réelle que jamais à notre Esprit et à la distance où nous sommes du Mousson dominant toute la vallée, encore une fois, ne sommes nous pas inévitablement, surtout dans cette partie de la ville, le point de mire positif et certain ?.. C'est donc le samedi 13, que les Prussiens ont pris paisiblement possession de Pont-à-Mousson, sûrs enfin de n'y plus rencontrer les avant-Postes Français ; cela a été encore pour nous la cause d'une véritable panique : pensant toujours que leurs projets devaient nous être des plus hostiles, nous nous établissions tout à fait au fond de la cave, entraînés je ne sais comment par tous ces gens vraiment affolés, lorsque plusieurs personnes s'y précipitent en criant : « les Prussiens dans la Ville ! ils enfoncent les portes, pillent les maisons !... » etc... heureusement qu'un homme ayant conservé toute sa tête, chose rare et véritablement précieuse en ce moment d'émoi général, s'écrie : qu'il faut sortir au plus vite, les Prussiens pouvant s'imaginer en voyant tout ce monde effaré, entassé, que nous cachions des soldats ; c'était un tumulte épouvantable qui venait se joindre aux cris d'effroi qu'on entendait dans la rue : les ennemis il est vrai n'y avaient point trouvé de résistance, et elle aurait été complètement inutile, dépourvus de troupes comme nous l'étions et sentant que nous avions affaire non plus à quelques éclaireurs isolés, mais à une véritable armée ! Seulement beaucoup de boutiques étaient fermées, ce qui les a paraît-il singulièrement froissés, et ces messieurs n'ont rien eu de plus pressé que de les enfoncer ; ce que voyant nous prenons notre parti bravement et nous allons ouvrir toutes les portes, toutes les persiennes, puisqu'il faut les recevoir pacifiquement, non de cœur, mais en apparence ; puis on pose bien vite devant chaque porte du jardin, du pain, du jambon, de la viande, du vin etc.. etc ... nous attendons !...Ah ! cette attente-là n'était rien moins que calme intérieurement, je l'avoue : nous voici livrés entièrement et sans défense à eux, courroucés comme nous le savons... aussi le sentiment ou plutôt l'émotion involontaire qui vous saisit à leur première apparition, restera-t-il profond dans nos souvenirs ! – Mais après avoir fait tout ce déménagement, nous apprenons : qu'il leur suffit pour le moment de voir les portes ouvertes et qu'on doit se préparer à en nourrir et coucher le soir même ; en effet, nous voyons arriver une 12ⁿ de soldats qui avaient l'air bien fatigués les pauvres gens, et fort peu provocateurs et en somme très tranquilles ; je les vois encore établis dans la galerie, où ils devaient véritablement leur dîner ; à la fin, s'informant d'abord si quelqu'un comprenait

l'allemand, ils ont demandé de nous « singen » (chanter) quelque chose ; et alors ils ont entonné tous ensemble des airs nationaux car à chaque instant revenait le « Heimat³¹ » (le Pays), le Vaterland, la bien-aimée Patrie ! quelle différence, il faut bien l'avouer, entre leur manière de chanter si grave et l'on pourrait dire si pénétrée et la nôtre souvent si légère et si insignifiante !.. Nous étions surtout frappés de voir combien leur physionomie tout à coup devenait sérieuse et enthousiaste en même temps en parlant de leur Vaterland de leur Pays avec cette expression grave et profonde où se laissait deviner tant d'amour pour lui ! On oubliait presque qu'on avait devant soi des Ennemis, en voyant ces pauvres gens si émus à ce seul souvenir, en se disant qu'une partie d'entre eux, uniquement par devoir, lui avaient dit adieu pour ne plus jamais la revoir ! – Quant à la partie savante et harmonique de ces chants, il est impossible encore une fois d'établir la moindre comparaison entre eux et ceux de nos soldats... ici, non seulement tout ce chœur chante dans une mesure parfaite, mais tout naturellement ils saisissent la deuxième partie avec une précision étonnante, et je ne parle point du goût et des nuances qu'ils mettent dans ces mélodies simples, graves, véritablement belles et entraînantes. – Enfin ils ont fini par monter tranquillement dans les chambres qu'on leur avait préparées : matelas par terre, traversins de foin etc..... – Voilà me dit-on, le Roi de Prusse qui passe !.. avec quels cris toute cette armée-là l'accueille ! Le Roi de Prusse dans les rues de Pont-à-Mousson !.... Mais j'entends d'ici ces clameurs... ah ! c'est à n'y pas croire !

–

Mercredi 17 Août. –

Et c'est lui vraiment, qui s'établit ici en maître ! Hélas ! en Vainqueur ! et voici que nous sommes menacés de le posséder encore q.q. temps, car sans doute on n'exposera pas ainsi sa précieuse personne ! – Quelque chose de beaucoup plus intéressant, c'est que nous avons enfin... reçu des nouvelles d'Aulnoy !!! où tout est paraît-il le moins mal possible pour un temps d'invasion ! Papa nous fait dire verbalement (car il n'ose pas écrire, la police Prussienne étant des plus incroyablement fines) : qu'il « a reçu beaucoup d'officiers surtout et qu'on s'est contenté de piller la cave... » ah ! qu'il nous tarde donc doublement s'il était possible, de retourner là-bas ! Mais personne ici ne nous le conseille : il faudrait un laissez-passer et les routes sont si encombrées maintenant, que nous n'osons ! Puis, pour comble de complications, ces messieurs, manquant de chevaux à ce qu'il paraît ont jugé à propos de s'emparer de l'un de ceux qui nous avaient amenés ici ; ils étaient restés à l'hôtel et comme il

³¹ Il s'agit probablement de ce mot, mais écrit en *Fraktur*.

n'y a aucune résistance à faire, vu qu'ils sont tout-puissants (pour le moment !) nous voici pour ainsi dire à pied ; ajouterais-je qu'ils ont poussé la délicatesse jusqu'à donner en échange un Bon pour se faire payer... quand « ils reviendront vainqueurs ! » Dans le cas contraire, il n'y a rien à attendre : or, comme c'est précisément ceci que nous espérons, il faut en faire notre deuil ! Il est vrai que cela paraît bien secondaire quand on vit depuis q.q. jours dans les plus graves inquiétudes ! – J'en étais restée à la nuit du samedi au Dim. (14 août) qui s'est achevée Dieu merci sans nouvelles alarmes ; le matin il [a] fallu bravement se décider à sortir pour aller à la Messe ; nous y voyons une grande quantité d'Allemands, dont nous remarquons la bonne tenue à l'Église ^{x32} ; ce jour-là était je crois le g^d passage des Bavaois, parmi lesquels il y a beaucoup de catholiques, ils ont leurs aumôniers, que nous avons rencontrés et qui avaient demandé à leur dire la messe pour la fête de l'Assomption. – Ce qui nous frappa dans cette première sortie depuis l'Invasion, c'est l'aspect complètement changé de la ville ; encombrée qu'elle est par tous ces uniformes... qui ne sont malheureusement plus les nôtres ; du reste, du moins quant à ceux près desquels nous avons pu avoir affaire pour des renseignements, permissions pour les blessés et prisonniers etc... ils sont généralement polis.. jusqu'à présent ! – Ce doit être Dimanche que nous avons vu défiler le plus grand nombre de troupes et leur G^{al} en chef, le P^{ce} Frédéric-Charles, neveu du Roi et le vainqueur de Sadowa. – il a logé chez Mme de Lemud³³ qui a trouvé dit-on cette gloire fort lourde ! nous avions attendu aussi un G^{al} qui a fini par ne pas pouvoir se décider et... nous nous en sommes passés ! Ce jour-là, nous avons indirectement des nouvelles d'Aulnoy, par un officier, un aide de camp je crois, qui nous disait avoir passé devant « un grand château, de l'autre côté de Nomeny. » Du reste, le G^{al} et son État-major seulement y avaient couchés. – La conversation, même avec les officiers, ne laisse pas que d'être assez laborieuse et compliquée, et puis même pour ceux qui savent l'allemand, la plus grande difficulté se trouve dans la différence excessive des accents et dans cette manière de parler si vive, qui supprime et mange la dernière moitié des mots ; combien cependant je regrette de ne pas être un garçon pour pouvoir un peu me rendre utile ! – Le Dimanche, nous avons, hélas ! il a fallu s'y résigner, mais quelle impression impossible à rendre ! Nous avons 3 officiers à table ; l'un d'eux racontait : qu'ayant une autre carrière, ce n'était certes point « par plaisir » qu'il se trouvait en France ! Mas il l'avait fallu ! il y en a beaucoup d'autres qui sont dans le même cas ; ~~mais~~

³² x (1873) *Je vois encore lorsque nous étions allés visiter les blessés français à l'hôpital, la supérieure disant à Mme de Romance, qui lui parlait de ses espérances, ou plutôt de ses illusions : « Ah ! Madame ! Moi aussi je l'ai cru, mais d'après ce que nous voyons, il est impossible qu'ils ne soient pas vainqueurs : ils prient trop bien !!! » Quelle prédiction hélas ! qu'alors nous ne pouvions pas admettre !*

³³ Il pourrait s'agir de Marie Lucie Georges de Lemud, fille du peintre Aimé de Lemud (1816-1887).

tous partent, et nous nous demandons ce qui doit rester (in der Heimat) au Pays ? En même temps que ceux-là il avait fallu installer une partie de la musique dans la serre et même le jardin : quel envahissement ! et puis bien entendu nourrir tout cela ! Ah quel soulagement quand enfin, le fameux « Vorwärts ! » « en avant ! » a retenti et fait tout décamper ! il en est revenu depuis il est vrai, mais en moins grand nombre : aujourd'hui par exemple 5 off. et plus de 15 sold. on en a nourri jusqu'à présent plus de 80 ! et cependant, ils ont été obligés d'établir un 2^e pont sur la Moselle, pour ne pas affamer tout à fait la ville ; malgré cela, hier toute la journée, hommes, chevaux, caissons, voitures d'ambulances etc... n'ont pas cessé de défiler, quelquefois même au trot dans la grande rue ! ^{x34} le Roi lui, est arrivé sans qu'on y pensât le moins du monde au milieu de tout cela : il n'a pas dû être enchanté ou flatté de l'accueil glacial qui lui a été fait par la population : son armée avait beau se précipiter en criant : « hurrah ! » peu de personnes et toutes parfaitement muettes se trouvaient sur son passage ; on nous a dit qu'il était en voiture découverte, mais nous ne l'avons pas vu. – En attendant le défilé sur le Pont de cette multitude innombrable de charriots, dont le bruit sourd en même temps que fort, non interrompu, si profondément douloureux pour nous, nous parvenait jusqu'ici, nous pensions involontairement à ce que nous racontait le Père Christophe en parlant de l'Invasion de 1815, alors que nous étions si loin de nous douter que nous dussions jamais assister à de pareilles scènes : « on aurait cru », nous disait-il « que c'était toute la terre qui descendait la Côte de Delme ! » Ah ! Cette masse est vraiment effrayante..... surtout quand on pense au Retour ! ...que Dieu nous protège !!! – L'autre jour, la musique est venue jouer je ne sais plus à quel propos dans un jardin voisin : quoique l'on n'ait vraiment nulle envie d'en entendre en ce moment, et surtout celle-là, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer ce parfait ensemble dans l'exécution, ce goût, ces nuances si bien observées, tout cet ensemble qui nous auraient fait tant de plaisir en toute autre circonstance ! Quelle netteté surtout dans la contre-mesure, l'une des plus grandes difficultés de cette savante musique allemande ; mais cela est inné chez eux, il faut en convenir. – Il y a eu avant-hier je crois, un incident qui a jeté la consternation dans le Pays, en même temps qu'augmenté le désir impuissant et dangereux maintenant de la vengeance ; voici l'affaire :

–

^{34 x} *En effet, hélas, nous nous expliquons maintenant cette presse excessive, fiévreuse : c'était le jour même de la bataille de Gravelotte, l'avant-veille de Saint-Privat !. –*

Jeudi 18 Août. –

C'était pendant le dîner (et je ne peux pas entreprendre de décrire ce que c'est qu'un repas en temps d'invasion ! Ce serait trop long : composé, interruption de... plus tard, ce nous semblerait inimaginable !) donc, voilà que quelqu'un tout effaré, se précipite dans la salle à manger, en s'écriant : « on amène prisonniers sur la place du séminaire (à 4 pas d'ici) des hommes de Vandières qui ont tué 4 Dragons Prussiens... on dit : qu'ils vont être fusillés ! » on peut croire que cette nouvelle nous bouleverse en vérité ! Ah ! nous ne pouvions pendant toute la soirée détacher notre pensée de ces malheureux.... à chaque instant ne nous semblait-il pas entendre une détonation ? Mais que faire hélas ?.. cette impuissance est horrible dans de semblables moments ! – C'est seulement le lendemain que nous apprenons la véritable histoire : les pauvres gens étaient bien innocents assurément, mais il se trouvait à Vandières (village proche d'ici) des Francs-Tireurs qui après avoir bu beaucoup plus qu'il n'eut fallu, se sont précipités sur les Prussiens, en ont tué 1, blessé 3... et puis, ils se sont sauvés, pendant que l'ennemi, s'en prenant aux habitants mettait le feu au village et emmenait une partie des hommes avec leur curé en tête, qui voulait essayer de défendre et disculper ses Paroissiens, ou du moins de ne pas les quitter ; l'exagération était telle qu'ils ont déjà quitté, paraît-il Pont-à-Mousson mais à chaque instant, ce sont des nouvelles de ce genre-là qui nous arrivaient ! – Et quelle soirée, mon Dieu ! nous avons passée hier ! jamais, non jamais je ne pourrai l'oublier !!! ici, ce n'est plus une fausse alarme, une panique exagérée : c'est la réalité tout-à-coup amenée sous nos yeux de la souffrance, de la mort, dans ce qu'elles ont de plus horrible, de plus poignant : j'avais hésité, retardé jusqu'ici le plus possible à en parler... Ah ! Comment rendre l'impression ineffaçable, plus douloureuse que cela ne peut se dire, et qui vous saisit à la vue de cette multitude de charriots, contenant chacun plus de 10 Blessés que nous voyions passer devant nous hier ~~soir~~ dans la journée et qu'on menait au séminaire ! Et le soir, c'était encore bien autre chose ! : toute la rue S^t Martin qui cependant est longue était, (et cela pendant des heures !) garnie entièrement, encombrée d'un bout à l'autre par la file interminable de ces charriots à 4 chevaux ! et puis surtout, entendre tous ces pauvres gens, n'en pouvant plus, brisés, anéantis de fatigue et de douleur... ayant seulement la force de demander à boire ! les uns ayant la mâchoire emportée (je l'ai vu de près ; ah que cela faisait mal !) d'autres ne pouvant seulement pas se soulever et tous disant : « Wasser, Wasser zu trinken !! », « de l'eau, à boire ! » car presque tous étaient allemands ; mais, ah ! Combien facilement on oublie devant la souffrance et devant la mort ce nom d'ennemis, pour ne plus voir à soulager que des hommes, des Chrétiens !!! aussi combien de verres d'eau ne leur

avons-nous pas distribués, pendant que les voitures étaient arrêtées par suite de l'encombrement devant la porte du séminaire, parmi ces blessés, ceux qui l'étaient le moins (se) traînaient à côté des charriots, tous profondément tristes, et abattus ! – J'aurai toujours devant les yeux, non seulement l'ensemble de toutes ces tristesses et ces douleurs auxquelles il nous semblait assister en rêve, mais entre autres détails que je ne veux pas multiplier ici, surtout ce soldat qui faisait partie de l'escorte des voitures : je le vois entrant dans la cuisine sur la porte de laquelle nous étions tous réunis, pour nous demander : à boire ; il n'était pas blessé il est vrai, mais d'une pâleur affreuse et nous l'avons vu, oui, nous l'avons tous vu, appuyant son front sur la crosse de son fusil... pour ne pas laisser apercevoir ses larmes !!! Ah ! cet homme, ce soldat pleurant devant nous, essayant de nous cacher cette émotion, ce désespoir dont il n'était plus maître...!... Ce sont de ces scènes qu'on ne peut imaginer vraiment, mais qui se gravent pour toujours dans la mémoire ! Ceux qui ne connaissent les misères et les souffrances de la guerre que pour en avoir lu le récit dans les livres, il est impossible que ceux-là s'en fassent la moindre idée ! c'est quelque chose de véritablement poignant que d'être témoin du désespoir et de l'état de souffrance de tous ces hommes si jeunes, si forts, que nous voyions passer il y a 2 jours pleins de vie, d'enthousiasme et de gaieté !!! Ah ! qui pourra jamais comprendre l'étendue de la responsabilité qu'assumait si légèrement ceux qui provoquent ces luttes effroyables, ces souffrances inouïes, qu'ils n'aperçoivent souvent que de loin, auxquelles ils donnent à peine un sentiment de sympathie ! Mon Dieu ! pourquoi ne les voient-ils donc pas eux-mêmes de près ? Oh ! alors... cela leur deviendrait impossible en vérité !..... – Nous rentrons à l'instant de notre tournée au séminaire et à l'hôpital.... Encore une fois : quelle horrible chose que la guerre !! et toutes ses suites ! Comment pouvoir jamais effacer de son esprit le souvenir de tous ces prisonniers Français blessés ? il y a plusieurs officiers ; et tous, tous sont on ne peut plus découragés... ils n'espèrent plus rien.... Dieu protège la France !!! –

–

Vendredi 19 Août. –

Les Blessés continuent à arriver en masse : Ah ! c'est effrayant... quand on pense que tout cela dit-on, n'avance guère les choses ! hier, nous sommes parvenus, ce qui est bien rare la Police prussienne étant si sévère, à parler avec un officier Français blessé et prisonnier par conséquent : il s'appelle je crois Mr de la Fougère : comme son découragement nous a fait mal !!! Mon Dieu ! C'est ce qu'il y a de plus terrible de voir le peu de confiance de l'armée

(surtout dans les officiers), le manque d'ensemble, l'inertie inexplicable qui règne par là ! il paraît qu'on aurait pu les forcer à déloger des Bois et à se battre en plaine... pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? L'Empereur ne l'aurait pas voulu ! et maintenant que les voilà maîtres de toutes les bonnes positions, que faire nous ? Ah ! C'est désolant plus qu'on ne peut le dire d'entendre, de sentir tout cela ! – Nous avons su indirectement par des Prisonniers, qu'avant-hier le régiment de mon Oncle M. n'avait pas encore donné : mais depuis ? Cette absence complète de nouvelles des siens, comme de la position en général est une angoisse de plus. Heureusement, nous en avons eu d'Aulnoy par Sansom Fils qui avait amené ici 3 officiers prussiens bien entendu, puisqu'on ne voit plus que cela ! – Le P^{cc} Fréd Charles a donc passé à Aulnoy sans s'arrêter Dieu merci ; mais il a fallu entre autre héberger un G^{al} et toute sa suite (ce qui est bien le pire de tout !) lequel a commencé en mettant le pied sur le perron par dire ou à peu près : « nous sommes chez nous ! » On ne parle pas de pillage, à part la cave, mais ceci est un détail par le temps qui court ! il paraît qu'ils ne voulaient pas absolument reconnaître Papa, croire que ce fut lui-même, assurant toujours qu'il était parti, et puis ils ont arrêté ma dernière lettre demandant partout où nous étions : c'est un espionnage incroyable et dont on ne peut se faire une idée : le moindre sous-officier prend à chaque instant des notes, essayant encore de vous faire parler, faisait semblant de ne pas comprendre le français, tandis qu'il est bien facile de voir, pour peu que la conversation s'anime un peu, tout l'intérêt qu'ils y prennent ; avant-hier, il a fallu dîner avec 5 officiers : quels convives et qui nous eut dit cela il y a 15 jours !!! Ceux-là étaient des Poméraniens et assez polis ; nous soupçonnions l'un d'eux d'être un maître de famille de Hohenzollern, dont il avait tout à fait le type ; les autres affectaient de le traiter de petit cadet, mais d'autres remarques sont venues nous confirmer dans cette opinion. – Quelque chose de singulier, c'est le peu de différence entre les uniformes des officiers et des soldats et les grades entre eux ; du reste en général ils sont bien moins voyants que les nôtres ; l'épaulette n'existe pas et est remplacée chez les musiciens par une espèce de pièce d'étoffe fond d'or et à minces raies rouges. – Ces hommes sont généralement grands et forts, surtout les premiers que nous avons vus ; les cheveux blonds y dominant beaucoup mais avec des yeux bleus foncés d'une expression souvent tout à fait féroce ; ce sont les Saxons qui passent pour les plus civilisés ! –

Samedi 20 Août.

Comme nous avons été saisis hier soir de voir arriver tout-à-coup (et dans quel état !) 3 soldats de ceux qui étaient entrés ici les premiers ! les pauvres gens quoique blessés, encore tout bouleversés de ce à quoi il avaient assisté, étaient revenus ici sans hésiter, avec confiance... Mais des 8 autres qui mangeaient ici avec eux... il n'en serait pas resté !!! il n'y a pas 8 jours, ils étaient là réunis, pleins de vie, de gaieté, chantant tout émus au souvenir de leur Pays, et maintenant, voici qu'il n'en reste plus que 3 pour aller là-bas raconter leur malheur ! Ah ! c'est une véritable boucherie et qui ne peut durer longtemps ! à nous autres femmes, qui ne pouvons que prier mais dont le devoir aussi en même temps que la consolation est de soulager tout ce qui souffre, à nous le Patriotisme ne peut pas nous défendre de déplorer bien profondément, ce que de loin on appelle si légèrement avec une telle indifférence : une cruelle nécessité ; mais de près ? Comment nier que cela ne soit horrible ? Mon Dieu, à part la sympathie pour les uns qui nous est permise et qui est notre Devoir, pour les autres cette pensée ne doit pas non plus être oubliée : que ce sont des Chrétiens ! –

Les Prussiens ici ont eu beau afficher à chaque coin de Rue, en grosses lettres un récit (plus ou moins véridique) intitulé : « Sieg bei Metz » et puis au-dessus « Victoire de Metz ! » leur Roi a eu beau faire une proclamation splendide à ses soldats en français, sans doute pour que nous puissions nous aussi en profiter, il n'en est pas moins vrai : que si nous avons été repoussés près de Metz, les leurs à Gorze l'ont été ou du moins ont fait des pertes considérables ; on a même répandu le bruit, que leur 3^e corps d'armée aurait été anéanti ; c'est l'expression dont l'un d'entre eux parlant français se serait servi, mais voici qu'aujourd'hui, ils annoncent d'un autre côté que notre armée aurait été coupée en 2 ! Ah ! ceci serait affreux ! et nous redoutons bien fort la confirmation de cette nouvelle ! puis quelque chose de triste aussi, c'est que paraît-il, une de nos ressources, de nos espérances la Garde aurait déjà donné : c'était le jour où nous avions 5 off. pendant le dîner, le Capitaine nous dit : « c'est aujourd'hui que votre garde se bat avec nos Saxons ! » puis comme on prenait le café, il a reçu des nouvelles qui sans doute n'étaient rien moins que bonnes, car il n'a pas pu s'empêcher malgré tous ses efforts pour paraître rassuré de nous laisser voir toute son inquiétude ! Oh ! Comme nous épions nous aussi, nous cherchions à deviner ! enfin au moment de partir, je vois encore Mme de Romance lui disant : « Adieu ! » et lui, répondant « Madame, vous nous verrez revenir demain, après-demain, dans une de ces voitures-là ! » et il montrait la file interminable de charriots débordant de blessés ! – hier, nous avons fait pour ainsi dire l'impossible, afin d'obtenir de voir nos prisonniers renfermés dans l'Église S^t

Martin à peu près au nombre de 150. – Devant le portail même, il y avait un véritable attroupement pour tâcher d'en apercevoir : de temps en temps, un de nos soldats traversait le poste de Prussiens (*sic*) qui contenait à grand peine toute cette foule, et conduite par 2 hommes qui ne le quittaient pas, ils allaient jusqu'à la fontaine au coin de la rue ; et l'on voyait leurs yeux briller et s'animer en se sentant poussés, quelquefois menacés même de la baïonnette ; comme ils auraient voulu pouvoir causer, communiquer autrement que par de bien expressifs regards avec tous ces gens qui se pressaient autour d'eux, dont ils devinaient la sympathie ! Mais il y avait surtout un Turco, qu'on gardait visiblement avec un soin spécial ; et je comprends qu'ils les redoutaient en vérité, car cet homme quoique prisonnier avait encore l'air de leur en imposer incroyablement. Nous étant convaincus que nous ne pouvions seulement pas parvenir à faire passer dans l'Église, le linge, les provisions, confitures etc... dont nous étions chargées, Mme de Romance s'adresse d'abord au chirurgien en chef, dont il n'y a moyen de rien obtenir et qui la renvoie au G^{al} ou au Commandant de Place ; et alors nous voilà tous partis pour la Mairie dans l'autre bout de la ville : il est impossible de se faire une idée de l'état actuel de la Place : quel amas, quel encombrement de charriots de voitures d'ambulance, de Prisonniers, de blessés, de chevaux.... ! les arcades remplies de paille pour le Bivouac etc..... ce qui est non moins triste aussi, c'est la position plus que dangereuse, l'attitude désolée de tous les notables réunis dans la g^{de} salle de l'hôtel de Ville !

–

Dimanche 21 Août. –

Voici encore un bien triste Dimanche ! : c'est à peine si ce matin nous avons pu pénétrer, je ne sais comment, à travers tous ces Prussiens qui encombrent le séminaire jusqu'à la petite chapelle, pour y entendre une messe Basse ; – et quand nous pensons qu'il y a 8 jours, nous étions encore presque sans inquiétudes sérieuses ! encore heureux, sans le moindre soupçon de tout ce qui s'est passé pendant ce temps qui nous paraît si long ! et maintenant ?... aussi encore une fois ce matin, cela était plus profondément triste et douloureux que je ne puis le dire et les plus beaux offices ne me feraient jamais oublier cette messe où il n'y avait d'autre assistance que quelques pauvres blessés français et nous ! – Quant aux nouvelles il y en a tant bonnes et mauvaises, que nous ne savons vraiment que croire... hier un homme arrivant de Château-Salins nous apporte des nouvelles d'Aulnoy où il venait de passer ; Papa qu'il avait vu, nous écrit : qu'il ne passe plus guère que des traînants ; que le 10 (je crois) il avait déjà

fait atteler, espérant encore pouvoir entrer à Metz, quand on lui annonce que les Prussiens entrent dans Aulnoy même : partir dans un semblable moment, en leur présence eut été fuir ; « alors – nous dit-il : – j’ai cru qu’il valait mieux rester pour remplir les Devoirs de Maire et préserver autant que possible la Commune du pillage, qu’aller à Metz demander du service... » – Je parlais hier de la consternation (qui nous avait frappés et désolés) du Maire et du conseil municipal ici ; aujourd’hui, je ne sais trop pourquoi, ils ont l’air moins accablés ; nous y étions donc allés tous, pour tâcher d’obtenir la permission de pénétrer jusqu’aux blessés français enfermés à S^t Martin ; malgré l’intervention très obligeante de Mr Flamon qui sert d’interprète, il n’y a jamais eu moyen de rien arracher à ces barres de fer ! enfin étant revenus de ce côté-ci de la ville, nous avons fini par leur faire, tant bien que mal, passer q.q. provisions ; les pauvres gens n’avaient rien mangé depuis 24 heures ! et pour plus de 50 blessés, il n’y avait en tout que 2 sœurs ; et puis on a toutes les peines du monde à calmer les habitants, qui tout naturellement et au grand déplaisir des Prussiens se pressent de préférence autour des nôtres ! de sorte que si nous voulons obtenir la moindre petite permission par rapport à ceux-ci, il nous faut faire plus en quelque sorte aussi pour ceux-là. – l’autre jour, nous avons pu cependant en entrevoir à l’hôpital, entre autres : le G^{al} de Montaigu, Mr d’Astagnères³⁵ etc... Ah ! Je verrai toujours toutes ces salles entièrement remplies de blessés, ceux-ci les plus malades et dans des lits, ayant chacun à leur chevet près du crucifix, leurs armes, que beaucoup hélas ! ne doivent plus porter !!! Ah ! Cela fait bien bien mal ! Non, il est impossible de s’habituer à toutes les horreurs de la guerre : quoique nous y vivions depuis 6 jours déjà..., notre cœur n’en est pas moins serré... étouffé ; heureux, bien heureux sont les habitants du Centre et du Midi, qui ne soupçonnent point tout cela, qui se contentent de discuter de loin le résultat des batailles ! et cependant, quand on est là, c’est une bien grande, l’unique consolation, de tâcher de soulager un peu tant de souffrances qui vous entourent ! tout-à-l’heure encore, la rue était littéralement encombrée d’une masse de grands charriots, sur lesquels ils sont entassés quelquefois jusqu’à 18 : c’était une file interminable... et tous demandaient, suppliaient : qu’on leur donnât du Pain ! hommes et chevaux n’avaient rien reçu depuis hier à je ne sais quelle heure ! Ceux-ci viennent de la bataille du 18 ; ceux de la journée du 16 ont seulement cessé d’arriver ce matin ; quant au résultat en général, il est plus que difficile de la savoir positivement, d’abord parce qu’on permet le moins possible de faire parler les prisonniers, et puis quand même, parce qu’un blessé ne peut guère juger s’il en a le

³⁵ Auguste-Alfred de Montaigu (1816-1888), général de cavalerie et Clément d’Astagnières (1841-1918), sculpteur français. Tous deux sont blessés et fait prisonniers le 16 mars lors de la bataille de Rezonville-Mars-la-Tour.

temps que de ce qui se passe de son côté et non de l'ensemble ; Cependant on s'accorde à dire, que malgré leurs pompeuses affiches, s'ils ont en réalité toujours avancé, on ne peut plus lentement d'ailleurs, cela leur a coûté un nombre d'hommes effrayant ! cela est horrible, et nous entendions dire hier : « Il n'y en a pas assez encore pour nous ! » ils parlaient tous de nos mitrailleuses avec effroi, et aussi de l'adresse et de l'activité de nos troupes qu'ils sont loin d'égaliser ! – hier soir encore (toutes nos soirées et en grande partie nos journées ne se passent-elles plus ainsi) nous assistions à l'arrivée de ces voitures au séminaire et nous ne pouvions nous empêcher d'admirer la manière intelligente et soigneuse dont s'y prennent les Porteurs qui n'étaient cependant que des soldats, pour éviter les secousses ; et puis nous avons pu entrer un instant et quel spectacle navrant plus qu'on ne peut le dire que celui de cette Église, remplie depuis la porte jusqu'au chœur de soldats couchés, étendus jusque dans les bancs, presque les uns sur les autres, les habits tout couverts de sang !!! On en avait annoncé avant-hier 15, 000 ! Et voici qu'il ne cesse d'en arriver ! Non encore une fois, rien au monde ne peut donner une juste idée de la vue de ces convois immenses surtout, rapportant épuisés, pouvant à peine soutenir leur tête, hélas, quelquefois mourants ! ces hommes si forts que nous voyions passer il y a peu de jours dans toute l'ardeur de la jeunesse, de la santé, de la vie !!! Mais c'est assez, je ne veux pas entrer dans plus de détails aujourd'hui, surtout ce que nous voyons, que nous ne soupçonnions pas qui (*sic*) fût possible !..... La Bataille du 16 a déjà reçu le nom de Gorze ; un de leurs médecins nous a dit : qu'il y aurait eu 80, 000 h. tant tués que blessés à cette journée ou à celle du 16. – Aujourd'hui, on annonce une très belle résistance de la garde-mobile et des Francs-tireurs du côté de Toul : la cathédrale même aurait été endommagée ; ce qu'il y a de certain, et (cela est beaucoup, et très commenté), c'est que tous les blessés transportables, surtout les officiers, prennent le plus possible la route de Remilly, enfin cherchent à quitter le Pays ; ils redoutent décidément les plaines de la Champagne, ils ont rétabli du chemin de fer jusqu'à Nancy, puis jeté un pont sur la Moselle ; tout cela dit-on faciliterait un mouvement de recul... le roi est-il encore avec Mr de Bismarck ? On ne sait ; mais il court un bruit général de Paix... Dieu le veuille !!!

Lundi 22 Août.

Hier et aujourd'hui, nous n'avons pas eu une minute à nous, ce qui fait que ces notes doivent s'en ressentir un peu : les blessés, les Prisonniers arrivaient et arrivent toujours en masse ; il faut des monceaux de charpie, des bandes en quantité, des compresses, et puis des arrosoirs entiers de riz, de tisane, de café ; nous avons passé la matinée entière au séminaire, à distribuer tout cela ; ~~Ah que~~ la vue de cette Église fait mal ! la voie entièrement remplie de blessés dont beaucoup de Français, prisonnier par conséquent ; aujourd'hui, je ne sais pourquoi l'arrivée et le déchargement de toutes ces voitures a s'il se peut quelque chose d'encore plus navrant ! il faut se faufiler jusqu'au milieu de cette multitude de charriots, pour porter du Pain ou à boire ; un Conducteur ne nous disait-il pas que tous n'avaient rien mangé depuis 24 heures ? Ah comme la vue de toutes ces souffrances vous serre le cœur profondément ! Et cependant ils sont bien courageux : les Français surtout beaucoup moins accablés ; ils sont là tous pêle-mêle jusque dans le chœur de l'Église, étendus sur la paille ! C'est bien difficilement que nous obtenons la permission d'entrer et je ne pourrai jamais, jamais oublier tout cet ensemble qui n'est rien dit-on hélas, à côté du champ de bataille lui-même ! On n'amène ici que les moins blessés : bras et jambes emportés etc... il y en a beaucoup auxquels il faut encore extraire des balles ou des éclats d'obus... et alors ce doivent être d'horribles souffrances, à en juger par les cris de cet homme que nous entendions ce matin pendant l'opération. Non ! Cela non plus ne s'oublie pas ! – J'en vois aussi un qui avait reçu une balle dans la mâchoire ; on n'a pu encore la lui ôter : il ne peut ni prononcer un mot, ni avaler autre chose que de l'eau.... c'est inimaginable ! et quels souvenirs mon Dieu !... Nous y retournons...

—

Mercredi 24 Août.

Ah ! Voici vraiment un bonheur inattendu : Papa nous envoie un laissez-passer !!!
Nous partons ! donc ! (*sic*) Dieu en soit béni !!! [...]



Timothée MULLER

La guerre franco-prussienne dans les écrits du for privé : trajectoires individuelles, destinées collectives. Est de la France, 1870-1914.



Résumé

Dans la lignée de travaux récents, cette thèse propose un questionnement croisé, centré sur la guerre franco-prussienne et les pratiques d'écriture personnelle dans l'Est français (Grand Est et Franche-Comté). À partir d'un corpus constitué autour de la notion d'écrits du for privé, regroupant des journaux personnels, des sources épistolaires et des Mémoires, elle analyse, dans une première partie, l'expérience de l'écriture en situation de conflit (prise de plume, conditions matérielles, rythmes). Elle aborde, dans une seconde partie, la guerre par le biais de l'expérience individuelle, à travers trois situations distinctes : la campagne, le siège et la vie dans les arrières occupés. Dans un dernier temps, elle propose d'articuler individualités et collectifs en guerre, autour des interrogations suivantes : que devient la vie privée en temps de guerre ? Comment les individus reconfigurent-ils leur quotidien, malgré la pression continue que le conflit exerce sur la sphère domestique ? Quelle marge l'écriture donne-t-elle à l'affirmation de l'individualité des scripteurs, dans un contexte de crise nationale ? Elle se clôt en étudiant la manière dont ceux qui publient le récit de leurs expériences de guerre cherchent à se constituer en témoins légitimes, au service de l'histoire et de la mémoire de 1870.

Mots-clés : écrits du for privé, écriture de soi, expérience de guerre, vie privée, quotidien, témoignage, mémoire, guerre de 1870-1871, histoire contemporaine, France.

Résumé en anglais

In line with recent studies, this doctoral thesis proposes to investigate both the Franco-Prussian war and the personal writing habits in Eastern France (Grand Est and Franche-Comté). Based on a corpus of documents built around the notion of "private writings", assembling diaries, epistolary sources and Memoirs, it analyses, in its first part, the experience of writing in various situations of war (personal writing initiatives, material conditions, rhythm). In its second part, it addresses the war, through individual experiences of the military campaign, the siege and civilians' life under German occupation. Lastly, it proposes to link individuality and groups during the war, through the following questions : how does private life evolve in a context of war ? How do individuals reinvent their everyday lives, in spite of the continual pressure of war on the domestic sphere ? To what extent does the act of writing participate in the self-assertion of those who write, in a context of national crisis ? It concludes by studying the way those who publish the account of their war experience seek to constitute themselves as legitimate witnesses of the war, serving both the memory and the history of 1870.

Keywords : private writing, self-writing, war experience, private life, everyday life, testimony, memory, Franco-Prussian war of 1870-1871, modern history, France.